

Le Sūtra du Diamant
Commentaire

Fo Guang Shan
International Translation Center

Œuvres du Vénérable Maître Hsing Yun déjà parus en français :

Livres :

*Discipline, Concentration, Sagesse, dans le bouddhisme
humaniste.*

Les courants de la pensée contemporaine.

Livrets : Collection «Mieux connaître le bouddhisme»

La causalité, le karma.

La voie du milieu, la vacuité.

Fo Guang Shan
International Translation Center

Le Sūtra du Diamant

Commentaire

Vénérable maître Hsing Yun

Traduit par Le-Binh Tran

et Claude Merny

Edité par Buddha's Light Publishing, Los Angeles

© 2011 Buddha's Light Publishing

Par le Vénérable Maître Hsing Yun
Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny
Graphisme de la couverture : Jane Wang
Mise en page : Wan Kah Ong

Edité par Buddha's Light Publishing
3456 S. Glenmark Drive,
Hacienda Heights, CA 91745, U.S.A.
Tel: (626) 923-5144
Fax: (626) 923-5145
E-mail: itc@blia.org
Website: www.blpusa.com

Protégé par la loi sur la protection des droits d'auteur, suivant le Code de l'Union Internationale des droits d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, du texte et/ou de la nomenclature contenus dans le présent ouvrage sans l'autorisation de l'Editeur, est strictement interdite.

Imprimé à Taiwan.

Library of Congress Cataloging-in-Publication Data

Xingyun, da shi.

[Jin gang jing jiang hua. French]

Le sutra du diamant / commenté par le Venerable Master Hsing Yun ; traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny ; edité par Buddha's Light Publishing, Los Angeles.

p. cm.

Contains French translation of Kumarajiva's Chinese translation of Diamond Sutra--publisher's e-mail.

ISBN 978-1-932293-62-3

1. Tripitaka. Sutrapitaka. Prajñāparamita. Vajracchedika--Commentaries. I. Kumarajiva, d. 412? II. Buddha's Light Publishing. III. Tripitaka. Sutrapitaka. Prajñāparamita. Vajracchedika. French. IV. Title.

BQ1997.X46814 2011
294.3'85--dc23

2011028647

Table des matières

Préface	xi
Le Sūtra du Diamant	1
1. Les causes et conditions nécessaires à la tenue de l'assemblée religieuse	23
2. Une demande d'explication au moment opportun	35
3. L'esprit fondamental du Mahayana-bodhisattva	47
4. La merveilleuse pratique du non-attachement	61
5. Les apparences physiques ne sont pas la vraie apparence du Tathāgata.	75
6. La Foi réelle et la Voie de libération	91
7. Sans percevoir et sans rien dire, éliminer les obstacles engendrés par les théories et les actes	111
8. Le Prajñā est la mère des bouddhas de tous les temps	129
9. La véritable apparence n'a pas d'apparence, la nature des quatre phala est vide.	147
10. Parer majestueusement les terres des bouddhas, sans pour autant, s'y attacher	167
11. Autant de sept bijoux que de grains de sable dans le Gange, ne peuvent égaler le Dharma du Non-agir	187
12. Respecter le bon Dharma et le propager également pour tous.	205

13. Pratiquer l'Ultime Vérité de manière correcte	223
14. Eliminer complètement les quatre apparences et pratiquer le Mahāyana	243
15. Accepter avec confiance la doctrine et la pratiquer, pour assumer la charge de l'entreprise familiale de Bouddha . . .	267
16. Les mérites du Sūtra du Diamant peuvent dissoudre les effets karmiques	283
17. La parfaite inexistence du Moi	301
18. Le Tathāgata perçoit parfaitement la nature et le cœur de tous les êtres	323
19. Ne pas s'attacher aux cœurs des trois périodes et pratiquer le Dana sous sa véritable image	343
20. Regarder la personne sans attachement et se détacher des apparences, pour voir la nature propre	357
21. Il n'existe aucun dharma pour exprimer la vraie nature de délivrance	377
22. La nature de Bodhi est inexistante. Ne pas s'attacher au fruit de bouddhété acquis.	397
23. Pratiquer les bonnes actions avec un cœur pur. Le Dharma est le même pour tous	425
24. La valeur de monceaux de trésors est limitée, celle du prajñā est inestimable	447
25. Les êtres et les bouddhas sont égaux. Libérer les êtres de leurs afflictions grâce à l'impersonnalité.	463
26. Le dharmakāya est universel et imperceptible	483
27. L' <i>Ucchedadṛṣṭi</i> est à l'origine de tous les karmas de vie et de mort	503

28. Ne pas être intéressé, ne pas convoiter.
Les mérites du non-attachement sont remarquables. 523
29. Ne pas s'attacher à la rétribution principale.
Rester insensible. 543
30. Ne pas s'attacher à la rétribution circonstancielle.
Toutes les apparences du monde sont irréelles 565
31. Eliminer tous les entêtements.
Ne laisser naître aucun dharma-lakshana 589
32. Recevoir l'enseignement et l'expliquer aux autres,
est mieux que pratiquer le Dana sans attachement. 609

Remerciements

Nous tenons à exprimer notre gratitude envers tous ceux qui ont aidé à la réalisation de ce livre, en particulier, le Vénérable Tzu Jung, Chef Exécutif du Fo Guang Shan International Translation Center (F.G.S.I.T.C.), le Vénérable Hui Chi, Premier abbé du Hsi Lai Temple, et le Vénérable Yi Chao, Directeur du F.G.S.I.T.C. pour leur soutien et leurs conseils; Madame Le-Binh Tran et monsieur Claude Merny pour la traduction; Monsieur Wan Kah Ong pour la mise en page; et Madame Jane Wang pour le graphisme de la couverture. Notre reconnaissance va également à tous ceux qui ont contribué à ce projet, de sa conception à sa publication.

Préface

Pour retrouver les courants de pensée qui ont plus particulièrement influencé le bouddhisme chinois, on peut se tourner soit vers l'Ecole *Bhava* (Existence), qui étudie les concepts du *Kuśala-Karma*, de l'*Akuśala-Karma*, de la rétribution karmique et du *Samsara* ; soit vers l'Ecole *Śūnya* (Vacuité), qui parle du *Prajñā* et de la *Vacuité*. Les sūtras et sâstras traitant du *prajñā* et ayant été traduits et introduits en Chine, sont : *les cinq Prajñā*, *les huit Prajñā*, etc. Bouddha a enseigné le Dharma durant quarante-neuf années, dont vingt-deux employées à expliquer la merveilleuse signification du *prajñā*, lors de centaines de dharma-lectures. Les ouvrages de la série *prajñā* sont nombreux et parmi eux, *le Sūtra du Diamant* est, non seulement le guide pour entrer dans les six cents volumes du *Mahā-prajñāpāramitā-sūtra*, mais aussi le sūtra le plus lu, le plus commenté, celui dont l'influence reste la plus profonde et la plus durable.

Le sixième patriarche Huineng avait écouté ce passage du *Sūtra du Diamant* qui dit qu'« Il faut se libérer de tout attachement pour faire naître son cœur pur ». Puis, vers minuit, quand le cinquième patriarche Hongren lui enseigna de nouveau le *Sūtra du Diamant*, il se sentit tout d'un coup éveillé, retrouva sa propre image et s'exclama : « Qui aurait pu dire que la nature propre est intrinsèquement pure ? Qui aurait pu dire que la nature propre pouvait donner naissance à tous les phénomènes ? » Dès lors,

le *Sūtra du Diamant*, un texte de cinq mille caractères environ, a remplacé le *Lankāvatāra-sūtra*, que le patriarche Bodhidharma jugeait pourtant seul convenable pour libérer le peuple chinois. Et le *Sūtra du Diamant* a ainsi fait s'épanouir l'époque dorée et impérisable de l'Ecole du Chan chinois.

Ce « *Commentaire du Sūtra du Diamant* », essaie de tracer une voie harmonieuse entre traditionnel et contemporain, en consultant les interprétations du Grand maître Fuwan de la Dynastie Qing et les ouvrages concernés, en adoptant le partage en trente-deux chapitres du Prince Liang Zhao-Ming (fils aîné de l'Empereur Liang-wu) et en les distribuant par thèmes clairs et simples, mais capables d'exprimer l'idée principale de chaque chapitre.

Les caractéristiques de ce commentaire peuvent se résumer par :

1. **Etablir le thème** : Le *Sūtra du Diamant* ne comporte que cinq mille caractères environ mais, vouloir entrer dans la mer du *prajñā* et en découvrir les profondeurs, n'est pas chose facile. Aussi, nous abandonnerons la méthode traditionnelle, qui consiste à commenter phrase par phrase et préférons adopter une vision plus large, pour relier entre elles, les structures du sūtra. Chaque chapitre se verra attribuer le thème approprié, pour en décrire tout l'intérêt, mais aucun ne s'éloignera de l'idée fondamentale du *Vajracchedikā-prajñā*.
2. **Rester simple et accessible** : Dans les lectures traditionnelles monastiques, seul le mot « Ainsi » de l'expression « Ainsi l'ai-je entendu » peut-être répété durant sept jours. Pendant ce temps, la cadence dans la société actuelle est accablante et oppressante, les messages des média sont

innombrables et agressivement colorés. Les commentaires des sūtras devraient donc être vulgarisés, les explications devraient être claires, simples et précises ; c'est ainsi que le Dharma pourra pénétrer dans la vie de chacun de nous. Les sūtras ne doivent pas rester enfermés dans les tours des pagodes perdues au fond des montagnes, ils doivent pénétrer dans tous les niveaux du monde des hommes. Chaque parole, chaque acte du Bouddha, exprime la Vérité de la vie ; chaque phrase, chaque vers du Bouddha est un médicament souverain. Nous espérons que, grâce à la simplicité et à la vulgarisation, les lectures ou les commentaires pourront ressembler à une torche enflammée qui apporte aux lecteurs, la lumière permettant de retrouver les fortunes *prajñā*.

3. **Illustrer les idées par des exemples** : Durant ses quarante-neuf années de lectures, Bouddha a toujours utilisé des fables pour ouvrir l'esprit des hommes : ainsi, le « conte de la maison en feu », le « conte de l'homme pauvre », le « conte des trois charrettes », etc., tirés du *Sūtra de la fleur du lotus*. A Rājagṛha, Bouddha a utilisé les contes pour aider cinq cents hérétiques à atteindre le niveau d'illumination *srotapanna* et a ainsi légué le *Sūtra des cent paraboles* au monde. Tous ces contes et exemples, c'est « montrer la lune avec le doigt », car c'est en suivant la direction du doigt qu'on peut faire voir la lune. C'est pourquoi, en expliquant le merveilleux dharma du *Sūtra du Diamant*, j'emploie les fables et les Gong-an comme exemples. Ainsi, ceux qui ont déjà la foi pourront acquérir davantage de mérites et de sagesse et ceux qui ne croient pas encore, pourront réaliser qu'ils possèdent un trésor intérieur. C'est

comme « emprunter le radeau pour traverser la rivière » et nous utiliserons les exemples pour frapper à la porte du *prajñā*.

4. **Unir le passé et le présent** : Le sūtra comprend trente-deux chapitres et, hormis l'étude des interprétations du Grand maître Fuwan, de la dynastie Qing, il cherche encore à éliminer les zones d'ombre de nos cœur et âme. Le *Sūtra du Diamant* est un ouvrage précieux, qui apaise l'esprit, car, si les afflictions du passé et du présent n'offrent pas le même aspect pour tous, la peur et la douleur des êtres sensibles devant la vie, la vieillesse, la maladie et la mort, ne sont pas différents pour les uns ou les autres.

Le *Sūtra du Diamant*, quand il pose les questions de savoir « A quoi devons-nous nous attacher ? », « Comment pouvons-nous apaiser notre cœur ? », ne nous demande pas d'exhiber notre cœur pour l'apaiser. Le texte nous dit et redit « mezzo voce », de libérer tous les êtres sensibles, qu'ils soient nés d'un œuf, d'une matrice, de la moisissure ou même spontanément, en les conduisant vers le *nirupadhisesa nirvāna*. Ensuite, il nous chuchote qu'en réalité, aucun être n'a besoin d'être libéré et c'est là, que réside la conception de la compassion pour la parfaite Unité et Egalité : car, si nous comprenons la merveilleuse application *prajñā de : non dualité entre la vacuité et l'existence*, quelle pensée erronée pourrions-nous alors avoir à apaiser ? Où y aura-t-il un endroit où nous attacher ?

Ce commentaire est composé en visant deux objectifs : d'une part, rester au plus près des sages paroles et, d'autre part, chercher à comprendre les afflictions auxquelles les hommes d'aujourd'hui sont confrontés, afin de trouver des réponses pour la paix du cœur et une vie insouciant, et ce, grâce au *Sūtra du Diamant*.

Dans le *Sūtra des cent paraboles*, il est raconté que :
Cinq cents monastiques hérétiques posèrent à Bouddha, des questions sur le *nirvāna*.

- Bouddha ! Vous n'avez pas encore atteint l'état de *nirvāna*. Comment savez-vous qu'y règne la joie permanente ?

- Je vous demande à mon tour : la vie des êtres sensibles est-elle douloureuse ou heureuse ?

- Elle est douloureuse !

- Pourquoi dites-vous cela ?

- Je vois les êtres qui souffrent quand ils meurent, c'est pourquoi je sais que la vie se termine dans la douleur.

- Vous n'êtes pas encore mort, et vous savez déjà que la mort est douloureuse !... Moi, je vois tous les bouddhas, qui transcendent la vie et la mort ; c'est pourquoi je sais que le *nirvāna* est un état de joie permanente. »

En écrivant ce commentaire sur le Sūtra du Diamant, j'emploie le cœur d'un homme ordinaire pour conjecturer sur l'esprit saint. Il pourrait donc y avoir des lacunes et des erreurs. J'ose espérer qu'avec mon peu de connaissances sur le *prajñā*, je pourrai aider tous les êtres à comprendre qu'*il* est la mère de tous les bouddhas ; c'est le merveilleux état de *nirvāna*, qui ne comporte ni vie, ni mort, mais une paix intérieure totale et permanente.

Enfin, je voudrais rappeler le poème du Grand maître Fuwan, pour expliquer ce qui m'a poussé à composer ce commentaire :

Prosterné, le front au sol, j'exprime mon
respect à l'Être suprême,
Le *prajñā* est profond et prodigieux ;
Les saints et les sages se réunissent dans
le parc Jetavana,

Priant Bouddha de leur donner compassion
et protection.
Aujourd'hui, avec mes faibles connaissances,
Je prétends comparer la sagesse de Bouddha
à l'esprit commun,
En voulant pénétrer dans la Vérité par les
quatre étapes,
Et atteindre rapidement la voie de l'égalité
et du Bodhi.
C'est folie, mais je le fais, dans le but de
guider les futurs êtres égarés,
Et non de chercher l'honneur pour moi-même ;
Puissent les êtres sensibles de tous les
royaumes-dharma,
Se réjouir de ce qu'ils verront et entendront
Et devenir bouddhas.

Hsing-Yun

Au Dharma-Hall du Maître fondateur

16 mai 1997

Avertissement au lecteur

Chaque fois que c'était possible, les titres des sūtras ont été rendus dans leur écriture d'origine, c'est à dire en sanskrit.

Pour certains sūtras, déjà traduits, c'est le nom en français qui a été utilisé.

Pour les autres sūtras, nous avons gardé le nom chinois, le seul existant actuellement, à notre connaissance.

Fo Guang Shan
International Translation Center

Le Sūtra du Diamant (Vajracchedikā-prajñāpāramitā-sūtra)

Traduit en français de la version chinoise de Kumarajiva

(1)

Ainsi l'ai-je entendu :

A cette époque, Bouddha se trouvait près de Shravasti, dans le bosquet de Jeta, sur la propriété d'Anathapindika, où il vivait, entouré d'une grande assemblée de mille deux cent cinquante Grands bhiksus.

A l'heure du repas, le *Bhagavat* enfila son késa, prit son bol à aumônes et s'en alla mendier son pain dans la grande cité de Shravasti, où il demandait l'aumône en suivant systématiquement l'ordre des maisons. Puis il rentra dans son lieu de résidence, pour manger son repas.

Après avoir rangé son késa et son bol et s'être lavé les pieds, il prépara son siège et s'assit.

(2)

A ce moment-là, dans l'assemblée, le Vénérable Subhuti se leva, dénuda son épaule droite, posa le genou droit à terre et, joignant les mains, demanda respectueusement à Bouddha : « Ô extraordinaire *Bhagavat* ! Vous êtes le *Tathāgata* qui sait si bien veiller sur tous les bodhisattvas, si bien leur faire ses recommandations ! *Bhagavat* ! S'il y a des femmes et des hommes de bien, qui ont fait le vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, à quoi devront-ils s'attacher ? Comment pourront-ils apaiser leur cœur ? »

Bouddha répondit : « Bien ! Bien ! Subhuti ! Comme tu l'as dit, le *Tathāgata* a toujours bien veillé sur tous les bodhisattvas, il les a toujours bien conseillés. Ecoute bien maintenant, je vais vous expliquer : Les hommes et femmes de bien, qui ont fait le vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, doivent ainsi, suivre ces paroles pour savoir à quoi s'attacher et comment apaiser leur cœur. »

« Oui, *Bhagavat* ! Nous sommes ravis de vous écouter ! »

(3)

Bouddha dit à Subhuti : « Les *Bodhisattva-maha-sattva* devraient ainsi apaiser leur cœur : Toutes les sortes d'êtres, qu'ils soient nés d'un œuf, d'une matrice, de la moisissure ou même spontanément, qu'ils soient avec forme ou sans forme, avec perception ou sans perception, avec non-perception ou sans non-perception, je les conduis toutes vers le *Nirupadhisesa nirvāna*, pour les libérer de leur affliction. En libérant ainsi les innombrables êtres, en réalité, aucun être n'a été libéré. Et pourquoi ?

Subhuti ! Si un bodhisattva est obnubilé par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, et du *temps*, il ne peut s'appeler bodhisattva.

(4)

« De plus, Subhuti, un Bodhisattva dans le Dharma, devrait pratiquer le *Dana* sans être attaché à quoi que ce soit ; c'est-à-dire, sans s'attacher aux formes, aux sons, aux odeurs, aux goûts, aux sensations, à la pensée.

Subhuti, un bodhisattva devrait ainsi, pratiquer le *Dana* sans s'attacher aux apparences. Et pourquoi ? Parce que, si le bodhisattva pratique le *Dana* sans s'attacher aux apparences, ses mérites seront incommensurables.

Subhuti, crois-tu qu'on peut mesurer le Néant à l'Est ?

- Non, *Bhagavat* !

Subhuti, et ceux au Sud, à l'Ouest, au Nord, aux quatre directions intermédiaires, au nadir, au zénith, sont-ils mesurables ?

- Non, *Bhagavat* !

Subhuti, il en est de même pour un bodhisattva qui déploie sa compassion, sans s'attacher aux apparences ; ses mérites seront incommensurables.

Subhuti, un bodhisattva devrait ainsi suivre ces enseignements. »

(5)

« Subhuti, penses-tu qu'il est possible de voir le *Tathāgata* par son apparence physique ? »

« Non, *Bhagavat* ! On ne peut voir le *Tathāgata* par son apparence physique. Et pour quelle raison ? Parce-que l'apparence dont parle le *Tathāgata*, n'est pas l'apparence physique. »

Bouddha dit à Subhuti : « Toutes les apparences sont illusoire. Si l'on peut comprendre cet aspect illusoire des apparences, on verra le *Tathāgata*. »

(6)

Subhuti demanda à Bouddha : « *Bhagavat* ! Les êtres du futur qui vont entendre les merveilleuses paroles que vous avez prononcées aujourd'hui, seront-ils capables de faire naître en eux la vraie Foi ? »

Bouddha répondit à Subhuti : « Ne parle pas ainsi ! A la cinquième période de Cinq-cents ans, après l'entrée du *Tathāgata* au parinirvāna, il y aura des êtres qui pratiqueront les préceptes et cultiveront les vertus et le bonheur. Ils comprendront la Vérité dans le Prajñā et feront naître en eux, la Foi. Sache que ces êtres ne cultiveront pas leurs bonnes racines, uniquement durant les époques d'un, deux, trois, quatre, ou cinq bouddhas, mais durant des centaines de milliers d'époques de bouddhas. Ces merveilleuses paroles, ou ne serait-ce qu'une seule pensée pure, pourront faire naître en eux, la Foi pure. Subhuti ! Le *Tathāgata* sait tout et voit tout ; ces êtres-là pourront obtenir d'immenses mérites et vertus. Et pourquoi ? Parce qu'ils ne seront pas obnubilés par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, du *temps*, du *Dharma* ou du *Non-dharma*.

Et pourquoi ? Parce que, s'ils s'attachent aux apparences, ils seront obnubilés par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, du *temps*. S'ils s'attachent au *Dharma*, ils seront obnubilés par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, du *temps*. S'ils s'attachent au *Non-dharma*, ils seront obnubilés par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, du *temps*. C'est pourquoi, il ne faut s'attacher, ni au *Dharma*, ni au *Non-dharma*.

Pour cette raison, le *Tathāgata* vous dit toujours, à vous, les bhiksus, que le Dharma que j'enseigne, ressemble au radeau qui transporte les êtres vers l'autre rive. Une fois arrivé, il faut savoir l'abandonner. C'est ainsi pour le Dharma, et ce l'est encore plus pour le Non-dharma. »

(7)

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Le *Tathāgata* a-t-il atteint l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* ? A-t-il enseigné un quelconque Dharma ? »

Subhuti répondit : « Ainsi que j'ai compris l'explication de l'enseignement de Bouddha, aucun dharma établi ne se nomme l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* ; de même, aucun dharma établi n'a été enseigné par le *Tathāgata*. Et pourquoi ? : Tous les dharmas enseignés par le *Tathāgata* ne peuvent être perçus, ni être dits, ils ne sont ni du Dharma, ni du Non-dharma. Et pour quelle raison ? : Tous les sages et les saints diffèrent par leur pratique du Dharma du Non-agir (*Asaṃskṛta dharma*). »

(8)

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Si une personne pratique le *Dana*, avec les sept joyaux des trois mille univers, les mérites de cette personne seront-ils nombreux ? »

Subhuti répondit : « Très nombreux, *Bhagavat* ! Et pourquoi ? Parce que nous parlons de mérites, et non de l'essence du mérite ; c'est pourquoi, le *Tathāgata* dit que ces mérites seront nombreux. »

« Si une autre personne pratique ce sūtra, ne serait-ce que quatre vers, et l'explique aux autres, ses mérites dépasseront ceux de la première personne. Et pourquoi ? Subhuti ! Tous les bouddhas et tous les dharmas d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* sont issus de ce sūtra. Subhuti ! Tout ce qu'on nomme dharma, n'est pas le vrai Dharma. »

(9)

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Le *srota-āpanna* peut-il penser : « J'ai atteint le *srota-āpanna-phala* » ? »

« Non, *Bhagavat* ! Et pourquoi ? *Srota-āpanna* signifie *entrer-dans-le-courant* et celui qui n'entre nulle part, qui ne s'attache ni aux formes, ni aux sons, aux odeurs, aux goûts, aux sensations, à la pensée, est appelé *Srota-āpanna*. »

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Le *sakradāgāmin* peut-il penser : « J'ai atteint le *sakradāgāmi-phala* » ? »

« Non, *Bhagavat* ! Et pourquoi ? *Sakradāgāmin* signifie *un-aller-et-retour*, et celui qui ne s'attache plus aux allers et retours est appelé *sakradāgāmin*. »

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? L'*anāgāmin* peut-il penser : « J'ai atteint l'*anāgāmi-phala* » ? »

« Non, *Bhagavat* ! Et pourquoi ? *Anāgāmin* signifie *ne-pas-revenir* et celui qui ne fait plus de différence entre venir/ne pas revenir est appelé *anāgāmin*. »

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? L'*Arhat* peut-il penser : « J'ai atteint l'*arhat-phala* » ? »

« Non, *Bhagavat* ! Et pourquoi ? Aucun dharma n'est appelé *arhat*. *Bhagavat* ! Si l'*arhat* pense : « J'ai atteint l'*arhat-phala* », il est donc encore attaché au *moi*, à l'*autre*, aux *êtres* et au *temps*.

Bhagavat ! Vous dites que j'ai obtenu l'*Araṇa-samadhi*, le premier des hommes, le premier *arhat sans désir*. Mais je ne pense pas : « je suis l'*arhat sans désir* ». *Bhagavat* ! Si je pense : « J'ai atteint l'*arhat-phala* », le *Bhagavat* ne dira pas que Subhuti est celui qui aime la pratique *Araṇya*. C'est parce que Subhuti ne s'attache pas à la forme de la pratique qu'on dit qu'il aime la pratique *Araṇya*. »

(10)

Bouddha dit à Subhuti : « Qu'en penses-tu ? Jadis, dans la résidence du *Dipankara-buddha*, le *Tathāgata* a-t-il reçu quelque dharma ? »

« Non, *Bhagavat* ! Dans la résidence du *Dipankara-buddha*, le *Tathāgata* n'a reçu aucun dharma. »

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Est-ce que les bodhisattvas ont rendu majestueuses les terres des bouddhas ? »

« Non, *Bhagavat* ! Et pourquoi ? Car, rendre majestueuses les terres des bouddhas, n'est pas vraiment *rendre majestueuses*, on l'appelle seulement *rendre majestueuses*. »

« Subhuti ! C'est pourquoi les bodhisattva-maha-sattva doivent ainsi éveiller le cœur pur : ils ne doivent s'attacher, ni aux formes, ni aux sons, ni aux odeurs, ni aux goûts, ni aux sensations, ni à la pensée ; le cœur pur doit être éveillé sans aucun attachement.

Subhuti ! Si une personne a un corps aussi grand que le Mont Sumeru, penses-tu que ce corps est grand ? »

Subhuti répondit : « Très grand, *Bhagavat* ! Et pourquoi ? Parce que le corps que décrit Bouddha, est le corps sans apparence ; aussi, il dit que ce corps est grand. »

(11)

« Subhuti ! S'il y avait autant de fleuves Gange que de grains de sable dans le Gange lui-même, qu'en penses-tu : Tous ces grains de sable contenus dans tous ces fleuves, seraient-ils nombreux ?

Subhuti dit : « Innombrables, *Bhagavat* ! On ne peut déjà pas compter le nombre de ces fleuves, à plus forte raison, la totalité des grains de sable qu'ils contiennent ! »

« Subhuti ! Je vais te dire une vérité, s'il y a des hommes et de femmes de bien, qui pratiquent le Dana avec les sept joyaux des trois-mille univers, en nombre équivalant à la quantité de grains de sable de tous ces fleuves, les mérites qu'ils engendrent sont-ils nombreux ? »

Subhuti dit : « Très nombreux, *Bhagavat* ! »

Bouddha dit à Subhuti : « Si des hommes et des femmes de bien peuvent expliquer ce sūtra à quelqu'un d'autre, ne serait-ce que quatre vers, leurs mérites surpassent ceux des précédents. »

(12)

« Autre chose, Subhuti ! Peu importe l'endroit où l'on explique ce sūtra, ou ne serait-ce que quatre vers de ce sūtra : Tous les divins, hommes ou asuras, doivent venir pour y assister et présenter leurs respects, comme ils le feraient face aux stupas ou aux pagodes. Plus encore : Si quelqu'un peut faire de son mieux et le lire, le réciter et l'appliquer... Subhuti ! Sache que cette personne aura alors, accompli l'insurpassable, le meilleur, le plus extraordinaire dharma du monde ! L'endroit où se trouve ce sūtra, est la résidence de Bouddha, il faut donc le respecter comme on respecte Bouddha et aussi respecter ses disciples. »

(13)

A ce moment, Subhuti demanda à Bouddha : « *Bhagavat* ! Quel nom ce sūtra doit-il porter ? Comment devons-nous le pratiquer ? »

Bouddha répondit à Subhuti : « Ce sūtra s'appelle *Vajracchedikā-prajñā-pāramitā-sūtra*, c'est en se conformant à cette appellation que tu dois le pratiquer. Et pourquoi ? Subhuti ! Quand Bouddha parle de *prajñā-pāramitā*, ce n'est pas le *prajñā-pāramitā* ; simplement, il le nomme *prajñā-pāramitā*. Subhuti ! Penses-tu que Bouddha ait enseigné quelque dharma ? »

Subhuti répondit à Bouddha : « *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* n'a rien dit. »

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Toutes les poussières des trois-mille univers sont-elles nombreuses ? »

Subhuti répondit : « Innombrables, *Bhagavat* ! »

« Subhuti ! Ces poussières, le *Tathāgata* dit que ce ne sont pas des *poussières*, elles sont appelées *poussières* ; ce que le *Tathāgata* appelle le monde, ce n'est pas le *monde*, il le nomme le *monde*.

Subhuti ! Penses-tu qu'on peut reconnaître le *Tathāgata* par les trente-deux marques physiques ? »

« Non, *Bhagavat* ! On ne peut percevoir le *Tathāgata* par les trente-deux marques physiques. Et pourquoi ? : Les trente-deux marques physiques, dont parle le *Tathāgata*, ne sont pas des *marques*, elles sont simplement appelées les *trente-deux marques physiques*. »

« Subhuti ! Si certains hommes et femmes de bien, pratiquent le Dana avec autant de vies qu'il y a de grains de sable dans le Gange, et que d'autres pratiquent et expliquent ce sūtra aux autres, n'en serait-ce que quatre vers, les mérites de ces derniers dépassent ceux des premiers ! ».

(14)

A ce moment, Subhuti a entendu les explications ; il a assimilé en profondeur, le sens et l'intérêt de ce sūtra, il s'adresse alors à Bouddha, avec des larmes de reconnaissance :

« *Extraordinaire Bhagavat* ! Ce sūtra si profond et si merveilleux, que vous avez expliqué, est celui que je n'avais encore jamais entendu, depuis que j'ai obtenu *l'œil de la sagesse*, en prouvant *l'Arhat-phala*. *Bhagavat* ! Si quelqu'un, après avoir entendu ce sūtra, voit naître en lui la foi pure, c'est qu'il a acquis la sagesse et compris l'Ultime Vérité. Il faut savoir que cet homme a parfait le meilleur, le plus extraordinaire mérite. *Bhagavat* ! La vraie apparence, c'est le sans apparence, c'est pourquoi le *Tathāgata* l'appelle la vraie apparence.

Bhagavat ! Aujourd'hui, j'ai pu entendre personnellement l'explication de ce sūtra, le croire, le comprendre et l'exercer. Pour moi, ce ne fut pas chose difficile mais, à la dernière époque des cinquante ans de l'Age des conflits, s'il y a quelqu'un qui, après avoir entendu ce sūtra, peut croire, comprendre et exercer, cet homme sera le meilleur et l'extraordinaire. Et pourquoi ? Parce que cet homme ne sera pas obnubilé par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, et du *temps*. Et pour quelle raison ? Parce que l'apparence du *moi*, est une apparence irréaliste, l'apparence de l'*autre*, des *êtres* et du *temps* l'est également. Et pourquoi ? Ceux qui se détachent de toute apparence sont appelés des bouddhas. »

Bouddha dit à Subhuti :

« Qu'il en soit ainsi, qu'il en soit ainsi ! S'il y a quelqu'un qui, après avoir entendu ce sūtra, n'est pas apeuré, terrifié ou intimidé, cet homme sera le meilleur et l'extraordinaire. Et pourquoi ? Subhuti ! Quand le *Tathāgata* parle de suprême paramita, ce n'est pas le suprême paramita, il l'appelle seulement le suprême paramita. Subhuti ! Du *Kṣanti-pāramitā*, le *Tathāgata* dit qu'il n'y a pas de *Kṣanti-pāramitā*, il l'appelle seulement le *Kṣanti-pāramitā*. Et pourquoi ? Subhuti ! Jadis, lorsque mon corps a été dépecé par Kaliṅgarāja, je n'étais pas, à l'époque, obnubilé par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, et du *temps*. Et pourquoi ? Si j'avais été obnubilé par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, et du *temps*, mon cœur se serait rempli de haine quand mon corps a été dépecé. Subhuti ! Je me souvenais des cinq cents vies où je pratiquais le *Kṣanti-paramita* et je n'étais pas non plus obnubilé par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, et du *temps*.

C'est pourquoi, Subhuti, les bodhisattvas doivent se détacher de toute apparence et prendre la résolution d'*Anuttara-samyak-sambodhi* : ne s'attacher, ni aux formes, ni aux sons, ni aux odeurs,

ni aux goûts, ni aux sensations, ni à la pensée. Il faut se libérer de tout attachement pour éveiller son cœur pur, car, si le cœur est attaché, ce sera du vil attachement. C'est pourquoi Bouddha dit que les bodhisattvas ne peuvent pas pratiquer le Dana en s'attachant aux formes. Subhuti ! Pour faire bénéficier tous les êtres, les bodhisattvas doivent ainsi pratiquer le Dana. Le *Tathāgata* dit que toutes les apparences sont des apparences irréelles, il dit aussi que les êtres ne sont pas de vrais êtres.

Subhuti ! Le *Tathāgata* est celui qui dit des paroles véridiques, exactes, qu'il a prouvées, sans mentir et sans se contredire. Subhuti ! Le Dharma que le *Tathāgata* a prouvé n'est ni existant, ni vide.

Subhuti ! Si le bodhisattva pratique le Dana en s'attachant au Dharma, il sera comme quelqu'un qui est tombé dans l'obscurité et ne peut plus rien voir. Dans le cas contraire, il sera comme quelqu'un qui a des yeux intacts et qui voit tout, à la lumière du soleil.

Subhuti ! Dans le futur, s'il y a des hommes et des femmes de bien, capables de pratiquer et réciter ce sūtra, cela voudra dire que, par sa sagesse, le *Tathāgata* a su et a vu que ces personnes pouvaient réaliser des mérites illimités et incommensurables. »

(15)

« Subhuti ! S'il y a des hommes et des femmes de bien qui, le matin, pratiquent le Dana avec autant de vies que la quantité de grains de sable du Gange ; à midi, pratiquent le Dana avec autant de vies que la quantité de grains de sable du Gange ; le soir, pratiquent le Dana avec autant de vies que la quantité de grains de sable du Gange et de cette manière, durant d'innombrables milliards de kalpas... et d'autres, qui ont simplement entendu ce sūtra et y croient

fermement, leurs mérites dépassent ceux des personnes précédentes ; d'autant plus, s'ils le copient, le récitent et l'expliquent aux autres. Subhuti ! En somme, ce sūtra possède des mérites impensables, indiscutables et incommensurables. Le Tathāgata le dit à ceux qui pratiquent le Grand Véhicule, à ceux qui pratiquent l'Ultime Véhicule : Si quelqu'un peut recevoir ce sūtra, le lire et l'expliquer aux autres, le Tathāgata saura et verra que cette personne a réalisé des mérites incalculables, inestimables, sans limites et inimaginables. De telles personnes pourront assumer la charge d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* du Tathāgata. Et pourquoi Subhuti ? Parce que ceux qui pratiquent le Petit Véhicule, s'attachent encore aux apparences du *moi*, de *l'autre*, des *êtres*, du *temps*, et ne veulent pas accepter ce sūtra, encore moins le lire et l'expliquer aux autres. Subhuti ! Partout où apparaît ce sūtra, tous les divins, humains et asuras de ce monde, le respectent et l'entretiennent. Il faut savoir que cet endroit est comme un stupa, tous les êtres doivent l'entourer et le vénérer respectueusement, y répandre des fleurs parfumées.

(16)

« De plus, Subhuti ! Si les hommes et les femmes de bien qui pratiquent ce sūtra, connaissent des humiliations, c'est parce qu'ils ont commis, dans leurs vies antérieures, des actions malsaines qui devaient les conduire vers des domaines d'existence défavorables. Aujourd'hui, grâce à ces humiliations, les mauvais effets karmiques sont dissous, ils peuvent acquérir l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*.

Subhuti ! Je repense aux innombrables kalpas passés. Dans la résidence du *Dipankara-buddha*, j'ai rencontré huit-cent-quarante milliards de bouddhas ; je les ai tous servis, sans en manquer aucun. Si quelqu'un, à l'ère de la fin du Dharma, peut pratiquer ce sūtra, les mérites qu'il en retirera dépasseront cent fois, des milliards de

fois, voire même un nombre incalculable de fois, les mérites que j'ai eus à servir tous les bouddhas.

Subhuti ! Si j'énumère tous les mérites acquis par les hommes et les femmes de bien de l'ère de la fin du Dharma, qui pratiquent ce sūtra, certains humains en seront affolés et, comme des renards, n'y croiront pas. Subhuti ! Sache que les significations de ce sūtra sont inimaginables ; il en résulte que le fruit de rétribution de ceux qui le pratiquent, est également inimaginable. »

(17)

A ce moment, Subhuti demande à Bouddha : « *Bhagavat* ! S'il y a des femmes et des hommes de bien qui ont fait le vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, à quoi devront-ils s'attacher ? Comment pourront-ils apaiser leur cœur ? »

Bouddha dit à Subhuti : « Les femmes et les hommes de bien, qui ont fait le vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, doivent penser de la sorte : « Je dois libérer tous les êtres de leur affliction. En libérant ainsi ces êtres innombrables, en réalité, aucun être n'aura été libéré. » Et pourquoi ? Subhuti ! Si un bodhisattva est obnubilé par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, et du *temps*, il ne peut s'appeler bodhisattva. Que signifie cela ? Subhuti ! Aucun dharma n'est appelé *faire le vœu d'Anuttara-samyak-saṃbodhi*.

Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Dans la résidence du *Dipankara-buddha*, le *Tathāgata* a-t-il reçu le dharma, dans le but d'atteindre l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* ? »

« Non, *Bhagavat* ! Dans la résidence du *Dipankara-buddha*, le *Tathāgata* n'a reçu aucun dharma qui lui permette d'atteindre l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*. »

Bouddha dit : « Ainsi est-ce, Ainsi est-ce ! Subhuti ! Il n'y a vraiment pas de dharma pour que le *Tathāgata* atteigne l'*Anuttara-*

samyak-saṃbodhi. Subhuti ! S'il y avait un dharma pour que le *Tathāgata* atteigne l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, *Dipankara-buddha* ne dirait pas : « Dans le futur, tu seras un bouddha nommé Sakyamuni. » C'est parce qu'il n'y a pas de dharma pour atteindre l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* que *Dipankara-buddha* m'a fait cette prédiction en disant : « Dans le futur, tu seras un bouddha nommé Sakyamuni ». Et pourquoi ? Le *Tathāgata*, c'est la notion de la parfaite ainséité de tous les phénomènes. Si quelqu'un dit : « le *Tathāgata* a atteint l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* », Subhuti ! Sache qu'il n'y a aucun dharma pour que Bouddha atteigne l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*. Subhuti ! L'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* qu'a atteint le *Tathāgata*, n'est ni réel, ni irréel.

C'est pourquoi, le *Tathāgata* dit que tous les phénomènes sont du Dharma. Subhuti ! Ce qu'on appelle *tous les phénomènes*, ce n'est pas *tous les phénomènes*, c'est simplement ce qui est appelé *tous les phénomènes*.

Subhuti ! Comme par exemple quand il est dit : Le corps de l'homme est grand. »

Subhuti répond : « *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* dit que le corps de l'homme est *grand*, mais ce n'est pas que le corps soit *grand*, il dit seulement qu'il est *grand*. »

« Subhuti ! C'est pareil pour le bodhisattva. S'il dit lui-même : « J'ai libéré d'innombrables êtres de leurs afflictions », il ne peut s'appeler bodhisattva. Et pourquoi ? Subhuti ! Aucun dharma n'est nommé bodhisattva. C'est pourquoi, Bouddha dit que tous les phénomènes sont *sans moi, sans l'autre, sans les êtres, sans le temps*. Si le bodhisattva dit ceci : « J'ai rendu majestueuses les terres des bouddhas », il ne peut s'appeler bodhisattva. Et pourquoi ? Le *Tathāgata* dit : Rendre majestueuses les terres des bouddhas, n'est pas vraiment *rendre majestueuses*, on l'appelle seulement

rendre majestueuses. Subhuti ! Si le bodhisattva comprend parfaitement la loi de l'Impersonnalité, le *Tathāgata* le nommera vrai bodhisattva. »

(18)

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Le *Tathāgata* possède-t-il l'œil charnel ?

- Oui, *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* possède l'œil de chair.

- Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Le *Tathāgata* possède-t-il l'œil divin ?

- Oui, *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* possède l'œil céleste.

- Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Le *Tathāgata* possède-t-il l'œil de la sagesse ?

- Oui, *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* possède l'œil de la sagesse.

- Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Le *Tathāgata* possède-t-il l'œil du dharma ?

- Oui, *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* possède l'œil dharmique.

- Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Le *Tathāgata* possède-t-il l'œil des bouddhas ?

- Oui, *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* possède l'œil bouddhique.

- Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Tous les grains de sable du Gange, Bouddha les appelle-t-il grains de sable ?

- Oui, *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* les appelle grains de sable.

- Subhuti ! Qu'en penses-tu ? S'il y a autant de fleuves Gange que de grains de sable dans le Gange, et si chacun de tous ces grains de sable de tous ces fleuves Gange, représente un monde bouddhique, ces mondes bouddhiques sont-ils nombreux ?

- Très nombreux, *Bhagavat* ! »

Bouddha dit à Subhuti : « Tous les êtres de tous ces mondes nourrissent, en leur cœur, toutes sortes de pensées et le *Tathāgata*

les connaît toutes. Et pourquoi ? Ces cœurs dont parle le *Tathāgata*, ne sont pas de vrais cœurs, ils sont appelés Cœurs. Et pourquoi ? Subhuti ! (Sache que, pour vous les hommes) Le cœur du passé est inaccessible, le cœur du présent est inaccessible, le cœur du futur est inaccessible. »

(19)

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Si quelqu'un, pour pratiquer le Dana, se sert des sept joyaux des trois mille univers... Avec de telles causes et conditions, les mérites qu'il obtient sont-ils nombreux ? »

« Oui, *Bhagavat* ! Avec de telles causes et conditions, les mérites qu'il obtient sont très nombreux. »

« Subhuti ! Si les mérites possèdent une forme réelle, le *Tathāgata* ne dira pas qu'ils sont nombreux ; c'est parce qu'ils n'ont pas de forme réelle que le *Tathāgata* dit qu'ils sont nombreux. »

(20)

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Peut-on voir Bouddha à travers la forme parfaite de son corps ? »

« Non, *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* ne peut être vu à travers la forme parfaite de son corps. Et pourquoi ? La forme parfaite de corps dont parle le *Tathāgata* n'est pas la forme parfaite de corps, elle est ce qu'on appelle la forme parfaite de corps. »

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Peut-on voir le *Tathāgata* à travers la forme parfaite de ses marques ? »

« Non, *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* ne peut être vu à travers la forme parfaite de ses marques physiques. Et pourquoi ? La forme parfaite des marques physiques, dont parle le *Tathāgata*, n'est pas

la forme parfaite des marques physiques, elle est ce qu'on appelle la forme parfaite des marques physiques. »

(21)

« Subhuti ! Ne dis pas que le *Tathāgata* pense de la sorte : « J'ai enseigné un dharma ». Ne pense pas ainsi. Et pourquoi ? Si quelqu'un pense que le *Tathāgata* a enseigné quelque dharma, alors, il calomnie Bouddha ; il n'a pas compris ce que j'ai dit. Subhuti ! Celui qui enseigne le dharma, n'a pas de dharma à enseigner, c'est seulement ce qui est appelé enseigner le dharma. »

A ce moment, l'*āyusmat* Subhuti dit à Bouddha : « *Bhagavat* ! Les êtres du futur qui entendront ce dharma pourront-ils trouver la foi ? »

Bouddha répondit : « Subhuti ! Ils ne sont ni des êtres, ni des non-êtres. Et pourquoi ? Subhuti ! Les *êtres*, le *Tathāgata* dit qu'ils ne sont pas des *êtres*, ils sont seulement appelés *êtres*. »

(22)

Subhuti dit à Bouddha : « *Bhagavat* ! Vous avez acquis l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, mais en fait, vous n'avez rien acquis du tout ! »

Bouddha dit : « C'est bien cela, Subhuti ! Non seulement je n'ai pas acquis l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, mais je n'ai pas acquis le moindre dharma, car aucun dharma qu'on pourrait acquérir, n'est appelé *Anuttara-samyak-saṃbodhi*. »

(23)

« De plus, Subhuti ! Le Dharma est le même pour tout le monde, il ne fait de différence pour personne et c'est pourquoi il est appelé l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*. Ne vous laissez pas obnubiler par

l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres* et du *temps* et pratiquez tous les bons dharmas. Alors, vous pourrez obtenir l'*Anuttara-samyak-sambodhi*. Subhuti ! Ce qu'on appelle les bons dharmas, le *Tathāgata* dit qu'ils ne sont pas des bons dharmas, ils sont simplement appelés les bons dharmas. »

(24)

« Subhuti ! Si quelqu'un remplit tous les Mont-Sumeru des trois mille univers avec les sept joyaux et les emploie à pratiquer le Dana, les mérites qu'il récolte ne représentent même pas le centième, le milliardième, la plus infinitésimale partie de ceux, récoltés par celui qui étudie, pratique et explique aux autres ce *prajñā-pāramitā-sūtra*, ne serait-ce que quatre vers de ce sūtra. »

(25)

« Subhuti ! Ne crois pas que le *Tathāgata* puisse penser : « J'ai libéré les êtres de leurs afflictions », Subhuti ! Ne pense jamais ainsi ! Et pourquoi ? Il n'est vraiment aucun être que le *Tathāgata* ait libéré de ses afflictions. Car, si le *Tathāgata* pensait qu'il a libéré un seul être de ses afflictions, il serait alors, obnubilé par les apparences du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, de *temps*.

Subhuti ! Quand le *Tathāgata* parle de « *moi* », ce n'est pas parce qu'il y a un « *moi* », c'est seulement, les hommes du commun qui croient qu'il y a un « *moi* ». Subhuti ! Les hommes du commun, le *Tathāgata* dit qu'ils ne sont pas des hommes du commun, ils sont appelés les hommes du commun. »

(26)

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Peut-on contempler le *Tathāgata* au moyen des trente-deux marques physiques (*lakshana*) ? »

Subhuti dit : « Oui ! Oui ! On peut contempler le *Tathāgata* au moyen des trente-deux marques. ».

Bouddha rétorque : « Subhuti ! Si on peut contempler le *Tathāgata* au moyen des trente-deux marques, alors, *Cakra-vartirājan* est aussi un *Tathāgata*. »

Alors, Subhuti répond à Bouddha : « *Bhagavat* ! Ainsi que j'ai compris l'explication de l'enseignement de Bouddha, on ne peut contempler le *Tathāgata* au moyen des trente-deux marques. »

A ce moment, le *Bhagavat* récite le poème suivant :

Si, par la forme, quelqu'un me regarde,
Si, par la voix, quelqu'un me sollicite,
Celui-là est sur une voie erronée,
Il ne peut voir le *Tathāgata*.

(27)

Subhuti ! Tu ne dois pas penser ainsi : « C'est parce qu'il ne s'attache pas à la forme parfaite de ses marques physiques, que le *Tathāgata* a acquis l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* ». Subhuti ! Ne pense pas non plus : « C'est parce qu'il ne s'attache pas à la forme parfaite de ses marques physiques que le *Tathāgata* a acquis l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* ». Subhuti ! Si tu penses que : « Celui qui émet le vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* croit que tous les phénomènes ne renaissent plus », ne pense pas de la sorte ! Et pourquoi ? Parce que celui qui émet le vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, n'approuve pas l'*Ucchedadr̥ṣṭi*.

(28)

« Subhuti ! Certains bodhisattvas pratiquent le Dana avec les sept bijoux, des mondes en nombre équivalant à la quantité de grains

de sable du Gange. Si d'autres bodhisattvas comprennent que tous les dharmas sont impersonnels et que, pour cela, ils acquièrent la *Patience de dharma de non-vie (anutpattika-dharma-kṣānti)*, le mérite qu'ils en retirent dépasse largement celui des premiers. Et pourquoi ? Subhuti ! C'est parce que ces bodhisattvas-là ne s'intéressent pas aux mérites. »

Subhuti demande à Bouddha : « *Bhagavat* ! Que veut dire : Ces bodhisattvas ne s'intéressent pas aux mérites ? »

« Subhuti ! Ces bodhisattvas acquièrent les mérites sans les avoir convoités. C'est pourquoi on dit qu'ils ne s'intéressent pas aux mérites. »

(29)

Subhuti ! Si quelqu'un dit : « Le *Tathāgata* va, vient, s'assied, se couche... » Celui-là n'a vraiment pas compris le sens que j'ai donné au vocable « *Tathāgata* ». Et pourquoi ? Parce que le *Tathāgata* ne vient de nulle part et ne s'en va nulle part. C'est pourquoi on l'appelle *Tathāgata*.

(30)

« Subhuti ! Si les hommes et les femmes de bien pulvérisent les trois mille univers et les réduisent en particules de poussière, qu'en penses-tu ? Seront-elles nombreuses, ces particules de poussière ? »

« Très nombreuses, *Bhagavat* ! Et pourquoi ? Si ces particules sont réelles, Bouddha ne dira pas que ce sont les particules de poussière. Et pour quelle raison ? Les particules de poussière que désigne Bouddha, ne sont pas de vraies particules de poussière, elles sont ce qu'il appelle des particules de poussière. *Bhagavat* ! Les trois mille univers dont parle le *Tathāgata*, ne sont pas de vrais univers : ils sont simplement appelés, univers. Et pourquoi ? Si

les univers étaient réels, ils seraient des produits conditionnés et d'une seule apparence (*Piṇḍa-grāha*). Le *Piṇḍa-grāha* dont parle le *Tathāgata* n'est pas le vrai *Piṇḍa-grāha*, il est ce qu'on appelle le *Piṇḍa-grāha*. »

« Subhuti ! Le *Piṇḍa-grāha* est indescriptible, mais les hommes du commun s'attachent sans relâche à ses apparences. »

(31)

« Subhuti ! Si quelqu'un dit : « Bouddha proclame l'*Ātma-dṛṣṭi* (vision du moi), le *Mānuṣa-dṛṣṭi* (vision de l'autre), le *Sattva-dṛṣṭi* (vision des êtres), le *Jīva-dṛṣṭi* (vision du temps) ». Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Est-ce que cette personne a compris le sens de ce que j'ai voulu dire ? »

« Non, *Bhagavat* ! Cette personne n'a pas compris le sens de ce qu'a dit le *Tathāgata*. Et pourquoi ? L'*Ātma-dṛṣṭi*, le *Mānuṣa-dṛṣṭi*, le *Sattva-dṛṣṭi*, le *Jīva-dṛṣṭi*, dont parle le *Bhagavat*, ne sont pas l'*Ātma-dṛṣṭi*, le *Mānuṣa-dṛṣṭi*, le *Sattva-dṛṣṭi*, le *Jīva-dṛṣṭi*, c'est ce qu'on nomme *Ātma-dṛṣṭi*, *Mānuṣa-dṛṣṭi*, *Sattva-dṛṣṭi*, *Jīva-dṛṣṭi*. »

« Subhuti ! Ceux qui émettent le vœu d'*Anuttara-samyak-sa-madhi* doivent ainsi connaître tous les phénomènes, ainsi contempler, ainsi comprendre et ne laisser naître aucun *dharma-lakshana*. Subhuti ! Le *dharma-lakshana*, le *Tathāgata* dit qu'il n'est pas le *dharma-lakshana*, il est appelé *dharma-lakshana*. »

(32)

« Subhuti ! S'il y a des gens qui, pour pratiquer le Dana, se servent des sept joyaux des innombrables *asaṅkhyā*-mondes et s'il y a d'autres hommes et femmes de bien qui ont émis le vœu de bodhicitta et qui reçoivent ce sutra, ne serait-ce que quatre vers, l'étudient, et l'expliquent aux autres, leurs mérites dépasseront

ceux des premiers. Comment doivent-ils l'expliquer aux autres ?
En ne s'attachant pas aux apparences et en restant insensibles. Et
pourquoi ?

Tous les dharmas conditionnés ne sont que
Rêves, illusions, bulles de savon et ombres...
Ils sont comme la rosée et comme l'éclair,
Et ainsi doit-on les considérer. »

Bouddha a terminé sa lecture, l'honorable Subhuti et les autres
bhikṣu, *bhikṣuṇī*, *upāsaka*, *upāsikā*, divins, humains, *asura*, qui ont
entendu les enseignements de Bouddha, sont grandement réjouis,
ils les reçoivent avec foi et s'y conforment respectueusement.

Les causes et conditions nécessaires à la tenue de l'assemblée religieuse

Texte original

Ainsi l'ai-je entendu :

A cette époque, Bouddha se trouvait près de Shravasti, dans le bosquet de Jeta, sur la propriété d'Anathapindika, où il vivait, entouré d'une grande assemblée de mille deux cent cinquante Grands bhiksus.

A l'heure du repas, le *Bhagavat*¹ enfila son késa (*kasaya* ou *habit de chiffons*), prit son bol à aumônes et s'en alla mendier son pain dans la grande cité de Shravasti, où il demandait l'aumône en suivant systématiquement l'ordre des maisons. Puis il rentra dans son lieu de résidence, pour manger son repas.

Après avoir rangé son késa et son bol et s'être lavé les pieds, il prépara son siège et s'assit.

1. En sanskrit : « l'Être respecté par tous », est l'un des dix noms donnés à Sakyamuni Bouddha.

Commentaire

Ce chapitre décrit les causes et conditions nécessaires à la tenue de l'assemblée religieuse où Bouddha donnait lecture sur le *prajñā*. De « Ainsi l'ai-je entendu » ... jusqu'à : « il prépara son siège et s'assit. », tout, dans ce texte, correspond aux actes de la vie quotidienne de tout homme ordinaire : marcher, se loger, s'habiller, manger... Comment se fait-il qu'il ait servi de prologue, de lever de rideau, sur cette présentation du merveilleux *prajñā* ?

Je vais revenir sur quatre points distincts, pour expliquer sa signification et son intérêt :

- I. L'importance des six conditions du succès.
- II. Le « je » dans « Ainsi l'ai-je entendu ».
- III. La réunion du maître et des disciples, à une époque quelconque.
- IV. La vie quotidienne, autrement dit, les six *pāramitā*.

Ces quatre points sont les indicateurs qui permettent de mieux cerner les causes et conditions nécessaires pour créer une assemblée religieuse et aussi avoir la révélation de l'immense et merveilleuse application du *prajñā*. Il est dit dans les sūtras : « Celui qui voit la *Coproduction Conditionnelle*, voit *Bouddha* ». Si, grâce à eux, nous pouvons comprendre les causes et conditions qui doivent être réunies pour que puisse se tenir une assemblée religieuse, il n'y aura plus, pour nous, aucune difficulté à pénétrer dans le *prajñā* et en obtenir les trésors.

I. L'importance des six conditions du succès

On ne peut espérer parler de succès, que lorsque toutes les causes et conditions sont remplies. Comme pour tous les succès, qu'ils soient ceux de l'homme, de l'évènement ou de l'objet dans le monde, aucune cause ou condition ne doit manquer. Ainsi, l'évolution d'un homme, de la naissance à la maturité, dépend de l'éducation dispensée par ses parents, de l'encadrement de ses maîtres et des contributions de tous les hommes de toutes les professions, qui lui permettent de satisfaire ses besoins quotidiens. Il en est de même, dans la nature, pour la faune et la flore du monde : Une semence ne peut devenir un grand arbre feuillu sans les éléments nutritifs, la terre, l'air, l'eau, etc. Alors, si aucun des éléments du monde des hommes, évènements, ou objets, ne peut s'accomplir sans dépendre des autres, que dire, *a fortiori*, du Dharma du monde transcendant ? Voilà pourquoi, chaque fois que Bouddha donnait une lecture sur les merveilleuses Vérités, il lui fallait d'abord s'assurer du « succès », de la réunion de six conditions :

1. *La confiance* – Que la confiance de l'audience soit établie. (*Ainsi*)
2. *L'audition* – Que tous les auditeurs possèdent les mérites et vertus nécessaires pour pouvoir écouter le Dharma. (*L'ai-je entendu*)
3. *Le moment* – Que le moment de la lecture soit arrivé. (*A cette époque*)
4. *Le sujet* – Que l'orateur soit bien habilité à donner lecture du vrai Dharma. (*Bouddha*)
5. *Le lieu* – Que l'endroit soit approprié. (*Dans le bosquet de Jeta, sur la propriété d'Anathapindika*)

6. *L'audience* – Que tous les auditeurs soient présents.
(Mille deux cent cinquante Grands bhiksus)

Pour organiser une assemblée religieuse, il faut réunir ces six conditions de succès, car aucun événement, aucun objet de l'univers, ne peut agir contre la loi des causes et conditions et exister en toute indépendance. L'histoire de la musique produite par la conque marine, racontée dans le *Dirghagama-sūtra*, peut servir d'exemple de relation de causes et conditions réunies :

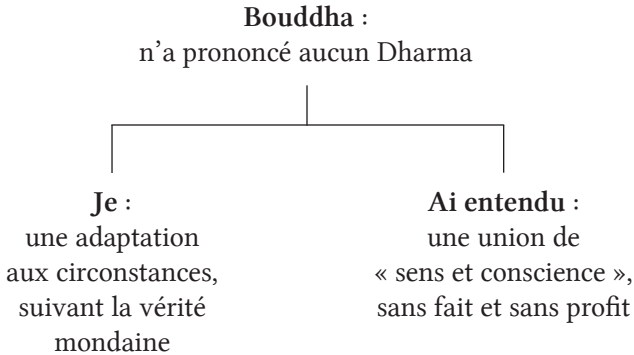
Il était une fois, un Pays dont les habitants n'avaient jamais entendu le son produit par la conque marine. Un jour, un jeune joueur de conque marine arriva dans le village ; il souffla trois fois dans l'instrument, puis le déposa à terre. Les habitants du village furent attirés par la mélodie et, étonnés, ils demandèrent au jeune homme : « Quelle est cette musique qui est si plaisante à l'oreille ? » Le jeune homme désigna la conque marine et répondit : « Elle vient de cet instrument. » Les villageois manipulèrent la conque et lui demandèrent : « Est-ce que tu peux encore jouer une fois, pour nous ? » Mais, la conque marine resta muette. Alors, le jeune homme prit l'instrument de musique et souffla encore trois fois, faisant de nouveau résonner la mélodie. A ce moment, les villageois comprirent : « La mélodie si agréable à entendre ne venait pas uniquement de la conque marine, il lui fallait l'aide des mains, de la bouche et du souffle pour que l'instrument produise de la musique... »

II. Le « je » dans « Ainsi l'ai-je entendu »

Pratiquement tous les sūtras bouddhistes parlent de « l'Impersonnalité » et, à maintes reprises, dénoncent le « moi », comme étant

« la cause de toutes les afflictions ». Dès lors, pourquoi les sūtras commencent-ils tous, par la phrase « Ainsi l'ai-**je** entendu », avec ce « **je** » des sūtras, qui désigne *Ananda*. Pourquoi *Ananda* et lui seul ? Pourquoi pas un autre des principaux disciples de Bouddha ? Parce qu'au moment d'entrer dans le *parinirvāna*, Bouddha a dit à *Ananda* que tous les sūtras devraient débiter par la phrase « Ainsi l'ai-je entendu », pour les distinguer des ouvrages des écoles hérétiques. Et, après la mort de Bouddha, se tint le premier concile bouddhiste, dans la Grotte *Sapta-parṇa-guhā* à *Vebhāra*. Comme *Ananda* avait passé sa vie auprès de Bouddha et qu'il était reconnu pour être un moine de haut niveau intellectuel et spirituel, il fut élu pour réciter les sūtras et dire la doctrine que Bouddha avait instaurée. Et c'est ainsi que tous les sūtras commencent par la phrase « Ainsi l'ai-je entendu », ce qui signifie que c'est *Ananda* qui l'a entendu de la bouche même de *Bouddha*.

Ce « *Je* » de l'apparence matérielle n'est donc autre qu'*Ananda* mais, par rapport à l'aspect transcendant de la Vérité, ce n'est qu'une adaptation aux circonstances. La formule : « Je l'ai entendu », n'a d'autre but que de susciter la confiance des hommes, afin de réveiller en eux, la vérité *prajñā*.



Pour mieux expliquer comment les hommes s'attachent aux apparences et croient à l'existence du « moi », ce qui engendre chez eux, des réactions stupides, l'histoire du « Reflet dans la cuve à vin » du *sūtra des paraboles diverses*, peut nous servir de leçon :

Il était une fois, un couple de jeunes mariés, très amoureux l'un de l'autre. Un jour, le mari dit à sa femme : « Va dans la cuisine et apporte-nous un peu de vin, nous allons prendre un verre ensemble ». La femme arrive dans la cuisine, elle lève le couvercle de la cuve à vin et voit le reflet d'une femme dans la cuve. Croyant que son mari la trompe, elle revient furieuse, dans la cuisine et lui dit : « Tu es un sans cœur : voilà que tu caches une femme dans la cuve à vin ! Pourquoi donc, m'as-tu épousée ? ». Le mari, stupéfait, va dans la cuisine pour chercher à comprendre. Il lève le couvercle de la cuve et voit l'ombre d'un homme. A son tour, il se croit trahi et se met, lui aussi, en colère. Ils se disputent et se reprochent leur mutuelle infidélité. Juste à ce moment, survient un moine. Après avoir appris les causes de la dispute, il les emmène dans la cuisine et leur dit : « Je vais vous aider à chasser votre rival(e) ». Il défonce la cuve, l'ombre de l'homme ou de la femme disparaît sans laisser de traces. C'est seulement alors que les deux époux prennent conscience de leur stupidité : celle d'avoir pris des ombres pour la réalité.

III. Le maître et les disciples se réunissent à une époque quelconque

Dans les sūtras, on ne trouve jamais de date précisant le moment de la lecture : elle est toujours remplacée par l'expression : « A cette époque ». Pourquoi Bouddha ne voulait-il pas préciser la date ? Tout simplement parce que la notion de temps est une notion

relative, elle varie selon les êtres et les différentes rétributions karmiques. Sur Terre, tous les pays ne vivent pas à la même heure : Quand il est treize heures à Taïwan, il est minuit aux Etats-Unis. Rien que sur Terre, il y a donc déjà des différences d'heure, à cause des distances entre Pays. Alors, comment appliquer la notion de temps de notre monde *Saha*, aux dix royaumes-dharma dont parlent les sūtras ?

L'expression « A cette époque », dans les sūtras, est employée pour chasser les notions de temps et d'espace de l'esprit des hommes. En considérant l'égalité de tous les phénomènes, si nous pouvons, même momentanément, nous unir à Bouddha comme maître et disciples, la satisfaction éprouvée sera, elle, éternelle.

IV. La vie quotidienne n'est rien d'autre que les six pāramitā

Le premier chapitre du *Sūtra du Diamant*, décrit essentiellement les occupations ordinaires dans la vie quotidienne de Bouddha : s'habiller, préparer son bol, demander l'aumône, se laver les pieds, préparer son siège...

Bouddha a atteint l'Eveil et il possède les six pouvoirs surnaturels ; pourquoi a-t-il donc encore, besoin de manger et de se vêtir ? Si nous voulons déchiffrer le *Sūtra du Diamant*, pratiquer le *Sūtra du Diamant*, parfaire le *Sūtra du Diamant*, nous devons saisir cette période de charme-prajñā de Bouddha, comprendre que le *prajñā* n'offre pas un double visage et que tout existe à cet instant même.

Sous la dynastie Tang, vivait le Maître Chan, Hui-Hai qui, un jour, rendit visite, pour la première fois, au Maître Chan, Mazu Daoyi.

« Pourquoi es-tu venu ? » lui demanda ce dernier.

« Je suis venu pour le Dharma. » répondit Hui-Hai.

« Il n'y a rien chez moi. Quel dharma cherches-tu ? Tu ne te soucies pas de ton propre trésor et tu abandonnes ta demeure... Quel dharma, veux-tu donc trouver ? »

« Alors, dites-moi, Maître, qu'est-ce que mon trésor propre ? Quel est mon aspect originel ? »

« Celui qui est en train de me poser des questions, est ton trésor propre, complet et sans lacune. Pourquoi veux-tu chercher ailleurs ? »

Bouddha nous a montré les scènes ordinaires de la vie quotidienne, dans le but de dessiller nos yeux et d'ouvrir notre cœur hésitant. Notre nature propre est avec nous, au moment même de chacune de nos occupations. Car la vie n'est rien d'autre que les six *pāramitā*, qui diffusent la lumière du *prajñā* dans notre vie quotidienne.

Dans le déroulement d'une journée de la vie de Bouddha, depuis « s'habiller et manger », jusqu'à « se laver les pieds et s'asseoir », les six *pāramitā* sont représentés. Ces images de la vie quotidienne représentent l'« Apparence » du *prajñā*, mais elles découlent aussi de son « Essence » et ses applications dans la vie quotidienne mettent en lumière, son « Utilité ».

La
manifestation
des six
pāramitā

Enfiler le kesa, tenir le bol : Par l'aspect respectueux et la sérénité de l'apparence physique, montrer l'application du suivi des préceptes. ----- *Śīla-pāramitā*

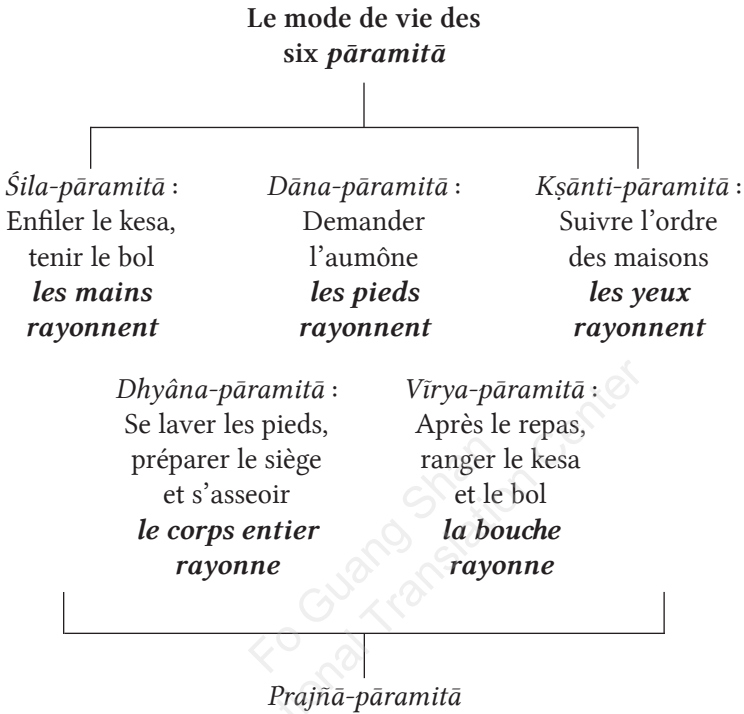
Demander l'aumône : Donner aux hommes, l'occasion d'entendre le Dharma et de cultiver leur champ de mérite. Lors de l'Alm procession, Bouddha, en échange de leur aumône, leur offre le Dharma.
----- *Dāna-pāramitā*

Suivre l'ordre des maisons : Ne pas faire de différence entre riche et pauvre, célèbre ou anonyme. Peu importe que le bol soit plein ou vide, la nourriture bonne ou mauvaise : il faut les regarder de la même façon, avec un cœur rempli de tolérance
----- *Kṣānti-pāramitā*

Après le repas, ranger le kesa et le bol : C'est une manifestation de volonté qui démontre que, du début à la fin, le *Bhagavat* ne dépend de personne. ----- *Vīrya-pāramitā*

Se laver les pieds, préparer le siège et s'asseoir : C'est l'exercice du
----- *Dhyāna-pāramitā*

Les cinq points précédents, accomplis, réalisent le ----- *Prajñā-pāramitā*



Le *Prajñā* est le guide des six *pāramitā*, la torche qui illumine la pratique. Bouddha a montré ce mode de vie, conforme aux six *pāramitā*, sans faire appel au moindre pouvoir surnaturel. Il voulait ainsi nous apprendre à chercher à l'intérieur de nous-mêmes, à réaliser une vie *prajñā* rayonnante, à dissiper les mirages obscurs de notre intérieur. Nous apprendre à ne dépendre, pour échapper aux fléaux, ni des bénédictions d'un quelconque maître, ni de talismans ou d'eau bénite... Il est dit dans le *Kṣitigarbha-praṇidhāna-sūtra* : « Humble et souriant, distribuer les aumônes personnellement ». Pour guider les êtres sensibles, les bouddhas

et les bodhisattvas sont toujours humbles et souriants, toujours pleins de modestie. Le *Prajñā* est une lumière, une lumière sans souillure, pure et naturelle. Rayonner n'est pas un privilège réservé exclusivement aux bouddhas et bodhisattvas. Dans la vie quotidienne, quand nous prononçons de douces paroles, notre bouche n'est-elle pas rayonnante ? Quand nous servons les autres personnellement, nos mains ne sont-elles pas rayonnantes ? Quand nous restons patients et tolérants face aux critiques et diffamations des autres, notre corps n'est-il pas rayonnant ? Il est dit dans le *Lankāvatāra-sūtra* : « Ne laisser émerger aucune pensée, aucun désir, c'est être imperturbable comme Bouddha ». Telle est la vie illuminée par le rayonnement du *Prajñā*.

Comment obtenir le *Prajñā* ? Comment retrouver notre nature propre ? Personne ne peut le faire à notre place ! Je vais citer un Gong-An pour le démontrer et conclure ce chapitre : Le Maître Chan Daoqian et son grand ami, le Maître Zhongyuan, effectuaient ensemble, un voyage d'étude. Ils avaient déjà parcouru une longue route et Maître Zhongyuan se plaignait des difficultés du chemin et de la fatigue. Mainte fois, il demanda à interrompre le voyage. Maître Daoqian le consolait en lui disant : « Nous avons décidé ensemble de faire ce voyage d'étude et nous avons déjà effectué une si longue route, que ce serait bien dommage d'abandonner maintenant ! Donc, à partir de cet instant, tout ce que je peux faire pour t'aider, je le ferai, à l'exception de cinq choses ».

Maître Zhongyuan demanda : « Lesquelles ? »

Maître Daoqian lui répondit tout naturellement : « se vêtir, manger, déféquer, uriner et marcher. »

Maître Zhongyuan s'est alors enfin aperçu que, tous ces actes, personne ne pouvait les faire à sa place !

Une demande d'explication au moment opportun

Texte original

A ce moment-là, dans l'assemblée, le Vénérable Subhuti¹ se leva, dénuda son épaule droite, posa le genou droit à terre et, joignant les mains, demanda respectueusement à Bouddha : « Ô extraordinaire *Bhagavat* ! Vous êtes le *Tathāgata*² qui sait si bien veiller sur tous les bodhisattvas, si bien leur faire ses recommandations ! *Bhagavat* ! S'il y a des femmes et des hommes de bien, qui ont fait le vœu d'*Anuttara-samyak-sambodhi*³, à quoi devront-ils s'attacher ? Comment pourront-ils apaiser leur cœur ?

Bouddha répondit : « Bien ! Bien ! Subhuti ! Comme tu l'as dit, le *Tathāgata* a toujours bien veillé sur tous les bodhisattvas, il les a toujours bien conseillés. Ecoute bien

1. Un des dix principaux disciples de Bouddha, connu pour être le meilleur exégète de la notion de vacuité.

2. En sanskrit : « Ainsi venu », est un des dix noms donnés à Sakyamuni Bouddha.

3. En sanskrit : « l'Insurpassable et Parfait Eveil ».

maintenant, je vais vous expliquer : Les hommes et femmes de bien, qui ont fait le vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, doivent ainsi, suivre ces paroles pour savoir à quoi s'attacher et comment apaiser leur cœur. »

« Oui, *Bhagavat* ! Nous sommes ravis de vous écouter ! »

Commentaire

Le thème du deuxième chapitre traite essentiellement du fait que Subhuti se dévoue pour demander à Bouddha, d'expliquer le merveilleux dharma qu'est le *Prajñā*. Dans le texte, quand il est dit « A ce moment-là, dans l'assemblée, le vénérable Subhuti se leva ... demanda respectueusement à Bouddha », l'expression « A ce moment-là » désigne le moment où, dans le *samādhi*, Bouddha a jugé que les conditions étaient remplies pour donner lecture.

A propos de ce chapitre, deux questions peuvent se poser :

1. Pourquoi Bouddha ne parle-t-il pas de lui-même et attend-il que Subhuti le lui demande ?
2. Pourquoi les mille deux cent cinquante Grands bhiksus sont-ils restés silencieux, laissant Subhuti poser les questions à leur place ?

Il y a deux raisons à cela :

1. **Montrer que le Dharma est précieux** : La sagesse de la Vacuité dans le *Prajñā*, est si merveilleuse et si profonde, qu'elle fait paraître encore plus grande, la valeur du « Dharma » : c'est Subhuti, le meilleur connaisseur de la vacuité, qui doit se lever pour demander à Bouddha de

faire tourner la roue du dharma. Ainsi les auditeurs pourront apprécier le caractère exceptionnellement précieux, de l'occasion qui leur est offerte.

2. **Transférer l'enseignement et confier le trésor** : Subhuti est connu pour être le « meilleur interprète de la Vacuité ». Son assimilation de la Vacuité est déjà très approfondie et, de plus, Bouddha l'a aussi mainte fois chargé de le remplacer, pour parler du *Prajñā* aux *śravakas* qui n'ont pas encore atteint l'illumination et aux bodhisattvas du niveau « des dix degrés de la demeure ». C'est ce que l'école Tian-Tai appelle « Transférer l'enseignement et confier le trésor ». Ainsi, parmi tous ceux de cette assemblée religieuse, seul Subhuti est digne de prendre en charge le trésor que Bouddha lui confie et de comprendre le vrai cœur de Bouddha. C'est pourquoi il se dévoue pour représenter l'assemblée et poser les questions.

Pour commenter ce deuxième chapitre, je vais revenir sur les quatre points suivants :

- I. L'unité entre le fonctionnel et le fondamental de la Voie du Milieu.
- II. Le *Prajñā* ne se trouve pas ailleurs.
- III. La bienveillance et les conseils du Tathāgata.
- IV. Les deux questions de l'apaisement du Cœur.

Au début du texte, il est dit : « *le vénérable Subhuti se leva, dénuda son épaule droite, posa le genou droit à terre et, joignant les mains, demanda respectueusement à Bouddha ...* ». Ce qui est décrit là, n'est pas différent du rituel mondain usuel et ne comporte

rien d'extraordinaire. Pourtant, il englobe l'objet de ce chapitre tout en apportant une grande satisfaction à celui qui le lit.

I. L'unité entre le fonctionnel et le fondamental de la Voie du Milieu

Subhuti est connu comme le « meilleur interprète de la Vacuité ». Dans le domaine fondamental, il a atteint le plus haut niveau, cependant, dans le domaine fonctionnel, il ne délaisse point les rites et la dignité des manières.

« *Le genou droit à terre* » : le genou droit représente « le fonctionnel », c'est-à-dire la sagesse du *Prajñā* ; la terre est « le fondamental », c'est-à-dire l'essence du *Bhūtatathatā* (la Vérité absolue). Le geste signifie que les questions posées par Subhuti touchent à l'essence de la Vérité.

« *Les mains jointes* » : Joindre les mains, c'est faire se rejoindre les deux extrêmes : fonctionnel et fondamental et corroborer le *Samadhi* de la Voie du Milieu, c'est-à-dire le fusionnement entre grand/petit (véhicule) et la non différence entre fonctionnel et fondamental.

En plus de montrer que la Voie du Milieu représente l'unité entre le fonctionnel et le fondamental, ce paragraphe exprime encore la respectabilité des trois karmas :

- La respectabilité du karma du corps : *se leva*.
- La respectabilité du karma de l'esprit : *les mains jointes*.
- La respectabilité du karma de la parole : *demande respectueusement à Bouddha*.

Ce n'est qu'un petit paragraphe du sūtra, simple et élémentaire, décrivant les rituels religieux, mais il contient d'immenses significations du *Prajñā*. Dans le bouddhisme, avoir « Les mains jointes » est aussi appelé « Joindre les dix », c'est-à-dire « joindre les dix royaumes-dharma à un cœur unique ». Il est dit dans le *Daśabhūmikā-sūtra* : « Les trois Mondes ne sont point différents, ils sont créés par un cœur unique ». Le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* dit aussi : « Le cœur est comme un peintre, il peut dessiner toute sorte d'objet ».

Les dix
royaumes-dharma sont

Quatre royaumes saints :

Bouddhas,
Bodhisattvas,
Śrāvakas,
Pratyekas.

Six royaumes du commun :

Devas (dieux),
Asuras (démons),
Manusya (humains),
Naraka (enfer),
Pretas (esprits affamés),
Tiryagyoni (animaux).

S'agissant de la sentence : « Le cœur donne naissance aux dix royaumes », beaucoup de gens n'y croient pas : « Je suis un homme, comment puis-je être en même temps bodhisattva, preta, et animal ? ». Et pourtant, dans la vie, au fil d'une journée, notre cœur fait mainte fois, le va-et-vient entre le paradis et l'enfer ! Quand la colère survient, ne nous changeons-nous pas en asura ? Quand la flamme de la soif et des désirs, monte, ne sommes-nous pas en

train d'éprouver les souffrances des pretas ? Où est le paradis ? Où est l'enfer ?...

Un disciple s'en vint, un jour, demander conseil au Maître Chan, Wu-De :

« Maître, une question tourne dans ma tête et je ne parviens pas à y répondre : Il est dit dans les sūtras, que les trois mondes (du désir, de la forme, de la non-forme) sont dans le cœur, mais je suis dans le monde des hommes, comment mon cœur peut-il être au paradis et en enfer ? »

Maître Wu-De ne répondit pas à sa question ; il lui demanda seulement d'aller chercher un seau d'eau. Quand il revint, Maître Wu-De lui montra le seau plein d'eau et lui dit : « Le paradis et l'enfer ? Ils sont tous les deux dans le seau : regarde toi-même ! »

Le disciple regarda l'eau dans le seau sans rien trouver. Le Maître s'approcha et, brusquement, lui plongea la tête dans l'eau. Au moment où son disciple suffoquait, il relâcha sa prise. Le disciple, épouvanté et furieux, l'injuria : « Vous êtes un moine vicieux, la souffrance et la terreur de la suffocation m'ont donné l'impression d'être en enfer ! ».

Le Maître ne se mit pas en colère, il lui demanda en souriant : « Et alors, que ressens-tu maintenant ? »

« De pouvoir respirer librement, j'ai l'impression d'être aussi heureux que si j'étais au paradis. »

Le Maître s'exclama : « Tu viens de connaître l'enfer et le paradis, comment peux-tu encore douter de leur existence ? »

II. Le Prajñā ne se trouve pas ailleurs

Dans le premier chapitre, Bouddha a utilisé les actes banals comme s'habiller, manger, se laver les pieds, s'asseoir, etc., pour montrer les

aspects fondamentaux du Prajñā. C'est pourquoi lui est adressé ce compliment : « l'extraordinaire *Bhagavat* ». Ici, « L'extraordinaire » a deux significations :

1. Bouddha s'est servi de la vie quotidienne, pour montrer que le Prajñā est sous nos yeux et non ailleurs.
2. Subhuti se promenait tous les jours dans les rues, sans s'apercevoir qu'on peut trouver le Prajñā, dans les simples faits de s'habiller et de manger. Il vient seulement de comprendre maintenant ; c'est pourquoi il loue Bouddha, en le qualifiant d'« extraordinaire ».

A propos de la présence du Dharma dans la vie quotidienne, je vais citer un Gong-An pour vous l'expliquer :

Le maître Chan, Zhao-Zhou, s'intéressait beaucoup au bouddhisme de la vie quotidienne et l'exprimait sans cesse dans ses actes. Quelqu'un lui demanda le sens du Dharma, il répondit : « Va manger un bol de bouillie ! ». Un autre lui demanda la Voie de l'illumination, il répondit : « Va prendre une tasse de thé ! ». Il avait un disciple qui le suivait depuis plusieurs années, sans avoir assimilé l'esprit du Chan et qui, lassé, décida un jour, de prendre congé.

« Je suis ici depuis plusieurs années déjà et vous ne m'avez jamais donné aucun conseil. Je voudrais vous demander de me donner congé pour aller voir ailleurs. »

Maître Zhao-Zhou s'étonna : « Comment peux-tu être aussi injuste envers moi ? Depuis que tu es ici, quand tu m'apportes le thé, je le bois ; quand tu m'apportes la nourriture, je la mange ; quand tu joins les mains, je souris ; quand tu réèves, je baisse la tête... et je ne t'aurais pas guidé, rien enseigné ? Comment peux-tu me calomnier de la sorte ? »

En fait, un bol de bouillie, une tasse de thé peuvent aussi représenter l'esprit Chan. De même, que ce soit le silence ou l'action, lequel ne contient pas le Dharma ? Maître Zhao-Zhou n'avait jamais fait preuve de la moindre indifférence envers son disciple, mais ce dernier était aveugle et n'avait pas su apprécier.

III. La bienveillance et les conseils du Tathāgata

Il est dit dans le texte : « Vous êtes le *Tathāgata* qui sait si bien veiller sur tous les bodhisattvas, si bien leur faire ses recommandations ».

De quoi s'agit-il ?

Les étapes des quarante-neuf années de l'enseignement du Dharma par Bouddha, peuvent se résumer par le poème suivant :

Avataṃsaka a été donné,
les trois premières semaines,
Suivi par douze années d'Agama
et huit années de Vaipulya ;
Puis le Prajñā a pris place,
durant vingt-deux années,
Et Saddharmapudarika et Nirvana,
les huit dernières années.

« Veiller », veut dire, ici, que, depuis qu'il a commencé à parler d'*Avataṃsaka*, Bouddha n'a cessé d'enseigner et de protéger tous les êtres et, en fonction de leurs différents niveaux, de leur parler des différents sūtras *Nitārtha* et *Anitārtha*.

« Faire ses recommandations », c'est agir comme ces hommes ordinaires, qui confient leur patrimoine à leurs descendants.

Bouddha lui, confie le Dharma à ses disciples, leur recommande de passer de l'Hinayana au Mahayana et les encourage à le pratiquer.

En fonction de la capacité réceptive de ses disciples, Bouddha cherche à les guider, les protéger et les conseiller de différentes façons. C'est pourquoi, parmi les dix noms attribués à Bouddha, l'un d'eux est *Puruṣa-dāmya-sārathi* qui signifie : le Grand conducteur. Dans l'école Chan, il y avait aussi beaucoup de maîtres attentifs, qui excellaient à guider leurs disciples et, petit à petit, les aidaient à sortir de leur ignorance pour retrouver leur nature propre.

Le maître Chan, Lingxun éduiait à la pagode Guizong, de Lushan. Un jour, il voulut rentrer chez lui et il s'en alla prendre congé du Maître Chan, Guizong.

- Où veux-tu aller ?
- Je veux rentrer à Lingzhong.
- Tu étudies ici depuis treize ans et, aujourd'hui, tu veux partir... Je dois te parler un peu de la finalité du Dharma. Quand tu auras fini de préparer tes affaires, reviens me voir !

Quand il fut prêt, Maître Lingxun revint vers Maître Guizong pour lui faire ses adieux. Ce dernier lui dit : « Viens près de moi ! ». Lingxun s'approcha, Guizong chuchota à son oreille : « Le temps est glacial, prends bien soin de toi sur la route ». Suite à ces douces paroles, Lingxun fut, tout à coup, illuminé.

Maître Guizong s'était occupé de son disciple durant treize ans ; quand ce dernier est venu pour prendre congé, le Maître savait que « l'œuf était mûr », il suffisait d'un petit coup de bec pour permettre à Lingxun de retrouver sa nature propre. Les mots « prends bien soin de toi » renfermaient les immenses protections et recommandations du maître.

IV. Les deux questions de l'apaisement du Cœur

Le texte dit : « S'il y a des hommes et femmes de bien qui ont fait le vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, à quoi devront-ils s'attacher ? Comment pourront-ils apaiser leur cœur ? » Ici, deux questions se posent : Après avoir émis le vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, comment le préserver ? Comment apaiser la montée des pensées illusoires ?

Ce sont les deux problèmes qui apparaissent le plus souvent dans la pratique. Tous les sūtras et sâstras sont « des remèdes efficaces pour chaque maladie », ils ont été faits pour combattre nos trois poisons : l'avidité, la colère et l'ignorance.

Comment éliminer les trois poisons, afin d'éviter qu'ils ne détruisent nos mérites et vertus ? La réponse est : utiliser la *contemplation de la vilénie* pour soigner l'Avidité, la *contemplation de la compassion* pour soigner la Colère, la *contemplation de la causalité* pour soigner l'Ignorance.

Comment préserver l'esprit Bodhi et apaiser les pensées illusoires ? Le texte nous dit : « ...doivent **ainsi** suivre ces paroles pour savoir à quoi s'attacher, comment apaiser leur cœur ».

Le terme « **ainsi** » en chinois s'écrit en deux caractères : « ru (如) », qui veut dire « tel », et « shi (是) », qui veut dire « Etre ». Dans le contexte, le mot contient trois significations :

1. Tous les êtres et tous les bouddhas sont originellement identiques : aucun dharma des mondes, tant mondain que transcendant, qui ne soit un vrai « tel qu'il est », aucun dharma qui ne soit une Vérité. D'une manière plus large, de l'intérieur de notre corps à l'ensemble des éléments du monde extérieur, tout laisse transparaître l'Ultime Vérité : Où pourrait-il y avoir une quelconque différence entre

- l'homme et le bouddha ? Et donc, il n'y a pas non plus de différence, entre l'esprit Bodhi et les pensées illusoirs.
2. Tel qu'est le vécu naturel : s'habiller, manger, se laver les pieds, ou s'asseoir, c'« est » ce qui se passe à l'instant même ! Ainsi, il suffit de suivre la nature, alors l'esprit Bodhi sera préservé et les pensées illusoirs apaisées.
 3. « Ainsi » signifie encore, d'avoir à appliquer ce que Bouddha enseigne dans les chapitres suivants.

Le terme « ainsi » renferme donc tous les moyens capables de préserver et d'apaiser le Cœur ! Dans la vie, comment pourrions-nous « ainsi » percevoir la clarté de notre nature propre, ce « moi factice » qui n'est autre qu'un rassemblement des quatre *Mahābhūta*⁴ et cinq *Skandhas*⁵ ? Comprendre la vacuité des cinq skandhas nous permet de nous libérer de la vie et de la mort, pour pouvoir atteindre l'état du *Nirvana*. Si nous nous attachons à ce « moi » en le croyant éternel, interchangeable, souverain et universel, nous serons pareils à « un aveugle qui tâte un éléphant » ! Comment pourrions-nous percevoir l'entièreté de notre nature propre ?

Avant d'explorer le thème : « Préserver et apaiser le Cœur », nous devons d'abord prendre conscience de notre ignorance, de notre « attachement au moi ». La fable de l'oiseau « A moi » dans le *Sūtra de la Vie* peut nous servir de leçon :

Il y a très, très longtemps, dans la montagne Da-Xiang, où poussaient toutes sortes de plantes médicinales, vivait un oiseau qu'on appelait l'«A moi ». Tous les ans, au printemps, au moment

4. En sanskrit, désigne les quatre éléments que sont la terre, l'eau, le feu et le vent.

5. En sanskrit, signifie « agrégat ». Dans le bouddhisme, les cinq skandhas sont les cinq constituants d'un homme ou d'un être en général : La forme (*Rūpa*), les sensations (*Vedanā*), les perceptions (*Samjñā*), les processus volitionnels (*Samskāra*), la conscience (*Vijñāna*).

de la récolte, la montagne était remplie de gens qui venaient cueillir les simples. A ces moments-là, l'oiseau n'arrêtait pas de gémir et de crier : « Cette montagne est « à moi » ! Ces plantes sont « à moi » ! Mon cœur est brisé, pourquoi voulez-vous prendre ce qui est « à moi » ? »

L'oiseau gémissait jour et nuit, suppliant les gens de cesser de cueillir les plantes, mais en vain. Finalement, il s'épuisa et mourut.

Fo Guang Shan
International Translation Center

L'esprit fondamental du Mahayana-bodhisattva

Texte original

Bouddha dit à Subhuti : « Les *Bodhisattva-mahā-sattva* devraient ainsi apaiser leur cœur : Toutes les sortes d'êtres, qu'ils soient nés d'un œuf, d'une matrice, de la moisissure ou même spontanément, qu'ils soient avec forme ou sans forme, avec perception ou sans perception, avec non-perception ou sans non-perception, je les conduis toutes vers le *Nirupadhisesa nirvāna*, pour les libérer de leurs afflictions. En libérant ainsi les innombrables êtres, en réalité, aucun être n'a été libéré. Et pourquoi ?

Subhuti ! Si un bodhisattva est obnubilé par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, et du *temps*, il ne peut s'appeler bodhisattva.

Commentaire

Dans ce troisième chapitre, nous allons étudier les problèmes de la prise de résolution des bodhisattvas du Mahayana. Quelle résolution doivent-ils prendre ? Qui doivent-ils libérer ? Dans quel but ? Comment peuvent-ils savoir si la résolution qu'ils ont prise, est juste ?

A toutes ces questions, Bouddha a donné des réponses précises dans le troisième chapitre. Et il a exposé quatre concepts, pour enseigner aux bodhisattvas, les étapes de la pratique.

- I. Avec un Grand Cœur et une juste conception d'égalité
- II. La libération vers l'*Apratisthita-nirvāṇa*
- III. La nature propre de tous les êtres est originellement calme et éteinte
- IV. Les quatre apparences sont inexistantes dans le cœur des bodhisattvas

Ces quatre points montrent de façon exhaustive que, pour prendre une résolution, les bodhisattvas doivent posséder *quatre sortes de conception juste, quatre sortes d'ordre, quatre sortes de compréhension juste et quatre sortes de succès.*

I. Avec un Grand Cœur et une juste conception de l'égalité

Dans le texte, le « Les » de « Les *Maha-sattva* » diffère selon qu'on le prend au sens large ou au sens restreint. Dans le premier cas, il représente tous les hommes et femmes de bien, qui commencent à prendre des résolutions ; dans le second, il s'agit

uniquement des bodhisattvas qui sont déjà engagés dans les cinquante-deux étapes du chemin de la Voie. Les premiers sont des bodhisattvas ordinaires, les autres sont des bodhisattvas sages et déjà saints. Mais peu importe que l'on considère le sens large ou restreint, l'enseignement et les recommandations de Bouddha restent les mêmes, qu'il s'agisse d'un être saint ou d'un homme ordinaire.

« Les *Maha-sattva* » désignent les bodhisattvas qui sont riches d'un Grand Cœur. *Maha* signifie Grand et comporte sept notions :

1. Etre pourvu d'une grande capacité de sensation et de perception.
2. Etre doté d'une grande sagesse.
3. Avoir foi en le Dharma de la Mahayana.
4. Comprendre les théories de la Mahayana.
5. Pratiquer la voie de la Mahayana.
6. Vivre à l'époque de la Mahayana.
7. Atteindre l'Eveil de la Mahayana.

Pour obtenir l'*Anuttara-samyak-sambodhi*, il faut être un *Maha-sattva* possédant un Grand Cœur, qui n'est autre que le Cœur Bodhi. Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* : « Le Cœur Bodhi donne naissance à toutes les actions des bodhisattvas ; tous les bouddhas des dix directions et des trois vies (passé, présent et futur), sont nés du Cœur Bodhi. » De même, dans le *Sūtra Fo-zang*, il est dit : « Bodhisattva est la cause, Bouddha est l'effet ». A partir des sūtras, on peut déduire que, prendre une résolution Bodhi, est la base de la réussite des bouddhas de tous les temps.

Qui doivent-ils libérer ? Le texte nous dit : « Toutes les sortes d'êtres, qu'ils soient nés d'un œuf, d'une matrice, de la moisissure ou même spontanément ; qu'ils soient avec forme ou sans forme, avec perception ou sans perception, avec non-perception ou sans non-perception ... » : Tous les êtres sont des sujets que nous devons aider à éliminer leurs souffrances et à qui nous devons apporter la joie. C'est pourquoi les bodhisattvas doivent posséder un Grand Cœur et une juste conception de l'égalité. Tous ces êtres sont répartis à travers les Trois-mondes et les Neuf-terres. Les rétributions karmiques, dans ces Trois-mondes, peuvent être bonnes ou mauvaises, tristes ou joyeuses, mais toutes restent dans « le monde de l'illusion », et continuent à subir les cycles du Samsara, que les sages rejettent. C'est pourquoi, dans le *Sūtra de la Fleur de Lotus*, il est recommandé : d'« Encourager les êtres à sortir de la prison des Trois-mondes » ; il s'agit de dire à tous les êtres de ne pas se perdre dans les plaisirs des Trois-mondes, mais de s'efforcer de rechercher la vraie libération.

Pour ce qui est de prendre la résolution d'un grand cœur, avec une conception d'égalité et de la bienveillance envers tous les êtres, nous pouvons trouver, dans les histoires de la vie de Bouddha, des passages montrant son esprit compatissant. En tant qu'être humain, il tailla dans sa chair pour nourrir l'aigle, se sacrifia pour nourrir le tigre, etc. ; en tant que roi des cerfs, ou roi des poissons, il n'hésita pas à donner sa vie pour sauver les siens qui étaient en danger. Pour avoir un cœur Grand, il faut posséder le concept d'égalité ; ainsi, on saura ne pas faire de différence entre l'autre et moi, entre ceux que j'aime et ceux que je n'aime pas.

Près du jardin Jetavana, s'étendait un bois, où vivaient beaucoup d'animaux sauvages. Un jour, se déclara un incendie, qui

embrasa trois des quatre côtés du bois. Le quatrième côté était infranchissable, car il était bordé par une rivière. Les animaux terrifiés arrivèrent devant la rivière, ne sachant plus que faire, cependant que, derrière eux, le feu approchait. Juste à ce moment-là, un gigantesque cerf fit le pont au-dessus de la rivière, se servant de ses pattes avant et arrière pour s'accrocher aux deux rives. Ainsi les animaux purent traverser la rivière en marchant sur le dos du cerf. Quand tous les animaux furent passés, le cerf était complètement épuisé. Et, tout à coup, arriva un petit lapin attardé. Bien qu'il fût à bout de force, le grand cerf fit un ultime effort pour faire passer le lapin mais, dès qu'il fut passé, le corps du cerf se disloqua et tomba dans l'eau.

Le roi des cerfs a aidé les animaux sans faire de différence aucune... N'est-ce pas là, la manifestation du Grand Cœur et de la pure conception de l'égalité ?

II. La libération vers l'*Apratisthita-nirvāṇa*

Le texte dit : « Toutes les sortes d'êtres ... je les conduis toutes vers le *Nirupadhisesa nirvāṇa* pour les libérer de leurs afflictions ».

Selon les notes explicatives du Grand maître Fuwan, il y a quatre niveaux de *Nirvāṇa* :

1. Celui de l'homme ordinaire, s'appelle le *Prakṛti-visuddha-nirvāṇa* (nirvāṇa originellement pur) : L'apparence originelle de tous les êtres est calme et éteinte.
2. Celui du sravaka s'appelle *Sopadhisesa nirvāṇa* (nirvāṇa avec reste d'existence) : L'affliction est éliminée, mais le corps de la rétribution karmique demeure et les souffrances physiques ne sont pas encore guéries.

Neuf-terres

Trois-mondes (*trayo dhātavaḥ*)

Terre des êtres
mêlés

Monde du désir
(*kāma-dhātu*)

Terre du sans souci et
sans désir (1er dhyâna)

Terre de la joie et du
bonheur (2ème dhyâna)

Terre du merveilleux
bonheur (3ème dhyâna)

Terre de l'équanimité
pure (4ème dhyâna)

Terre de l'espace infini

Terre de la
conscience infinie

Terre du néant

Terre du « ni perception,
ni non perception »

Monde de la forme
(*rūpa-dhātu*)

Monde sans forme
(*ārūpya-dhātu*)

Fo Guang Shan
International Translation Center

**Vingt-cinq
royaumes**

4 mauvaises
destinations

4 continents du
monde des hommes

6 royaumes célestes
du désir

4 royaumes célestes
du dhyâna

le royaume céleste
de *Brahmā*

le royaume céleste
des cinq divins du
Garbhadhātu

le royaume céleste
du sans perception

4 royaumes célestes
du sans forme

**Six destinations
Du samsara**

La voie de l'Enfer
(*naraka-gati*)

La voie des pretas
(*preta-gati*)

La voie des animaux
(*tiryagyoni-gati*)

La voie des asuras
(*asura-gati*)

La voie des hommes
(*manuṣya-gati*)

La voie des divins
(*deva-gati*)

Fo Guang Shan
International Translation Center

3. Celui du pratyeka-bouddha s'appelle *Nirupadhisesa nirvāṇa* (nirvāṇa sans reste d'existence) : L'arhat solitaire trouvant la voie par lui-même, ne connaît plus d'obstacles physiques.
4. Celui du bouddha ou du bodhisattva s'appelle *Apratisthita-nirvāṇa* (nirvāṇa non fixé) : Le bouddha ou le bodhisattva a compris que l'essence et l'apparence de la vie, la mort, le nirvāṇa, sont identiques. Il n'y a pas d'apparence de vie ou de mort à éliminer, ni de nécessité de recourir au nirvāṇa. C'est pourquoi, il ne demeure, ni dans le samsāra, ni dans le nirvāṇa.

Le texte dit : « Je les conduis tous vers le *Nirupadhisesa nirvāṇa*, pour les libérer de leurs afflictions ». C'est une manière subtile que Bouddha utilise, en révélant la joie dans le *Nirupadhisesa nirvāṇa*, pour susciter, d'abord l'admiration des êtres de cet état, avant de les guider vers l'*Apratisthita-nirvāṇa*. Selon le chapitre 2 du *Mahā-parinirvāṇa-sūtra*, Nirvāṇa signifie « grand, extinction, guide », « grand » pour le corps dharma, « extinction » pour la libération, « guide » pour le Prajñā. La nature du *nirvāṇa* n'est pas différente chez les saints, ou chez les hommes du commun.

Dans les sūtras, le *nirvāṇa* possède huit caractéristiques dharmiques :

1. Il est éternel : au delà du temps et de l'espace.
2. Il représente le calme et l'extinction : plus de vie, ni de mort.
3. Il est immuable : il ne se déplace pas, ne change pas, n'augmente pas, ne diminue pas.
4. Il ne meurt pas : comme il ne se crée pas, il ne disparaît pas.

5. Il est pur : tous les obstacles sont écartés.
6. Il est parfaitement fluide : transparent et prodigieux, harmonieux et sans entraves.
7. Il est immobile : calme et sans agissement.
8. Il représente la joie : plus de souffrances dues à la vie et la mort, mais la joie de la tranquillité et de la vraie permanence.

Les sūtras ont comparé le *nirvāna* aux huit goûts du Dharma, mais quelles sont les images vraies du *nirvāna* ?

Le Gong-an suivant, de l'école Chan, pourrait peut-être nous apporter quelques éclaircissements.

Le maître Chan, Dongshan Liangjie, demanda un jour au Maître Chan, Xueyan :

« Maître, après votre décès, si quelqu'un demande comment vous étiez, que devrai-je lui répondre ? »

« Je ne suis pas ailleurs ! »

Maître Dongshan réfléchit longuement.

Maître Xueyan s'écria : « Si tu réfléchis de cette manière, il faudra faire très attention ! »

Dongshan ne saisit pas la réaction du maître : Bien réfléchir est-ce aussi un mal ?

Jusqu'au jour où il traversa la rivière et, en voyant son reflet dans l'eau, il s'éveilla tout à coup et écrivit le poème suivant :

Il ne faut jamais chercher ailleurs :
tout ce qui est loin de moi m'est étranger ;
Maintenant que je marche seul, partout je ren-
contre des canaux.

Celui-là, dans le canal est bien moi, et pourtant,
ce n'est pas moi qui suis dans le canal ;
C'est en comprenant cela, que l'on peut assimiler
la Vérité.

Le *nirvāna* est comme le reflet : il ne se trouve pas ailleurs, et il n'est pas non plus nécessaire de le chercher.

III. La nature propre de tous les êtres, est originellement calme et éteinte

Ayant pris la résolution, inspirée par un grand cœur et une parfaite conception d'égalité, de guider tous les êtres vers l'*Apratishthita-nirvāna*, le bodhisattva doit encore pouvoir dire « En libérant ainsi les innombrables êtres, en réalité, aucun être n'a été libéré ». Le *Traité de la foi de Mahayana* dit : « Comprendre parfaitement que l'Ultime Vérité de tous les êtres et la mienne, sont égales et sans différence aucune ». Le *Mahā-prajñāpāramitā-sūtra* dit aussi : « La nature propre de tous les êtres est originellement : calme et extinction ; il n'y a donc rien à éteindre. Tous les êtres sont originellement des bouddhas, il n'existe pas de bouddhas nouvellement créés ».

On peut comprendre par là, que le bodhisattva libère les innombrables êtres, sans se targuer de l'avoir fait. Un bodhisattva doit prendre la plus merveilleuse résolution, rejeter la dualité des pensées illusoire, telles les expressions « les êtres » que j'ai libérés, ou « le bodhisattva » qui a la capacité de libérer.

Les activités dans la pratique du bodhisattva, se distinguent suivant l'acte et la théorie :

1. L'apparence de l'acte : l'éveil et la résolution, *libérer les innombrables êtres.*
2. L'essence de la théorie : l'égalité entre l'être et le bouddha, *en réalité, aucun être n'a été libéré.*

Pour parfaire le Bodhi, le bodhisattva doit prendre la résolution d'un grand cœur et, avec une parfaite conception d'égalité, posséder la sagesse pour pouvoir saisir la différence entre : bon/mauvais, vrai/faux, sujet/objet... et suivre les vraies apparences de la Vérité mondaine.

Le Vénérable maître impérial, Nanyang Huizhong, voulait montrer sa reconnaissance envers son serviteur qui l'avait suivi durant plus de trente ans. Il pensait l'aider à s'illuminer.

Un jour, à l'heure du repas, il l'appela : « Disciple ! »

« Oui, Maître ? » Répondit instinctivement le serviteur.

« Rien ! » dit-il...

Un moment après, il l'appela de nouveau : « Disciple ! »

« Oui, Maître ? » répondit de nouveau, le serviteur.

« Rien ! » dit-il

Un moment après, il l'appela de nouveau, mais en criant cette fois : « Bouddha ! Bouddha ! »

« Qui appelez-vous, Maître ? » répondit le serviteur, tout surpris.

Ne pouvant faire autrement, il lui expliqua : « C'est toi que j'appelle ! »

« Mais, je suis votre serviteur, je ne suis pas Bouddha ! » répondit le serviteur, sans comprendre.

Alors, le Maître soupira : « Plus tard, il ne faudra pas dire que j'ai été ingrat envers toi. En fait, c'est toi qui es ingrat envers moi ! »

Ce Gong-an nous rappelle que nous devons avoir le courage d'admettre : « Je suis Bouddha ! ». Cependant, les êtres ordinaires ne savent pas que leur nature propre et celle des bouddhas ne sont pas différentes ; ils sont persuadés qu'ils ne sont que de simples serviteurs et méconnaissent le cœur des bouddhas.

IV. Les quatre apparences sont inexistantes dans le cœur des bodhisattvas

Le texte dit : « Si un bodhisattva est obnubilé par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres* et du *temps*, il ne peut s'appeler bodhisattva ».

Les quatre apparences sont :

1. L'apparence du *moi* : l'attachement à un « moi » qui peut libérer les êtres.
2. L'apparence de l'*autre* : l'attachement à un « l'autre » que j'ai libéré.
3. L'apparence des *êtres* : l'attachement à la dualité entre « l'autre/moi », « libérer/être libéré ».
4. L'apparence du *temps* : l'attachement à un dharma éternel, sans vouloir le lâcher.

Si le bodhisattva s'obstine dans l'attachement à ces quatre apparences, il perdra la raison. Comment faire pour éviter cette situation ?

Commençons par l'apparence du *moi* : Sachons que ce corps n'est qu'une union des cinq skandhas et qu'il n'est pas maître de lui-même ; qu'il est conditionné, donc impermanent ; qu'il existe par rétribution karmique et non en tant que tel ; qu'il peut

rencontrer une multitude d'obstacles, donc non universel. Ainsi, ce *moi*, n'est qu'un produit conditionné, exempt de nature propre. Dès lors, l'apparence du *moi* étant éliminée, on ne s'attachera plus aux apparences de l'*autre*, des *êtres*, et du *temps*.

Pour exterminer les quatre apparences, il faut se munir d'une force prodigieuse, comme il est dit dans le *Sūtra du Cœur* : « ... pratiquer en profondeur le Prajñā-pāramitā durant de longues périodes ; il regarda attentivement et vit cinq agrégats d'existence, vides dans leur nature propre, et il transcenda tous les malheurs et souffrances ». Ainsi, un pratiquant de la Voie de bodhisattva qui veut prendre la résolution d'*Anuttara-samyak-sambodhi*, doit d'abord emprunter la force de Prajñā, pour éliminer l'apparence des cinq skandhas, avant de pouvoir apaiser le cœur illusoire qui veut s'attacher aux quatre apparences. Si l'apparence du *moi* n'est pas écartée, on ne pourra sentir le parfum des fleurs de Prajñā, ni entendre le chant des bouddhas qui répètent sans cesse, jour et nuit, les quatre-vingt-quatre mille poèmes.

Un adepte demanda, un jour, à un maître Chan :

« Maître, les sūtras disent que le monde inerte parle aussi le Dharma. Comment puis-je l'entendre ? »

« Avec un « Je », il est naturel que tu n'entendes pas », répond le maître.

« Et vous, l'entendez-vous ? »

Le maître éclata de rire : « Avec un « Je » et un « Vous » en plus, bien sûr qu'on n'entend rien ! ».

Avec la dualité entre toi et moi, comment pourrait-on entendre le son des trois mille mondes ? Comment pourrait-on reconnaître le corps dharma du Prajñā ? Dans les rizières qu'ils cultivent, les bodhisattvas doivent éparpiller les semences de Bodhi, protéger avec l'égalité, les jeunes pousses de sagesse de tous les êtres,

se servir sincèrement du non attachement aux quatre apparences, pour comprendre et atteindre le niveau de l'ultime Eveil.

Ce chapitre parle de la prise de résolution des bodhisattvas qui nourrissent un Grand Cœur et une totale conception d'égalité et guident avec sincérité tous les êtres. La grandeur d'âme des *Maha-sattva* nous y exhorte, bien qu'il soit difficile, pour nous, de la réaliser ; mais nous pourrons quand même, à partir de petites résolutions, essayer d'arriver aux résultats parfaits des bodhisattvas : par exemple, une petite fleur, pour apporter aux autres des vœux sincères ; un sourire, pour leur donner un peu de chaleur et de joie ; une parole agréable, pour les encourager et les reconforter. Nous devons utiliser le bon cœur, le sourire, la gentillesse pour aider tous les êtres qui nous entourent, qu'ils soient sensibles ou inertes, liés ou non liés avec nous. Nous devons appliquer le vrai, le bien et le beau du Dharma, dans la vie quotidienne. Un bodhisattva vertueux et digne ne néglige jamais le moindre mérite en toutes circonstances, qu'elles soient actes, paroles, plaisirs ou pensées.

La merveilleuse pratique du non-attachement

Texte original

« De plus, Subhuti, un Bodhisattva dans le Dharma, devrait pratiquer le *Dana* sans être attaché à quoi que ce soit ; c'est-à-dire, sans s'attacher aux formes, aux sons, aux odeurs, aux goûts, aux sensations, à la pensée.

Subhuti, un bodhisattva devrait ainsi, pratiquer le *Dana* sans s'attacher aux apparences. Et pourquoi ? Parce que, si le bodhisattva pratique le *Dana* sans s'attacher aux apparences, ses mérites seront incommensurables.

Subhuti, crois-tu qu'on peut mesurer le Néant à l'Est ?

- Non, *Bhagavat* !

Subhuti, et ceux au Sud, à l'Ouest, au Nord, aux quatre directions intermédiaires, au nadir, au zénith, sont-ils mesurables ?

- Non, *Bhagavat* !

Subhuti, il en est de même pour un bodhisattva qui déploie sa compassion, sans s'attacher aux apparences ; ses mérites seront incommensurables.

Subhuti, un bodhisattva devrait ainsi suivre ces enseignements. »

Commentaire

Dans le troisième chapitre, Bouddha a d'abord dit qu'il fallait posséder et employer un Grand Cœur et une parfaite conception d'égalité, pour aider tous les êtres à éliminer leurs afflictions, afin d'éliminer l'esprit de différenciation de tous les êtres, excepté les bouddhas. Dans le quatrième chapitre, il enseigne aux pratiquants de la voie de bodhisattva, comment, après avoir calmé le cœur troublé et agité, lui donner la paix.

Pour bien apaiser son cœur, il faut savoir saisir les quatre points suivants :

- I. Pratiquer le Dana sans s'attacher aux six circonstances extérieures (ṣaḍ viṣayāḥ)
- II. Les mérites sont comparables au Néant
- III. Le déploiement de la compassion sans s'attacher aux apparences, est incommensurable
- IV. Le cœur ne doit être attaché à rien

Il y a plus de quatre-vingt-quatre mille sortes de méthode pour pratiquer la voie de bodhisattva ; néanmoins, aucune ne sort du cadre des six *Paramita*. Ces six pratiques dharmiques ont le mérite de faire bénéficier, en même temps, soi-même et les autres et d'éveiller, en même temps, soi-même et les autres. La nature de vacuité du Prajñā, dont parle le *Sūtra du Diamant*, n'est pas là pour nous montrer son côté aride, mais pour nous apprendre à comprendre l'aspect illusoire de l'apparence, pour nous apprendre

à ne pas nous laisser séduire par les six circonstances extérieures, à pratiquer dignement et merveilleusement les enseignements de Bouddha, avec une foi pure et un esprit éveillé.

Il est dit dans le texte : « Le Bodhisattva dans le Dharma, devrait pratiquer le *Dana* sans être attaché à quoi que ce soit » et ce Dharma n'est autre que le Cœur de tous les êtres. Il englobe tous les causes et effets, purs et impurs, des mondes mondain et transcendant, tous les phénomènes physiques et spirituels, actifs ou inactifs.

La locution « sans être attaché à quoi que ce soit » contient-elle d'autres significations ?

I. Pratiquer le *Dana*, sans s'attacher aux six circonstances extérieures (ṣaḍ viṣayāḥ)

Le texte du *Sūtra du Diamant* revient à mainte reprise sur ce thème : « Pratiquer le *Dana* sans s'attacher aux apparences, sans s'attacher au cœur ». Mais le sens profond du non attachement aux apparences, nous incite à ne pas ressasser nos bonnes actions. Dans ce quatrième chapitre, Bouddha parle de la conception de pratique du *Dana* qui consiste à : « ne pas s'attacher aux formes, aux sons, aux odeurs, aux goûts, aux sensations, à la pensée ». Le *Dana-Paramita* est le premier des six *Paramita*, mais il est en connexion avec tous les autres. Dans le *Traité du Sūtra du Diamant*, il est dit que le *Dana* a trois significations :

1. Le don matériel : offrir aux êtres les conditions de leur survie (*Dana*).
2. Le don de l'affranchissement de la crainte : en leur apprenant à suivre les purs préceptes (*Sila*), à être tolérants et

bons (*Ksanti*) ; à ne pas résoudre les rancunes par la vengeance ; à être bienveillants et compatissants et, dès lors, être sans crainte.

3. Le don du Dharma : Grâce à la persévérance (*Virya*), on ne recule devant aucun obstacle ; grâce à la concentration (*Dhyāna*), on peut tout voir en profondeur et ainsi, pénétrer dans le cœur de tous les êtres ; grâce à la sagesse (*Prajñā*), la théorie et les actions sont sans entraves, on peut parler Dharma, sans confondre le juste et l'injuste, le bien et le mal, le vrai et le faux.

Le don matériel, c'est offrir aux êtres le confort physique ; le don de l'affranchissement de la crainte, a pour but de les stimuler mentalement pour les sécuriser ; le don du Dharma leur enseigne les vérités du Dharma, pour les aider à trouver l'illumination. Ces trois *Dana* représentent l'application des six *Paramita* et aussi la purification des trois karmas : de corps, de parole et de pensée.

Un poème du *Maitreya Bodhisattva* dit :

L'explication du Dana se trouve dans les
six Paramita,
Elle inclut le matériel, le « sans crainte »
et le dharma ;
C'est dans ces trois domaines,
Que s'applique la pratique.

C'est seulement en pratiquant le *Dana*, sans s'attacher aux six circonstances extérieures, que l'on peut éliminer la différence entre l'autre et moi et faire disparaître la frontière entre avoir et ne pas avoir. C'est là, la demeure idéale des pratiquants.

A l'époque de Bouddha, la reine Mallikā était une fervente adepte des trois Joyaux ; elle pratiquait les purs préceptes et était très aimée par le peuple. Un jour, pour une raison futile, le roi Prasenajit voulut faire exécuter son cuisinier. A ce moment-là, la reine Mallikā était en train de pratiquer la retraite des huit préceptes. En apprenant la nouvelle, elle se para somptueusement, demanda au roi de faire la fête avec elle et désigna le cuisinier en question, pour lui préparer personnellement le repas. Le roi s'étonna et lui demanda : « D'habitude, tu ne bois pas ! De plus, c'est le jour où tu pratiques la retraite des huit préceptes. Pourquoi portes-tu toutes ces parures ? Pourquoi veux-tu enfreindre les préceptes, en voulant faire la fête ? »

« J'ai appris que le cuisinier a provoqué votre colère et va être décapité. Si je ne lui demande pas de cuisiner aujourd'hui, j'ai peur de ne plus jamais en avoir l'occasion. »

Le roi Prasenajit comprit la leçon de compassion que lui donnait son épouse et il fit grâce à son cuisinier.

En lisant cette histoire, on peut voir que la reine Mallikā n'était pas liée par la lettre des préceptes. Elle avait compris que le vrai sens du respect des préceptes, était uniquement d'« arrêter le mal et encourager le bien » ; c'est pourquoi, elle n'a pas hésité à enfreindre la lettre des préceptes pour sauver le cuisinier.

Le *Dana* est placé à la tête des six *Paramita*, ce qui montre bien qu'il est le fondement de la pratique de la voie du bodhisattva, la source des activités des bodhisattvas. Dans la vie, on voit souvent des gens qui apportent quelques bananes ou quelques pommes à la pagode, pour demander bonheur, richesse et notoriété. Ceci n'est pas du tout le véritable *Dana*, mais uniquement une dérisoire tentative de corruption des divinités.

Quand nous pratiquons le *Dana-Paramita*, il faut savoir :

1. Ne pas chercher des occasions exceptionnelles, mais suivre ses affinités.
2. Ne pas être avare de ses biens et faire selon ses moyens.
3. Ne pas faire de différence entre les êtres aimés et détestés, mais agir avec plaisir.
4. Ne pas penser au retour des rétributions et suivre son cœur.

Si nous parvenons à pratiquer le *Dana-Paramita*, sans nous attacher aux six circonstances extérieures, les illusions de notre cœur seront apaisées. Si nous pouvons pratiquer le *Dana-Paramita* avec des idées pures, pourquoi aurions-nous peur de ne pas posséder un cœur véritable ?

II. Les mérites sont comparables au Néant

De quelle grandeur sont les mérites du *Dana* ? En chinois, le mot *Dana* s'écrit avec deux caractères : « Bu (布) », qui veut dire *universel* ; « Shi (施) », qui veut dire *tout répandre*. C'est-à-dire que, par les apparences de toutes les actions de déploiement, on espère pouvoir écarter totalement les pensées illusoire et les mauvaises habitudes de notre intérieur et éliminer toutes les afflictions accumulées.

Pourquoi Bouddha utilise-t-il le Néant pour comparer les mérites ?

Dans son livre « *Commentaires du Sūtra du Diamant* », le vénérable maître Kuiji écrit que la comparaison des mérites au Néant, s'appuie sur trois raisons :

1. Le Néant est partout : parfait et illimité.
2. Le Néant est grand et extraordinaire : inégalable et éternel.
3. Le Néant est indestructible : le vent ne peut le disperser, l'eau ne peut le submerger, le feu ne peut le consumer.

En définissant ces trois caractéristiques, Bouddha veut montrer que les mérites du *Dana* sont comme le Néant : illimités.

Le maître Chan, Chengchu, quand il prêchait à la pagode Yuanjue, était toujours très attendu. Chaque fois qu'il donnait lecture, les disciples étaient si nombreux que la pagode se révélait trop petite. On lui proposa donc de construire un plus grand auditorium.

Un disciple se présenta alors, à la pagode, avec un sac contenant cent onces d'or ; il le remit à Maître Chengchu, en précisant que c'était pour la construction de l'auditorium. Maître Chengchu prit le sac et tourna les talons pour s'occuper d'autre chose. Le disciple n'était pas content, il pensa : Cent onces d'or, ce n'est pas une petite somme ! Comment se fait-il qu'il ne me dise même pas merci ? Alors, il le suivit et le rappela : « Maître, il y a cent onces d'or dans le sac ! »

« Je sais, tu me l'as déjà dit », répondit tranquillement le Maître.

Le disciple se fâcha encore plus et haussa le ton : « Hé, Maître ! C'est cent onces d'or que j'ai données aujourd'hui ! Vous ne me dites même pas merci ? »

Juste à ce moment-là, ils arrivaient devant le hall principal de la pagode ; Maître Chengchu s'arrêta et lui dit : « Quand tu offres une contribution à Bouddha, les mérites sont pour toi. Si tu veux considérer cette contribution comme un échange commercial,

alors, je remplace Bouddha pour te dire merci. A partir de maintenant, la relation entre Bouddha et toi est neutre : Personne ne doit plus rien à personne ! »

Ce n'est qu'une plaisante histoire de l'école Chan, mais elle nous rappelle que l'on ne peut s'attacher aux apparences en pratiquant le *Dana* et qu'il ne faut pas le considérer comme un échange commercial. Bouddha considère que l'effet du *Dana* est comme le Néant. Et l'effet découle de la cause. Si, en pratiquant le *Dana*, notre cœur est comme le Néant, ouvert et sans faire de différence, alors, l'effet sera aussi grand et aussi extraordinaire que le Néant.

Comment arrive-t-on à considérer tous les êtres comme ses propres enfants, briser l'esprit d'avarice en nous et exercer des actions bénéfiques ?

Il y a trois sortes de contemplation qui peuvent nourrir notre esprit d'égalité pour le rendre aussi vaste que le Néant :

1. La contemplation de répulsion : Contempler les rétributions karmiques successives entre la vie et la mort, avec leurs cortèges de souffrances physiques et mentales ; réfléchir attentivement, comprendre que notre corps n'est rien de plus qu'une écume et que la vie n'est pas éternelle. Grâce à cette contemplation de rejet, on pourra éteindre l'avidité qui nous pousse vers les objets extérieurs et pratiquer le *Dana*.
2. La contemplation de Bodhi : Contempler le merveilleux du fruit de la bouddhité, comprendre que la nature du Dharma est pourvue de purs préceptes et qu'il n'y a aucune différence entre le cœur, les bouddhas et les êtres. Par cette compréhension de l'égalité de la nature Bodhi, on pourra respecter tous les êtres et exercer la charité.

3. La contemplation de compassion : Penser que les êtres actuels ne vivent pas au temps de Bouddha, ne comprennent pas le Dharma, ne savent pas respecter le Sangha, ne croient pas à la causalité et accumulent toutes sortes de karmas malsains. Ils sont comme des ivrognes titubant dans l'obscurité, comme des culs-de-jatte voulant traverser une rivière. Par cette contemplation, on pourra les considérer comme des plaies purulentes affectant notre corps et s'efforcer de les soigner.

La contemplation de répulsion est comme un miroir qui reflète l'aspect d'impermanence de tous les objets et phénomènes. De cette répulsion, naît en nous la résolution de pratiquer la grande charité. La contemplation de Bodhi est comme une épée de sagesse, qui peut faire disparaître les pensées illusoire du Cœur, de Bouddha et des êtres. La contemplation de compassion est comme le phare qui guide les marins perdus et les aide à retrouver le port.

III. Le déploiement de la compassion sans s'attacher aux apparences, est incommensurable

Le *Dana* doit être pratiqué avec un cœur qui ne s'attache pas aux six circonstances extérieures. Mais les mérites du *Dana* sont immenses et aucune pratique de Dana ne sera ignorée.

Il est dit dans le *Traité du Sūtra du Diamant* :

Cultiver le bonheur sans cultiver la sagesse :
Le *dharmakāya* ne sera pas parfait ;
Cultiver la sagesse sans cultiver le bonheur :

Le *sambhogakāya* et le *nirmāṇakāya*¹ ne seront pas parfaits.

Un pratiquant qui veut parfaire « les trois corps », a besoin de cultiver le bonheur et la sagesse qui sont comme les deux roues de la charrette ou les deux ailes de l’oiseau : aucune ne doit faire défaut. Sur le chemin de la pratique, aucun bon karma, même le moindre, ne doit être négligé.

Un jour, Bouddha et Ananda s’en allaient demander l’aumône en ville. En chemin, ils virent un groupe d’enfants qui jouaient à construire des maisons et des entrepôts avec du sable. Et ils y entreposaient du « riz », (du riz de sable, bien sûr...).

Un petit garçon, en voyant Bouddha, eut l’idée du *Dana*, prit naïvement le riz en sable et l’offrit à Bouddha qui l’accepta en souriant. Ananda, étonné, se demanda pourquoi Bouddha avait accepté ce riz en sable. En arrivant à leur résidence, il joignit les mains et demanda avec respect à Bouddha : « Bouddha, le petit garçon t’a, en fait, donné du sable... Quel mérite peut-il avoir ? Pourquoi as-tu accepté ce riz en sable ? »

« Ananda, as-tu déjà oublié ? La valeur du dharma est dans le vrai ou le faux de l’intention et non dans le beau ou le laid de l’apparence. Ce petit garçon exerce le *Dana* avec un cœur ordinaire, il ne faut pas le sous-estimer ! Par la grâce de cet acte, cent ans après mon départ au nirvana, il se réincarnera en un grand roi nommé *Aśoka* et ces autres enfants seront ses sujets qui lui apporteront leur appui. Il fera prospérer les Trois Joyaux, éparpillera mes reliques à travers le *Jambudvīpa* et construira quatre-vingt-quatre mille stupas, permettant à ceux qui croient déjà d’améliorer ces

1. Le *dharmakāya*, le *sambhogakāya*, le *nirmāṇakāya* sont « les trois corps » de Bouddha.

bonnes dispositions et offrant à ceux qui ne croient pas encore, des conditions d'éveil. »

Grâce à son cœur pur et sans mauvaise intention et grâce à sa pensée transparente, la poignée de sable du petit garçon lui a apporté la bonne rétribution de monarque. Nous ne pouvons jamais sous-estimer l'affinité d'une petite semence. Cette minuscule graine, pourra, un jour, devenir un grand arbre feuillu et élancé, capable de procurer de l'ombre à d'innombrables êtres.

IV. Le cœur ne doit être attaché à rien

Notre cœur s'agite sans cesse, chaque jour... Comme il est dit dans les sūtras : « Les pensées sont comme des cascades ». Le cœur de l'homme ordinaire s'attache à la poursuite des désirs, celui des saints et sages à la dharma-joie de l'extinction et celui des bodhisattvas à l'activité qui consiste à faire bénéficier les êtres. Dans ce chapitre, Bouddha recommande aux bodhisattvas de comprendre que les mérites de la pratique du *Dana*, qui ne s'attache pas aux apparences, sont aussi incommensurables que le Néant. A la fin, il leur dit encore de : « ainsi suivre ces enseignements », c'est-à-dire que, comme le Néant, le cœur ne doit être attaché à rien.

Alors, où le cœur doit-il s'attacher ? Depuis toujours, tous les sages sont à la recherche de cet « être » insaisissable. Dans l'école Chan, le deuxième patriarche Huïke s'est planté dans la neige et s'est tranché le bras en signe de sincérité, pour demander au patriarche Bodhidharma, de lui ouvrir la porte du Dharma et d'apaiser son cœur.

« Mon cœur n'est pas calme, Maître, je vous prie de l'apaiser ! »

« Apporte-moi ton cœur, je vais l'apaiser ! »

« Je ne peux vous apporter mon cœur. »

« Ton cœur, je l'ai déjà apaisé. »

Le cœur change constamment, mais la nature de Bouddha, qu'elle soit celle de l'homme ou celle des animaux, ne varie pas. Le cœur étant changeant, il est impossible de l'exhiber. C'est comme lorsque nous sommes trompés par l'apparente violence des vagues, alors qu'en réalité, les profondeurs de la mer sont calmes et sans remous.

Le cœur doit être, comme le Néant : sans attache. Il ne doit s'attacher à aucun des deux extrêmes : commun/saint, illusoire/illuminé, vrai/imaginaire, existant/inexistant... Dès qu'une pensée ne tombe pas d'aplomb, c'est comme une poussière dans l'œil : il faut l'enlever. Même s'il s'agit d'un grain d'or, l'œil ne peut le tolérer.

Le serviteur Wenyuan révérait Bouddha dans le hall principal ; Maître Chan Zhaozhou le vit, alla vers lui et le frappa en disant : « Qu'est-ce que tu fais ? »

Wenyuan, ne comprenant pas pourquoi il avait été frappé, haussa le ton et répondit : « Je révère Bouddha, je ne fais rien de mal ! »

Maître Zhaozhou redemanda : « Pourquoi révères-tu Bouddha ? »

Wenyuan répondit : « Révéler Bouddha est aussi une bonne chose ! »

Maître Zhaozhou prit sa canne et le frappa en criant : « Mieux vaut pas de chose du tout, qu'une bonne chose ! »

Le quatrième chapitre utilise le *Dana*, sans apparence et sans attache, pour guérir cette maladie qui nous pousse à nous attacher aux mérites limités et nous montrer l'aspect de néant de notre nature de Dharma. Bouddha utilise la même incommensurabilité du

Néant et des mérites, pour nous faire contempler notre nature de Bouddha, qui est comme le Néant, hors d'atteinte des attaques du vent, de l'eau, du feu...

Le cœur est comme le Néant, il faut ainsi suivre ces enseignements. Ce cœur demeure sans être attaché, et passe de l'état doux et harmonieux, à l'état paisible du Néant. Voici quelques principes que nous pouvons appliquer dans notre vie quotidienne, pour nous habituer doucement à cohabiter avec notre cœur.

1. La chaleur torride et le froid glacial sont aussi beaux.
2. L'Est, l'Ouest, le Nord et le Sud sont aussi bien.
3. Le haut et le bas, le dessus et le dessous, sont aussi merveilleux.
4. Les limites entre l'autre et moi sont inexistantes.

En sachant admirer le froid et le chaud de la nature, on pourra s'adapter aux attentions comme aux indifférences des usages du monde. En ne cherchant pas à différencier les positions géographiques, on comprendra que le Feng-Shui est bon, où qu'il se trouve. En ne faisant pas de différence entre le haut et le bas, on saura respecter les hommes, quel que soit leur niveau ou leur race. S'il n'y a pas de frontière entre l'autre et moi, nous serons alors, des êtres vivant ensemble ; dès lors, il n'y aura plus d'invasion ni d'offense. Ainsi, que chacun apaise son cœur et le monde sera une terre pure mondaine de paix, de joie, d'amour et de respect.

Les apparences physiques ne sont pas la vraie apparence du Tathāgata

Texte original

« Subhuti, penses-tu qu'il est possible de voir le *Tathāgata* par son apparence physique ? »

« Non, *Bhagavat* ! On ne peut voir le *Tathāgata* par son apparence physique. Et pour quelle raison ? Parce-que l'apparence dont parle le *Tathāgata*, n'est pas l'apparence physique. »

Bouddha dit à Subhuti : « Toutes les apparences sont illusoires. Si l'on peut comprendre cet aspect illusoire des apparences, on verra le *Tathāgata*. »

Commentaire

Dans le quatrième chapitre, nous avons dit que le *Dana* doit être pratiqué avec un cœur sans attachement. Que signifie : « un cœur sans attachement » ? Dans son *Explication du Sūtra du Diamant*, le sixième patriarche Huineng écrit : « Le *Dana* doit être pratiqué

avec un cœur pur et sans tache ; d'abord, ne pas chercher la beauté de l'apparence extérieure, ensuite, ne pas se perdre dans la joie des désirs. A l'intérieur, éliminer notre égoïsme ; à l'extérieur, chercher à faire bénéficier tous les êtres ». Par ce non-attachement, on vise à briser le concept d'existence des trois parties : le donneur, le receveur et l'objet du don. C'est en faisant abstraction de ces trois parties que les mérites de l'action du *Dana*, peuvent être aussi incommensurables que le Néant !

Le quatrième chapitre nous demande de nous éloigner de tout attachement dans la pratique du *Dana*. Dans le cinquième, nous allons approfondir la question : Les trente-deux marques physiques (*lakṣaṇas*), les quatre-vingts caractéristiques physiques notables, le corps doré de seize pieds (*Ditto*), représentent-ils la vraie apparence de Bouddha ?

Je vais utiliser les quatre points suivants pour répondre à cette question de « la vraie apparence du *Tathāgata* » :

- I. Le corps doré de seize pieds (*Ditto*) n'est pas Bouddha
- II. Le corps de Bouddha n'a pas d'apparence de vie ou d'extinction
- III. Bouddha se montre en fonction des affinités
- IV. Voir le Dharma revient à voir Bouddha

Dans le texte, Bouddha posa à Subhuti cette question : « Est-il possible de voir le *Tathāgata* par son apparence physique ? », pour vérifier s'il a compris que les apparences physiques de Bouddha durant les kalpas, ne sont que des images créées pour les besoins du moment. La vraie apparence de Bouddha (*dharmakāya*) n'est pas l'apparence physique que nous voyons avec nos yeux.

I. Le corps doré de seize pieds (Ditto) n'est pas Bouddha

Bouddha a trois « corps » (*trikāya*) : le *dharmakāya*, le *saṃbhogakāya* et le *nirmāṇakāya*. Le *dharmakāya* est le corps de dharma : sans forme et pur, il ne montre pas l'apparence de la vie, de la mort, du nirvana ; il ne demeure ni dans l'existence, ni dans la vacuité ; il est comme le Néant, et prend forme en fonction des besoins ; il est aussi insaisissable que le reflet de la Lune dans l'eau. Les trente-deux marques physiques (*lakṣaṇa*) apparaissent après plusieurs kalpas de pratique ; c'est un phénomène produit dans le processus des causes et effets, obéissant aux lois du karma ; il peut augmenter ou diminuer en fonction des circonstances. C'est pourquoi les trente-deux marques physiques (*lakṣaṇa*) ne représentent pas la vraie apparence du *dharmakāya*.

Le *dharmakāya* que Bouddha a perçu lors de son Eveil, ne présente pas de formes différenciées, il est égal et inactif. Il existe à l'intérieur de tous les êtres, sensibles ou inertes. Mais les êtres sont attirés par leurs sens, par les circonstances extérieures, par leur conscience, qui font obstacle à leur vision de la sagesse et du Prajñā. C'est pourquoi ils ne voient pas le rayonnement de leur corps de dharma.

Les bouddhas comprennent l'Ultime Réalité du *dharmakāya* et ils utilisent la sagesse Prajñā, pour guider les êtres. Le *nirmāṇakāya* est le corps d'émanation, par lequel Bouddha manifeste sa détermination à sauver les êtres, en commençant par la naissance dans le bois sacré d'Ashoka, la grande renonciation (*abhiniskramana*) à Kapilavastu, la mise en mouvement de la roue du Dharma durant quarante-neuf ans et, finalement, l'entrée au parinirvāna sous les arbres-śāla, près de Kushinagara.

Dans le texte, Bouddha demande à Subhuti : « Est-il possible de voir le *Tathāgata* par son apparence physique ? » et Subhuti lui répond : « Non ». Pourquoi le corps doré de seize pieds n'est-il pas Bouddha ? Pourquoi les trente-deux marques physiques (*lakṣaṇa*) ne représentent-elles pas la vraie apparence du *dharmakāya* ? Une des sentences parallèles suspendues à l'entrée du hall principal de Foguangshan : « *Aller et venir entre le Tuṣita (le paradis) et le Sahā (le monde) sans quitter le Vajrāsana (le siège de Diamant)* », peut nous faire comprendre la vérité absolue de l'immobilité du *dharmakāya*.

Au palais de *Tuṣita*, Bouddha sentit que le moment était venu. Alors, il descendit en Inde pour prêcher. Après quarante-neuf années d'enseignement, il entra dans le parinirvāna. Son apparence dans le *Tuṣita* et le *Sahā* ressemble à la Lune que l'on voit dans l'eau : quand le lac s'assèche, la lune disparaît et pourtant, elle est toujours là.

Cette question de Bouddha est comme une canne plantée dans l'eau pour en sonder la profondeur : le but est d'aider Subhuti et les êtres du futur, à dissiper l'ignorance engendrée par l'attachement aux apparences physiques.

A l'époque de Bouddha, un Brahmane vit la marque physique *Cakrāṅkita-hasta-pāda-tala* de Bouddha, et s'interrogea sur l'identité de ce dernier.

Il est écrit dans le *Samyuktāgama Sūtra* :

Un jour, Bouddha arriva dans un village de la Kośala et s'assit pour méditer sous un arbre. Un Brahmane passa, il aperçut les traces de pas de Bouddha, portant la marque *Cakrāṅkita-hasta-pāda-tala* et s'en étonna. Il pensa : je n'ai jamais vu ce genre de marque : *Cakrāṅkita-hasta-pāda-tala*, en ce monde... S'agit-il d'un homme ? Alors, il suivit les traces et vit un homme, physiquement bien

proportionné, d'allure aimable et respectable, assis tranquillement sous l'arbre.

Il s'avança et lui demanda respectueusement : « Etes-vous un *Deva* du royaume céleste ? »

Bouddha répondit en souriant : « Non, je ne suis pas un *Deva*. »

« Etes-vous un *Nāga*, un *Yakṣa*, un *Asura*, un *Garuḍa*, un *Kinnara* ou un *Mahoraga* ?

- Non, je ne suis rien de tout cela ! »
- Alors, vous êtes un homme ? » dit-il, encore plus perplexe.
- Non, je ne suis pas un homme ! »
- Alors, vous êtes sûrement un non-homme ? »
- Non, je ne suis pas non plus, un non-homme ! »
- Qui êtes-vous alors ? » demanda le Brahmane, tout troublé.

Bouddha répondit sereinement : « Les *Deva*, *Nāga*, *Yakṣa*, *Asura*, *Garuḍa*, *Kinnara*, *Mahoraga*, *Homme*, *Non-homme*, etc., ne sont que des êtres nés de l'affliction. J'ai déjà traversé tous les fleuves illusoire du monde et éteint le feu ardent de la vie et de la mort. Je suis un être éveillé qui a transcendé les trois mondes ; c'est pourquoi, je ne fais plus partie d'aucune catégorie d'êtres. Je suis comme une fleur de lotus, blanche, pure et parfumée, née dans la boue sans en être souillée ; je suis né de parents mais j'ai surpassé les souillures mondaines. J'ai pratiqué avec persévérance durant des kalpas, j'ai éliminé toutes les illusions de la vie et de la mort, j'ai supprimé toutes les atteintes de l'affliction et j'ai atteint l'autre rive de joie et de paix absolues. Alors, tu dois m'appeler Bouddha. »

Les trente-deux marques physiques ne sont que des apparences fécondes, suivant les lois du karma. C'est une méthode subtile, qu'utilisent les bouddhas : ils se servent de leur aspect majestueux,

pour réveiller notre véritable for intérieur et nous rappeler que notre nature propre possède, en fait, trente-deux *nirmāṇakāya* (corps d'émanation), éminents, étincelants et pourvus de merveilleuses fonctions.

II. Le corps de Bouddha n'a pas d'apparence de vie ou d'extinction

Ci-dessus, nous avons dit que le *dharmakāya* du *Tathāgata* n'a ni apparition, ni extinction. Souvenons-nous des trois descriptions de la Lune : L'essence de la Lune est son *dharmakāya*, limpide et calme. Sa clarté est son *saṃbhogakāya*, parfait et souverain. Le reflet sur les fleuves et lacs est son *nirmāṇakāya*, qui n'apparaît qu'en présence de l'eau.

Un poème dit:

La claire et fraîche lune des bodhisattvas,
Voyage souvent dans le vide parfait ;
Si le cœur des êtres vivants est pur,
Il peut capter et refléter la lune Bodhi.

L'homme ordinaire voit la naissance et la mort de Bouddha, prétend que le corps physique est réel et croit à l'existence perpétuelle des trente-deux marques. Le *śrāvaka* ou le *pratyekabuddha* comprend la loi de la coproduction conditionnelle, s'attache à la vacuité et pratique l'inactivité. Le *bodhisattva* sait que le *saṃbhogakāya* et le *nirmāṇakāya* ne sont pas réels, il rejette la vision de l'homme ordinaire ; il sait que le *dharmakāya* n'est pas vide et il repousse la vision du *śrāvaka* ou du *pratyekabuddha*. Mais, par rapport aux bouddhas, il s'attache encore aux dharmas,

alors que, dans le nirvana-bodhi, on ne doit s'attacher à aucun dharma.

Pour exprimer le sens merveilleux et profond de l'inexistence du aller/venir, naître/éteindre, du *dharmakāya*, rappelons-nous cette magnifique conversation, entre l'empereur Tang Shunzong et le maître Chan, Foguang :

L'empereur Shunzong demanda au maître Chan, Foguang :

« D'où est venu Bouddha ? Vers où est-il allé quand il s'est éteint ? Les sūtras disent qu'il est immuable, alors, où est-il en ce moment ? »

« Bouddha vient du Non-agi, il s'est éteint dans le Non-agi ; le dharmakāya est comme le Néant, il se trouve dans l'état de parfaite libération des illusions. Il nous conduit, de la pensée vers la non-pensée et de l'attachement vers le non-attachement. Il est venu pour les êtres et il est reparti pour les êtres. Il est le pur océan Tathātā (l'ainséité), son essence est limpide, calme et immuable, l'homme sage doit bien réfléchir, et surtout ne pas douter » répondit Maître Foguang.

N'étant pas convaincu, l'empereur insista :

« Bouddha est né au palais, il est mort à Kusinâgar. Il a prêché durant quarante-neuf ans et on dit qu'il n'a rien dit. Les fleuves et les montagnes, le ciel et la terre, le soleil et la Lune, disparaissent tous, quand le moment est venu. Qui oserait prétendre qu'il n'y a ni naissance, ni extinction ? Les doutes sont justifiés, l'homme sage sait bien faire la différence ! »

« L'essence bouddhique est originellement non active, c'est le cœur illusoire qui veut faire la différence. Le dharmakāya est comme le Néant : il n'y a point de vie ni de mort. Par les affinités, Bouddha est né ; à leur extinction, Bouddha s'est effacé. Il se montre partout pour guider tous les êtres, tels les reflets de la Lune

dans les eaux. Il n'est ni permanent, ni définitivement disparu. Il n'est ni vivant, ni éteint. Il n'est jamais né et il n'a jamais disparu. Il a connu l'état de parfaite libération des illusions, il est donc bien naturel qu'il n'ait rien dit. »

Celui qui nourrit des intentions, voit le monde avec son apparence de vie et de mort. Tous les dharmas ont été donnés dans le but de soigner toutes les intentions. Ainsi le conte des « Feuilles jaunes qui font cesser les pleurs » de l'école Chan, ne sert qu'à éteindre les larmes de l'enfant innocent ! C'est en étant sans intention, qu'on peut voir le monde sans vie et sans mort du monde *Dharma* du *Tathāgata*. Dans la vie quotidienne, de même que dans la pratique, on ne peut s'affranchir des relations entre les autres et moi, entre parents/enfants, époux, amis, collègues, supérieurs/subalternes... Les causes et conditions, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, sont toutes des apparences de notre intérieur : elles sont éphémères et irréelles. C'est comme quand nous voyons la vie : nous sautons de joie et, en voyant la mort, nous hurlons de désespoir. Parce que nous ne voyons que la moitié des choses, nous ne réalisons pas que la vie et la mort ne sont en fait qu'une unité, qu'elles sont comme les torches qui transmettent le feu sans le laisser s'éteindre, que la vie d'une période n'est que l'une d'entre elles. La naissance n'est pas une vraie naissance, la mort n'est pas non plus une vraie mort, car notre Vie est sans naissance et sans extinction.

Les pratiquants du bouddhisme sont des clairvoyants qui voient plus loin que la vie et la mort. Dans le laps de temps où ils vivent, ils savent saisir chaque pensée, comprendre la valeur interne du monde spirituel, apprécier chaque chose et chaque sentiment, développer leur puissance et construire une terre pure, de vrai, de bon et de beau.

III. Bouddha se montre en fonction des affinités

Le *dharmakāya* de Bouddha ne présente pas les quatre apparences : la création, le vécu, le changement, l'extinction. L'apparence physique de son existence dans notre monde *Saha*, de sa naissance à son entrée au *parinirvāna*, n'est que l'union des cinq skandhas. Elle est fragile et temporaire, elle n'est pas le vrai *dharmakāya* de Bouddha. Il est dit dans *La grande signification du Mahayana* : « La *sat-kāya-dṛṣṭi* (la vision impure du corps), est aussi appelée la vision impure du moi. Les cinq skandhas constituent le corps, le corps donne naissance au *moi*, qui crée les attachements et les différenciations et nous égare dans les illusions, d'où ce nom de vision impure du corps. L'apparition du *moi* entraîne les attachements à ce *moi*, c'est pourquoi elle est aussi appelée la vision impure du moi. »

L'attachement aux apparences et l'esprit de différenciation de l'homme ordinaire, sont dus aux cinq skandhas. C'est pourquoi Bouddha répétait sans cesse à ses disciples : « Mes sages disciples, vous devez toujours ainsi voir les choses : la forme ressemble à une mousse ; la sensation, à des bulles de savon ; la perception, à un mirage ; la formation volitionnelle, à des bananiers ; la conscience, à une illusion ». Si nous pouvons contempler les aspects de souffrance, de vacuité, d'impermanence, d'impersonnalité, des cinq skandhas, nous pourrions comprendre que toutes les apparences des mondes, mondain et transcendant, sont imaginaires et irréelles. Il est dit dans le *kuśala-mūla-saṃgraha* : « Le cœur est vide comme le mirage, les pensées se lèvent et s'éteignent ». Comme il est dit dans le texte : « L'apparence dont parle le *Tathāgata* n'est pas l'apparence physique ». Le corps doré de seize pieds, les trente-deux marques physiques... ne sont que des manifestations qui diffèrent selon la nature de chacun.

Nous sommes souvent trompés par nos sens et nous disons : je l'ai vu personnellement, je l'ai entendu personnellement. Tous ces obstacles, dus à la vue, l'ouïe, la sensation, le savoir, font de nous, des aveugles tâtant l'éléphant, sans parvenir à percevoir l'entièreté du Dharma.

Un poème dit :

Bouddha est sur le Mont des Vautours,
il ne faut pas le chercher plus loin,
Le Mont des Vautours se trouve en fait
dans ton cœur ;
Tout le monde possède le Stupa du Mont
des Vautours,
Il suffit de bien pratiquer, sous le Stupa du
Mont des Vautours.

Il suffit de dissoudre les images illusoire, créées par les six sens et les six circonstances extérieures, d'affirmer que nous possédons les trente-deux marques de *Tathāgata*, et de contempler la nature. Alors, le Mont des Vautours, même situé à dix mille kilomètres, est en fait dans notre cœur. Beaucoup d'adeptes bouddhistes espèrent rencontrer physiquement les bouddhas et les bodhisattvas, car ils pensent que s'ils sont conférés et éclairés par eux, ils pourront obtenir bénédiction et bonheur. En réalité, l'apparence et le rayonnement des bouddhas et bodhisattvas, ne sont là que pour nous procurer un moment de joie. Eradiquer réellement les lierres de l'ignorance dans notre cœur, personne ne peut le faire à notre place ! Au lieu de supplier Avalokitésvara Bodhisattva de nous donner sagesse et compassion, pourquoi n'essayons-nous pas d'être, tous les jours, le bodhisattva en quête de ceux qui souffrent, pour les

aider et les guider, avec la grande bienveillance et la grande compassion ? Il est dit dans l'*Ekottarikagama Sūtra* : « Les bouddhas de tous les temps deviennent Bouddha dans le monde humain, non dans le monde céleste, ni ailleurs ».

Autrefois, vivait un commerçant qui pratiquait ordinairement le bouddhisme, mais qui était d'un caractère vif et emporté. Parfois, quand il était en colère, il se comportait de façon indigne envers sa mère. Un jour, il alla brûler de l'encens à la pagode. En voyant l'aspect majestueux d'Avalokitésvara Bodhisattva, il pensa : « On dit qu'Avalokitésvara Bodhisattva accorde toujours tout ce qu'on lui demande. Si je peux la rencontrer en personne, je pourrai lui demander de m'aider à faire prospérer mon commerce et ainsi, je pourrai gagner encore plus d'argent. » Alors, il demanda au Premier abbé de la pagode : « Ô Vénérable ! Comment puis-je rencontrer Avalokitésvara Bodhisattva ? »

Le Premier abbé, qui connaissait son comportement envers sa mère, imagina un merveilleux plan et lui dit : « Rentre chez toi ! Si tu vois une personne qui porte sa blouse et ses chaussures à l'envers, c'est elle : c'est Avalokitésvara Bodhisattva, qui accorde tout ce qu'on lui demande ! »

Le commerçant, tout heureux, prit le chemin de retour. Mais, il ne vit personne sur la route. Il était furieux, en pensant que le moine l'avait trompé. En arrivant à la maison, il tambourina violemment à la porte. Sa mère, affolée, se hâta de lui ouvrir, mais dans la peur et dans le noir, elle enfila sa blouse et ses chaussures à l'envers. Quand la porte s'ouvrit, l'homme vit sa mère dans cette tenue et s'étonna : « N'est-ce pas là, Avalokitésvara Bodhisattva dont m'a parlé le Premier abbé ? ». Tout à coup, il s'éveilla : Cette femme, devant lui, qui l'avait mis au monde, qui l'avait élevé et éduqué, et qui continuait à s'occuper de lui, depuis toutes ces années, n'était-

elle pas la merveilleuse Avalokitésvara Bodhisattva ? Depuis ce jour, il changea complètement d'attitude et s'occupa respectueusement de sa mère jusqu'à la fin de sa vie.

Les bouddhas ne sont pas inaccessibles, abstrus, distants et mystérieux. Le *Tathāgata* se divise des milliards de fois, pour se manifester en différents lieux, comme ce reflet de la Lune qui se montre, partout où il y a une surface d'eau. Si nous comprenons et exerçons nos devoirs, nous posséderons tous, l'apparence éminente du *Tathāgata* et ses vertus. Car le *Tathāgata* ne se trouve pas dans les donations généreuses et compatissantes, ni dans les différences de pouvoirs surnaturels ou d'intelligence, ni dans les merveilleuses applications de l'inspiration et de la subtilité. Le *Tathāgata* ne se trouve pas là-haut sur un trône : il est partout dans le monde, pour guider les êtres.

IV. « Voir le Dharma » revient à « voir Bouddha »

Bouddha a commencé par nous montrer que nous avons toujours considéré l'apparence physique du *nirmāṇakāya*, comme une apparence réelle et que nous nous restons englués dans le bourbier de l'Existence. En même temps, il craint que nous nous attachions au puits profond de la Vacuité. C'est pourquoi, il nous le répète : « Toutes les apparences sont illusoires ». Que veut-il dire par « illusoire » ? Dans son *Commentaire du Sūtra du Diamant*, le Grand maître Kuiji disait qu'il existe trois niveaux d'illusion :

1. Les phénomènes qui possèdent la forme, la vie et la mort.
2. Les phénomènes imparfaits et incomplets.
3. L'attachement aux Dharma « avec ou sans écoulement ».

C'est pourquoi, il est dit dans le *Sâstra de la distinction entre le milieu et les extrêmes* : « Les trois mondes sont illusoire, tout vient du cœur et des conditions mentales. »

Si l'on a compris que même l'attachement à la forme réelle est lui aussi une illusion, alors, on pourra pénétrer dans l'Ultime Vérité de tout dharma. Comme il est dit dans le texte : « si l'on sait comprendre l'aspect illusoire des apparences, on verra le *Tathāgata*. » Si nous pouvons rejeter l'attachement aux apparences illusoire du monde mondain et aussi l'attachement à l'existence d'un état de nirvana accessible du monde transcendant, notre cœur sera désintéressé et limpide, tel un miroir qui peut refléter tous les phénomènes.

« Voir le Dharma » revient à « voir Bouddha ». Bouddha le répétait sans cesse à ses disciples : Suivre le Dharma, suivre soi-même, et rien d'autre. Ce Dharma, c'est savoir reconnaître la fausseté des cinq skandhas, c'est ne s'attacher, ni à l'existence, ni à la vacuité ; c'est comprendre que la nature du Dharma est originellement calme et inébranlable.

Un jour, Bouddha se prit à réfléchir : « Tous semblent se lasser du Dharma, ils ont perdu la volonté d'apprendre, je dois leur montrer le côté précieux du Dharma. Alors, sans prévenir personne et sans emmener de serviteur, il s'en fut prêcher au royaume *Trayastrimśās*, le deuxième des six paradis du monde de la forme.

Ne voyant plus Bouddha, tout le monde interrogea Ananda qui ne savait pas non plus où il se trouvait. Le roi Prasenajit, le roi Udayana, en étaient même tombés malades. Bouddha resta au *Trayastrimśās* durant trois mois. Puis il se dit : Les humains ont enfin retrouvé la soif du Dharma, je vais abandonner ce pouvoir surnaturel qui me permet de me rendre invisible et ainsi, les disciples monastiques sauront où je me trouve.

Aniruddha, Premier disciple de la vue divine, entra dans le recueillement de la contemplation et il apprit à Ananda, que Bouddha se trouvait alors au *Trayastrimśās*. Tous les disciples sautèrent de joie et demandèrent à Maudgalyāyana, Premier disciple des pouvoirs surnaturels, d'aller à *Trayastrimśās*, pour demander à Bouddha, de rentrer. A son retour, il leur rapporta que Bouddha rentrerait dans sept jours et apparaîtrait près du grand étang de Sāṅkāśya.

Arriva le septième jour : Les rois, les notables, les disciples monastiques et laïques, s'en allèrent accueillir Bouddha. La bhiksuni Utpalavarṇā usa de ses pouvoirs surnaturels, pour se transformer en *Cakra-vartirājan* munie de ses sept joyaux : le Cakra (la roue), les éléphants, les chevaux, les perles, les bijoux, les dignitaires laïques et les ministres d'Etat, et la foule du comité d'accueil se dirigèrent solennellement vers Sāṅkāśya.

A ce moment-là, Subhuti se trouvait dans une grotte du Mont des Vautours, occupé à raccommoder ses vêtements. Il avait appris le retour de Bouddha et savait que tous les disciples étaient allés l'accueillir. Il se dit : « Je dois, moi aussi, aller accueillir Bouddha » et il se leva. Mais, tout à coup, il s'éveilla et pensa : « Le Bouddha que je vais accueillir n'est que son apparence extérieure. Qui représente Bouddha ? Ses yeux, ses oreilles, son nez, sa langue, son corps, son esprit ?... Si je vais à Sāṅkāśya pour révéler Bouddha, je n'aurai, en fait, révéleré que les quatre éléments, que sont la terre, l'eau, le feu et le vent ! Bouddha nous a l'enseigné : la vraie révérence est d'observer la vacuité de tout phénomène, sans artifice, sans existence du moi. Je devrais donc plutôt, contempler le *dharmakāya* de Bouddha » Alors, il se rassit et continua à ravauder son linge.

La bhiksuni Utpalavarṇā, déguisée en *Cakra-vartirājan*, arriva pompeusement, parée de ses trésors, au bord du grand étang. Les

souverains et le peuple furent impressionnés par son prestige et s'éclipsèrent. Elle s'avança vers Bouddha, le révéra et dit avec fierté : « Je suis la première qui t'aie vu, la première à te révéler. »

Bouddha répondit : « Utpalavarṇā, tu n'es pas la première qui ait révéler Bouddha. Le premier qui a révéler Bouddha, c'est Subhuti. Si quelqu'un veut voir personnellement Bouddha, il devra réfléchir profondément et saisir la nature de la vacuité. Voilà, la vraie révérence à Bouddha. »

Subhuti se comporte comme Avalokitésvara Bodhisattva dans le *Sūtra du Cœur*, quand il est dit de : « pratiquer de manière approfondie le *prajñā-paramita*, percevoir la vacuité des cinq skandhas, éliminer tous les désastres et toutes les souffrances ». Nous devons avoir un cœur *prajñā*, pour concevoir clairement, que tous les phénomènes sont les fruits de la coproduction conditionnelle et des péripéties de l'esprit et de la conscience. Nous devons éliminer les souffrances et désastres et disposer de la sagesse *prajñā*.

Notre cœur insensé est frénétique : Nous recherchons des pouvoirs surnaturels, des inspirations... Nous voulons être bénis et négligeons délibérément chaque affinité de l'instant présent. Tout grand arbre, chargé de fleurs ou de fruits, a commencé par être une petite semence. L'absence d'intention de Subhuti a surpassé les pouvoirs surnaturels et les sept joyaux de la *bhiksuni Utpalavarṇā*. Lorsque nous aurons compris que pratiquer est, en fait, bien soigner son cœur, qu'il ne faut pas regarder les fautes d'autrui, que toutes les actions, saines ou malsaines, doivent être vues de l'intérieur, alors, nous n'aurons plus besoin de nous déplacer, pour saluer l'arrivée de Bouddha et resterons tranquillement chez nous, pour ravauder notre linge, comme le fit Subhuti. Car celui qui voit la nature du Dharma est en union parfaite avec le *Tathāgata*.

La Foi réelle et la Voie de libération

Texte original

Subhuti demanda à Bouddha : « *Bhagavat* ! Les êtres du futur qui vont entendre les merveilleuses paroles que vous avez prononcées aujourd'hui, seront-ils capables de faire naître en eux, la vraie Foi ? »

Bouddha répondit à Subhuti : « Ne parle pas ainsi ! A la cinquième période de Cinq-cents ans après l'entrée du *Tathāgata* au parinirvāna, il y aura des êtres qui pratiqueront les préceptes et cultiveront les vertus et le bonheur. Ils comprendront la Vérité dans le Prajñā et feront naître en eux, la Foi. Sache que ces êtres ne cultiveront pas leurs bonnes racines, uniquement durant les époques d'un, deux, trois, quatre, ou cinq bouddhas, mais durant des centaines de milliers d'époques de bouddhas. Ces merveilleuses paroles, ou ne serait-ce qu'une seule pensée pure, pourront faire naître en eux, la Foi pure. Subhuti ! Le *Tathāgata* sait tout et voit tout ; ces êtres là pourront obtenir d'immenses mérites

et vertus. Et pourquoi ? Parce qu'ils ne seront pas obnubilés par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, du *temps*, du *Dharma* ou du *Non-dharma*.

Et pourquoi ? Parce que, s'ils s'attachent aux apparences, ils seront obnubilés par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, du *temps*. S'ils s'attachent au *Dharma*, ils seront obnubilés par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, du *temps*. S'ils s'attachent au *Non-dharma*, ils seront obnubilés par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, du *temps*. C'est pourquoi, il ne faut s'attacher, ni au *Dharma*, ni au *Non-dharma*.

Pour cette raison, le *Tathāgata* vous dit toujours, à vous, bhiksus, que le Dharma que j'enseigne, ressemble au radeau qui transporte les êtres vers l'autre rive. Une fois arrivé, il faut savoir l'abandonner. C'est ainsi pour le Dharma, et ce l'est encore plus pour le Non-dharma. »

Commentaire

Dans le troisième chapitre, Bouddha nous demande de « renoncer aux apparences, pour libérer les êtres » : En libérant ainsi les innombrables êtres, en réalité, aucun être n'aura été libéré. Dans le quatrième chapitre, il insiste sur « la pratique du *Dana* sans s'attacher à rien » : ne pas s'attacher aux formes, aux sons, aux odeurs, aux goûts, à la sensation, à la pensée. Et, dans le cinquième chapitre, il nous fait comprendre que « toutes les apparences ne sont pas la vraie apparence » : Par les apparences illusoire des trente-deux marques physiques que montre Bouddha, épurer complètement le limpide et calme *dharmakāya* du *Tathāgata*.

Du troisième au cinquième chapitre, l'objectif est de balayer en nous, les illusions et les attachements envers les apparences et les existences. Mais Bouddha craignait que nous ne tombions dans l'attachement à la Vacuité ; alors, dans le sixième chapitre, il utilise la vraie Foi, la pratique des préceptes et la culture des mérites et vertus, pour nous amener à franchir la porte du Prajñā.

Je développerai les quatre points suivants pour commenter la teneur de la pensée du sixième chapitre :

- I. Pratiquer les préceptes et cultiver les mérites et vertus, pour franchir la porte du Prajñā
- II. Faire naître la vraie Foi, pour cultiver des milliards de bonnes racines
- III. Ne s'attacher, ni au Dharma, ni au Non-dharma
- IV. Le Dharma enseigné par Bouddha est un radeau, utile, pour atteindre l'autre rive

I. Pratiquer les préceptes et cultiver les mérites et vertus, pour franchir la porte du Prajñā

Après avoir entendu cette merveilleuse théorie : « Si l'on peut comprendre l'aspect illusoire des apparences, on verra le *Tathāgata* », Subhuti éprouvait des doutes et se sentait soucieux : « Y a-t-il des gens qui peuvent croire fermement sans éprouver aucun doute ? Y a-t-il des gens qui vont appliquer ces merveilleuses pensées ? » Alors, il demanda à Bouddha : « *Bhagavat* ! Les êtres du futur, qui vont entendre les merveilleuses paroles que vous avez prononcées aujourd'hui, seront-ils capables de faire naître en eux la vraie Foi ? »

L'expression : « Les merveilleuses paroles » désigne ce qu'a dit Bouddha dans le troisième chapitre (Renoncer aux apparences pour libérer les êtres), dans le quatrième chapitre (Pratiquer le *Dana* sans s'attacher à rien) et dans le cinquième chapitre (Voir la vraie apparence de Bouddha avec le Dharma)... Tous ces enseignements, qui permettent de découvrir la vraie signification de Prajñā.

« Croire fermement », c'est pratiquer la vraie Foi et la juste croyance. Elles peuvent nous guider pour pratiquer la juste voie de la Vérité, pour atteindre le niveau de la parfaite libération de la vie.

La « croyance » possède plusieurs niveaux : la *superstition* : Croire qu'il existe des entités divines et démoniaques, qui apportent bonheur et malheur, ou un dieu, qui aurait le pouvoir de décider de notre destin ; la *perversité* : Convoiter les désirs et plaisirs mondains, ne pas croire à la Causalité ni au Samsara, ne pas croire à l'existence des hommes communs, des saints et du nirvana.

La superstition est la moins redoutable, car elle comporte au moins, une idole divine susceptible de régler nos pensées et notre comportement. Par contre, la perversité nous entraîne dans des visions erronées, affaiblit nos bonnes racines, nous pousse à enfreindre les préceptes et à nier les mérites des Trois Joyaux.

A quoi devons-nous croire exactement ? Quelles sont les normes caractérisant les conditions de la juste croyance ?

1. Croire à la réalité : croire aux événements et personnages historiques. Par exemple : Sakyamuni Bouddha est réellement né en Inde, a atteint l'Eveil, a enseigné le Dharma, puis est entré dans le parinirvāna. Ce n'est pas un personnage divin ou imaginaire.

2. Croire à la vertu : croire aux personnes de parfaite vertu. Nos modèles doivent posséder une vertu aussi pure que le lotus blanc : ils doivent avoir éliminé les souillures des Trois Poisons et peuvent servir d'exemple, pour cultiver notre moralité.
3. Croire à la capacité : croire aux personnes qui ont la capacité de transcendance. Nos modèles doivent être capables de transcender les afflictions de notre intérieur ; ils peuvent nous débarrasser de nos peines et nous offrir la force suffisante pour apaiser notre cœur.

Il faut croire aux événements et aux personnages historiques, aux personnes de parfaite vertu, aux personnes qui ont la capacité de nous soulager de nos peines et de nous apporter la joie. La plupart des gens croit à leurs attachements : Certains croient aux miracles de l'amour, d'autres à la toute puissance de l'argent, d'autres encore, à la puissance du pouvoir, d'autres enfin, aux honneurs et à la notoriété. Toutes ces croyances, - si instables ! - ressemblent à des lettres gravées dans le sable, qui peuvent être emportées, à tout moment, par la marée.

Prenons par exemple, l'argent : Aussi grande que soit ta fortune, crois-tu être à l'abri de l'inondation, de l'incendie, des voleurs, des fonctionnaires cupides et corrompus, des enfants indignes, qui te dépouilleront ?

Par exemple encore, l'impermanence des sentiments : S'il y a union, il y aura séparation : notre corps ne nous appartient pas et la vie est tellement courte !

Il est facile de voir que toutes ces croyances ne se conforment pas à la Loi de vérité qui doit posséder des qualités d'universalité, d'originalité et d'absolu, et parfaitement correspondre aux Trois

Dharma-Sceaux, dont parle Bouddha : l'impermanence, l'impersonnalité, le calme et l'extinction du nirvana.

La nature propre Prajñā, que prône le *Sūtra du Diamant*, révèle les mérites de l'*effet*. Pour parfaire les éminents *effets*, il faut cultiver minutieusement les *causes*. C'est pourquoi, Bouddha dit à Subhuti : A la cinquième période de cinq cents ans après l'entrée au parinirvāna du *Tathāgata*, il y aura des êtres qui pratiqueront les préceptes et cultiveront les vertus et le bonheur. Ils comprendront la Vérité dans le Prajñā et feront naître, en eux, la Foi.

Que veut-il dire par « pratiquer les préceptes et cultiver les vertus et le bonheur » ? : Pratiquer les préceptes, c'est ne commettre aucune mauvaise action ; cultiver les vertus et le bonheur, c'est faire de bonnes actions. Pratiquer les préceptes, inclut les Trois Etudes, cultiver les vertus, les six Paramita. Tous les effets Bodhi y prennent racine, prospèrent et fructifient.

Dans l'*Ekottarikagama Sūtra*, Mahākāśyapa demanda à Ananda : « Quelle stance peut englober les trente-sept *Bodhipaksika-dharma* (études menant vers le Bodhi) et tous les dharmas ? »

Ananda répondit :

Tous les actes négatifs sont à éviter,
Tous les actes positifs sont à effectuer ;
Purifier ses pensées,
Tel est l'enseignement de tous les bouddhas.

Cette stance réunit les quatre *Agama-sūtra* et tous les enseignements des bouddhas. Ne pas commettre d'acte négatif, est la base de tous les dharmas. Car, ne pas commettre d'acte négatif, c'est respecter les préceptes et, en les respectant, les trois karmas sont sains et immaculés. Posons des actes positifs et notre cœur

sera dépourvu d'avidité, de colère et d'ignorance et il deviendra doux et agréable. De là, les pensées seront purifiées, les visions perverses seront éliminées et l'on assimilera les enseignements des bouddhas.

Mahākāśyapa ! Les préceptes étant purifiés, la pensée sera purifiée et l'on se libérera des contradictions. Alors, l'ignorance disparaîtra, et les trente-sept Bodhipaksika-dharma seront assimilés.

Il ne faut pas négliger les petits préceptes ni les petits mérites : Les trente-deux marques physiques et les quatre-vingts caractéristiques physiques notables de Bouddha, ont été acquises grâce au refus de négliger les petits préceptes et mérites. Par exemple, parmi les anecdotes relatives à Bouddha, on le voit faire la toilette du bhiksu souffrant, réparer les portes usées et branlantes, aider Aniruddha à ravauder son linge, etc.

Bouddha a dit un jour, à Aniruddha :

Parmi toutes les forces
Qui planent dans le ciel,
Celle du mérite est la plus remarquable :
Avec le mérite, on pourra atteindre la voie
de Bouddha.

Respecter les préceptes, nous permet de ne pas commettre d'acte négatif et nous met à l'abri de ces escrocs, que sont les afflictions de nos six sens. Cultiver les mérites, c'est aider activement autrui et lui rendre la vie un peu plus facile. Dans nos yeux, nous devons avoir le respect de la dignité et de la vie de tous les êtres.

Dans notre cœur, nous devons cultiver la compassion, pour aider les êtres à éliminer leurs souffrances. Grâce au respect des préceptes, nous ne ferons aucun mal, même au plus insignifiant des êtres et, grâce au culte des mérites, nous n'hésiterons pas à apporter la joie et le nécessaire aux êtres. Dès lors, nos trois karmas seront purifiés et harmonisés et il nous sera tout naturellement permis de franchir le portail du Prajñā.

II. Faire naître la vraie Foi, pour cultiver des milliards de bonnes racines

Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* : « La Foi est la mère des mérites de la Voie ; elle peut faire pousser toutes les bonnes racines ». Dans le point précédent, nous avons dit que les conditions de la juste croyance sont : la réalité, la vertu et la capacité ; et que les vérités fondamentales de la croyance, doivent correspondre aux trois Dharma-sceaux préconisés par Bouddha. Nous allons maintenant parler des mérites de « la Foi ».

Le texte dit : « Sache que ces êtres ne cultivent pas leurs bonnes racines uniquement durant les époques d'un, ou deux, ou trois, ou quatre, ou cinq bouddhas, mais durant des centaines de milliers d'époques de bouddhas. Ces merveilleuses paroles, voire même une seule pensée pure, pourront faire naître en eux, la Foi pure ».

Comment se fait-il qu'une seule pensée pure, puisse avoir tant de mérites ?

Le sixième patriarche Huineng, dans son *Commentaires du Sūtra du Diamant*, a parlé des mérites de la Foi envers le *prajñā-pāramitā* :

- Croire au *prajñā-pāramitā*, peut éliminer toutes les afflictions ;
- Croire au *prajñā-pāramitā*, peut réaliser tous les mérites transcendants ;
- Croire au *prajñā-pāramitā*, peut donner naissance à tous les bouddhas.
- Croire à notre propre nature de Bouddha, qui est intrinsèquement pure, non souillée, identique à celle des bouddhas, croire que tous les êtres sont capables de devenir Bouddha ; telle est la vraie croyance, la pensée pure.

La force de croire de manière ferme, juste et pure, au *prajñā-pāramitā*, peut nous apporter d'innombrables mérites. La Foi est comme l'eau claire qui peut irriguer la rizière de notre nature propre et faire pousser toutes les bonnes racines, ainsi qu'il est dit dans le *Sūtra du Diamant*. Dans la vie quotidienne, comment faisons-nous pour faire pousser les bonnes racines dans notre cœur ? En fait, il suffit de purifier notre pensée, de s'appliquer diligemment ; car, dicter un nom de bouddha, réciter un mantra, lire un sūtra, méditer un quart d'heure..., peuvent tous faire croître nos bonnes racines et nos mérites.

Un jour, un brahmane vint demander conseil à Bouddha :

« Ô Bouddha, je m'appelle *Accroissement*, comment dois-je faire pour faire croître réellement les bonnes racines et mérites ? »

Bouddha répondit :

« Pour les accroître, il faut prendre soin de pratiquer les purs préceptes, écouter le juste Dharma, pratiquer le *Dana* avec joie et sans avarice, contempler la vacuité et le *prajñā*. Telle est la vraie manière de faire croître les bonnes racines et mérites ».

Le sixième patriarche Huineng dit encore que, pour irriguer toutes les bonnes racines, il ne faut pas chercher en dehors des êtres :

Face aux êtres démunis, montrer compassion et pitié mais jamais de mépris ; subvenir à leurs besoins, cela s'appelle planter les bonnes racines.

Face aux êtres répugnants, être doux et tolérant ; aller à leur rencontre, ne pas les contrarier, réveiller en eux, la joie et faire disparaître leur méchanceté. Cela s'appelle, planter les bonnes racines.

Face à tous les êtres des six royaumes, ne pas les tuer, les opprimer, les maltraiter, les détruire, les mépriser, les outrager, les frapper ou manger leur chair ; mais chercher à leur faire du bien, cela s'appelle, planter les bonnes racines.

Quand on possède l'esprit d'égalité envers tous les êtres, quand on sait que tous les êtres disposent de la nature de Bouddha, on peut, dès lors, s'éloigner de tout acte négatif et exercer tout acte positif. Je cite ici une histoire pour vous montrer la force inimaginable de la foi.

Au Sud-Est de Shravasti coulait une large rivière, tumultueuse et profonde. Sur la rive, vivaient cinq cents familles qui n'avaient jamais entendu parler de Dharma.

Bouddha a senti que l'heure était venue de les éclairer. Il est allé s'asseoir tranquillement sous un grand arbre. Les habitants furent attirés par la lumière qui auréolait Bouddha ; ils se regroupèrent sous l'arbre pour écouter Bouddha leur parler des Cinq

Préceptes et des Dix Bons Actes. Bien sûr, ils ressentait de la joie en l'écouter, mais ils n'éprouvaient pas encore la foi.

A ce moment, de l'autre rive, arriva un homme qui avait traversé la rivière et qui se prosterna à terre pour révéler Bouddha. Tout le monde s'étonna et dit : « Nous habitons ici depuis bien longtemps, jamais nous n'avions vu quelqu'un traverser la rivière à pied. De quelle sorte de divinité faites-vous partie ? Quelle merveilleuse magie possédez-vous donc ? »

« J'habite sur l'autre rive. J'ai appris que Bouddha donnait lecture ici et j'avais toujours eu envie de l'écouter. J'ai demandé aux gens sur la rive, ils m'ont dit que l'eau n'arrivait qu'à mi-mollet. Je les ai crus fermement et j'ai traversé la rivière. Je ne possède aucune magie », répondit l'homme.

Bouddha s'exclama avec admiration : « Bien ! Bien ! : Avec une Foi sincère, on peut traverser le fleuve de la vie et la mort ; qu'y a-t-il d'extraordinaire à traverser ces quelques li (576m) d'eau ? »

Ainsi, la foi est le terreau qui fertilise les rizières, la pluie qui irrigue le sol, le vent et le soleil qui font pousser fleurs et fruits. Pour guider les êtres sans s'attacher aux apparences et pratiquer le *Dana*, les bodhisattvas doivent suivre les préceptes, cultiver les mérites et vertus et planter les bonnes racines.

Comme il est dit dans le *Vimalakirti Sūtra* :

Bien que sachant que la Vacuité est la base de tous les phénomènes, ils ne cessent de cultiver les mérites et vertus dans le monde : Telle est la vraie pratique des bodhisattvas ;

Bien qu'ils sachent que les phénomènes n'ont pas d'apparence réelle, ils ne dédaignent pas

d'enseigner et de guider tous les êtres : Telle est la vraie pratique des bodhisattvas ;

Bien qu'ils aient assimilé la possibilité d'atteindre la libération sans rien faire, ils n'hésitent pas à renaître dans le monde, pour aider les autres : Telle est la vraie pratique des bodhisattvas.

III. Ne s'attacher, ni au Dharma, ni au Non-dharma

Les êtres qui possèdent une pensée pure ne s'attachent « ni au Dharma, ni au Non-dharma, ni à l'inexistence du Non-dharma ». « Ne pas s'attacher au Dharma », c'est rejeter les quatre apparences de l'attachement au Moi ; « Ne pas s'attacher au Non-dharma », c'est rejeter l'attachement au Dharma ; « Ne pas s'attacher à l'inexistence du Non-dharma », c'est comprendre la Vacuité du Moi et la Vacuité du Dharma, sans pour autant s'attacher à la Vacuité. C'est en ne s'attachant ni au Moi, ni au Dharma, ni à la Vacuité, qu'on peut se mettre en concordance avec l'Ultime Prajñā.

Il est dit dans le texte : « S'ils s'attachent aux apparences, ils seront obnubilés par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres* et du *temps*. S'ils s'attachent au *Dharma*, ils seront obnubilés par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres* et du *temps*. S'ils s'attachent au *Non-dharma*, ils seront obnubilés par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres* et du *temps* ». Les quatre apparences décrites dans ce paragraphe ne s'adressent plus aux pratiquants du *sravaka* ou *pratyeka-buddha* véhicule, pour briser chez eux, la notion du Moi, constitué des cinq skandhas : elles sont destinées, et de manière plus approfondie, aux pratiquants du *bodhisattva* véhicule.

Ces quatre apparences sont :

1. L'apparence du *moi* : qui consiste à penser qu'il y a un *moi*, qui guide les êtres.
2. L'apparence de l'*autre* : qui consiste à penser qu'il existe un *autre*, que j'ai guidé.
3. L'apparence des *êtres* : qui conduit à croire aux illusions et différences, entre le guide et ses ouailles.
4. L'apparence du *temps* : qui fait s'attacher sans relâche, à tous les actes.

Les quatre apparences de l'attachement au Moi, nous font sombrer dans « la vision erronée du Moi » ; celles de l'attachement au Dharma, dans « la vision erronée de l'Existence » ; celles de l'attachement à la Vacuité, dans « l'illusion de l'existence d'un vide atteignable ». Dès lors, l'élimination des quatre apparences de l'attachement au Moi, au Dharma et au Non Dharma, est semblable à l'élimination des notions du « Moi », du « Dharma » et de la « Vacuité ».

Le maître Chan, Daochuan, a écrit un poème qui dit :

Le Dharma et le Non-dharma,
Sont comme le poing et la main ;
Quand les nuages se dissipent pour laisser
place au ciel bleu,
L'image du firmament est la même dans les
dix mille li.

C'est la position ouverte ou fermée des doigts, qui engendre la différence entre le poing et la main, mais l'essence des doigts n'a pas changé pour autant.

Comme le disait Bouddha dans le *Mahāparinirvāna Sūtra* :

Ecoutez, vous, hommes de bien ! : C'est comme, un bijoutier qui utilise l'or pour fabriquer toutes sortes de parures : barrettes à cheveux, pendentifs, anneaux, bracelets, épingles, chaînes, couronnes, etc., bien qu'elles soient toutes différentes les unes des autres, elles sont pourtant toutes, des bijoux en or. Ecoutez, vous, hommes de bien ! C'est la même chose pour le *Tathāgata* : il utilise différentes méthodes pour enseigner aux différents êtres, selon leur capacité de compréhension et c'est pourtant toujours l'unique voie de Bouddha.

Bouddha veut que ces merveilleuses paroles puissent faire naître en nous, la Foi véritable ; mais en même temps, il craint que nous ne nous attachions aux écrits mondains. Pour balayer les apparences et la vacuité, il nous recommande de ne pas nous attacher à ce *moi*, qui a su trouver la Foi, suite à ces merveilleuses paroles et obtenir d'incommensurables mérites, ni à ce *Dharma* qui peut nous libérer, ni à l'existence de cette *Vacuité* solide et indestructible.

Ce qu'on appelle l'apparence du Dharma et l'apparence du Non-dharma, c'est en fait que, quand il doit être conforme au Dharma, il ne l'est pas, et vice versa. Ce n'est pas une démonstration philosophique, mais seulement vouloir montrer que le Dharma n'est pas une règle établie, mais une sagesse de la vie, parfaite et sans entraves.

Si nous possédons la compassion et la sagesse, tous les phénomènes sont du Dharma. Par exemple, la reine Mallikā était en train de pratiquer la retraite des huit préceptes ; le fait de se parer somptueusement et de se parfumer, constituait une infraction à la lettre

des préceptes, mais comme son but était de sauver la vie du cuisinier, ce n'était donc pas contraire à la compassion du bouddhisme. Durant ses pratiques, Bouddha lui-même, a tué un malfaiteur pour sauver cinq cents autres personnes ; cet acte était une preuve de compassion et de sagesse ; comment pourrait-on le juger, sur de fausses apparences, comme étant un péché ?

La vraie pratique du bouddhisme et des préceptes, c'est de penser aux souffrances des êtres et de pratiquer toute sorte d'aide. Dans le *Sūtra de différenciation des causes saines et malsaines*, il est dit qu'il existe trois sortes de pratiquants de bouddhisme :

1. Les disciples diaboliques : ils reçoivent les préceptes, mais ils adorent les actions perverses ; ils ne savent pas faire la différence entre le mal et le bien, la cause et l'effet ; leur pensée est confuse.
2. Les disciples divins : ils pratiquent les cinq préceptes et les dix bons actes, ils croient à la causalité ; après la mort, ils se réincarnent aux mondes célestes.
3. Les disciples bouddhistes : ils respectent les préceptes, pratiquent la sagesse Prajñā, comprennent les souffrances des trois mondes, ne s'attachent pas aux cinq désirs, suivent les quatre *Samgraha* et les six *Paramita* et aident les êtres, subtilement et avec compassion. Ils savent qu'après la mort, viendra une autre vie, et ils recherchent la finalité du bonheur.

Si nous voulons ressentir le suprême message du « Se lever le matin et dormir aux côtés de Bouddha, la nuit suivante », il faudra chasser les brumes illusoire des apparences du Dharma et du Non-dharma, et être un véritable disciple bouddhiste.

Je vais citer un Gong-An de l'école Chan et vous expliquer par la suite, ce que sont les apparences du Dharma et du Non-dharma.

Un jour, Sudongbo voulait rendre visite au Maître Chan, Jing-Shan Fo-Yin. Il lui envoya une lettre, en lui demandant de procéder comme le Maître Chan, Zhao-Zhou, qui reçut l'Empereur Zhao, en simplifiant les protocoles compliqués.

Sudongbo croyait avoir assimilé le merveilleux plaisir du Chan, il voulait que Maître Fo-Yin appliquât l'ultime rituel : « Recevoir sans recevoir », pour entrer en concordance avec lui. Mais, Maître Fo-Yin vint quand même au portail de la pagode, pour l'accueillir. Sudongbo ne put s'empêcher de se moquer de lui en disant : « Ta pratique n'égale pas l'allure dégagée de Maître Zhao-Zhou ! Pourquoi ne sais-tu pas te débarrasser des formalités habituelles et gaspilles-tu l'argent des sandales, pour venir ici m'accueillir ? »

Sudongbo croyait que cette fois, Maître Fo-Yin resterait sans réponse, mais ce dernier agita son éventail, et répondit calmement :

A l'époque, Maître Zhao-Zhou a manqué de
modestie,
Il n'est pas venu au portail pour accueillir
l'empereur Zhao ;
Mais cela ne peut se comparer à l'apparence
incommensurable de Jing-Shan,
Les mille mondes de l'univers,
ne sont rien d'autre qu'un lit Chan.

Ce que voit Sudongbo est la « forme du Dharma » de l'accueil. Maître Fo-Yin transcende les apparences du Dharma et du Non-dharma : pour lui, les mille mondes ne sont rien d'autre qu'un lit

Chan. Où peut-il y avoir des images de dedans ou dehors, debout ou couché ?...

IV. Le Dharma enseigné par Bouddha est un radeau, qui sert à atteindre l'autre rive.

Bouddha a prêché durant quarante-neuf ans. Peu importent les pensées développées dans les *Agama-sūtra*, *Vaipulya-sūtra*, *Prajñā-sūtra*, *Nirvāna-sūtra*... Peu importent les différents principes de l'attachement et de l'apaisement du Cœur, décrits dans le *Sūtra du Diamant*... Tout n'est autre qu'un radeau, pour emmener tous les êtres et leur permettre d'atteindre l'autre rive. Ceux qui n'ont pas encore atteint l'autre rive, doivent se servir de « ces merveilleuses paroles » comme d'un radeau pour traverser le fleuve de la vie et de la mort ; ceux qui ont atteint l'autre rive, doivent l'abandonner et non pas le porter sur leur dos !

Maître Chan, Danxia brûlait les statues de bouddhas, pour rechercher les Sarira. Son but n'était autre que de nettoyer nos yeux et d'éclairer notre cœur, de nous apprendre à percevoir le *dharmakāya* à travers les statues que nous révérons et au-delà d'elles. La Vacuité dont parle le *Sūtra du Diamant* n'est pas vide, c'est un Néant qui peut contenir ces mille phénomènes de l'univers qui s'offrent à nos yeux. Dans l'histoire de l'école Chan, les grands maîtres n'hésitaient pas à exécuter de durs travaux manuels, et c'est ainsi qu'ils purent trouver l'illumination, en donnant « un simple coup de pioche ». La merveilleuse vérité du *Prajñā* n'est sûrement pas une théorie qu'un obstiné de la vacuité pourrait admettre.

Qu'est-ce que c'est le *Prajñā* ? : Il en existe quatre niveaux :

1. Le Prajñā des hommes : Se munir de la juste compréhension, croire à la causalité, écouter le Dharma sans le déformer.
2. Le Prajñā des dvīyānas : Comprendre les Quatre Nobles Vérités, les Douze Nidānas, atteindre le niveau des sravaka ou des pratyeka-buddha.
3. Le Prajñā des bodhisattvas : Comprendre la loi de la Coproduction Conditionnelle et l'absence de nature propre de tout phénomène ; pratiquer inlassablement les actions charitables et guider tous les êtres.
4. Le Prajñā des bouddhas : Tranquille et immuable, apparaître suivant les circonstances et les affinités.

Si nous voulons passer du Prajñā des hommes au Prajñā des bouddhas, il suffit de faire naître en nous, la Foi, grâce aux merveilleuses paroles du *Sūtra du Diamant*, qui nous aideront à briser les limites étroites de notre pensée et à sortir des attachements aux apparences du Dharma et du Non-dharma.

Le Diamant est une pierre précieuse qui
rayonne de tous côtés,
Il chasse l'obscurité de notre cœur ;
Le Diamant est une épée de sagesse,
tranchante et précise,
Il sectionne le chanvre emmêlé,
de nos illusions.

De ce que dit Bouddha, on sait que le trésor le plus exceptionnel de ce monde est celui de la Foi. Avec la Foi, on peut arrêter les courants illusoire des apparences du Moi, du Dharma et de la

Vacuité, rechercher le précieux gisement de diamant qui est sans naissance ni extinction, emprunter la torche Prajñā et exploiter les mines de notre esprit.

La sagesse Prajñā de diamant, c'est ne pas s'attacher aux apparences du Dharma et du Non-dharma ; c'est comprendre que tous ces moyens subtils dont se servait le Tathāgata, ne sont que des radeaux pour transporter les êtres vers l'autre rive !

Je me sers du Gong-An suivant pour mieux l'expliquer :

C'était pendant un hiver rigoureux. Il avait neigé sans trêve durant trois jours. Un mendiant s'en vint frapper à la porte du Maître Chan, Rong-Xi et lui dit en grelottant : « Maître ! Mon épouse et mes enfants n'ont rien mangé depuis des jours et le froid de ces jours-ci a ressuscité mes vieilles maladies. Aidez-nous, sinon, nous allons tous mourir ! »

Maître Rong-Xi se sentait touché, mais il n'y avait plus de réserve de nourriture dans la pagode, ni d'argent. Comment l'aider ? Tout à coup, il se rappela qu'il y avait des feuilles d'or, préparées pour dorer les statues des bouddhas. Alors, sans hésiter, il alla les chercher pour les donner au mendiant.

Son disciple n'était pas content de sa décision et il protesta : « Maître ! Ces feuilles d'or sont pour les bouddhas, comment pouvez-vous les donner à d'autres ? »

Maître Rong-Xi répondit calmement : « C'est par respect pour Bouddha que je le fais. »

Ne comprenant pas, le disciple répliqua : « Maître ! Vous donnez ce qui appartient à Bouddha à d'autres, et vous appelez cela le respect pour Bouddha ? »

Maître Rong-Xi le réprimanda à haute voix : « Durant des kalpas de pratique, Bouddha n'a jamais hésité à se sacrifier, pour sauver les êtres ! Comment se comportait-il envers les êtres ? Tu

ne vois que les statues dorées de Bouddha, pourquoi ne vois-tu pas son cœur ? »

Maître Rong-Xi a pris les feuilles d'or, réservées pour la dorure des statues des bouddhas, pour aider le mendiant. C'est un acte de compassion envers les souffrances des êtres et il s'accorde bien avec le cœur de Bouddha. Le célèbre pratiquant de Chan de la dynastie Liang, Fu Da-Shi, a écrit un poème qui peut nous aider à dissiper les apparences illusoire, comprendre que l'essentiel est, en fait, à nos côtés, et qu'il est inutile de chercher ailleurs :

Aucun prestige des trois bouddhas n'est réel,
L'image, sur la rétine est celle de l'homme
d'en face ;
Si l'on a confiance en ses propres trésors,
Les chants d'oiseaux, les montagnes et les fleurs,
seront éternellement printaniers.

Les bouddhas en or ne résistent pas au feu ; les bouddhas en bois, au feu ; les bouddhas en terre, à l'eau. Tous les hommes possèdent un véritable Bouddha : celui de leur nature propre. Peu importe le nombre de formations et destructions des kalpas, ce Bouddha-là est indestructible.

Sans percevoir et sans rien dire, éliminer les obstacles engendrés par les théories et les actes

Texte original

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Le *Tathāgata* a-t-il atteint l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* ? A-t-il enseigné un quelconque Dharma ? »

Subhuti répondit : « Ainsi que j'ai compris l'explication de l'enseignement de Bouddha, aucun dharma établi ne se nomme l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* ; de même, aucun dharma établi n'a été enseigné par le *Tathāgata*. Et pourquoi ? : Tous les dharmas enseignés par le *Tathāgata* ne peuvent être perçus, ni être dits, ils ne sont ni du Dharma, ni du Non-dharma. Et pour quelle raison ? : Tous les sages et les saints diffèrent par leur pratique du Dharma du Non-agir (*Asaṃskṛta dharma*). »

Commentaire

En étudiant le texte du chapitre 6, nous avons vu que Bouddha nous enseigne à faire naître en nous, la Foi pure et véritable envers le Prajñā et à éliminer notre attachement à l'apparence du Moi, du Dharma et de la Vacuité. Il nous montre aussi que les différents enseignements ne sont autres que des radeaux, qui facilitent la traversée du fleuve de la vie et de la mort et l'accostage sur l'autre rive.

Dans le chapitre 7, il continue à étudier les questions auxquelles nous tous, pratiquants du bouddhisme, nous intéressons. Par exemple : Existe-t-il un parfait et ultime Eveil, susceptible d'être obtenu ? Bouddha a-t-il enseigné un ultime Dharma, permettant à tous les êtres d'être illuminés ?

Après avoir éliminé en nous, les apparences du *moi*, de *l'autre*, des *êtres* et du *temps*, Bouddha continue à détruire notre attachement aux apparences du *bouddha* et du *dharma*.

Après avoir acquis la Foi envers le Dharma, Bouddha, dans le chapitre 7, utilise le : « sans percevoir et sans rien dire » pour briser notre attachement aux apparences du *bouddha* et du *dharma*.

Pour commenter ce septième chapitre, je vais revenir sur les quatre points suivants :

- I. Bouddha n'a rien prouvé et rien dit
- II. Aucun dharma établi, ne se nomme le Parfait Eveil *Bodhi*
- III. La vraie théorie et la vraie apparence, la forme et la vacuité, sont semblables
- IV. Le Dharma du Non-agir détermine le classement des trente sages et des dix saints

Si l'on ne s'attache pas aux apparences d'un bouddha ou d'un dharma, toute la nature - les paysages au bord du lac, les fleurs dans la montagne, le murmure des cascades -, contient l'insurpassable dharma d'éveil. Comme il est dit dans le *Surangāma Sūtra* : « Le Néant des dix directions se trouve entièrement dans le cœur du Tathāgata, tel un petit nuage dans le Grand Vide ». L'apparence temporaire de Bouddha, son discours limité, ne sont que la feuille qu'il tient dans sa main et ce qu'il ne dit pas, est l'ensemble de toutes les feuilles de la forêt.

« Sans percevoir », pour éliminer « l'obstacle de l'acte » de l'homme ordinaire, qui pense qu'il y a un Parfait Eveil à obtenir et « l'obstacle de la théorie » des dviyānas, qui savent que le Parfait Eveil est insaisissable, mais croient qu'il peut être obtenu par l'esprit.

« Sans rien dire », pour qu'aucun être ne soit bloqué par les paroles ou les mots.

Il est dit dans le *Sūtra des fleurs de lotus* :

A tous les êtres, bien ou mal disposés,
persévérants ou paresseux,
Bouddha enseigne le dharma,
en fonction de leurs capacités réceptrices.

I. Bouddha n'a rien prouvé et rien dit

Bouddha a pratiqué durant trois asaṅkhyeya kalpas, pour atteindre les six Paramita et durant cent kalpas, pour acquérir les trente-deux marques physiques ; s'y ajoutent plusieurs kalpas passés dans le monde des hommes, à réaliser des actes irréalisables, pour obtenir l'Ultime Eveil. Il a organisé cent-seize dharma-festins dans

le ciel et sur la terre. Comment peut-on dire que Bouddha n'a rien prouvé et rien dit ?

Revenons au texte du sixième chapitre, quand il est dit : « Le Dharma que j'enseigne, ressemble au radeau qui transporte les êtres vers l'autre rive. Une fois arrivé, il faut savoir l'abandonner. C'est ainsi pour le Dharma, et ce l'est encore plus, pour le Non-dharma ». Ce texte montre que les enseignements de Bouddha sont comme un radeau : il faut s'en servir si l'on n'est pas encore arrivé à l'autre rive, mais une fois arrivé, il faut savoir y renoncer et l'abandonner. Rien n'est absolu. Ainsi, il n'existe pas de dharma établi qui se nommerait Bodhi. Bouddha vint au monde pour guider les êtres, il prêcha de manière naturelle, comme est naturelle, cette feuille jaune qui fait cesser les pleurs d'un bébé. En fonction des capacités réceptrices de chacun, il donna le remède approprié. Ce qu'il a prouvé s'appelle l'« Insurpassable Parfait Eveil », qui se révèle au moment opportun.

Insurpassable, pour s'opposer à l'attachement au dharma des trente sages et dix saints, qui croyaient qu'il existait un « insurpassable dharma » ; Parfait, pour s'opposer à l'attachement à l'extinction des sravaka et pratyeka-buddha ; Eveil, pour s'opposer au « faux éveil » des hommes et hérétiques ignorants.

L'« Insurpassable Parfait Eveil » de Bouddha, c'est tout simplement savoir se montrer simple avec les hommes simples et saint avec les saints. Prouver et dire, ne sont que des méthodes subtiles. Le Bodhi est naturellement calme et éteint, il ne s'agrandit pas en le répétant, ni ne diminue en restant silencieux. Quelle illumination peut-on en retirer ? Comment la nature-dharma peut-elle être exprimée avec des mots et des paroles ?

Un jeune disciple demanda, un jour, conseil au Maître Chan, Xiashan Shanhui :

« Depuis toujours, les Patriarches et les Grands maîtres ont laissé des écrits pour instruire les générations futures. Pourquoi parlez-vous, par contre, d'« enseigner sans mot dire » ? »

Maître Shanhui répondit : « Trois ans sans manger : aucun affamé jusqu'à présent. »

« Etant donné qu'on n'est privé de rien, pourquoi ne suis-je pas encore illuminé ? »

« C'est parce qu'il y a l'ignorance et l'illumination qui te font perdre ta nature propre. Ecoute ce poème :

*Manifestement, il n'existe pas de
dharma illuminant,
Le dharma illuminant, lui, par contre,
égare les hommes ;
Une fois les deux jambes allongées,
Il n'y a plus de faux, ni de vrai. »*

Le disciple n'avait toujours pas compris, il redemanda :

« Les douze divisions du Canon Mahayana et les intentions du Patriarche sont toutes du dharma illuminant et sont faites pour illuminer les hommes. Pourquoi dites-vous le contraire ? »

« Toutes ces intentions ne sont que les substrats sur lesquels je me repose ! Tu t'acharnes à demander les intentions, pourquoi ne te demandes-tu pas quelle est ton intention à toi ? »

Le disciple sembla percevoir une petite lueur, mais son troisième œil n'était pas encore complètement ouvert.

« Est-ce qu'aucun enseignement saint n'est utilisable ? »

« Ce qui est utilisable n'est pas l'enseignement saint ! »

« Sans enseignement, comment puis-je trouver l'illumination ? »

Maître Shanhuī cria : « Ta propre intention, faut-il que d'autres te l'enseignent ? »

Alors, le disciple finit par s'éveiller à la conscience.

Atteindre le Bodhi et s'illuminer, c'est quitter les apparences où ton cœur s'attache, c'est quitter les apparences, la forme, des écrits et paroles. C'est dans l'absence de paroles et d'actes que la nature du dharma se présente à nos yeux ! Si le cœur s'attache aux apparences des caractères spécifiques des dharmas, tels les écrits et les paroles de l'enseignement saint, si le cœur sombre dans la différence entre ignorance et illumination, si le cœur n'est pas stable et cherche sans cesse vers l'extérieur, on finira par subir cinq cents ans de vie de renard sauvage, sans pouvoir se libérer.

II. Aucun dharma établi ne se nomme le Parfait Eveil Bodhi

Bouddha est comme un grand médecin : les dharmas qu'il enseigne, sont comme des ordonnances médicales, différentes selon les maladies de chaque être. C'est ainsi qu'il enseigne le *Dana* pour guérir l'avidité et l'avarice, le *Sila* pour nous éviter de commettre, infractions et actes pervers, le *Ksanti* pour adoucir les pulsions co-léreuses, le *Virya* pour guérir la paresse, le *Dhyāna* pour contrôler le vagabondage des idées, le *Prajñā* pour guérir l'ignorance.

Il est dit dans le sūtra *Da Fang Deng Ding Huang Jing* :

Bouddha est comme un bon médecin et le Dharma est sa pharmacopée ; C'est parce qu'il y a des maladies qu'il y a des médicaments : sans maladie, pas besoin de médicaments. Tout est originellement vide, sans forme, sans appellation ni

pseudonyme. Le cœur est pareil au Néant, sans égal et sans compagnon, instantané et illimité...
Vous devez ainsi, suivre la voie.

Un jour, Bouddha arriva au bord de la rivière Sundari. A l'époque, il y avait un brahmane qui vivait dans les environs. Il crut que Bouddha voulait se baigner et se précipita vers lui :

« Vous voulez vous baigner dans la Sundari ? »

« Quel intérêt peut-il y avoir à s'y baigner ? », répliqua Bouddha.

« Il y a très longtemps déjà, un être d'essence divine est venu ici pour enseigner et guider les êtres. Si vous vous servez de cette eau bénie pour vous laver, tous vos mauvais karmas seront éliminés et vous pourrez obtenir tranquillité et bonne fortune », répondit joyeusement le brahmane.

Bouddha sourit et dit :

« L'eau de la rivière ne peut laver que les souillures de notre corps. On peut se baigner dans la rivière sainte durant cent, ou même mille ans : on ne pourra se libérer des afflictions de son intérieur. Si on veut éliminer les mauvais karmas de notre cœur, seule l'eau pure de Dharma pourra le faire. »

« Qu'est-ce que l'eau pure de Dharma ? »

« Maintenir un cœur pur, pratiquer les préceptes qui disent de ne pas tuer, ne pas voler, ne pas se mal conduire sexuellement, ne pas mentir, ne pas consommer de boissons alcoolisées, croire fermement à la loi des causes et effets, ne pas être avide, haineux ou indifférent envers autrui. Seules toutes ces eaux pures de Dharma peuvent guérir les afflictions de notre intérieur. »

On ne peut demander aux eaux de la rivière de nous donner la tranquillité et la stabilité. De même, on ne peut demander aux enseignements des saints, à la lettre des dharmas, de nous donner

l'illumination, de nous faire découvrir notre nature propre Bodhi. Le croire ne peut qu'accroître nos pensées illusoire. Bouddhas dit qu'il existe des fruits de bouddhité, des dharmas illuminants, pour satisfaire les désirs des êtres. Dans l'égalité des natures de Dharma, ce ne sont que des pseudonymes !

Si parfois, Bouddha parle d'existence et parfois de vacuité, c'est uniquement dans le but d'éliminer les illusions dans le cœur des êtres.

Le Grand maître Fu-Wan disait :

La merveilleuse existence n'existe pas,
on se sert de la vraie vacuité pour démasquer
l'existence ;
La vraie vacuité n'est pas vide,
on se sert de la merveilleuse existence pour
transcender la vacuité.

Comme le dit l'enseignement compatissant de l'école Chan :
« Tu n'as pas de béquilles ? Je t'en donne et si tu en as, je te les enlève ! ».

Un jour, un adepte laïque demanda conseil au Maître Chan, Zhi-Zang :

« Maître ! Le paradis et l'enfer, les bouddhas et les bodhisattvas, la causalité et les rétributions karmiques... Est-ce que tout cela existe ?

« Oui, ils existent ! », répondit Maître Zhi-Zang.

L'adepte, perplexe, se gratta la tête et dit : « Maître, êtes vous certain de ne pas vous tromper ? J'ai posé la même question à Maître Jing-Shan, il m'a répondu qu'ils n'existaient pas. Pourquoi dites-vous le contraire ? »

Maître Zhi-Zang, connaissant ses dispositions naturelles, lui demanda : « As-tu une épouse ? De la fortune ? Des maisons et des terres ? »

« Bien sur, j'ai tout cela. »

« Toi, tu possèdes tout cela, mais, qu'en est-il de Maître Jing-Shan... ? »

L'adepte resta coi, alors, Maître Zhi-Zang chuchota à son oreille :

« Bien sur que non, et c'est pourquoi il te dit non, et moi, je te dis oui », dit Maître Zhi-Zang, le plus sérieusement du monde.

Dans ce Gong-An, « le non-existant » de Maître Jing-Shan désigne l'immense monde tranquille et inerte, de l'être éveillé ; « l'existant » de Maître Zhi-Zang, montre le monde illusoire perçu par nos sens. Comme il est dit dans le texte : « Selon ce que j'ai compris de l'explication de l'enseignement de Bouddha, aucun dharma établi ne se nomme *Anuttara-samyak-sambodhi* ; de même, aucun dharma établi n'a été enseigné par le *Tathāgata*. »

Il suffirait de faire disparaître les extrêmes : existant/non-existant, dharma/non dharma, pour que notre vraie nature propre apparaisse clairement.

III. La vraie théorie et la vraie apparence, la forme et la vacuité, sont semblables

Le texte dit : « Les dharmas enseignés par le *Tathāgata* ne peuvent être perçus, ni être dits. Ils ne sont, ni du Dharma, ni du Non-dharma ». La nature du Dharma se passe de formalisme, la vraie apparence et la vraie théorie ne sont pas descriptibles par les mots et les paroles. Elles s'écartent des deux extrêmes Eveil/Illusion et ne peuvent être morcelées en forme/vacuité ou existant/non

existant. Pour elles, le pur et l'impur, la forme et la vacuité, sont semblables.

Il est dit dans le *Ratna-piṭaka-mahāvaiṇya-sūtra* :

Subhuti demanda : « Manjusri ! Qu'y a-t-il comme différence entre le Dharma et le *Kleśa* ? »

Manjusri répondit : « Subhuti ! C'est comme la lumière quand elle éclaire le Mont de Sumeru : partout où elle donne, la couleur est la même et c'est celle de l'or. La lumière du Prajñā éclaire toutes les sources des passions et sa couleur est aussi partout la même : c'est celle du Dharma. Le Dharma ou les sources des passions, dans la vision du Prajñā, ne sont point différents. »

Nous cherchons de tout notre cœur, la joie et le bonheur, dans un monde fait d'organes de perception, de perceptions des circonstances extérieures et de conscience réunis. Mais le symbole de la joie, n'est pas uniquement la satisfaction matérielle ou le plaisir des sens. Nous nous efforçons de cultiver les terres de la fortune, de l'amour, de la puissance, du rang social mondain et nous laissons se dessécher la terre de notre intérieur.

Un jour, Bouddha arriva dans un village de la Kusara. Un brahmane qui labourait son champ, vit Bouddha qui s'en venait tranquillement et posa son matériel et alla l'accueillir :

« Bouddha ! Je m'efforce de labourer pour subvenir aux besoins de mon existence et ne pas devoir demander l'aumône. Vous devriez, vous aussi, aller travailler aux champs pour subvenir à vos besoins. »

« Chaque heure, chaque minute, jamais je n'oublie de labourer », répondit Bouddha en souriant.

« Pourquoi alors, ne vois-je pas vos outils : charrue, joug, pioche et pelle... ? » s'esclaffa le brahmane.

« La foi est ma semence, le Dharma est ma rizière, la sagesse est ma charrue et l'humilité est le timon de ma charrette. La pratique des préceptes : voilà mes rênes ; l'ascétisme est l'eau dont je me sers pour irriguer les rizières. Mon *samyak-smṛti* (pensée juste), c'est le paysan laborieux, qui entretient, jour et nuit, chaque mètre carré de terre, harmonise les trois karmas – corps, parole et pensée, et fertilise les plants de riz du Dharma. Je m'efforce d'enlever les mauvaises herbes des afflictions, pour récolter d'abondantes nourritures.

J'ai toujours veillé scrupuleusement, à labourer et semer au printemps, sarcler en été, récolter en automne et engranger pour l'hiver, pour que les rizières du Dharma, puissent continuellement produire abondance de grains de riz rebondis. Celui qui cultive de cette manière, peut récolter des fruits de bouddhité de purs karmas! Celui qui sait bien protéger ses terres, peut éteindre toutes les flammes des trois mondes et atteindre l'état de fraîcheur et de paix.

Les hommes mondains, ne voient que les terres des cinq désirs et ne savent pas que les cinq désirs sont amers, vides et impermanents. Ils labourent toute leur vie pour satisfaire leurs désirs, mais ils ont oublié combien il serait important de labourer la rizière de leur cœur. Le bon laboureur, c'est celui qui chasse les trois poisons pour récolter l'état du nirvana ! »

Les hommes ordinaires fuient la souffrance et recherchent le plaisir, mais ils ne savent pas que le bonheur et le malheur n'ont pas de trajectoire propre et que c'est l'homme seul, qui les attire.

Prier Dieu ou consulter les augures, ne fait qu'augmenter nos troubles intérieurs et nous éloigner de notre cœur sincère. Toutes ces pensées embrouillées sont démoniaques !

Dans le *Mahā-maṅgala-sūtra*, Bouddha propose dix procédés de pratique :

1. Ne pas côtoyer les gens ignorants ou stupides.
2. Choisir le bon environnement pour construire sa demeure.
3. Travailler et se reposer de manière réglée.
4. Éviter les relations sociales conduisant à l'ivresse et au plaisir.
5. Respecter ses supérieurs et aimer ses subordonnés.
6. Traiter les affaires avec patience, douceur et modestie.
7. Ne pas se laisser influencer par les calomnies ou les éloges.
8. Fréquenter les lieux de culte et écouter les lectures de Dharma.
9. Ne jamais oublier, que les plaisirs issus des cinq désirs, sont éphémères.
10. Avoir toujours la pensée juste et pratiquer les dix bons actes.

Si tous suivent ces dix procédés, quel que soit l'endroit où ils se trouvent, ils se sentiront riches et heureux. Ils vivront dans la stabilité du sans souci et sans malheur. Tel est l'ultime bonheur du monde !

Nous cherchons toujours l'ultime voie de l'illumination. Le sixième patriarche a dit : « Le Bodhi se trouve dans notre intérieur, il est inutile de le chercher ailleurs ». S'illuminer et devenir

Bouddha, personne ne peut le faire à notre place. Le *Sūtra du Diamant* détruit avant de reconstruire : il abat d'abord le haut mur de nos habitudes et illusions, puis nous dévoile la perle rayonnante de notre intérieur.

Face à nos situations, que ce soit la prospérité ou la récession, l'attention ou l'indifférence des sentiments humains, l'union ou la séparation de la vie et la mort..., si nous ne voulons pas être emportés par le « vent noir », au pays des démons, il faudra d'abord percer à jour l'aspect illusoire des apparences mondaines, pour pouvoir établir le « siège de Diamant » avec la non dualité : froid/chaud, forme/vacuité, apparition/disparition, prospérité/décadence.

Maître Chan Yao-Shan méditait dans le jardin, avec deux disciples à ses côtés : Yun-Yan et Dao-wu. Tout à coup, il ouvrit les yeux et, montrant du doigt deux arbres, l'un fleuri, l'autre flétri, il demanda d'abord à Dao-Wu :

« De ces deux arbres-là, lequel te semble le mieux, le fleuri, ou le flétri ? »

« Le fleuri », répondit Dao-Wu.

Puis le Maître s'adressa à Yun-Yan :

« Et toi, qu'en penses-tu : le fleuri, ou le flétri ? »

« Le flétri », répondit Yun-Yan.

Juste en ce moment, un serviteur passait par là et Maître Yao-Shan lui posa la même question.

Ce dernier répondit :

« Celui qui se flétrit, qu'il se flétrisse ; celui qui fleurit, qu'il fleurisse ! »

Etre indifférent devant la dualité entre fleurir et se flétrir, forme et vacuité, ne penser ni au bien, ni au mal ; à tout instant, oublier les suppositions et les comparaisons... Alors, la Voie se présente, grande ouverte devant nos yeux !

Le maître Chan, Wen-Yan, a écrit un poème :

Un grain d'or dans l'œil est aussi une taie,
Les perles sur la robe ne sont que des
poussières en tant que phénomène ;
Si nous ne nous intéressons pas à notre
propre cœur,
Comment pourrions-nous comprendre qui
est Bouddha ?

Il faut être d'esprit clairvoyant, afin de ne pas être aveuglé par des grains d'or ou des perles, afin de ne pas être illusionné par les bouddhas ou les démons et aussi, pour s'éloigner des deux extrêmes : forme/vacuité, existence/non-existence... Comme la Lune qui se présente successivement sous forme de quartier de lune, de demi-lune, de pleine lune, cependant que son essence reste immuable et que sa luminosité réelle n'a augmenté, ni diminué d'un simple degré. Le Dharma, le Non-dharma, le Non non-dharma ressemblent aux apparences de la Lune. Il ne faut jamais, devant leur simple apparition, nous attacher à ces apparences et oublier la parfaite et immuable luminosité de la lune Bodhi.

IV. Le Dharma du Non-agir détermine le classement des trente sages et des dix saints

Il est dit dans le texte : « Tous les sages et les saints diffèrent par leur pratique du Dharma du Non-agir (*Asaṃskṛta dharma*) ». Qui sont : « Tous les sages et les saints » ? Ici, ils désignent les trente sages et les dix saints bodhisattvas. Les trente sages sont les bodhisattvas *des dix degrés de la demeure, des dix degrés de la pratique*

et des dix degrés du transfert des mérites ; les dix saints sont les bodhisattvas *des dix terres*. Les trente sages n'ont pas encore atteint le niveau des dix saints qui, eux, n'ont pas encore rejoint celui des bouddhas. Mais les bodhisattvas du Mahayana ne doivent pas s'attacher à l'apparence de ces classements, sinon, ils ne peuvent s'appeler bodhisattvas. Comme il est dit dans le chapitre 3 : « Si un bodhisattva est obnubilé par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres* et du *temps*, il ne peut s'appeler bodhisattva ».

Maintenant, nous devons essayer de comprendre ce qu'est « le Dharma du Non-agir (le Dharma transcendant) ».

Le Grand maître Fu-Wan disait :

C'est parce qu'il n'agit pas, qu'on l'appelle
 Non-agir ;
 Un seul phénomène suffit pour qu'il devienne
 actif ;
 Mais ce n'est pas parce qu'il est inactif,
 C'est simplement pour exposer la conception
 de l'absence de nature propre,
 De tout phénomène.

Ce que dit le Grand maître Fu-Wan, est aussi ce que est dit dans le texte : « Les dharmas enseignés par le *Tathāgata* ne peuvent être perçus, ni être dits ». Sans percevoir et sans dire, nous devons démanteler les embarras causés par les théories et les actes, les paroles et les écrits, qu'ils soient dits ouvertement ou de manière abstraite... Ce que veut Bouddha c'est nous apprendre à nous libérer de nos attachements à l'Existence ou à la Vacuité ; il veut nous guider vers la Voie médiane, pour retrouver notre nature propre.

Tous les sages et saints pratiquent le Dharma du Non-agir. En apparence, il y a entre eux des différences de classement, mais la nature parfaite de dharma de chacun, est identique et égale. Comme il est dit dans le chapitre *Le royaume de Bouddha* du *Vimalakirti Sūtra* : « Bouddha enseigne le Dharma sur une seule note, chaque être le comprend selon sa réceptivité ».

La note unique de Bouddha est, en fait, le parfait Dharma du Non-agir ; la capacité réceptrice de chacun étant différente, entraîne l'existence de niveaux différents.

Dans le *Sūtra des upāsaka-préceptes*, Bouddha se sert du conte des trois animaux qui traversent la rivière, pour nous éclairer sur ce Dharma du Non agir, de l'Ultime-véhicule :

« Ecoutez, vous, hommes de bien ! Voici l'exemple des trois animaux : Le lapin, le cheval, et l'éléphant, qui traversent ensemble le Gange. Le lapin ne touche pas le fond, il traverse en barbotant en surface ; le cheval nage entre deux eaux, il touche parfois le fond et parfois non ; l'éléphant, lui, marche tranquillement sur le fond. Les sravaka ressemblent au lapin, les pratyeka-buddha, au cheval et le Tathāgata, lui, est comme l'éléphant. Les sravaka et les pratyeka-buddha sont libérés de leurs afflictions, mais restent attachés à leurs mauvaises habitudes ; le Tathāgata est complètement libéré, c'est pourquoi il est nommé Bouddha. »

Trois animaux traversent la rivière, la différence de profondeur est dans leurs parcours et non dans la profondeur de l'eau. Trois oiseaux : le moineau, le pigeon, et l'oie sauvage, volent dans le ciel.

La distance qu'ils parcourent, varie en fonction de leur taille et de leur poids, mais le Néant lui, ne présente aucune différence de distance. Le classement des bodhisattvas, des sages et des saints comporte des différences, mais ils pratiquent tous le même Dharma du Non-agir ; il n'y a donc aucune différence au point de vue théorique. Bouddha a déterminé ce classement par subtilité pédagogique, mais nous ne devons pas nous y attacher : Nous devons comprendre qu'il n'y a pas de dharma établi, car « le Dharma du Non-agir » n'est déterminé ni par les paroles, ni par les écrits ; il ne peut être perçu, ni être dit. C'est seulement ainsi, qu'on peut comprendre réellement « l'explication de l'enseignement de Bouddha ».

Un jour, le poète Bai-Ju-Yi demanda conseil au maître Chan, Wei-Kuan :

« Maître ! Comment pratique-t-on séparément les karmas de corps, parole et esprit ? »

« L'Ultime Bodhi, porté sur le corps, s'appelle la Discipline, celui qui sort par la bouche est le Dharma, celui qui est pratiqué en esprit est le Dhyâna. Les applications sont au nombre de trois, mais elles ne font qu'une en réalité. C'est comme les fleuves, les rivières ou les canaux : les appellations sont différentes, mais la nature est la même. La Discipline n'est autre que le Dharma, qui, lui, ne diffère point du Dhyâna ; le corps, les paroles et l'esprit, sont tous les trois appelés « cœur », ils se pratiquent ensemble. Pourquoi veux-tu les séparer ? »

« Mais, si l'on ne sait les distinguer, comment les pratiquer ? »

« Le cœur est originellement intact, pourquoi faudrait-il le soigner ? Tu dois savoir qu'on ne doit s'attacher, ni au pur, ni à l'impur », répondit Maître Wei-Kuan.

« Maître ! Les souillures doivent être enlevées ; on ne doit pas tolérer d'illusions car elles amplifient l'ignorance ; mais ne peut-on

avoir, non plus, d'idées de pure pratique ? » S'étonna, Bai-Ju-Yi, fort perplexe.

« C'est comme les yeux de l'homme : Ils ne peuvent supporter la moindre poussière. Les grains d'or sont peut-être précieux mais, dans l'œil, ils peuvent faire mal. Les nuages noirs masquent le ciel bleu, mais les nuages blancs aussi ! »

« Si nous restons sans pratiquer et sans penser, alors, qu'est-ce qui nous différencie d'un homme ordinaire ? »

« L'homme ordinaire représente l'ignorance, les *dviyāna* : l'attachement. La vraie pratique s'établit loin de ces deux maladies. Le vrai pratiquant ne doit pas être trop assidu et il ne doit pas non plus, se désintéresser ; l'assiduité pousse vers l'attachement, le désintérêt entraîne vers l'ignorance. Tel est le principe fondamental du Chan, l'ultime enseignement efficace de la pratique sans pratiquer. »

Le cœur Chan est en fait le Dharma du Non-agir. Son apparence est caractérisée par la pratique des trois karmas et le classement en niveaux, des trente sages et dix saints. Mais c'est comme les cent cours d'eau : en atteignant la mer, ils prennent tous le même goût salé. Nous ne devons pas nous enchaîner aux écritures des sūtras et sāstras, ni aux appellations utilisées subtilement par Bouddha, pour la pédagogie de son enseignement. Nous devons faire naître en nous une foi pure et nous découvrirons alors, un monde multicolore, sans perception et sans parole, mais rempli de fleurs parfumées et de chants d'oiseaux.

Le Prajñā est la mère des bouddhas de tous les temps

Texte original

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Si une personne pratique le *Dana*, avec les sept joyaux¹ des trois mille univers, les mérites de cette personne seront-ils nombreux ? »

Subhuti répondit : « Très nombreux, *Bhagavat* ! Et pourquoi ? Parce que nous parlons de mérites, et non de l'essence du mérite ; c'est pourquoi, le *Tathāgata* dit que ces mérites seront nombreux. »

« Si une autre personne pratique ce sūtra, n'en serait-ce que quatre vers, et l'explique aux autres, ses mérites dépasseront ceux de la première personne. Et pourquoi ? Subhuti ! Tous les bouddhas et tous les dharmas d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* sont issus de ce sūtra. Subhuti ! Tout ce qu'on nomme dharma, n'est pas le vrai Dharma. »

1. Les sept joyaux (en sanskrit : *saptaratna*) : l'or, l'argent, l'azurite, le cristal, l'agate, le rubis, la cornaline.

Commentaire

Dans le septième chapitre, Bouddha a utilisé le « sans percevoir et sans dire », pour insister sur la parfaite vacuité de la nature de dharma et nous apprendre que le classement des sages et des saints, de même que les dharmas enseignés, ne sont que des radeaux, simplement utiles pour nous transporter vers l'autre rive. Car c'est en assimilant la notion de parfaite vacuité, que nous pourrions entrer en harmonie avec la nature du dharma. Mais il craignait également que les hommes ne considèrent les mérites attachés à la pratique de ce sūtra, comme inexistantes. Il se sert donc du *Dana* des sept joyaux des trois mille univers, pour montrer l'incommensurabilité des mérites liés à la pratique de ce sūtra. Dans ce huitième chapitre, il explique que le Prajñā est la mère de tous les bouddhas et que tous les bons dharmas et mérites, sont issus de ce sūtra.

Pour commenter ce chapitre, je vais revenir sur les quatre points suivants :

- I. Le Dana avec les sept joyaux, n'est pas l'essence du mérite
- II. Pratiquer le Prajñā, est mieux que pratiquer le Dana avec les sept joyaux
- III. Le Prajñā est la mère de tous les bouddhas
- IV. Le Prajñā est partout : dans un haussement de sourcils ou un clin d'œil...

Bien que les mérites de la pratique de Dana, avec les sept joyaux des trois mille univers, soient immenses, les dons matériels restent limités et imparfaits.

Dans l'*Ekottarikagama Sūtra*, Bouddha énumère cinq sortes de dons qui ne rapportent aucun mérite :

1. Le don des armes.
2. Le don des drogues.
3. Le don des animaux.
4. Le don des prostituées.
5. La construction de temples pour dieux et démons.

Ces cinq pratiques de Dana sont impures et font naître, dans l'esprit humain, la haine et les pensées perverses.

Dans le *Sūtra des questions de Vyāsa à Bouddha*, sont proposées cinq sortes de bénéficiaires de la pratique de Dana, qui peuvent rapporter mérites et intérêts :

1. Les sinistrés en cas d'urgence.
2. Les personnes venant de loin.
3. Les personnes âgées, malades et solitaires.
4. Les aînés vertueux.
5. Les personnes expatriées.

Il faut aider, financièrement et matériellement, les personnes venant de loin et les expatriés, accorder sa compassion aux sinistrés et personnes malades et solitaires et offrir avec respect, les quatre nécessités – nourriture, habillement, couchage, médicaments – aux aînés vertueux. Le choix des objets du don et celui des bénéficiaires, entraîne la différence des mérites et intérêts.

Ci-dessous, nous allons voir, en quoi les mérites diffèrent de l'essence du mérite.

I. Le Dana avec les sept bijoux, n'est pas l'essence du mérite

La donation matérielle, fût-elle aussi grande que celle des sept bijoux des trois mille univers, ne peut qu'apporter un peu d'aide temporaire à la vie des êtres. Il est facile de satisfaire les besoins matériels. Il est, au contraire, difficile de développer la sagesse des êtres, de leur faire comprendre la causalité et la rétribution karmique, qui ne peuvent s'acquérir avec l'argent ou les moyens matériels. Toutes les organisations de bienfaisance se consacrent aux œuvres caritatives, mais pour purifier le cœur de l'homme, l'inciter à renoncer aux mauvaises actions et pratiquer les bonnes, on devrait plutôt s'appuyer sur la force de la religion. Il est dit dans le *Sūtra du Lotus* : « Bouddha est venu au monde des hommes pour un grand destin. Lequel ? : Guider les êtres pour les amener à assimiler la vision et la compréhension de Bouddha ».

Le volume de la fortune mondaine ne signifie pas obligatoirement satisfaction ni joie du cœur. Ainsi :

Avec de l'argent, on peut acheter des nourritures,
mais pas l'appétit.

Avec de l'argent, on peut acheter des médicaments,
mais pas la santé.

Avec de l'argent, on peut acheter le couchage,
mais pas le sommeil.

Avec de l'argent, on peut acheter les louanges,
mais pas les amis.

Avec de l'argent, on peut acheter des livres,
mais pas le rayonnement que confère
l'intelligence.

Avec de l'argent on peut acheter les faveurs des courtisanes, mais pas l'amour.

Avec de l'argent, on peut acheter les vivats de la foule, mais pas la sincérité.

Avec de l'argent, on peut acheter des vacances, mais pas la tranquillité.

Avec de l'argent, on peut acheter des maisons, mais pas le bien-être.

Avec de l'argent, on peut acheter des trésors, mais pas la sagesse.

Très nombreux sont les problèmes, qui ne peuvent être résolus par des moyens matériels. Comme le disait le sixième patriarche Huineng :

Les bijoux sont répandus dans les trois mille univers,

L'affinité au bonheur, elle, se trouve aux mondes divin et humain ;

Si l'on comprend la vacuité des mérites,

On trouvera la gloire gratuitement.

L'affinité au bonheur a aussi une fin. Bien qu'il y ait quatre bonheurs et joies dans le monde divin, on ne peut éviter la rétribution karmique, quand apparaissent les cinq signes du déclin.

Les quatre bonheurs et joies sont :

1. Le prestige physique : les plus petits êtres divins du quatrième ciel, mesurent des centaines de pieds de haut.

2. La longévité : les êtres divins du quatrième ciel, vivent cinq cents ans, qui représentent neuf millions d'années du monde des hommes.
3. Le bonheur et la joie : la satisfaction de tous les désirs.
4. Le merveilleux Dhy na : la possession des quatre dhy nas et des huit concentrations.

Les cinq signes de déclin sont :

1. Les habits qui se tachent.
2. Les fleurs des coiffures, qui se flétrissent.
3. Les odeurs corporelles.
4. La transpiration aux aisselles.
5. L'inconfort sur son siège.

Au lieu de nous consacrer à entasser les trésors mondains, nous devrions plutôt creuser ceux de notre intérieur. Ainsi, dans le bouddhisme, il existe « sept fortunes saintes » : la fortune de la croyance, qui peut apporter la joie du corps et de l'âme ; la fortune de la diligence, qui repousse les démons pervers ; la fortune de la discipline, qui amène la protection des dieux bons ; la fortune de pouvoir écouter le Dharma, qui nous procure l'assistance des bouddhas ; la fortune de la joie et l'équanimité, qui écarte de nous, la peur ; la fortune du repentir, qui nous conduit à multiplier le nombre de nos bonnes actions ; la fortune de la sagesse, qui apporte la rosée de bienfaisance de l'immortalité.

Le Dana matériel a des limites et des lacunes : Il ne peut guider les êtres égarés et les aider à retrouver le bon chemin, la nature de Bouddha. Par contre, ces Dana dharmiques que sont le développement des concepts et l'éducation de la pensée, ont, eux, une puissance illimitée.

Il est dit dans le *Suvarnaprabhāsottama-sūtra* :

Vous, hommes de bien ! Si quelqu'un utilise les sept bijoux des trois mille univers, pour faire offrande à Tathāgata et qu'un autre suggère à Tathāgata de faire tourner la grande roue du Dharma, les mérites de ce dernier dépassent largement ceux du premier. Et pourquoi ? Parce que son Dana est dharmique, alors que celui du premier est matériel. Le Dana dharmique offre cinq victoires : 1. Le bénéfice pour soi-même et pour les autres. 2. La transcendance des trois mondes : du désir, de la forme et de la non-forme. 3. Le Dana dharmique orne le dharmakāya ; le Dana matériel n'embellit que le corps physique. 4. Le Dana dharmique est immense, le Dana matériel est limité. 5. Le Dana dharmique élimine l'ignorance, le Dana matériel ne fait qu'apaiser l'avidité.

Un jour, à la porte du Jetavana, Bouddha vit Kṣudrapanthaka, tout en larmes. Il lui demanda gentiment : « Pourquoi es-tu si triste ? »

« Bouddha ! Mon frère dit que je suis trop stupide et que je ne comprendrai jamais le Dharma. Il me chasse et il veut que je revienne à l'état laïque. Voilà pourquoi, je me sens triste ».

Bouddha le consola et lui donna asile dans sa résidence. Il lui donna un balai, en lui disant de répéter le mot « balai » et de réfléchir à sa signification.

Kṣudrapanthaka fut content que Bouddha ne l'eût pas renvoyé et qu'en plus, il voulût encore l'instruire, si gentiment. Alors, tous

les jours, il répéta et, au bout d'un mois, il finit par retenir le mot « balai ».

Un jour, en répétant le mot, il se prit à réfléchir : « Le balai s'appelle aussi « enleveur de saleté ». La saleté est représentée par les poussières, les cendres, le sable et la terre, maculant le sol. Enlever veut dire brosser proprement... ». Quelques jours plus tard, il réfléchit de nouveau : « Mon corps et mon cœur recèlent, eux aussi, des saletés : les afflictions sont des saletés et la sagesse est le balai servant à les éliminer ». Par ces réflexions, Kṣudrapanthaka assimila le sens merveilleux des cinq skandhas, il obtint la libération et devint un Arhat.

Rien qu'en réfléchissant au sens dharmique du mot « balai », il put atteindre le niveau des Arhats.

Un si merveilleux résultat, ne peut être égalé par le Dana limité des sept bijoux. Le mérite d'une action charitable, comme par exemple faire l'aumône d'un bol de riz, ne peut que guérir la faim du moment. Par contre, l'essence du mérite, elle, ressemble à une semence, elle permet de récolter cent, voire mille fois plus.

II. Pratiquer le Prajñā est mieux que pratiquer le Dana avec les sept bijoux

Dans le paragraphe précédent, nous avons parlé de la différence entre mérites et essence du mérite. L'essence du mérite n'est pas quelque chose de vide : ce qu'elle contient est une « capacité », de même que tous les êtres possèdent « la capacité » de devenir Bouddha. L'essence du mérite englobe d'immenses mérites. Comme il est dit dans le texte : « Si une autre personne pratique ce sūtra, n'en serait-ce que quatre vers, et l'explique aux autres, ses mérites dépasseront ceux de la première personne ».

Que sont « les quatre vers », lesquels sont-ils, parmi les trente-deux chapitres du texte ? Les écoles ont des opinions divergentes. Certaines pensent que ce sont ceux du chapitre précédent : « *Ne peuvent être perçus, ni être dits, ils ne sont ni du Dharma, ni du Non-dharma* » ; d'autres écoles tiennent pour : « *Ceux qui veulent voir mon apparence ou entendre ma voix engagent là de vains efforts : ils ne voient pas le Tathāgata* » et d'autres encore affirment que c'est : « *Tous les dharmas conditionnés ne sont que rêves, illusions, bulles de savon et ombres... Ils sont comme la rosée et comme l'éclair et ainsi doit-on les considérer.* ».

En fait, nous ne devons pas nous laisser fasciner par les mots : nous devons « conduire » le sūtra, et non nous laisser conduire ! Les quatre vers en question ne sont pas déterminés : Bouddha voulait seulement nous montrer l'incommensurable mérite de la pratique de ce sūtra. Ne serait-ce qu'en pratiquant les quatre vers les plus courts du sūtra, le mérite dépasserait largement celui des sept joyaux des trois mille univers.

Il est dit dans le *Sūtra de l'esprit solide* :

« Si une personne de bon cœur, entend les lectures de Dharma, elle doit les écouter attentivement, ne serait-ce qu'un jour ; si ce n'est un jour, ce peut être une demi-journée ; si ce n'est une demi-journée, ce peut être une heure ; si ce n'est une heure, ce peut être une demi-heure ; si ce n'est une demi-heure, ce peut n'être qu'un instant... Ses mérites seront, de toute façon, incommensurables, incomparables... »

Si cette personne de bon cœur, peut comprendre l'explication de l'enseignement de Bouddha,

assimiler l'essence du mérite du Prajñā, ne serait-ce que le temps d'une brève pensée, elle pourra obtenir d'immenses mérites. »

Dans le *Mahā-prajñā-paramita Sūtra*, il est dit que la pratique du Prajñā offre dix intérêts :

1. Ne pas considérer les actes d'équanimité comme des distributions d'aumônes.
2. Pratiquer les préceptes sans relâche et ne pas s'attacher à leur apparence.
3. Pratiquer avec patience et tolérance et ne pas vouloir gouverner la pensée des autres.
4. Pratiquer avec persévérance et ne pas s'attacher à nos corps et esprit.
5. Chercher la joie du Dhyāna et non ses conditions.
6. Aucun de tous les démons ne peut nous troubler.
7. Face aux opinions perverses des hérétiques, l'esprit juste reste imperturbable.
8. Franchir le fleuve de la vie et la mort et atteindre le nirvana.
9. Ressentir la grande compassion en voyant tous les êtres.
10. Rester dans la voie du Mahāyana durant toute sa vie.

Les mérites d'un dharma ou d'un poème, peuvent aider les hommes à dissiper les illusions et obtenir l'illumination et à passer de l'ignorance à la sagesse. Les mérites contenus dans cette essence de mérite sont incomparables. Ainsi, croire fermement et penser sans cesse aux explications dans les sūtras, c'est « accepter » ; suivre ces théories et les appliquer dans la vie quotidienne,

c'est « maintenir ». Nous devons accepter et maintenir les bons dharmas. Car, lire et relire les sūtras et les sâstras, c'est agir comme ces bergers qui comptent et recomptent leurs moutons ! À écouter les dharmas sans entrer dans le détail, on ne fait que gaspiller son temps et on laisse échapper l'occasion de devenir l'Être éveillé.

Un matin, Bouddha enfila son kesa, prit son bol à aumônes et s'en alla mendier son pain dans la grande cité de Shravasti. Ananda l'accompagnait. Arrivés en ville, ils virent un couple de vieillards, le dos courbé, accroupis au bord de la rue, près de l'endroit où l'on brûlait les ordures. L'air cupide et morose, ils ressemblaient à deux vieux cygnes déplumés.

Bouddha dit à Ananda : « Ces deux vieillards, s'ils avaient fait l'effort de travailler et d'économiser durant leur jeunesse et leur âge mûr, ils auraient pu devenir deux des plus riches habitants de Shravasti. Et s'ils avaient pratiqué la Voie, avec persévérance, ils auraient pu atteindre le niveau d'*Arhat-phala*, ou d'*Anāgāmi-phala*, ou de *Sakradāgāmi-phala*, ou de *Srota-āpanna-phala* et jouir de la joie de libération. Mais, ils gaspillaient et se laissaient aller dans la déchéance. Et maintenant, que les voilà dans leur vieillesse, leur fortune a disparu et surtout, ils ont perdu l'occasion de connaître l'illumination. »

Bouddha ajouta d'un air grave : « Si, dans sa jeunesse, on ne fait aucun effort pour chercher la richesse et pour pratiquer une conduite pure, on sera, la vieillesse venue, comme ces vieux cygnes vivant péniblement leurs derniers jours, au bord des étangs asséchés. »

III. Le Prajñā est la mère de tous les bouddhas

Il est dit dans le texte : « Tous les bouddhas et tous les dharmas d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* sont issus de ce sūtra » et si nous pouvons en pratiquer quatre vers, nous comprendrons que tous les dharmas sur le *dharmakāya*, le *saṃbhogakāya*, le *nirmāṇakāya* et la bouddhété, sont les produits de ce sūtra du Prajñā.

Pourquoi dit-on que le Prajñā est la mère de tous les bouddhas ? Il est dit dans le *Mahamaya-sūtra* (*L'ascension du Bouddha au Trayastrimsas pour dispenser le Dharma à sa mère*) :

Le Tathāgata est né de l'Ultime Sagesse. En examinant l'homme, il peut déduire son passé et son avenir ; quant aux bouddhas du passé, du futur et du présent, il voit aussi qui est leur mère. On peut déjà savoir que l'Ultime Sagesse est donc leur mère.

Pourquoi les bouddhas de tous les temps sont-ils nés du Prajñā ? Parce que c'est par la connaissance du Prajñā, que les bouddhas assimilent le principe de la Vérité Bodhi et, de là, font naître la sagesse subtile, qui éclairera les êtres. C'est pourquoi, le Prajñā peut donner naissance à tous les bouddhas de tous les temps.

Pour comprendre la sagesse Prajñā et atteindre la bouddhété, il existe trois voies de pratique (chapitre 1 du *Upāsakaśīla-sūtra*) :

Il existe trois sortes de Bodhi. La première est acquise par l'écoute, la deuxième par la réflexion, la troisième par la pratique. Les sravaka l'ont acquis par l'écoute, ce qui fait qu'on ne les nomme pas bouddhas. Par la réflexion, les pratyeka-buddha

n'obtiennent que peu d'éveil. Le Tathāgata lui, n'a pas de maître : il atteint l'Eveil non par l'écoute, ni par la réflexion, mais par la pratique, c'est pourquoi, on le nomme Bouddha.

L'écoute, la réflexion et la pratique, conduisent vers le *Samadhi* ; on ne peut obtenir le Bodhi par l'écoute et la réflexion, mais on peut s'en servir pour atteindre successivement les niveaux des bouddhas.

Le Prajñā n'est ni sons, ni formes, ni paroles, ni écrits. Comme il est dit dans le chapitre précédent : « Tous les dharmas enseignés par le *Tathāgata*, ne peuvent être perçus, ni être dits ». Si le Prajñā est la mère de tous les bouddhas, mais ne peut être perçu, ni être dit, alors, comment pourrons-nous nous appuyer sur un dharma sans existence et sans attache ?

Dans le *Mādhyamāgama Sūtra*, Bouddha énonce un passage, qui peut nous servir de guide :

Ne regrettez pas les histoires anciennes,
Ne vous préoccupez pas des événements futurs,
Le passé est déjà rejeté par le présent,
Et il existe beaucoup d'affinités pour nous aider
à créer le futur.

Examinez attentivement
Les Forme, Sensation, Perception, Activité
volitionnelle, Conscience de l'instant,
Ne les réprimez pas et surtout, ne les
changez pas !

Essayez seulement de comprendre leurs causes
et effets.

Pratiquez aujourd'hui les bonnes actions,
Car personne ne peut prévoir...
L'armée de la Mort est peut-être déjà devant
la porte !
Ne laissez pas les illusions du passé, présent
et futur, vous troubler.
Examinez attentivement !
Ainsi, en une nuit, vous pouvez devenir
des sages,
Tel le ciel sans nuages,
Sans soucis et sans émotions.

Il est possible de devenir sage en une nuit, il est aussi possible de quitter le royaume des démons et entrer au royaume des bouddhas, par une simple pensée. Quatre vers peuvent donner naissance aux bouddhas de tous les temps et permettre d'obtenir la bouddhété. Je vais citer une histoire pour démontrer la merveilleuse application des quatre vers.

Il était une fois, un représentant de commerce qui travaillait toute l'année hors de chez lui. A la fin de l'année, il se hâta de rentrer, pour réveillonner à la maison. Sur le chemin du retour, il pensa : « Pour une fois que je rentre, je dois chercher quelque chose de spécial à offrir à mon épouse ». Arrivé à un carrefour, il vit un vieux bonze, debout à côté d'un arbre auquel était accrochée une pancarte sur laquelle on pouvait lire : J'ai quatre vers qui peuvent éviter bien des malheurs. Le commerçant, plein de curiosité, s'avança et demanda :

« Maître ! Quels sont donc ces quatre vers, qui peuvent éviter les malheurs ? »

« Tu veux les acheter ? »

Le commerçant, ne pouvait réprimer ses doutes, mais il décida quand même d'acheter les quatre vers du vieux bonze et celui-ci lui dit :

« Ecoute bien : Fais trois pas en avant et réfléchis, fais trois pas en arrière et réfléchis ; puis réfléchis encore et encore... Cela t'apportera satisfaction, bonheur et paix. »

Le commerçant trouva que ce quatrain n'avait rien de spécial, mais comme il avait promis de l'acheter, il demanda au vieux bonze : « Combien vous dois-je ? »

« Dix onces d'or ! »

A ces mots, le commerçant regretta de s'être engagé et pensa que le vieux bonze le trompait, mais, chose promise, chose due... Il le paya donc et continua sa route.

Quand il arriva chez lui, c'était déjà la nuit du Nouvel an. Il poussa la porte de la chambre et vit deux paires de pantoufles devant le lit. Il regarda attentivement et s'aperçut qu'il y avait une paire pour homme et l'autre pour femme. La jalousie l'envahit et il alla chercher un grand couteau à la cuisine, voulant tuer ce couple de traîtres.

Tout à coup, il pensa au quatrain du vieux bonze. Alors, il fit trois pas en avant et réfléchit ; puis, il fit trois pas en arrière et réfléchit. Le bruit de ses pas avait réveillé son épouse. Elle vit son mari, le couteau à la main et cria : « Qu'est-ce que tu veux faire ? »

Le représentant montra du doigt la paire de pantoufles pour homme et hurla : « Et ça, qu'est-ce que c'est ? »

L'épouse, en le voyant, comprit. Elle se fâcha et cria : « Tu ne sais pas que c'est la fête de la Nouvelle année ? C'est pour qu'elle soit propice que je mets tes pantoufles devant le lit, afin qu'elles symbolisent ta présence. Et toi, tu crois que je te trompe et tu veux en plus me tuer ... »

L'homme sursauta, et dit : « Ca valait bien ça ! Ca valait bien ça ! Non seulement, ça valait bien dix onces d'or, mais cent, dix mille onces d'or ! »

Un quatrain a évité un drame familial. Comment ne pas croire que les mérites de quatre vers, puissent donner naissance à tous les bouddhas ?

Dans l'immense nature de l'Ultime Vérité du Dharma, il n'y a pas de différence entre un et plusieurs, grand ou petit. C'est comme une petite semence, minuscule mais réunissant les forces du soleil, du vent doux, de la pluie, de la rosée, du gel, de la neige... Elle germe, bourgeonne, fleurit et fructifie, puis donne naissance à d'innombrables plantes. D'une semence à des milliers d'arbres, c'est un et c'est aussi plusieurs ; c'est minuscule et c'est aussi grandiose.

IV. Le Prajñā est partout : dans un haussement de sourcils, dans un clin d'œil...

Dans le huitième chapitre, la comparaison, entre les mérites de la pratique du Dana avec les sept bijoux et l'essence de mérite des quatre vers, nous permet de comprendre que le mérite du Prajñā est, pour les bouddhas de tous les temps, la torche qui éclaire leur trésor propre et les guide sur le chemin de leur pratique. Dans le *Sūtra du Diamant*, Bouddha abolit une règle et en établit une autre, ou bien il instaure une règle puis la met en pièces. Peu importe la mise en pièces ou l'instauration, l'objectif est de nous empêcher de nous attacher à une règle. Il veut que nous contemplions notre intérieur et nous amène ainsi, à revenir vers la Voie médiane.

Le texte dit : « Tout ce qu'on nomme dharma, n'est pas le vrai Dharma ». Que représente donc le Dharma ?

1. La bouddhété qu'on peut assimiler et la pratique qu'on a exercée, sont toutes deux non perceptibles et non établies. C'est pourquoi, on dit que ce n'est pas le vrai Dharma.
2. Le Dharma que Bouddha a démontré avec le Praj  n  , est insaisissable par les êtres. C'est pourquoi, on dit que tous les autres dharmas ne sont pas du vrai Dharma.
3. L'essence du Dharma ne peut être exprimée par les paroles et écrits. C'est seulement pour éclairer les êtres, que Bouddha a recours à cette subtilité. C'est pourquoi, on dit que ce n'est pas le vrai Dharma.

La bouddhété que proposa Bouddha, le merveilleux Dharma qu'il a pu démontrer et l'état qu'il a prouvé, ne peuvent être exprimés par les paroles et écrits. Dire que « ce n'est pas le vrai Dharma » a pour but d'éliminer l'attachement à « l'apparence dharmique », de ces êtres qui penseraient qu'il existe un dharma que les bouddhas ont obtenu et enseigné. Prenons par exemple, l'histoire de K  sudrapanthaka. Il a atteint le niveau d'*Arhat-phala*, en répétant le mot « balai » et en purifiant son cœur. Le mot « balai » n'est pas une noble vérité ! Comment a-t-il pu guider un homme vers l'illumination ? En matière de noble vérité, on peut parfois penser être devant du dharma, alors que ce n'en est pas et, inversement, croire que ce qui est devant nos yeux n'est pas du dharma, alors que c'en est.

Répéter le mot « balai » n'est pas du Dharma, mais réfléchir attentivement, ne pas s'attacher aux apparences du dharma/non-dharma, peuvent nous permettre de pénétrer dans la Voie.

Le poète Bai-Ju-Yi a écrit un poème intitulé *Les fleurs du monastère* :

Je voulais comprendre les notions de Forme
et Vacuité, dans le bouddhisme,
Aussi, suis-je allé planter les fleurs au
monastère ;
En les regardant attentivement, elles sont
toutes les poèmes de Hua-Yuan,
C'est le vent subtil qui a donné les fleurs
de sagesse.

Dans l'école Chan, l'un a trouvé l'illumination grâce à un couvercle de tasse qui tomba à terre, l'autre par le choc d'un caillou qui a brisé le silence du Néant. Du premier au huitième chapitre, si l'on peut déchiffrer un dharma, un poème... on verra, dans son cœur, les bouddhas de tous les temps et le paysage devant nos yeux, verdoiera.

Nous ressemblons au malheureux du *Sūtra du Lotus*, qui passait ses journées à mendier sans savoir qu'il y avait une perle dans la poche de sa blouse. Que ce soit la théorie de l'exotérique ou de l'ésotérique, que ce soit le dharma de la forme ou de la vacuité... tout ce que dit Bouddha a pour but d'amener les pratiquants à se contempler ! Si nous ne nous attachons, ni aux sons, formes et apparences, ni aux paroles et écrits, si nous pouvons apaiser notre cœur illusoire, nous pourrons, tout naturellement, nous régaler infiniment du parfum de notre nature propre.

La véritable apparence
n'a pas d'apparence,
la nature des quatre *phala* est vide

Texte original

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Le *srota-āpanna* peut-il penser : « J'ai atteint le *srota-āpanna-phala* » ? »

« Non, *Bhagavat* ! Et pourquoi ? *Srota-āpanna* signifie *entrer-dans-le-courant* et celui qui n'entre nulle part, qui ne s'attache ni aux formes, ni aux sons, aux odeurs, aux goûts, aux sensations, à la pensée, est appelé *Srota-āpanna*. »

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Le *sakradāgāmin* peut-il penser : « J'ai atteint le *sakradāgāmi-phala* » ? »

« Non, *Bhagavat* ! Et pourquoi ? *Sakradāgāmin* signifie *un-aller-et-retour*, et celui qui ne s'attache plus aux allers et retours est appelé *sakradāgāmin*. »

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? L'*anāgāmin* peut-il penser : « J'ai atteint l'*anāgāmi-phala* » ? »

« Non, *Bhagavat* ! Et pourquoi ? *Anāgāmin* signifie *ne-pas-revenir* et celui qui ne fait plus de différence entre venir et ne pas revenir, est appelé *anāgāmin*. »

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? L'*Arhat* peut-il penser : « J'ai atteint l'*arhat-phala* » ? »

« Non, *Bhagavat* ! Et pourquoi ? Aucun dharma n'est appelé *arhat*. *Bhagavat* ! Si l'*arhat* pense : « J'ai atteint l'*arhat-phala* », il est donc encore attaché au *moi*, à l'*autre*, *aux êtres et au temps*.

Bhagavat ! Vous dites que j'ai obtenu l'*Araṇa-samadhi*, le premier des hommes, le premier *arhat sans désir*. Mais je ne pense pas : « je suis l'*arhat sans désir* ». *Bhagavat* ! Si je pense : « J'ai atteint l'*arhat-phala* », le *Bhagavat* ne dira pas que Subhuti est celui qui aime la pratique *Araṇya*. C'est parce que Subhuti ne s'attache pas à la forme de la pratique qu'on dit qu'il aime la pratique *Araṇya*. »

Commentaire

Dans le septième chapitre, Bouddha s'est servi du « Le Bodhi ne peut être perçu, ni dit » pour détruire l'attachement de l'homme ordinaire, aux apparences du Moi et du Dharma. Au huitième chapitre, il a expliqué que le Prajñā est la mère des bouddhas de tous les temps et précisé que les mérites de ceux qui pratiquent ce sūtra, dépassent les mérites de ceux qui pratiquent le Dana avec les sept joyaux des trois mille univers. Dans ce neuvième chapitre, il se place en position d'Ultime Vérité, pour réfuter énergiquement la pensée de l'existence des illusions à éliminer et des fruits de rétribution (*phala*) à assimiler. Dans ce neuvième chapitre intitulé « La véritable apparence n'a pas d'apparence, la nature des quatre

phala est vide », je reviendrai sur les quatre points suivants pour le commenter :

- I. Pas d'illusions à éliminer et pas de fruits de rétribution à assimiler
- II. Se tenir loin des querelles, pour obtenir le Samadhi
- III. Éliminer ses mauvaises habitudes pour être le premier des hommes
- IV. Ne rien penser et rester dans la parfaite tranquillité

Ce chapitre débute par les questions que pose Bouddha à Subhuti : Les pratiquants du Petit Véhicule qui ont atteint les quatre *phala*, peuvent-ils avoir l'apparence du Moi qui a atteint le *phala* ? Et de là, il développe les méthodes pour dissiper leurs pensées illusoire.

I. Pas d'illusions à éliminer et pas de fruits de rétribution à assimiler

Le neuvième chapitre nous révèle l'aspect du « *Tathāgata*, qui sait si bien veiller sur tous les bodhisattvas, si bien leur faire ses recommandations » : Pour aider les êtres, il ne faut pas s'attacher aux apparences et, pour atteindre l'éveil, il ne faut pas non plus, s'attacher aux apparences, car toutes les apparences sont illusoire.

Du premier au huitième chapitre, les sravaka et les pratye-kabuddha, après avoir entendu les théories de la vacuité-prajñā, font naître en eux, la volonté de passer du petit véhicule au grand véhicule. Cependant, ils se demandent encore s'ils sont capables de se détacher de toutes les apparences et illusions, au moment d'aider les êtres. Bouddha a pris comme exemple les quatre *phala*,

pour combattre leur attachement à la forme du dharma, en leur montrant l'absence de différence entre le guide et le guidé, entre le commun et le saint.

Dans le chapitre : *La nature du Tathāgata* du *Mahā-parinirvāna Sūtra*, il est dit :

Les sages savent que compréhension et inscience, sont de nature identique : une nature non duelle, voilà la vraie nature ! Ainsi, quand on parle de : être bon ou mauvais, faisable ou non faisable, monde sain ou malsain, règles bonnes (blanches) ou mauvaises (noires)... les hommes ordinaires y voient une différence, alors que les sages comprennent la non dualité de leur nature. Une nature de non dualité est la vraie nature.

Le Bodhi et l'inscience : Pour l'homme ordinaire et le sage, dans l'espace de la nature du Parfait Dharma, il n'y a pas de différence bon/mauvais ou beau/laid. Ici, Bouddha encourage les sra-vaka et les pratyekabuddha, à aller vers l'océan de la nature prajñā, à passer du Hinayana au Mahayana ; en même temps, il part du petit pour démontrer le grand : Si les saints des quatre *phala* ne doivent pas s'attacher aux apparences illusoire de leur fruit, alors les bodhisattvas, voire même les maha-sattvas, ne devront pas, eux non plus, s'attacher aux différents niveaux des trente sages et dix saints durant leur pratique.

Dans le *Pravara-deva-rāja-paripṛcchā*, Bouddha a répondu au *Pravara-deva-rāja* et expliqué comment éviter les obstructions illusoire et obtenir la pureté du cœur :

Votre Majesté, il ne peut être compris que par la sagesse et il ne peut être décrit par les paroles. Pourquoi ? Parce qu'il surpasse les écrits et s'écarte du domaine de la parole et du langage. Pas de détails inutiles : ni ceci, ni cela... Car il rejette l'apparence et la non apparence. Il s'éloigne des réflexions, dépasse les états de l'illumination et de la contemplation, sans pensée et sans apparence ; il devance les deux situations, il devance les hommes communs et il quitte les mondes des hommes. Il transcende les évènements diaboliques, évite les obstructions illusoire et la conscience ne peut le concevoir. Il réside au non lieu, dans la tranquillité des sages et des saints ; il vit à l'état de sagesse sans distinction. Sans moi, ni mien, il est insaisissable ; sans prendre et sans laisser, pur et sans souillure, il est le premier des meilleurs. Sa nature est intangible, que Bouddha soit né ou non, sa nature est permanente.

La doctrine de la vacuité est loin des paroles et écrits, de l'imperfection des connaissances et des expériences. Quand nous aurons éteint toutes les pensées illusoire, cette première des meilleures doctrines de vacuité nous accompagnera, tel l'objet accompagné de son ombre.

La première fois que le maître Chan, Nanta Guangyong, rendit visite au maître Yangshan, ce dernier lui demanda :

« Pourquoi es-tu venu ? »

« Pour saluer le maître Chan. » répondit respectueusement Guangyong.

« L'as-tu vu ? »

« Oui, je l'ai vu ! »

Yangshan le regarda fixement et demanda :

« Est-ce qu'il ressemble à un âne ou à un cheval ? »

« Il ne ressemble ni à un âne ni à un cheval et encore moins, à un bouddha. »

« S'il ne ressemble pas à un bouddha, à quoi ressemble-t-il ? »

Guangyong répondit calmement :

« S'il y avait ressemblance avec un bouddha, qu'y aurait-il comme différence avec l'âne ou le cheval ? ».

Yangshan s'exclama :

« Ne s'attacher ni à l'ordinaire, ni à la sainteté ! L'essence apparaît quand les sentiments disparaissent. Dans les vingt ans qui viennent, personne ne pourra te dépasser ; prends bien soin de toi ! »

Maître Guangyong avait compris que, dans le concept de la nature propre, n'existe aucun des différents aspects illusoires, comme l'âne, le cheval et le bouddha, le commun et le saint, le propre et le malpropre. Oublier l'ordinaire et la sainteté, ranger et oublier la nasse en bambou, après avoir attrapé le poisson et alors, on pourra pratiquer la voie de bodhisattva avec calme et insouciance, dans la fournaise du monde des hommes.

Comme le dit le maître Chan, Huanwu Keqin :

Les rétributions prédestinées n'étant pas consommées, les relations mondaines doivent être réglées ; ainsi, on pourra amplement vivre suivant ses affinités. Il ne faut pas rejeter le vacarme et courir après le calme, mais être vide intérieurement et suivre le courant de l'extérieur. Dès lors,

on pourra vivre calmement et paisiblement, même dans les endroits les plus agités.

II. Se tenir loin des querelles pour obtenir le Samadhi

Dans le texte, Bouddha félicite Subhuti d'avoir obtenu l' « *Araṇa-samadhi* ». Qu'est-ce que l'« *Araṇa* » ? Il signifie qu'il n'y a pas de moi, pas de lui, pas de ci ou de ça, pas de haut, pas de bas, pas de commun, pas de saint... Toutes les formes de dualité sont éliminées. L'*Araṇa-samadhi* n'est pas acquis par toutes les personnes qui ont atteint l'*Arhat-phala*, mais Subhuti, lui, sait que les êtres se débattent dans le samsara, parce qu'ils ne peuvent contrôler leurs désirs de conquête et de possession, parce qu'ils ne peuvent s'empêcher de susciter des querelles. C'est pourquoi, il a émis le vœu de pratiquer éternellement, la nature de la libération avec un cœur calme et éteint et d'aimer tous les êtres, d'une manière égale.

Il est dit dans le *Nirvāna-sūtra* :

Subhuti réside dans la Terre du Néant. Si un être quelconque ne veut pas qu'il soit debout, il reste assis toute la journée ; s'il n'aime pas le voir assis, il reste debout toute la journée, sans bouger.

Subhuti est d'une nature douce et pure : il satisfait les désirs des êtres et n'éveille jamais leur mécontentement. La voie de l'*Araṇa* dans les relations humaines, a pour but de dissiper les apparences illusoire du : « j'aime... », du : « mon opinion... ». C'est en gardant le cœur dans le calme et l'extinction, qu'on peut rester en paix avec les hommes et avec le monde.

Dans le *Sūtra des malheurs causés par les désirs*, il est dit que les êtres se querellent et se haïssent, à cause de l'excès d'avidité :

A cause de l'excès d'avidité, chacun laisse déborder ses ambitions : le père dit du mal du fils et vice versa, la mère dit du mal de la fille et vice versa ; les frères et les sœurs disent du mal les uns des autres... Toutes ces diffamations au sein de la famille ou du clan, sont dues à l'excès d'avidité. Les peines et les fatigues sont dues aux excès des désirs et, en laissant déborder ses ambitions, on finit par sombrer dans la mer des tentations.

Dans les relations familiales, amicales ou conjugales, chacun recherche la joie, l'harmonie et la paix. Comment obtenir l'« *Araṇa-samadhi* » dans la vie réelle quotidienne ? Le principe fondamental, est de commencer par s'examiner et d'être exigeant envers soi-même. Surveiller son comportement et ses pensées et se conduire avec douceur, peuvent déjà nous éloigner du malheur. Ensuite, il faut aimer et protéger les êtres et leur apporter de l'assurance ; alors, on pourra vivre en harmonie avec les autres. Ainsi, il convient de respecter la vie des êtres et de ne pas les faire souffrir en les torturant et maltraitant ; au contraire, il faut les libérer de la souffrance de leurs afflictions, leur offrir guide et protection, les encourager par des paroles aimables, faire naître en eux, la foi et les aider à trouver l'illumination et à entrer dans la vision des bouddhas. Si notre vie quotidienne contient la conception d'égalité de « l'unité et la coexistence », nous pourrions ressentir quelque peu la joie dharma de l'« *Araṇa-samadhi* ».

Dans le *Samyukta-ratna-piṭaka-sūtra*, l'histoire de la dispute entre une servante et une chèvre peut nous servir de leçon quant aux conséquences fâcheuses d'actes coléreux et rancuniers :

Il était une fois, une servante, qui était chargée des tâches du moulin. Chaque matin, elle devait moudre le blé, l'orge, les haricots... et une chèvre profitait souvent d'un moment d'inattention de la servante, pour voler de la farine. La servante fut souvent réprimandée et punie par son patron et, chaque fois, elle reportait sa colère sur la chèvre et la rouait de coups. Cette dernière aussi, accumula en elle, une haine croissante.

Un jour, la servante était en train d'allumer le feu. La chèvre, voyant qu'elle n'avait pas de bâton à la main, lui donna un coup de corne. De colère, la servante prit un tison et frappa la chèvre. Celle-ci, le pelage en flammes, se roula à terre pour essayer d'éteindre le feu, mit le feu à la paille, puis à la maison, au village et à la forêt. Cinq cents singes qui vivaient dans la montagne furent ainsi brûlés vifs.

La colère et la haine de la servante et de la chèvre, ont entraîné la perte de vies animales et la destruction de la nature environnante. Ainsi qu'il est dit : « Un petit feu de colère peut détruire une forêt de mérites » ; on passe toute une vie à se quereller et, en un clin d'œil, on atterrit dans le royaume des démons.

Comment Bouddha profite-t-il des disputes de ses disciples, pour ouvrir leur esprit ? Dans le *Samyuktāgama Sūtra*, est relatée l'histoire des deux bhiksus qui voulaient se mesurer, pour savoir qui serait le meilleur récitant de sutras :

Un jour, Mahakasyapa dit à Bouddha :

« Bouddha ! Il y a deux bhiksus au caractère rebelle : l'un est le disciple d'Ananda et l'autre, le disciple de Maudgalyayana ; ils débattent souvent sur les sūtras et sāstras. Ils se sont donné rendez-

vous demain, pour un combat décisif : A celui qui sait réciter le plus de sūtras, celui qui connaît le mieux le dharma ! »

Bouddha les appela tous les deux et leur dit :

« Dans mes enseignements, avez-vous déjà vu des sūtras qui apprendraient aux gens à se mesurer et à se disputer ? »

« Non, nous n'avons jamais ouï dire que Bouddha ait des sūtras qui inciteraient les gens à se mesurer. »

« Le vrai vainqueur est celui qui sait éliminer les troubles des trois poisons, pratiquer consciencieusement les trois études, tuer les six brigands, comprendre l'irréalité des cinq skandhas, suivre les indications du noble sentier octuple et assimiler la vraie joie du parinirvâna. Réciter des millions de textes et poèmes, mais ne pas connaître sa vraie nature, quel intérêt y a-t-il là, pour la libération ? »

Bouddha nous a montré que, pour pénétrer dans le courant de la sainteté, le cœur doit être en concentration juste. Nous devons nous éloigner des querelles. Parmi les trois pratiques de karma, celle des paroles est la plus facile, elle ne nécessite pas beaucoup d'argent ni de temps, il suffit de prononcer des paroles aussi suaves que le parfum des fleurs et qui peuvent apporter aux gens, la joie. Avec les quatre langages de Bouddha, nous pouvons, de manière naturelle, dissiper les querelles des hommes :

1. Le langage sain, qui est pur et sans tache.
2. Le langage merveilleux, qui peut calmer les disputes.
3. Le langage vrai, des dharmas de la voie saine.
4. Le langage dharmique, qui est bénéfique et paisible.

Les langages sain, merveilleux, vrai et dharmique de Bouddha, sont comme des fleurs multicolores dans un jardin florissant où

les êtres aiment venir ; ils sont aussi comme les cascades des hauts sommets, qui apportent de la fraîcheur aux hommes.

III. Eliminer ses mauvaises habitudes pour être le premier parmi les hommes

Le paragraphe précédent a montré les calamités engendrées par les querelles et, *a contrario*, la paix éprouvée en se tenant loin d'elles. Dans la suite du texte, Bouddha félicite Subhuti d'être « le premier parmi les hommes, le premier *arhat sans désir* ». Qu'est-ce que « le premier parmi les hommes » ? Tout pratiquant de l'Hinayana ayant atteint les sept grâces sacrées, est appelé le meilleur des hommes. Subhuti a atteint l'*arhat-phala*, il est, non seulement le premier des hommes, mais encore le premier des arhats. Car, bien que les arhats aient éliminé les afflictions dues à l'attachement au Moi, ils gardent encore certaines mauvaises habitudes. C'est ainsi que certains arhats, pour avoir été des animaux durant des vies antérieures, ne savent pas se débarrasser d'une certaine sauvagerie dans leur comportement. D'autres ont été des femmes et conservent l'habitude de se regarder tout le temps dans le miroir. Seul Subhuti a éliminé toutes les mauvaises habitudes : il est « le premier *arhat sans désir* ». Si l'on résume le texte de ce chapitre, on peut voir que Subhuti est trois fois le premier :

1. Le premier pratiquant de l' « *Araṇa-samadhi* ».
2. Le premier des sages et saints des quatre phala.
3. Le premier arhat sans désir.

Certes, les sages et les saints gardent encore certaines mauvaises habitudes, mais ils n'exercent plus de mauvais karmas ni

de rétributions karmiques malsaines. Par contre, nous, hommes ordinaires, sommes de faible résolution et amassons plus de mauvais actes que de bons. Notre seul remède est de multiplier les bodhisattva-actes, pour rendre impuissants, les quatre-vingt-quatre mille démons de nos habitudes.

Il est dit dans le *Ratna-piṭaka-mahāvaiṣṭya-sūtra* :

La force de l'ignorance est une force diabolique ; celle de la raison est une force de bodhisattva.

La force de l'orgueil est une force diabolique ; celle de la sagesse est une force de bodhisattva.

La force de la perversité est une force diabolique ; celle de la vacuité, de la non-apparence et du non-agissement, est une force de bodhisattva.

La force de la perversion est une force diabolique ; celle de l'Ultime Vérité est une force de bodhisattva.

La force du Moi et du Mien est une force diabolique ; celle de la grande bienveillance et de la grande compassion, est une force de bodhisattva.

Toutes les actions sont sans apparition et sans extinction ; la force de la patience sans vie, est une force de bodhisattva.

C'est en déployant, dans notre intérieur, les forces de sagesse, de compassion, de compréhension juste et de vacuité, que nous

pourrons nous débarrasser des chaînes diaboliques qui nous entravent, distinguer clairement les visions perverses du monde des hommes et ne pas nous laisser désorienter par les apparences illusoires.

Comment Bouddha exhorte-t-il les disciples qui ne se sont pas encore débarrassés de leurs mauvaises habitudes ?

Il est dit dans le *Mādhyamāgama Sūtra* :

Nanda était le demi-frère de Bouddha. Il était entré dans les ordres depuis peu de temps et il se montrait encore hautain. Il se croyait supérieur, à cause de son appartenance à la caste des nobles et aussi parce qu'il était le frère de Bouddha. Il se montrait orgueilleux et impoli et se querellait souvent avec les autres bhiksus.

Un jour, il enfila des vêtements pimpants et des chaussures éclatantes, se farda les yeux et prit un bol magnifique, pour aller mendier dans la grande cité de Shravasti.

Les autres bhiksus, voyant sa toilette, s'en allèrent prévenir Bouddha. Celui-ci demanda à un bhiksu d'aller le chercher et l'admonesta en ces termes :

« Nanda ! Est-ce que tu te crois supérieur aux autres, parce que tu es le demi-frère de Bouddha ? Est-ce pour cela que tu prends l'air dédaigneux et que tu te querelles souvent avec eux ? Pourquoi mets-tu ces vêtements pimpants pour aller mendier ton pain, à Shravasti ? »

Nanda baissa la tête, sans mot dire.

Bouddha continua plus gentiment : « Nanda ! C'est pour chercher l'Eveil que tu es entré dans les ordres ! Tu devrais prendre l'humilité pour habit et le duḥkhanirodhāryasatya (l'élimination de l'attachement) pour plaisir. Comment peux-tu être avide d'apparences illusoires, comme les douceurs et les parfums des désirs

corporels mondains ? Sache que notre corps dégage sans cesse des liquides malpropres. Seules les personnes qui recherchent la paix intérieure et qui ont pu vaincre les voyous des cinq skandhas, possèdent la vraie majesté de ce monde. »

Nanda conserva néanmoins l'habitude de se pomponner, jusqu'à ce qu'il retrouve enfin, sa vraie nature. Nous, hommes ordinaires, qui voulons passer de l'état commun à la sainteté, nous devons, en fait, mener une véritable révolution interne, conduire une campagne de nettoyage complet du cœur, pour faire réapparaître notre nature de Bouddha.

De nos jours, on voit beaucoup de pratiquants débutants, dont la brûlure d'initiation n'est pas encore cicatrisée et qui ne connaissent pas encore les règlements ; mais, au lieu de se montrer modestes et de rester au sein du monastère pour se cultiver, ils déclarent vouloir : « S'isoler et se recueillir pour s'établir dans la contemplation ». Ils ne savent pas que leur culture des mérites et vertus, n'est pas suffisante et qu'ils sont incapables de faire la différence entre bouddhas et démons ; leur comportement constitue un véritable gaspillage des ressources du Dana !

Pour connaître le véritable isolement et le vrai recueillement, il faut pouvoir :

1. S'isoler de ses six organes des sens.
2. Repousser les pensées illusoirs.
3. Détecter l'armée des trois poisons.
4. Purifier les trois karmas (corps, parole, esprit).

Dans l'école Chan, une sentence dit : « *Si tu n'as pas encore compris ce que tu cherches, ne te cloître pas dans une pagode* ». Un pratiquant de la voie du bodhisattva, doit d'abord faire mûrir sa

culture des mérites et vertus, avant de parler d'isolement et de recueillement. Il ne peut s'en servir comme prétexte, pour manquer de respect aux autres, les égarer et se tromper lui-même. L'isolement n'est pas une excuse pour fuir le monde et encore moins un moyen de recueillir des louanges. Au temps de Bouddha, il y avait, certes, des *āraṇya-bhiksus*, mais aussi de fervents *bodhisattva-bhiksus* qui pratiquaient au milieu de la foule.

Dans la pratique, nous ne pouvons négliger ou diffamer aucun *dharma*, ni maltraiter aucune personne, ni nous attacher à aucun extrême. Nous devons traiter avec respect les quatre-vingt-quatre méthodes et tous les êtres sensibles de l'univers. Car toutes les méthodes sont des formules de libération et chaque être peut être un futur bouddha. Ainsi agit le Bien Intentionné *Bodhisattva* dans le *Sūtra du Lotus* : Il est persuadé que tous les hommes sont des bouddhas en puissance et il les traite avec ce même respect, dû aux bouddhas. C'est seulement si nous pouvons éliminer les pensées illusoire de « ma compréhension » que nous pourrions acquérir une conception d'égalité juste et regarder tous les êtres comme de futurs *Tathāgata*.

IV. Ne rien penser et résider dans la parfaite tranquillité

Le « sans dispute » et le « sans désir » des quatre *phala* de l'*Hinayana*, sont bâtis sur la vacuité du « ne rien penser » : Les saints qui ont atteint les quatre *phala*, possèdent un cœur calme, sans désir et sans dispute, comme le lac pur qui reflète la Lune sans conserver aucune trace ultérieure. Ceux qui peuvent rejeter l'apparence du Moi qui aurait atteint les *phala* et l'apparence des *phala* que l'on peut atteindre, ceux-là sont de vrais saints « résidant à l'*āraṇya* ». Dans le chapitre « *La réflexion* » du *Mahāsaṃnipāta-sūtra*,

Bouddha a précisé la différence existant entre la mort et le nirvāna :

Les trois mondes (du Désir, de la Forme, de la Non-forme) sont des produits du cœur. Et pourquoi ? Suivant les pensées de chacun, elles reflètent son cœur. Aujourd'hui, je vois Bouddha dans mon cœur, je considère mon cœur comme Bouddha. Mon cœur est Bouddha, mon cœur est Tathāgata. Mon cœur est mon corps, mon cœur voit Bouddha. Si le cœur renferme des idées, il sera en état de vie et de mort ; si le cœur est vide, il sera en état de nirvāna. Les phénomènes ne sont pas réels et les idées sont issues de la coproduction conditionnelle ; ce qu'on pense étant appelé à disparaître, ce qui peut être considéré, est aussi inexistant. Vous, arhats, mes sages protecteurs, devez le comprendre ! Les bodhisattvas ont atteint le Grand Bodhi grâce à ce Samadhi.

Les bouddhas enseignent de manière subtile, mais peu importe les dix Terres des bodhisattvas ou les quatre *phala* des sravakas ! Ils sont comme les cours d'eau, les rivières et les fleuves : Les appellations sont différentes, mais une fois arrivés à la mer, ils prennent tous le même goût salé. Une pensée sans idée, sans différences, est une pensée bouddhique et l'on obtient alors une pensée de joie du nirvāna. A quoi s'attache notre cœur ? : Une fois satisfaits les plaisirs mondains : le plaisir des sens, l'accumulation des fortunes, la satisfaction des désirs sentimentaux, l'exaltation du rang et des pouvoirs..., nos corps et cœur reçoivent-ils la vraie tranquillité ?

En fait, si ce que nous mangeons nous semble insipide et si nous ne pouvons pas dormir en paix, c'est uniquement parce que nous sommes tombés dans la fosse des désirs, l'océan des passions aveugles, parce que nous sommes égarés dans la forêt des colères

Le cœur des arhats est dépourvu de pensées, c'est un état de parfaite joie permanente. Tout au long du *Sūtra du Diamant*, nous trouvons dans chaque chapitre, les explications qui nous enseignent comment gérer notre cœur, afin d'obtenir une vie de nirvāna, dans laquelle nos corps et cœur seront sans souci et sans crainte.

Dans le chapitre 18 du *Sarvāstivādin Vinaya*, il est dit que, dormir en s'y consacrant tout entier et sans autre pensée illusoire, procure cinq bénéfiques :

Si le bhiksu ne pense à rien et s'endort en s'y consacrant tout entier, il obtient cinq bénéfiques :

1. Le sommeil sans dérangement.
2. L'esprit qui reste éveillé.
3. L'absence de cauchemars.
4. La protection des êtres divins, durant le sommeil.
5. Le cœur qui pénètre facilement dans l'état de contemplation de l'Eveil.

Dans l'école Chan, manger et dormir sont de grandes pratiques. Le pratiquant, qui ne sait pas discipliner son esprit et ordonner son cœur, passe la journée à suivre le courant karmique, comme les zombis oniriques. La nuit, il laisse vagabonder ses idées et se crée des états d'âme en fonction des circonstances, comme ces rêves dans les rêves : déments et imprécis ! Avoir un sommeil paisible et sans pensée vagabonde demande la pratique de bons karmas.

Comme il est dit dans le poème du chapitre 19 du *Mahāparinirvāna-sūtra* :

Le corps n'exerce pas de mauvais karma, la bouche ne commet aucune des quatre fautes,
Le cœur ne recèle pas de scrupules, on pourra dormir en paix.
Le corps et le cœur ne sont pas dévorés d'anxiété, ils restent calmes et éteints,
On obtient l'insurpassable joie, on pourra dormir en paix.
Le cœur n'a pas d'attachement, on s'éloigne des rivaux et des ennemis,
En vivant dans l'harmonie et sans querelles, on pourra dormir en paix.
Si on ne commet pas de mauvais actes, si, souvent on se sent honteux,
Si on croit à la rétribution karmique, on pourra dormir en paix.
Si on respecte ses parents, si on ne nuit pas à la moindre vie,
Si on ne vole aucun bien d'autrui, on pourra dormir en paix.
En soignant ses six sens, en se rapprochant des hommes de bien,
En anéantissant les quatre démons, on pourra dormir en paix.

L'apaisement des corps et cœur, le savoir vivre, jour et nuit, sans crainte et sans ennui... Tout vient de la purification de nos trois karmas ! Pour affirmer l'existence d'un monde dharma paisible, le *Sūtra du Diamant* rejette toutes les apparences illusoire des attachements.

Mais, si on ne peut penser, ni s'attacher, comment pratiquer la voie ?

Un jour, le maître Chan, Daoguang, demanda conseil au maître Chan, Dazu Huihai :

« Maître ! Dans vos applications courantes, avec quel cœur vous exercez-vous, à la pratique de la Voie ? »

« Je n'ai pas de cœur pour me servir, ni de voie pour pratiquer », répondit Maître Dazu.

« Maître ! Si vous n'avez pas de cœur pour vous servir, ni de voie pour pratiquer, pourquoi donnez-vous, tous les jours, des lectures de dharma, pour guider les disciples ? » demanda Maître Daoguang, l'air perplexe.

« Je n'ai ni toit, ni sol. Vers où pourrais-je guider les gens ? »

« Tous les jours, vous rassemblez les gens pour parler dharma, n'est-ce pas là, guider les gens ? »

« Ne me surestime pas : je sais à peine parler, comment pourrais-je parler dharma ? Mes yeux ne voient personne. Comment peux-tu dire que je guide les gens ? »

« Maître ! Vous avez réellement parlé dharma et guidé les disciples. Comment pouvez-vous le nier ? N'est-ce pas là, mentir ? » s'insurgea, révolté, Maître Daoguang.

« Je n'ai même pas de langue, comment pourrais-je mentir ? » répondit calmement, Maître Dazu.

« Serait-il possible que les mondes, matériel, sensible, inerte, votre existence et la mienne, les phénomènes... soient tous irréels ? »

« Non, ils sont bien réels ! »

« S'ils sont réels, pourquoi faut-il les nier ? »

Maître Dazu répondit calmement :

« Ce qui est irréel, il faut le nier ; ce qui est réel, il faut aussi le nier. »

L'explication canonique du neuvième chapitre a pour but, de révéler que, pour les quatre *phala* de l'hinayana, il n'y a ni illusions à rejeter, ni fruits à obtenir. Ainsi, le pratiquant ne doit nourrir aucune pensée, ne s'attacher à aucun esprit illusoire, qu'il soit commun ou saint.

Comme le disait le maître Chan, Baizhang :

Aucun acte malsain, aucune différence entre l'autre et moi, ne seront engendrés par un homme si, dans l'esprit de cet homme, il n'y a rien à chercher, rien à obtenir. C'est comme englober le Mont Sumeru dans un grain de moutarde : si cet homme ne ressent pas la moindre pensée avide, il sera capable d'absorber toute l'eau des quatre océans ; s'il n'est dérangé par aucune parole, bonne ou mauvaise, si, en toute circonstance, il ne laisse aucune place au doute, au trouble, à la colère ou à la joie, il sera un homme sans souci.

Celui qui ne cherche pas, n'aura pas de souci ; celui qui n'a pas de souci, est un homme honorable ! Il parcourt toute la journée, le champ des honneurs et des richesses, ainsi que l'immensité de l'univers, sans être souillé par la moindre poussière.

Parer majestueusement les terres des bouddhas, sans pour autant, s'y attacher

Texte original

Bouddha dit à Subhuti : « Qu'en penses-tu ? Jadis, dans la résidence du *Dipankara-buddha*, le *Tathāgata* a-t-il reçu quelque dharma ? »

« Non, *Bhagavat* ! Dans la résidence du *Dipankara-buddha*, le *Tathāgata* n'a reçu aucun dharma. »

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Est-ce que les bodhisattvas ont rendu majestueuses les terres des bouddhas ? »

« Non, *Bhagavat* ! Et pourquoi ? Car, rendre majestueuses les terres des bouddhas, n'est pas vraiment *rendre majestueuses*, on l'appelle seulement *rendre majestueuses*. »

« Subhuti ! C'est pourquoi les bodhisattva-maha-sattva doivent ainsi éveiller le cœur pur : ils ne doivent s'attacher, ni aux formes, ni aux sons, ni aux odeurs, ni aux goûts, ni

aux sensations, ni à la pensée... Le cœur pur doit être éveillé sans aucun attachement.

Subhuti ! Si une personne a un corps aussi grand que le Mont Sumeru, Penses-tu que ce corps est grand ? »

Subhuti répondit : « Très grand, *Bhagavat* ! Et pourquoi ? Parce que le corps que décrit Bouddha, est le corps sans apparence ; aussi, il dit que ce corps est grand. »

Commentaire

Dans le neuvième chapitre, Bouddha a levé les doutes que les pratiquants du bouddhisme Hinayana, pouvaient avoir sur l'atteinte des quatre *phala*. Il l'a fait pour les guider et les aider à passer du petit au grand véhicule, en leur enseignant que, dans le Dharma du Non-agir, il n'y a rien à démontrer et rien à percevoir. Etant donné que les quatre *phala* ne sont ni perceptibles ni démontrables, doit-on en déduire que, durant ses trois grands *asamkhyeya-kalpa* de pratique, Bouddha, lui même, n'aurait acquis aucun dharma ? Et le juste, le majestueux du *Buddha-phala* serait-ils eux aussi, inexistant ? Bouddha savait que tout le monde se poserait ces questions, c'est pourquoi, dans ce dixième chapitre, il apporte des réponses précises.

- I. Recevoir la prédiction d'être Bouddha et ne pas s'y attacher.
- II. C'est avec la pureté du cœur, qu'on rend majestueuses les terres des bouddhas.
- III. C'est en ne s'attachant à rien, qu'on peut prendre la résolution de Mahayana.
- IV. Le dharmakāya est sans apparence et incommensurable.

Les sūtras ont relaté plusieurs exploits remarquables réalisés par Bouddha durant sa pratique. Dans ces occasions, il a enduré des choses quasi insupportables, réalisé des exploits apparemment impossibles, allant jusqu'à se briser un os pour en faire un pinceau à écrire, utiliser son sang en guise d'encre et sa peau comme papier, afin que le dharma puisse se propager et se perpétuer. Durant des kalpas, Bouddha a tout sacrifié matériellement et, spirituellement, il n'a pas hésité à renoncer à la fortune, aux palais, carrosses, et serviteurs... Chaque millimètre carré du monde est la preuve du Dana de Bouddha.

I. Recevoir la prédiction d'être Bouddha et ne pas s'y attacher

Bouddha a reçu la prédiction qu'il serait Bouddha. *Dipankara-buddha* lui a-t-il conféré le dharma pour devenir Bouddha ? A-t-il reçu quelque chose ?

Il est dit dans le *Mahā-prajñā-paramita Sūtra* :

Comme ils ne s'attachent à aucun dharma, les bodhisattva-mahā-sattva ont pu passer de cette rive à l'autre rive ; s'ils conservent le moindre attachement, ils ne peuvent passer de cette rive à l'autre.

Les deux rives ne sont pas très éloignées l'une de l'autre ; les hommes ordinaires et les *dviyāna*, peuvent traverser l'océan des douleurs de la vie et de la mort et atteindre le nirvāna, s'ils ne s'attachent à aucun phénomène. Bouddha, lui, a-t-il reçu quelque chose dans la résidence du *Dipankara-buddha* ? Subhuti a répon-

du : « Non, *Bhagavat* ! Dans la résidence du *Dipankara-buddha*, le *Tathāgata* n'a reçu aucun dharma ». Car, s'il pensait avoir reçu un quelconque dharma, ce serait la preuve qu'il était resté attaché aux apparences du *moi*, de l'*autre*, des *êtres* et du *temps* ; Or, si ces quatre apparences ne sont pas vidées, comment devenir Bouddha ? Il y a deux sortes de prône : le premier s'adresse aux hommes ordinaires, pour leur enseigner qu'ils possèdent tous la nature de Bouddha et qu'ils peuvent, tous, devenir de futurs bouddhas ; le second est destiné aux bodhisattva-maha-sattva, c'est-à-dire les bodhisattvas à partir de la huitième terre, ceux qui sont entrés dans le rang *an-ābhoga*, tel *Dipankara-buddha* qui a révélé à Sumedha qu'il serait *Sakyamuni-buddha*.

Il faut éliminer la vision erronée et perverse de ceux qui pensent que *Dipankara-buddha* lui a conféré le dharma pour devenir Bouddha et que Bouddha, lui aussi, possède quelque merveilleux et secret dharma. C'est à cause de cette erreur que leur cœur reste tourné vers l'extérieur et qu'ils ne se concentrent pas dans leur pratique, pour chercher leur propre nature. Bouddha a été conféré Bouddha pour sa pratique durant des kalpas et non pas, grâce à la prédiction du *Dipankara-buddha*.

Dans le *Tathāgatagarbha-mahāvaiṣṭya-sūtra*, il est dit :

Bouddha dit : « Kasyapa ! Comprendre que les afflictions viennent de causes et conditions, est appelé le Bodhi. Kasyapa ! Que veut dire comprendre les afflictions nées de causes et conditions ? C'est comprendre que tout dharma est sans nature propre et sans naissance. Une telle forme de compréhension, est appelée Bodhi. »

Quand un adepte a, réellement obtenu le Bodhi, même si, ultérieurement, ce Bodhi lui est retiré, il reste sans vie et sans mort, le commun et la sainteté coexistent, l'être et le Bouddha ne sont pas différents. Le Bodhi et le Kleśa sont, en fait, dépourvus de nature propre : ils proviennent de causes et conditions et ils disparaissent aussi par les causes et conditions. L'expression « conférer de devenir Bouddha » est aussi un signe de bienveillance des bouddhas ; c'est pour consoler les êtres de nature fragile, que Bouddha a établi les quatre phala pour les pratiquants Hinayana, les dix terres pour les pratiquants Mahayana, la prédiction de devenir Bouddha, etc. C'est comme dans la parabole de « l'embellissement des villes », dans le *Sūtra du Lotus* : Les bouddhas ont métamorphosé des villes, pour les rendre magnifiques et majestueuses, suscitant ainsi l'admiration des êtres, qui retrouvent le courage d'abandonner le petit véhicule, pour rejoindre le grand et d'aller résolument de l'avant. Bouddha profite du fait que *Dipankara-buddha* ne lui a rien appris et qu'il n'a reçu aucun dharma, pour dissiper les ombres dans le cœur des êtres.

Dans la vie courante, nous sommes souvent à la recherche d'un phénomène ou d'un *dharani* magique, qui pourrait nous procurer une famille heureuse et un emploi gratifiant. Certains adeptes bouddhistes qui, parfois fréquentent les pagodes, récitent les sūtras et font des dons ; pourtant, au moindre revers, sentimental, professionnel ou physique, ils reprochent aux bouddhas de ne pas les protéger. Le Dharma n'est pas un article d'échange à bon marché ; notre relation avec les bouddhas et les bodhisattvas doit avoir pour but, d'accroître notre foi, de récolter les mérites des bons actes et de pouvoir passer le seuil de la terre d'élection des bouddhas. Nous n'utilisons la pureté des sūtras et mantras, que pour communiquer avec les bouddhas.

La richesse a ses causes et effets, la santé a les siens. La bonne rétribution karmique vient de la pratique des dix bonnes actions. Dicter un nom de Bouddha, réciter un sūtra ou un mantra, ne peuvent éliminer nos mauvais karmas si notre repentance n'est pas sincère.

Il existe un mantra qui peut nous apporter joie et paix :

La bienveillance peut subjuguier tous les démons.

*La compassion peut éloigner tous les influx
néfastes.*

La joie peut satisfaire tous les vœux.

*L'équanimité peut nous initier au langage
secret des bouddhas.*

La bienveillance, la compassion, la joie et l'équanimité, sont les mantras suprêmes de notre cœur. Ils peuvent subjuguier tous les démons, dissiper toutes les rancunes et nous permettre d'être, jour et nuit, aux côtés de Bouddha.

Bouddha a reçu la prédiction de *Dipankara-buddha*, mais il ne s'y est pas attaché ; ainsi, il n'y a pas de dharma enseigné, ni d'enseignant ; l'homme et le dharma sont inexistantes : Voilà le véritable prône.

Il était une fois, un adepte bouddhiste qui, pressé d'obtenir l'illumination, avait modelé une statue de Bouddha et la transportait avec lui tous les jours, pour pouvoir respectueusement, lui faire des offrandes en tout lieu.

Un jour, il alla dans une pagode, posa la statue sur l'autel et alluma l'encens. Or, il remarqua que la fumée de son encens s'envolait vers les autres statues. Il se dit alors : mon Bouddha n'arrive pas à sentir le parfum de mon encens, il faut que je trouve une

solution. Alors, une idée lui vint : Il perça un trou dans le nez de sa statue, y attacha une boucle d'encens et se dit : dorénavant, ma statue de Bouddha pourra jouir du parfum de mon encens.

Quelques jours plus tard, le nez de la statue qui était originellement blanc, devint tout noir. Alors, il eut une illumination subite et comprit que, par sa stupidité et son avidité, il avait détérioré sa superbe statue de Bouddha.

Cette histoire de statue de Bouddha au nez noirci par le comportement stupide de son propriétaire, peut paraître ridicule. Pourtant en y réfléchissant bien, ne met-elle pas en lumière l'avidité et l'ignorance de notre cœur ? Toute la journée, nous portons la statue de Bouddha sur notre dos pour mendier les mérites, sans savoir qu'il y a, dans le fond de nous-mêmes, une statue de Bouddha infiniment majestueuse, vers laquelle s'élève en volutes, la fumée de l'encens des préceptes et des mérites.

II. C'est avec la pureté du cœur, qu'on rend majestueuses, les terres des bouddhas

Ci-avant, il est expliqué pourquoi il est dit dans le texte, que *Dipankara-buddha* n'a enseigné aucun dharma et que Bouddha n'a rien reçu. Dès lors, tous les mérites des pratiques des bodhisattvas, sont donc retournés au Bodhi-phala. Alors, pourquoi Bouddha dit-il que les bodhisattvas n'ont pas rendu majestueuses, les terres des bouddhas ? La raison en est, comme il est dit dans le texte, que : « rendre majestueuses les terres des bouddhas » n'est pas vraiment *rendre majestueuses*, on l'appelle seulement *rendre majestueuses*. »

Nous allons commencer par l'expression « rendre majestueuses les terres des bouddhas » : Si Bouddha parle de « rendre

majestueuses les terres des bouddhas », c'est pour apprendre aux bodhisattvas du niveau « des dix degrés de la demeure », qu'il faut prendre de grandes résolutions et utiliser les mérites de la pratique des six *Paramita*, pour parer les terres des bouddhas, puis, retourner ces mérites au *Buddha-phala*. Ainsi le bodhicitta sera fortifié et les bodhisattvas ne redescendront pas au niveau des pratiquants Hinayana. C'est pourquoi, Bouddha décrit d'abord des terres de bouddhas majestueuses, afin que les êtres ne s'attachent pas aux mérites des royaumes divin et humain, ni à ceux des *dviyāna*.

- « *Rendre majestueuses* les terres des bouddhas » est une vérité simulée, c'est l'apparence fictive de l'enseignement efficace.
- « N'est pas *rendre majestueuses* » est une vérité de la vacuité : comprendre que tous les phénomènes sont vides par leur absence de nature propre et sans attache, et qu'aucune apparence, aussi majestueuse soit-elle, n'est durable.
- « On l'appelle *rendre majestueuses* » : le cœur n'étant pas attaché aux apparences majestueuses, on peut pénétrer dans l'Ultime vérité de la Voie médiane : la simulation ne perturbe pas la vacuité ; il n'y a pas de dualité entre elles et le cœur reste immuable.

Nous étudions le *Sūtra du Diamant*, il faut comprendre que la simulation et la vacuité ne se gênent pas entre elles. Comme dit le poème :

Les bambous sont denses mais ils laissent passer
le cours d'eau,

La montagne est haute mais elle n'empêche pas
les nuages de planer.

Pour réussir tous les dharmas et rendre majestueuses toutes les terres des bouddhas, il faut sans cesse examiner son intérieur durant sa pratique, et vérifier qu'on ne s'écarte pas de la juste voie.

Dans le chapitre 22 du *Kuśala-mūla-saṃgraha*, il est écrit :

Bouddha dit à Sariputra : « Il faut façonner le cœur bodhisattva en trois points, lesquels ?

Il faut être persévérant et de bonne volonté, pour chercher à progresser dans la voie du Dharma ; penser que ce sont les sūtras des mahayana-bodhisattva et que, grâce à eux, on peut accroître ses propres bonnes racines et celles de tous les êtres.

Il faut faire partie de la suite des Vénérables, les servir avec respect, en espérant pouvoir entendre un quatrain générateur de bonnes racines. Ensuite, il faut se conformer aux enseignements, sans les contrarier, sans reculer, et leur accorder toujours plus de respect.

Il faut toujours être sévère envers soi-même : c'est à cause de mes mauvais karmas antérieurs que je n'ai pas l'occasion d'entendre le Dharma et non par la faute des Vénérables. C'est pourquoi, aujourd'hui, je dois suivre attentivement les Vénérables, afin que tous les mauvais karmas puissent être éliminés.

Tel est le vrai cœur bodhisattva. »

L'aspect majestueux des terres pures vient de la pratique. La Terre pure d'Amitabha Bouddha possède des sols pavés d'or, des pavillons ornés de sept joyaux, des lacs remplis de huit sortes d'eau de mérite... Tout cela a été acquis grâce aux quarante-huit grands vœux du *Dharmākara-bhikṣu*.

Et la Terre pure de Bouddha, où se trouve-t-elle ?

Il est dit dans le *Commentaire du Sūtra du Diamant* du sixième patriarche Huineng :

La Terre des bouddhas, c'est la merveilleuse nature des bouddhas, le cœur sincère des êtres. A l'extérieur, elle ne s'imprègne pas de l'impureté des six perceptions ; à l'intérieur, il n'existe pas de différenciation entre moi et les autres. Elle est à l'abri de toute destruction, c'est pourquoi, elle est appelée Terre des bouddhas.

Où se trouve la Terre pure bouddhique ? Elle est dans le cœur pur et la nature merveilleuse de tous les êtres et de tous les bouddhas. Elle se trouve ici et maintenant, si nous nous sommes libérés des six perceptions et des quatre apparences.

Dans le chapitre *Royaume des bouddhas* du *Vimalakīrti Sūtra*, il est dit :

Un jour, alors que Bouddha donnait lecture, Sariputra eut un doute et vint lui demander conseil.

« Bouddha ! Pourquoi les terres pures des bouddhas des dix directions sont-elles toutes, pures, merveilleuses et majestueuses, et pourquoi, seul votre monde *Saha*, est-il rempli de pentes, de broussailles épineuses, de graviers, de rochers, et d'ordures ? »

Bouddha pointa son orteil vers le sol et, immédiatement, toutes les souillures disparurent. Une terre pure, parée de milliers de précieuses ornements apparut. Et Bouddha dit :

« Sariputra ! Ma Terre bouddhique est en fait, pure et merveilleuse. C'est parce que je dois guider des êtres de nature vile, que je montre l'impureté des actes malveillants. Les divins et les humains n'ont pas les mêmes conditions de vie, parce que les mérites et les rétributions karmiques de chacun sont différents. Ainsi, Sariputra ! Celui qui a le cœur pur, voit l'aspect majestueux du monde Saha, sans aucune souillure ».

Le Soleil et la Lune brillent dans le ciel, les aveugles ne les voient pas, mais ce n'est pas la faute du Soleil ou de la Lune.

Comment pourrons-nous purifier le cœur et rendre majestueuse la Terre de Bouddha ? Il existe trois manières de procéder :

1. Pour la terre de Bouddha mondaine : Bâtir des pagodes, imprimer des sūtras, pratiquer le Dana.
2. Pour la terre de Bouddha des hommes : Etre sympathique et respectueux envers tout le monde, regarder tous les hommes comme de futurs bouddhas et vivre en harmonie avec eux.
3. Pour la terre de Bouddha de notre nature propre : Ne pas se créer d'illusions et garder un cœur immuable. Si nous ne cherchons pas à l'extérieur, nous serons en communication avec la Voie.

En réalité, quelles relations y a-t-il entre « rendre majestueuse la Terre de Bouddha » et notre « vie et mort » ? Que devons-nous faire pour ne pas nous éloigner de la Voie, orner notre cœur, notre

famille, nos relations avec autrui, et aussi réussir d'innombrables et majestueuses terres de bouddhas ? Si nous ne transcendons pas d'abord les graviers, broussailles, ravins, coteaux... de notre intérieur, comment pourrions-nous faire apparaître la Terre dorée de Bouddha, lisse comme un miroir ?

1. En transcendant l'avidité, on obtient la richesse.
2. En transcendant la colère, on obtient la compassion.
3. En transcendant l'ignorance, on obtient la lumière.
4. En transcendant la différence entre amis et ennemis, on obtient l'esprit d'égalité.
5. En transcendant les pensées illusoire, on obtient la tranquillité.
6. En transcendant les pleurs, on obtient la paix et la joie.

La Terre paisible et lumineuse, est obtenue en transcendant d'abord les illusions obscures de notre cœur. Si le cœur est pur, tout naturellement, ce que les six organes de perception voient et entendent sont les musiques dharmiques de la diction des mots : *Bouddha, Dharma, et Sangha.*

III. C'est en ne s'attachant à rien, qu'on peut prendre la résolution de Mahayana

L'une des idées essentielles du *Sūtra du Diamant* est que : « Le cœur pur doit être éveillé, sans aucun attachement ». Si l'on peut saisir cette aptitude, on sera muni des yeux de la sagesse, qui nous dévoileront tous les trésors de la montagne de diamant.

Il est dit dans le texte : « Les bodhisattva-maha-sattva doivent ainsi éveiller le cœur pur. Ils ne doivent s'attacher, ni aux formes,

ni aux sons, ni aux odeurs, ni aux goûts, ni aux sensations ni à la pensée ; le cœur pur doit être éveillé sans aucun attachement ». Partant de l'idée qu'il n'y a aucun dharma à apprendre et que personne ne l'a obtenu, Bouddha veut montrer aux êtres la vacuité du *Buddha-phala* et qu'il ne faut avoir aucune volonté de possession, ni s'obstiner à rechercher un dharma perceptible. La nature du *Buddha-phala* étant vacante, il faut encore moins, avoir le désir de rechercher l'aspect majestueux des terres des bouddhas. C'est ainsi que Bouddha a utilisé les exemples du *Buddha-phala* et des terres majestueuses, pour expliquer aux bodhisattvas que « sans aucun attachement » revient, en fait, à « éveiller son cœur pur ».

Dans le chapitre 3 du *Viśeṣa-cintabrahma-pariprcchā*, il est dit:

Bouddha ne cherche pas à sortir les êtres de la vie et la mort, ni à les conduire vers le nirvana. Il cherche à faire disparaître leurs illusions de vouloir faire la différence entre ces deux apparences. Car personne n'a réellement traversé l'océan de la vie et la mort et atteint le nirvana. Et pourquoi ? Parce que tous les phénomènes sont égaux : il n'y a pas d' « aller et venir » ; il n'y a pas de « sortir de la vie et la mort », ni d' « entrer dans le nirvana ».

Le cœur n'a pas d'attache, l'esprit ne nourrit aucune convoitise envers les aléas de la vie quotidienne, les circonstances, tristes, joyeuses, favorables ou défavorables... Il faut vivre en suivant les affinités et l'on pourra ainsi, éviter beaucoup d'implications karmiques !

Le maître Chan, Wu-Guo, avait fait retraite dans les bois, pour méditer. Durant vingt ans, il eut à son service, une femme et sa fille. Comme il ne parvenait pas à trouver l'illumination, il décida de quitter la forêt pour chercher un maître et la Voie et trouver sa propre image. La mère et la fille lui cousirent une robe ouatée et préparèrent quatre pièces d'or, à lui offrir pour ses frais de route.

Le maître Chan accepta l'offrande et continua à méditer cette nuit-là. Durant sa méditation, il vit un jeune homme, qui s'en venait, une bannière à la main, suivi par une troupe de musiciens et de serviteurs. Ils arrivèrent devant lui, déposèrent, à ses pieds, une grande fleur de lotus et l'invitèrent à s'installer dessus. Le maître Chan pensa : je suis de l'école Chan, je ne pratique pas le Jingtū, je ne dois pas convoiter cette situation. Le jeune homme répéta son invitation en lui disant de ne pas laisser passer une si belle occasion. Mais le maître Chan se contenta de prendre une clochette et de la déposer sur la fleur de lotus. Peu après, la troupe s'en alla.

A l'aube, le maître Chan s'apprêtait à partir, quand les deux femmes arrivèrent, la clochette à la main, et lui demandèrent d'un air étonné : « Elle est à vous, n'est-ce pas ? Pourtant, c'est très bizarre ! Hier soir, la jument a mis bas, un poulain mort-né et le palefrenier a trouvé votre sonnette dans le ventre de la jument. Je ne comprends pas comment elle a pu y entrer... »

A ces mots, Maître Wu-Guo fut inondé d'une sueur froide et il écrivit le poème suivant :

Une robe de bonze, une peau,
Quatre pièces d'or, quatre pattes ;
Si je n'avais un puissant pouvoir de
concentration,
J'aurais pu devenir votre cheval.

C'est grâce à son désintéret pour une situation pourtant attirante, que Maître Wu-Guo a évité la rétribution karmique, qui l'aurait fait renaître dans le ventre de la jument. Si notre cœur a des attachements, nous convoiterons des situations illusoire. Si nous nous attachons à la soif des désirs, nous subirons le sort des prêtés ; si nous restons attachés à la haine et à la vengeance, nous subirons le sort des asuras ; si nous restons ignorants, nous subirons le sort des animaux...

Bouddhas connaît bien le caractère et les habitudes des êtres, c'est pourquoi il utilise la tranchante épée de diamant, pour extirper les puéraires qui envahissent notre cœur ; c'est pourquoi il nous apprend à ne pas chercher aveuglément des pouvoirs surnaturels, ni à nous attacher aux circonstances extérieures, qu'elles soient bonnes, mauvaises, belles ou laides. Les trente-deux chapitres du *Sūtra du Diamant* sont tous une recherche de la source du cœur ; ils nous guident pour retourner vers la vérité originale, afin que nous ne nous laissions pas éblouir par les fards et les maquillages et devenions des hommes insouciant, dotés d'une vision juste.

Quelle est la vraie liberté ? Il suffit de l'exiger de notre cœur volage. Face aux sentiments continuellement changeants, il suffit de demander à notre cœur vagabond, de suivre les affinités et de ne rendre malheureux, ni les autres ni nous-mêmes. Face aux ragots et discordes, puis-je rester calme ? Face aux honneurs et profits, puis-je les transcender et rester indifférent ? Devant la mort, puis-je garder la juste pensée ? Si nous pouvons simplement contrôler notre cœur illusoire, nous pourrions sortir de la prison constituée par les quatre *mahābhūta* et cinq *skandha*, et vaincre tous les troubles de notre vie quotidienne.

Après son illumination, le maître Chan, Jing-Pi-Feng, avait réussi à renoncer à tous les désirs mondains, excepté à un bol en

jade qui lui tenait à cœur. Chaque fois qu'il entraît dans le recueillement de la contemplation, il le mettait bien en vue, avant de se concentrer.

Un jour, Yema, le dieu de la mort, envoya ses démons à sa recherche, car son heure était venue. Mais, comme Jing-Pi-Feng était abîmé dans le plus profond recueillement, il était invisible et les démons ne le trouvèrent pas. Après quelques jours, ils s'inquiétèrent : sans le maître Chan, comment s'acquitter de leur mission ? Alors, ils interrogèrent le génie du lieu et lui demandèrent comment faire pour sortir le maître Chan de son recueillement. Le génie de la maison leur répondit : « Maître Jing-Pi-Feng est un homme illuminé, il n'y a plus rien qui puisse l'attirer, à part le bol en jade. Si vous essayez de prendre le bol, peut-être en sera-t-il perturbé... »

Les démons suivirent ce conseil : ils trouvèrent le bol en jade, et se mirent à jouer avec. Maître Jing-Pi-Feng en eut le cœur meurtri et réapparut pour sauver son bol. En le voyant, les démons applaudirent en criant : « Viens ! Viens avec nous chez le Yema ! » A ces mots, Maître Jing-Pi-Feng comprit que sa cupidité d'un instant, allait anéantir sa vie de sagesse. Immédiatement, il prit le bol, le brisa en mille morceaux et retourna dans son recueillement.

Dans le vide, on entendit résonner un poème :

Si quelqu'un veut prendre Jing-Pi-Feng,
Il faut d'abord que ses chaînes puissent
emprisonner le Néant ;
S'il arrive à emprisonner le Néant,
Il viendra ensuite prendre Jing-Pi-Feng.

Dans le cœur de chacun, il y a toujours un « bol en jade », qui peut s'appeler fortune, réputation, amour, pouvoir, etc. Si l'on n'a pas le courage de le laisser tomber, comment pourra-t-on atteindre le lieu de retraite paisible, spirituel et sans attache ?

IV. Le dharmakāya est sans apparence et incommensurable

Bouddha a pris comme exemple, une masse aussi grande que le Mont Sumeru, pour montrer que le dharmakāya sans apparence, est, lui, incommensurable. Car, bien que le Mont Sumeru soit gigantesque, on peut encore estimer sa taille et sa forme ; par contre, l'apparence du dharmakāya ne peut être décrite par des mesures et des normes mondaines. Ainsi, le texte dit : « Le corps dont parle Bouddha, est le corps sans apparence, c'est pourquoi je réponds que ce corps est grand ». Ce corps sans apparence, est différent du corps avec apparence du Mont Sumeru, c'est en fait le dharmakāya.

Bouddha recommande aux pratiquants de ne pas s'attacher aux prédictions, aux terres majestueuses ou aux phalas. Atteindre le *buddha-phala*, est comme obtenir le *dharmakāya* sans apparence et ce dharmakāya, il ne faut pas non plus, s'y attacher.

Il est dit au chapitre 2 du *Suramgama Mahāsūtra* :

Depuis le commencement des temps, tous les êtres se considèrent eux-mêmes comme des objets. Ils perdent leur nature primitive, se laissent entraîner par les objets et y distinguent le grand et le petit. S'ils peuvent ignorer les objets, ils seront comme le Tathāgata, qui est de corps et d'esprit pleinement satisfaisants et qui, sans besoin d'espace,

peut, avec la pointe d'un poil, recouvrir les terres des dix directions.

L'apparence de la pointe du poil et celle du Mont Sumeru peuvent s'accorder ensemble ; comme il est dit : la pointe d'un poil peut recouvrir les terres des dix directions, une goutte d'eau peut dévoiler dix mille phénomènes de l'univers.

Un adepte demanda, un jour, conseil au maître Chan, Wu-De :

« Le cœur reste le même, pourquoi fait-on la différence entre grand et petit ? »

Le maître Chan ne lui répondit pas directement. Il lui dit :

« Ferme les yeux et construis mentalement un rempart. »

L'adepte s'exécuta.

« Construis maintenant en imagination, une plume d'oie. »

L'adepte s'exécuta de nouveau.

« Quand tu construis le rempart et la plume d'oie, le fais-tu en empruntant le cœur de quelqu'un d'autre, ou avec le tien ? Le rempart et la plume d'oie ont été construits avec le même cœur, comprends-tu maintenant que le cœur peut être grand ou petit ? »

Dans le monde, quel est l'objet le plus grand ? Quelle action est la plus rapide ? Le Mont Sumeru n'est pas le plus grand et l'éclair n'est pas le plus rapide. C'est notre pensée qui l'est : Elle englobe les trois mille mondes... Les notions de grand ou de petit, ne sont que des appellations mondaines. Dans ce dixième chapitre, Bouddha démonte, pièce par pièce, les différents obstacles causés par les apparences de prédictions, de terres majestueuses, de fruit de bouddhité... « Sans aucune attache » ne veut pas dire ne pas emmagasiner les mérites de bonheur et de sagesse et certainement pas, s'attacher aux visions erronées du « sans prédiction », ou du

« sans fruit de bouddhété », c'est pour nous montrer que la nature propre dispose originellement de la superbe terre de Bouddha et du majestueux dharmak  ya sans apparence.

Un disciple bouddhiste ne laisse passer aucune occasion de faire une bonne action. Les aides matérielles sont bénéfiques aux êtres, mais les aides spirituelles, avec un cœur et un esprit limpides, sont encore meilleures. Le matériel est limité, le sentiment, lui, est infini. Les quatre offrandes venues du cœur, peuvent embellir autrui et soi-même :

1. Une cassolette d'encens ne vaut pas un pétale parfumé.
2. Un bouquet de fleurs ne vaut pas un sourire.
3. Un verre d'eau de source ne vaut pas une pensée pure.
4. Une diction du nom de Bouddha ne vaut pas un compliment.

La majestueuse apparence physique de Bouddha, est issue du respect et de la compassion envers tous les êtres. Peu importe la valeur de l'encens : il ne peut égaler le parfum d'un pétale ; l'eau, aussi naturelle qu'elle semble être, peut être polluée, elle ne peut égaler la pensée pure ; toutes les fleurs finissent par se faner, elles ne peuvent égaler la chaleur d'un sourire et la force de milliers de dictions du nom de Bouddha, ne vaut pas un compliment, qui lui, peut inciter autrui à cultiver de bonnes racines.

**Autant de sept bijoux que de grains
de sable dans le Gange,
ne peuvent égaler le Dharma du Non-agir**

Texte original

« Subhuti ! S'il y avait autant de fleuves Gange que de grains de sable dans le Gange lui-même, qu'en penses-tu : Tous ces grains de sable contenus dans tous ces fleuves, seraient-ils nombreux ? »

Subhuti dit : « Innombrables, *Bhagavat* ! On ne peut déjà pas compter le nombre de ces fleuves, à plus forte raison, la totalité des grains de sable qu'ils contiennent ! »

« Subhuti ! Je vais te dire une vérité, s'il y a des hommes et de femmes de bien, qui pratiquent le Dana avec les sept bijoux des trois-mille univers, en nombre équivalant à la quantité de grains de sable de tous ces fleuves, les mérites qu'ils engendrent sont-ils nombreux ? »

Subhuti dit : « Très nombreux, *Bhagavat* ! »

Bouddha dit à Subhuti : « Si des hommes et des femmes de bien peuvent expliquer ce sūtra à quelqu'un d'autre, ne serait-ce que quatre vers, leurs mérites surpassent ceux des précédents. »

Commentaire

Dans le huitième chapitre, Bouddha a comparé les mérites de la pratique du Dana avec les sept joyaux des trois mille univers et l'essence de mérite de la pratique du Prajñā. Son but était de faire comprendre que les mérites du Dana des joyaux, sont des rétributions karmiques mondaines imparfaites, alors que les essences de mérite du Prajñā sont des vertus parfaites du monde transcendant. Dans ce onzième chapitre, Bouddha le redit : le Dana avec autant de joyaux que le nombre de grains de sable des Gange, ne peut égaler les mérites du Non-agir.

- I. Le don matériel élimine l'avarice et apporte d'innombrables bonheurs
- II. Apprendre ce sūtra est la meilleure offrande
- III. La compréhension approfondie de ce sūtra permet de nous libérer de la vie et de la mort
- IV. L'essence de mérite du Non-agir, est la joie permanente parfaite

Dans le texte, Bouddha dit à Subhuti : Si l'on prend comme exemple tous les grains de sable du Gange et que chaque grain de sable représente un Gange, alors, la quantité de ces grains de sable est incalculable. Si quelqu'un utilise chaque grain de ce sable pour en faire trois mille univers, remplit ces trois mille univers avec les

sept joyaux, puis, prend tous ces joyaux pour pratiquer le Dana, les mérites obtenus seront énormes.

I. Le don matériel élimine l'avarice et apporte de nombreux bonheurs

Bouddha a nourri le Dana avec cette image d'une infinité de grains de sable des Gange, infinité dans laquelle chaque grain contient trois mille univers de joyaux, pour montrer la différence de mérites entre le dharma conditionné et le dharma du Non-agir. Le Dana matériel nous permet d'éradiquer la cupidité envers les objets matériels et, par là, de guérir l'avarice intérieure. D'ailleurs, Bouddha ne nie pas complètement l'intérêt du Dana matériel. Lui aussi a connu la fortune, le trône, le royaume, les serviteurs, les carrosses, les femmes... avant de tout abandonner. Le Dana matériel qui peut satisfaire les êtres, qui peut apaiser leur colère et leur haine, apporte aussi parfois la joie dharma et l'essence de mérite du Non-agir.

Dans le *Sūtra des rizières de vertu et bonheur*, il est dit qu'il existe sept sortes de Dana, appelées « rizières de bonheur » et qui permettent de renaître au ciel :

1. La construction des stupas, des hébergements pour les monastiques et des pagodes.
2. La création de jardins, l'aménagement des sources et la plantation des arbres fruitiers.
3. La distribution de médicaments et les soins aux malades.
4. La construction de bateaux solides, pour le transport des passagers.
5. La construction de ponts pour faciliter les déplacements.

6. Le creusement de puits pour offrir de l'eau aux personnes assoiffées.
7. L'édification de toilettes publiques pour la commodité des personnes de passage.

Ces sept entreprises ont pour objectif d'apporter bénéfice aux êtres et sont issues de la bienveillance et de la compassion. Nous savons que l'une des caractéristiques des divins est de posséder un physique imposant, auquel s'ajoutent la joie et la satisfaction des cinq désirs. En fait, celui qui pratique le Dana, voit ses actes ressembler à ceux des divins. Son cœur est rempli de nobles intentions, il est donc bien naturel qu'il reçoive, en retour, joie et satisfaction.

Ainsi, quand nous lisons le *Sūtra du Diamant*, il ne faut pas le lire à moitié. Certes, Bouddha insiste sur l'aspect merveilleux de l'essence de mérite du Non-Agir, mais il ne nie pas complètement les mérites du Dana matériel. Il nous recommande simplement de partir du Dana matériel pour découvrir, par la suite, les vertus de la libération par le Non-agir. La fortune est-elle or ou serpent venimeux ? Tout dépend de la sagesse de celui qui la possède. La fortune peut apporter bénéfice à soi-même et aux autres, mais elle peut aussi être cause de rancunes et de haine, entre les membres d'une même famille.

Un jour, le roi Prasenajit se présenta devant Bouddha et lui dit :

« Bouddha ! A Srāvastī, vit un notable nommé Mahānām. Il possède d'innombrables richesses : or, argent, bijoux... et des biens immobiliers d'une valeur inestimable. Et pourtant, de toute cette richesse, il ne profite pas : Chaque jour, il ne mange que du son et des brisures de riz, avec des restes de plats rancis ; il porte des

vêtements de toile grossière et se promène dans un vieux carrosse. Il n'offre jamais de don aux sramanas ou aux brahmanes, il ne fait jamais l'aumône aux pauvres et, à l'heure des repas, il ferme soigneusement sa porte, de peur qu'un mendiant se présente chez lui.

Bouddha ! Mahānām est richissime, mais il mène une vie misérable et inquiète. Comment doit-on utiliser sa fortune pour être conforme à la voie juste ? »

« Sire ! Le cœur des gens comme Mahānām est rempli de visions perverses et d'ignorance. Ils ont amassé de grandes fortunes, mais ne savent pas en profiter, honorer leurs parents, ni régaler leurs femmes, enfants et amis. Ils ne savent pas montrer leur respect envers les sramaras et les brahmanes et ainsi, cultiver ces « rizières de bonheur », qui leur permettraient de pouvoir jouir éternellement de la joie et du bonheur. Mahānām possède la fortune, mais ne sait pas l'utiliser pour obtenir la joie mondaine et encore moins, les mérites du monde transcendant.

Sire ! L'avarice est comme une terre salée qui recèlerait un peu d'eau : à cause de son goût saumâtre, personne ne voudrait la boire et, finalement, le champ se dessècherait, alors qu'une source d'eau claire peut nourrir les plantations qui l'entourent, faire pousser de l'herbe fraîche et douce et aussi toutes sortes de fleurs et de fruits. Tous les êtres peuvent s'y baigner, boire l'eau fraîche quand ils ont soif et se régaler des fruits quand ils ont faim. Les animaux des bois environnants peuvent aussi y vivre heureux et sans crainte.

Votre Majesté ! Celui qui possède la richesse doit ressembler à une source d'eau claire et procurer aux autres, joie et utilité. Ainsi, sa vie sera riche, suffisante et insouciant et, après sa mort, il renaîtra aux cieux. »

Quelle est la longueur d'une vie ? : Rien de plus que la rosée du matin, l'éclair dans le ciel, la bulle dans l'eau, l'instant d'un clin d'œil. Quelle est la durée de la fortune ? Combien de temps, peut-elle se prolonger ? Comment gérer les fortunes limitées, pour percevoir les fortunes spirituelles, afin d'être, pour toujours, un sage entrepreneur ?

1. Cultiver les sentiments humains et non les intérêts.
2. Entreprendre les affaires communautaires et non personnelles.
3. Cultiver l'amitié et non la richesse.
4. Réaliser le « savoir se contenter » et non assouvir les cinq désirs.

Les fortunes visibles finissent toujours par périlcliter. Par contre, l'entraide mutuelle, l'échange des résultats obtenus, les recommandations des bons amis, le plaisir d'apprendre le dharma..., sont tous, des moyens surs et durables de gérer notre richesse intérieure.

II. Etudier ce sūtra est la meilleure offrande

Il est dit dans le texte : « Si les hommes et les femmes de bien peuvent expliquer ce sūtra à quelqu'un d'autre, n'en serait-ce que quatre vers, leurs mérites surpasseront ceux des précédents. » Dans le huitième chapitre, nous avons parlé de la différence entre les mérites du Dāna matériel et ceux du Dāna dharmique et aussi, des merveilleux bénéfiques qu'apporte la pratique des quatre vers de ce sūtra. Dans ce chapitre, nous allons approfondir cette notion de Dana dharmique, qui consiste à « expliquer ce sūtra à quelqu'un d'autre ».

Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* :

Il est comme ces trésors gardés dans l'obscurité :
Qui ne peuvent être vus sans lumière ;
Si personne ne vous explique le Dharma,
Vous ne pourrez l'assimiler, quelle que soit votre
intelligence.

Le commentateur de lecture est comme une torche qui dissipe l'obscurité et dévoile aux yeux des autres, les différents trésors. Si merveilleux que soit le Dharma, même les sages ont du mal à le pénétrer, si personne ne le leur explique.

Les méthodes, les objets, les intérêts du Dāna matériel et du Dāna dharmique sont tous différents :

1. Le Dāna matériel est facile à réaliser ; le Dāna dharmique a besoin d'hommes sages pour en expliquer le contenu.
2. Le Dāna matériel peut être adressé à tous les êtres ; seules les personnes ayant de bonnes racines, peuvent assimiler et appliquer le Dharma.
3. Les apports du Dāna matériel peuvent être bénéfiques ou onéreux, car le don matériel peut accroître l'avidité et la paresse. Le don du Dharma lui, est totalement avantageux : Il éveille les êtres et les incite à persévérer dans la Voie. Il est non seulement bénéfique pour soi-même, mais aussi pour les autres.
4. Le profit du Dāna matériel est temporaire, il ne peut fournir des satisfactions durables. Le Dāna dharmique soigne le cœur des hommes et sème la bonne semence, afin qu'ils puissent en bénéficier le restant de leur vie.

5. Le Dāna matériel n'apporte que la satisfaction physique ; par contre, chaque mot, chaque vers du Dāna dharmique, peut éveiller l'esprit des hommes, leur permettant ainsi de trouver l'illumination et de devenir des saints.

Nous avons comparé et jugé les avantages et les inconvénients, des mérites des deux Dāna.

Quant au « Dharma », comment doit-on le pratiquer ? Je cite ici les dix pratiques énoncées dans le *Sūtra du Diamant* :

1. Recopier le texte respectueusement.
2. Déposer avec respect le sūtra, dans les stupas et dans les pagodes.
3. L'offrir aux autres en le publiant et en le distribuant.
4. Ecouter attentivement les explications de la théorie du sūtra.
5. Expliquer aux autres, le texte et les aider à éliminer les obstacles, engendrés par les expressions littéraires abstraites.
6. Appliquer la théorie dans la vie quotidienne pour en faire bénéficier soi-même et les autres.
7. Donner des lectures en public, pour aider les autres à trouver l'illumination.
8. S'appliquer de tout cœur à réciter le sūtra et à se contempler.
9. Pénétrer dans l'océan du Dharma et réfléchir attentivement pour pouvoir assimiler ses merveilles.
10. Emettre le grand vœu de l'exercer pour atteindre enfin, le fruit de bouddhété.

Ces dix pratiques puissent-elles être les guides de notre vie quotidienne !

Pour accentuer la confiance envers les mérites de la pratique du « *Sūtra du Diamant* », je vais vous raconter une histoire :

Jadis, vivait un adepte de l'ascèse qui, tous les jours, s'acharnait à faire toutes sortes de corvées. Dès qu'il avait un moment libre, il ne le perdait pas à discuter ou à plaisanter avec les autres, mais se faisait un devoir de réciter soixante fois le *Sūtra du Diamant*. Il agit ainsi durant des dizaines d'années, sans interruption.

Un jour, il retrouva un dharma-frère qu'il avait perdu de vue depuis longtemps. Ce dernier était devenu un bonze de grand renom, qui donnait des lectures partout dans le pays. En le voyant, ce bonze lui demanda :

« Comment as-tu pratiqué durant toutes ces années ? »

« A part les corvées dans la pagode, je n'ai fait que réciter le *Sūtra du Diamant*. »

A ces mots, le dharma-frère se désintéressa de lui : S'indignant qu'il n'eût pas bien étudié la doctrine et qu'il eût continué à faire les corvées toutes ces années, il voulut prendre congé de lui, mais son frère lui dit : « Dharma-frère ! Pour une fois qu'on se revoit, je vais réciter le *Sūtra du Diamant* pour qu'il t'apporte bénédiction ! »

Il s'assit par terre et commença à réciter. Quand il commença : « *Vajracchedika-prajnaparamita Sūtra* », retentit dans le ciel, une musique sacrée ; arrivé au « *A cette époque, Bouddha se trouvait près de Shravasti* », autour d'eux se diffusa un parfum extraordinaire et, au « *A ce moment-là, dans l'assemblée, le Vénérable Subhuti se leva* », du ciel, tomba une pluie de fleurs de Mandāra !

Savoir pratiquer est mieux que savoir parler. Savoir parler, c'est avoir des yeux ; savoir pratiquer, c'est avoir des jambes, ce qui peut amener le ciel à faire pleuvoir fleurs, parfum et hymnes. Pour

devenir Bouddha, les doctrines sont les plans, mais, si l'on veut éprouver leurs côtés majestueux et merveilleux, il faudra se mettre en marche et aller de l'avant, afin de trouver l'état de nirvana dont parlent les sūtras.

Un jour, un fils demanda à son cambrioleur de père : « Papa, tu te fais vieux. Comment vais-je vivre plus tard ? Tu devrais peut-être me transmettre quelques secrets ! »

Le père répondit : « Bien ! Je te les transmets ce soir ! »

Quand la nuit arriva, le père emmena le fils dehors, ils trouvèrent une maison et se préparèrent à la cambrioler. Ils sautèrent par-dessus le mur et s'introduisirent dans la maison. Le père ouvrit l'armoire et dit au fils de se cacher à l'intérieur. Puis, tout à coup, le père se mit à crier : « Au voleur ! Au voleur ! » Le propriétaire se réveilla et chercha le voleur. Le fils, dans l'armoire, pensa : Mon père est devenu complètement fou ! Comment peut-il m'enfermer dans l'armoire et se sauver ? Que dois-je faire maintenant ? Brusquement, il pensa à une solution : il imita le cri de la souris. Le propriétaire qui, une lampe à la main, cherchait le voleur, entendit le cri de souris et se dit : « Il y a une souris dans l'armoire, donc le voleur n'y est pas ! ». Profitant de cet instant de relâchement, le fils sortit de l'armoire, éteignit la lampe, et courut hors de la maison. Le propriétaire le poursuivit. Alors, le jeune voleur eut une autre idée, il alla vers le puits et y jeta une grosse pierre. Le propriétaire arriva devant le puits et s'exclama : « Aïe ! Encore un mort aujourd'hui ! » Et il tourna les talons.

En arrivant chez lui, le fils apostropha son père :

« Pourquoi m'as-tu joué ce tour, aujourd'hui ?

- Qu'est-ce que je t'ai fait ?

- Tu m'as enfermé dans l'armoire, avant de crier au voleur !

- Et alors, comment t'en es-tu sorti ? »

Le fils lui raconta ce qui s'était passé.

Le père, très content, lui dit :

« Ô mon fils ! J'ai un héritier maintenant ! Tu as compris que pour faire face aux circonstances, on ne peut compter que sur soi-même ! Ce n'est pas quelqu'un d'autre qui peut nous transmettre quoi que ce soit ! »

Nous connaissons maintenant les mérites et les dix moyens pour pratiquer le *Sūtra du Diamant*. Quant à savoir comment gagner cet extraordinaire trésor, ce sera, comme dit le père cambrioleur de l'histoire, qu'on ne peut compter que sur soi-même, Ce n'est pas quelqu'un d'autre qui pourrait nous transmettre quoi que ce soit !

III. La compréhension approfondie de ce sūtra permet de nous libérer de la vie et de la mort

Même en possédant les trésors d'autant de trois mille univers que de grains de sable des fleuves Gange, le cœur de l'homme ne trouve pas nécessairement joie et satisfaction.

Il est dit dans le chapitre 34 du *Saddharma-smṛty-upasthāna-sūtra* :

Les trésors ne sont qu'impermanence,
Le bon dharma accroît la sagesse ;
Les biens mondains sont périssables,
Le bon dharma résiste éternellement.
Les phénomènes qui sont conforme au dharma,
Accompagnent l'homme durant des centaines et
des milliers de vie ;
Les trésors, par contre,

Ne peuvent se transmettre à la vie suivante.
Tous les trésors du monde,
Peuvent être pillés par la force ;
Les tyrans, les voleurs, l'eau et le feu,
Ne peuvent s'emparer du trésor de dharma.

Les intérêts de la pratique des quatre vers, ressemblent aux graines semées dans la rizière du dharma ; quand toutes les causes et conditions seront remplies, elles porteront fleurs et fruits de Bodhi. Les trésors du dharma ne craignent pas l'eau, le feu, les tyrans, les voleurs ou les enfants indignes ; grâce à eux, on peut monter sur le trône du Dharma. L'essence de mérite des trésors de dharma peut guider les êtres vers les royaumes purs, majestueux et éternellement joyeux, des bouddhas.

Ainsi, le *Sūtra du Diamant* répète sans cesse que la pratique de quatre vers, surpasse largement le Dana avec ses trésors d'autant de trois mille univers que de grains de sable des fleuves Gange. Les trésors mondains ne peuvent que momentanément améliorer, l'aspect extérieur de notre corps ; ils ne peuvent nous apporter la tranquillité de notre intérieur, ni nous aider à transcender l'impermanence.

Il y avait autrefois, quatre brahmanes qui pratiquaient avec persévérance. Ils possédaient chacun cinq pouvoirs surnaturels, mais restaient très anxieux devant l'arrivée de la mort. Ils se disaient que, le jour où les démons du Yema arriveraient, il leur faudrait utiliser leurs pouvoirs surnaturels pour ne pas être capturés.

Le premier se servit de son pouvoir de voler, mais il ne put se défaire de la poursuite du dieu de la mort.

Le deuxième plongea dans la mer, mais il ne put échapper au croc de la chaîne démoniaque.

Le troisième se réfugia dans le Mont Sumeru, mais il ne put éviter la hache du bourreau.

Le quatrième se cacha dans les profondeurs de la terre, mais il ne put résister à l'éboulement provoqué par le vent karmique.

Bouddha, ayant vu ces quatre brahmanes chercher vainement tous les moyens possibles pour fuir la mort, se servit de cette histoire pour avertir les bhiksus :

Dans l'air ou dans la mer, dans les montagnes ou au fond de la terre... nul endroit ne peut éviter l'arrivée de l'impermanence. Si l'on veut être immortel, il faudra réfléchir à quatre lois. Lesquelles ?

1. Tous les phénomènes sont impermanents, ne pas s'y attacher et continuer ainsi.
2. Tous les actes sont douloureux. Il faut rejeter la souffrance, s'enchanter de joie, et réfléchir ainsi.
3. Tous les phénomènes sont impersonnels. Ne pas s'attacher au moi et, cette attitude, l'adopter ainsi.
4. Eteindre les flammes des trois poisons, penser au nirvana, ne pas s'appuyer sur des pouvoirs surnaturels et pratiquer ainsi.

Accepter et respecter les enseignements saints, ne serait-ce que quatre vers, est le commencement de la libération de tous nos soucis.

Un jour, le roi Prasenajit arriva à Jetavana pour demander conseil à Bouddha. Comme il était obèse, il était trempé de sueur et tout essoufflé au moment de présenter ses respects à Bouddha.

Bouddha lui dit : « Sire, Votre Majesté est bien trop grosse ! »

Tout honteux, le roi Prasenajit lui répondit : « Bouddha ! C'est vrai que je suis vraiment trop gros ! Quelques pas suffisent à m'es-souffler et j'en suis souvent honteux et gêné. »

Bouddha lui dit : « L'homme doit sans cesse penser à contrôler son alimentation. C'est ainsi qu'il peut jouir d'une bonne santé et ne pas souffrir d'un excès de poids. De plus, sa digestion est meilleure et ce régime lui apporte le bénéfice de la longévité. »

Après avoir entendu ces paroles, le roi Prasenajit rentra au palais où il chargea un jeune homme nommé Uttara, de lui répéter à haute voix ces paroles, avant les repas. Chaque fois que le roi sentait venir la faim et voulait s'empiffrer, Uttara récitait : Votre Majesté ne doit pas oublier qu'il ne faut pas trop manger. Plus le corps est léger, moins on souffre. Cela aide à la digestion et allonge la vie. Grâce à ces paroles de Bouddha, le roi Prasenajit a pu suivre un régime et recouvrer la santé, jouir d'un corps bien portant, re-devenir agile et léger et ne plus souffrir de l'obésité.

Quelques vers permettent à l'homme de s'éloigner de la tentation de trop bien manger et donc, de garder une bonne santé. Ils peuvent aussi aider les êtres à éviter les trois poisons (avidité, colère et ignorance), à se débarrasser des charges du corps et de l'esprit et obtenir une parfaite tranquillité faite de paix et de joie.

IV. L'essence de mérite du Non-agir est la joie permanente parfaite

Le Sūtra du Diamant ne cesse de nous redire les merveilles de l'essence de mérite du Non-agir, et pourquoi ?

Dans les chapitres précédents, nous avons dit qu'il faut pratiquer le Dana matériel, car, il suffit que tu en aies la capacité : Tu peux alors facilement l'exercer et la plupart des êtres sont bien

contents de recevoir. Le Dana matériel, c'est comme se trouver devant des enfants qui ne cesseraient de pleurer et à qui l'on donnerait des bonbons et des jouets pour les calmer. Mais ce genre de pratique n'est qu'un remède temporaire et ne saurait les calmer définitivement. Par contre, le Dana avec le dharma est différent : il consiste à utiliser toutes sortes de méthodes pour prendre soin de leur émotion et leur faire comprendre que les larmes ne peuvent résoudre les problèmes. Comme le dit le dicton : « Tu dois apprendre aux enfants la manière de transformer la roche en or et non pas leur donner de l'or. »

Chacun de nous souhaite jouir d'une vie paisible et propice, peuplée de gens et de choses identiques à ceux de la Terre pure de la Joie Suprême, cette terre où ne résident que des êtres bienveillants, où l'oppression, la haine et la colère sont inconnues. Hélas, dans la vie réelle, souvent, on ne voit que l'inverse ! Amitabha-Bouddha a bâti sa Terre pure avec les quarante-huit vœux, et Sakyamuni-Bouddha, lui, se sert du monde des cinq impuretés pour réaliser sa Terre pure des dix mille mérites majestueux.

Où se trouve la Terre-pure ? Comment y parvenir ?

Dans le *Sūtra d'Amitabha*, il est dit : « Il est impossible de reconnaître dans cette terre avec peu de bonnes racines, de mérites, de vertus, d'affinités ». Que sont les bonnes racines, mérites, vertus, affinités ?

1. Les Cinq Préceptes et les Dix Bonnes Actions.
2. Les Quatre Nobles Vérités et le Noble Sentier Octuple.
3. Les trente-sept Bodhipakṣika.
4. Les quatre Saṃgraha-vastu et les six Paramita.

Pratiquer ces bons karmas revient à cultiver les bonnes racines, mérites, vertus et affinités et c'est un chemin pour la libération. L'obtention d'une vie sans souci et sans crainte, demande la préparation des bonnes racines, mérites, vertus et affinités. Au lieu de quémander et de chercher à l'extérieur, il vaut mieux contempler son intérieur ; utiliser la diction du nom des bouddhas pour calmer les disputes et la patience pour gagner l'insouciance ; employer les préceptes pour nous éloigner des angoisses, et la compassion pour cultiver de bonnes affinités.

« En commençant par notre cœur », révolutionner notre intérieur ; comme le dit le poème Chan : « Pratiquer le Chan ne demande pas nécessairement un cadre pittoresque avec montagne et rivière ; si le feu de ton esprit est apaisé, la fraîcheur viendra d'elle-même ».

Le Premier ministre de la dynastie Tang, Pei-Xiu, était un fervent adepte du bouddhisme. Son fils, Pei-Wen-De, avait réussi au concours impérial, se classant premier à l'examen d'entrée à l'Académie Han-Lin.

Pei-Xiu ne voulait pas que la réussite le rende orgueilleux et arrogant ; il l'envoya donc à la pagode pour apprendre et lui imposa de commencer par les corvées de la cuisine.

Le jeune érudit Han-Lin, travaillait durement tous les jours, portant des seaux d'eau et coupant du bois. Quand il vit le vieux bonze qui passait tout son temps à méditer, il se sentit mécontent, mais contraint d'obéir aux ordres paternels, il ne put que prendre patience. Après un certain temps toutefois, il ne put plus s'en empêcher et lui dit :

Han-Lin porte des seaux d'eau et la sueur
ruisselle sur son corps,

Comment le bonze peut-il digérer ce qu'il
mange ?

A ces mots, le vieux bonze sourit et lui répondit par deux
vers :

Une seule bague de d'encens du vieux bonze,
Peut digérer les vivres de dix-milles kalpas.

Le parfum de cet encens se répand dans les dix directions et
les trois périodes - passé, présent, futur ; il s'accorde avec l'essence
de mérite du Non-agir. Non seulement, il peut digérer les vivres de
dix-milles kalpas, mais il surpasse le Dana des sept joyaux d'autant
de trois-milles univers que de grains de sable des fleuves Gange.
Car la nature de l'essence de mérite du Non-agir possède d'incom-
mensurables mérites.

1. Changer le Kleśa en Bodhi.
2. Tarir les pleurs et obtenir joie et paix.
3. Guider les ignorants vers l'autre rive.
4. Conduire les êtres sensibles au royaume de Bouddha.

En abandonnant les richesses matérielles, en rejetant l'avidité,
en découvrant les trésors du Non-agir et en suivant sans relâche
l'enseignement des quatre vers, on ne peut manquer aucune bonne
racine, aucun mérite, aucune vertu, aucune affinité. Les trésors ca-
chés dans notre nature propre dépassent largement ceux des sept
joyaux d'autant de trois-milles univers que de grains de sable des
fleuves Gange.....

Respecter le bon Dharma et le propager également pour tous

Texte original

« Autre chose, Subhuti ! Peu importe l'endroit où l'on explique ce sūtra, ou ne serait-ce que quatre vers de ce sūtra : Tous les divins, hommes ou asuras, doivent venir pour y assister et présenter leurs respects, comme ils le feraient face aux stupas ou aux pagodes. Plus encore : Si quelqu'un peut faire de son mieux et le lire, le réciter et l'appliquer... Subhuti ! Sache que cette personne aura alors, accompli l'insurpassable, le meilleur, le plus extraordinaire dharma du monde ! L'endroit où se trouve ce sūtra, est la résidence de Bouddha, il faut donc le respecter comme on respecte Bouddha et aussi respecter ses disciples. »

Commentaire

Dans le chapitre précédent, il est dit que celui qui peut interpréter, ne serait-ce que quatre vers, pour aider les êtres à retrouver leur

nature propre d'Ultime Vérité, possède des mérites dépassant ceux du Dana avec les sept joyaux, de tous les grains de sable des Gange. Ce chapitre traite des immenses mérites attachés à la propagation du bon Dharma.

- I. Propager le Dharma de manière égale pour tous et recevoir le respect des divins et des hommes
- II. L'endroit où résonne le son du Dharma, est semblable aux stupas et pagodes
- III. Appliquer la doctrine pour parfaire le Dharma Transcendant (Sans écoulement)
- IV. La merveilleuse vérité de diamant, recèle les Trois Joyaux au complet

Ce chapitre prolonge la comparaison des mérites du Dana et de l'essence de mérite du Dharma du Non-agir, déjà abordée dans les chapitres précédents. Les sept joyaux sont limités ; par contre, la propagation de la musique de dharma, peut aider les êtres sensibles à retrouver leur nature propre, complète, pure et illuminée, les aider à ne plus être emportés par le vent karmique, à ne plus poursuivre avidement les ombres des six perceptions, les aider à gratter la couche de peinture pour redevenir leur propre maître.

I. Propager le Dharma de manière égale et recevoir le respect des divins et des hommes

Dans le texte, il est dit : « Peu importe l'endroit où l'on explique ce sūtra », puisqu'il s'adresse à tous les êtres. Quatre consignes sont à suivre, concernant :

1. L'orateur : Peu importe qu'il soit monastique, laïc, commun ou saint, il suffit qu'il prenne la résolution d'expliquer les intentions du *Sūtra du Diamant*.
2. Le sens : Il suffit que soit respectée la juste pensée du *Sūtra du Diamant*, peu importe la profondeur des théories.
3. Le texte : L'interprétation du texte doit être bénéfique aux auditeurs, peu importe l'ordre des passages.
4. Le lieu : L'endroit où la lecture est donnée est sans importance.

Si l'on peut expliquer aux autres, le *Sūtra du Diamant*, n'en serait-ce que quatre vers, en fonction de l'endroit, de l'affinité et des capacités réceptrices de l'auditoire, ce lieu bénéficiera du respect et de la protection de tous les divins, hommes et asuras.

Dans le chapitre 2 de l'*Upāsakaśīla-sūtra*, il est dit qu'il faut réunir seize conditions pour enseigner ou écouter le Dharma :

Tout enseignement de Dharma doit remplir seize conditions : 1. Au bon moment. 2. Avec cœur. 3. Dans l'ordre. 4. A tout l'auditoire. 5. En respectant le sens. 6. Avec plaisir. 7. En respectant les intentions. 8. En ne méprisant pas les auditeurs. 9. Sans sermonner l'auditoire. 10. En employant un langage conforme. 11. De manière à faire bénéficier soi-même et les autres. 12. Sans incohérence. 13. Avec concordance. 14. Avec sincérité et exactitude. 15. Sans orgueil. 16. Sans chercher de récompense.

Ecouter le Dharma demande aussi, de réunir les seize conditions suivantes : 1. Au bon moment. 2.

Avec plaisir. 3. Avec cœur. 4. Avec respect. 5. Sans chercher d'éventuelles erreurs. 6. Sans chercher à commenter ou à discuter. 7. Sans chercher à se montrer meilleur que les autres. 8. En respectant l'orateur. 9. En respectant le dharma. 10. Sans se sous-estimer soi-même. 11. En éloignant de soi, les cinq pensées immorales (avidité, haine, orgueil, désir, avarice). 12. En ayant la volonté d'apprendre. 13. En éliminant les cinq désirs. 14. En ayant la volonté de trouver la foi envers les Trois Joyaux. 15. Avec pour objectif, d'être capable de dompter les êtres difficiles. 16. En voulant assimiler la vraie notion de vacuité et sans plus s'attacher exclusivement à l'organe de l'ouïe.

Les personnes réunissant ces conditions, pourront aider les autres et elles-mêmes. Si toutes les conditions ne sont pas réunies, on ne pourra parler de « faire bénéficier soi-même et les autres ».

Dans le but de faire bénéficier soi-même et les autres, l'orateur doit prêcher avec un cœur sobre, sans passion, mais joyeux ; les auditeurs, eux, doivent écouter avec respect et sans mépris. Le Prajñā est la source de tous les mérites et vertus, il est aussi la mère des bouddhas de tous les temps. Si on peut expliquer le *Sūtra du Diamant* à tout le monde et sans faire de différence, alors, les êtres de tous les royaumes : divins, hommes, asuras..., vont suivre les décrets de Bouddha et viendront composer l'auditoire, afin de cultiver les merveilleuses sources de mérites et de vertus. Selon le Grand maître Fu-wan, il existe dix moyens de manifester son respect : le parfum, les fleurs, les perles et bijoux, les parfums liquides,

les parfums en poudre (la poudre de benjoin), l'encens, les bannières, les vêtements, la musique et la révérence mains jointes. Ce paragraphe décrit les extraordinaires mérites de la propagation de la mélodie dharmique.

Bouddha a enseigné le Dharma dans notre monde Saha, durant quarante-neuf ans et sans jamais faire aucune différence entre le pur, l'impur, le commun, le saint, le sage, l'idiot, le haut ou le bas. Il a traité tous les êtres avec égalité et respect, car, pour lui, tous les hommes possèdent la nature de Bouddha. Toute sa vie, il a ainsi guidé d'innombrables êtres.

Autrefois, vivait un bhiksu nommé Bhārgari, qui tomba gravement malade durant ses études. Heureusement, il fut recueilli par un gentil potier, qui l'hébergea chez lui. Bhārgari, sentant que ses jours étaient comptés, demanda à son bienfaiteur d'aller devant Bouddha et de le prier de venir lui parler dharma.

L'ami arriva à la résidence Veṅuvana et présenta le vœu de Bhārgari. Bouddha y consentit immédiatement et prit tout de suite, le chemin de la maison du potier. Bhārgari, voyant Bouddha, s'efforça de se lever pour le saluer, mais Bouddha lui dit avec compassion : « Bhārgari, recouche-toi, je vais m'asseoir à tes côtés. »

Bhārgari, très ému et les larmes aux yeux, joignit les mains et dit : « Bouddha ! Je n'ai plus aucun espoir de guérison. Je voulais seulement vous voir et vous révéler, mais, ma santé ne me permet pas de me déplacer à Veṅuvana ! »

Alors, Bouddha lui expliqua : « Bhārgari ! Mon vieux corps, subit lui aussi, les phénomènes de naissance, existence, destruction, disparition ; tu devrais savoir que celui qui voit le Dharma me voit, que celui qui me voit, voit Bouddha. Celui qui comprend l'essence du Dharma, est celui qui vit réellement avec Bouddha. »

Bouddha voulait ainsi lui faire comprendre que voir l'essence de Dharma, est la même chose que voir Bouddha et que respecter l'essence de Dharma, est la vraie compréhension des idées profondes des bouddhas.

II. L'endroit où résonne la mélodie du Dharma, est pareil aux stupas et pagodes

En expliquant aux autres, le *Sūtra du Diamant*, ou n'en serait-ce que quatre vers, en fonction de l'endroit, des affinités et de la capacité réceptrice de l'auditoire, on peut bénéficier du respect de tous les êtres des trois mondes et six royaumes. Dans le chapitre précédent, nous avons énuméré les dix manières de pratiquer, pour montrer son respect envers le *Sūtra du Diamant*. Maintenant, nous allons parler de l'attitude des pratiquants. Nous le ferons comme si nous étions devant le stupa ou la pagode. Car les divins, hommes et asuras, doivent respecter et protéger, comme un stupa, le lieu où le *Sūtra du Diamant* est enseigné.

Qu'est-ce le stupa ?

Selon le Grand maître Fu-Wan, il existe quatre sortes de stupas : Celui du lieu de naissance, celui de l'atteinte du phala, celui où faire tourner la roue du Dharma, celui du parinirvāna. Ces quatre stupas représentent les étapes de la vie de Bouddha, de la naissance à l'entrée au parinirvāna, mais ils comportent une signification plus profonde :

1. Le stupa du lieu de naissance : Le sūtra, ou n'en serait-ce que quatre vers, peut aider les auditeurs à retrouver leur nature propre. La merveilleuse essence de dharmakāya et de mérite, voit donc le jour en ce lieu.

2. Le stupa de l'atteinte du phala : Le Bodhi du fruit de bouddhété mûrit en ce lieu.
3. Le stupa où faire tourner la roue du Dharma : Expliquer et enseigner les s  tras aux autres, est une manière de faire tourner la roue du Dharma.
4. Le stupa du parinirv  na : Comprendre à fond le principe et l'action, se libérer et libérer les autres, tel est le parinirv  na.

Ainsi, la propagation du Dharma permet, non seulement d'avoir le respect de tous les êtres, mais le lieu de la pratique peut, de plus, donner naissance aux bouddhas, apporter le fruit de bouddhété, être le lieu qui fait tourner la roue du dharma, et enfin, procurer la joie du parinirv  na.

Dans le chapitre 18 du *S  gara-n  ga-r  ja-pariprcch  *, il est dit :

...    ce moment, le S  gara-n  ga-r  ja (le Roi Dragon de l'Océan) demanda au Bhagavat : « Si quelqu'un apporte des fleurs, parfums, bannières, musiques, habits, nourritures, literies, médicaments... pour les offrir à Tath  gata, pourra-t-on dire que de telles offrandes sont complètes ? »

Bouddha répondit : « N  ga-r  ja ! Telle semence, telle récolte : Ces offrandes ne sont pas parfaites. Il faut encore s'éloigner de l'impureté, cultiver les bases des vertus, atteindre le niveau des sages et des saints et libérer son cœur. Faute de cela, on restera sans mérite et l'on n'atteindra jamais le niveau suprême. Le bodhisattva, lui, dispose de quatre manières de faire offrande    Tath  gata. Lesquelles ?

Ne pas abandonner la foi en la Voie et cultiver les bases des vertus ; nourrir la grande bienveillance et exercer les bonnes conduites ; établir la grande persévérance, et rendre majestueuse la Terre de Bouddha ; pénétrer en profondeur le merveilleux dharma et en obtenir la patience. Telles sont les offrandes respectueuses à Tathāgata. »

Au lieu de faire des offrandes matérielles : encens, parfums, bijoux, etc., mieux vaut appliquer les quatre manières d'offrir qui sont la façon parfaite et qui peuvent rendre majestueuse la Terre pure.

Durant ses pratiques, Bouddha fut, une fois, réincarné en jeune homme sur le Mont Enneigé et, pour obtenir une stance, il n'hésita pas à la payer de sa vie. Ceci peut nous montrer combien précieux est le dharma.

Le disciple de Bouddha, Maitrayaniputra, était aussi prêt à donner sa vie pour promouvoir le Dharma.

Un jour, Bouddha donnait lecture au jardin de Jetavana, à Śrāvastī. Il savait que Maitrayaniputra avait déjà bien assimilé, les doctrines du dharma. Alors, il lui demanda :

- Maitrayaniputra ! Où veux-tu aller promouvoir le Dharma ? »

- Bouddha ! Je voudrais aller au Pays de Suklona, pour en éduquer le peuple primitif. »

- Maitrayaniputra ! Les gens de Suklona sont sauvages et agressifs. S'ils te font outrage, que feras-tu ? »

- Bouddha ! Je pense ainsi : S'ils m'insultent, mais ne me frappent pas, c'est qu'ils possèdent encore de bonnes racines et de la sagesse. Je peux donc les corriger. »

- Et s'ils te frappent, que feras-tu ? »

- Je pense ainsi : S'ils me frappent, mais ne me blessent pas avec des couteaux ou des bâtons, c'est que leurs bonnes racines vivent encore. Je peux donc les éduquer. »

- Maitrayaniputra ! S'ils te blessent avec des couteaux et des épées, que feras-tu ? »

- Bouddha ! S'ils me blessent avec des épées, je penserai ainsi : Ils possèdent encore une bonne nature propre et ne veulent pas ma mort. »

- Et s'ils veulent te tuer, que feras-tu ? »

- Bouddha ! Même s'ils veulent me tuer, je penserai encore : Ils n'ont pas complètement perdu leur nature propre, ils emploient ce moyen, pour aider ma vieille carcasse à se libérer ! »

Bouddha répondit en souriant :

« Bien ! Bien ! Maitrayaniputra : Tu as compris que la propagation du Dharma a plus de valeur que le corps mortel. Tu es à la hauteur, pour aller au pays de Suklona, faire comprendre le Dharma à ceux qui ne l'ont pas encore compris et les guider vers le parinirvâna. »

Le Dharma peut apporter la paix à tous les êtres et protéger tous les mérites et les bonnes racines. Suivre les affinités et les capacités réceptrices des êtres pour leur expliquer ce sūtra, est pareil à faire offrande au dharmakāya des bouddhas. Le dharma, c'est le corps de Bouddha, c'est le lieu des stupas et pagodes. Dans le lieu où circule le son du dharma, il y a Bouddha : Il y reçoit donc les offrandes respectueuses de tous les divins et humains : encens, parfums, fleurs, musiques et bijoux...

III. Appliquer la doctrine pour parfaire le Dharma transcendant

Il est dit dans le texte : « ...Si quelqu'un peut, en faisant de son mieux, le lire, le réciter, l'appliquer ..., cette personne aura accompli l'insurpassable, le meilleur, le plus extraordinaire dharma du monde. » Ceci voulait dire que la personne en question pourrait parfaire le dharmakāya du Tathāgata et posséder, au complet, le Dharma sans écoulement et non-agi.

Ce passage montre clairement la signification des trois corps :

1. L'insurpassable est le *dharmakāya* : Ce dharma est sans écoulement et non-agi ; il n'a pas de nom et pas de forme ; aucun autre ne peut le surpasser. C'est pourquoi, on le nomme l'insurpassable.
2. Le meilleur est le *sambhogakāya* : Majestueux grâce aux dix-mille mérites et cent douze marques acquis au fil des kalpas de pratique, aucun sage ou saint ne peut l'égaliser. C'est pourquoi, on le nomme le meilleur.
3. L'extraordinaire est le *nirmāṇakāya* : Divin dans les cieux, homme dans le monde, il peut être âne, cheval, chèvre ou cerf, en fonction des circonstances. C'est pourquoi, on le nomme l'extraordinaire.

Ainsi, l'essence de mérite de la pratique du *Sūtra du Diamant* nous permet de bénéficier, non seulement des offrandes des divins, hommes et asuras, mais encore de la possibilité de parfaire le *trikāya*. Quand nous étudions les sutras, si nous voulons obtenir les mérites de l'insurpassable, du meilleur et de l'extraordinaire, il nous faudra d'abord apprendre les quatre procédés des bodhisattvas, ainsi qu'il est dit dans le *Strīvivarta-vyākaraṇa-sūtra* :

Quand les bodhisattvas ont parfait les quatre procédés, ils peuvent capter le Bodhi et le faire grandir. Quels sont ces quatre procédés ? 1. Purifier son cœur. 2. Pratiquer de tout cœur. 3. Pratiquer avec subtilité. 4. Ne jamais abandonner le cœur Bodhi.

En outre, dans le chapitre 91 du *Mahā-ratnakūṭa-sūtra*, on peut lire :

Bouddha dit à Maitreya-bodhisattva : « Maitreya ! A l'ère de la fin du dharma (la cinquième période de cinq cents ans), il y aura des bodhisattvas qui auront pu parfaire les quatre procédés et obtenir la tranquillité, l'insouciance, et la libération. Quels sont ces quatre procédés ? Ce sont : ne pas chercher les fautes d'autrui ; ne pas dénoncer les erreurs des autres bodhisattvas ; face aux parents, amis, et bienfaiteurs, ne pas être entêté ; ne jamais user d'un langage grossier. Maitreya ! C'est ainsi que les bodhisattvas de l'ère de la fin du dharma pourront obtenir la tranquillité, l'insouciance, et la libération, c'est grâce à la pratique des quatre procédés. »

Les exemples cités ci-dessus montrent que la libération, paisible et insouciance, peut être obtenue en appliquant les enseignements des bouddhas. Nous passons notre temps à rechercher une vie heureuse et accomplie et nous perdons notre temps à courir derrière les désirs et les perceptions extérieures... Dès lors, nous n'avons

plus le temps de nous occuper de nos cœur et âme. Souvent, nous nous trouvons beaucoup d'excuses : trop de travail, les affaires en cours, quand les enfants seront grands, quand nous aurons voiture et maison, etc. Or, la durée de la vie ne représente qu'un souffle ; quand nous aurons tout eu, qui sera sûr de pouvoir être encore là, pour voir le soleil de demain ? Pour un pratiquant qui ne ressent pas le merveilleux du Dharma, si extraordinaires que soient les théories, elles ne ressemblent qu'à des images de biscuits, peintes pour tromper la faim et sont sans influence significative.

Un jour, le roi Prasenajit rendit visite à Bouddha.

Bouddha lui dit : « Sire ! Il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu ! De quoi vous êtes-vous occupé ces temps-ci ? »

Le roi Prasenajit fronça les sourcils et grommela : « Ô Bouddha ! Je suis roi : J'ai tous les jours une quantité d'affaires à régler. Ces temps-ci, je ne suis pas venu écouter vos enseignements, je n'ai vraiment pas eu le temps. »

A ces mots, Bouddha, l'air calme et impénétrable, lui demanda : « Votre Majesté ! Si maintenant, votre serviteur de confiance venait vous dire : « Sire ! Une montagne aussi grande que le ciel s'est mise en marche et écrase toute vie alentour ! Ou encore : Votre Majesté, en ce moment, de tous côtés, d'énormes rochers nous tombent dessus ! La Terre est face à sa destruction ! Vous devez remédier à ce désastre ! »

Dans ce cas, Majesté, que vous resterait-il à faire ? »

« Bouddha ! Si d'énormes rochers nous tombaient dessus de partout, il ne me resterait, alors, plus rien à faire. Je ne pourrais qu'avoir foi aux Trois Joyaux et épargner les bons karmas et les mérites. »

« Votre Majesté ! Ceci n'est qu'une image : Les énormes rochers qui tombent de partout, ce sont la vieillesse, les maladies et

la mort, qui se rapprochent doucement de vous. Alors, Sire, quelles sont donc ces choses importantes qui vous restent à faire ? »

Le roi Prasenajit, comme s'il s'éveillait en sursaut d'un rêve, se mit à soupirer d'émotion : « Bouddha ! Je n'ai jamais pensé que la vieillesse, les maladies, et la mort sont comme d'énormes rochers qui arrivent déjà à mes pieds. Je perçois que le feu et l'eau de l'Impermanence vont bientôt tout détruire et tout inonder. Il est temps que je prenne la résolution de penser aux Trois Joyaux et pratiquer le Dana envers tous les êtres sensibles, afin de cultiver de bonnes causes et conditions pour moi-même, dans cette vie et dans les vies futures. »

Dans les textes de l'école bouddhiste, il y a un *Poème de mise en garde* du *Samantabhadra-bodhisattva* :

Ce jour d'aujourd'hui est passé. La vie en est diminuée d'autant, comme le poisson qui survit dans une eau qui s'épuise peu à peu. Qu'y a-t-il de plaisant à cela ? Vous tous ! Soyez persévérants, comme si vous deviez lutter contre le feu qui toujours menace. Pensez à l'impermanence et ne vous laissez pas égarer !

Les pratiquants de Jingtu collent le mot « mort » sur leur front, car, si la pratique n'est pas suffisante, comment avoir accès au bateau qui conduit à la Terre pure ? Dans l'école Chan, les pratiquants doivent aussi, être sans cesse sur leurs gardes et savoir que Yema, le dieu de la mort, peut venir réclamer son dû à la fin de l'année. Si l'on ne se décide pas à balayer, une fois pour toutes, les mauvaises habitudes, comment pourra-t-on comprendre les pensées cachées sous le Kesa et les intentions secrètes du Patriarche venu de l'Ouest ?

IV. La merveilleuse vérité de diamant recèle les Trois Joyaux, au complet

Il est dit dans le texte : « L'endroit où ce sūtra réside, est la résidence de Bouddha. Il faut donc le respecter comme on respecte Bouddha et aussi, respecter ses disciples ». Cette phrase nous résume l'état de possession complète des Trois Joyaux :

1. Le sūtra réside : Ceci représente le *Dharma*.
2. La résidence de Bouddha : Ceci représente le *Buddha*.
3. Respecter ses disciples : Ceci représente le *Sangha*.

Pourquoi le pratiquant du *Sūtra du Diamant* peut-il parfaire les Trois Corps et posséder au complet les Trois Joyaux ? Parce que peu importe quels sont les Quatre vers : Ils font tous partie du dharma sans écoulement, du dharma transcendant. Cette merveilleuse vérité permet à l'homme de découvrir qu'il possède une nature propre, aussi précieuse et aussi résistante que le diamant. Bouddha l'a dit lui-même : Celui qui voit le Dharma, voit Bouddha. Si l'on veut connaître la provenance des bouddhas de tous les temps, il faut d'abord pouvoir découvrir l'essence de la merveilleuse vérité du Dharma, et de là, faire apparaître le Trois Corps et posséder, au complet, les Trois Joyaux.

Dans l'*Ekottarikagama Sūtra*, il est dit :

Celui qui voudrait contempler Bouddha,
Et les plus respectables,
Devrait suivre les skandhas et les dix-huit
dhātus, et pénétrer les différentes théories,
Car tout cela, est contemplation de
l'Impermanence.

L'ensemble de tous les bouddhas du passé,
 Ceux du futur,
 Et même ceux du présent,
 C'est aussi de l'Impermanence.
 Celui qui voudrait vénérer les bouddhas,
 Qu'ils soient du passé, du futur,
 Ou même du présent,
 Devrait comprendre la loi de la Vacuité.
 Celui qui voudrait vénérer les bouddhas,
 Qu'ils soient du passé ou du futur,
 Ou même du présent,
 Ou encore tous les autres bouddhas,
 Devrait les vénérer en restant dans
 l'Impersonnalité.

Les vrais fidèles des bouddhas savent que Bouddha est sans artifice, sans forme, sans enseignement, sans appellation, sans apparence... « Sans » signifie ici « impossibilité de tout rassembler » ; la vacuité est en fait, la source de toute vitalité. Pour pratiquer le *Sûtra du Diamant*, il faut mettre tout son cœur à se faire une idée nette de la merveilleuse application de la « Vacuité » et du « Sans ».

Le Maître-Chan Daoshu et ses disciples, construisirent un jour, une pagode, près d'un temple taoïste. Les maîtres taoïstes ne supportaient pas la présence de la pagode et, tous les jours, ils essayaient d'évoquer des forces surnaturelles, pour faire peur aux fidèles de la pagode. Apeurés, certains jeunes Shramaneras s'enfuirent, mais Maître Daoshu résista durant plusieurs dizaines d'années. Enfin, les maîtres taoïstes, furieux d'avoir épuisé en vain leurs maléfices, finirent par déplacer leur temple.

Les gens demandèrent alors au Maître Daoshu : « Maître, les forces surnaturelles des maîtres taoïstes sont très puissantes, comment les avez-vous vaincues ? »

« Je n'avais, pour les vaincre, rien d'autre qu'un cœur *Vide*. Les maîtres taoïstes *ont* des pouvoirs magiques et des forces surnaturelles, mais leur *avoir* est limité et mesurable, il a une fin et des limites. Le *Vide* est sans limite, sans mesure, sans bornes et sans fin, il est bien naturel que j'aie pu les vaincre. »

Le Maître Daoshu a utilisé la vacuité pour faire face à la magie limitée, c'est pourquoi, il a pu vaincre les démons et garder le cœur pur.

La merveilleuse vérité du *Sūtra du Diamant* ne peut être perçue, ni être dite. C'est Bouddha qui se donne de la peine pour nous apprendre à nous appuyer sur le Dharma, à prendre refuge dans nos propres Trois Joyaux, à assimiler personnellement les Trois Corps, parfaits, purs, extraordinaires et meilleurs. A tout instant, dans tous nos actes, nous devons suivre la conduite de Bouddha, être doux et purs, nous servir du Dharma pour nous guider et nous protéger. Alors, tout naturellement, nous pourrions recevoir les respects et les offrandes des divins et humains et l'endroit où nous nous trouverons, donnera naissance aux bouddhas, aux stupas et aux pagodes.

Peu après l'entrée au nirvana de Sariputra, Maudgalyayana, lui aussi, le rejoignit.

Un jour, Bouddha s'en alla dans le bois d'Ukkacela à Vṛjji, au bord du Gange, pour y passer un moment. C'était justement le jour de *Poṣadha*. Bouddha, entouré de bhiksus, regarda la foule qui l'entourait et, ne voyant ni Sariputra ni Maudgalyayana, il éprouva un sentiment de tristesse et dit : « Ô bhiksus ! L'entrée, dans le nirvana, de Sariputra et Maudgalyayana évoque, pour moi, de

nombreux souvenirs et m'attriste beaucoup ; mais sachez-le : Dans ce monde, aucun homme, aucun phénomène n'est éternel ! La loi de l'Impermanence est la seule vérité de la vie !

Ô bhiksus ! Il faut se baser sur soi-même, compter sur soi-même et ne pas compter sur les autres ; il faut se baser sur le Dharma, compter sur le Dharma et ne compter sur rien d'autre. »

Toutes les méthodes pour détacher et apaiser le cœur, décrites dans le *Sūtra du Diamant*, nous recommandent de dissiper les illusions et les attachements et de faire la différence entre les êtres et les bouddhas ; elles nous demandent de nous servir du Prajñā comme d'une torche et de nous appuyer sur la solidité du diamant, pour éliminer les démons et les hérétiques. Le *Sūtra du Diamant* nous dévoile tout notre intérieur, comme si, après avoir erré dans le brouillard et l'obscurité, nous retrouvions la lumière du soleil et comprenions que le vent, la pluie et le soleil, ne sont que des phénomènes naturels.

Pratiquer l'Ultime Vérité de manière correcte

Texte original

A ce moment, Subhuti demanda à Bouddha : « *Bhagavat* ! Quel nom ce sūtra doit-il porter ? Comment devons-nous le pratiquer ? »

Bouddha répondit à Subhuti : « Ce sūtra s'appelle *Vajracchedikā-prajñāpāramitā-sūtra*, c'est en se conformant à cette appellation que tu dois le pratiquer. Et pourquoi ? Subhuti ! Quand Bouddha parle de *prajñāpāramitā*, ce n'est pas le *prajñāpāramitā* ; simplement, il le nomme *prajñāpāramitā*. Subhuti ! Penses-tu que Bouddha ait enseigné quelque dharma ? »

Subhuti répondit à Bouddha : « *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* n'a rien dit. »

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Toutes les poussières des trois-mille univers sont-elles nombreuses ? »

Subhuti répondit : « Innombrables, *Bhagavat* ! »

« Subhuti ! Ces poussières, le *Tathāgata* dit que ce ne sont pas des *poussières*, elles sont appelées *poussières* ; ce que le *Tathāgata* appelle le monde, ce n'est pas le *monde*, il le nomme le *monde*.

Subhuti ! Penses-tu qu'on peut reconnaître le *Tathāgata* par les trente-deux marques physiques ? »

« Non, *Bhagavat* ! On ne peut percevoir le *Tathāgata* par les trente-deux marques physiques. Et pourquoi ? : Les trente-deux marques physiques, dont parle le *Tathāgata*, ne sont pas des *marques*, elles sont simplement appelées les *trente-deux marques physiques*. »

« Subhuti ! Si certains hommes et femmes de bien, pratiquent le Dana avec autant de vies qu'il y a de grains de sable dans le Gange, et que d'autres pratiquent et expliquent ce sūtra aux autres, n'en serait-ce que quatre vers, les mérites de ces derniers dépassent ceux des premiers ! ».

Commentaire

Le chapitre 12 a établi la comparaison entre les mérites du Dana matériel et ceux du Dana de dharma. Ce chapitre compare les mérites du Dana de notre vie, avec ceux du Dana de dharma.

Dans le chapitre précédent, Bouddha explique que celui qui pratique le Prajñā, peut parfaire le dharma insurpassable, le meilleur, l'extraordinaire, le plus honoré, le plus précieux. L'endroit où le sūtra s'enseigne est aussi noble que les stupas et pagodes et ce lieu doit recevoir les offrandes respectueuses de tous les divins et de tous les humains. Ceci montre que celui qui pratique le Prajñā, est le plus honoré et que l'endroit où le sutra est expliqué, est le lieu de naissance de milliards de bouddhas.

Le chapitre 13 explique la manière correcte de pratiquer l'Ultime Vérité Prajñā. Bouddha utilise les trois formules : *Subtilité, vacuité et vérité*, pour exprimer les principes fondamentaux de la doctrine bouddhiste. Bien qu'il y ait trois noms, ils viennent du même cœur. Ainsi :

Les poussières : le *Tathāgata* dit que ce ne sont pas des *poussières*, elles sont appelées *poussières*.

Les trente-deux marques physiques dont parle le *Tathāgata*, ne sont pas des *marques*, elles sont appelées les *trente-deux marques physiques*.

Ce que Bouddha appelle *prajñāpāramitā*, n'est pas le *prajñāpāramitā*, simplement, il le nomme *prajñāpāramitā*.

Pour ce chapitre : « Pratiquer l'Ultime Vérité de manière correcte », je vais développer quatre points :

- I. Les bouddhas de tous les temps ont pratiqué le même Prajñā
- II. Les mondes et les particules de poussière, sont tous des produits de la coproduction conditionnelle
- III. Les trente-deux marques physiques ne sont que des apparences, auxquelles il ne faut pas s'attacher
- IV. Le merveilleux Dana de Dharma surpasse le Dana de la vie corporelle

Subhuti a déjà assimilé l'ultime noblesse du Prajñā. Néanmoins, pour que les êtres du futur puissent aussi bénéficier des intérêts du Prajñā et promouvoir la doctrine, il demande à Bouddha comment ce sūtra doit être nommé et comment le pratiquer. Ce chapitre vient du fait que Subhuti, par les mérites du Prajñā qu'il a acquis pour lui-même, veut montrer sa compassion et en faire bénéficier

autrui. Il reflète également sa volonté de maintenir la propagation du Dharma dans le futur.

I. Les bouddhas de tous les temps ont pratiqué le même Prajñā

Dans le texte, Bouddha dit à Subhuti : « Ce sūtra s'appelle *Vajracchedikā-prajñāpāramitā-sūtra*, c'est en te conformant à cette appellation, que tu dois le pratiquer. »

Pourquoi cette appellation ? Parce que ce sūtra sert à nous éloigner des apparences et des attachements. Voilà pourquoi Bouddha utilise le diamant comme métaphore : Grâce à sa dureté, le diamant peut rayer et briser tout objet matériel (l'Existence) ou fictif (la Vacuité), et éliminer toute impureté (la Voie médiane). Comme le diamant, la vérité de ce sūtra peut nettoyer tous les phénomènes et ne laisser subsister aucune salissure.

Le vrai pratiquant est celui qui assimile cette notion de « s'éloigner des apparences et des attachements » car, dès lors, son cœur ne sera plus souillé par la moindre impureté.

Au paragraphe 3 du chapitre 2 de *Tous dharmas réunis* d' *Ārya-laṅkāvatāra-sūtra*, il est dit :

Mahāmati ! Les bodhisattva-mahā-sattva suivent les mêmes enseignements saints, sans faire aucune différence ; ils demeurent dans la tranquillité, se contemplant et trouvent l'Eveil par eux-mêmes. Ils ne sont pas éveillés grâce aux autres, ils rejettent toute vision erronée, qui introduirait une quelconque notion de différence. Ils cherchent à se transcender avec persévérance, pour atteindre

la Terre du Tathāgata. Cette pratique est la forme sage et sainte de l'auto-éveil.

Bouddha prend comme exemple le diamant le plus dur et le plus tranchant, pour nous démontrer que nous possédons tous le précieux trésor qu'est le Prajñā, ce trésor qui peut détruire les quatre-vingt-quatre mille afflictions et vaincre les armées démoniaques. Cette essence de mérite du Prajñā, chacun de nous la possède et les bouddhas de tous les temps se sont servis de ce même cœur, durant des kalpas de pratique, pour vaincre les démons, trouver l'éveil et démontrer les immenses mérites du Prajñā.

« Bouddha nous le dit : le *prajñāpāramitā*, n'est pas le *prajñāpāramitā* : il le nomme *prajñāpāramitā* ». Ces trois propositions expriment les trois conceptions du *dharma-dhātu* :

1. ***L'interaction libre d'entraves : Entre le noumenon (le principe) et le phénomène (la pratique)***. Bouddha parle de « *prajñāpāramitā* ». Nous, hommes ordinaires, avons égaré notre cœur pur. Nous tournons le dos au nirvana et recherchons le plaisir dans la vie et la mort et, à cause des trois poisons, nous nous laissons emporter par le vent des rétributions karmiques. C'est pour dissiper cette ignorance, que Bouddha enseigne le Prajñā. Le principe entraîne la pratique, la pratique révèle le principe, tel est le « Prajñā des mots » : il montre les mérites de la Libération, il peut éliminer l'attachement au *moi*, c'est la sagesse de la vacuité du *moi*.
2. ***Le dharma-dhatu de la parfaite vacuité*** : Quand il est écrit: « ce n'est pas le *prajñāpāramitā* », il faut comprendre que le dharma ne dit rien en soi et comprendre

la vacuité en voyant la forme. Car tel est le « Prajñā de la contemplation » : il montre les mérites du Prajñā, il peut éliminer l'attachement au Dharma lui-même, il est la sagesse de la vacuité du *dharma*.

3. **Tout capter de manière universelle** : C'est-à-dire : « il le nomme *prajñāpāramitā* ». Le principe est comme la pratique et vice versa ; les deux peuvent être harmonisés sans entraves. On sait que le dharma n'a pas de nom et ne dit rien en soi ; néanmoins, on lui donne un nom par subtilité (*Upaya*) et on enseigne sa doctrine ; tel est le « Prajñā paramārtha (ultime) » : il montre les mérites du Dharmakāya. Il peut éliminer tous les phénomènes temporaires et les attachements du non-dharma, c'est la sagesse de la vacuité totale.

Bien que ces trois phrases soient définies par des noms différents, un seul cœur les capte. Si nous pouvons comprendre ces trois phrases, nous aurons compris l'essentiel de ce sutra, et nous pourrions vivre jour et nuit, aux côtés des bouddhas.

Tout le monde possède ce merveilleux trésor de Prajñā, mais il faut savoir saisir les bonnes conditions et affinités, et cultiver simultanément le bonheur et la sagesse. Si Bouddha a pu prouver l'essence de mérite du Prajñā, c'est parce qu'il a enduré des épreuves quasi insupportables, réalisé des exploits apparemment impossibles, emmagasiné d'innombrables mérites et une immense sagesse... En enseignant dans le monde des hommes et bien que possédant l'immortel *dharmakāya*, Bouddha s'est servi de son *nirmāṇakāya*, pour nous montrer la vérité de l'Impermanence.

Le roi Prasenajit de Kośala, demanda un jour conseil à Bouddha :

« Bouddha ! Vos mérites sont sublimes ! Vous avez parfait les trente-deux marques majestueuses, et ce sont là des choses, qui n'existent ni dans les cieux, ni sur la Terre. Mais, pourquoi, alors que vous prêchiez les Vérités, subissiez-vous quand même les fléaux et l'oppression ? »

Bouddha répondit :

« Votre Majesté ! Le corps immortel des bouddhas est le *dharmakāya* ; c'est pour éveiller les êtres que je montre ces fléaux. Toutes les douleurs, aux pieds ou au dos, toutes les maladies, les calomnies, l'oppression, etc. et encore le partage des reliques après le parinirvāna, ne sont que d'habiles procédés d'enseignement. C'est pour montrer aux êtres que les rétributions karmiques sont réelles, pour leur faire comprendre que toute cause entraîne des effets, pour qu'ils cessent de commettre de mauvais actes et exercent les bons, pour qu'ils ne cherchent plus à convoiter ce corps physique trompeur, mais essaient de découvrir l'immortel *dharmakāya*. »

Bouddha se sert de son *nirmāṇakāya* pour expliquer aux hommes les règles fondamentales, telles l'Impermanence, la Souffrance et la Vacuité. Il veut qu'ils étudient l'essence du Prajñā, afin de prouver, avec les bouddhas de tous les temps, l'éternel et indestructible *dharmakāya*.

Les bouddhas de tous les temps, ont tous, pratiqué le Prajñā. Ceux qui y sont parvenus, ceux qui viennent de le réaliser et ceux qui n'y sont pas encore arrivés : Tous, comprennent la merveilleuse application du « sans ». Ils pensent avec leur cœur et utilisent sagement leurs six organes de perception ; les yeux ne voient pas les faveurs, les rancunes, les honneurs, les offenses ; les oreilles n'entendent ni les éloges ni les calomnies ; le nez ne sent ni l'amour ni la haine ; la langue ne goûte ni la douleur ni la joie ; le corps ne s'attache pas à la vie ou à la mort ; l'esprit ne choisit pas le chaud

ou le froid... Les six organes de perception ne perçoivent aucune illusion. C'est ainsi que l'on peut recueillir la merveilleuse utilité du Prajñā parfait.

Un jour, Wu-Di, Empereur de la dynastie Liang, invita le célèbre pratiquant de Chan, Fu Da-Shi, à lui expliquer le *Sūtra du Diamant*. Arrivé à son siège, Da-Shi s'assit, prit la fêrulle, tapa une fois sur la table, se leva et s'en alla. L'empereur resta bouche-bée, sans comprendre.

Maître Bao-Zhi lui demanda : « Sire, Votre Majesté a-t-elle compris ? »

L'empereur répondit : « Je suis comme quelqu'un perdu dans le brouillard et complètement désorienté ! »

Alors, Maître Bao-Zhi ajouta : « Le *Sūtra du Diamant* n'a, en fait, rien dit. Da-Shi vient de vous en expliquer toutes les merveilles. »

II. Les mondes et les particules de poussière, sont tous des produits de la coproduction conditionnelle

Bouddha donne un exemple : Les trois mille univers sont composés de particules de poussière, qui ne sont que des produits fictifs ; les mondes qu'elles engendrent sont donc également dépourvus de nature propre et sont des produits de causes et conditions réunies. Bouddha utilise les particules de poussière et les trois-mille univers, pour briser les attachements illusoire au *moi* et au *dharma* des Dviyāna. Les trois-mille univers sont les lieux où s'exerce la rétribution karmique des êtres ; il faut donc les briser, pour faire apparaître le lieu où règne la rétribution karmique du *buddha-phala*.

Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* :

Les trois-mille univers, par d'innombrables causes et conditions réunies, forment tous les êtres. A part eux, existe-t-il d'autres mondes ? Les personnes illuminées y demeurent, les égarés aussi. Les illuminés ont le cœur pur et pur est leur monde ; les égarés ont le cœur encrassé, leur monde est celui des particules de poussière.

Les particules de poussière sont comme les pensées illusoire des êtres ; les kleśa sont comme les poussières qui recouvrent la nature pure. Fu Da-Shi écrivait :

Les poussières s'entassent et forment le monde,
Le monde, à sa destruction, redevient poussière ;
Les mondes en question sont ceux des divins et
des hommes,
Les poussières en question sont des causes
imparfaites.
Les causes de ces poussières ne sont pas réelles,
Les fruits de ces mondes ne sont pas tangibles ;
Celui qui sait que les causes et les fruits ne sont
qu'illusions,
Est un homme insouciant et éloigné des
égarements.

« Les poussières » sont les illusions des êtres, les « ce ne sont pas des poussières » sont des pensées illuminées. En sachant les transformer et bien les utiliser, les pensées antérieures et futures seront toutes claires et nettes ; sortir de la pureté, est appelé « poussières ». Sans les pensées illusoire, le monde que l'on vit, est le

monde des bouddhas ; en s'attachant aux illusions, on retombe dans le monde des êtres. La pensée est pure, c'est-à-dire : « ce n'est pas le monde » ; la pensée ne demeure pas dans la pureté : « on le nomme monde ».

Bouddha parle de lieu de rétribution karmique des êtres, pour signifier que le monde des particules de poussière n'a pas de nature propre en soi, mais qu'il est issu de la coproduction conditionnelle. Cependant, ne voulant pas rejeter le nom, même inexact, il utilise cette phraséologie du « monde des particules de poussière ». Ces trois phrases contiennent les significations de : *la simulation*, *la vacuité*, *l'ultime vérité*.

1. **La simulation** : C'est le « monde des particules de poussière » ; il n'a pas de nature réelle, il est composé des quatre éléments : terre, eau, feu, vent.
2. **La vacuité** : Ce n'est pas le monde des particules de poussière ; on balaie les deux attachements au *moi* et au *dharma*, c'est-à-dire que l'on ôte les saletés du cœur.
3. **L'ultime vérité** : Le monde, on le nomme, « monde des particules de poussière » ; il faut comprendre l'illusion du monde des poussières, mais ne pas s'attacher pour autant, au monde de pureté ; comme les bouddhas, qui ne s'attachent ni à l'existence, ni à la vacuité, mais en retirent d'immenses utilités.

Jadis, vivait un roi qui, un jour, entendit la musique d'un luth. Enchanté, il demanda à son ministre : « Quelle est cette musique ? Elle est vraiment merveilleuse ! Apporte-la-moi ! »

Le ministre apporta le luth, et dit au roi : « La musique que vous avez entendue tout à l'heure, est produite par cet instrument. »

- Je ne veux pas le luth, je veux la mélodie qui dilate le cœur et réjouit l'âme.

- Ce luth est fait de plusieurs matières : bois, boyau, vernis... et de plusieurs éléments : manche, table, cordes, etc. De plus, il faut qu'un bon musicien en joue ; c'est avec toutes ces conditions réunies qu'on peut espérer une belle mélodie. Votre Majesté ! La merveilleuse mélodie est une coproduction conditionnelle. Les sons de tout à l'heure sont déjà éteints, ceux qui ne sont pas encore émis, doivent attendre que soient réunies toutes les conditions. Je ne peux vous apporter des sons qui seraient issus de rassemblements illusoires ! »

Les particules de poussière sont comme les skandhas, comme une mélodie fascinante qui enivreraient les hommes. Ceux-ci ne savent pas que tous les phénomènes sont impermanents, ils ne connaissent pas la vérité de la coproduction conditionnelle. Les êtres s'attachent aux cinq désirs et afflictions. Où sont donc les attachements des bouddhas ?

Le Néant est le siège, le Dharma-dhatu est le lit ;

Le Bodhi est la porte, la Vacuité est la chambre.

A l'époque, Bouddha a simplement dit, à son Eveil : « Comme c'est extraordinaire ! Comme c'est extraordinaire ! Tous les fleuves, montagnes et terres... tous les êtres, possèdent en eux la nature du Tathāgata, mais, à cause des illusions et des attachements, elle ne peut être révélée. » Nos pensées illusoires, nos afflictions et nos habitudes se sont rassemblées comme des particules de poussière, pour former le monde. Nous ne comprenons pas l'impermanence, le détachement, l'impersonnalité, la causalité ou les rétributions karmiques. Les hallucinations des skandhas formées par les différents

mondes de particules de poussière, nous rendent aveugles et sourds et nous ne voyons pas le vrai visage de notre mère.

III. Les trente-deux marques physiques ne sont que des apparences. Il ne faut pas s'y attacher

Dans le cinquième chapitre, il est dit : « On ne peut voir le *Tathāgata* par son apparence physique. Toutes les apparences sont illusoire... Si l'on peut comprendre cet aspect illusoire des apparences, on verra le *Tathāgata* ». Le but est de faire comprendre que « Les apparences physiques ne représentent pas le *Tathāgata* ». Dans ce chapitre, Bouddha insiste à nouveau sur la nécessité de ne pas s'attacher aux trente-deux marques physiques, en croyant que c'est la forme parfaitement paisible du *Tathāgata*.

Dans le paragraphe précédent, il utilise « le monde des particules de poussière » pour éliminer, du lieu de leur rétribution karmique, les illusions des êtres. Ici, il utilise les trente-deux marques, pour éliminer les attachements des êtres à l'aspect physique de leur rétribution karmique.

Les vrais bouddhas n'ont ni forme, ni couleur ; c'est pour guider les êtres qu'ils prennent ces différentes apparences d'où résultent les trente-deux marques. Le *nirmāṇakāya* est le signe des mérites acquis ; le *dharmakāya*, la majestueuse sagesse.

Il est dit dans le *Dhyāna-niṣṭhita-samādhi-dharmaparyāya-sūtra* :

Vous ne pouvez, dans le Mahāyana, vous attacher aux écrits et paroles. Les dharmas dans le Mahāyana sont l'Ultime Vérité, qui ne peut être défaite, ni construite. Ce qui peut être défait ou

construit, n'est pas du Mahāyana. Par exemple, la Lune à son apparition, au premier ou deuxième jour, offre une image tellement minime, que seul, celui qui a des yeux perçants, peut la voir. Il la montre à celui qui ne la voit pas. Ce dernier regarde le doigt, mais ne voit pas la Lune. L'autre lui dit : « Idiot ! Pourquoi regardes-tu mon doigt ? Le doigt te montre l'image de la Lune, il n'est pas la Lune ! » Il en est de même pour vous : Les écrits et les paroles ne sont pas les vraies images, ils sont utilisés pour montrer les vraies images. Vous vous attachez aux écrits et paroles et vous ne voyez point l'Ultime Vérité.

Bouddha nous montre, qu'aussi grand que soit le monde ou aussi petite que soit la particule de poussière, le dharma exprimé n'est pas le dharma, les apparences ne sont pas la vraie apparence, de même que le prajñā n'est pas le vrai prajñā. Ce ne sont que des écrits et des paroles pour montrer l'Ultime Vérité : la merveilleuse application de non-attachement du Prajñā. Tous les chapitres du *Sūtra du Diamant* cherchent à ouvrir notre œil, - si étroit ! - de l'esprit, cherchent à nous apprendre à ne plus séjourner sur la corne de l'escargot, mais à sortir vers l'immense dharma-dhatu, où chaque fleur englobe une terre de bouddha, où chaque feuille représente un Tathāgata.

Un jour, le roi Prasenajit arriva devant Bouddha et lui demanda, d'un air sceptique :

« J'ai entendu dire que Bouddha se dit qu'il a atteint l'insurpassable et parfait Eveil. Est-ce vrai ? »

Bouddha répondit en souriant :

« Votre Majesté ! J'ai effectivement prouvé l'insurpassable et parfait Eveil. »

Pas très convaincu, le roi Prasenajit redemanda :

« Pourquoi y a-t-il nombre de sramanas et de brahmanes âgés, qui sont entrés dans les Ordres depuis bien longtemps et qui, pourtant, n'ont toujours pas atteint la voie ? Et Bouddha qui pratique depuis peu de temps et qui est encore bien jeune, comment se fait-il qu'il ait atteint l'insurpassable et parfait Eveil ? »

Bouddha répondit :

« Votre Majesté ! Atteindre l'insurpassable et parfait Eveil, vient de la compréhension de la loi de la coproduction conditionnelle et de l'épreuve des dharma-sceaux des bouddhas de tous les temps. Cela ne dépend, ni de l'âge ni de la durée de pratique, mais de la diligence mise à vaincre les trois poisons et à purifier l'esprit. Il y a dans le monde, quatre choses, bien petites, mais qu'on ne doit pas négliger :

1. Les jeunes princes héritiers : ils sont jeunes, mais un jour, ils deviendront ces rois qui commandent au monde.
2. Les jeunes dragons : ils sont encore de petite taille, mais ils peuvent faire appel au vent et à la pluie et cracher des flammes.
3. Les petites étincelles : leur flamme est faible, mais elle peut devenir envahissante et ravager plaines et forêts.
4. Les jeunes bhiksus : en nourrissant des pensées pures, ils peuvent devenir des bodhisattvas, des rizières de mérites des êtres. »

A l'époque de Bouddha, le roi Prasenajit, aveuglé par son âge et son rang, doutait que Bouddha eût réellement atteint le *buddha-*

phala. De même, certains pratiquants actuels sont à la recherche de bénédictions ou de pouvoirs surnaturels. Le Dharma est-il une simple astuce de renard sauvage ? Bien sur que non ! : Le Dharma est un nettoyage complet du cœur et de l'âme, une Voie pour parfaire les trois corps et les quatre sagesse. Il nous faut établir une séparation entre les particules de poussière et le monde, entre les êtres et les bouddhas, entre les êtres illuminés et les ignorants, entre les terres pures et souillées, sans savoir que les six organes de perception, peuvent conduire à la porte de la Terre pure et qu'une pensée pure peut nous rendre aussi sereins que les bouddhas ! Une seule pensée et les trois milles mondes ne sont pas loin, l'éternité peut apparaître devant nos yeux en un éclair !

Un court laps de temps de bon cœur,
engendre des mérites éternels,
Un court laps de temps de cœur pur,
engendre des vertus éternelles,
Un court laps de temps d'éveil,
est une éternelle illumination,
Un court laps de temps de désintéressement,
est une éternelle extinction.

Notre cœur est comme un artiste qui crée toutes sortes d'actes, et reçoit toutes sortes de rétributions karmiques. Nous, pratiquants, devons apprendre à bien distinguer les circonstances et les formes illusoire et considérer le cœur, comme notre propre maître.

Une jeune femme souffrait d'une maladie grave. Elle savait qu'elle allait bientôt quitter le monde, mais, comme elle aimait profondément son mari, elle lui recommandait sans cesse avant sa mort : « Je suis si bien avec toi et je t'aime tant ! Après ma mort, tu

ne dois pas chercher d'autre femme, sinon, mon âme ne te laissera pas en paix. »

La femme mourut, une année passa et le mari fit la connaissance d'une autre femme. Bien qu'il eût une petite appréhension, suite aux recommandations de son épouse, il ne put s'empêcher de parler mariage. Mais, à partir du jour des fiançailles, il rêva toutes les nuits de sa défunte épouse, qui lui reprochait son infidélité et qui lui décrivait exactement ce qui se passait entre sa fiancée et lui. Alors il s'inquiéta, car il la sentait à ses côtés comme une ombre, et il ne pouvait plus fermer l'œil.

Il se résolut à demander conseil à un maître Chan du village voisin. Le maître Chan écouta son récit et lui dit :

« Si ta défunte épouse sait tout, c'est qu'elle est démoniaque ! La prochaine fois qu'elle viendra te chercher, tu vas commencer par lui adresser des louanges, ensuite, tu lui demanderas de répondre à une question. Si elle peut donner la réponse, tu feras ce qu'elle te demande et tu rompras ta liaison. Demande-lui le nombre de grains de haricots que tu as dans la main. »

Cette nuit-là, sa défunte épouse lui apparut encore. Alors, il suivit le conseil du maître Chan, prit une poignée de haricots et lui posa la question. Et, bizarrement, elle disparut tout à coup et ne réapparut plus jamais.

Les phénomènes apparaissent et disparaissent avec le cœur ; le fantôme n'est qu'un produit de notre esprit. Comme il est dit dans l'école Chan : Chasser tout, qu'il soit bouddha ou démon. Le cœur est désorienté, la sagesse est dissimulée et on ne sait plus que les trois mondes viennent du cœur et que les bouddhas et les êtres ne sont point différents.

IV. Le merveilleux Dana de Dharma surpasse le Dana de la vie corporelle

Bouddha a, plusieurs fois repris la comparaison entre le bonheur et la sagesse et montré l'utilité du détachement des apparences, pour glorifier la pratique de ce sūtra. Ainsi, le Dana avec les sept bijoux des trois mille univers du huitième chapitre, le Dana avec autant de bijoux que de grains de sable des Gange du onzième chapitre, les mérites de tous ces Dana matériels incalculables, ne peuvent, cependant, égaler ceux du Dana des quatre vers de ce sūtra.

Dans ce treizième chapitre, la comparaison a franchi un niveau de plus : le Dana avec autant de vies que de grains de sable du Gange, comparé aux mérites des quatre vers. L'offrande des bijoux et des vies ne peut égaler le Dana de Dharma, qui peut aider les hommes à retourner aux sources. Comment offrir au complet, les mérites du Dana de Dharma ?

Il est dit, au chapitre 1 du *Ratna-varṣa-sūtra* :

Vous, hommes de bien ! Comment les bodhisattvas accomplissent-ils le Dana de Dharma ? C'est en fait, capter le juste dharma, le pratiquer et le réciter, sans rien demander en retour : ni bénéfice, ni respect, ni réputation, ni triomphe... C'est le faire, dans le seul but d'aider les malheureux êtres sensibles, à éliminer leurs péchés. C'est expliquer le merveilleux dharma sans espérer de récompense : Si l'on sait le faire envers les rois et les princes, comment pourrait-on ne pas avoir un cœur paisible envers tous les êtres ? Pratiquez le Dana et n'en soyez pas orgueilleux, Ô hommes de bien !

C'est ainsi que les bodhisattvas accomplissent le Dana de Dharma.

Le Dana de Dharma est sans écoulement et sans mesure. Les sept bijoux sont visibles, la vie est limitée... Par contre, le Dana du Dharma est comme le Soleil ou la Lune qui perce l'obscurité, les ornements qui parent notre cœur, la pluie qui libère de la sécheresse, le radeau qui nous transporte vers l'autre rive.

Jadis, vivait une brahmane nommée Vasiṣṭha. Elle avait perdu successivement ses six garçons et en était devenue folle. Tous les jours, elle parcourait les rues de la ville, mal coiffée, en guenilles et l'esprit égaré. Un jour, elle arriva au Jardin Āmravana, où Bouddha donnait lecture. Vasiṣṭha, voyant l'aspect tranquille et majestueux de Bouddha, se jeta à ses pieds et lui dit en pleurant :

« Bouddha ! Tous mes enfants m'ont quittée ! Ces séparations sont comme des coups de marteau qui me brisent le cœur. Je ne fais que pleurer jour et nuit, sans savoir que faire ! »

Bouddha lui dit avec compassion :

« Vasiṣṭha ! Dans ce monde, toute union finit par se rompre, car l'amour est impermanent. Depuis des kalpas, nous subissons sans cesse, le samsara et les problèmes sentimentaux ; les larmes versées sont plus abondantes que toute l'eau des lacs et des océans réunis ; les ossements s'entassent plus haut que le Mont Sumeru. Depuis toujours, nous marchons sur les chemins obscurs de la vie et de la mort, sans savoir comment nous libérer. Vasiṣṭha ! Il faut t'éloigner du *Dukkha* (la souffrance), rompre le *Samudaya* (l'apparition de l'attachement), réaliser le *Nirodha* (l'élimination de l'attachement), pratiquer le *Magga* (la voie menant hors de la souffrance). Il faut ainsi contempler les Quatre Nobles Vérités et cesser de penser aux sentiments illusoire. »

Vasiṣṭha entendit ces vérités, qui lui ouvrirent le cœur et ne se laissa plus entraîner par les sentiments illusoire dans les vagues de la vie et de la mort.

Les mérites des Nobles Vérités de Dharma, sont comme les cannes qui servent d'appui, comme la rosée bienfaisante qui redonne la vie aux hommes. Ils surpassent effectivement ceux du Dana avec les sept joyaux et les vies.

Il est dit dans le *Mahā-ratnakūṭa-sūtra* :

Dans les campagnes, villages et villes, dans tous les lieux où habitent les hommes, il faut leur parler dharma. Ceux qui ne croient pas, il faut les convertir ; ceux qui ne respectent pas les parents et les aînés, ceux qui n'écourent pas les conseils, ceux qui sont insolents, il faut leur apprendre la piété filiale ; les ignorants, il faut les instruire ; les avarés, il faut les inciter à donner ; les mal-faiteurs, il faut leur enseigner les préceptes ; aux colériques, enseigner la patience ; aux paresseux, la persévérance ; aux inattentifs, la concentration ; aux idiots, la sagesse ; les pauvres, il faut les aider ; les malades, les soigner ; les faibles, les protéger ; les sans logis, les héberger ; les isolés, les reconforter...

Quand on explique le *Sūtra du Diamant*, il faut s'adapter à la capacité réceptrice de chacun, pour lui parler de l'Existence, de la Vacuité des différentes théories, telles les conceptions communes aux cinq véhicules ou les dix-huit conceptions spécifiques...

Comme il est dit au septième chapitre : Aucun dharma établi ne se nomme l'Anuttara-samyak-saṃbodhi.

Le maître Chan, Baoji de Youzhou Panshan, passa un jour au marché où il entendit, par hasard, une conversation qui éveilla son intérêt :

Un client demandait au boucher : « Choisis-moi un excellent morceau de viande. »

Le boucher laissa tomber son couteau et lui rétorqua : « Hé ! Parmi tout ce que je vends ici, y aurait-il un morceau qui ne soit pas excellent ? »

Depuis le premier chapitre, celui qui parle de l'habillement et de la nourriture du Bouddha, aucun chapitre qui ne contienne la quintessence du Prajñā. Malheureusement, nous oublions notre nature propre, nous nous laissons entraîner par des circonstances illusoire venues de l'extérieur et nous négligeons notre propre trésor, pur et étincelant, qui est :

Telle la transparence de l'eau de source,
Telle la pureté de la neige argentée,
Telle la clarté de la pleine lune,
Telle la tranquillité de la montagne déserte.

Éliminer complètement les quatre apparences et pratiquer le Mahāyana

Texte original

A ce moment, Subhuti a entendu les explications ; il a assimilé en profondeur, le sens et l'intérêt de ce sūtra, il s'adresse alors à Bouddha, avec des larmes de reconnaissance :

« *Extraordinaire Bhagavat !* Ce sūtra si profond et si merveilleux, que vous avez expliqué, est celui que je n'avais encore jamais entendu, depuis que j'ai obtenu *l'œil de la sagesse*, en prouvant *l'Arhat-phala. Bhagavat !* Si quelqu'un, après avoir entendu ce sūtra, voit naître en lui la foi pure, c'est qu'il a acquis la sagesse et compris l'Ultime Vérité. Il faut savoir que cet homme a parfait le meilleur, le plus extraordinaire mérite. *Bhagavat !* La vraie apparence, c'est le sans apparence, c'est pourquoi le *Tathāgata* l'appelle la vraie apparence.

Bhagavat ! Aujourd'hui, j'ai pu entendre personnellement l'explication de ce sūtra, y croire, le comprendre et l'exercer. Pour moi, ce ne fut pas chose difficile mais, à la

dernière époque des cinq-cents ans de l'Age des conflits, s'il y a quelqu'un qui, après avoir entendu ce sūtra, peut croire, comprendre et exercer, cet homme sera le meilleur et l'extraordinaire. Et pourquoi ? Parce que cet homme ne sera pas obnubilé par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, et du *temps*. Et pour quelle raison ? Parce que l'apparence du *moi*, est une apparence irréelle, l'apparence de l'*autre*, des *êtres* et du *temps* l'est également. Et pourquoi ? Ceux qui se détachent de toute apparence sont appelés des bouddhas. »

Bouddha dit à Subhuti :

« Qu'il en soit ainsi, qu'il en soit ainsi ! S'il y a quelqu'un qui, après avoir entendu ce sūtra, n'est pas apeuré, terrifié ou intimidé, cet homme sera le meilleur et l'extraordinaire. Et pourquoi ? Subhuti ! Quand le *Tathāgata* parle de suprême paramita, ce n'est pas le suprême paramita, il l'appelle seulement le suprême paramita. Subhuti ! Du *Ksanti-paramita*, le *Tathāgata* dit qu'il n'y a pas de *Ksanti-paramita*, il l'appelle seulement le *Ksanti-paramita*. Et pourquoi ? Subhuti ! Jadis, lorsque mon corps a été dépecé par Kaliṅgarāja, je n'étais pas, à l'époque, obnubilé par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, et du *temps*. Et pourquoi ? Si j'avais été obnubilé par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, et du *temps*, mon cœur se serait rempli de haine quand mon corps a été dépecé. Subhuti ! Je me souvenais des cinq cents vies où je pratiquais le *Ksanti-paramita* et je n'étais pas non plus obnubilé par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, et du *temps*.

C'est pourquoi, Subhuti, les bodhisattvas doivent se détacher de toute apparence et prendre la résolution d'*Anuttara-samyak-sambodhi* : ne s'attacher, ni aux formes, ni aux

sons, ni aux odeurs, ni aux goûts, ni aux sensations, ni à la pensée. Il faut se libérer de tout attachement pour éveiller son cœur pur, car, si le cœur est attaché, ce sera du vil attachement. C'est pourquoi Bouddha dit que les bodhisattvas ne peuvent pas pratiquer le Dana en s'attachant aux formes. Subhuti ! Pour faire bénéficier tous les êtres, les bodhisattvas doivent ainsi pratiquer le Dana. Le *Tathāgata* dit que toutes les apparences sont des apparences irréelles, il dit aussi que les êtres ne sont pas de vrais êtres.

Subhuti ! Le *Tathāgata* est celui qui dit des paroles véridiques, exactes, qu'il a prouvées, sans mentir et sans se contredire. Subhuti ! Le Dharma que le *Tathāgata* a prouvé n'est ni existant, ni vide.

Subhuti ! Si le bodhisattva pratique le Dana en s'attachant au Dharma, il sera comme quelqu'un qui est tombé dans l'obscurité et ne peut plus rien voir. Dans le cas contraire, il sera comme quelqu'un qui a des yeux intacts et qui voit tout, à la lumière du soleil.

Subhuti ! Dans le futur, s'il y a des hommes et des femmes de bien, capables de pratiquer et réciter ce sūtra, cela voudra dire que, par sa sagesse, le *Tathāgata* aura su et vu que ces personnes pouvaient réaliser des mérites illimités et incommensurables. »

Commentaire

Dans le chapitre précédent, Bouddha a mis en balance, les mérites du Dana de la vie et ceux du Dana des quatre vers, pour montrer aux hommes les mérites illimités du Prajñā. Dans ce chapitre, il parle de Subhuti qui, ayant assimilé en profondeur le sens et

l'intérêt de ce sūtra, réalisa l'extinction des quatre apparences et se mit à exercer le *Ksanti-paramita* du Mahayana.

- I. Bien assimiler le sens et les intérêts de ce sūtra, est le meilleur des trois mondes
- II. Pénétrer, sans crainte et sans méfiance, dans l'océan du Prajñā
- III. Pratiquer le Ksanti-paramita, en rejetant l'attachement au moi et au dharma
- IV. Rejeter les quatre apparences et prononcer le bodhicitta

Dans ce chapitre, Bouddha utilise, en guise de préambule, l'expression : « Subhuti a entendu les explications, il a assimilé en profondeur, le sens et l'intérêt de ce sūtra, il s'adresse alors à Bouddha avec des larmes de reconnaissance ». Pourquoi Subhuti verse-t-il des larmes de reconnaissance ? Que veut dire « ... assimilé, en profondeur, le sens et l'intérêt de ce sūtra... » ? Dans l'école Chan, il est dit : *Ne pas comprendre l'essentiel, c'est comme avoir perdu ses parents ; avoir compris l'essentiel, c'est comme avoir retrouvé ses parents*. Quand on n'a pas encore compris soi-même, quand on est encore perdu dans l'ignorance, c'est une chose bien triste ! Mais, comment se fait-il qu'après avoir percé l'ignorance et retrouvé son chemin, on continue à verser des larmes ?

I. Bien assimiler le sens et l'intérêt de ce sūtra, est le meilleur des trois mondes

« Entendre les explications de ce sūtra ». Ici, le mot *sūtra* désigne l'ensemble des textes donnés ci-avant. « Le sens et l'intérêt » :

« *sens* » signifie *doctrine* ; il représente les théories du non-attachement, de l'inexistence de la Merveilleuse Existence. Il englobe également les phrases qu'utilise Bouddha pour exprimer la conception de la vacuité telles : « n'est pas l'apparence physique », « n'est pas rendre majestueuses », « n'est pas le prajñā-paramita », « ne sont pas des particules de poussière », « n'est pas le monde », etc. ; « *intérêt* » désigne la merveilleuse application du Prajñā, le non-vide de la Vraie Vacuité, il est représenté par les expressions exprimant la Voie médiane, telles : « on l'appelle l'apparence physique », « on l'appelle rendre majestueuses », « on l'appelle le prajñā-paramita », etc.

Le sūtra, c'est le prajñā des écrits ; le sens et l'intérêt, le prajñā de contemplation, l'assimilation approfondie, le prajñā de l'Ultime Vérité. La littérature incite à la contemplation, puis de là, on pénètre dans l'Ultime Vérité. Les larmes de Subhuti sont des larmes de reconnaissance, elles traduisent aussi un mélange de joie et de tristesse : il est, à la fois ravi d'être éveillé, mais, en même temps, triste de voir les êtres qui continuent à subir l'isolement et les souffrances du Samsara.

Il est dit dans le chapitre 36 du *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* :

A ce moment, Maitreya-bodhisattva dit à Sudhana :
 « Vous, hommes de bien ! Il y a des hommes qui ont trouvé le remède à la peur et qui s'éloignent des cinq terreurs. Ils sont alors indestructibles par le feu, les poisons, les armes, l'eau, et la fumée. Les bodhisattva-mahasattva sont semblables : ils obtiennent les remèdes de toutes les sagesse et du bodhicitta et s'éloignent des cinq terreurs

(vibhīṣaṇa). Ils sont alors capables de ne pas être brûlés par la flamme des trois poisons, de ne pas être touchés par le venin des cinq désirs, de ne pas être blessés par les lames des illusions, de ne pas être emportés par les courants mortels de l'existence et de ne pas être obnubilés par la fumée des perceptions. »

Ayant obtenu le remède du bodhicitta, Subhuti s'éloigna des cinq *vibhīṣaṇa* et mit fin à son errance dans les trois mondes. Dès ce moment, il fut bien visible, comme le poisson dans l'eau claire et comme la Lune réfléchi par les eaux bleues du lac.

Voici un vieil homme, les cheveux blancs et les mâchoires édentées. Quelqu'un lui demande :

« Monsieur, quel âge avez-vous ? »

« Quatre ans », répond le vieil homme, très sérieusement.

« Vous plaisantez ! Vous paraissez au moins soixante-dix ans, pourquoi dites-vous que vous avez quatre ans ? »

« Jeune homme, ça, tu ne peux pas le comprendre. Certes, j'ai vécu quatre-vingts ans, mais ma vie dans le passé était égoïste et ignorante, je ne savais que courir derrière les jouissances mondaines. Les années qui comptent sont seulement au nombre de quatre : ce sont celles que j'ai vécues depuis que j'ai pris le refuge aux trois Joyaux, car j'ai alors compris qu'il faut créer de bonnes affinités, cultiver les mérites et la sagesse et semer de bonnes conditions pour les vies futures. Je ne peux compter ma vie que depuis que j'en ai compris le véritable sens. C'est pourquoi, je dis que j'ai quatre ans. »

Subhuti a profondément assimilé le sens et l'intérêt de ce sūtra, c'est pourquoi il s'exclame : « Extraordinaire Bhagavat ! ». Qu'y

a-t-il comme différence entre ce mot « extraordinaire », ici et celui du deuxième chapitre ?

Dans le deuxième chapitre, Subhuti utilise le mot « extraordinaire » pour louer Bouddha, qui se sert de la vie quotidienne, pour montrer que le prajñā se trouve dans la vie et à l’instant même. Dans ce chapitre, il rend hommage à la sagesse de Bouddha qui se sert du prajñā des écrits, pour allumer le prajñā de contemplation et, de là, pénétrer dans le prajñā de la vraie apparence de l’Ultime Vérité. Le premier « extraordinaire » illustre l’envergure extérieure du palais, le second, révèle les trésors cachés à l’intérieur.

Celui qui aura pu entendre ce sutra, réalisera la sagesse de l’écoute ; celui qui aura la foi pure, réalisera la sagesse de la réflexion ; celui qui verra la vraie apparence, prouvera la sagesse de la pratique. Le succès des trois sagesse - écoute, réflexion, et pratique – celles qui permettent l’assimilation du sens et de l’intérêt du prajñā, entraîne le meilleur et extraordinaire mérite. Celui qui peut le croire, le comprendre, l’exercer et s’éloigner des quatre apparences, est l’homme le meilleur et le plus extraordinaire du monde.

Dans le texte, les trois locutions : « La vraie apparence », « c’est sans apparence », « on l’appelle la vraie apparence » contiennent une profonde signification :

1. « **La vraie apparence** », c’est le prajñā des écrits. Il s’adresse aux hommes communs et aux hérétiques, qui s’attachent aux apparences illusoires. Bouddha utilise cette vraie apparence pour éliminer l’attachement au Moi et montrer l’apparence réelle de la vacuité de ce Moi.
2. « **C’est sans apparence** », c’est le prajñā de la contemplation. Il est adressé aux sravaka et pratyeka-buddha du

monde transcendant, qui s'attachent à la vacuité. Bouddha utilise la « sans » apparence pour détruire l'attachement au Dharma et montrer l'apparence réelle de la vacuité du Dharma.

3. « **On l'appelle la vraie apparence** », c'est le prajñā de la vraie apparence de l'Ultime Vérité. Il est adressé aux bodhisattvas qui s'attachent à l'apparence du Non-dharma. Bouddha utilise cette dénomination de « vraie apparence » pour supprimer l'attachement au Non-dharma et montrer l'apparence réelle de la vacuité absolue.

Croire, comprendre et pratiquer le *Sūtra du Diamant*, est comme une association simultanée de Bouddha, Dharma et Sangha. Malheureusement, l'homme est faible en esprit, il s'attache aux apparences des circonstances extérieures des désirs et subit sans cesse le samsara. Le vieil homme de quatre ans, a mené et mène deux vies différentes : ignorante et illuminée. Si nous pouvons cultiver une pensée pure, transformant l'ignorance en illumination, nous deviendrons des hommes honorables, possédant des trésors de prajñā.

II. Pénétrer, sans crainte et sans méfiance, dans l'océan du Prajñā

Que signifie : « n'est ni apeuré, ni terrifié, ni intimidé » ?

Le Grand maître Seng-Zhao disait :

Apprendre que l'on donne des explications sur la sagesse de l'écoute et y aller sans crainte ; c'est pourquoi, on dit : ne pas être apeuré.

Acquérir la compréhension de la sagesse de la réflexion, en être intimement persuadé ; c'est pourquoi, on dit : ne pas être terrifié.

Acquérir la compréhension de la sagesse de la pratique, l'exercer en suivant la doctrine sans jamais critiquer ; c'est pourquoi, on dit : ne pas être intimidé.

Fu Da-Shi écrivait :

Celui qui veut prendre la résolution,
Devrait abandonner les deux extrêmes ;
Le Nirvana n'a point d'apparence,
Le Bodhi est loin de tout attachement.
Vous, hommes et sravaka,
Vous devez rejeter le moi et le dharma ;
Si vous voulez comprendre l'Ultime Vérité,
Il vous faudra connaître et respecter cette loi.

Les sravaka croient qu'il y a le Dharma et qu'il y a la Vacuité. L'inexistence du Dharma les effraie et l'inexistence de la Vacuité les terrifie. Dans cette théorie des deux non-existences, la réflexion ne peut fournir aucune réponse satisfaisante, c'est pourquoi ils sont intimidés. Il faut savoir rejeter le Moi et le Dharma pour pouvoir croire, il faut savoir comprendre et pratiquer ce sūtra, sans être apeuré, terrifié ou intimidé.

Pour apprendre le bouddhisme, la foi est primordiale.

Le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* dit :

La foi est la mère de tous les mérites de la Voie,
Elle accroît tous les bons dharmas ;
Elle élimine tous les doutes et illusions,
Et ouvre la porte de la voie suprême.

Et aussi :

La foi peut nous éloigner de toutes les impuretés,
La foi peut nous faire comprendre les
merveilleuses et extraordinaires doctrines ;
La foi peut tout changer, en bon et remarquable,
Et finalement, elle nous emmène vers le
Tathāgata.

Un jour, un bonze gyrovague arriva dans un village. Il vit au loin sur la montagne une lumière dorée et, pensant que quelque bonze éminent y habitait, il s'y rendit et arriva devant une chaumière. A l'intérieur, une vieille dame répétait à voix basse : « Om mani padme niu »,¹ et à chaque mantra prononcé, un haricot, du panier qu'elle était en train de trier, passait, tout seul, dans le panier d'à côté. Le bonze gyrovague fut grandement émerveillé, car il est vrai que la vieille dame se trompait dans la prononciation du mantra. Mais elle l'avait récité, avec tout son cœur, durant trente ans, à tel point que, même les haricots avaient senti sa sincérité. Car le vrai lieu de culte, c'est le cœur, et non pas les paroles et écrits.

1. Om mani padme hum : om̐ maṇi padme huṃ : dérivé du sanskrit, devanagari ॐ मणिपद्मे हूँ, est un des plus célèbres mantras du bouddhisme. C'est le mantra des six syllabes du bodhisattva de la compassion Avalokitésvara, également nommé mantra de la grande compassion (mahākaruṇā). NDT.

Le véritable mantra, c'est la protection par l'esprit, d'un cœur pur. La chaumière qui rayonne de lumière dorée, est pareille à notre nature propre, parfaite, pure et réelle, et qui peut éliminer les obstacles faits d'afflictions et d'ignorance.

Il est dit dans le *Sūtra de l'insurpassable appui* :

Tous les Tathāgata, durant leurs périodes de pratique, savent que la nature propre des êtres est pure ; simplement, elle est souillée par les kleśa des conditions extérieures. Ils pensent que les kleśa issus des conditions extérieures, ne s'enracinent pas dans l'intérieur pur des êtres, ils ont été formés dans des pensées illusoire issues des obstacles extérieurs. Nous devons expliquer le merveilleux dharma à tous les êtres, afin qu'ils puissent éliminer le kleśāvaraṇa ; nous devons les aider à faire naître en eux, l'estime, le grand respect, le prajñā, le jñāna et la grande compassion. C'est en s'appuyant sur ces cinq principes, que les bodhisattvas atteignent le niveau d'Avinivartanīya.

Les Tathāgata nous enseignent le merveilleux dharma, afin que les afflictions du monde extérieur ne souillent pas notre nature propre. Hélas, nous n'avons pas confiance en eux et c'est pourquoi, nous n'avons pas encore trouvé le chemin de la maison. Sur le chemin de la pratique, croire en *Bouddha* peut nous faire acquérir d'immenses mérites, croire au *Dharma* peut accroître les bonnes racines, croire au *Sangha* peut cultiver de grandes rizières de bonheur. Il faut croire à la vie présente, à la vie prochaine et surtout,

croire à la pureté de notre nature propre, qui peut donner naissance à la sagesse et aux mérites.

III. Pratiquer le Kṣānti-pāramitā en rejetant l'attachement au moi et au dharma

Le suprême paramita est acquis grâce à l'endurance (*kṣānti*). Comment un pratiquant de Prajñā qui, pour se contempler avec Impersonnalité, ne saurait pas se servir de l'endurance comme ressource, pourrait-il s'accorder avec la vraie apparence de l'Ultime Vérité ? S'ils ne devaient surmonter les obstacles générés par les circonstances extérieures, comment les bodhisattvas pourraient-ils apprendre à se détacher pour guider les êtres, pratiquer le Dana, et parfaire le dharmakāya ?

Le maître Chan Huanwu Keqin disait :

En général, les kalyāṇamitra (personnes qui peuvent aider les autres à progresser dans la pratique du Dharma) doivent être aimables et compatissants, être plaisants envers tout homme et acte et se comporter avec équanimité et Araṇa. Si l'autre m'oppose un visage hostile ou m'adresse des paroles désagréables, s'il m'attaque sans raison, me raille ou me calomnie, il me suffit de reculer d'un pas, pour ne pas en être affecté. Je ne dois ni me confronter avec lui, ni le haïr ; il me suffit de le négliger. Si l'on peut rester indifférent, tous les malheurs diaboliques finiront par disparaître d'eux-mêmes !

Bouddha a donné l'exemple lui-même : Quand son corps fut coupé en morceaux par le roi Kaliṅga, il sut ne pas se laisser obnubiler par les quatre apparences et continuer à pratiquer le Dana sans attachement ; c'est pourquoi, il a pu parfaire le suprême paramita.

Le Grand maître Shengzhao avait une autre explication concernant Kaliṅgarāja :

Ka est synonyme de Mal ; *Liṅga* signifie épée ; *Rāja* est le roi, qui représente, en fait, le cœur ; l'ensemble signifie donc : Se servir de l'épée de la sagesse pour sectionner le corps de l'ignorance et des afflictions.

Peu importe le corps physique ou le corps des afflictions, il faut avoir la force de la sagesse de prajñā, pour garder un cœur inébranlable et sans haine et un esprit libéré de toute illusion ; pour rejeter les quatre apparences, afin de pouvoir pénétrer dans la forêt des mérites ; pour sauver tous les êtres, éliminer leurs souffrances et leur apporter la fraîcheur.

Nous nous attachons trop à notre corps physique ; nous passons notre temps à le soigner, le parer, l'apprécier. Si nous arrivons à nous débarrasser du *moi* et du *mien*, alors, face aux agressions, qu'elles soient verbales ou physiques, nous saurons rester imperturbables.

Un jour, un brahmane pénétra en trombe dans le *Karaṇḍaveṇuvana* à *Rājagrha*. Il était furieux car son ami avait décidé de se faire bonze auprès de Bouddha. Il ne put contenir sa colère et injuria Bouddha, l'accusant de tromper les gens avec des mensonges et des sortilèges.

Bouddha le laissa terminer ses injures, puis il lui dit d'un air calme et grave :

« Si tu rends visite à un ami avec un cadeau et que ton ami le refuse, que feras-tu ? »

« S'il le refuse fermement, je ne pourrai que le reprendre. »

Bouddha lui dit :

« Les injures que tu m'as adressées aujourd'hui, je ne les accepte pas. Toutes ces paroles grossières et haineuses te reviennent maintenant. »

Bouddha savait que, répondre à la querelle par une autre querelle, ne peut qu'accentuer la haine et la rancune. Seule l'endurance possède le pouvoir d'apaiser les indomptables.

Il est dit dans le *Rāhula-kṣānti-sūtra* :

La clarté du kṣānti surpasse celle du Soleil et de la Lune. On peut dire que la force du dragon ou de l'éléphant est grande, mais elle n'atteint pas le dix millième de celle du kṣānti. Les hommes communs admirent l'éclat des sept joyaux, mais ces derniers peuvent apporter soucis et malheurs ; le kṣānti est précieux, il apporte la paix. Le Dana est porteur de bonheur, mais le bonheur ne dure pas. En pratiquant la bienveillance avec le kṣānti, on évite les rancunes, sans jamais être ennuyé. Le kṣānti est le protecteur de la maison, là où il est, jamais il ne se passe quoi que ce soit de bizarre. Le kṣānti est une armure divine, qu'aucune arme ne peut entamer. Le kṣānti est un grand navire, il peut embarquer les naufragés. Le kṣānti est un bon remède, il peut sauver des vies. Avec la détermination du kṣānti, quel vœu ne saurait être accompli ? Aujourd'hui, si je suis honoré par Bouddha et les divins, et suis sans égal dans les trois mondes, c'est grâce au kṣānti.

Bouddha nous recommande de bien protéger nos pensées, de pratiquer le Dana sans nous attacher aux apparences et de garder un cœur sans attaches. Car il sait que la colère est difficile à dompter et qu'un instant de colère est capable de détruire une forêt de mérites. Si le cœur s'attache aux apparences, tous les mérites épargnés s'en iront à vau-l'eau.

Il y a très longtemps, vivaient, dans une forêt, deux oies sauvages qui étaient amies de la tortue de l'étang. Une année, l'été fut particulièrement chaud, l'étang s'assécha et la tortue s'inquiéta beaucoup, car elle ne pouvait plus survivre.

Les deux oies compatissaient à la situation de la tortue et voulaient l'aider à déménager vers un endroit pourvu d'eau. Elles trouvèrent une solution pour la transporter : Dans la gueule, en travers, elles lui passèrent un bâton et en saisirent chacune une extrémité, en recommandant bien à la tortue, de ne pas desserrer les mâchoires avant d'arriver à destination.

Ainsi, les deux oies transportèrent-elles la tortue dans les airs. En passant au-dessus d'un village, des enfants les aperçurent et, très étonnés, s'écrièrent : « Venez voir ! Les oies ont capturé une tortue ! ». La tortue, en entendant les cris des enfants, se sentit vexée. Aveuglée par la colère, elle ouvrit le bec et cria : « Vous êtes stupides ! Les oies ne m'ont pas attrapée ! A ces mots, elle tomba et se fracassa au sol.

IV. Rejeter les quatre apparences et prononcer le bodhicitta

Dans tous leurs actes, les bodhisattvas s'appuient sur le prajñā ; leur cœur se détache de l'image des bouddhas et de celle des êtres et ils exercent le Dana sans s'attacher aux formes. C'est en pratiquant

les actions sans apparence, qu'ils peuvent assimiler la conception de l'absence de nature propre de tout phénomène. Le prajñā est comme une personne clairvoyante, capable de discerner les multiples aspects de tout objet de l'univers.

Il est dit dans le *Strīvivarta-vyākaraṇa-sūtra* :

A ce moment, Sariputra dit à Vimāla-prabha :
« Viens-tu du monde Vigata-mala où tu as reçu ce corps femelle ? »

Vimāla-prabha répondit : « Honorable Sariputra ! Dans ce monde de bouddhas, il n'y a pas de femmes. »

Sariputra dit : « Pourquoi viens-tu alors, en ce monde, sous cette forme féminine ? »

Vimāla-prabha répondit : « Je ne suis pas venue en ce monde en homme ou en femme, ni avec forme, sensations, perceptions, activité volitionnelle ou conscience...Honorable Sariputra ! Pourquoi cela ? Les formes humaines que prend le Tathāgata, d'un royaume bouddhique à l'autre, lui ont-elles enseigné la notion de différence homme/femme ou d'autres apparences ? »

Sariputra dit : « Non ! Et pourquoi ? Parce que les formes que prend le Tathāgata ne font aucune différence. »

« Honorable Sariputra ! Ainsi comme le Tathāgata, aucun phénomène, quelle que soit la forme qu'il prend n'est différent. L'apparence qu'il revêt, d'un royaume bouddhique à l'autre, ne présente point de différence. »

Notre cœur est attaché aux formes, par les six organes de perception. Nous nous éloignons de la voie juste, nous ne savons pas que les circonstances extérieures sont illusoire autant qu'irrélles, notre œil de sagesse n'est pas ouvert et nous nous attachons aux formes physiques. Même si nous étions face aux bouddhas, nous ne les verrions pas.

Un fervent adepte bouddhiste dut, un jour d'inondation, se réfugier sur le toit de sa maison. Le niveau de l'eau monta et arriva à ses pieds, il s'empressa de se mettre à prier :

« Grand et compatissant Avalokitésvara Bodhisattva, sauvez-moi ! »

Peu après, il vit venir un indigène en pirogue mais il lui dit : « Je ne veux pas que toi, tu me sauves : Je veux seulement Avalokitésvara Bodhisattva. »

L'eau continua à monter jusque sa taille, il pria de nouveau, très inquiet :

« Grand et compatissant Avalokitésvara Bodhisattva, venez vite me sauver ! »

Alors, arriva un canot, mais il se plaignit :

« Je déteste la technologie moderne, d'ailleurs, je n'aime pas les mécaniques. Je veux seulement Avalokitésvara Bodhisattva. »

L'eau arriva à sa poitrine, effrayé, il cria :

« Avalokitésvara Bodhisattva, venez vite me sauver ! »

Alors, arriva un Américain en hélicoptère. Mais, il refusa encore :

« Tu es un étranger, je ne veux pas de toi, je veux seulement Avalokitésvara Bodhisattva. »

Pour finir, il faillit se noyer. Heureusement pour lui, arriva le maître Chan, Fo-Guang, qui le recueillit.

Il se plaignit auprès de ce dernier : « Je suis un adepte si fervent ! Pourquoi Avalokitésvara Bodhisattva n'est-il pas venu pour me sauver ? »

Maître Fo-Guang lui expliqua :

« Tu es bien injuste envers Avalokitésvara Bodhisattva. Quand tu l'as appelé à ton aide, il s'est transformé en pirogue, en canot et en hélicoptère, pour venir te porter secours. Il n'a cessé d'essayer de te sauver et, non seulement tu ne le remercies pas, mais en plus, tu lui chantes pouilles. Tu n'as sans doute pas d'affinité avec les bodhisattvas. Je n'aurais pas dû te sauver, j'aurais dû te laisser te présenter chez le Yema. »
Quand le cœur et l'esprit tombent dans les formes illusoire de l'attachement, on est comme l'aveugle qui tâte l'éléphant sans pouvoir en déterminer l'entièreté. A l'école Chan, on dit :

A l'escrimeur,
On offre l'épée,
On ne présente pas le poème,
Si le destinataire n'est pas poète.

Pour pouvoir manier l'épée de Diamant, il faut posséder un cœur chevaleresque. S'il n'est poète, comment quelqu'un peut-il comprendre le charme caché dans les vers ?

Selon le *Commentaire sur le Sūtra du Diamant* du sixième patriarche Huineng, « Le *Tathāgata* est celui qui dit des paroles véridiques, exactes, telles qu'il les a assimilées, sans mensonge et sans contradiction » :

- Paroles véridiques : tous les êtres possèdent la nature de Bouddha ;

- Exactes : tous les phénomènes sont originellement inexistantes et dépourvus de nature propre ;
- Telles qu'il les a assimilées : tous les phénomènes sont originellement inertes ;
- Sans mensonge : écouter un tel dharma permet la libération ;
- Sans contradiction : tous les phénomènes sont originellement éteints et inchangeables.

Ces cinq caractéristiques contiennent une profonde signification :

- Paroles véridiques, exactes : la notion de la Vacuité de l'Ultime Vérité ;
- Telles qu'il les a assimilées : la notion de la Voie Médiane ;
- Sans mensonge, sans contradiction : la notion de la Vérité mondaine.

Le Dharma dont parle Bouddha est ni faux, ni vrai ; il correspond seulement à la nature et aux principes, sans mentir et sans se contredire. Il contient des milliers de méthodes, mais toutes sont destinées à éliminer les pensées illusoire des êtres, pour leur permettre d'atteindre la Voie de l'Ultime véhicule, d'entrer dans une école sans école et de suivre un enseignement sans programme établi.

Fu Da-Shi disait :

Comprendre la vacuité, telle est la vérité,
En s'attachant au moi, elle devient illusoire ;

Sans être vide, ni existant,
Qui a et qui n'a pas ?
Aux malades, il faut donner des remèdes,
Aux bien-portants : pas de médicaments;
Suivre la loi des deux vacuités,
C'est se distinguer dans l'irrationnel.

Un jour, un adepte vint se plaindre auprès du maître Chan,
Yi-Xiu :

- Maître, je ne veux plus vivre, je vais me suicider !
- Pourquoi veux-tu, brusquement, te suicider ?
- Maître ! Depuis que mon commerce a périclité, je suis criblé de dettes. Je ne sais plus que faire, je ne peux que disparaître.
- Es-tu sûr que tu n'as pas d'autre solution que la mort ?
- Non, Maître ! En dehors de ma petite fille, je n'ai plus rien. »

Une lumière se fit tout à coup, dans l'esprit du Maître Yi-Xiu
et il lui dit :

« J'ai une solution ! Tu peux marier ta fille. Cherche un gendre riche pour payer tes dettes ! »

L'adepte secoua la tête et dit :

« Ma fille n'a que huit ans, comment pourrais-je la marier ? »

Maître Yi-Xiu répondit :

- Marie-la avec moi ! Je vais être ton gendre et je vais payer tes dettes. »

- Comment est-ce possible ! Vous êtes mon maître le plus respecté, comment pourriez-vous devenir mon gendre ? », dit l'adepte, tout étonné.

« Bon ! Bon ! Ne dis plus rien. Va annoncer cette nouvelle à tout le monde. Le jour du mariage, j'irai chez toi pour être ton gendre. Va ! Va ! ».

L'adepte, persuadé de la sagesse de Maître Yi-Xiu, annonça, à tout le monde cette nouvelle, qui immédiatement, connut un grand retentissement. Au jour dit, les curieux se bouscuaient devant la maison. Maître Yi-Xiu, arriva, il dit au serviteur de dresser une table, d'y déposer les instruments de calligraphie et il commença à exhiber son savoir-faire. Les gens regardèrent, s'exclamèrent, se bousculèrent pour acheter ses œuvres. Plus personne ne pensait à la raison de sa présence ici, aujourd'hui. Finalement, l'argent de la vente des calligraphies remplit plusieurs paniers.

Maître Yi-Xiu demanda à l'adepte : « Cet argent est-il suffisant pour rembourser tes dettes ? »

L'adepte était tellement content, qu'il ne cessait de se prosterner : « C'est bien assez ! Maître ! Vous êtes vraiment exceptionnel pour avoir, en un rien de temps, trouvé autant d'argent ! »

Maître Yi-Xiu secoua les manches de sa robe et dit : « Ca va ! Ca va ! Le problème est résolu, je ne serai pas ton gendre, je vais plutôt rester ton Maître ! Au revoir à tous ! »

Parce que Maître Yi-Xiu ne s'attachait pas à l'apparence extérieure, et grâce à son habileté et à sa sagesse, il a sauvé la vie de l'adepte. Nous, disciples bouddhistes, devons négliger les apparences, avoir un cœur rayonnant comme une perle pure et, avec cette lumière, guider les êtres pour les aider à quitter l'obscurité, afin d'atteindre ensemble, les milliards de royaumes bouddhiques.

Dans ce chapitre, Bouddha s'est servi de ses cinq cents kalpas de *Kṣānti-vādi-ṛṣi*, pour mettre en garde les pratiquants bouddhistes : Bien comprendre le meilleur principe du Prajñā avec le cœur détaché de toute apparence et attachement, ce n'est pas mystifier ou semer le désordre ; c'est pouvoir garder la raison dans l'adversité, sans nourrir de haine. De plus, prouver le merveilleux du Prajñā, suivre l'exemple des bouddhas, se présenter sous des

milliers d'apparences, pour guider les êtres le long de la journée, sera d'une éminente efficacité si le cœur est éteint.

Le *Sūtra du Diamant* est un ouvrage précieux pour soigner le cœur ; c'est aussi un guide de pratique pour devenir Bouddha. Un maître Zen japonais disait : « *Le cœur est froid comme l'eau, les yeux sont chauds comme le feu* ». Nous, pratiquants bouddhistes, devons boire l'eau de la sagesse pour apaiser les illusions mondaines, mais ne pas nous contenter de veiller sur la vacuité : Il nous faut, de plus, diffuser la chaleur du feu de la compassion, pour éclairer le monde.

Le *Sūtra du Diamant* veut nous voir ôter les voiles qui couvrent nos yeux, ignorer les apparences et ne nous attacher à rien. Cependant, ce n'est pas dans le seul but d'extirper les notions de causes/effets ou communs/saints, mais encore de nous dire de plus, que : « le cœur pur doit être éveillé sans aucun attachement ». « Sans aucun attachement », c'est la sagesse Prajñā ; « éveiller le cœur pur », c'est l'action de la grande compassion. Si l'on veut développer l'immense et merveilleuse efficacité des mérites et vertus, il faut se munir en même temps et sans en omettre aucune, de la Vacuité et de l'Existence, de la Compassion et de la Sagesse, telles les deux roues de la charrette, les deux ailes de l'oiseau.

Pour bien assimiler le sens et l'intérêt de ce sūtra, il faut d'abord prendre la meilleure et plus extraordinaire résolution. Comme il est dit :

Suivre la voie est facile, la pénétrer est difficile,
La pénétrer est facile, la préserver est difficile ;
La préserver est facile, la comprendre est difficile,
La comprendre est facile, difficile est de prendre
la résolution.

Quand nous étudions un sūtra, souvent nous le faisons à moitié. Par exemple, le *Sūtra du Diamant*, parle de la vacuité, du détachement, alors, nous nous laissons embourber dans le fossé du vide, sans savoir nous en extirper. Nous ne savons pas que les enseignements des bouddhas sont complets, harmonieux et valables pour tous, sans être attachés aux deux extrêmes : Vacuité et Existence, sans faire de différence entre le grand et le petit véhicule.

Pour être l'homme le meilleur et le plus extraordinaire et pour faire prospérer le Bodhi-phala, il faut nourrir l'idée que : « *Le cœur est froid comme l'eau, les yeux sont chauds comme le feu* », utiliser l'eau de la sagesse pour ôter les illusions et les différences, et le feu de la compassion pour faire mûrir la sagesse des êtres sensibles.

Fo Guang Shan
International Translation Center

Accepter avec confiance la doctrine et la pratiquer, pour assumer la charge de l'entreprise familiale de Bouddha

Texte original

« Subhuti ! S'il y a des hommes et des femmes de bien qui, le matin, pratiquent le Dana avec autant de vies que la quantité de grains de sable du Gange ; à midi, pratiquent le Dana avec autant de vies que la quantité de grains de sable du Gange ; le soir, pratiquent le Dana avec autant de vies que la quantité de grains de sable du Gange et de cette manière, durant d'innombrables milliards de kalpas... et d'autres, qui ont simplement entendu ce sūtra et y croient fermement, leurs mérites dépassent ceux des personnes précédentes ; d'autant plus, s'ils le copient, le récitent et l'expliquent aux autres. Subhuti ! En somme, ce sūtra possède des mérites impensables, indiscutables et incommensurables. Le Tathāgata le dit à ceux qui pratiquent le Grand Véhicule, à ceux qui pratiquent l'Ultime Véhicule : Si quelqu'un peut recevoir ce

sūtra, le lire et l'expliquer aux autres, le Tathāgata saura et verra que cette personne a réalisé des mérites incalculables, inestimables, sans limites et inimaginables. De telles personnes pourront assumer la charge d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* du Tathāgata. Et pourquoi Subhuti ? Parce que ceux qui pratiquent le Petit Véhicule, s'attachent encore aux apparences du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, du *temps*, et ne veulent pas accepter ce sūtra, encore moins le lire et l'expliquer aux autres. Subhuti ! Partout où apparaît ce sūtra, tous les divins, humains et asuras de ce monde, le respectent et l'entretiennent. Il faut savoir que cet endroit est comme un stupa, tous les êtres doivent l'entourer, le vénérer respectueusement et y répandre des fleurs parfumées.

Commentaire

Dans le treizième chapitre, Bouddha a fait la comparaison entre les mérites du Dana pendant autant de vies que la quantité de grains de sable du Gange et ceux du Dana des quatre vers. Dans ce quinzième chapitre, pour revenir sur les mérites de la pratique de ce sūtra, Bouddha évoque celui qui exerce trois fois par jour le Dana, pendant autant de vies que la quantité de grains de sable du Gange et de plus, durant d'innombrables milliards de kalpas. Celui-là engrange, certes, de nombreux mérites ; pourtant, les mérites ainsi acquis ne peuvent rivaliser avec ceux issus de la pratique des sutras. Bouddha revient à plusieurs reprises sur la comparaison entre le Dana des quatre vers et celui des sept joyaux, celui des vies innombrables, etc. Son but est d'amener les hommes à accorder une totale confiance aux mérites du prajñā. C'est avec une telle foi pure, c'est par cette manière de conquérir les quatre apparences,

que l'on arrivera à assumer la responsabilité de l'entreprise que le Tathāgata nous confie.

- I. Donner sa vie durant des milliards de kalpas n'égale pas la foi pure
- II. Le merveilleux prajñā englobe le rationnel et l'irrationnel
- III. La pratique du Petit Véhicule n'est pas totale
- IV. Le Prajñā est la mère des bouddhas, il est respecté par tous les dieux et tous les hommes

Le Dana pratiqué trois fois par jour, durant autant de vies qu'il y a de grains de sable dans le Gange et durant d'innombrables kalpas, apporte évidemment de grands mérites et pourtant, on doit toujours subir les rétributions karmiques dans les trois mondes actifs. Il n'en va pas de même pour celui qui a entendu ce sūtra, y a cru et, par la foi, a assimilé le merveilleux du non-attachement du Prajñā ! Ce chapitre redit, une fois encore, les mérites inimaginables du « sans apparence » et du « sans attachement » apportés par le Prajñā.

I. Donner sa vie durant des milliards de kalpas n'égale pas la foi pure

Celui qui a la foi et qui lui reste fidèle, pourra suivre la théorie du non-attachement de ce prajñā d'écrits, sans le trahir. Celui qui le reçoit, l'observe, le lit, le récite, peut en tirer bénéfice pour lui-même ; celui qui l'explique aux autres peut en faire bénéficier autrui. Ainsi, certains peuvent obtenir les mérites de croire et de ne pas contredire le prajñā, qui sont beaucoup plus grands que ceux du Dana avec autant de vies que la quantité de grains de sable du

Gange. Quant à ceux qui peuvent apporter bénéfice à eux-mêmes et à autrui, leurs mérites sont encore plus immenses.

Il est dit dans le *Commentaire sur le Sūtra du Diamant* :

La foi va dans le sens de la raison, c'est pour-quoi, on dit qu'elle n'est pas à contre courant. Comprendre et se mettre en correspondance, cela s'appelle Recevoir ; persévérer courageusement, cela s'appelle Observer ; quand l'esprit n'est pas vagabond, cela s'appelle Lire ; retrouver sa nature propre, cela s'appelle Réciter.

Plutôt que de donner sa vie durant des milliards de kalpas, mieux vaut encore avoir confiance et la laisser longtemps ensevelie dans le fond du fleuve. Si l'on enlève la vase qui la recouvre, elle brillera de nouveau.

Il est dit dans le chapitre 2 d'*Avaivartika-cakra-sūtra* :

Ananda ! Les bodhisattva-maha-sattva ont la foi pure et sont impavides ; grâce aux trois joyaux, leur cœur est pur ; ils surveillent les six sentiments sans rien demander ; à ceux qui ne croient pas aux trois joyaux, ils montrent la joie de la foi ; à ceux qui ont déjà trouvé la joie de la foi, ils apprennent à ne pas se relâcher. Ils cultivent le bodhicitta et ne s'attachent pas aux apparences ; ils connaissent les six royaumes, les dharma-dhatu... et croient en eux

Les pratiquants de la voie de bodhisattva qui possèdent la foi et ne vont pas à son encontre, sont naturellement doux et conciliants. Ils sont sans crainte et sans désir, aussi, ils peuvent atteindre l'océan des trois joyaux et obtenir les trésors de la sagesse.

Jadis, un brahmane avait l'habitude de faire des offrandes de nourriture aux dieux. Un jour, comme il devait sortir, il dit à son fils : « Aujourd'hui, il te faudra offrir les nourritures aux dieux pour qu'ils se régalent. » L'enfant suivit les instructions de son père et présenta les plats devant l'autel. Mais les statues restèrent muettes. Elles ne mangeaient pas, ne prononçaient pas un mot et demeuraient immobiles.

L'enfant croyait fermement que les divins allaient descendre de leur stèle pour manger ce qu'il leur avait offert. Alors, il s'adressa à eux : « Dieux ! Venez manger ! Il est déjà très tard ! Si vous ne mangez pas, papa va rentrer et il va me faire des reproches ! » Mais, les statues restèrent imperturbables. Alors, l'enfant se mit à pleurer : « Dieux ! Papa veut que je vous offre à manger, pourquoi ne venez-vous pas ? Pourquoi ne mangez-vous pas ce que je vous ai préparé ? » L'enfant pleura longtemps ; si bien que, finalement, les dieux descendirent de l'autel et mangèrent ce que l'enfant avait préparé.

La foi de l'enfant a touché les dieux. Cette histoire nous révèle la puissance de la foi pure. Les histoires extraordinaires racontées dans les sūtras et qui montrent les actions compatissantes des bodhisattvas, sont les ultimes dharmas de prajñā ; elles ont plus d'éternelle valeur que les actes physiques. Dans notre pratique, si nous pouvons nous servir de la foi comme rizière, du Dana comme semence, des préceptes comme laboureurs, de l'endurance comme élément nutritif, de la persévérance comme lumière... et y ajouter la rosée bienfaisante du Dhyāna, nous obtiendrons tout naturellement le fruit du Prajñā.

II. Le merveilleux prajñā relie parfaitement le rationnel et l'irrationnel

Le texte dit : « ce sūtra possède des mérites inimaginables, indiscutables et incommensurables ». Selon le Grand maître Sheng-Zhao :

Tous les mérites de cette doctrine dépassent le domaine du cœur, c'est pourquoi ils sont inimaginables ; ils dépassent le domaine de la parole, ils sont donc indiscutables. Les balances, les rubans métriques, ne peuvent les mesurer. Si quelqu'un, par ce sūtra, comprend la vacuité de l'individu et du Dharma et saisit la véritable image de l'Ultime Vérité, ses mérites seront aussi grands que le cœur de Bouddha : sans bornes et sans limites : incommensurables...

Ce paragraphe parle de l'immensité des mérites du Prajñā, qui relie le rationnel et l'irrationnel, qui rejette l'existant et le non existant, qui égalise le cœur de Bouddha. Aucune pesée, aucune mesure, aucune pensée ne peut l'atteindre.

Il est dit dans le *Śuraṃgama-sūtra* :

Tous les hommes ordinaires veulent instaurer des différences, ils s'attachent injustement aux apparences et ils s'en trouvent entravés ; ils se laissent toucher par des discours fallacieux et ils s'en trouvent entravés ; ils font confiance à leurs connaissances et à leurs facultés de compréhension et ils en sont entravés. Pourtant, personne n'est entravé

et personne n'est libre. Et pourquoi ? Les dharmas n'ont pas de chaînes, ils n'ont pas de solution ; ils sont éternellement libres et ne comptent pas d'ignorants dans leurs rangs. Le cœur de l'homme n'est pas pur, il cherche les différences, il s'attache injustement aux apparences, d'où surviennent les notions de grand/petit, riche/pauvre, bon/mauvais, proche/éloigné, etc.

Sous la dynastie Tang, le préfet de Jiangzhou, Li-Bo, demanda un jour conseil au maître Chan Zhi-Chang :

« Maître ! Il est dit dans le sūtra : *Le Mont Sumeru cache le grain de moutarde, le grain de moutarde englobe le Mont Sumeru.* Comment un si petit grain de moutarde pourrait-il englober le Mont Sumeru ? C'est quasiment ridicule ! N'est-ce pas là, tromper les gens ? »

Maître Zhi-Chang éclata de rire et dit : « Monsieur le Préfet ! On dit que vous avez étudié dix-mille livres... Est-ce vrai ? »

Li-Po était très fier de ses études, aussi répondit-il : « C'est exact ! J'en connais même davantage ! »

« Alors, dites-moi, les livres que vous avez étudiés, où sont-ils maintenant ? »

Li-Po montra avec fierté sa tête et dit :

« Oh ! Tout est ici ! »

Maître Zhi-Chang répondit :

« Votre tête n'est pas plus grosse qu'une noix de coco, comment peut-elle contenir dix-mille livres ? N'est-ce pas là, aussi, tromper les gens ? »

Dans la nature de l'Ultime Vérité, l'acte et le principe sont sans entraves, le rationnel et l'irrationnel sont communicants, l'habileté

et l'efficacité sont en harmonie, tous les êtres sont égaux. Dans le monde ordinaire, les hommes sont tout simplement leurrés par leurs perceptions et leurs connaissances. La sagesse subtile du Prajñā peut porter la bannière du Dharma et montrer ses merveilleuses applications. Elle peut apporter, à notre vie quotidienne, d'immenses bénéfices, de même qu'un ouvrier adroit peut créer de magnifiques ouvrages, une femme habile, assurer la stabilité de son ménage, un cœur charmant engendrer le bonheur et la sagesse, une sagesse subtile conduire à des actions parfaites.

De la foi pure sans déroger à la merveilleuse utilisation de la sagesse Prajñā, nous, hommes ordinaires, sur le chemin de la pratique, parfois, nous avançons et parfois, nous reculons. Face aux épreuves suscitées par différentes circonstances extérieures, pouvons-nous suivre les enseignements des bouddhas ? Pouvons-nous ne pas nous attacher, pour obtenir un cœur pur ? Cela doit être avant tout, basé sur la confiance. Ne pas chercher, ne pas exiger, ne pas nous laisser duper par les illusions de nos perceptions. Si notre cœur est pur, tout nous apparaîtra sous sa véritable image.

Un jour, un brahmane s'en vint au Jetavana de Śrāvastī, pour rendre visite à Bouddha.

« Bouddha ! J'éprouve un doute : Parfois, je me sens calme, les sūtras et les sâstras me semblent accessibles ; parfois, je me sens hébété ou agité, je ne parviens même pas à lire un sūtra ! Que signifie tout cela ? »

- Si l'eau dans le bassin est teintée en rouge ou en vert, alors, elle ne pourra pas refléter la couleur réelle de ton visage. De la même façon, si un homme est perturbé par l'avidité et les désirs, son cœur deviendra impur et alors, il ne pourra pas voir la vraie image de n'importe quel objet.

Si on fait bouillir l'eau dans le bassin, est-ce qu'elle pourra refléter l'image réelle de la figure ? Pour la même raison, si notre cœur est bouillant de colère, comment pourrons-nous discerner la situation exacte ?

Et si l'eau du bassin est couverte de lenticules, peut-elle refléter quelque chose ? De même, si le cœur de l'homme est aveuglé par la stupidité et l'ignorance, comment pourra-t-il voir la vérité ?

Si l'eau dans le bassin est claire et limpide, calme et non bouillonnante, pure et non troublée, alors, elle ressemblera à un lac miroitant qui peut refléter toutes les images de l'univers. De la même manière, l'homme qui ne se laisse pas entraîner par les désirs et les kleśa, les colères et les haines, les obstacles de l'ignorance... peut voir clairement et comprendre l'essence de tous les phénomènes. Il ne sera plus, alors, attiré, brûlé, étouffé par les skandhas. Il ne fera plus de différenciation et éliminera toutes les afflictions du passé, du présent et du futur. Et il sera tranquille et paisible comme les bouddhas ».

Si nous avons le cœur et les yeux propres et clairs, nous pourrions pénétrer dans l'océan Prajñā, et obtenir la précieuse épée de Diamant, pour éliminer la séparation entre les grand/petit, être/bouddha, existence/vacuité, rationnel/irrationnel, etc. Nous saurons ne plus courir après les courants illusoire et serons délivrés des souffrances du samsara.

III. La pratique du Petit Véhicule n'est pas parfaite

Le Prajñā dont parle Bouddha est profond et merveilleux. Il s'adresse aux Mahayana-Bodhisattva, qui veulent guider tous les êtres et aux bouddhas, qui veulent guider les bodhisattvas. Seuls les pratiquants de ces deux véhicules peuvent apprendre et en

faire bénéficier autrui, car leur cœur est pur et peut contenir cette eau-dharma de Prajñā. Nous savons que le cœur du Bouddha ne fait pas de différence, de même que le Dharma qu'il enseigne ; nous pouvons donc nous demander pourquoi il ne s'adresse qu'à eux.

Il est dit dans le *Commentaire du Sūtra du Diamant*:

Le petit véhicule, c'est l'Hinayana. Cela signifie que les intentions et la volonté de ses pratiquants sont inférieures. Ce ne sont pas des personnes qui prennent la résolution du Mahayana. Ces personnes ont une vision fautive, ils ne savent pas que le Dharma du grand véhicule et de l'ultime véhicule, est contenu dans ce sūtra.

Car les pratiquants du petit véhicule n'ont pas encore éliminé les quatre apparences, ni l'attachement au Dharma. Ils honorent les hinayana-phala, deviennent orgueilleux en les atteignant et s'attardent dans les illusions. De ce fait, ils ne peuvent accepter cette doctrine du non attachement, encore moins l'étudier pour l'expliquer aux autres.

Il est dit dans le *Ratnakuta-sūtra* :

Les bodhisattva-maha-sattva, dans leur pratique de la grande compassion, voient les êtres s'attacher à l'irréel, aux illusions et aux rêves. Ces derniers voient la permanence, là où il n'y a qu'Impermanence, recherchent les plaisirs, alors qu'ils vont connaître la souffrance, s'attachent au moi, au lieu de cultiver l'Impersonnalité et croient voir

de la pureté là où il n'y a que souillure. Les bodhisattvas voient ces êtres qui se vautrent dans les désirs ; comment n'outrageraient-ils pas les autres, alors qu'ils tyrannisent leurs propres mères, leurs propres sœurs ?

Les bodhisattvas, après avoir vu ces agissements, ressentent la grande compassion et pensent : « Quel malheur ! Ces êtres sont de grands démunis, ils sont pitoyables ; toutes ces erreurs qu'ils commettent, leurs valent des châtiments douloureux. Je dois leur enseigner le merveilleux dharma afin qu'ils puissent quitter définitivement toutes ces afflictions. »

Chaque pensée du bodhisattva est centrée sur la souffrance des êtres, il souffre en voyant les êtres souffrir, telle une mère avec son nouveau-né, toujours prête à l'allaiter, à veiller sur lui, été comme hiver. A notre niveau, peut-être ne possédons-nous pas la grande compassion qui est celle du bodhisattva, mais, dans notre vie quotidienne, si nous pouvons, à tout instant, apprendre à voir en premier lieu la souffrance des autres, un jour, nous pourrions obtenir un cœur aussi compatissant que celui des bodhisattva-mahasattva.

Penser aux oiseaux qui se débattent dans les
filets,

Penser aux animaux domestiques qui sont
condamnés à être sacrifiés ;

Penser aux pauvres qui souffrent de la faim et
du froid,

Penser aux êtres sensibles qui souffrent de la vie et de la mort.

IV. Le Prajñā est la mère des bouddhas, il est respecté par tous les divins et tous les hommes

Le Prajñā est la mère des bouddhas de tous les temps, le fondement de la culture des mérites et des bonnes racines. Le chapitre 12 nous a montré que les lieux où le Dharma du Prajñā est enseigné, bénéficient du respect et des offrandes de tous les dieux, humains ou asuras, tout autant que les stupas. Ici, on reedit les merveilleux mérites de la propagation du Dharma, afin que les pratiquants du prajñā du non attachement, prennent la résolution du mahayana et le transmettent aux autres.

Il est dit dans le *Commentaire du Sūtra du Diamant* :

Partout où apparaît ce sūtra : Tous les êtres emploient leurs six organes de perception, mettent en œuvre toutes sortes d'actes et se concentrent sur l'essence du Dharma. En comprenant ceci, ce sūtra sera partout.

Tous les dieux, humains, ou asuras : Les dieux se cantonnent dans les plaisirs, les humains survivent péniblement entre le bien et le mal, les asuras vivent dans la haine...Aucun d'eux n'est libéré.

Du monde : Signifie ici : le cœur actif.

Le respect et l'entretien : La vraie offrande est ne pas garder l'esprit des divins, humains et asuras.

Tels les stupas : L'essence de la délivrance est éminente et sublime, d'où la comparaison avec les stupas.

Y éparpiller des fleurs parfumées : Par l'essence de la délivrance, déployer le savoir et la compréhension, élargir les activités. Dès lors, la nature du dharma-dhatu apparaîtra naturellement.

Ce commentaire part de l'offrande mondaine et respectable, pour aboutir à l'essence de la délivrance transcendante. Il permet à la fleur de notre intérieur, d'être parfumée par les lotus blancs (Puṇḍarīka), cultivés dans le jardin du Prajñā.

Le maître Chan Gu-Ling, avait trouvé l'illumination chez le maître Chan, Bai-Zhang. Pour prouver sa reconnaissance envers celui dont il avait reçu la tonsure, il décida de retourner auprès du maître qui, lui, n'était pas encore illuminé. Un jour, le vieux maître prenait son bain et Maître Gu-Ling lui frottait le dos. Soudainement, il tapa dans le dos de son maître en disant : « En voilà une majestueuse salle de culte ! C'est dommage qu'il y ait le Bouddha mais que la sainteté n'y soit pas ! » Le maître se retourna, Maître Gu-Ling saisit l'occasion et ajouta : « Le Bouddha n'est pas un saint, mais il irradie ! » Malheureusement, le maître resta muet car l'œil de son cœur n'était toujours pas ouvert. Simplement, il pensa que son disciple avait une bien étrange attitude.

Une autre fois, le maître lisait sous la fenêtre. La vitre en papier huilé de la fenêtre, interdisait à une mouche de sortir et elle revenait sans cesse se cogner contre le papier. Alors, Maître Gu-Ling profita de l'occasion et dit : « Le monde est si grand ! Pourquoi s'obstine-t-elle à essayer de percer ce vieux papier ? »

Le maître trouva que le disciple avait un comportement anormal depuis qu'il était revenu, aussi lui demanda-t-il des explications. Maître Gu-Ling parla de son illumination, le maître en fut ému, et lui demanda de donner lecture. Alors, Maître Gu-Ling lui dit :

La nature du cœur est sans souillure,
Elle est originellement parfaite,
Il suffit de s'éloigner des affinités illusoire,
Pour être inébranlable, comme Bouddha.

Pour croire, comprendre et pratiquer le *Sūtra du Diamant*, il faut œuvrer à partir de nos dispositions foncières, sinon, ce sera : « Chercher à percer le vieux papier pendant mille ans et se cogner inutilement et stupidement dans la vitre, », sans savoir quand retrouver notre nature propre. Les fleurs de prajñā sont partout ; malheureusement, nous avons perdu notre intention première, nous ne sentons pas le parfum des fleurs et n'entendons pas le chant des oiseaux ! A cause de notre penchant pour le petit véhicule et de notre attachement au moi, nous ne voyons pas la grandeur du monde ! Si nous pouvons écarter cette avidité qui nous pousse à nous consacrer aux plaisirs des divins, aux choix bien/mal, bon/mauvais... des humains, à la lutte sans trêve des asuras, à l'attachement aux trois mondes... Alors, le majestueux stupa de notre nature propre apparaîtra, les encens brûleront sans cesse et le vrai Bouddha rayonnera.

Un jour, une bhiksuni nommée Upāsena, méditait dans une grotte ; tout à coup, elle appela à haute voix, Sariputra qui se trouvait dans la grotte d'en face. Quand ce dernier arriva, elle lui dit :

« Honorable Sariputra ! Tout à l'heure, quand j'étais en méditation, j'ai senti quelque chose qui rampait sur moi. Au début, je

n'y ai pas prêté attention, mais ensuite, j'ai vu que c'était un serpent venimeux. Il m'a mordu et je vais bientôt mourir. Le venin n'a pas encore fait son effet, mais voudriez-vous rassembler dès maintenant les gens des environs ? Je veux leur dire adieu ! »

L'air sceptique, Sariputra la regarda et lui dit :

« Est-ce bien vrai ? Il me semble que tu as toujours bonne mine. Si tu étais empoisonnée, on le verrait sur ton visage. »

Upāsena répondit calmement : « Honorable Sariputra ! Le corps de l'homme est formé par les quatre mahābhūta et les cinq skandhas. Personne n'en est maître, il est impermanent en soi, il est le fruit d'une production conditionnelle et d'une absence de nature propre. J'ai compris : Le serpent peut nuire à mon corps physique, mais, comment pourrait-il attaquer la vacuité de l'Ultime Vérité ? »

A ces mots, Sariputra félicita Upāsena :

« Bien parlé ! Tu es une sainte délivrée ! Tu as utilisé la sagesse pour préserver ton cœur pur. Si l'homme veut atteindre la Voie et pénétrer dans l'immortel nirvana, il lui faut avoir la joie d'être sans crainte et sans peine, face à la mort du corps physique, comme s'il guérissait d'une maladie fatale, ou se débarrassait d'une épine empoisonnée. Ce qui meurt n'est que le corps physique, la vie du vrai Moi ne périlite pas. Face à la mort, les organes de perception restent inchangés, c'est là, la manière de regarder le monde avec la sagesse. Quitter la maison en feu, est vraiment un moment magnifique ! »

Le serpent venimeux peut tuer notre corps physique, mais l'indestructible dharmakāya ne peut être endommagé par aucune arme mondaine. Nous ne voyons que le serpent venimeux visible, qui détériore notre corps et ne savons pas que les six organes de perception sont comme des sangsues qui, jour et nuit, pompent nos

bonnes racines et nos mérites et masquent le dharmakāya de notre vie de sagesse.

Notre cœur passe la nuit et se réveille le matin avec le Prajñā, la mère de tous les bouddhas ; il est noble comme les stupas, il doit recevoir le respect et les fleurs parfumées des dieux et des humains. Malheureusement, à cause de notre stupidité, de notre vision étroite, souvent nous gaspillons la moitié de notre vie, sans en comprendre la finalité : que la vie est moitié/moitié : Moitié joie, moitié tristesse ; moitié honneurs, moitié richesses ; que la fortune est moitié amassée, moitié dilapidée ; que la pratique est moitié bouddhique, moitié diabolique.

En labourant les rizières de bonheur et de richesse, si on ne veut pas baisser la tête et faire un pas en arrière, avec un cœur doux, pur et parfumé, comment pourra-t-on voir le bleu du ciel et de l'eau ?

Les mérites du Sūtra du Diamant peuvent dissoudre les effets karmiques

Texte original

« De plus, Subhuti ! Si les hommes et les femmes de bien qui pratiquent ce sūtra, connaissent des humiliations, c'est parce qu'ils ont commis, dans leurs vies antérieures, des actions malsaines qui devaient les conduire vers des domaines d'existence défavorables. Aujourd'hui, grâce à ces humiliations, les mauvais effets karmiques sont dissous, ils peuvent acquérir l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*.

Subhuti ! Je repense aux innombrables kalpas passés. Dans la résidence du *Dipaṅkara-buddha*, j'ai rencontré huit-cent-quarante milliards de bouddhas ; je les ai tous servis, sans en manquer aucun. Si quelqu'un, à l'ère de la fin du Dharma, peut pratiquer ce sūtra, les mérites qu'il en retirera dépasseront cent fois, des milliards de fois, voire même un nombre incalculable de fois, les mérites que j'ai eus à servir tous les bouddhas.

Subhuti ! Si j'énumère tous les mérites acquis par les hommes et les femmes de bien de l'ère de la fin du Dharma, qui pratiquent ce sūtra, certains humains en seront affolés et, comme des renards, n'y croiront pas. Subhuti ! Sache que les significations de ce sūtra sont inimaginables ; il en résulte que le fruit de rétribution de ceux qui le pratiquent, est également inimaginable. »

Commentaire

Nous avons vu, dans les chapitres précédents, les merveilleux mérites de la pratique de ce sūtra. Ici, Bouddha donne les explications sur les humiliations reçues par les pratiquants, car il craint que les hommes ordinaires ne comprennent pas, se laissent entraîner par les apparences extérieures et dénigrent les enseignements du Tathāgata.

Dans le chapitre 14, Bouddha nous montre comment appliquer le meilleur paramita, c'est-à-dire le prajñā-paramita : Le cœur ne s'attache ni aux formes, ni aux quatre apparences ; il faut pratiquer le Ksanti (l'endurance) pour parfaire les actes des bodhisattvas, pour en faire bénéficier soi-même et les autres. Dans ce seizième chapitre, Bouddha prend comme exemple les humiliations des pratiquants, pour démontrer de nouveau l'incommensurable et illimité fruit de rétribution du *Sūtra du Diamant*.

- I. Les humiliations peuvent racheter les péchés antérieurs
- II. Servir avec respect les bouddhas, ne vaut pas le non-agir
- III. Le doute des êtres de l'ère de la fin du Dharma
- IV. Le fruit de rétribution est sublime et inimaginable

Dans les chapitres précédents, il est dit que les pratiquants de ce sutra, peuvent acquérir des mérites incroyables ; il est dit que les lieux où est enseigné ce sutra, sont comparables aux stupas et doivent être respectés par tous les dieux et tous les humains. Bouddha est quelqu'un qui ne prononce que des paroles vraies ; comment se fait-il alors, qu'il existe des pratiquants de ce sutra qui, non seulement, ne reçoivent aucun respect des dieux et des humains, mais qui, de plus, sont humiliés par les hommes ordinaires ?

I. Les humiliations peuvent racheter les péchés antérieurs

Qu'est-ce que l'humiliation ?

On peut nous faire subir plusieurs sortes d'humiliation : trouver à redire par jalousie, diffamer par colère, abuser de ses pouvoirs pour mépriser les autres et même, les agresser à coups de couteau, de bâton, de pierres, de poings, de pieds, etc.

Pourquoi les pratiquants de ce sūtra doivent-ils encore subir ces offenses ?

En fait, ceci est la manifestation de l'essence de mérite des pratiquants du grand véhicule, qui étudient, récitent et expliquent ce sūtra aux autres ; elle est assortie de deux sortes de fruits de rétribution, inimaginables.

L'inimaginable rétribution : Elle rachète les péchés antérieurs et efface les rétributions karmiques malsaines.

L'inimaginable fruit : Il élimine totalement les mauvais karmas et permet d'acquérir le fruit de bouddhité.

La plupart des mortels convoitent les mérites visibles ; ils ne comprennent pas, qu'endurer des humiliations est un fruit de rétribution, de bonheur et de sagesse. Si les organes de perception sont

troublés par des interférences de haine et d'amour, comment pourra-t-on obtenir cet inimaginable fruit de rétribution ? Comment pouvoir écouter le Tathāgata qui explique ce sūtra, pour éliminer les mauvais karmas accumulés depuis des milliers de kalpas et atteindre le Buddha-phala ?

Le bouddhiste laïque, M. Zhangwujin écrivait :

La chaleur et la fraîcheur des quatre saisons vont
et viennent,
Le saint et le commun ne diffèrent que pour un
court laps de temps ;
Les péchés antérieurs sont rachetés par les humiliations actuelles,
La montagne des karmas malsains du passé, est
ainsi dissoute.

Bouddha a atteint l'Eveil et pourtant, il a dû subir neuf épreuves :

1. Les médisances de la brahmane Sundarī.
2. L'accusation d'adultère, proférée par la brahmane Ciñca-Māṇavikā.
3. La lapidation de Devadatta.
4. La blessure au pied par le pieu en bois.
5. L'extermination du peuple Sakya : Bouddha en a eu mal à la tête durant trois jours.
6. L'obligation de manger l'avoine destinée aux chevaux.
7. Les douleurs à la colonne vertébrale.
8. La pratique de l'ascétisme durant six ans.
9. La demande d'aumône sans résultat.

Telle cause, tel effet : Personne ne peut échapper aux règles de la causalité. Face aux insupportables rétributions des péchés antécédents, nous devons suivre les conseils de ce *Sūtra du Diamant* : Accepter les châtiments, ne pas nous attacher aux quatre apparences et surtout, ne nourrir aucune haine.

Avant d'entrer dans les Ordres, Aṅgulimālya croyait que tuer les gens et prendre leurs phalanges, lui permettrait de renaître aux cieux. Alors, il tua de nombreux innocents et fit, avec leurs phalanges coupées, un chapelet qu'il portait autour du cou. Face à sa cruauté, les gens étaient terrifiés et le haïssaient de tout leur cœur.

Converti par Bouddha, il devint bhikṣu. Tous les jours, il accompagnait les autres bhikṣus pour demander l'aumône dans la ville. Ne pouvant oublier ce qu'il avait fait, les gens lui lançaient des pierres, l'insultaient et l'humiliaient. Tous les jours, il rentrait avec des vêtements salis et déchirés et le visage maculé de sang. Un jour, Bouddha le fit venir et le consola gentiment :

« Aṅgulimālya ! Tu dois accepter et endurer sans colère. Grâce à tes bonnes actions d'aujourd'hui, les mauvais karmas que tu as accumulés auparavant, seront dissipés. C'est comme l'eau salée qui reçoit de l'eau douce : elle finira pour devenir potable ; c'est comme la Lune qui a percé les nuages gris : Elle va éclairer ton cœur et te guider sur la bonne voie. Les mauvais karmas doivent être compensés par les bons. Quand les nuages gris seront dissipés, la Lune réapparaîtra, alors, elle nous éclairera, nous et les autres. »

Grâce à sa foi, Aṅgulimālya put rester inébranlable, et d'hérétique cruel qu'il était, il devint un grand Arhat.

Bouddha a cultivé le bonheur et la sagesse durant trois asaṅkhyeyas et il lui a fallu cent kalpas pour acquérir les marques physiques. Il a pratiqué avec diligence tous les dharmas, jusqu'à

l'illumination totale de la loi de la coproduction conditionnelle, pour atteindre l'insurpassable et parfait éveil. Nous appliquons le principe de la vacuité du prajñā, afin de nous débarrasser des attachements aux illusions causées par les organes de perception et les circonstances extérieures, et aussi, pour ne pas faire de différence entre les quatre apparences. Nous ne le faisons pas pour nier la causalité et la rétribution karmique.

Il est dit dans le *Sūtra des questions posées à Bouddha par Ananda* :

Il faut suivre simultanément les sūtras et les préceptes, pour atteindre la Voie. On ne doit pas s'éloigner de la Voie, négliger les sūtras ou manquer l'occasion de faire de bonnes actions. Il faut faire les bons actes, déployer les vertus, enrichir l'esprit, éloigner les souffrances, transcender la vie et la mort.

Ne pas être orgueilleux devant les sages, ne pas diffamer les hommes de bien, ne pas condamner les gens pour une petite faute. Enfreindre la loi et manquer aux principes sont des fautes graves ; les châtiments et les récompenses en sont les témoins. Ne soyez pas imprudents !

Les adeptes de Jingtu recherchent le Samadhi en dictant le nom d'Amitabha Bouddha et veulent renaître à la Terre pure de l'Ouest. Les adeptes de Chan, eux, recherchent l'illumination et veulent retrouver leur nature propre. Il ne faut pas que les beaux flocons de neige tombent ailleurs ; si nous voulons les recueillir, il nous faudra apprendre à devenir des hommes grands et vertueux.

Avant son illumination, le maître Chan, Fayuan Yuanjian, ainsi que le maître Chan, Tianyi Yihuai, avaient entendu parler du noble caractère du maître Chan, Guixing de Yexian. Ils s'y rendirent ensemble, en compagnie de six autres, pour lui demander conseil. C'était en plein hiver et, à perte de vue, la neige tombait dru. En les voyant, Maître Guixing les chassa, mais personne ne voulait s'en aller. Alors, il leur jeta de l'eau. Les six autres n'en supportèrent pas davantage et, outrés, ils s'en furent. Fayuan et Yihuai se contentèrent de remettre de l'ordre dans leurs vêtements, déroulèrent leur serviette et se prosternèrent au sol. Maître Guixing cria : « Pourquoi ne partez-vous pas ? Faut-il que je vous donne du bâton ? » Maître Fayuan répondit franchement : « Nous avons marché mille lis pour venir ici, ce n'est pas une louche d'eau qui peut nous décourager ! Même si vous nous frappez, nous ne partions pas ! »

Ne pouvant faire autrement, Maître Guixing leur dit : « Puisque vous voulez pratiquer le Chan, restez donc ! »

Durant son séjour, Maître Fayuan fut un temps, chargé du poste de cuisinier. Un jour, sans en avoir demandé la permission, il utilisa la pâte huilée pour préparer du bouilli de riz pour tout le monde. Quand il l'apprit, Maître Guixing se fâcha et le réprimanda : « Tu voles les biens de la pagode pour les donner aux autres ! En plus de la punition réglementaire, tu devras rembourser ce que tu as pris ! »

A ces mots, il lui donna trente coups de bâton, confisqua ses affaires et le chassa de la pagode.

Mais Fayuan ne quitta pas les lieux : il s'abrita sous l'auvent du portail d'entrée. Maître Guixing le réprimanda de nouveau : « Ceci est la propriété de la pagode, pourquoi restes-tu ici ? Tu devras payer un loyer à la pagode ! » Maître Fayuan ne parut pas gêné,

il prit son bol, s'en alla dans la rue pour lire les sutras aux gens et rapporta à la pagode, les aumônes qu'il avait reçues.

Peu de temps après, Maître Guixing annonça à tous les disciples de la pagode : « Fayuan est le vrai instrument de dharma de la pratique de Chan ! ». Il envoya un disciple pour inviter Fayuan à entrer dans le grand hall de la pagode ; là, il lui remit le késa et l'appela « Maître Yuanjian ».

Les six Paramita ouvrent en grand la voie de la pratique et le Ksanti en est le plus vigoureux. Bouddha est surnommé « le héros, le grand, le fort », car, sans le cœur muni de la force d'apprendre le Dharma, comment aurait-il pu supporter le démembrement de son corps, sans ressentir de haine ? Si l'on veut devenir Bouddha, il faut d'abord être le serviteur des hommes. Si l'on veut être la prunelle des yeux des dieux et des humains, il faut réussir la pratique de l'endurance.

II. Servir avec respect les bouddhas, ne vaut pas le non-agir

Bouddha nous dit que, dans sa pratique, les mérites de ses services respectueux envers les huit cent quarante milliards de bouddhas, ne représentent pas un milliardième de ceux des pratiquants de ce sūtra.

Le paragraphe précédent nous a montré les deux unimaginables fruits de rétribution du pratiquant de ce sutra : le rachat des péchés antérieurs et l'obtention du fruit de bouddhité ; ici, on reedit une nouvelle fois, ses incommensurables et illimités mérites.

Bouddha a dit qu'il avait servi avec respect, huit cent quarante milliards de bouddhas durant trois asaṅ-khyeyas, en pratiquant les quatre offrandes : nourriture, habillement, literie, médicaments.

Dans le chapitre 18 du *Sāgara-nāga-rāja-paripṛcchā*, il est parlé de l'offrande parfaite :

... à ce moment, le *Sāgara-nāga-rāja* (le Roi Dragon de l'Océan) demanda au *Bhagavat* : « Si quelqu'un apporte des fleurs, parfums, bannières, musiques, habits, nourritures, literies, médicaments... pour les offrir à *Tathāgata*, pourra-t-on dire que de telles offrandes sont complètes ? »

Bouddha répondit : « *Nāga-rāja* ! Telle semence, telle récolte : Ces offrandes ne sont pas parfaites : Il faut encore s'éloigner de l'impureté, cultiver les bases des vertus, atteindre le niveau des sages et des saints et libérer son cœur. Faute de cela, on restera sans mérite et l'on n'atteindra jamais le niveau suprême. Le *bodhisattva*, lui, dispose de quatre manières de faire offrande à *Tathāgata*. Lesquelles ? Ne jamais abandonner la foi en la Voie et cultiver les bases des vertus ; nourrir la grande bienveillance et exercer les bonnes conduites ; établir la grande persévérance, et rendre majestueuse la Terre de Bouddha ; pénétrer en profondeur le merveilleux *dharma* et en obtenir la patience. Telles sont les offrandes respectueuses à *Tathāgata*. »

La meilleure offrande du *bodhisattva* à *Tathāgata*, est d'approfondir le *Dharma* et de rendre pures et majestueuses les terres des bouddhas. Comme le disait le cinquième patriarche Hongren : « Faire des offrandes toute la journée, uniquement pour cultiver les

rizières de bonheur, sans rechercher le détachement. Dans l'océan de souffrance de la vie et de la mort, le bonheur peut-il sauver quiconque ? »

Faire offrande aux bouddhas est une attitude active, le fruit de rétribution peut en être calculé ; par contre, pratiquer le prajñā est un non acte : il est donc incalculable. Le bodhisattva exerce les deux Dana : bonheur et sagesse, pour parfaire le meilleur paramita, il doit considérer le non-attachement, comme le meilleur et plus extraordinaire mérite.

Un jour, l'honorable Subhuti méditait dans sa grotte et, peu après, il vit tomber autour de lui des fleurs multicolores, extraordinairement parfumées, cependant que, dans l'air, résonnait la mélodie des hymnes. Subhuti demanda :

« Ces fleurs et ces mélodies flottant dans l'air... Qui en est l'auteur ? Pourquoi faire apparaître ces merveilleux phénomènes ?

- Je suis le Roi Śakra, je les offre avec respect à Votre Honneur, qui sait si bien dire le Prajñā.

- Je n'ai pas prononcé le moindre mot. Pourquoi me louer avec une telle mélodie ?

- Bien ! Bien ! Vous n'avez rien dit et je n'ai rien entendu : Sans dire et sans entendre voilà qui est vraiment parler Dharma. »

A cet instant, les fleurs parfumées continuèrent à tomber et la mélodie, à résonner.

Le cœur de Subhuti est pur et sans attache ; il s'accorde avec le merveilleux Dharma, c'est pourquoi, il perçoit les fleurs et la mélodie. Le pratiquant, dont les organes de perception ne sont pas trompés par les apparences illusoire, voit les adorables paysages, entend le son du Dharma et l'endroit où il se trouve est pavé de magnifiques bijoux. Sans intention, ce qui apparaît aux yeux est

florissant et printanier ; sans intention, on ne ressent, ni faim, ni soif.

III. Le doute des êtres de l'ère de la fin du Dharma

Bouddha a dit dans le texte : « Ces mérites acquis par les hommes et les femmes de bien, de l'ère de la fin du Dharma et qui pratiquent ce sūtra, si je les nomme tous, certains en seront affolés et, comme des renards, n'y croiront pas ».

Jusqu'ici, Bouddha a déjà fait cinq fois la comparaison : deux Dana externes (chapitres 8 et 11), deux Dana internes (chapitres 13 et 15), une cause bouddhique (ci-dessus : acquérir l'*Anuttara-samyak-sambodhi*). Bouddha se sert des sept joyaux, des vies pour comparer, mais en fait, ils ne représentent que le milliardième des mérites du pratiquant de ce sūtra. Le cœur des hommes ordinaires et des dviyāna, est attaché au petit dharma et même ainsi, ils ont déjà du mal à l'accepter. Donc, si Bouddha décrit tels quels, les mérites du Prajñā, alors, non seulement, ils ne le croiront pas mais leurs doutes seront encore plus forts.

On dit que le renard est de nature méfiante : En hiver, quand il traverse la banquise, il avance, les oreilles tendues et, s'il entend le bruit de l'eau, il s'arrête immédiatement. Bouddha se sert de la nature méfiante du renard, pour caractériser la faiblesse de la foi chez les hommes : Il craint qu'ils ne dénigrent le Dharma, parce qu'ils sont incapables de croire aux extraordinaires mérites du Prajñā. C'est pourquoi, il cite simplement les sept joyaux des trois mille univers ou du Mont Sumeru, pour parler d'un ou deux mérites du Prajñā. Et pourtant, comme il le dit dans le texte : « Si quelqu'un, à l'ère de la fin du Dharma, peut pratiquer ce sūtra, les mérites qu'il obtiendra dépasseront cent fois, des milliards de fois, voire même

un nombre incalculable de fois, les mérites que j'ai acquis en servant tous les bouddhas ».

Les pratiquants bouddhistes doivent avoir une foi inébranlable et ne pas la laisser altérer par les divins, les démons et les brahmanes, et pas davantage par les organes de perception ou les circonstances extérieures mondaines.

Il est dit dans le chapitre 6 *Dharmākara* du *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* :

La foi permet de s'éloigner de toute mauvaise
habitude,
De comprendre et de croire au merveilleux et
subtil Dharma ;
La foi permet de parfaire les bonnes actions,
Et nous guide, finalement, à la résidence du
Tathāgata.
Avec la foi, l'accès au Dharma est sans entraves,
On quitte l'Aṣṭāv-akṣṣṇāḥ¹ et obtient le « sans
difficulté » ;
La foi permet de transcender les situations
diaboliques,
Et nous montre l'ultime voie de la délivrance.
Tous les mérites et les bonnes semences,
Poussent sur le merveilleux arbre de Bodhi ;
Ils parent la porte de la meilleure sagesse,
Et font apparaître tous les bouddhas.
Ainsi, dans l'ordre des pratiques,

1. *Aṣṭāv-akṣṣṇāḥ* : mot en sanskrit, désigne les huit conditions dans lesquelles il est difficile de voir un bouddha ou entendre son dharma.

La foi est la meilleure chose et aussi, la plus difficile à obtenir ;
Comme le Jade, ou le nuage prodigieux,
Et aussi, comme la perle précieuse qui nous permet de réaliser tous nos vœux.

Bouddha sait combien il est difficile, pour les hommes, d'avoir la foi. Il sait qu'ils ne comprennent pas que la perle précieuse de Prajñā, possède d'illimités mérites de libres transformations et d'extraordinaires applications.

Un jour, le maître Chan, Baizhang avait terminé de donner la lecture. La foule s'était retirée, seul un vieil homme était resté. Maître Baizhang lui demanda :

- Qui êtes-vous ?

- Je ne suis pas un homme, je suis un renard sauvage. J'ai été un bouddha d'antan et j'ai pratiqué dans cette montagne. Un jour, un disciple m'a posé une question : « Le grand pratiquant subit-il la causalité ? » et j'ai répondu : « Il ne subit pas la causalité ! ». Pour avoir ainsi répondu, j'ai dû me réincarner en cinq cents vies de renard. Que le maître veuille bien m'éclairer afin de me débarrasser de cette vie d'animal sauvage ! »

Le vieil homme joignit les mains et demanda :

- Le grand pratiquant subit-il la causalité ?

- Il ne peut éviter la causalité ! »

A ces mots, le visage du vieil homme s'illumina, il salua et prit congé. Le lendemain, Maître Baizhang conduisit les gens de la pagode, vers la grotte située à l'arrière de la montagne. Ils y trouvèrent le cadavre d'un renard sauvage. Maître Baizhang recommanda à ses disciples de l'incinérer selon le rite funéraire réservé aux bonzes.

Cinq cent vies de renard sauvage pour une pensée erronée sur la causalité, voilà qui évoque ces hommes qui tournent le dos à la voie juste, qui errent sans but, de ville en ville et qui se laissent entraîner par toutes sortes d'avidités. Ils ne croient pas que les bonnes actions puissent dissoudre les péchés antérieurs, que la pratique des enseignements des sūtras puisse nous débarrasser des afflictions qui nous enchaînent. Si nous faisons confiance à l'essence de mérite du Prajñā, pourquoi aurons-nous besoin de prier les statues en or, en bois ou en terre, pour leur demander bonheur et protection ? Un cœur pur et paisible, est comme les bijoux qui ornent le corps et le cœur, comme le Soleil et la Lune qui dissipent l'obscurité, comme la rosée bienfaisante qui fertilise les bois, comme le gigantesque radeau qui guide les êtres vers l'autre rive.

IV. Le fruit de rétribution est sublime et inimaginable

A la fin de ce chapitre, Bouddha a conclu en disant à Subhuti : « Sache que les significations de ce sūtra sont inimaginables, il en résulte que le fruit de rétribution de ceux qui le pratiquent est également inimaginable ». Le paragraphe précédent a présenté sommairement les mérites de la pratique de ce sūtra, mérites qui peuvent alléger le poids des péchés et dissoudre la rétribution karmique qui nous condamnerait à renaître dans des domaines d'existence défavorables. Grâce aux vertus et à la foi, on peut atteindre l'Insurpassable et Parfait Eveil. Même en utilisant les exemples des Dana avec les bijoux et les vies, Bouddha n'a pas dit le milliardième des mérites du Prajñā. On ne peut le comprendre, encore moins en débattre et aucune mesure mondaine ne lui est applicable.

Le maître Chan, Zhixian rendit, un jour, visite au Maître Chan, Weishan :

Celui-ci l'interpella : « Il paraît que, chez Maître Baizhang, tu as donné dix réponses à une question et cent réponses à dix questions, est-ce exact ? »

Maître Zhixian répondit :

« J'en suis confus ! »

- Ce ne sont là que débats d'intellectuels mondains ; ils sont sans intérêt pour se délivrer de la vie et de la mort. Je vais, moi, te poser une question : Quel est le visage d'origine, avant de venir au monde ? »

Ne sachant comment répondre, Maître Zhixian réfléchit longuement, puis il demanda conseil en disant :

« Que le Maître ait la compassion de m'éclairer ! »

- A quoi bon ? Ce n'est jamais que ma compréhension personnelle, je ne vois pas en quoi elle te serait utile. »

Maître Zhixian retourna au monastère ; il se rendit à la bibliothèque et fouilla dans tous les ouvrages bouddhiques, sans pouvoir trouver une réponse appropriée.

Alors, il fit un serment :

« Dorénavant, je ne ferai plus aucune recherche : Je vais me contenter d'être un bon moine ».

Il prit congé de Maître Weishan et, pour continuer sa pratique, alla s'enfermer là où logeait feu le Maître impérial, Nanyang Huizhong.

Un jour, en fauchant les mauvaises herbes, sa faux heurta une pierre, l'écho sonore l'éveilla brutalement et il ressentit l'illumination. Il se rendit dans sa chambre pour se laver, puis il fit brûler un bâtonnet d'encens et présenta ses respects à distance au Maître Weishan :

« Maître ! Le bienfait que vous m'avez accordé est supérieur à celui de mes parents. Si, à l'époque, vous m'aviez dévoilé ce secret, comment aurais-je pu avoir l'illumination aujourd'hui ? »

Aussi, il écrivit un poème et l'envoya au Maître Weishan :

Cette résonance me révèle que je peux oublier
les connaissances déjà acquises,
Et qu'il n'est pas nécessaire de chercher d'autres
pratiques ;
Je peux dorénavant exalter le Dharma de ma-
nière résolue,
Et ne pas me retirer dans le monde du silence.
Dans la vraie vacuité, aucune forme n'est réelle,
Qu'elle soit image, ou apparence extérieure ;
Voilà pourquoi tous les sages illuminés,
Considèrent l'illumination comme la base
suprême.

Maître Zhixian avait fouillé mille et un sūtras et sâstras, sans pouvoir trouver son visage d'origine. Depuis, il ne s'attacha plus aux écritures et se tourna vers son intérieur, car l'acquisition de l'illumination est comme la tuile qui tombe du toit : elle ne suit pas une trajectoire programmée.

Nous étudions le bouddhisme, mais si notre unique but est de rechercher des situations merveilleuses, de convoiter la possibilité d'éviter tous les malheurs et désastres, nous aurons mal employé notre ingéniosité.

Même les Divins (*Deva*) ne peuvent éviter les cinq signes de déclin, ni de retomber dans les courants de la vie et la mort. En entrant dans la montagne aux trésors, il ne faut pas prendre les cailloux et la terre, il faut choisir les pierres précieuses.

Quand le sixième patriarche Huineng rencontra le cinquième patriarche Hongren pour la première fois, ce dernier lui demanda :
« Que cherches-tu ? »

Huineng répondit respectueusement : « Je veux uniquement devenir Bouddha et rien d'autre ! »

Le *Sūtra du Diamant* nous apprend, non seulement comment libérer notre cœur des illusions et le purifier, mais il est encore un guide pour devenir Bouddha, en nous enseignant comment se laisser aller au bord du précipice, comment lâcher au même moment l'image du bouddha et du démon, comme une couche de peinture qui se volatiliserait en un instant.

Quand le maître Chan, Huilang de Tanzhou rendit visite, pour la première fois, au Maître Mazhu, ce dernier lui demanda :

« Que cherches-tu ?

- Le savoir de Bouddha.

- Bouddha a déjà transcendé le savoir : vouloir le savoir, est démoniaque. »

A ces mots, Huilang se prosterna respectueusement.

Maître Mazhu lui redemanda :

« D'où viens-tu ?

- De Nanyue !

- Tu viens de Nanyue ! C'est un manque de gratitude envers Maître Shitou. Tu dois y retourner, nul autre endroit ne te convient ! »

Huilang revint chez le maître Chan, Shitou et lui demanda :

« Comment deviendrai-je Bouddha ?

- Tu ne possèdes pas la nature de Bouddha.

- Tous les êtres sensibles possèdent la nature de Bouddha, pourquoi pas moi ?

- Parce que tu n'es pas un être sensible.

- Pourquoi Huilang ne vaudrait-il pas un être sensible ?

- Parce que tu n'oses pas en assumer la responsabilité ».

Huilang s'est finalement éveillé.

Notre doute et notre peur d'assumer la responsabilité, ont épuisé la compassion des bouddhas ; nous avons peur de relever les stores de nos fenêtres, c'est ainsi que nous perdons d'innombrables paysages et des moments merveilleux.

Fo Guang Shan
International Translation Center

La parfaite inexistence du Moi

Texte original

A ce moment, Subhuti demande à Bouddha : « *Bhagavat* ! S'il y a des femmes et des hommes de bien qui ont fait le vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, à quoi devront-ils s'attacher ? Comment pourront-ils apaiser leur cœur ? »

Bouddha dit à Subhuti : « Les femmes et les hommes de bien, qui ont fait le vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, doivent penser de la sorte : « Je dois libérer tous les êtres de leurs afflictions. En libérant ainsi ces êtres innombrables, en réalité, aucun être n'aura été libéré. » Et pourquoi ? Subhuti ! Si un bodhisattva est obnubilé par l'apparence du *moi*, de *l'autre*, des *êtres* et du *temps*, il ne peut s'appeler bodhisattva. Que signifie cela ? Subhuti ! Aucun dharma n'est appelé *faire le vœu d'Anuttara-samyak-saṃbodhi*.

Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Dans la résidence du *Dipankara-buddha*, le *Tathāgata* a-t-il reçu le dharma, dans le but d'atteindre l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* ? »

« Non, *Bhagavat* ! Dans la résidence du *Dipankara-buddha*, le *Tathāgata* n'a reçu aucun dharma qui lui permette d'atteindre l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*. »

Bouddha dit : « Ainsi est-ce, Ainsi est-ce ! Subhuti ! Il n'y a vraiment pas de dharma pour que le *Tathāgata* atteigne l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*. Subhuti ! S'il y avait un dharma pour que le *Tathāgata* atteigne l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, *Dipankara-buddha* ne dirait pas : « Dans le futur, tu seras un bouddha nommé Sakyamuni. » C'est parce qu'il n'y a pas de dharma pour atteindre l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* que *Dipankara-buddha* m'a fait cette prédiction en disant: « Dans le futur, tu seras un bouddha nommé Sakyamuni ». Et pourquoi ? Le *Tathāgata*, c'est la notion de la parfaite ainséité de tous les phénomènes. Si quelqu'un dit : « le *Tathāgata* a atteint l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* », Subhuti ! Sache qu'il n'y a aucun dharma pour que Bouddha atteigne l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*. Subhuti ! L'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* qu'a atteint le *Tathāgata*, n'est ni réel, ni irréel.

C'est pourquoi, le *Tathāgata* dit que tous les phénomènes sont du Dharma. Subhuti ! Ce qu'on appelle *tous les phénomènes*, ce n'est pas *tous les phénomènes*, c'est simplement ce qui est appelé *tous les phénomènes*.

Subhuti ! Comme par exemple quand il est dit : Le corps de l'homme est grand. »

Subhuti répond : « *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* dit que le corps de l'homme est *grand*, mais ce n'est pas que le corps soit *grand*, il dit seulement qu'il est *grand*. »

« Subhuti ! C'est pareil pour le bodhisattva. S'il dit lui-même : « J'ai libéré d'innombrables êtres de leurs afflictions », il

ne peut s'appeler bodhisattva. Et pourquoi ? Subhuti ! Aucun dharma n'est nommé bodhisattva. C'est pourquoi, Bouddha dit que tous les phénomènes sont *sans le moi, sans l'autre, sans les êtres, sans le temps*. Si le bodhisattva dit ceci : « J'ai rendu majestueuses les terres des bouddhas », il ne peut s'appeler bodhisattva. Et pourquoi ? Le *Tathāgata* dit : Rendre majestueuses les terres des bouddhas, n'est pas vraiment *rendre majestueuses*, on l'appelle seulement *rendre majestueuses*. Subhuti ! Si le bodhisattva comprend parfaitement la loi de l'Impersonnalité, le *Tathāgata* le nommera vrai bodhisattva. »

Commentaire

Du premier au huitième chapitre, Bouddha veut nous faire comprendre l'écrit du sūtra, afin que nous acquérions la foi Prajñā du « sans apparence et sans attachement » et établissions notre foi envers le meilleur dharma du Mahāyana. Ensuite, du neuvième au seizième chapitre, il fait un pas de plus, pour expliquer l'importance de l'idée de « la compréhension approfondie du sens et de l'intérêt » de ce sūtra, quant à la manière d'apaiser le cœur illusionné.

A partir du dix-septième chapitre, Bouddha s'appuie sur cette théorie de la compréhension approfondie, pour nous apprendre comment exercer la pratique.

Du dix-septième au vingt-troisième chapitre, Bouddha expose clairement la structure et l'ordre de la pratique, afin que ceux qui désirent vraiment pratiquer le *Sūtra du Diamant*, puissent les suivre et, de là, apprécier quelque peu ce dharma endiamanté.

- I. Aucun être n'a été réellement libéré de ses afflictions.
- II. Il n'y a vraiment aucun dharma qui permette l'obtention du Bodhi.
- III. Tous les phénomènes sont du Dharma.
- IV. Le bodhisattva comprend parfaitement la loi de l'Impersonnalité.

Dans le deuxième chapitre, Subhuti a déjà posé deux questions : 1. Comment pourront-ils apaiser leur cœur ? 2. A quoi devront-ils s'attacher ?

Au dix-septième chapitre, pourquoi repose-t-il ces mêmes questions ? En quoi sont différentes, les significations cachées dans ces questions, selon qu'elles sont posées avant ou après ?

I. Aucun être n'a été réellement libéré de ses afflictions

Dans ce chapitre, l'honorable Subhuti pose, à nouveau, ces deux mêmes questions : Comment pourront-ils apaiser leur cœur ? A quoi devront-ils s'attacher ? En comparant avec le deuxième chapitre, nous notons quatre différences :

1. Les sujets (les auditeurs) n'ont pas les mêmes niveaux de perception : Les premiers sont des hommes ordinaires et des hommes et femmes de bien, qui commencent à prendre la résolution ; les derniers sont des hommes et femmes de bien, qui ont déjà profondément assimilé le sens et l'intérêt du sūtra.
2. Les résolutions n'ont pas toutes la même profondeur : les premières sont celles des débutants qui voudraient apprendre la voie du Bouddha, pour pouvoir aider les êtres ;

- les autres sont ces grandes résolutions d' « atteindre le buddha-phala », alors que la théorie est assimilée, mais que la bouddhité n'est pas encore atteinte. C'est pourquoi, ils prennent la résolution de chercher et de pratiquer, pour atteindre l'insurpassable et parfait Eveil.
3. Les pensées illusoire sont différentes : Les deux questions posées par Subhuti, paraissent formellement identiques dans les deux chapitres et pourtant, la signification en est différente. En effet, les pensées illusoire du premier sont grossières, ce sont celles des hommes ordinaires ; celles du dernier sont plus raffinées, ce sont celles des hommes qui ont compris le sens et l'intérêt du Prajñā.
 4. L'apaisement superficiel et l'apaisement intérieur sont différents : Le premier est l'élimination de « l'apparence des circonstances à l'extérieur du cœur », le second, l'élimination de « l'apparence des attachements à l'intérieur du cœur ». Nous devons subjuguier toutes les apparences, tant les circonstances à l'extérieur du cœur que les attachements à l'intérieur du cœur.

Nous devons comprendre, à travers les mots, la différence de niveau. En partant de l'affirmation des vertus majestueuses de l'aspect extérieur du Prajñā de Diamant et en avançant pas à pas vers l'intérieur, nous nous apercevons que, dans la salle du Tathāgata, tous les trésors sont au complet.

Dans le chapitre 3 du *Sūtra du Diamant*, il est dit que nous devons prendre la résolution de « Libérer tous les êtres de leurs afflictions », mais, en réalité, aucun être n'a été libéré. Le « Aucun être n'a été libéré » du chapitre 3, consiste à rejeter « l'apparence des êtres » qu'on a libérés. Celui du chapitre 17, est de rejeter

« l'apparence du cœur intérieur », c'est-à-dire, ne pas s'attacher à l'idée : « J'ai libéré les êtres de leurs afflictions ». Le chapitre 3 nous demande de laisser tomber « l'apparence des êtres », le chapitre 17, lui, nous invite à éliminer les attachements les plus infimes, de notre cœur intérieur.

Débarrassés de « l'apparence des êtres » de l'intérieur et de l'extérieur, nous pourrions comprendre que tous les phénomènes suivent la loi de la coproduction conditionnelle et nous serons, dès lors, capables de respecter tous les êtres comme des bouddhas.

Il est dit au chapitre 5 du *Mahā-vyūha-sāstra* :

Les causes et les conditions sur lesquelles nous
nous appuyons,
Ne sont ni rigides, ni réelles ;
Elles sont comme des lanternes vacillant dans
le vent,
Et comme l'écume à la surface de l'eau.

Les appellations « êtres » ou « bouddhas », ne sont que des noms donnés par subtilité pédagogique, pour faciliter les enseignements.

Comme il est dit dans le *Commentaire du Sūtra du Diamant* :

Toutes les pensées malsaines, sont en fait tous les êtres. Libérer tous les êtres de leurs afflictions, c'est, avec un cœur d'impersonnalité (non-moi), et en se servant du Ksanti, dominer l'esprit malsain et interdire l'éveil de toute méchanceté. Les pensées malsaines sont originellement inexistantes, c'est la soif de richesses, ce sont les désirs charnels,

les amours, etc., qui les font naître ; en en étant conscients, nous devons utiliser la juste sagesse pour les anéantir, bien qu'il n'y ait rien à anéantir. En fait, elles ne viennent pas seules, donc, elles ne s'éteignent pas seules. C'est pourquoi, il est dit : Aucun être n'a été réellement libéré.

Qui sont les êtres ? Ce sont toutes les pensées malsaines. Qui sont les bouddhas ? Ce sont ceux qui interdisent l'éveil de toute méchanceté. Les pensées malsaines sont nées de causes et conditions, elles ne sont ni rigides, ni réelles. Une pensée éveillée peut nous guider vers l'état de nirvana.

Le maître Chan, Danxia Tianran, était, un jour, étalé en travers du pont Tianjin. Le gouverneur de la commanderie vint à passer et ses gardes réprimandèrent le Maître à haute voix. Celui-ci fit le sourd et ne bougea pas. Le gouverneur lui demanda pourquoi il ne se levait pas, il leva lentement la tête et répondit : « Bonze sans intention ». Le gouverneur fut impressionné par l'absence de crainte du maître Chan et il chargea ses serviteurs de lui donner vêtements et nourriture.

Un autre jour, le Maître annonça soudainement à tout le monde, qu'il allait se retirer dans la montagne. Alors, il arrêta sa vie errante et se retira dans le Mont Danxia de Nanyang. Durant trois années, beaucoup de gens s'y rendirent, il compta plus de trois cent disciples et sa chaumière devint une pagode.

Il disait souvent à ses disciples : « Vous devez soigneusement protéger votre trésor (cœur). Il n'y a pas là, matière à discussion. Croyez-vous qu'on puisse expliquer le Chan ? Alors, quel genre de bouddha pourrait-on devenir ? Sachez que le mot « Bouddha », je

ne veux pas l'entendre. Les pratiquants d'aujourd'hui se bousculent pour discuter et parler Chan et Voie, sans savoir qu'ils possèdent leurs propres trésors. Chez moi, il n'y a pas de Voie à apprendre, ni de dharma à prouver. Comprendre son cœur, c'est éliminer le doute. A ne pas comprendre son cœur, on perd sa propre image, tel un aveugle qui entraîne d'autres aveugles et les amène à se jeter dans un brasier. »

Maître Danxia avait un cœur dénué de crainte, c'est pourquoi il put être sans intention et sans désir. Les pratiquants de la voie de bodhisattva ne doivent pas être obnubilés par l'apparence des êtres, ni dans leurs yeux, ni dans leur cœur. Alors, ils deviendront de grands hommes impavides. Ils ne flatteront pas les bouddhas, ils ne tromperont pas les êtres. Dans la vie quotidienne, ils se serviront du Dhyâna comme arc et de la Vacuité comme flèches, pour percer et éliminer tous les enchevêtrements créés par les apparences et aussi les afflictions cachées dans notre intérieur.

Lorsque Bouddha nous demande de ne pas être obnubilés par l'apparence des êtres, ce n'est pas pour nous dire de ne pas prendre la résolution d'enseigner aux êtres sensibles, c'est pour nous permettre d'avoir une compassion d'unité, une sagesse d'égalité, un cœur limpide... C'est ainsi que nous pourrions cultiver les fleurs parfumées du Prajñā et faire éclore les semences du Bodhi.

Comme il est dit dans le chapitre 6 du *Karuṇā-puṇḍarika-sūtra* :

La voix est merveilleuse et douce, tel Śikhi,
Gouverner le monde et le guérir de la souffrance,
tel un bon médecin ;
Le cœur est juste et égal envers tous, telle une
mère bienveillante,

Aider constamment les êtres à se transcender,
comme le ferait un père.

Il y avait, jadis, deux bœufs, qui tiraient chacun sa charrette. L'un était très rapide et l'autre très lent. Celui qui était déjà rapide allait de plus en plus vite, cependant que l'autre, devenait de plus en plus lent. Et pourquoi ? Tout simplement, parce que les deux bouviers n'employaient pas les mêmes moyens.

Le premier conducteur disait à son bœuf : « Mon gentil bœuf ! Tu es le meilleur, le plus intelligent des bœufs. Grâce à toi, j'ai gagné beaucoup d'argent. Tire bien la charrette : A la maison, je te donnerai la meilleure herbe et la meilleure avoine. »

Et quand la bête était fatiguée et ne voulait plus avancer, le conducteur l'encourageait : « Je suis sûr que tu peux encore marcher, tu es le plus fort de tous les bœufs ! ». Alors, la bête se remettait à tirer la charrette.

Par contre, l'autre animal vivait un sort tout à fait différent ! Son maître le maltraitait sans cesse et lui disait : « Tu es un bœuf maladroit et paresseux ! Pourquoi t'arrêtes-tu tout le temps ? Tu as vu celui de devant ? Tu as vu comme il court vite ? Si ça continue, je vais te vendre ou je vais tout simplement te conduire à l'abattoir ! »

Alors, la bête réfléchit et se dit : « De toute façon, ma vie est terminée. Il prétend que je suis paresseux, ça ne sert donc à rien que je me force ; autant m'arrêter et bien me reposer ! » Aussi, il décida de s'arrêter et se coucha sur le chemin.

Les bodhisattvas ont un cœur tendre ; maternellement, ils cherchent à libérer les êtres de leurs souffrances, à leur procurer une vie paisible et sans crainte. Ils les encouragent avec d'aimables paroles, pour les éloigner de leurs faiblesses ; ils leur apportent la sagesse

Prajñā afin qu'ils ne subissent plus l'attaque des trois poisons et qu'ils puissent se diriger vers l'autre rive du nirvana.

II. Il n'y a vraiment aucun dharma qui permette l'obtention du Bodhi

Pourquoi Bouddha revient-il sur la prédiction du *Dipankara-buddha*, déjà vue au chapitre 10 ? C'est parce qu'il veut démontrer qu' « Il n'y a pas de dharma pour atteindre l'*Anuttara-samyak-sambodhi* ». Le paragraphe précédent dit : C'est parce que Bouddha « n'a pas de dharma à recevoir » qu'il lui est conféré d'être un bouddha. Le but est de rejeter l'attachement au dharma de Bodhi reçu, qui n'est autre qu' « une apparence extérieure du cœur ». Dans le chapitre 17, il est précisé qu'il faut, de plus, rejeter « l'apparence intérieure du cœur », qui est la personne manifestant le bodhicitta. S'il n'y a plus de personne manifestant le bodhicitta, quel Dharma de Bodhi peut-on obtenir ? Dès lors, il n'y a plus, ni celui qui manifeste le bodhicitta, ni le Dharma reçu, car toutes les apparences illusoire du cœur ont été complètement éradiquées.

Pour que les hommes puissent comprendre la finesse de cette notion, Bouddha a répété deux fois les réponses du Subhuti, afin de nous enlever l'illusion de « l'existence de choses à obtenir ». Car, tous les phénomènes sont nés de causes et conditions, les quatre phala de l'Hinayana, les degrés des trente sages et dix saints du Mahayana, ne sont que des appellations subtilement pédagogiques. Dans ces conditions, quel Dharma de Bodhi pourrait-on obtenir ?

C'est à cause de leurs illusions et attachements, que les êtres stagnent pendant des milliers d'années dans l'obscurité. Comprendre le sens et l'intérêt du Prajñā, c'est comme avoir une torche à la main, pour éclairer tous les phénomènes. Avoir foi dans les paroles

du Tathāgata, c'est brandir l'épée de diamant, pour exterminer tous les ennemis démoniaques.

Il est dit dans le *Mahā-vaipulya-guhya-garbha-sūtra* :

« Kasyapa ! C'est comme si, durant des centaines et des milliers d'années, une immense salle était restée dans l'obscurité, sans être éclairée par aucune lampe ; cette salle ne possède aucune porte ou fenêtre, ni même le moindre petit trou aussi minuscule qu'une pointe d'aiguille, aucun rayon de lumière, ni du Soleil, ni de la Lune, ne peut y pénétrer. Kasyapa ! Si, dans cette salle obscure, des lampes sont soudainement allumées, l'obscurité peut-elle se dire : « Je réside depuis des centaines et des milliers d'années ici, dans cette salle, alors, je ne vais pas la quitter » ?

- Non, Bhagavat ! Quand les lampes sont allumées, l'obscurité disparaît aussitôt.

- C'est exactement cela ! Kasyapa ! Les actions karmiques se réalisent durant des milliers de kalpas. Si quelqu'un croit fermement aux paroles du Tathāgata, comprend la loi de la coproduction conditionnelle, pratique les actes contemplatifs, la concentration, la sagesse, et contemple l'inexistence du Moi, du Destin, de l'Autre, etc., je dirai que cette personne peut être considérée comme n'ayant enfreint aucun des préceptes, n'étant abusée ni par les organes de perception ni par les circonstances extérieures et n'ayant pas accumulé de causes de souffrance. Kasyapa ! Tu

dois comprendre qu'aucun kleśa ne peut subsister
quand s'allume la lampe de la sagesse. »

Il faut croire aux paroles véridiques du Tathāgata, croire qu'en allumant les lampes de diamant, l'obscurité qui nous a cernés durant des centaines et des milliers d'années, sera dissipée et que nous pourrons revoir la lumière du Soleil et de la Lune et l'éclat de tous les trésors que nous possédons !

Le maître Chan, Baozhi a, un jour, envoyé un mot au maître Chan, Huisi au Mont-Nanyue : « Pourquoi ne descendez-vous pas ici-bas pour enseigner et guider les êtres ? Quel effet peut-on obtenir en embrassant tous les jours les étoiles et les nuages ? »

Maître Huisi lui répondit : « J'ai assimilé l'enseignement de tous les bouddhas de tous les temps. A mes yeux, il n'y a plus aucun être à instruire et à guider ! »

Maître Huisi disait souvent à ses disciples : « La source de la Voie n'est pas loin, l'océan de la Nature n'est pas non plus inaccessible ; tournez-vous vers votre intérieur et ne cherchez pas ailleurs. Vous n'obtiendrez rien en cherchant ailleurs, car ce que vous trouverez, ne sera pas réel ». Il écrivit :

Le ciel ne peut le couvrir, la terre ne peut le
porter,
Il ne vient pas, il ne s'en va pas, il est sans
entraves ;
Il n'est ni long, ni court, ni coloré,
Ni à l'intérieur et ni à l'extérieur ;
Surpassant le commun, il est trop mystérieux,
Il montre la matière et transmet l'esprit
comme personne.

Maître Nanyue Huisi a compris les bouddhas de tous les temps avec l'œil de l'esprit, clair et pur ; pour lui, il n'y a plus de bouddha à requérir, encore moins des êtres à libérer. A partir de « Aucun être n'est réellement libéré », il voulait détruire l'obstacle que nous avons créé en nous attachant à l'idée qu'il y a des êtres à libérer et il voulait nous faire comprendre que nous possédons tous, une source de la Voie, un océan de la Nature, sans avoir besoin de chercher ailleurs.

Tous les dharmas de Bodhi ne sont que feuilles dorées pour calmer les pleurs des enfants, médicaments ou piqûres pour guérir les malades ; ce ne sont que des tours de main d'illusionniste, des radeaux pour traverser le fleuve !

Pourquoi *Dipankara-buddha* a-t-il conféré sa charge à Bouddha ? Parce que Bouddha s'est complètement détaché du Moi et du Dharma et ne fait plus de différence entre « pouvoir » et « avoir » (le cœur qui peut obtenir, et le dharma qui peut être obtenu). Il a été prédit qu'il serait Bouddha sous le nom de Sakyamuni. Sakya veut dire « bienveillant », Muni signifie « tranquille ». Etre bienveillant, c'est avoir un esprit assez large, pour pouvoir tout englober ; être tranquille, c'est avoir un cœur paisible et inébranlable.

Bouddha connaît parfaitement ces habitudes des hommes, qui les poussent à s'attacher à tous les désirs mondains. Afin que les pratiquants débutants ne s'égarer pas dans les illusions et les mauvais chemins, il leur recommande de se détacher des apparences, de pratiquer le Dana sans aucun attachement, puis, petit à petit, de pénétrer dans leur intérieur pour bien contempler leurs moindres pensées. Car la source de nos afflictions gît dans notre ignorance, qui nous masque la vérité et nous conduit vers tous les désirs et toutes les ambitions.

Un jour, en mer, des pêcheurs sont à pied d'œuvre et relèvent leurs filets. Un cormoran plonge et attrape un poisson. A ce moment, des centaines de mouettes qui l'ont vu, poursuivent le cormoran en piaillant. Peu importe où va le cormoran, les mouettes ne le lâchent pas. Epuisé et affolé, il finit par laisser tomber sa proie. Les mouettes continuent à tournoyer à l'endroit où le poisson est tombé. Le cormoran, dépouillé de sa pêche, se perche sur un rocher et pense : « J'ai emporté ce poisson et il m'a causé une grande frayeur ; maintenant que je ne l'ai plus, je me sens bien tranquille et sans souci. »

Le poisson représente les désirs du cœur : à cause des désirs, il y a des agissements. Dès lors, viennent les soucis, comme d'innombrables prédateurs qui nous suivent sans relâche et partout, jour et nuit.

III. Tous les phénomènes sont du Dharma

Le texte dit : « Le Tathāgata, c'est la notion de la parfaite ainséité de tous les phénomènes ». Cette phrase explique le Dharmakāya du Tathāgata, celui qui ne suit, ni l'apparition, ni la disparition des phénomènes mais reste pareil et inchangé. Bouddha a assimilé cette théorie de l'inaltérabilité et, par la sagesse de non-attachement, il perçoit l'Ultime Vérité et se nomme « Tathāgata ». Par contre, les êtres s'attachent aux apparences illusoire qui masquent l'Ultime Vérité ; ils ne savent pas que le Dharmakāya est sans apparition ni disparition et qu'il englobe tous les phénomènes.

En chinois, l'Ultime Vérité (*Bhūta-tathatā*) se traduit par Zhen-Ru, « Zhen » signifie « vérité », « Ru », « ainséité ». L'Ultime Vérité, c'est-à-dire le Dharma Bodhi qu'a prouvé Bouddha, est la loi de l'indifférence entre le cœur, le Bouddha et les êtres. On ne peut

la voir par son apparence, ni recommander de la trouver ; c'est pourquoi, on dit qu'elle n'est pas réelle. Mais en dehors de son apparence, existe la vérité qui est égale pour tous et, en dehors des paroles, existe la merveilleuse théorie ; c'est pourquoi, on dit qu'elle n'est pas irréaliste. La vraie nature est la nature de Bouddha (la graine d'éveil), le corps vide et chimérique est le Dharmakāya.

Il est dit au chapitre 3 du *Dharmapadā-sūtra* :

Le Bodhi, c'est la Tranquillité ; la Tranquillité, c'est l'Ultime Vérité de tous les phénomènes.

Q : « Vous, hommes de bien ! On parle de l'Ultime Vérité, mais, en fait, qu'est-ce que l'Ultime Vérité ? »

R : « Vous, hommes de bien ! L'Ultime Vérité, c'est la Vacuité : Elle ne naît, ni ne meurt. »

Q : « Est-ce parce que tous les phénomènes sont dépourvus de nature propre, qu'on dit qu'ils ne naissent, ni ne meurent ? »

R : « Ainsi est-ce ! Ainsi est-ce ! Hommes de bien ! Comme vous l'avez dit, les phénomènes ne naissent, ni ne meurent ».

Q : « S'il en est ainsi, pourquoi le Tathāgata a-t-il dit, que les dharmas conditionnés subissent la naissance et la disparition ? »

R : « Hommes de bien ! C'est parce que le commun des mortels s'attache à la vie et à la mort. C'est pourquoi les bouddhas, par grande compassion et pour ne pas les effrayer, suivent la loi mondaine et parlent de la vie et de la mort des phénomènes qui, en réalité, ne naissent ni ne meurent.

C'est pourquoi, hommes de bien, les bodhisattva-maha-sattva doivent connaître les bouddhas, les dharmas, les êtres, les phénomènes, le moi, les phénomènes du moi. »

Les bouddhas, par grande compassion et pour ne pas effrayer les simples mortels, suivent la Vérité Mondaine et parlent de la vie et la mort des phénomènes. Dans le texte, Bouddha suit la loi mondaine et instaure cette notion de « Tous les phénomènes », qui englobe les écrits, paroles, mélodies, objets et plantes. En suivant la Vérité Transcendante, il dit : « Ce ne sont pas tous les phénomènes », car tous les phénomènes sont dépourvus de nature propre. « Tous les phénomènes sont du Dharma », cette affirmation est, à la fois, mondaine et transcendante ; elle est la Vérité Suprême de la Voie du Milieu. En comprenant l'essence de Vacuité de tous ces phénomènes qui se présentent devant nos yeux, qu'ils soient purs, impurs, saints, communs, sensibles, insensibles, mondains, transcendants... ils deviennent tous des dharmas. Dès lors, on peut entendre la respiration des bambous et le battement du cœur des fleurs ; on peut s'asseoir seul au sommet de la montagne, ruisseler comme les cascades d'eau ou courir à bride abattue sur les routes des hommes.

Huang-Ting-Jian (1045-1105), grand poète calligraphe, de la dynastie Bei-Song, était un fervent pratiquant bouddhiste laïque ; il fréquentait souvent les écoles Chan et il était même le disciple du maître Chan, Zu-Xin, de la branche Huang-Long de l'école Linji.

Huang-Ting-Jian aimait bien écrire des poèmes galants et il rendait souvent visite au maître Chan Yuan-Tong-Xiu. Un jour, ce dernier lui fit des reproches : « Tes rimes et ta calligraphie sont merveilleuses ! Pourquoi te contentes-tu de composer des poèmes

galants ? » Puis il lui cita en exemple l'histoire du grand peintre Li-Gong-Lin, qui était connu pour ses portraits de chevaux. HuanTing-Jian répliqua en souriant : « Etes-vous en train de me pousser dans un ventre de jument ? »

Maître Yuan-Tong-Xiu le sermonna : « Tu égares les hommes avec de belles paroles ! Non seulement, je vais te pousser dans le ventre de la jument, mais je vais, de plus, te transformer en buffle pour labourer les champs. »

Huang-Ting-Jian s'éveilla brusquement et, de ce jour, il cessa de rimer et se consacra au Chan. Il publia « Les prières », renonça aux boissons alcoolisées et à tout acte sexuel et se contenta de repas végétariens.

Un jour, Huang-Ting-Jian rendit visite au maître Chan, Hui-Tang, pour lui demander de lui indiquer un raccourci permettant d'acquérir rapidement l'illumination. Maître Hui-Tang lui demanda : « Comme le disait Confucius : vous, les deux ou trois étudiants, vous voulez prendre ma maison pour refuge ? Hé bien, je n'ai pas de refuge à vous offrir ! Monsieur le Préfet, vous êtes un laïc, pourquoi voulez-vous parler des affaires de l'école Chan ? ». Huang-Ting-Jian se préparait à répondre quand Maître Hui-Tang lui intima l'ordre de se taire, ce qui plongea Huang-Ting-Jian dans la perplexité.

Un jour, ils se promenaient tous les deux dans le bois. C'était la saison des canneliers, on en sentait le parfum de loin. Maître Hui-Tang demanda :

« Monsieur le Préfet avez-vous senti le parfum des canneliers ?

- Oui, Maître !

- Je n'ai toujours pas de refuge à vous offrir. »

Huang-Ting-Jian comprit son intention, le salua et dit :

« Maître ! Vous êtes vraiment attentionné envers moi ! »
- Oh ! Tant mieux, si vous l'avez compris ! »

Les fleurs des canneliers éclosent dans la montagne et leur parfum embaume et se répand à profusion. Malheureusement, nous, hommes ordinaires, nous sommes laissé enivrer par de belles images et des sons obsédants... Comment pourrions-nous apprécier le parfum des fleurs ? En pratiquant le Chan et en cherchant l'illumination, nous ne nous laisserons plus envahir par les perceptions, les paroles ou les écrits ; nous démasquerons le caractère fallacieux du savoir et des connaissances, nous démaquillerons notre intérieur ; nos six organes de perception n'enregistreront plus d'images illusoire... Alors, nous sentirons la fraîcheur de la brise, nous entendrons le coassement des grenouilles et nous verrons des quantités de fleurs multicolores proliférer dans les champs.

IV. Le bodhisattva comprend parfaitement la loi de l'Impersonnalité

Le « vrai bodhisattva », est celui qui comprend parfaitement la loi de l'Impersonnalité. Du point de vue de l'Ultime Vérité, tous les phénomènes sont imperceptibles. Il faut éliminer l'attachement au Moi (l'image de bodhisattva), ainsi que l'attachement au Dharma (le dharma du bodhisattva) et c'est pourquoi Bouddha dit : « Tous les phénomènes sont *sans moi, sans l'autre, sans les êtres, sans le temps*. » Il convient de ne pas s'attacher aux quatre apparences, ni à l'apparence du Dharma de : « Je peux libérer et j'ai libéré les êtres de leurs afflictions ». Si le bodhisattva peut respecter ces non attachements, alors, il sera un « vrai bodhisattva ».

Bouddha utilise la pratique du *ne pas s'attacher aux quatre apparences* pour avertir les aspirants bodhisattvas, de ne pas laisser

l'apparence du Dharma de : *je peux libérer et j'ai libéré les êtres de leurs afflictions*, obstruer leur voie ; pour leur dire surtout, de ne pas s'attacher à la Vacuité comme les *Dviyāna*.

Dans ce chapitre, Bouddha a utilisé trois fois l'expression : « il ne peut s'appeler bodhisattva » :

1. En prenant la résolution : *Les femmes et les hommes de bien, qui ont fait le vœu d'Anuttara-samyak-saṃbodhi, doivent penser de la sorte : « Je dois libérer tous les êtres de leurs afflictions. En libérant ainsi les innombrables êtres, en réalité, aucun être n'aura été libéré. » Et pourquoi ? Subhuti ! Si un bodhisattva est obnubilé par l'apparence de moi, de l'autre, des êtres et du temps, il ne peut s'appeler bodhisattva.*
2. En pensant qu'il peut libérer les êtres de leurs afflictions : *C'est la même chose pour le bodhisattva : S'il dit de lui-même : « J'ai libéré d'innombrables êtres de leurs afflictions », il ne peut s'appeler bodhisattva.*
3. En rendant majestueuses les terres des bouddhas : *Si le bodhisattva dit : « J'ai rendu majestueuses les terres des bouddhas », il ne peut s'appeler bodhisattva.*

En répétant cela, Bouddha recommande aux bodhisattvas de bien comprendre le sens de l'Impersonnalité, qui est comme la Lune qui ne laisse aucune trace en parcourant l'espace. Il leur recommande encore, de ne pas tomber dans les sentiments insensés mondains, ni de s'attacher aux merveilleuses doctrines transcendantes. Dès lors, les aspirants seront de vrais bodhisattvas cultivant réellement le bodhicitta.

Il est dit dans le *Mahayana-daśa-dharma-sūtra* :

Comment les bodhisattva-maha-sattva doivent-ils contempler les phénomènes pour que cette contemplation soit juste?

Hommes de bien ! Les bodhisattvas doivent contempler de la sorte :

Tous les phénomènes sont comme les sons retentissants : Ils naissent, se détériorent et meurent.

Tous les phénomènes sont dépourvus de nature propre, parce qu'elle est originellement loin des afflictions.

Tous les phénomènes sont loin du monde du cœur, parce qu'ils sont sans essence.

Les phénomènes ne peuvent être sollicités, parce qu'ils sont exempts d'amour et de haine.

Les phénomènes ne s'attachent pas, parce qu'ils sont loin du monde des afflictions.

Les phénomènes sont comme des bananiers, ils n'ont ni rigidité, ni consistance.

Hommes de bien ! Les bodhisattvas doivent ainsi contempler. Cela s'appelle la contemplation juste des phénomènes.

Les bodhisattvas contemplent les phénomènes avec justesse ; ils comprennent parfaitement la loi de l'Impersonnalité, c'est pourquoi, ils peuvent se débarrasser des illusions fausses, manifester le vrai cœur sans crainte, aller dans le monde Saha et en revenir intacts, telles les fleurs de lotus qui conservent leur parfum, sans être souillées par la boue.

Le maître Chan Shitou Zihui, était tailleur de pierre, comme tous ses aïeux, depuis des générations. Tout le monde l'appelait « Hui Shitou » (« Hui la pierre »).

Il était analphabète, mais il admirait vivement le bouddhisme. Souvent, il demandait aux bonzes de lui lire les sūtras et, à force de les écouter, il savait en réciter beaucoup.

Un jour, il quitta sa maison et s'en alla travailler dans la pagode du maître Chan, Dūasui. Il était chargé des travaux de marbrerie et il avait toujours le marteau en main et les sūtras en bouche. Maître Dasui, le voyant ainsi tous les jours, lui dit : « Aujourd'hui, tu tapes sur les pierres, demain, tu taperas sur les pierres... Que feras-tu quand la mort viendra ? » Hui-Shitou laissa tomber son marteau et accompagna Maître Dasui dans la chambre de l'abbé. Là, ce dernier lui dit de cesser de réciter les sūtras, de ne pas s'attacher aux écrits.

Un jour, Shitou était en train de travailler. Le bloc de pierre était tellement dur qu'il devait le marteler de toutes ses forces. Les étincelles fusaient dans tous les sens et tout à coup, il s'éveilla.

Il alla dans la chambre de Maître Dasui, se prosterna et dit :

Je m'acharne de toutes mes forces,
 Mais je reste stupide, ne sachant toujours rien
 dire, ni rien sentir.
 En voyant les étincelles fusant dans tous les sens,
 Je réalise que tout est bien en moi.

A ces mots, Maître Dasui sut qu'il était illuminé et lui octroya une robe de bonze.

Un jour, Hui-Shitou donna lecture. Il disait : « Pour pratiquer le Chan, si l'on ne comprend pas son cœur, alors, on est comme

celui qui meurt de soif au fond d'un puits ! Parmi tous les actes du quotidien : marcher, se lever, s'asseoir, se coucher, bouger, travailler... en est-il un seul qui soit immobile ? Dans ce qu'on voit et qu'on entend, lequel ne montre pas le chemin ? Si l'on reconnaît le chemin, il sera celui de la grande délivrance. Croyez-vous que j'aie quelque chose de plus que vous ? Qu'avez-vous de moins que moi ? Le lac Tai-Hu couvre trente six mille hectares... Pour qui est la Lune que l'on voit là-bas, au milieu de l'eau ? »

Maître Chan, Hui-Shitou a laissé tomber la lie des sūtras et a recherché les étincelles de sa nature propre. Il s'est détaché des paroles et des sensations et, quand il a vu les étincelles, il a compris que tous les efforts qu'il avait faits jusqu'alors étaient, en fait, ici et non ailleurs. Le *Sūtra du Diamant* ne cesse de réduire en miettes les illusions intérieures et extérieures de notre esprit ; il ressemble à un pic capable de faire jaillir les étincelles de notre nature propre, jusqu'au moment où nous nous détacherons de nos sens et des circonstances extérieures. Alors, nous pourrons capter toute l'eau du lac ; tout ce que nous verrons et entendrons nous conduira sur le chemin de la libération.

Le Tathāgata perçoit parfaitement la nature et le cœur de tous les êtres

Texte original

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Le *Tathāgata* possède-t-il l'œil charnel ?

- Oui, *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* possède l'œil de chair.

- Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Le *Tathāgata* possède-t-il l'œil divin ?

- Oui, *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* possède l'œil céleste.

- Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Le *Tathāgata* possède-t-il l'œil de la sagesse ?

- Oui, *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* possède l'œil de la sagesse.

- Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Le *Tathāgata* possède-t-il l'œil du dharma ?

- Oui, *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* possède l'œil dharmique.

- Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Le *Tathāgata* possède-t-il l'œil des bouddhas ?

- Oui, *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* possède l'œil bouddhique.

- Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Tous les grains de sable du Gange, Bouddha les appelle-t-il grains de sable ?

- Oui, *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* les appelle grains de sable.

- Subhuti ! Qu'en penses-tu ? S'il y a autant de fleuves Gange que de grains de sable dans le Gange, et si chacun de tous ces grains de sable de tous ces fleuves Gange, représente un monde bouddhique, ces mondes bouddhiques sont-ils nombreux ?

- Très nombreux, *Bhagavat* ! »

Bouddha dit à Subhuti : « Tous les êtres de tous ces mondes nourrissent, en leur cœur, toutes sortes de pensées et le *Tathāgata* les connaît toutes. Et pourquoi ? Ces cœurs dont parle le *Tathāgata*, ne sont pas de vrais cœurs, ils sont appelés cœurs. Et pourquoi ? Subhuti ! (Sache que, pour vous les hommes) le cœur du passé est inaccessible, le cœur du présent est inaccessible, le cœur du futur est inaccessible. »

Commentaire

Bouddha a dit dans le chapitre précédent, que celui qui comprend parfaitement l'Impersonnalité et qui ne s'attache pas au Dharma, est un vrai bodhisattva ; en même temps, il craint que les pratiquants ne comprennent pas l'aspect immuable de l'Ultime Vérité, ni le sens merveilleux de vivre avec ses affinités, qu'ils s'attachent aux apparences du Non-moi et du Non-dharma, et stagnent dans l'état de Vacuité ; alors, il se sert des cinq « œil » qu'il possède comme exemple, pour nous dévoiler de manière complète, l'essence du Prajñā et l'égalité de l'Ultime Vérité qui sont en nous.

- I. Les cinq « œil » examinent intégralement les mondes des êtres
- II. Les mondes bouddhiques sont aussi nombreux que les grains de sable des fleuves Gange
- III. Le Tathāgata connaît exactement le cœur des êtres
- IV. Les cœurs d'illusions des trois époques, sont inaccessibles

Bouddha utilise les cinq « œil » comme exemple, car tous les êtres possèdent les cinq « œil ». Mais ils ne les voient pas, car ils sont masqués par les pensées illusoire.

Les cinq « œil » représentent cinq sortes d'égalité :

1. L'œil charnel : L'égalité entre les êtres et les bouddhas.
2. L'œil divin : L'égalité entre les divins et les bouddhas.
3. L'œil de sagesse : Les saints du petit véhicule et les bouddhas ne sont pas divisés ; c'est l'égalité entre le petit et le grand véhicule.
4. L'œil dharmique : Les bodhisattvas possèdent aussi l'œil dharmique, qui dévoile la stricte équivalence entre la cause et l'effet.
5. L'œil bouddhique : Qui montre que la voie de tous les bouddhas est la même.

I. Les cinq « œil » examinent intégralement les mondes des êtres

Bouddha utilise ses cinq « œil » pour contempler les mondes des hommes, des divins, des saints, des bodhisattvas et des bouddhas. Les cinq « œil » sont les essentiels de l'Ultime vérité et chaque être possède en fait, les mêmes « œil », que ceux de Bouddha.

Il est dit dans le sūtra 五眼度世品經 :

En se conformant à la loi naturelle, Bouddha entre dans les cinq mondes pour purifier les cinq « œil ».

1. L'œil charnel : Bouddha a revêtu la forme humaine pour guider et libérer les êtres de notre monde.
2. L'œil divin : Aux divins des cieux et du monde qui n'ont pas atteint la voie, il montre les trois véhicules.
3. L'œil de sagesse : A ceux qui n'ont pas assimilé la suprême sagesse, il ouvre l'esprit et montre la grande sagesse.
4. L'œil dharmique : Pour ceux qui se trouvent dans des situations extrêmes et qui ne parviennent pas à s'en sortir, il les libère, en leur expliquant le « sans aller-et-venir » du dharmakāya, afin qu'ils puissent rester inébranlables en toute circonstance.
5. L'œil bouddhique : A ceux qui ne peuvent distinguer le vrai du faux, qui ont été aveuglés ou ensommeillés par les illusions ou les obscurités, il montre les quatre Samgraha et les six Paramita, les manières subtiles appropriées à chaque situation, afin qu'ils puissent développer les véritables intentions de la Voie.

Bouddha entre dans les mondes des hommes, des divins, des sravaka et pratyekabuddha, des bodhisattvas, etc., les faisant sortir de leur sommeil et déchirant le voile des illusions qui les recouvre, afin qu'ils comprennent qu'ils ne sont point différents de Bouddha et qu'ils puissent aussi éclairer les trois mondes. C'est parce qu'il a parfaitement compris les doctrines du sans-moi et du sans-dharma, que Bouddha a pris la grande résolution de libérer les êtres des six royaumes. Il craignait que les pratiquants tombent dans le filet

de la Vacuité, c'est pourquoi il a usé de ses cinq « œil », pour montrer que tous les bouddhas sont partout dans le monde des êtres et qu'ils sont capables d'adopter toute sorte d'apparence pour aider tous les êtres doués de sentiment et de raison.

Il est dit dans le chapitre 21 d'*Abhniskramana-sūtra* :

Seule, la pratique peut montrer le meilleur
de tous les phénomènes,
Seul, le cœur sans péché est pur et tranquille ;
La haine est la plus grande cause, de la
dégradation des sentiments,
Les plus grandes causes de frayeur sont la
vieillesse et la mort.

Peu importe la beauté des paysages : Il faut les voir de nos yeux, pour pouvoir vraiment la ressentir. Peu importe le merveilleux des dharmas : Après les avoir entendus, y avoir cru et réfléchi, il faut encore les exercer. Faute de quoi, nous resterons aussi stupides que ces idiots qui dessinent des biscuits pour apaiser leur faim ou qui s'enfoncent dans la mer, pour en compter les grains de sable.

Les cinq « œil » de Bouddha révèlent l'intégralité des mondes des êtres. Cette puissance surnaturelle de ces « œil », nous la possédons tous, dans son entièreté. Malheureusement, nos pensées sont abusées par les cinq skandhas et nous ignorons les principes de l'unité et de la coexistence, de l'interdépendance des causes et conditions...

Jadis, vivait une fieffée crapule nommée Gandharta. Un jour, en marchant, il faillit poser son pied sur une araignée. Soudain, une petite pensée compatissante se fit jour dans son esprit : « Ce n'est

qu'une petite araignée, pourquoi devrais-je l'écraser ? » Alors, il fit une grande enjambée, épargnant ainsi la vie de l'araignée.

Comme sa vie avait été remplie d'actes pervers, il dut renaître en enfer. Et, au moment de subir les tortures, il vit un petit fil argenté descendre du ciel. Comme un naufragé qui voit un espar, il attrapa le fil et, pour fuir les tourments de l'enfer, remonta, au prix de grands efforts. Baissant la tête, il vit d'autres damnés qui grimpaient à sa suite et se dit : Un fil si fin ne pourra jamais supporter tant de poids ! Si le fil casse je ne pourrai plus jamais me libérer ! Alors, à coups de pied, il repoussa celui qui le suivait et c'est au moment où Gandharta donnait ces coups de pied à ses compagnons, que le fil se rompit. Gandharta et tous les autres damnés retombèrent dans l'enfer insondable et ténébreux, pour y subir les insupportables supplices.

L'œil charnel des êtres ne voit que leur propre souffrance ; il trace nettement la limite entre l'autre et moi. Ce petit fil argenté qui vient nous sauver de l'enfer, est le fruit de notre petite pensée compatissante, mais les idées dépravées nous font vite retomber dans le brasier infernal.

Le *Sūtra du Diamant* nous apprend à ne pas nous laisser aveugler par notre œil charnel, à emprunter la force de Prajñā de l'Impersonnalité, pour ouvrir notre œil divin, issu du monde céleste des palais ornés et des étangs couverts de lotus. Il nous apprend à ouvrir notre œil de sagesse, clair et satisfaisant, telle la Lune reflétée dans l'eau bleue du lac, libéré des nuages formés par les cinq skandhas. Il nous apprend à ouvrir notre œil dharmique sans souci, qui ne s'attache ni à la joie ni à la tranquillité du nirvana, ni aux biens mondains. Il nous apprend à ouvrir notre œil bouddhique pur et qui sait qu'il n'y a pas de kleśa à faire disparaître, ni de phala à atteindre.

II. Les mondes bouddhiques sont aussi nombreux que les grains de sable des fleuves Gange

Bouddha a enseigné le Dharma en Inde, la plupart du temps sur les rives du Gange. C'est pourquoi il emploie souvent le Gange ou le sable du Gange comme exemples, pour mieux se faire comprendre des hommes. Le paragraphe précédent parle des « œil » de Bouddha ; voyons maintenant combien il y a de mondes de Bouddha. Comme il est dit dans le texte : « S'il y a autant de fleuves Gange que de grains de sable dans le Gange et si tous les grains de sable de tous ces fleuves Gange, représentent chacun un monde bouddhique, ces mondes bouddhiques sont-ils nombreux ? »

Les grains de sable du Gange sont déjà en nombre presque incalculable. Si chaque grain représente un autre Gange et qu'ensuite, chaque grain de sable de tous ces fleuves, représente un monde bouddhique, alors, les mondes bouddhiques sont en nombre encore infiniment supérieur à celui des grains de sable du Gange. Bouddha examine le monde des êtres avec les cinq « œil », puis il se sert du nombre de mondes bouddhiques, égal au nombre des grains de sable des Gange, pour nous faire comprendre que partout, existent des mondes bouddhiques. Malheureusement, l'œil charnel des hommes ne voit que des apparences et ne voit même pas les bouddhas qui sont pourtant en face d'eux.

Il est dit dans l'*Amitayurdhyāna-sūtra* :

Le dharmakāya des bouddhas est dans le cœur et l'esprit de tous les êtres. Ainsi, quand vous pensez aux bouddhas, votre cœur remplit en fait les trente-deux marques et les quatre-vingts caractéristiques physiques des bouddhas. Le cœur devient

Bouddha, le cœur est Bouddha, l'immense savoir
du Bouddha est ainsi né du cœur.

Notre cœur illusoire est comme le singe ou le cheval qui ne cesse de galoper. Ce cœur qui se réveille et s'endort tous les jours avec nous, qui vit et qui meurt avec nous, voit la lumière éclatante quand nous pensons aux bouddhas et la tristesse et la peur, quand il est enchaîné à des circonstances démoniaques.

Jadis, vivait un bhiksu qui aimait pratiquer la méditation mais, chaque fois qu'il méditait, il voyait une chose bizarre et il se faisait du souci. Il décida alors, de demander conseil au vieux bonze de la pagode : « Chaque fois que je me concentre, je vois une grosse araignée qui monte le long de mes jambes et je n'arrive pas à la chasser. »

Le vieux bonze lui répondit : « La prochaine fois que tu te concentreras, garde un crayon dans ta main. Si l'araignée revient, trace un cercle sur son ventre, nous verrons ainsi, qui elle est. »

Alors, le bhiksu prépara un crayon. Quand il se concentra, effectivement, l'araignée apparut. Il prit le crayon, traça un cercle sur le ventre de l'araignée et voilà que cette dernière disparut. Comme l'araignée n'était plus là, le bhiksu put se concentrer en paix.

Or, le même soir, avant de se mettre au lit, il se préparait pour prendre un bain, quand il vit que le cercle qu'il avait tracé sur le ventre de l'araignée était, en fait, apparu sur le sien.

A ce moment, il comprit que l'araignée qui l'avait empêché de se concentrer, n'était pas venue du monde extérieur mais bien de son intérieur à lui ; elle n'était que l'illusion dans son cœur et dans son esprit.

Chaque fois que nous nous en prenons aux circonstances extérieures et les accusons de nous apporter soucis et déceptions, nous

devrions faire un retour sur nous-mêmes et nous demander comment sont nos intentions. Sont-elles saines ou malsaines ? Si nous ne purifions pas notre cœur, si nous n'utilisons pas la sagesse de la vacuité comme baignoire, la bienveillance et la compassion comme semences, la patience comme branche et tronc d'arbre, la conviction comme fleur et feuille, comment pourrions-nous faire naître le grand dharma-phala ? Un pratiquant bouddhiste doit comprendre que c'est seulement si le cœur est en accord avec Bouddha, que la pratique sera fructueuse. Le dana, la révérence, la repentance... ont pour but de mettre fin à nos pensées illusoire. Nous devons nous contempler suivant les doctrines de la Voie médiane puis, de là, inscrire la Voie des bouddhas dans notre vie quotidienne.

C'est en contemplant les souffrances des êtres,
 qu'on s'accorde avec les « œil » de Bouddha,
 C'est en écoutant les paroles merveilleuses, qu'on
 s'accorde avec la « bouche » de Bouddha ;
 C'est en participant spontanément, qu'on s'ac-
 corde avec le « corps » de Bouddha,
 C'est en effectuant des actes bénéfiques, qu'on
 s'accorde avec le « cœur » de Bouddha.

Le cœur et l'esprit étant purifiés et les six organes de perception mobilisés en même temps, on pourra alors, entrer dans la maison des bouddhas et l'on possédera la puissance surnaturelle des cinq « œil », pour ressentir l'égalité entre les êtres et les bouddhas. On pourra voir que tous les paysages – les cours d'eau, les montagnes, le vent, la Lune, les particules de poussière ou les grains de sable des Gange – sont tous des milliards de terres bouddhiques, parfumées et éclatantes.

Souvent, Maître Han-Shan, de la Dynastie Ming, allait s'asseoir sur l'une des deux bornes de pierre qui marquaient l'entrée du pont de bois, pour écouter le bruit du cours d'eau et, une fois assis, il oubliait corps et cœur. Si son esprit était en éveil, il entendait le bruit de l'eau, si son esprit s'absentait, tout redevenait silence.

Un jour, en méditant, il tomba dans un état d'absence totale. Et c'est en entendant résonner plusieurs dizaines de coups de gong qu'il se réveilla, sans savoir où il se trouvait. Son disciple lui dit : « Maître ! Quand je vous ai quitté, vous « fermez la porte » pour méditer... Et c'était il y a déjà cinq jours !

Maître Han-Shan répondit : « Il me semble que cela n'a duré que le temps d'un souffle ! »

Parce que son cœur était calme et éteint, Maître Han-Shan ne ressentait plus aucune perception ! Une pensée de l'homme peut faire oublier cinq jours et cinq nuits, elle peut même stopper les illusions de tous les temps et nous permettre d'entendre les chants des oiseaux et de voir la pluie de pétales des fleurs de la Terre pure, de notre nature propre ! Si hasardeuse que soit la situation du moment, rien ne peut nous empêcher de nous enivrer des eaux et de la brise de la nature.

III. Le Tathāgata connaît exactement le cœur des êtres

Bouddha se sert du nombre de grains de sable des Gange, pour exprimer le nombre incalculable de mondes bouddhiques et ensuite, celui des êtres peuplant tous ces mondes bouddhiques. Et toutes les intentions de tous ces êtres, Bouddha les connaît parfaitement. Dans le paragraphe précédent, nous avons vu que l'œil charnel de Bouddha voit le nombre de grains de sable des fleuves Gange. Les

hommes possèdent aussi l'œil charnel, mais il ne peut égaler celui de Bouddha.

Bouddha énonce cinq situations pour expliquer les cinq « œil » :

1. L'œil charnel : qui permet d'évaluer le nombre de grains de sable d'un fleuve.
2. L'œil divin : capable de découvrir les mondes bouddhiques et de les comparer au nombre de grains de sable des fleuves Gange.
3. L'œil de sagesse : capable de connaître les intentions de chaque être de chaque monde.
4. L'œil dharmique : capable de comprendre que le cœur des êtres est rempli de pensées illusoire et que tous les phénomènes sont dépourvus de nature propre.
5. L'œil bouddhique : capable de comprendre que le cœur illusoire de tous les temps, est en fait irréel et inaccessible. Il ne faut pas chercher illusoirement l'inexistant dans l'existant, ni croire illusoirement que l'inexistant est équivalent au « Bodhi », car « la vie et la mort » et le « nirvana » sont, en fait, identiques.

L'œil charnel de Bouddha est celui que les hommes ne peuvent égaler ; l'œil des divins est incomparable ; l'œil de sagesse des *diviyāna* est capable de voir le cœur des hommes, de même que l'œil dharmique des bodhisattvas mais, néanmoins, cette vision reste imparfaite. L'œil bouddhique, lui, est comme le grand miroir parfait ; il peut refléter toutes les intentions de tous les êtres, même s'ils sont aussi nombreux que les grains de sable des fleuves Gange.

« Ces cœurs dont parle le *Tathāgata*, ne sont pas de vrais cœurs, ils sont simplement appelés cœurs »... Dans le *Sūtra du Diamant*, nous rencontrons souvent ce genre de phrase.

- *Ces cœurs* : Bien que les pensées et les actions des êtres soient nombreuses, leurs cœurs sont remplis d'opinions illusives.
- *Ne sont pas de vrais cœurs* : Ces cœurs ne comportent pas de pensées vraies et permanentes.
- *Ils sont simplement appelés « cœurs »* : Les opinions illusives n'ont pas de consistance, il ne s'agit que d'une appellation.

Il est dit dans le *Tathāgata-garbha-sūtra* :

Hommes de bien ! Je contemple tous les êtres avec l'œil bouddhique et, au travers de leurs afflictions dues à l'avidité, aux désirs, à la haine, à l'ignorance... je vois la sagesse du Tathāgata, les yeux du Tathāgata et le corps du Tathāgata, assis, les jambes croisées, totalement immobile. Hommes de bien ! Tous les êtres, à l'intérieur de leur corps rempli de plaisirs et d'afflictions, possèdent le Tathāgata-garbha pur et non souillé, paré de vertus suffisantes, comme je le suis moi-même.

Hommes de bien ! Ceux qui sont dotés de l'« œil divin », quand ils contemplent les fleurs encore en bouton, voient, à l'intérieur de la fleur le Tathāgata, assis, les jambes croisées. Ils écartent les pétales flétris et le Tathāgata apparaît.

C'est ainsi, hommes de bien ! Bouddha voit le Tathāgata-garbha des êtres, il veut le leur montrer, il leur enseigne le Dharma, afin qu'ils puissent éliminer les afflictions et retrouver la nature de Bouddha : la graine d'éveil.

Hommes de bien ! Ainsi sont les dharmas. Que Bouddha soit ou non, venu dans ce monde, le Tathāgata-garbha des êtres est toujours là, immuable.

Tous les êtres, quelles que soient leur avidité, leurs colères et leur ignorance, possèdent le Tathāgata-garbha, pur et non souillé, permanent et immuable. Malheureusement, ils ne savent pas écouter, accepter, croire et comprendre et se laissent égarer par les perceptions et les circonstances extérieures, comme des aveugles, des sourds ou des idiots.

En travaillant dans les champs, un habitant de Shaonandun nommé Zhangzhu, trouva un noyau de prune et le ramassa. Sur le bord du chemin, il vit un mûrier desséché, dont le tronc présentait un creux rempli de terre. Aussitôt, il prit le noyau de prune et l'enterra dedans, puis il l'arrosa avec le restant du potage qu'il n'avait pas bu. Quelque temps plus tard, un passant vit pousser un prunier dans le creux du mûrier, trouva cela prodigieux et s'en alla le raconter aux gens du village.

Un homme vint se reposer sous l'arbre. Il avait mal aux yeux, alors, il pria : « Dieu du prunier ! Si vous pouvez guérir mes yeux, je vous apporterai un porc en offrande. » Son mal était, en fait, bénin et guérit tout seul quelques jours plus tard. Mais, dans tout le village, le bruit se répandit qu'un aveugle avait retrouvé la vue, en priant le dieu du prunier. Alors, des centaines, puis des milliers de

pèlerins, venus de près ou de loin, à pied, à cheval ou en carrosse, affluèrent en ce lieu, qui devint très animé.

L'année suivante, Zhangzhu revint au village et voyant cela, il s'étonna : « Il n'y a aucun dieu ! Ce n'est qu'un simple noyau de prune que j'ai enterré machinalement ! »

Les hommes peuvent croire et honorer un noyau de prune et lui accorder des pouvoirs extraordinaires. Par contre, ils ne veulent pas croire aux enseignements des bouddhas, ils ne veulent pas croire qu'ils possèdent une arme précieuse, capable de trancher le lien entre ignorance et illumination et de briser les icebergs millénaires ; une arme capable de faire d'eux des hommes insouciantes, profitant des beautés de la nature, sans plus aucun souci de faim ou de sommeil...

Le maître Chan, Damei-Fachang, savait qu'il allait bientôt quitter ce monde. Il dit à ses disciples : « Ce qui doit arriver, nous ne pouvons pas l'empêcher ; ce qui doit passer, nous ne pouvons pas non plus le retenir ! »

Sans souci et sans crainte, il ferma les yeux et se préparait à quitter le monde, quand il entendit le cri de la belette à l'extérieur. Alors il sourit et dit : « Ce qu'un pratiquant cherche durant toute une vie, est bien ceci et rien d'autre. Surveillez bien vos pensées, je m'en vais maintenant ! »

Dans le cri de la belette, mille phénomènes s'offrent à nous. Notre cœur est rempli de frayeur pour l'avenir et de regrets pour le passé... Nous refusons d'admettre qu'il est impossible d'esquiver le futur et de retenir le passé. Avec un tel cœur rempli d'illusions vagues, comment pourrions-nous entendre le cri de la belette ?

IV. Les cœurs d'illusions des trois périodes ne peuvent être acquis

Il est dit dans le paragraphe précédent : Ces cœurs ne sont pas de vrais cœurs, ils sont appelés Cœurs. Les êtres croient que leurs cœurs sont vrais et permanents, alors que ce ne sont que des consciences illusoire, qui ne sont pas réelles. Les consciences illusoire ne sont pas réelles, elles ne portent que le nom de « cœurs ». Et les cœurs des trois périodes – passé, présent, futur – ne peuvent être acquis. Si l'on comprend que ces apparences de cœur illusoire ne peuvent être acquises, alors, on percevra le vrai cœur qui défie le temps. L'essence de ce vrai cœur, tous les êtres la possèdent, mais ils courent sans cesse derrière les cœurs illusoire des trois périodes et c'est ainsi qu'ils subissent le samsara.

Il est dit dans le *Sūtra du l'Eveil Parfait* :

Hommes de bien ! Ces bodhisattvas, ainsi que les êtres de l'ère de la fin du Dharma l'ont éprouvé : Une fois les pensées illusoire disparues, il ne reste plus que des images. Dès lors, ils obtiennent la pureté intégrale : l'immense néant n'est autre, que le produit de l'Eveil.

L'Eveil est parfait, alors le cœur est purifié ; le cœur est pur, alors tout ce qu'on voit est purifié ; ce qu'on voit est pur, alors les yeux sont purifiés ; les yeux sont purs, alors la conscience de la vue, qui permet de juger, est purifiée ; la conscience est pure, alors ce que l'on entend est purifié ; ce qu'on entend est pur, alors l'oreille est purifiée ; l'oreille est pure, alors la conscience de l'ouïe est purifiée ; l'ouïe est pure, la sensation est pure... Et

c'est la même chose pour le nez, la langue, le corps et l'esprit.

Hommes de bien ! Quand les organes de perception sont purifiés, les images perçues sont pures ; les images perçues sont pures et les sons perçus sont purs ; et c'est également ainsi pour l'odeur, le goût, le toucher et l'acte.

Hommes de bien ! Les six perceptions sont pures, alors le pṛthivī-dhātu est pur ; le pṛthivī-dhātu est pur, alors l'ab-dhātu est pur ; et c'est ainsi pour le tejo-dhātu et le vāyu-dhātu.

Si l'on comprend que tous les phénomènes, qu'ils soient du passé, du présent, ou du futur, sont comme des rêves, des illusions et des mirages, que rien n'est éternel et immuable... alors, la nature de Bouddha apparaît instantanément. Comme le cœur est pur, les six organes de perception, les six consciences, les six perceptions, les quatre maha-dhatu sont tous purifiés. Mais, habituellement, notre cœur se persuade que l'irréel est réel et que le fragile est solide, créant ainsi toutes sortes d'illusions sur tout ce que nous percevons.

Un maître dit, un jour, à son disciple :

« Le monde est un mirage. On ne peut s'appuyer que sur soi-même. Suis-moi et fais-toi bonze.

- Oui Maître, mais toute ma famille : mon père, ma mère, ma femme ? Ils m'aiment tous profondément. Comment puis-je les abandonner ainsi ?

- C'est parce que tu nourris encore les illusions du *moi* et du *mien*, que tu ne peux les laisser derrière toi. Je vais te donner le moyen de comprendre les vérités de ce monde.

Il lui donna une pilule et lui dit :

- Rentre chez toi et prends ce médicament. Peu de temps après, tu t'endormiras et sembleras mort, mais tu resteras lucide : Tu pourras entendre tout ce que diront ceux de ta famille. Ensuite, je viendrai chez toi pour te réveiller. »

Le disciple suivit les instructions de son maître, il prit le médicament, puis tomba sur le lit comme mort. Toute la famille s'abîma dans la tristesse : la mère, la femme et tous les autres proches, pleuraient à chaudes larmes.

A ce moment, le maître arriva, il leur demanda : « Que s'est-il passé ? »

Les autres répondirent tristement : « L'enfant est mort. »

Le maître fit semblant de prendre son pouls et dit : « Non ! Il n'est pas mort, j'ai un médicament qui peut le guérir ». Et il ajouta :

« Mais, je dois d'abord vous prévenir : Pour le sauver, il faut, avant tout, que quelqu'un prenne une partie de ce médicament avant que l'enfant prenne le reste. Et cette personne mourra. Mais il y a ici tant de gens qui l'aiment ! Il se trouvera sans nul doute, quelqu'un qui acceptera de se sacrifier pour le sauver... »

A ces mots, les pleurs se tarirent et plus personne ne parla. Puis, la mère dit : « Nous sommes une grande famille ! Si je meurs, qui s'occupera de cette maison ? » Ayant dit, elle baissa la tête sans rien ajouter.

La femme gémit : « Mes enfants sont encore jeunes ! Qui s'occupera d'eux, si je disparaîs ? »

Alors, le Maître donna le médicament à son disciple et ce dernier, qui avait entendu les paroles de ses proches, se leva et lui dit : « Allons-nous-en ! »

La vie, la mort, l'Impermanence... Personne ne peut remplacer personne !

Parents, époux, pouvoir, fortune... Quand sonne l'heure de partir, on ne peut rien emporter. Nous luttons jour et nuit, nous faisons tous nos efforts et c'est comme bâtir une maison sur le sable, ou composer un rêve.

Comme il est dit dans le célèbre roman, *Le rêve du Pavillon Rouge* :

La maison est humble, les salles sont vides, pourtant, elles ont été remplies de notables ; les jardins sont maintenant couverts d'herbe jaunie et de saules desséchés, pourtant, ils ont été jadis des plateaux de chants et de danses ; la charpente est pleine de toiles d'araignée, le voilage de soie verte est resté suspendu devant la fenêtre. Où est le temps où l'on parlait de fards et de poudres ? Comment se fait-il que les cheveux aient blanchi sur les tempes ? Hier, on a mis en terre des os jaunis et, cette nuit, sous le ciel de lit rouge, s'étendent les nouveaux amants. Les mannes étaient pleines de lingots d'or et d'argent et, en un clin d'œil, on est devenu des mendiants que tout le monde méprise ; on vient se plaindre que les gens meurent jeunes, mais qui peut dire si ce n'est pas déjà son tour ? Un enseignement méthodique ne peut empêcher un enfant de devenir un voyou ; choisir un gendre riche ne peut empêcher sa fille de devenir une prostituée ! On se plaint de son humble position, alors, on a dû porter la cangue ; hier, on s'apitoyait sur ses vêtements, chauds mais troués ; aujourd'hui, on se plaint que la robe est

trop longue... La vie est un charivari : l'un monte sur scène et l'autre en descend ; quelle absurdité !
Tout ce qu'on fait, finit par profiter aux autres...

Nous sommes emprisonnés par les pensées illusoire du passé, du présent et du futur ; nous errons dans la rue en mendiant, sans savoir que nous portons en nous, la personne, précieuse et brillante, munie de *trikāya*, du bonheur et de la sagesse, parfaite, mais couverte de poussière.

Un des responsables d'une petite pagode dictait le nom d'Amitabha Bouddha depuis vingt ans et il souhaitait vivement rencontrer Amitabha, pour éprouver sa pratique. Finalement, une nuit, il rêva qu'un bodhisattva de la Terre pure Sukhāvātī, lui disait : « Ta sincérité envers Amitabha Bouddha a dépassé celle de tous les autres. C'est pourquoi, il me charge de te dire qu'il te rendra visite demain. »

A son réveil, il était si content qu'il continua à dicter le nom de Bouddha devant l'autel, en attendant son arrivée.

La journée passa, le soleil se coucha et Amitabha n'était toujours pas apparu. Il commença à douter : Serait-il possible qu'Amitabha ne tînt pas parole ?

Cette nuit-là, il rêva de nouveau du même bodhisattva. Avant même qu'il pût exprimer son mécontentement, le bodhisattva lui dit :

« Qu'est-ce qui t'arrive ? Amitabha est venu trois fois aujourd'hui et, chaque fois, tu l'as renvoyé!

- Mais je n'ai pas entendu l'annonce de son arrivée !

- Tu es vraiment aveugle ! Il est venu la première fois, le matin, déguisé en mendiant. Quand il a frappé à ta porte, tu as dit à ton serviteur de le chasser. L'après-midi, il est revenu, déguisé en

femme et tu ne l'as même pas regardé ! Elle a dit à ton serviteur qu'elle voulait te voir, mais il lui a répondu que tu ne recevais jamais les femmes ! Sans perdre patience, il est encore revenu le soir et cette fois, sous forme d'un chien errant. Quand il est arrivé devant ta porte, le gardien l'a chassé à coups de bâton !

- Vraiment, je ne savais pas que c'était Amitabha !...»

Nous sommes comme des aveugles, ne sachant pas que les quatre-vingts caractéristiques du Bouddha, sont acquises en aidant des êtres en détresse et en protégeant de manière égale tous les êtres sensibles. Le Cœur de Bouddha, c'est le Cœur de la grande compassion. Le mendiant, la femme, le chien, diffèrent par leur aspect physique, mais leur nature de Bouddha reste la même. Il ne faut jamais chercher le Dharma ailleurs, car il est là, dans tous nos actes, quand nous vivons en harmonie et sans dispute avec les autres, quand nous restons inébranlables face à tout éloge ou blâme, quand nous protégeons les autres comme nous mêmes, quand nous prenons nos responsabilités avec constance.

Le pouvoir surnaturel des cinq « œil » de Bouddha, nous le possédons naturellement ; malheureusement, nous ne voulons pas croire aux enseignements du Tathāgata ; nous convoitons les cinq désirs, qui sont comme des rafales de vent, des incendies ou des marmites d'eau bouillante et qui troublent l'aspect réel de notre essence. Comment, dans ces conditions, pourrions-nous voir la vacuité des cinq skandhas, vaincre toutes les souffrances et faire face à tous les désastres ?

Ne pas s'attacher aux cœurs des trois périodes et pratiquer le Dana sous sa véritable image

Texte original

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Si quelqu'un, pour pratiquer le Dana, se sert des sept joyaux des trois mille univers... Avec de telles causes et conditions, les mérites qu'il obtient sont-ils nombreux ? »

« Oui, *Bhagavat* ! Avec de telles causes et conditions, les mérites qu'il obtient sont très nombreux. »

« Subhuti ! Si les mérites possèdent une forme réelle, le *Tathāgata* ne dira pas qu'ils sont nombreux ; c'est parce qu'ils n'ont pas de forme réelle que le *Tathāgata* dit qu'ils sont nombreux. »

Commentaire

Dans le chapitre précédent, il est dit que Bouddha se sert de ses cinq « œil » pour contempler le cœur de tous les êtres et il leur montre clairement que les cœurs des trois périodes ne peuvent être acquis. Ici, il leur enseigne que la pratique du Dana avec ces cœurs inaccessibles, peut apporter des mérites sublimes. Ce chapitre prolonge les idées fondamentales des trois cœurs, énoncées dans le chapitre précédent, pour nous donner la foi. Tout acte recélant des intentions n'est pas réel et les mérites obtenus sont limités. C'est uniquement en ne s'attachant pas aux trois cœurs, en comprenant que les actes intentionnels sont tous impurs, que l'on peut comprendre le sens profond de la vacuité des mérites.

- I. Les causes et conditions du Dana sans attachement, sont exceptionnelles
- II. Les mérites du Non-agir s'étendent sur tous les dharmadhatu

Dans le chapitre 4, Bouddha nous dit que les bodhisattvas doivent pratiquer le Dana sans aucun attachement : Ils doivent se détacher totalement des notions de donneur, receveur et objet du don ; de cette manière, les mérites obtenus seront comme le néant : incommensurables. Dans ce dix-neuvième chapitre, on approfondit la question du Dana sans attachement, en montrant que les mérites obtenus s'étendent sur tous les dharmadhatu, illimités et incalculables.

I. Les causes et conditions du Dana sans attachement, sont exceptionnelles

Bouddha a, une fois encore, cité en exemple le Dana avec les sept joyaux des trois mille univers. Quelle est la différence avec le Dana des sept joyaux présenté au onzième chapitre ? Dans le onzième chapitre, la comparaison se fait entre le Dana des sept joyaux et la pratique de ce sūtra. Dans ce chapitre-ci, Bouddha a ajouté une phrase : « Avec de telles causes et conditions ». Que représentent ces *causes* et *conditions* ?

La « cause » est le « cœur » dans « les trois cœurs ne peuvent pas être acquis » du chapitre précédent.

La « condition » est l'ensemble des sept joyaux des trois mille univers. C'est se servir de ces exceptionnelles causes et conditions, pour réaliser les parfaits mérites du Dana sans attachement.

Dans le *Commentaire du Sūtra du Diamant*, il y a un poème qui dit :

A celui qui pratique le Dana avec abondance
de sept joyaux,
Le Tathāgata ne dit pas que son champ de
mérites est grand ;
Mais si l'offrande est faite avec la lampe du cœur,
La prestigieuse lumière illuminera le Saha tout
entier.

Avec l'inimaginable « cause » de se pas s'attacher aux trois cœurs, et l'extraordinaire « condition » de la profusion de sept joyaux des trois mille univers, avec de telles causes et conditions, les mérites obtenus sont naturellement grands !

Un jour, le disciple-serviteur Yingzhen entra, portant un panier. Le maître impérial Huizhong lui demanda :

« Qu'y a-t-il dans le panier ?

- Des prunes vertes.

- Pour quoi faire ?

- Faire offrande au Bouddha.

- Elles sont vertes ! Comment peux-tu les offrir au Bouddha ?

- Ce n'est qu'une simple dévotion.

- Mais, Bouddha n'a pas besoin d'offrande.

- Je veux quand même les lui offrir. Pas vous ?

- Non, je n'offre pas cela.

- Pourquoi ?

- Je n'ai pas de prunes vertes... »

Le serviteur s'attache à l'idée d'offrir les prunes vertes au Bouddha. Ses yeux reflètent l'image des prunes vertes. Son cœur est occupé par la pensée de faire offrande à Bouddha. Pratiquer le Dana avec un cœur conditionné, revient à remplir un bassin d'eau : il y a toujours une limite. Par contre, le maître impérial, lui, se sert de la « vacuité » pour faire offrande aux bouddhas. C'est comme une lumière du cœur, qui chasse l'obscurité ayant régné durant mille ans dans une salle.

Il est dit dans le *Ratna-varṣa-sūtra* :

Comment le bodhisattva parfait-il le pur Dana ?

Quand le bodhisattva pratique le Dana, il comprend que ce qu'il peut offrir et ce qu'il a offert, ne sont pas des choses réelles. Alors, il écarte les obstacles dus aux excès d'avidité et de mauvaises habitudes. On dit que le bodhisattva parfait le pur Dana.

Comment le bodhisattva parfait-il le Dana désintéressé ?

Un tel Dana est : sans être pour soi-même, ni pour la fortune, ni pour les proches, ni pour les intérêts.

Quand le bodhisattva pratique le Dana, son cœur est sans attachement et sans désir. Il comprend la notion de la vacuité de tous les phénomènes. C'est comme le maître impérial Huizhong qui comprend que, peu importe la quantité de prunes vertes, car elles finiront pour pourrir ; peu importe le nombre infini de statues dorées de bouddhas, même s'il est égal au nombre de grains de sable du Gange, elles ne pourront résister à la chaleur d'un four de fonderie. C'est pourquoi le bodhisattva purifie son œil de l'esprit et ne laisse naître aucune pensée illusoire. Avec ce cœur pur, il présente aux bouddhas des fruits parfaits et inégalables.

Le *Sūtra du Diamant* donne en exemple nombre de textes sur le Dana et établit toutes sortes de comparaisons. Le but n'est pas de nous établir sur l'état de la vacuité, mais de nous montrer que la pratique du Dana du bodhisattva, demande d'abord de « Purifier soi-même sa pensée » et de ne pas se laisser illusionner par les apparences du *moi* et du *dharma*. C'est ainsi que Avalokitésvara Bodhisattva, par sa compréhension parfaite du « Il ne faut s'attacher à rien », a pu se transformer comme il le voulait en divins, souverains, femmes, ministres, enfants, damnés de l'enfer, pretas, asuras, animaux, etc., pour les aider et les sauver. Il peut le faire parce qu'il a compris qu'il « ne doit s'attacher à rien », parce que « son cœur est pur » et lui permet de réaliser des actions de grand bodhisattva, capable de répondre à toutes les demandes d'aide.

Le maître Chan, Zhishun, pratiquait le Chan en nomade, sans se fixer nulle part. Un jour, il méditait dans la montagne, quand

un faisan blessé vint se réfugier devant son siège. Il se servit des manches de sa robe pour protéger ce malheureux animal mais, peu de temps après, un chasseur survint qui lui réclama le faisan : « Hé, toi ! Le bonze ! Où as-tu caché mon faisan ? Sais-tu que c'est mon dîner ? »

Maître Zhishun essaya de convaincre le chasseur de laisser la vie au faisan, mais l'autre ne voulait rien entendre car, pour lui, c'était avant tout, un délicieux repas. Voyant l'inutilité de ses efforts, le maître Chan sortit le couteau dont il se servait pour se protéger durant ses déplacements, se coupa les oreilles et les donna au chasseur en lui disant : « Prends ceci et va préparer ton dîner ! »

Le chasseur regarda les oreilles ensanglantées et leur propriétaire impassible ; il fut fortement ému par sa compassion et jura de ne plus jamais chasser.

C'est parce que il avait compris la vacuité des cinq skandhas, que Maître Zhishun put se détacher de l'apparence du corps physique et, sans hésitation, « couper ses oreilles pour sauver le faisan ».

Quand nous étudions le *Sūtra du Diamant*, le cœur doit être aussi large que la vallée vide, où le vent et les nuages se rassemblent librement ; il doit être aussi, comme le fond de la montagne, où les plantes poussent naturellement. Le maître Chan Guanxiu, de la Dynastie Tang, a écrit un poème qui dit :

Les champs de magnolias sont couverts de rosée,
Je marche tranquillement vers la montagne de
l'ouest ;
Que le cœur soit aussi pur que les fleurs de lotus,
Pourquoi faut-il que le corps soit pareil au bois
mort ?

Le fossé est couvert de petites fleurs rouges,
La moitié de la montagne est encore couverte de
neige et résonne des cris des singes blancs ;
Le havre de la grotte des pêcheurs, n'est pas en-
core là,
Mais avec le printemps, les pêcheurs ont fleuri le
long des cours d'eau.

Le cœur comme les cendres éteintes, le corps comme le bois mort, les organes de perception écartés, tout cela n'apporte pas nécessairement la pureté. Si le cœur peut être comme la fleur de lotus, sortie de la boue sans en être souillée, comme les fleurs de magnolias et de pêcheurs recouvrant la terre, nous pourrions nous promener tranquillement et rester insensibles aux convulsions de la nature et des hommes.

Un soir, le maître Chan Mazhu Daoyi, admirait le clair de Lune avec ses trois disciples : Xitang, Baizhang, et Nanquan. Maître Mazhu demanda : « Durant une si belle soirée, quelle est la meilleure chose à faire ? »

Xitang répondit : « Lire les sūtras et révéler Bouddha. »

Baizhang ajouta : « Pratiquer la méditation. »

Nanquan, lui, fit voler les manches de sa robe et les quitta sans dire un mot.

Maître Mazhu dit : « Zhizhang (Xitang) approfondit le sūtra-pitaka et Huihai (Baizhang), le Chan... Seul, Puyuan (Nanquan) transcende le monde de la matérialité. »

Lire des milliers de sūtras, méditer durant mille ans, certes ! Mais si l'on ne cherche pas à comprendre son cœur, on peut tomber dans une pratique conditionnée. Le maître Nanquan a compris que la vraie forme de l'Ultime Vérité ne peut être acquise par des

écrits et des contemplations. Comme il est dit dans l'école Chan : « Là où il n'y a pas Bouddha, il faut passer vite sans s'arrêter, là où il y a Bouddha, il faut aussi passer vite et sans s'arrêter ». C'est seulement en éliminant les images de l'extérieur et de l'intérieur de notre cœur, que le Bouddha innocent apparaît : Celui qui n'a ni tête ni pieds, qui ne pense ni au bien, ni au mal ; celui qui est notre visage originel.

II. Les mérites du Non-agir s'étendent sur tous les dharma-dhatu

Dans le paragraphe précédent, il est dit que : Ne pas s'attacher aux trois cœurs est la « cause », pratiquer le Dana avec les sept joyaux des trois mille univers est la « condition ». Il est encore dit qu'avec de telles cause et condition, les mérites obtenus sont très nombreux. Ensuite, Bouddha explique que la nature propre des mérites est inexistante ; c'est pourquoi, il les qualifie de nombreux.

Dans le onzième chapitre, Bouddha compare les mérites acquis par le Dana du dharma et ceux issus du Dana matériel ; les mérites sans faille de la pratique et de la propagation du sūtra, dépassent largement ceux du Dana matériel, même pratiqué avec les joyaux des trois mille univers. Dans ce chapitre, il est montré qu'en partant du Dana sans attachement, on peut comprendre « la vacuité de tous les phénomènes » et dès lors, ne plus être obstiné ; comme il est dit dans le texte : « Si les mérites possèdent une forme réelle, le *Tathāgata* ne dira pas qu'ils sont nombreux » : Posséder une forme réelle, c'est aussi avoir un nombre réel que l'on peut calculer ; de tels mérites sont donc en quantité limitée. Mais tous les phénomènes sont des produits conditionnés, ils ne possèdent ni nature propre, ni une apparence réelle de mérites !

Ainsi, quand un bodhisattva pratique le Dana, il ne s'attache pas à « l'apparence des mérites », son cœur est sans intention et pur. Cette essence de mérite, inconditionnelle, est immense et incomparable.

Dans le quatrième chapitre, il est dit : « Un Bodhisattva dans le Dharma, devrait pratiquer le *Dana* sans être attaché à quoi que ce soit », c'est-à-dire sans s'attacher aux circonstances extérieures des six perceptions et en rejetant les apparences extérieures au cœur. Dans ce dix-neuvième chapitre, on se sert de la sagesse du « les trois 'cœur' ne peuvent être acquis » pour rejeter les apparences à l'intérieur du cœur. Une fois les attachements à l'intérieur du cœur éliminés, les mérites du Dana seront étendus sur tous les dharmadhatu.

Bouddha est pourvu des cinq « œil », il voit à travers les trois « cœur ». Ainsi, connaît-il parfaitement la compréhension et le comportement de tous les êtres et la grandeur de leurs mérites. Aussi, il recommande aux pratiquants de ne pas chercher dans l'existence, ni de s'attacher à l'inexistence, pour faire paraître l'essence de l'égalité.

Lüdongbin était aussi appelé Lüyan Zhenren. A la fin de la dynastie Tang, il se présenta trois fois au concours impérial et, trois fois, il échoua. Un jour, dans un petit hôtel de Chang-An (Xi'An), il rencontra Zhongliquan, qui lui enseigna la composition de pilules de longévité. Depuis ce jour là, il se retira dans la montagne et personne ne put retrouver sa trace.

Un jour, il passait par le Mont Huanglong. En voyant les nuages pourpres au sommet du mont, il fut certain que ce lieu hébergeait un homme exceptionnel. Effectivement, à cette époque, le maître Chan, Huanglong, y donnait lecture du Dharma. Il décida de lui rendre visite et se glissa dans la foule pour écouter. Maître

Huanglong l'avait vu arriver et il dit à haute voix : « Il y a ici, un voleur de dharma ! » Lüdongbin sortit de la foule et demanda à Maître Huanglong : « Dans un grain de riz, on peut mettre le monde ; dans une casserole d'un demi-litre, on peut cuire les montagnes et les fleuves... Que signifie tout cela ? »

Maître Huanglong le montra du doigt et dit : « Tu n'es qu'un gardien de cadavre en puissance !

- Tu as beau dire, tu es impuissant devant mes pilules de longévité.

- Même si tu peux vivre mille, voire même dix-mille ans, tu finiras par mourir sans rien avoir. »

A ces mots, Lüdongbin s'énerva, il brandit son épée et la pointa contre Huanglong. Mais l'épée ne put le transpercer. Alors, il se prosterna au sol et demanda à Huanglong de l'éclairer. Ce dernier lui dit : « Dans une casserole d'un demi-litre, on peut cuire les montagnes et les fleuves »... Ce vers-ci, je t'en fais grâce ; mais, que veut dire : Dans un grain de riz, on peut mettre le monde ? » Alors, tout à coup, Lüdongbin s'éveilla et dit :

J'ai jeté le sac de pilules et j'ai cassé le luth,
Je ne tiens plus à l'or caché dans le mercure ;
C'est seulement depuis que j'ai rencontré
Huanglong,
Que j'ai compris l'inutilité de mes efforts passés.

Lüdongbin a jeté le sac de pilules, quand il a compris que les efforts qu'il avait faits à la recherche d'un corps immortel, étaient inutiles. Car, après des milliards de kalpas, il finira inévitablement, par chuter. Au lieu de chercher, par tous les moyens, à prolonger la vie constituée par les quatre *bhuta* et les cinq *skandha*, il est

préférable de bien profiter de chaque minute et de vivre clairement et intelligemment !

« La vie de trois cents ans » que je préconise est la véritable théorie de « l'immortalité ».

Laisser après soi des semences de compassion,
Laisser après soi des effluves d'agréables paroles,
Laisser après soi des navires de croyance,
Laisser après soi des souvenirs de joie.

Laisser après soi quelques semences de compassion, pour que les hommes puissent jouir des fruits de la paix. Laisser après soi les effluves de quelques paroles agréables, pour que le monde soit rempli de la chaleur du respect. Laisser après soi les croyances merveilleuses, pour permettre aux êtres qui se débattent dans l'océan de la vie et de la mort, de trouver les causes et conditions pour s'en sortir. Laisser après soi des exemples de comportements joyeux, pour permettre aux gens de garder des souvenirs vivaces. Une vie passée à donner sans cesse, est seule assez riche pour recouvrir le ciel et la terre et remplir tous les dhatu de l'univers.

Jadis, vivait une vieille femme qui passait tout son temps à dicter les noms de bouddhas, à tel point que les gens l'appelaient « Celle qui dicte les noms de bouddhas ». A sa mort, elle se présenta devant le Yema, qui, en la voyant, lui dit : « Va-t-en en enfer ! »

La vieille femme protesta : « Quand j'étais en vie, les gens m'appelaient « Celle qui dicte les noms de bouddhas » et vous me dites d'aller en enfer !? Vous devez faire erreur ! Les noms de bouddhas que j'ai dictés, s'ils étaient entassés, formeraient une montagne. Vous n'avez qu'à vérifier !

- Mes yeux ne me font jamais défaut. Mais pour que tu sois convaincue, je vais chercher les preuves. Diablotins ! Faites une enquête ! »

Les petits diables rassemblèrent ses diction de bouddhas et en remplirent huit grandes charrettes mais, au même moment, tout vola en morceaux, car rien n'est constant.

« Tu as vu ? Tout ce que tu as dicté durant ta vie est inconsistant. Il n'y a là-dedans, rien de réel ! »

A ce moment, un diabolin s'écria : « Yema ! Il en reste un ! »

En fait, un jour, alors que la vieille s'en allait vénérer les bouddhas à la pagode, l'orage éclata et, tout à coup, le cyprès devant elle, fut frappé par la foudre. Sans arrière pensée, elle récita : « *Namo-
amitabha-buddha* » et c'est grâce à cette diction qui partait du fond de son cœur, qu'il lui fut permis d'échapper aux souffrances de l'enfer.

Une diction venue d'un cœur sans attache, surpasse largement des milliers, voire des milliards de celles qui se cachent sous des pensées illusoire. Bouddha nous montre qu'il faut rejeter les attachements des trois « Cœur » car c'est ainsi que l'on parviendra à faire fructifier les enseignements de Bouddha. C'est avec un cœur sans entraves, qu'on peut s'éloigner des illusions, se libérer des afflictions et atteindre le parfait nirvana.

Le Dana sans attachement nous apporte des mérites illimités et sans faille. Ces mérites du Non-agir nous permettent d'éliminer les apparences extérieures et intérieures, d'éloigner tout frayeur et, avec un cœur sans attache, de parfaire les mérites de bonheur et de sagesse, pour en bénéficier soi-même et en faire bénéficier les autres.

En Inde, le Roi Aśoka était un fervent adepte bouddhiste. Chaque fois qu'il rencontrait un bhikṣu, il le saluait respectueusement et

c'était une cause de mécontentement pour les grands dignitaires hérétiques qui, souvent, l'exhortaient : « Votre Majesté ! Vous êtes le maître suprême d'un Pays, votre rang est infiniment honorable. Pourquoi saluez-vous toujours les bhiksus ? Votre tête a-t-elle si peu de prix ? »

Le Roi Aśoka, en entendant ces mots, demanda aux gens de tuer un cochon, puis d'en porter la hure au marché et de la vendre pour mille yuan. Quelques jours plus tard, il chargea un homme de porter la tête d'un condamné exécuté, pour la vendre au marché en annonçant : « La tête du Roi Asoka ! Cinq cents yuan ! ». Affolés, tous les chalands s'enfuirent et personne n'osa négocier. Le Roi Aśoka demanda alors à ses grands dignitaires : « Dites-moi : Une tête de porc peut être vendue pour mille yuan, et la mienne que je voudrais vendre pour cinq cents yuan ne trouve pas preneur... Et vous continuez à prétendre que ma personne est infiniment honorable... En quoi est-elle honorable ? »

Souvent, les gens ne voient pas toutes les facettes des choses dans le monde. Ils s'attachent à l'ignorance, prennent le vil pour le noble, l'impur pour le pur... Comme les dignitaires hérétiques de l'histoire, ils ne voient que l'apparence de la personne du roi et ne savent pas que le corps de l'homme n'est qu'un assemblage d'éléments malpropres. Seul le Dharma est infiniment honorable, le joyau du Dharma est plus précieux que tous les bijoux du monde.

Dans le chapitre 4 du *Buddhacarita* :

Sans avoir besoin d'armes ou de bâtons,
 Ni d'éléphants, chevaux ou chars ;
 Il peut dompter l'avidité, la colère et
 l'ignorance...
 Aucun ennemi au monde, ne peut le vaincre.

Le *Sūtra du Diamant* nous demande de l'écouter, l'étudier, chercher à le comprendre et le pratiquer, sans aucun attachement. Il nous demande de comprendre que les trois « Cœur » ne sont pas réels. Alors, nous pourrions triompher des trois poisons et paraître l'insurpassable, le meilleur, le plus extraordinaire dharma du monde. Là où se trouve ce sūtra, tous les dieux et tous les hommes doivent venir pour présenter leurs respects, en offrant des fleurs parfumées.

Dans le chapitre 3 du *Sūtra de la contemplation des dispositions foncières*, il est dit :

Le Dharma peut secourir la pauvreté des êtres,
Tels les bijoux Maṇi : perles ou pierres
précieuses ;
Le Dharma peut être la marche qui conduit aux
trois bijoux,
En écoutant le Dharma, on pratique le Hetu, afin
de renaître dans les royaumes supérieurs.

Comprendre que les trois « Cœur » ne peuvent être acquis, que le passé, le présent, le futur, sont tous dépourvus de nature propre et ne sont point différents. Le grand Dharma de Diamant peut aider les êtres à passer de la pauvreté à l'abondance et du vil à la sainteté. Malheureusement, les pratiquants manquent de confiance : Ils n'osent pas faire le pas nécessaire pour monter sur la marche du « sans apparence et sans attachement », pour écouter et recevoir la merveilleuse doctrine de la coproduction conditionnelle et, grâce à la grande force rigoureuse, voir, en dehors des cinq skandhas, l'indestructible Dharmakāya, qui existe en même temps que le ciel, la terre et les dharma-dhatu.

Regarder la personne sans attachement et se détacher des apparences, pour voir la nature propre

Texte original

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Peut-on voir Bouddha à travers la forme parfaite de son corps ? »

« Non, *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* ne peut être vu à travers la forme parfaite de son corps. Et pourquoi ? La forme parfaite de corps dont parle le *Tathāgata*, n'est pas la forme parfaite de corps : elle est ce qu'on appelle la forme parfaite de corps. »

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Peut-on voir le *Tathāgata* à travers la forme parfaite de ses marques ? »

« Non, *Bhagavat* ! Le *Tathāgata* ne peut être vu à travers la forme parfaite de ses marques physiques. Et pourquoi ? La forme parfaite des marques physiques, dont parle le *Tathāgata*, n'est pas la forme parfaite des marques physiques, elle est ce qu'on appelle la forme parfaite des marques physiques. »

Commentaire

Le thème de l'apparence de Bouddha a été évoqué dans les chapitres cinq et treize, quand Bouddha demandait à Subhuti : « Penses-tu qu'il est possible de voir le *Tathāgata* par son apparence physique ? », « Penses-tu qu'on peut reconnaître le *Tathāgata* par les trente-deux marques physiques ? » Cette apparence et ces trente-deux marques physiques sont, toutes les deux, le corps *nirmāṇakāya* de Bouddha. En quoi « La forme parfaite de corps » de ce vingtième chapitre, est-elle différente des corps dont il a été question aux chapitres cinq et treize ?

Dans le chapitre précédent, Bouddha enchaîne les cinq « œil » et les conclut par son œil bouddhique, qui lui permet de voir parfaitement les pensées et les comportements de tous les êtres. Son but est de leur apprendre à se servir de la sagesse résumée par « les trois Cœur ne peuvent être acquis », à se détacher des apparences dans le cœur intérieur et à pratiquer le Dana. Pour éliminer les possibles attachements des pratiquants, à la forme parfaite physique et à la puissance extraordinaire des cinq « œil » de Bouddha, il leur apprend à « regarder sans attachement », c'est-à-dire, sans convoiter l'aspect physique des bouddhas.

- I. Le parfait Saṃbhogakāya ne représente pas le cœur du Tathāgata
- II. Les marques et les caractéristiques physiques, ne représentent pas le corps de l'Ultime Vérité

L'apparence physique du cinquième chapitre et les trente-deux marques physiques du treizième, désignent le *Nirmāṇakāya* ; mais la forme parfaite de corps, évoquée dans ce chapitre, désigne le

majestueux et bienveillant *Sam̐bhogakāya*. Dans le texte, Bouddha dit : « Le *Tathāgata* ne peut être vu à travers la forme parfaite de son corps » ; ici, le *Tathāgata* représente le parfait « *Sam̐bhogakāya-Buddha* » et non le véritable « sans apparence *Dharmakāya-Buddha*. »

I. Le parfait *Sam̐bhogakāya* ne représente pas le cœur du *Tathāgata*

Dans ce chapitre, Bouddha nous explique le concept : « Les bouddhas ne peuvent être vus par l'apparence physique ». Car le pur *Dharmakāya* est comme le Néant : Il prend forme en fonction des circonstances. Comment, dans ces conditions, pourrait-il revêtir une apparence permanente ? Bouddha se sert du « Ne pas s'attacher aux apparences » pour expliquer la nature irréelle des mérites. Le parfait *Sam̐bhogakāya* lui-même, est aussi une apparence conditionnée et non une essence pure de Prajñā.

Il est dit dans le chapitre 2 « *le Trikāya* » du *Suvarṇaprabhāsottama-sūtra* :

Hommes de bien ! Comment les bodhisattva-mahasattva assimilent-ils le *Dharmakāya* ? En éliminant les obstacles suscités par les afflictions et en se munissant des bons dharmas. Seule, la sagesse de l'Ultime Vérité, est appelée le *Dharmakāya*.

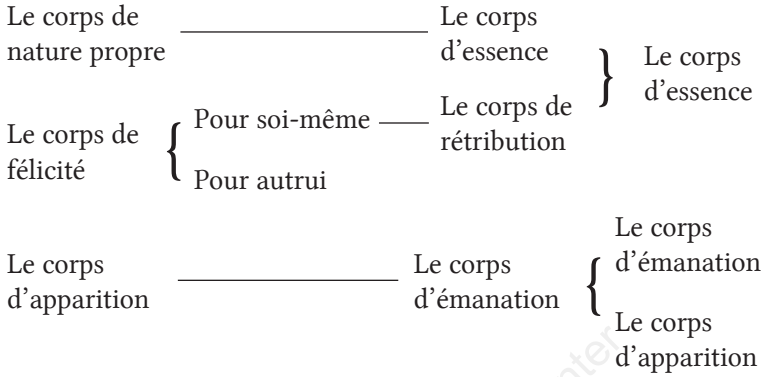
Les deux premiers corps n'ont d'existence, que nominative ; le troisième est d'existence réelle, il est le fondement des deux premiers. Et pourquoi ? Parce qu'il s'est détaché du dharma et reste imperturbable et parce qu'il s'est aussi détaché de

cette sagesse, qui consiste à ne pas faire de différence. Les bouddhas ne possèdent pas de dharma personnel, ils possèdent tous une sagesse parfaite. Toutes les afflictions s'éteignent intégralement et c'est ainsi que les bodhisattva-maha-sattva atteignent les terres pures bouddhiques. C'est ainsi : Le Dharma est impassible et la sagesse est impassible, ils englobent tous les dharmas.

Hommes de bien ! Le Soleil (ou la Lune) présente, en tout endroit, la même apparence et il en va de même pour la surface de l'eau et la lumière. Les trois étant réunis, donnent naissance aux images. Ce même impassible Dharma, cette même impassible sagesse, présentent eux aussi, la même apparence partout. En raison de la spontanéité de leur vœu, les bodhisattva-maha-sattva montrent leur *Nirmāṇakāya* en fonction des besoins des êtres, comme le font le Soleil ou la Lune pour les images.

Dans les sūtras et les sâstras, on relève trois sortes de points de vue sur le *Trikāya* du *Tathāgata* :

1. Le corps de nature propre (*Dharmakāya*), le corps de félicité (*Sam̐bhogakāya*), le corps d'apparition (*Nirmāṇakāya*).
2. Le corps d'essence (*Dharmakāya*), le corps de rétribution (*vipākakāya*), le corps d'émanation (*Nirmāṇakāya*).
3. Le corps d'essence, le corps d'émanation, le corps d'apparition.



Dans le cinquième et le treizième chapitres, Bouddha a d'abord démontré que le *Nirmāṇakāya* n'est pas le *Dharmakāya*. Ici, il fait un pas de plus, en éliminant le *Sam̐bhogakāya*, afin que les pratiquants ne soient pas troublés par le corps formel et, partant de là, oublient l'existence du corps d'essence, qui dépasse tous les corps formels des trois véhicules et les six voies de rétribution.

« La forme parfaite de corps, dont parle le *Tathāgata* » est une formule bâtie selon la *Vérité Mondaine* ; « N'est pas la forme parfaite de corps », l'est selon la *Vérité Transcendante* ; « Elle est ce qu'on appelle la forme parfaite de corps », se réfère à la *Suprême Vérité de la Voie du Milieu*.

Le *Dharmakāya* dépasse les paroles et les écrits : Le corps formel, conditionné, ne peut le représenter. Les mérites du *Dharmakāya* sont majestueux : Les trente-deux marques physiques ne peuvent les décrire.

Il en est qui se servent des paroles et écrits, pour exercer le bouddhisme. D'autres purifient les

terres de bouddhas, en utilisant le sans-parole, le sans-mot, le sans-démonstration, le sans-pensée, le sans-action, le sans-agir.

« *Vimalakirti Sūtra* »

Apprendre à acquérir un cœur sans attachement, éliminer toutes les affinités, ne pas nourrir d'illusions ni de différenciations, rejeter le moi, l'autre, l'avidité, la colère, la haine, l'amour, le gain et la perte... En ayant éliminé toutes ces pensées illusoire, la nature retrouvera sa pureté initiale. Telle est la pratique des dharmas du Bodhi.

« Maître-Chan, HuangBo »

Un jour, le *stravira* Taiyuanfu donnait lecture sur le *Nirvāṇa-sūtra*. Quand il en arriva à la partie traitant des Trois vertus du Dharmakāya, où il exposait la merveilleuse théorie du Dharmakāya, un maître-Chan, dans le public, éclata de rire. Après la lecture, le *stravira* Taiyuanfu invita le maître Chan à prendre le thé et lui dit :

- Mes recherches sur le bouddhisme se limitent à l'interprétation des mots. Je ne prétends pas avoir une compréhension profonde des intentions du Bouddha. Je suis navré d'avoir été risible à vos yeux et j'espère que vous voudrez bien me donner quelques conseils.

- Si j'en juge par l'interprétation des trois vertus du Dharmakāya que vous avez donnée tout à l'heure, vous ne connaissez pas encore le Dharmakāya.

- Qu'y a-t-il d'inexact dans ce que j'ai dit ?

- Voulez-vous le répéter encore une fois ?

- La théorie du Dharmakāya est comme le Néant : Elle englobe les trois époques et les dix directions, elle apparaît suivant les affinités et il n'est nul endroit qu'elle ne puisse atteindre.

- Je ne dis pas que ce que vous dites est erroné ; je dis seulement que vous n'avez pas encore assimilé la merveilleuse application de l'essence et de la forme du Dharmakāya.

- S'il en est ainsi, voudriez-vous m'ouvrir l'esprit ?

- Avez-vous confiance en moi ?

- Evidemment !

- Alors, à partir de cet instant, cessez de donner lecture pendant dix jours. Restez dans cette pièce, réfléchissez calmement en faisant retour sur vous-même et abandonnez toutes les affinités, saines ou malsaines !

Le *stravira* Taiyuanfu suivit les conseils du maître Chan et médita chaque soir, jusqu'au petit matin. Très tôt, un matin, le roulement des tambours l'éveilla et, tout à coup, il trouva l'illumination. Alors, il s'en alla frapper à la porte du maître Chan et celui-ci lui dit :

- Je vous ai enseigné la grande doctrine ; pourquoi divaguez-vous encore, la nuit, comme un ivrogne ?

- J'ai seulement compris que je m'étais posé trop de questions sur moi-même quand je donnais lecture dans le passé et que je ne parvenais pas à être libre et insouciant. Dorénavant, je ne vais plus ergoter sur des détails, dans les paroles et les écrits !

Dès lors, il cessa de donner ses lectures, voyagea à travers le pays et devint enfin, un grand sage très connu.

En laissant tomber les recherches élaborées des écrits et paroles, en se tournant vers l'intérieur de lui-même, le *stravira* Taiyuanfu a enfin compris que les écrits et paroles ne sont que des radeaux qui aident à traverser les fleuves et qu'une fois arrivé, il est inutile

de continuer à les porter sur le dos ; c'est ainsi qu'il a pu retrouver son propre visage.

Nous, hommes ordinaires, par l'attachement aux formes et aux apparences, suscitons en nous des pensées illusoire : grand/petit, noble/vil, etc., Nous ne savons pas nous respecter nous-mêmes et, au lieu du cœur, nous nous attachons à ce corps, si fragile, puisque constitué par les quatre *maha-bhuta* et les cinq *skandhas* ! Les statues de bouddhas en terre, ne résistent pas aux attaques de l'eau, les bouddhas en or ne résistent pas à celles du feu. Nous ne savons pas réveiller le vrai Bouddha de notre cœur, de sorte que notre cœur est comme une pagode sans bouddha, ou avec un bouddha qui n'aurait pas cueilli le fruit de bouddhité. C'est ainsi que la pagode finit par tomber en ruines, et que les encensoirs s'éteignent définitivement.

Le maître Chan, Tiaoshui (le Porteur d'eau), quitta le monastère et s'en alla vivre au milieu des mendiants. C'est dans la pauvreté qu'il s'entraîna, c'est en affrontant une vie matérielle difficile, qu'il put réaliser l'immense utilité merveilleuse du Dharma.

Dans ses vieux jours et pour lui permettre d'échapper à la mendicité, un ami lui apprit le métier de vinaigrier, qu'il exerça jusqu'à sa mort.

Au moment de quitter la troupe des mendiants, l'un deux lui donna une icône de Bouddha. Il l'accrocha au mur de sa chaumière, avec une petite note épinglée à côté :

Amitabha Bouddha, cette pièce est bien étroite ! Mais faites-moi la faveur de demeurer ici. Ne vous méprenez pas : je voudrais seulement vous demander de m'aider à renaître dans votre Terre pure.

Maître Tiaoshui a su se respecter, il a su transformer tous les lieux où il se trouvait, en terres pures. Il n'enviait pas les

bouddhas, il savait que la vie et la mort ne sont que des effets causés par l'homme lui-même, par son ignorance, ses pensées illusoire et perverses, son avidité, sa colère, sa méconnaissance de la causalité...

Même en pratiquant la divination ou en disant la bonne aventure, on ne peut englober la totalité des innombrables activités du cœur. De même, les prières et les sacrifices ne peuvent éliminer les incessantes pensées illusoire.

Le quatrième patriarche, Daoxin, a dit au Maître Chan, Niutou-Rong :

Les centaines et les milliers de méthodes reviennent au même cœur,
Les mérites, aussi nombreux que les grains de sable du Gange, se trouvent tous au fond du cœur.

En entrant dans le domaine du Temple Yongping au Japon, après avoir passé le pont Ban-Shao, on peut voir un portail en pierre, gravé de deux sentences parallèles :

Un reste d'eau au fond de la louche,
Etanche la soif de milliards d'hommes.

Quand le maître Chan, Daoyuan, puisait de l'eau, il en restait souvent un peu dans le fond de la louche ; alors, il le versait toujours dans le torrent. Un jour, son serviteur lui en demanda la raison et il répondit : « Pour nos descendants. » L'eau de Dharma que Maître Daoyuan a laissée, étanche encore la soif interne d'innombrables vivants d'aujourd'hui.

Après avoir compris que le Dharmakāya ne peut être représenté intégralement par les trente-deux marques, que « toutes les apparences sont illusoire », que le cœur peut contenir des centaines et des milliers de principes, que le fond du cœur recèle d'immenses mérites, nous, les hommes, devrions, dans notre vie quotidienne, suivre l'exemple du Maître Daoyuan : « Garder une goutte d'eau » pour étancher la soif de tous les êtres, face à la vie et à la mort.

II. Les marques et les caractéristiques physiques, ne représentent pas le corps de l'Ultime Vérité

Dans le *Sūtra du Diamant*, apparaissent souvent les expressions : « Le Tathāgata dit ... » « Ce n'est pas ... » « C'est ce qui est appelé ... ». Ces trois tournures révèlent la doctrine des « trois Vérités » : La Vérité mondaine, la Vérité transcendante et la Vérité suprême. « La forme parfaite de corps » énoncée dans le paragraphe précédent est l'« apparence globale » du *Sam̐bhogakāya-Buddha*, tandis que « La forme parfaite des marques physiques » est son « apparence particulière » et chaque marque physique possède aussi sa perfection.

Le Grand maître Fuwan, dans son livre – *Les interprétations du Sūtra du Diamant* – écrivait :

Le Tathāgata possède dix padma-garbha-loka-dhātu, une quantité de particules de poussière et de marques exceptionnelles, d'innombrables allures, de magnifiques bijoux et aspects physiques qui le rendent majestueux. C'est ce qui est appelé : « Les apparences sont illimitées, et il n'en est aucune qui ne soit parfaite ».

Dans ce chapitre, Bouddha le redit encore : Le *Tathāgata* ne peut être vu par son corps formel, ni par la forme parfaite des marques physiques. Ici, le *Tathāgata* désigne le « sans apparence *Dharmakāya-Buddha* ». Ni la grandeur du *padma-garbha-loka-dhātu*, ni la quantité de particules de poussière n'arrivent à décrire tous ses mérites.

Le *Nirmāṇakāya-Buddha* apparaît à l'extérieur du cœur des hommes et des *Dviyāna*. Le *Nirmāṇakāya* appartient donc aux apparences extérieures au cœur. Le *Sam̐bhogakāya-Buddha* apparaît au niveau des bodhisattvas, mais il reste formel et conditionné. Il appartient donc également aux apparences extérieures au cœur. Dans les chapitres cinq et treize, Bouddha a éliminé l'attachement à l'apparence du *Nirmāṇakāya-Buddha*, des hommes et des *Dviyāna*. Dans ce vingtième chapitre, il veut aussi éliminer l'apparence du *Sam̐bhogakāya-Buddha*, apparu au niveau des bodhisattvas, car « Toutes les apparences sont illusoire ». Le *Dharmakāya-Buddha* ne se trouve pas à l'extérieur du cœur, il est le beau paysage de l'intérieur du cœur, occulté par les illusions de l'ignorance.

Jadis, sous la Dynastie Qi, vivait un homme rendu fou par la soif de l'or. Tôt ce matin-là, il s'habilla et s'en alla au marché. Il se dirigea tout droit chez le marchand d'or, saisit une poignée de pièces d'or et s'enfuit. Les commis du commerçant le rattrapèrent et lui dirent : « Le marché est bondé, comment croyais-tu pouvoir voler devant tout le monde ? » Il répondit : « Quand j'ai pris l'or, je n'ai vu personne, je n'ai vu que l'or. »

L'or, la richesse, la notoriété, le pouvoir... nous voilent le cœur et la nature. C'est comme ce voleur d'or : Dans ses yeux, il n'y a que l'or, il ne voit pas la foule. Face à la richesse, nous ressentons une avidité insatiable, nous nous efforçons de nous procurer la plus

grande fortune possible et nous oublions les dangers qui se cachent derrière.

Il est dit dans le *Sūtra des trois sages* :

Le faisan traînait une longue queue qui fut prise dans un piège. L'oiseau aimait tellement sa queue qu'il ne voulait pas l'abandonner et c'est ainsi que le chasseur put l'attraper. Il fut décapité, à cause de son attachement à une longue plume. L'homme focalise ses idées sur les sentiments et la fortune ; il ne peut se libérer de la souffrance et ce, à cause de l'avidité et de l'immoralité.

Notre cœur est emprisonné par les pensées illusoire qui font naître en nous les sentiments de joie et de haine et nous empêchent de nous libérer. C'est comme le faisan qui tenait tellement à ses plumes, qu'il en a perdu la vie.

Le maître Chan, Heshan Shouxun avait séjourné successivement chez les maîtres Chan, Guangjian Ying et Taiping Fojian, mais n'avait toujours pas trouvé la porte de la Voie.

Il rentra dans sa chambre et se mit sous la couverture en disant : « Si je ne trouve pas l'illumination, je ne sortirai pas de dessous cette couverture ». Et depuis ce jour, il méditait sous la couverture la nuit et se tenait debout, le jour, avec la couverture sur le dos. Et ainsi, durant quarante-neuf jours.

Ce jour-là, il entendit la voix de Fojian, venant du Dharma-hall : « Les mille phénomènes qui s'offrent à nos yeux sont approuvés par un seul Dharma ». A ces mots, Heshan se sentit le cœur à l'aise et l'esprit ouvert ; il sortit de sous la couverture et se présenta devant Maître Fojian.

Ce dernier dit en le voyant : « C'est dommage qu'une perle aussi précieuse soit ramassée par un bonze fou ». Puis, il lui dit :

« Lingyun disait :

Depuis que j'ai vu éclore les fleurs du prunier,

Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai plus de doute.

Pourquoi ne doutait-il plus ? »

Heshan répondit : « Ne dites pas que Lingyun n'avait plus de doute ; même si on me demandait de chercher un point douteux, je ne le trouverais pas ! »

Maître Heshan était resté quarante-neuf jours sous sa couverture, avec le seul vœu de trouver un point insoupçonnable. Sur notre chemin de pratique, si nous n'avons pas la foi, comment pourrions-nous recevoir les merveilleuses doctrines ? Notre cœur n'est point différent de celui de Bouddha, mais à cause des pensées illusoire et perverses, il ne voit que le mal et l'impureté.

Comme disait la Grand maître Taixu :

Les êtres et les bouddhas ont les mêmes mondes de corps et d'esprit, mais le cœur des êtres est rempli d'illusions ; c'est pourquoi, le monde de corps et d'esprit des êtres, devient celui des êtres du « monde des cinq souillures » (pañca kaṣāyāḥ).

Les cinq souillures sont : 1. Apparition des fléaux (kalpa-kaṣāya). 2. Extinction du Dharma et montée de la perversité (dṛṣṭi-kaṣāya). 3. Montée des afflictions (kleśa-kaṣāya). 4. Dégradation des mœurs (sattva-kaṣāya). 5. Diminution de la durée de la vie (ayu-kaṣāya).

Si nous pouvons changer la saleté en propreté, la méchanceté en bonté, le désordre en ordre, l'obscurité en clarté, en partant des comportements de la vie quotidienne pour aller jusqu'au plus profond de nous-mêmes, nous obtiendrons le changement du cœur, qui deviendra pur et clair. Dès lors, notre cœur sera le même que celui des bouddhas, notre corps également et le monde où nous vivons deviendra un monde bouddhique tranquille et paisible.

Le *Sūtra du Diamant* veut sans cesse nous amener à oublier les apparences et trouver le moment opportun, pour nous libérer des innombrables souffrances et malheurs de l'extérieur et de l'intérieur de notre cœur. Ensuite, nous pourrons faire apparaître le cœur bouddhique, sans voix et sans forme, ni juste ni faux, sans amour et sans haine, doué d'une parfaite équanimité envers tout le monde.

Parmi les disciples du Maître Chan japonais, Panguï, figurait un nommé Daliang, qui était chargé de la cuisine. Un jour, pensant à la santé du maître, il décida de lui préparer une soupe Miso toute fraîche. Maître Panguï remarqua que son Miso n'était pas le même que celui des disciples et demanda : « Qui est chargé de la cuisine aujourd'hui ? »

Daliang expliqua que, à cause de sa notoriété et sa santé, le Maître devait jouir de meilleures offrandes. Maître Panguï répondit : « Bouddha a toujours pris soin de dire qu'il était un être parmi tous les autres, comment peut-il y avoir une différence de niveau ? » Puis, il retourna dans sa chambre et ferma la porte.

Daliang vint devant la porte et demanda pardon à son maître, qui ne répondit pas.

Ainsi, Maître Pangui resta enfermé sept jours dans la chambre et Daliang veilla devant la porte, durant sept jours.

Finalement, un autre disciple dit au maître : « Maître ! Peut-être n'avez-vous pas besoin de manger, mais vos jeunes disciples, eux, ne peuvent plus tenir ! »

Alors, Maître Pangui ouvrit la porte et, souriant, dit à Daliang : « J'ai insisté pour avoir la même chose que tout le monde. Un jour, quand tu auras des disciples, tu devras toi-aussi avoir un cœur aussi équanime que celui de Bouddha. »

Maître Pangui ne convoitait pas des saveurs exquises, parce que son cœur ne nourrissait aucune apparence de « Maître ». C'est avec un cœur égal, qu'il enseignait à ses disciples. Si nous voulons avoir une parfaite union de cœur et de sentiments avec les bouddhas, nous devons éviter de faire la différence : haut/bas, noble/humble... et ne jamais oublier que tous les phénomènes sont illusoire. Ni moi, ni personne, ne peut les maîtriser.

Il est dit dans l'*Amitāyurdhyāna Sūtra* :

Les Tathāgata-buddha apparaissent dans la pensée de tous les êtres. C'est pourquoi, quand vous pensez aux bouddhas, votre cœur, à ce moment-là, possède les trente-deux marques et les quatre-vingts caractéristiques ; ce cœur fonctionne comme celui de Bouddha, ce cœur est Bouddha. L'immense savoir des bouddhas naît de la pensée ; c'est pourquoi vous devez vous concentrer sur une minutieuse contemplation du Tathāgata-arhat-samyaksambuddha.

Les trente-deux marques physiques et les quatre-vingts caractéristiques, ne sont que des apparences conditionnées : elles sont descriptibles et visibles, on peut en voir les mouvements et en entendre les paroles. C'est le principe d'apparition et de disparition qui les fait changer sans cesse. Comme il est dit dans les chapitres précédents : « Le cœur du passé est inaccessible, le cœur du présent est inaccessible, le cœur du futur est inaccessible ». C'est en assimilant la Vérité – les trois « Cœur » ne sont pas accessibles – et en possédant l'œil bouddhique qui pénètre jusqu'au fond des pensées de tous les êtres, que l'on ne se laisse tromper, ni par les bouddhas, ni par les démons et que l'on peut être un homme parfaitement insouciant.

Un jour, un cerf égaré pénétra sur le domaine de la pagode Gaoshan. Maître Minghui cria :

« Il y a un cerf dans le domaine, il faut vite le chasser ! »

Non seulement, il en donna l'ordre à ses disciples, mais il prit lui-même un bâton pour chasser la bête. Les disciples furent tous très étonnés et, ne pouvant se retenir, ils se dirent entre eux : « D'habitude, il est si compatissant que, même à une fourmi, il ne voudrait pas que l'on fit du mal. Pourquoi, aujourd'hui, est-il si sévère envers le cerf ? »

Quand il apprit les réactions de ses disciples, le maître leur dit :

« C'est parce que je ne voulais pas que le cerf s'habitue à la présence des hommes, que je l'ai chassé. Car, s'il prend l'habitude de côtoyer les hommes, il ira souvent où se trouvent les hommes. Alors il ne sera plus sur ses gardes et il y laissera sa vie. Vous n'avez vu que mes actes, vous n'avez pas vu ma compassion. »

Nous ne voyons pas - et c'est bien dommage ! - la compassion du Maître Minghui envers le cerf. Nous ne voyons que l'apparence

extérieure que représentent les coups de bâton. Dans l'école Chan, s'agissant des échanges d'enseignement entre maîtres et disciples, peu importent les échanges en paroles, les punitions corporelles ou les moments de silence complet : Aucun ne semble représenter un acte d'amour profond. La grande bienveillance et la grande compassion de l'école Chan ne peuvent être jugées sur ses apparences extérieures. Tous les grands sages exercent leur nature propre, dans l'impitoyable et le déraisonnable : C'est ce cri qui permet la disparition de l'autre et moi, ce cri qui calme le cœur divagant, ce coup de bec qui ouvre l'œil de la Voie, ce silence qui fait tourner le ciel et la Terre.

A ce jour, le corps du Maître Chan, Shitou Xiqian, repose toujours dans la pagode Zhongchi de Yokohama, au Japon. Il avait douze ans quand il rencontra le sixième patriarche, Huineng, qui, dès le premier regard, pressentit ses talents et le garda sous ses ordres.

Malheureusement, trois ans après, le sixième patriarche décéda. Comme il n'avait que quinze ans à l'époque, Xiqian demanda à son maître sur son lit de mort : « Maître ! Quand vous serez parti, où dois-je aller ? »

« 尋思去 ! » Répondit le sixième patriarche.

Xiqian comprit « Réfléchis bien ! », alors, tous les jours, il persévéra dans la méditation.

Par la suite, un vieux bonze lui dit :

« Tu t'es trompé ! Ton maître t'a dit « 尋思去 » parce que tu as un Dharma-frère qui s'appelle Xingsi (行思). C'est un maître Chan, qui enseigne le Dharma au Mont Qingyuan, tu dois aller le trouver. »

Xiqian se rendit donc immédiatement au Mont Qingyuan. A son arrivée, Maître Xingsi lui demanda :

- D'où viens-tu ?

- De Caoqi.

- Qu'as-tu obtenu, là-bas ?

- Même sans y aller, je ne l'ai pas perdu, (Voulant dire par là : Ma nature de Bouddha existe naturellement, je n'ai jamais rien perdu !)

- Si tu n'as rien perdu, pourquoi allais-tu encore à Caoqi ?

- Si je n'étais pas allé à Caoqi, comment aurais-je pu savoir que je n'avais rien perdu ?

Sans aller à Caoqi, comment aurait-il pu savoir qu'il n'avait rien perdu ? Mais en allant à Caoqi, il n'a quand même rien eu de plus !

Chaque signification, chaque intérêt, exprimé dans le *Sūtra du Diamant* nous révèle le « sans gain, sans perte » de la nature de Bouddha. Malheureusement, les hommes ne voient pas la brièveté et l'incertitude de la vie, ils croient à l'existence du moi et du mien et se débattent jour et nuit, dans les soucis et les chagrins.

Le poète Tangbohu de la Dynastie Ming a écrit un poème intitulé *Le Chant d'une vie* :

Vivre soixante-dix ans est chose rare,
En retirant les années d'enfance et celles de
vieillesse ;
Aux temps de la plénitude ne reste plus grand
chose,
S'y ajoutent encore les jours de maladie et
d'affliction...
Les moments de plaisir devant les fleurs et sous
le clair de Lune,
Profitons-en et remplissons vite nos verres ;

L'argent dans le monde est inépuisable,
Les places à la cour impériale sont innombrables.
Plus la place est haute, plus la fortune est grande,
plus il y a d'inquiétudes,
Et les cheveux blancs poussent de plus en plus
vite ;
Le printemps, l'été, l'automne, l'hiver, passent
comme un claquement des doigts,
Le son de la cloche expédie le crépuscule, le chant
du coq annonce l'aurore.
Comptons bien les gens devant nos yeux,
Combien en avons-nous enterrés, sous les herbes
folles, chaque année ?
Les tombes, hautes et basses, combien y en a-t-il ?
Et la moitié d'entre elles, personne ne les visite...

Une cuillerée d'eau de Caoqi, peut remédier à dix mille époques de sécheresse. Arrachons les mauvaises herbes qui ont germé dans notre cœur et laissons-y couler l'eau vive du Prajñā. Un jour, des dizaines de milliers de fruits de bouddhité y pousseront.

Comme l'a écrit le grand poète Libai :

Les fleurs n'ont pas besoin de fards pour les
colorier,
L'eau et le cœur occupent le même espace
immense ;
Le temps d'une concentration équivaut à un
kalpa,
Contemplez la vacuité de tous les phénomènes
du monde !

Le cœur du pratiquant est pur et sans la moindre tache. Quand les notions de bien et de mal sont écartées, un moment de méditation peut fait oublier la notion du temps. Quand les organes de perception et les perturbations extérieures seront éteints, nulle entrave ne subsistera : Tous les phénomènes du monde pourront naître et périr à leur gré.

Fo Guang Shan
International Translation Center

Il n'existe aucun dharma pour exprimer la vraie nature de délivrance

Texte original

« Subhuti ! Ne dis pas que le *Tathāgata* pense de la sorte : « J'ai enseigné un dharma ». Ne pense pas ainsi. Et pourquoi ? Si quelqu'un pense que le *Tathāgata* a enseigné quelque dharma, alors, il calomnie Bouddha ; il n'a pas compris ce que j'ai dit. Subhuti ! Celui qui enseigne le dharma, n'a pas de dharma à enseigner, c'est seulement ce qui est appelé enseigner le dharma. »

A ce moment, l'*āyusmat* (le *sage-véçu*) Subhuti dit à Bouddha : « *Bhagavat* ! Les êtres du futur qui entendront ce dharma pourront-ils trouver la foi ? »

Bouddha répondit : « Subhuti ! Ils ne sont ni des êtres, ni des non-êtres. Et pourquoi ? Subhuti ! Les *êtres*, le *Tathāgata* dit qu'ils ne sont pas des *êtres*, ils sont seulement appelés *êtres*. »

Commentaire

Dans le chapitre précédent, on a détruit l'image du *saṃbhogakāya*. Dans ce chapitre, on fait un pas de plus, en détruisant l'image des *Paroles de Bouddha*. Du début à la fin, le *Sūtra du Diamant* a comme thème « le détachement de tout ce qu'on voit et entend » ; le chapitre vingt détruit les apparences conditionnées de l'image de Bouddha (*buddha-lakshana*), pour faire apparaître le *dharmakāya-buddha* que chacun possède. Le chapitre vingt et un, lui, détruit en plus l'image du Dharma (*dharma-lakshana*), en expliquant que la vraie nature ne peut être décrite par aucun dharma, ni aucune parole, que les quarante-neuf années d'enseignement de Bouddha ne sont que des circonstances conditionnées et ne doivent pas être qualifiées par un mot ou une parole quelconque.

- I. L'enseignement du Dharma est conditionné et ne doit pas être rattaché à son apparence
- II. Les êtres qui s'attachent à l'image du Dharma ne portent que l'appellation « les êtres »

Bouddha recommande à Subhuti de ne pas penser que le *Tathāgata* aurait enseigné un quelconque dharma, car les dharmas dont parle Bouddha ne sont que des remèdes face aux maladies : Ils ne possèdent pas de forme réelle, ils ne servent qu'à éliminer les attachements des êtres. Il n'existe pas d'image de « l'enseignement de Bouddha ».

I. L'enseignement du Dharma est conditionné et ne doit pas être rattaché à son apparence

Dans le sixième chapitre, Bouddha nous dit : « ... le Dharma que j'enseigne, ressemble au radeau qui transporte les êtres vers l'autre rive. Une fois arrivé, il faut savoir l'abandonner. C'est ainsi pour le Dharma et ce l'est encore plus pour le Non-dharma ». Ceci nous a été dit pour ôter de nous, l'image du dharma et du non-dharma. Ici, Bouddha nous demande, en plus, de ne pas garder en tête la pensée : « Bouddha a enseigné le Dharma ».

A son entrée dans le parinirvâna, Manjusri pria Bouddha de rester, pour faire encore tourner la roue du dharma. Bouddha le réprimanda : « Durant quarante-neuf ans, je n'ai pas enseigné un seul mot à quiconque. Tu me demandes de faire à nouveau tourner la roue de dharma ? C'est donc que tu as laissé naître en toi l'illusion que j'aurais fait tourner la roue du dharma ! »

Dans le dix-septième chapitre, il est dit : « Si le bodhisattva comprend parfaitement la loi du non-moi et du non-dharma, le *Tathāgata* le nommera vrai bodhisattva. » Si le bodhisattva lui-même, ne s'attache plus au moi ni au dharma, comment Bouddha s'attacherait-il encore à l'image du « j'ai enseigné le dharma » ? C'est pourquoi Bouddha dit : « Si quelqu'un pense que le *Tathāgata* a enseigné quelque dharma, alors, il calomnie Bouddha : Il n'a pas compris ce que j'ai dit. »

A l'école Chan, un poème dit :

Bodhidharma est venu de l'Ouest sans apporter
un mot,
Car il faut travailler seulement avec le cœur ;
Si je dois, par l'écrit, dire tout de l'autre et moi,

Toute l'eau du lac Dongting produira trop peu
d'encre.

Au moment de son entrée au Parinirvāna, Bouddha dit à Manjusri qu'il ne peut avoir l'image de « Bouddha faisant tourner la roue du Dharma » ; de même, dans le *Sūtra du Diamant*, il adresse aux auditeurs et aux êtres du futur, le même propos, en disant : « Si quelqu'un pense que le *Tathāgata* a enseigné quelque dharma, alors, il diffame Bouddha ».

Il est dit dans le *Recueil des propos de Linji* :

Pratiquants de la Voie ! Regardez, devant moi, l'auditeur que la lumière éclaire et distingue. Il ne stagne nulle part, il voyage librement dans les dix directions, il est insouciant dans les trois mondes (du désir, de la forme, et de la sans-forme). Il reste inchangé dans tous les différents états. En un bref laps de temps, il passe d'un monde-dharma à un autre : celui des bouddhas, des arhats, des prêtres... pour guider les êtres. Son intention première reste inébranlable ; partout où il passe tout est pur, la lumière éclaire les dix directions et tous les phénomènes sont identiques.

Si quelqu'un appelle Bouddha, j'apparaîtrai sous la forme de pureté ; s'il demande le bodhi-sattva, j'apparaîtrai sous l'état de compassion ; s'il demande le Bodhi, j'apparaîtrai sous l'état de merveille ; s'il demande le nirvana, j'apparaîtrai sous l'état de parfaite tranquillité, d'extinction... Les états sont différents, mais la personne est la

même ; elle apparaît en fonction des circonstances, tels les reflets de la Lune dans l'eau.

Bouddha est insouciant dans les trois mondes. Libre partout, il voyage dans tous les dharma-dhatu et guide les êtres sensibles. Le lieu où il se trouve est pur, il apparaît en fonction des circonstances, tels les reflets de la Lune dans l'eau et la clarté de la Lune est perçue dans les dix directions, sans faire de différence nulle part.

Jadis, vivait un érudit nommé Zhang qui avait des connaissances étendues sur tous les sūtras et sâstras. Les gens l'appelaient « Zhang l'omniscient ». Un jour, il rendit visite au bonze de la pagode Nanyuan de Lojing et le bonze lui demanda : « Tu t'appelles Zhang l'omniscient ? » Modestement, il répondit : « Je suis confus ! ». Le bonze traça, alors, un trait avec son doigt dans le vide et lui dit : « Tu connais ceci ? » Zhang lui répondit, sans rien comprendre : « Non ! » Alors, le bonze lui dit : « Si tu ne connais même pas le 1, d'où te vient le surnom d'omniscient ? »

Les connaissances, même étendues, ne permettent de traduire que ce qui est écrit sur le papier ; le dharma du cœur ne peut être interprété par le savoir mondain.

« Celui qui enseigne le dharma, n'a pas de dharma à enseigner, on dit seulement qu'il enseigne le dharma. » Ces trois phrases enchaînées, expriment en fait, le principe des trois Vérités :

« Celui qui enseigne le dharma » : Le *Tathāgata* se montre pour donner lecture du dharma, uniquement en fonction des circonstances et des besoins. C'est une manifestation de forme dans un endroit sans forme, c'est un témoignage de paroles dans le sans-parole. Ici, le *Tathāgata* se conforme à la Vérité mondaine.

« N'a pas de dharma à enseigner » : Comment expliquer l'Ultime Vérité par des paroles ? L'enseignement du *Tathāgata* a pour

but de remédier aux maladies des êtres, maladies dues aux attachements illusoire. Il n'existe pas de dharma établi. Quand la maladie est guérie, il faut abandonner les médicaments. C'est pourquoi, il ne faut pas s'attacher à l'image de l'enseignement du dharma. Ceci est conforme à la Vérité transcendante.

« On dit seulement qu'il enseigne le dharma » : Le *Tathāgata* se conforme à la Suprême Vérité, tantôt mondaine, tantôt transcendante, tantôt inexistante, tantôt existante. C'est ce qui est : dire et sans dire, sans dire et dire ; ainsi, durant quarante-neuf ans, le *Tathāgata* n'a pas dit un mot.

Bouddha veut nous faire comprendre le sens prajñā de : Parler dharma toute la journée, sans pour autant s'attacher à quoi que ce soit. Quand le majestueux Bouddha, de parfaite sagesse et bonheur, enseignait le dharma, son cœur restait inébranlable, telle l'eau du lac qui reflète la Lune. En même temps, il nous enseigne que, quand nous récitons le *Sūtra du Diamant* et l'expliquons aux autres, nous ne devons pas nous attacher à l'idée d' « être respecté par les divins et les hommes de tous les mondes ». L'attachement est une diffamation envers Bouddha, une preuve d'incompréhension de l'enseignement du *Tathāgata*.

Un vénérable se présenta un jour, devant Maître Dazhu et lui demanda :

- Je voudrais vous poser une question, pouvez-vous me répondre ?

- Je suis le reflet de la Lune dans le lac profond. Vous pouvez interroger à votre guise.

- Qui est Bouddha ?

- En face du lac, qui est-il, si ce n'est Bouddha ?

Les gens se regardèrent sans rien comprendre.

Le vénérable revint à la charge :

- Quel dharma utilisez-vous pour aider les hommes ?

- Je n'en ai aucun.

- Vous, les maîtres Chan, vous ne savez que prêcher monts et merveilles.

- Bien ! Alors, quel dharma utilisez-vous, pour aider les hommes ?

- Je leur parle du *Sūtra du Diamant*.

- De qui est ce sūtra ?

- Vous vous moquez de moi ! Qui pourrait ignorer que c'est Bouddha qui l'a composé ?

- Si quelqu'un dit que le *Tathāgata* a enseigné un quelconque dharma, ce sera une diffamation envers Bouddha, une méconnaissance de l'intention de Bouddha. Et si on dit que ce sūtra n'est pas de Bouddha, ce sera une diffamation envers le sūtra. Veuillez nous expliquer !

Le vénérable est resté bouche-bée.

Maître Dazhu a bien compris l'intention de Bouddha, car tous les sūtras et sâstras ne sont que des chiffons qui servent à nettoyer et polir notre cœur, afin que nous puissions retrouver nos propres trésors. Quand les vitres des fenêtres sont propres, pourquoi y faudrait-il encore des rideaux sales, rien que pour masquer les beaux paysages ?

Bouddha a sans cesse recommandé aux pratiquants qui cultivent le bodhicitta, de rejeter les apparences des êtres, de Bouddha, de dharma... car il veut faire de nous des hommes insouciantes, délivrés des illusions. Il veut ainsi libérer tous les êtres de leurs afflictions, sans pour autant être enchaînés par l'image de Bouddha, ou par celle du dharma. C'est de cette manière que l'on doit apaiser son cœur et faire apparaître le pur et lumineux *dharmakāya-tathāgata*.

Le *Sūtra du Diamant* est comme une faucille qui supprime les mauvaises herbes de notre cœur, nous prépare un champ bien régulier, y sème des semences de Bodhi et y amène des sources d'eau claire de prajñā, pour que nous puissions récolter le fruit de bouddhité. Le *Sūtra du Diamant* veut que nous nous libérions de tous les liens extérieurs, que notre cœur ne soit attaché à aucune apparence, que nous sachions que nous possédons en nous, la pureté des bouddhas, la compassion des bodhisattvas et la joie suprême du nirvana. Le nirvana n'est pas ailleurs, il est inutile de l'y chercher, il est ici, ici même.

Se sentir en paix grâce à la tendresse,
Se purifier grâce à la discipline ;
Etre insouciant grâce à l'esprit d'égalité,
Trouver la vraie joie grâce au Nirvana.

Le maître Chan, Tiantong Xianjie, est né à Fuzhou. La nuit où il vint au monde, sa mère vit en rêve, un vieux bonze entrer dans la maison. Dès l'enfance, il se révéla très intelligent et d'esprit pénétrant ; plus tard, il entra dans les ordres bouddhistes. Il voyagea partout et rendit visite aux grands sages bouddhistes. Enfin, il se rendit chez le maître Chan, Ying'an et, bien qu'il en reçût maintes fois les réprimandes, il ne se découragea pas.

Un jour, Maître Ying'an lui demanda : « Qu'est-ce que l'œil du Dharma ? »

Il répondit : « Un vieux bassin troué. »

Maître Ying'an était très content et il lui offrit le poème suivant :

Les mots évoquant l'illumination et l'intérêt,
Se pressent dans sa tête et l'illuminent, comme le
soleil.

Il m'accompagne depuis quatre ans,
Les questions par lui posées, sont innombrables
et sans faille.

Bien qu'il n'ait pas encore reçu l'héritage,
Sa prestance a déjà englobé le ciel et la terre.
Et pourtant, il qualifie l'œil du Dharma,
De vieux bassin troué.

Un jour, pendant une lecture de dharma, Maître Tiantong dit à l'audience : « Maître Jingfeng a dit : Vingt ans avant, il avait un cœur de femme, vingt ans après, il n'a plus ce cœur de femme ». A ce moment, on lui demanda : Que signifie « avoir un cœur de femme » ? Il répondit : « Donner des réponses ordinaires aux questions ordinaires, des réponses saintes aux questions saintes ». Alors, d'autres lui demandèrent : Que veut dire « Ne pas avoir un cœur de femme » ? Il répondit : « Ne pas donner des réponses ordinaires aux questions ordinaires, ni de réponses saintes aux questions saintes. »

Puis il ajouta : « S'il s'agissait de moi, je ne dirais pas de la sorte, je ricanerais. Et comme ça, le vieux Jingfeng ne tomberait pas dans le borbier des communs ou des saints. »

Pour Maître Tiantong Xianjie, l'œil de dharma était « un vieux bassin troué ». Ce n'était pas là, une diffamation à l'encontre de Bouddha, ni du Dharma, c'est parce qu'il avait assimilé ce qu'avait dit le *Tathāgata*. Son cœur ne s'attachait pas à l'image de Bouddha, ni à celle du dharma ; il avait compris que le Dharma est aussi ordinaire que « le vieux bassin percé ». Seuls les ignorants ne

comprennent pas : ils nourrissent illusions et attachements et veulent faire la différence : grand/petit, noble/humble... Ils oublient que les cinq « œil » et les six « surnaturel » de Bouddha sont aussi dans leur cœur, de sorte que tous les efforts engagés dans la vie mondaine sont inutiles et ne font que profiter aux autres. Ils ne savent pas revenir vers leur propre source et découvrir la terre pure de leurs cœur et âme. Peu importent les situations : riche, pauvre, heureux, triste, froid, chaud, favorable, défavorable... Si le cœur ne s'attache à rien, on pourra pratiquer pleinement, alors, à ce moment-là, on sentira le parfum des fleurs, on entendra le chant des oiseaux, on verra le sourire des bouddhas. Laquelle des terres n'est pas la Terre pure de la joie suprême ?

Comme le dit le poème du maître Chan, Yangshan Huiji :

Quand le cœur ruisselle de transparence, on n'a
pas besoin de suivre les préceptes,
Quand l'esprit est inébranlable, on n'a pas besoin
de pratiquer la méditation assise ;
Avec deux ou trois tasses de thé fort,
Les sentiments résonnent au son des cithares.

Sans les pensées illusoire, tout ce qu'on voit est propre et clair, la discipline s'établit d'elle-même, le dhyâna est comblé, il n'est plus nécessaire de s'appliquer à chercher. Alors, avec deux ou trois verres de thé fort, on peut s'endormir tranquillement, dans le bois ou au bord de l'eau, en compagnie des vaches.

II. Les êtres qui s'attachent à l'image du Dharma ne portent que l'appellation « les êtres »

Dans le paragraphe précédent, il est dit que Bouddha ne s'attache pas à l'image de « donner lecture ». C'est parce qu'il ne s'est pas attaché à l'apparence du dharma, qu'il l'a réellement enseigné. L'orateur ayant un cœur transcendant, peut s'accorder avec la vraie nature, sans faire paraître aucune sorte d'apparence artificielle, conditionnée par les mots et les paroles.

Dans le texte, Bouddha fait l'éloge de Subhuti, en le nommant l' « *āyusmat* Subhuti ». C'est la deuxième fois que Bouddha lui fait éloge. Dans le neuvième chapitre, il le félicite pour avoir obtenu « l'*Arāṇa-samadhi*, être devenu le premier des hommes, le premier *arhat sans désir* », mais, en fait, Subhuti n'a jamais eu cette idée en tête et il ne s'attache pas aux quatre apparences. Ici, Bouddha le félicite de nouveau, car il sait que Subhuti a compris le sens et l'intérêt de ce sūtra (voir chapitre 14), et qu'il est capable de prendre en charge l'héritage du *Tathāgata*.

L'*āyusmat* signifie le sage-véçu, sage pour sa vertu et véçu pour désigner l'âge, c'est aussi le nom utilisé pour désigner les vieux bonzes vertueux.

L'*āyusmat* a atteint la sagesse des bouddhas, il pénètre profondément dans le Dharma, il sait que la prajñā ne naît pas, il comprend l'origine de la vie qui ne va, ni ne vient.

L'*āyusmat* Subhuti a compris la doctrine de sans-naissance : qu'il n'y a pas de va-et-venir, ni d'apparition et d'extinction. Cette vertu ne peut être mesurée par les mérites mondains. C'est pourquoi Bouddha le félicite, car il est non seulement un bonze vertueux, mais encore un homme qui a assimilé la grande sagesse de prajñā, qui est comparable à la lumière du soleil et de la Lune et qui considère réellement la sagesse comme sa vie.

Le maître Chan, Yuanwu Keqin, disait :

De même qu'au bord du précipice on abandonne la vie, on abandonne tout ce qu'on a vu, entendu, senti, compris ; on abandonne le Bodhi, le nirvana, l'ultime vérité, et la délivrance ; peu importe qu'ils soient purs ou impurs, il faut savoir tout abandonner. Alors naturellement, l'illumination viendra au moindre mot entendu. A partir de là, il faut assumer sa responsabilité et contempler son intérieur : Bouddha et moi ne sommes pas différents ; de même, dans la foule, dans les activités commerciales ou dans la nature, le bruit du vent et les chants des oiseaux ne sont point différents pour moi. Et puis, les bouddhas et les êtres ne font plus qu'un, le Kleśa et le Bodhi ne font plus qu'un, le cœur et les circonstances ne font plus qu'un, la lumière et l'obscurité ne font plus qu'une, le vrai et le faux ne font plus qu'un, de même que toutes les différences ne font plus qu'une. C'est seulement à ce moment-là que l'on est capable de transformer l'eau du fleuve en fromage et la terre en or. Tout est confondu et même l'unité n'existe plus. Puis, tout devient naturel : marcher, s'asseoir, s'habiller, manger ; tel le miroir qui reflète fidèlement ce qui lui est présenté, sans faire de différence.

Il est dit dans le sūtra 妙色王因緣經 :

De l'amour, est né le chagrin,
 De l'amour, est née la peur ;
 En s'éloignant de l'amour,
 On n'aura ni peine, ni maladie.

Le *Sūtra du Diamant* nous demande de ne pas attacher notre cœur à quoi que ce soit. Face à toute apparence, ne pas laisser surgir le désir, car le désir apporte le chagrin et la frayeur, qui nous gardent éternellement au sein des trois mondes. Comprendre l'intérêt du prajñā, pratiquer le merveilleux dharma de Diamant, c'est assimiler les intentions de Bouddha, qui veut nous réveiller de nos rêves, nous éviter les souffrances dues aux illusions des trois poisons. Il suffit de nous éloigner des désirs sentimentaux et matériels et chacun de nous possèdera, en fait, un corps sans souci et sans afflictions.

Un jour, une vieille dame avait acheté une bouteille de bon vin. Sur le chemin du retour, elle cueillit des fruits sur les arbres plantés au bord de la route et les mangea. Puis, au village, elle demanda un verre d'eau pour étancher sa soif et l'eau lui parut particulièrement savoureuse. Elle remercia la villageoise en lui disant : « Votre eau est vraiment délicieuse, voulez-vous échanger une bouteille d'eau contre cette bouteille de vin ? » La villageoise accepta et lui donna une bouteille d'eau. La vieille dame rentra chez elle, toute contente. A la maison, elle ouvrit la bouteille, goûta l'eau, mais ne la trouva plus aussi savoureuse que tout à l'heure. Elle trouva cela un peu bizarre et reprit quelques gorgées, mais le goût de l'eau resta le même. Alors, elle appela les voisins et leur en servit, mais personne n'en fit l'éloge. C'est seulement à ce moment-là qu'elle comprit que la saveur de l'eau venait de la saveur des fruits succulents.

Nous aussi, parfois, ne voyons pas la vraie image des choses et, comme la vieille dame, nous échangeons une bonne et coûteuse bouteille de vin, contre une bouteille d'eau ordinaire. L'homme ordinaire se laisse égarer par les apparences des circonstances extérieures, qui font naître en lui des pensées illusoire, des sentiments d'amour et de haine, créant ainsi des disputes et des outrages envers autrui. Le *Sūtra du Diamant* est le sceau, l'approbation des bouddhas ; celui qui croit à l'apparence du *moi*, de l'*être*, du *bouddha*, du *dharmā*, est quelqu'un qui ne comprend pas les enseignements des *Tathāgata-buddha*. En ayant rejeté les apparences illusoire, les merveilleuses utilités du *Vrai cœur* apparaîtront entièrement.

« Des *êtres*, le *Tathāgata* dit qu'ils ne sont pas des *êtres*, ils sont seulement appelés *êtres* » : selon l'explication des trois Vérités, celui qui a écouté, cru et accepté les doctrines de *prajna* et qui a fait naître en lui la foi pure, est déjà un « *bodhisattva* » qui a pris la résolution d'*Anuttara-samyak-sambodhi* : Il n'est plus un homme ordinaire (*un être*). Mais, bien qu'il exerce le *bodhicitta*, il a toujours besoin de croire, comprendre, pratiquer, prouver, orner le *Hetu* et posséder le bonheur et la sagesse. Au point de vue de la résolution, il est un *bodhisattva*, mais son fruit de rétribution est encore au niveau des *êtres*, c'est pourquoi Bouddha dit : « Ils ne sont ni des *êtres*, ni des non-êtres. »

- Les *êtres* : Dénomination selon la Vérité mondaine
- Les *non-êtres* : Dénomination selon la Vérité transcendante
- Ils sont appelés *êtres* : qualification selon la Vérité suprême de la Voie du Milieu : les saints et les communs sont équivalents, car leur essence *prajñā* est identique.

Dans la première partie, il est dit qu'il ne faut pas s'attacher à « Quelqu'un donne lecture du Dharma » : « Si quelqu'un pense que le *Tathāgata* a enseigné quelque dharma, alors, il diffame Bouddha ». Dans la deuxième partie, il est dit qu'il ne faut pas s'attacher à « J'ai entendu la lecture du Dharma » : Celui qui a fait naître en lui la foi pure, en entendant la merveilleuse doctrine du prajna, ne s'attache plus à l'apparence de l'*être* ou du *non-être*, car l'apparence des *êtres* n'a pas d'existence réelle. Qu'il soit homme ordinaire ou bodhisattva, devant l'essence de l'égalité, l'apparence de Bouddha ou de dharma est aussi inexistante, alors comment l'apparence des *êtres* peut-elle exister ?

Pour supprimer les habitudes des hommes qui s'attachent aux apparences, Bouddha nous recommande sans cesse de bien protéger notre cœur, de ne nous attacher, ni à la vision sainte du Dharma, ni à la vision perverse des illusions. Ne pas s'attacher aux extrêmes, voilà la juste compréhension.

Il est dit au chapitre deux : « *Bhagavat* » du *Mahā-prajñā-pāramitā-sāstra* :

C'est comme les Bhagavat : Que quelqu'un leur arrache un bras, ou leur applique sur le bras, du parfum de santal, les laisse de marbre : Ils ne ressentent ni amour, ni haine et c'est pourquoi, ils ne gardent jamais de mauvaises habitudes.

La brahmane Cinca Manavika vint chez Bouddha avec un bassin d'excréments pour l'insulter. Elle hurla devant la foule : « Tu m'as mise enceinte, pourquoi ne te soucies-tu pas de mes besoins ? Et tu n'as pas honte de continuer à leurrer les autres ? » Au même moment, cinq cents autres

brahmanes se joignirent à elle en criant : « C'est vrai ! Nous sommes témoins ! ». Mais, Bouddha resta impassible et sans honte. Puis, quand la vérité fut découverte, la terre trembla, les divins lui firent des offrandes de fleurs parfumées, pour faire l'éloge des vertus de Bouddha et il n'en montra pas davantage de joie. Et encore, quand il dut manger l'avoine destinée aux chevaux, il n'en fut pas plus triste. Le roi des divins lui offrit toutes sortes de plats savoureux, il ne fut pas particulièrement enchanté. Son cœur demeura impassible devant toutes les nourritures, les habits, la literie, les louanges ou les insultes... C'est comme l'or véritable : Quel que soit le traitement qu'on lui fait subir, la quantité d'or reste la même, ni plus, ni moins. C'est pour cette raison que les Arhats, bien qu'ils aient pu se libérer de toute affliction, gardent encore leurs mauvaises habitudes et c'est pourquoi, ils ne peuvent être appelés Bhagavat.

Face aux louanges et aux insultes, les bouddhas sont comme l'or : peu importe la façon dont on les traite, leur valeur reste inchangée. Si le cœur ne s'attache pas aux apparences, comment les paroles et les écrits pourraient-ils le diffamer ?

Un monastique demanda, un jour, au Maître Chan, Benkong :

- Comment boire le thé et parler sans s'y attacher ?
- Connais-tu la bouche ?
- C'est quoi, la bouche ?
- Tu ne connais même pas ces deux morceaux de peau !
- Qu'est-ce que « le maître d'origine » ?

- Ne cherche pas la petite bête devant la foule...

Un autre lui demanda :

- Que le maître me montre ma nature propre.

- Depuis quand l'as-tu perdue ?

- Grâce à votre aide, j'ai compris maintenant.

- Si je peux te guider, alors, c'est moi qui ai perdu mon origine.

- Que dois-je faire alors ?

Maître Benkong répondit par le poème suivant :

Le Cœur est le corps de la Nature,
La Nature est l'application du Cœur ;
Le Cœur et la Nature sont équivalents,
Lesquels diffèrent, lesquels coexistent ?
L'aspect des égarements et la source des illusions,
Sont difficiles à bien comprendre ;
Les communs et les saints de jadis et du présent,
Sont comme des mirages et des rêves.

Qu'ils soient communs ou saints, tous sont mirages et rêves. Tous les enseignements et toutes les doctrines, ne sont donnés que pour guérir les illusions des hommes. Quand la maladie est partie, il faut aussi abandonner les médicaments, tout comme il faut abandonner la barque une fois arrivé sur l'autre rive.

Comme il est dit dans le poème de Liuyuxi, de la Dynastie Tang :

Dans la ruelle du quartier pauvre, on ne voit que
des arbres d'automne,
Seul, un bonze éminent est assis devant sa maison ;

Nous nous sommes bien entendus, comme des
amis de longue date,
Nous avons échangé des dharmas, sans pronon-
cer le moindre mot.
C'est le vent qui fait naître les vagues sur l'eau,
Ce n'est pas la poussière qui peut occulter le
lustre des perles ;
Quand on est illuminé, la Voie est partout.
Cette séparation ne doit pas non plus nous
attrister.

Le Dharma est sans parole, car sa clarté et sa pureté peuvent, dans la nuit la plus obscure, allumer des lumières multicolores. Les mots ou les pensées ne peuvent se comparer à ce lustre des perles, que la poussière ne peut obscurcir. Si l'on peut comprendre que le vent et les vagues ne sont que des phénomènes naturels et qu'on ne doit pas s'y attacher, on comprendra que tout est la Voie ; l'accueil, la réception, le départ, l'adieu... ne sont que passagers ; peu importe que mûrissent les prunes ou que les orangers embaument : Le passé et le futur ne doivent pas être pris en considération. Ne pas penser aux dénominations de dharma, ne pas penser aux noms des bouddhas et des dharmas, ne pas penser aux apparences des bouddhas et des dharmas... De telles véritables applications du prajñā, nous permettront d'apaiser les illusions dans notre cœur et de préserver notre vrai cœur de Bodhi. Le *Sūtra du Diamant* met l'accent sur le non-attachement, mais ce n'est pas pour nous dire de ne pas écouter, étudier et pratiquer les enseignements des sūtras. Sinon, pourquoi Bouddha aurait-il mainte fois, fait la comparaison entre le Dana avec les sept joyaux des trois mille univers, avec autant de vies que les grains de sable du Gange, pendant d'innombrables

kalpas de services envers quatre-vingt-quatre milliards de bouddhas et la pratique des quatre vers de ce sūtra, pour persuader les pratiquants de croire que ces mérites sont incommensurables ?

Il est dit que l'écoute, la réflexion et la pratique, permettent l'obtention du Samadhi. Il est difficile de pouvoir entendre le dharma, il est difficile de trouver la foi envers les enseignements canoniques. C'est pourquoi Subhuti a utilisé deux fois l'expression « l'Extraordinaire *Bhagavat* », car il a compris l'extraordinaire occasion qui lui a été donnée et lui a permis de comprendre le suprême dharma. C'est pourquoi il a versé des larmes de reconnaissance, après avoir assimilé, en profondeur, le sens et l'intérêt de ce sūtra.

Un jour, Bouddha et son disciple Ananda s'en vinrent au marché. Devant les tréteaux du poissonnier, Bouddha dit à Ananda :

- Ananda ! Touche un peu les algues sous les poissons de l'éventaire.

Et maintenant, sens un peu ta main, quelle odeur ressens-tu ?

- Ma main est imprégnée d'une fétide odeur de poisson... C'est bien désagréable !

- Ananda ! Celui qui côtoie les mauvais camarades et ne suit pas les bons enseignements des bouddhas, ressemble à ces algues qui font fuir les gens. Il finira par être détesté par tout le monde.

Puis, ils s'avancèrent vers l'éventaire du marchand de parfums, Bouddha dit à Ananda :

- Ananda ! Va chez le marchand de parfum et demande-lui l'aumône d'un petit sachet de parfum !

- Ananda ! Mets le sachet de côté et maintenant, sens encore une fois ta main, quelle odeur y a-tu trouvée ?

- Ma main est très agréablement parfumée !

- Ananda ! Celui qui peut côtoyer les bons camarades et qui applique les enseignements des bouddhas pour former les bonnes

vertus, pourra apporter aux gens, joie et bénéfice et il sera aimé par tout le monde. C'est pourquoi, Ananda, tu dois rechercher la compagnie de Sariputra, Maudgalyayana ... car leur comportement vertueux et pur, peut stimuler la clarté de ta nature propre. C'est comme tenir un sachet de parfum dans la main : Apprendre les enseignements des bons camarades et suivre la voie juste, peuvent parfumer nos vertus intérieures.

La puissance bienfaisante du *Sūtra du Diamant* ne se réduit pas à un sachet de parfum : Elle est comme un océan d'eau parfumée qui élimine toutes les mauvaises habitudes fétides, accumulées durant d'innombrables kalpas et qui fait naître des effluves parfumés sur notre corps et dans notre cœur. Tous les chapitres du *Sūtra du Diamant* sont de merveilleuses portes d'accès ; chaque mot peut faire disparaître cent adversités et faire apparaître les vertus dissimulées dans notre cœur. Et ce que nous enseigne le *Sūtra du Diamant*, nous l'appliquerons dans notre vie quotidienne, qui deviendra alors, sans crainte et sans peine.

Je vais utiliser les six merveilleuses portes du savoir-vivre pour partager avec vous les extraordinaires applications du *Sūtra du Diamant* :

1. Considérer la non-avidité comme une richesse.
2. Considérer le détachement comme une noblesse.
3. Considérer la sans-rancune comme une insouciance.
4. Considérer la non-ignorance comme une fraîcheur.
5. Considérer la sans-apparence comme une terre pure.
6. Considérer le désintéressement comme le nirvana.

**La nature de Bodhi est inexistante.
Ne pas s'attacher au fruit
de bouddhété acqui**

Texte original

Subhuti dit à Bouddha : « *Bhagavat* ! Vous avez acquis l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, mais en fait, vous n'avez rien acquis du tout ! »

Bouddha dit : « C'est bien cela, Subhuti ! Non seulement je n'ai pas acquis l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, mais je n'ai pas acquis le moindre dharma, car aucun dharma qu'on pourrait acquérir, n'est appelé *Anuttara-samyak-saṃbodhi*. »

Commentaire

Du chapitre 9 au chapitre 16, Bouddha pose les principes de la compréhension ; ensuite, viendra le moment de pratiquer suivant ces principes et la pratique commence à partir du chapitre 17. Dans ce chapitre, Subhuti présente à Bouddha les notions qu'il a saisies :

« L'apparence physique n'est pas la forme véritable », « Les caractéristiques ne représentent pas les vraies caractéristiques », « Enseigner le dharma sans avoir rien dit », « Les êtres ne sont pas des êtres ». Subhuti a compris que celui qui peut libérer les êtres de leurs afflictions et ces êtres qu'il a libérés, que celui qui enseigne le dharma et le dharma qu'il enseigne... Tout est « vacuité ». C'est ainsi qu'il n'y a vraiment pas de dharma qui permette d'acquérir quoi que ce soit, là où il n'y a rien à acquérir.

- I. Comprendre la Vacuité et obtenir l'œil du Prajñā
- II. Parfaire l'éveil sans rien obtenir

Dans ce chapitre, Subhuti a parfaitement éliminé toutes les apparences à l'intérieur de son cœur. Il n'a plus le moindre penchant à croire que Bouddha a obtenu le Dharma et qu'il a acquis *l'Anuttara-samyak-sambodhi*. Non seulement, on ne peut pas dire de la sorte, on ne peut même pas le penser, alors, on aura réellement compris qu'il n'y avait rien à acquérir.

I. Comprendre la Vacuité et obtenir l'œil du Prajñā

Subhuti dit à Bouddha : « Bhagavat ! Vous avez acquis l'Anuttara-samyak-sambodhi, mais en fait, vous n'avez rien acquis du tout ! » Voilà une exclamation qui montre la profonde compréhension de l'honorable Subhuti. Au dix-septième chapitre, il l'a compris : Bouddha a été ainsi nommé en raison de son impersonnalité et le fait qu'il soit devenu Bouddha n'est pas une acquisition. Au dix-huitième chapitre, Subhuti comprend que les trois « Cœur » ne peuvent être acquis ; il acquiert la vérité du Dana sans attachement dans le dix-neuvième chapitre, le non-attachement au corps de

Bouddha dans le vingtième et enfin, le non attachement à l'enseignement et à l'écoute du Dharma dans le vingt-et-unième. Au fil des chapitres, Subhuti a éliminé l'une après l'autre les apparences des êtres, de Bouddha et du dharma, pour en arriver à affirmer que l'insurpassable et parfait éveil de Bouddha est aussi une chose que Bouddha n'a pas acquise. Comme il est dit dans le *Sūtra de l'Estrade du Sixième Patriarche* : « La merveilleuse essence est en fait une vacuité : Aucun dharma ne peut être acquis ». L'honorable Subhuti a maintenant parfaitement compris que la nature propre est intrinsèquement pure et qu'elle peut donner naissance à tous les phénomènes.

Comme l'a dit le maître Chan, Baozhi :

La moindre minuscule miette est aussi une
poussière,
La moindre pensée peut permettre aux démons
de nous nuire.

Natif de Fuzhou, Maître Xichan Dingxu était déjà renommé dans sa jeunesse. A l'âge de vingt-cinq ans, lors de la lecture du *Sūtra des derniers enseignements de Bouddha*, il fut profondément touché par la merveilleuse doctrine bouddhiste et s'exclama : « Dire que j'ai failli me laisser séduire et égarer par le confucianisme ! » C'est alors qu'il décida de se faire bonze. Sa mère n'était pas d'accord et elle prenait pour excuse qu'il devait se marier bientôt. Mais sa décision était irrévocable, car il voulait absolument chercher l'illumination. Il quitta donc la maison familiale en laissant un poème :

Cette jeune fille aussi jolie et éclatante que la
fleur du prunier,
Je crois préférable de la laisser à celui qui sera en
affinité avec elle.
Dorénavant, les bambous verts et les fleurs
jaunes,
Seront mes compagnons sur la route de la Voie.

A l'époque, Maître Jingshan Zhonggao enseignait dans la région. Un jour, Xichan reçut une lettre de son ami Miguang, dans laquelle ce dernier faisait l'éloge de Jingshan et invitait Xichan à se rendre chez lui. Mais Xichan ne donna pas suite à ce courrier.

Un jour, Miguang invita Xichan à déjeuner et, ce même jour, Maître Jingshan donnait lecture du Dharma. Cédant à l'insistance de son ami, Xichan se joignit à l'assistance.

Maître Jingshan lui posa des questions auxquelles il ne sut répondre. Devant la foule, il se sentit humilié et se dit : Tout ce que je connaissais jusque maintenant ne résiste pas à son raisonnement. Serait-ce un signe du destin ? Depuis, il devint disciple de Jingshan.

Un jour, Maître Jingshan lui demanda : « Ne rien laisser sortir, ne rien laisser entrer... Que se passe-t-il à ce moment-là ? » Xichan s'apprêtait à répondre quand Maître Jingshan prit une baguette de bambou et lui en donna trois coups dans le dos. Brusquement, Xichan s'éveilla et dit à Jingshan : « Maître ! Vous me frappez trop fort ! » Jingshan lui asséna un coup de plus, alors Xichan se mit à terre et vénéra son maître. Ce dernier dit en riant : « Tu sais maintenant que je ne t'ai pas menti ! »

Un jour, en donnant lecture du dharma, Xichan dit : « Je suis le plus paresseux des paresseux, le plus paresseux pour parler

Chan. Il n'y a pas de moi éveillé et il y a encore moins de bouddhas atteignant la voie. Rien n'est mieux que d'être en dehors de toute chose et de rester dormir jusqu'au moment où le soleil est au zénith. »

Maître Xichan s'acharnait à chercher l'illumination et il s'était attaché à l'image de cette dernière. C'est en assimilant les paroles du Maître Jingshan – Ne rien laisser sortir (éteindre toutes les affinités intérieures), ne rien laisser entrer (s'éloigner de toutes les apparences extérieures) – qu'il comprit ses erreurs passées. Ces coups de baguette de bambou ont éliminé ses pensées illusoire et fait apparaître son dharmakāya-buddha. Pour parler le langage du Chan et de l'Eveil, on peut dire que le moindre désir est démoniaque. Il vaut mieux que le cœur soit comme un mur, sans un souffle, il est préférable de rester en dehors de tout, comme endormi, quand on n'a rien à faire.

Subhuti a prouvé l'essence de la vacuité, il a acquis l'œil de Prajñā et découvert les innombrables trésors de sa nature propre. Si nous voulons ouvrir l'œil de la Voie, avoir la parfaite sagesse pour éliminer les afflictions engendrées par les mauvaises habitudes, être munis des cinq « œil » et des six « capacité », nous devons suivre l'exemple de Subhuti et pratiquer le *prajñā-pāramitā*.

Il est dit au premier chapitre du *Mahā-prajñā-pāramitā-sūtra* :

Sariputra ! Les bodhisattva-maha-sattva qui veulent connaître les dix forces, les quatre sans-craintes, les quatre sagesse sans-entrailles, les dix-huit dharmas non-communs, la grande bienveillance et la grande compassion de Bouddha, doivent apprendre et pratiquer le *prajñā-pāramitā*.

Les bodhisattva-maha-sattva qui veulent obtenir la sagesse de la voie, doivent apprendre et pratiquer le prajñā-pāramitā. Les bodhisattva-maha-sattva qui veulent obtenir la parfaite sagesse de la voie, à partir de la sagesse de la voie, doivent apprendre et pratiquer le prajñā-pāramitā. Les bodhisattva-maha-sattva qui veulent obtenir toutes les sagesse de la voie, à partir de la parfaite sagesse de la voie, doivent apprendre et pratiquer le prajñā-pāramitā. S'ils veulent obtenir toutes les parfaites sagesse de la voie, à partir de toutes les sagesse de la voie, ils doivent apprendre et pratiquer le prajñā-pāramitā. S'ils veulent éliminer les afflictions engendrées par les mauvaises habitudes, ils doivent apprendre et pratiquer le prajñā-pāramitā.

En outre, Sariputra ! Les bodhisattva-maha-sattva qui veulent connaître les terres, les montagnes et les poussières des trois mille univers, doivent étudier le prajñā-pāramitā. Les bodhisattva-maha-sattva qui veulent pouvoir diviser un cheveu en cent parties et qui veulent soulever toutes les eaux des cours d'eau, des lacs, des fleuves, des océans des trois mille univers sans troubler la nature de l'eau, doivent étudier le prajñā-pāramitā. Les bodhisattva-maha-sattva qui veulent, d'un seul souffle, éteindre tous les feux durant des kalpas, doivent étudier le prajñā-pāramitā. Si les vents se mettent à souffler pour détruire les trois mille univers et les monts Sumeru, les bodhisattva-maha-

sattva qui veulent les en empêcher en levant un seul doigt, doivent étudier le *prajñā-pāramitā*. Les bodhisattva-maha-sattva qui veulent apparaître dans tous les espaces des trois mille univers, en croisant simplement les jambes, doivent étudier le *prajñā-pāramitā*. De même s'ils veulent obtenir d'autres pouvoirs surnaturels, facultés, mérites, vertus, ainsi que l'insurpassable et parfait éveil, ils doivent étudier le *prajñā-pāramitā*.

Le *prajñā-pāramitā* peut éteindre tous les feux de tous les kalpas, soulever toutes les eaux des cours d'eaux, des lacs, des fleuves et des océans des trois mille univers, arrêter les vents voulant détruire les trois mille univers, en levant un seul doigt... Le *prajñā-pāramitā* possède effectivement tous ces pouvoirs et mérites. Il est regrettable que les hommes refusent de croire qu'ils possèdent la même nature que celle des bouddhas et cherchent sans cesse querelle à des amis et ennemis, comme ces mouches qui se jettent aveuglément sur les vitres des fenêtres et se font mal inutilement.

Zhilan, poète de cour de l'empereur Zhaozhong, de la dynastie Tang, a écrit un poème qui décrit tous les vains efforts de l'homme durant toute sa vie :

Je passe mes jours à courir de gauche à droite,
 Sans avoir un moment de repos.
 Ma force et mon courage sont si engagés,
 Et ma jeunesse est devenue si courte !
 Parmi les moments notables de la vie,
 Ceux qui sont bouchés sont plus nombreux que
 ceux qui sont dégagés.

Les quatre saisons passent à toute vitesse,
La chaleur et le froid se transforment en voleurs,
Qui ôtent la fraîcheur du visage et les cheveux
noirs de la tête.

Les êtres humains s'embourbent dans les visions du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, du *temps* ; dans les apparences du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, du *temps*. Ces visions et ces apparences entraînent l'ignorance qui emprisonne les hommes dans l'océan karmique, durant des milliers de kalpas, sans qu'ils puissent s'en évader. Les six organes de perception sont comme des voleurs qui nous dérobent, non seulement la fraîcheur de notre visage et les cheveux noirs de notre tête, mais aussi nos mérites et nos vertus.

Le *Sūtra du Diamant* parle de la Vacuité, mais ne détruit pas l'Existence, c'est pourquoi, dans le texte, il répète toujours ces trois phrases successives : « Le *Tathāgata* dit ... », « Mais ce n'est pas ... », « C'est ce qui est appelé ... », pour exprimer la non-dualité : transcendant/mondain, vacuité/existence. Il nous montre le chemin vers la vérité suprême de la Voie du milieu à partir du deuxième chapitre, où il s'adresse aux hommes et aux femmes de bien qui commencent à prendre des résolutions, jusqu'au dix-septième chapitre, quand il indique aux sages qui ont assimilé en profondeur le sens et les intérêts de ce sutra, comment cultiver ce vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*. Ainsi, ce cœur Bodhi est bien le moyen indispensable, qui permet à l'homme ordinaire, de pénétrer dans le monde des sages et des saints et qui permet aux sages et aux saints, de pénétrer dans le monde des bouddhas.

Dans le *Sāstra de la non-différence des dharma-dhatu du Mahayana*, il est dit :

Il peut faire fructifier les bons dharmas mondains, les dharmas saints et les bouddhas. Il est aussi la source des trésors. Il est comme la semence de la terre et de l'océan.

Le bodhicitta est comme la terre, car tous les bons actes mondains y poussent ; il est comme l'océan, car tous les trésors et les dharmas saints s'y accumulent ; il est comme une semence, car tous les arbres bouddhiques y germent perpétuellement.

Le bodhicitta possède tous ces mérites, c'est pourquoi le *Sūtra du Diamant* ne cesse de nous expliquer comment faire le vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, à quoi attacher notre cœur et comment l'apaiser... Il faut d'abord établir la foi, car c'est seulement avec la foi pure qu'on peut écouter et lire ce sūtra, acquérir la grande force et le cœur rigoureux, croire que la prajñā peut faire naître les bouddhas de tous les temps et le fruit de bouddhité.

La foi est sa semence,
Le prajñā est sa mère.
Le Samadhi est l'utérus,
La grande compassion est la nourrice.

« *Sāstra de la non-différence des
dharma-dhatu du Mahayana* »

Croire fermement au Dharma, est la semence du bodhicitta ; la Sagesse qui surpasse le non-moi et le non-dharma est sa mère ; le Samadhi est l'utérus : en s'installant dans la concentration et la joie, les bons actes y trouvent leur place ; la grande compassion est la nourrice : par pitié des êtres, elle ne se sent jamais fatiguée devant la vie et la mort, car l'ultime sagesse a atteint la perfection.

Le laïc Getan était un haut dignitaire qui aimait beaucoup le Chan. Un jour, il rendit visite au maître Chan, Wu'an. Ce dernier lui demanda : « Que signifie : C'est le cœur et c'est aussi Bouddha ? » Il ne sut que répondre et par la suite, il posa cette même question au Maître Chan, Fohai. Celui-ci lui répondit par le poème suivant :

Avec « C'est le cœur et c'est aussi Bouddha », le
regard plonge vers le sol,
Avec « Ce n'est ni le cœur, ni Bouddha », le
champ de vision s'élargit.
Dans les beaux rêves, la maison est grande de dix
mille li,
La lune, à travers les branches du rhododendron,
marque déjà la moitié de la nuit.

A l'époque, Getan ne comprit pas le sens du poème. Un jour, en lisant : « Ce n'est ni le cœur, ni Bouddha, ni l'objet », il réalisa tout à coup et il écrivit un poème qu'il envoya au Maître Fohai :

Ce n'est ni le cœur, ni Bouddha, ni l'objet,
Face au palais des Cinq Phoenix (Wufeng),
la montagne recèle pics et gorges.
Dans le reflet, toutes les éclatantes images sont
inversées,
Le renard sauvage est ainsi entré dans l'ancre du
lion.

Ayant lu son poème, Maître Fohai lui écrivit une lettre qui disait : « On ne peut résoudre cette question par des écrits. Veuillez venir chez moi personnellement, je vais vous libérer de vos doutes. »

Getan alla tout de suite à Huqiu pour rencontrer Fohai. En le voyant, ce dernier lui dit : « Votre compréhension a atteint le niveau des bouddhas, mais pas encore celui des démons ». Puis, il ajouta gravement : « Pourquoi ne dites-vous pas : Le lion est ainsi entré dans le terrier du renard sauvage ? » Et, à ces mots, Getan fut complètement illuminé.

Le renard sauvage et le lion sont égaux et sans différence. Il n'y a pas d'hommes ignorants ou illuminés, ce ne sont là que des pensées illusives. Le laïc Getan croyait être un peureux renard sauvage qui serait entré dans l'ancre du lion, grand et fort, illustrant ainsi, le passage de l'ignorance vers l'illumination, du commun à la sainteté. Maître Fohai l'a réveillé en détruisant ces pensées illusives qui le conduisaient à faire la différence. Le niveau des bouddhas et celui des démons sont en fait identiques ; l'essence du dharma est comme l'océan ; où pourrait-t-il y avoir différence, entre haut/bas, commun/saint, juste/faux ?

Le pratiquant laïque Liduanyuan, aimait lire les livres Chan depuis son enfance. Après son mariage, il continua à étudier le Chan et, un jour, il invita chez lui, le maître Chan, Daguán, afin de pouvoir lui demander conseil.

Ce jour-là, Liduanyuan demanda à Maître Daguán :

- Maître, veuillez m'éclairer ! : Le paradis et l'enfer existent-ils ?

- Les bouddhas parlent de l'existence à partir de l'inexistence :

Ce que nous voyons n'est que fleurs inexistantes. Et vous, vous voulez chercher l'inexistant dans l'existant, comme quelqu'un qui voudrait, avec la main, attraper le reflet de la lune dans l'eau. Quand vous aurez retrouvé votre cœur, vous n'aurez plus de doute.

- Et comment retrouve-t-on le cœur ?

- Peu importe le bien ou le mal, il ne faut pas y penser.

- Si on ne pense pas, alors où se trouve le cœur ?

- Rentrez chez vous maintenant !

Mais Liduanyuan insista :

- Et après la mort, où se trouve le cœur ?

- Vous ne comprenez même pas la vie, comment pouvez-vous comprendre la mort ? », s'écria Maître Dagan.

Les notions d'existant ou inexistant, ne sont que les enseignements subtils, dont les bouddhas se servent pour aider les hommes à comprendre l'Ultime Vérité ; les phénomènes sains ou malsains, noirs ou blancs, servent à apprendre aux hommes à quitter le pervers pour suivre le droit chemin, à abandonner les illusions pour retrouver la vérité. Comme il est dit dans le texte : « Bouddha a acquis l'*Anuttara-samyak-sambodhi*, mais en fait, il n'a rien acquis du tout. », car la nature propre de l'Ultime Vérité, n'est ni augmentée, ni diminuée chez les saints ou chez les communs, elle n'est ni abîmée, ni avantagée par le bien ou le mal. La nature de tous les êtres est emprisonnée par les organes de perception et les circonstances extérieures, elle ressemble à un lion enfermé dans une cage, qui lui interdit de rugir librement, du haut de la montagne.

Il est dit dans les *Propos de Maître Dazhu Huihai* :

Le conditionnel imparfait, à partir du moment de la prise de résolution, jusqu'à celui de l'éveil sous l'arbre Bodhi, puis à celui du parinirvâna sous les arbres Śāla, n'a pu se détacher d'aucun dharma. Le transcendant détaché, bien qu'il pratique la non-pensée, ne prétend pas que la non-pensée est un fruit à atteindre ; de même pour la vacuité, le Bodhi, le nirvana, la sans-apparence, la sans-action, il ne les considère pas comme des fruits à cueillir. Tel est le non-attachement au non-agir.

Ne pas s'attacher au non-agir, ne pas écarter les existences, oublier l'action et l'inaction, le haut et le bas, la vacuité et l'existence sans attachement aux apparences et aux pensées, de sorte que la lumière de la lampe du cœur reste éclairée éternellement, qu'aucun dharma ne puisse la voiler, voilà ce que disait Maître Yongming Yanshou, dans son poème :

Le pin adulte est le plus apte à supporter le poids
de l'épaisse couche de neige,
Les fleurs fragiles, elles, craignent la moindre
goutte de rosée.
Une goutte qui jaillit de la source ne trouve pas
de point d'appui,
Il faut accélérer le pas pour visiter la totalité du
lieu de culte.

II. Parfaire l'éveil sans rien obtenir

Subhuti révèle à Bouddha l'état d'avancement de sa compréhension, quand il lui dit qu'il a obtenu le Bodhi, mais qu'en réalité, il n'a rien obtenu du tout. Et Bouddha confirme son illumination en répondant : « C'est bien cela, Subhuti ! Outre l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, je n'ai pas acquis le moindre dharma, car aucun dharma qu'on pourrait acquérir, n'est appelé *Anuttara-samyak-saṃbodhi* ». Ces trois locutions successives représentent encore le principe des trois vérités : mondaine, transcendante et suprême.

L'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, l'insurpassable et parfait-éveil, est la doctrine que Bouddha s'est révélée à lui-même. Si on pouvait y ajouter un seul dharma, il ne serait pas appelé « insurpassable », si on pouvait en retirer un, il ne serait plus « parfait ».

Car le Bodhi ne peut être augmenté ou diminué et ne comporte ni surplus, ni manque. C'est pourquoi, Bouddha dit : « Je n'ai pas acquis le moindre dharma », car, c'est seulement en étant sans la moindre apparence de dharma et sans le moindre attachement intérieur et extérieur, que l'on peut parler d'*Anuttara-samyak-sambodhi*.

L'application, l'usage, de l'Ultime Vérité : Les tathāgata prennent la résolution de la grande bienveillance et de la grande compassion. Ils pratiquent les paramita, guident et enseignent les êtres. Ils émettent le grand vœu de libérer tous les êtres de leurs afflictions, peu importe le nombre de kalpas qu'il faudra y consacrer. Ils considèrent tous les êtres comme eux-mêmes, mais sans s'attacher à leurs apparences. Et pourquoi ? Parce qu'ils comprennent profondément que la nature de l'ultime vérité que possèdent les êtres, n'est point différente de la leur. C'est grâce à cette grande sagesse subtile qu'ils peuvent aider les êtres à éliminer l'ignorance, percevoir le dharmakāya, comprendre l'application naturelle et inimaginable des semences de karma et que, comme l'Ultime Vérité, ils sont partout, dans tous les dharma-dhatu. En même temps, ils savent aussi qu'ils n'ont acquis aucune forme d'application. Et pourquoi ? Parce que le vrai corps des tathāgata est celui du dharma, celui de la sagesse. Dans la suprême vérité, il n'y a pas d'aspect mondain, il n'y a donc pas d'actes délibérés : Chaque être y trouve son intérêt en

fonction de ce qu'il a vu et entendu, c'est pour-
quoi, on parle d'application et d'usage.

« *Traité de l'éveil de la foi du Mahayana* »

Les pratiquants bouddhistes doivent croire fermement à ce qu'enseigne le *Sūtra du Diamant* – qu'il n'y a pas de moindre dharma à obtenir –, respecter leur âme propre qui n'est pas différente de celle des bouddhas, cultiver la bienveillance et la compassion, utiliser le prajñā comme l'œil pour émettre le grand vœu de libérer d'innombrables êtres de leurs afflictions, sans pour autant croire qu'il y a un être qu'ils auraient libéré, ni qu'ils auraient par fait le fruit de bouddhité.

Aujourd'hui, j'entreprends cette affaire,
Demain, j'en entamerai une autre ;
Je baigne dans la joie sans percevoir les
souffrances,
Et je ne vois pas la venue de la mort.
J'ai consacré tout mon temps à mes propres
affaires,
Et aussi à celles des autres,
Mais la mort ne permet pas de choisir le moment,
Quand elle est là, aucune condition ne permet de
s'échapper.
Comme un cerf assoiffé se dirigeant vers la
source,
Sans voir les dangers rôdant alentour ;
Le chasseur n'a pas de pitié,
Il le tue sans le laisser boire.
C'est la même chose pour ces idiots,

Qui s'essoufflent à courir derrière les affaires
mondaines ;
Quand la mort viendra sans prévenir,
Qui pourra les protéger ?
L'homme court après les richesses et les
honneurs,
Et n'en a jamais assez, des désirs et des
sentiments ;
De même que les grands rois et princes,
Dont aucun ne réchappe de ses maladies.
Les divins possèdent les flèches d'incantation,
Mais ils ne peuvent s'échapper de la vie et de la
mort ;
L'impermanence est comme un éléphant qui
trépigne :
Il ne regarde point où il pose son pied.

« *Dhyāna-niṣṭhita-samādhi-
dharmaparyāya-sūtra* »

Le *Sūtra du Diamant* parle de la vacuité et la plupart des gens en sont effrayés et n'y croient pas, car ils pensent qu'alors, il n'y a plus rien, que tout est vide. En réalité, le monde de la vacuité est le plus vaste : Il est comme le néant. C'est parce qu'il est immense et vide, qu'il peut englober les montagnes, les fleuves, la Terre, les astres... Quand le cœur de l'homme sera affranchi de la vision et de l'apparence du *Moi*, il verra toutes les illusions et les faiblesses du monde et il retrouvera en lui le corps de diamant, qui est inattaquable par les maladies, l'eau et le feu et qui transcende les trois mondes (du désir, de la forme et de la sans-forme).

Yudaopo était une femme de Jingling, qui gagnait sa vie en vendant des aliments frits. Avec d'autres personnes, elle se rendait souvent chez le maître Chan, Lang-Ye, qui leur posait des questions sur le sage nommé Wuwei (Sans Niveau), de Linji, et personne ne savait répondre.

Un jour, sur le marché, elle entendit un mendiant qui chantait : « Sans la lettre de Liuyi, comment peut-on atteindre le lac Donghu ? » Elle se sentit tout à coup illuminée et, folle de joie, elle laissa tomber le plat qu'elle tenait. Voyant cela, son mari la reprit : « Tu es folle ? » Elle répondit : « Ce n'est pas quelqu'un comme toi qui peut comprendre ! »

Elle s'en alla chez Maître Lang-Ye. Ce dernier, en la voyant, comprit que son « œil de la Voie » s'était ouvert et il lui demanda :

- Qui est le sage Wuwei ?

- Il y a un homme nommé Wuwei, qui a la puissance de six bras et trois têtes ; d'un simple coup, il fend en deux le Mont Hua-shan, montrant ainsi aux hommes que le printemps y fleurit éternellement.

A partir de ce jour, le nom de Yudaopo fut renommé dans le milieu de Chan.

Chaque fois qu'un bonze passait devant sa boutique, elle l'appelait en disant : « Fils, fils ! » Il suffisait alors qu'il hésitât, pour être immédiatement mis à la porte.

Ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était réciter ces quelques phrases de Maître Mazhu : « La face du soleil et le visage de la Lune, sont comme le néant, et l'éclair. Même si on coupe la langue de tous les bonzes du monde, ce qui a été dit ne représente jamais qu'un seul côté des choses.

Le sans apparence est la suprême vérité,
Ce n'est ni moi, ni l'autre qui le fait ;
Les causes essentielles et accessoires existent
d'elles-mêmes ?
Ce n'est ni moi, ni l'autre qui le fait.
L'essence du Dharma ne possède pourtant pas de
nature,
La suprême vacuité est aussi pareille ;
Toutes les existences sont pourtant visibles,
Les trois « faux » forment l'existence irréalée.
La Vérité du non-non est réellement inexistante,
L'extinction est la suprême vacuité ;
Tous les phénomènes existent
conditionnellement,
Il est de même pour l'existant et le non-existant.
L'existence et la vacuité sont originellement
deux,
Telles les deux cornes du taureau ;
L'examen montre qu'elles ne sont pas deux,
Les deux vérités ne sont pas aisément
distinguables,
En cherchant l'explication, on ne les trouve pas
différentes,
Il est donc impossible de vouloir en découvrir
deux ;
Et l'on ne peut dire qu'elles ne sont qu'une,
Car ce n'est pas une seule que l'on perçoit.
Par le raisonnement, elles sont souvent
confondues,
En Vérité, elles sont souvent scindées ;

Si l'on comprend que cette différence n'existe pas,
 On aura assimilé la Suprême Vérité.
 La Vérité mondaine est formée d'illusions,
 Telles les fleurs poussées dans le néant ;
 L'ombre montre une troisième main qui, en réalité, n'existe pas,
 C'est par les causes et conditions qu'on prétend qu'elle existe.
 Dans les illusions, on voit les illusions,
 Les êtres l'appellent Vérité illusionnée ;
 L'illusionniste présente des tours de passe-passe,
 En réalité, tout est illusion et rien n'est réel.
 Telle est la contemplation des bouddhas,
 Et c'est aussi celle des bodhisattvas.

« *Karunikaraja-prajñā-paramita-sūtra*.
 'Les deux Vérités' »

Tous les phénomènes ont une existence conditionnée et non, définitive. Toutes les appellations sont donc empruntées et toutes les sensations sont trompeuses. Elles ont été mises en place subtilement, de manière illusoire et fictive. C'est pourquoi, à mainte reprise, le *Sūtra du Diamant* dissèque l'inexistence du *moi*, de l'*autre*, du *dharma*, de l'*apparence*, pour nous aider à éliminer les illusions et à atteindre le Suprême Vérité.

Maître Shiqi, de Chengdu, avait rendu visite à plusieurs maîtres ; finalement, il se présenta chez Maître Foyan, de Longmen, et devint son disciple.

Un jour, il s'était endormi, quand, soudain, retentit le coassement d'une grenouille, qui le réveilla. Croyant qu'il s'agissait de

l'appel au repas de la pagode, il se dirigea vers le réfectoire et là, il se rendit compte de son erreur.

Il s'en fut dans la chambre du Premier abbé et, avant même que Maître Foyan lui eût adressé la parole, il lui dit : « Ne dites rien, Maître ! Laissez-moi me rendre compte par moi-même. »

Et il lui récita le poème suivant :

Dans mon rêve, je crois entendre le claquement
des planches,
En m'éveillant, je me rends compte que ce n'était
que le coassement d'une grenouille;
Le coassement et le claquement des planches,
Sont identiques au milieu des montagnes.

Après son illumination, il persévéra dans la pratique. Maître Foyan l'appréciait beaucoup, il voulait le promouvoir, mais Shiqi refusait toujours. Il voulait simplement parfaire son travail de disciple. Touché par sa modestie, Foyan écrivit un poème pour le louer :

On peut penser qu'il ne fait pas de progrès,
Mais, en fait, ce n'est là que le fruit de sa modestie
habituelle ;
Il ne sait pas qu'il a déjà atteint le sommet,
Et il continue à se cacher au sein de la foule.

Vers la fin de sa vie, cédant à l'insistance de tous, il prit enfin, la direction de la pagode. Et dans sa dernière lecture de dharma, il récita un poème :

Les dharmas sont vides, c'est pourquoi mon cœur
est vide,
Mon cœur est vide, c'est pourquoi les dharmas
sont vides ;
Les dharmas et mon cœur ne sont pas différents,
Ils demeurent en ce moment dans une simple
pensée.

Puis, il s'adressa aux bonzes en disant : « Dites-moi : Quelle est cette pensée ? »

Personne ne répondit...Alors il poussa un grand cri et mourut.

Maître Shiqi a trouvé l'illumination grâce au coassement de la grenouille. Le coassement et le claquement des planches ne sont pas différents : Ce ne sont que des phénomènes conditionnés. En éliminant les apparences fallacieuses des phénomènes, d'une simple pensée, dix mille dharmas naquirent dans son cœur. Nous, hommes ordinaires, vivons dans le monde des afflictions. Nous voyons le monde comme ces aveugles qui tâtent l'éléphant, incapables de concevoir la globalité de la Vérité. Dans cette pensée, le *moi* n'existe pas, le cœur est vide, le vacarme, le silence, le mouvement, l'arrêt, le va, le vient, la création, la disparition... tout est comme mon cœur : serein et sans remous. Dans la pratique du bouddhisme, une pensée claire est une pensée bouddhique, une journée calme est une journée bouddhique. Entretenir cette pensée toute la journée, c'est réussir une journée de pratique, c'est parfaire une journée de Terre pure.

Je propose « La pratique d'une journée », pour que tout le monde puisse aussi saisir un peu, la pureté de l'esprit et la joie parfaite du nirvana :

1. Peu regarder, peu écouter et les yeux seront clairs.
2. Peu parler, peu discuter et les oreilles seront calmes.
3. Peu penser, peu réfléchir et notre état d'âme sera paisible.
4. Peu d'entêtement, peu d'exigences... On atteindra la porte de la rosée bienfaisante.

Si nous voulons assimiler le merveilleux prajñā du *Sūtra du Diamant*, il faut commencer par réduire les désirs, puis, du « śamatha » au « vipaśyanā », pénétrer dans le Dharma-dhatu de l'Ultime Vérité et de la Vacuité, ne pas se disperser en luttant contre le saint/commun, cause/effet... Bouddha sait que tous les êtres possèdent le *Tathāgatagarbha*, la nature de Bouddha.

Comme le disait le maître Chan, Dajian :

Le corps est comme le monde, les hommes, les autres et moi, sommes comme les montagnes. Les afflictions sont comme les minerais communs, la nature de Bouddha est comme le diamant. La sagesse est comme l'artisan, la persévérance et le courage sont ses outils. Dans le monde (corps), il y a les montagnes (les autres et moi), dans les montagnes, gisent des minerais (les afflictions), parmi les minerais, existe le diamant (la nature de Bouddha), dans le trésor de la nature de Bouddha, il y a l'artisan (la sagesse). Avec la sagesse de l'artisan, on pénètre dans les montagnes, on y découvre les minerais, on les travaille avec le feu de l'éveil, et l'on fait apparaître la nature endiamantée de Bouddha.

Si nous voulons percevoir la nature endiamantée de Bouddha, il nous faut nous servir de l'artisan prajñā, ouvrir la montagne pour comprendre que nous possédons tous le trésor – la nature de Bouddha – puis, avec persévérance, continuer à travailler pour extraire et tailler le diamant, afin qu'il puisse resplendir de tout son éclat.

Un disciple Chan doit suivre attentivement ses maîtres pendant au moins dix ans, pour acquérir la capacité de se mettre à l'œuvre, avant de commencer à voyager pour approfondir ses connaissances.

Un jour, le maître Chan, Tianhuang, se présenta chez Maître Nanyin et le suivit durant dix ans. De plus, il dirigea les adeptes dans leur pratique et il donna aussi les lectures de dharma. Ce jour-là, il pleuvait, Tianhuang enleva ses sabots et posa son parapluie, puis il entra dans la salle pour présenter ses respects à Maître Nanyin. N'attendant pas ses questions, ce dernier lui dit : « Je pense que tu as laissé tes sabots au seuil de la porte. Je veux seulement te demander si ton parapluie est posé à droite ou à gauche des sabots... »

Tianhuang se sentit honteux de ne pouvoir répondre à la question. Il réalisa qu'il n'avait pas encore atteint le niveau du « Toutes les pensées sont Chan ». Alors, il se mit à l'école de Maître Nanyin et, après six années de pratique, il saisit enfin les caractéristiques fondamentales du Chan et il put distinguer clairement chaque pensée.

Notre esprit vagabonde sans cesse, au gré des circonstances illusoires causées par nos organes de perceptions et leurs messages fallacieux. Jour et nuit, nous nous montrons ambitieux et ignorants ; nous parlons sans fondement, de l'illumination, de l'éveil... comme quelqu'un qui bouleverse tout pour chercher les cornes

du lièvre, ou quelqu'un qui pense trouver des poissons en explorant les bois. C'est parce qu'il n'a pas su si le parapluie était posé à droite ou à gauche des sabots, que Maître Tianhuang est resté de son plein gré aux côtés de Maître Nanyin. Six années de dure pratique lui ont permis de comprendre que l'illumination ne se trouve pas dans les dix milliards de terres de Bouddha, mais qu'elle consiste à vivre le présent, bien connaître chaque pensée et chaque intention.

Dans l'école Chan, couper du bois, porter de l'eau, s'habiller, manger, parler, se taire, bouger, s'immobiliser et même ouvrir grand les yeux et froncer les sourcils... chaque événement de la vie quotidienne est une occasion de découvrir l'illumination. De même, dans le *Sūtra du Diamant*, c'est aussi par les simples faits quotidiens tels que « *A l'heure du repas, le Bhagavat enfila son késa, prit son bol à aumônes et s'en alla mendier son pain dans la grande cité de Shravasti, où il demandait l'aumône en suivant systématiquement l'ordre des maisons. Puis il rentra dans son lieu de résidence pour manger son repas. Après avoir rangé son késa et son bol et s'être lavé les pieds, il prépara son siège et s'assit* » que s'ouvre le suprême et merveilleux dharma de prajñā, faisant apparaître les gloires éclatantes des six paramita.

Dans ce chapitre, il est dit que Bouddha « n'a pas acquis le moindre dharma ». En réalité, Bouddha a déjà purifié son cœur et vaincu toutes les illusions et différences. Nous, hommes ordinaires, n'avons pas encore atteint l'état du dharma du non-agir ; nous ne devons pas nier la causalité ni détruire les racines de notre vie de sagesse. Nous devons nous servir du prajñā des yeux, bien distinguer le juste dharma, le suivre pour retrouver le bon chemin, étudier et pratiquer pour atteindre la voie permettant de devenir Bouddha.

Le chapitre intermédiaire du 大方廣寶篋經 nous présente ce qu'est le Dharma :

La doctrine de la rosée bienfaisante est appelée le Dharma. La doctrine de la tranquillité est appelée le Dharma. La doctrine de la non-plaisanterie est appelée le Dharma. La doctrine de la non-excessive méchanceté est appelée le Dharma. La doctrine du refus de l'esclavage des passions, est appelée le Dharma. La doctrine de la non-frayeur est appelée le Dharma. La doctrine du refus des différences est appelée le Dharma. La doctrine du non attachement au Moi et à l'Autre, est appelée le Dharma. La doctrine de ne pas médire ni réprimander autrui est appelée le Dharma. Construire le logis, le refuge, le lieu calme (nirvana), être le protecteur du Dharma, est appelé le Dharma. La doctrine de se purifier est appelée le Dharma. La doctrine de l'apaisement des pensées illusives est appelée le Dharma. La doctrine de la bonne éducation et de la bonne guidance, est appelée le Dharma. La doctrine de subjuguier les hérétiques de manière conforme, est appelée le Dharma. La doctrine de vaincre les démons est appelée le Dharma. La doctrine de stopper le courant de la vie et la mort est appelée le Dharma.

La doctrine de la voie juste est appelée le Dharma, car c'est guider les gens vers le bon courant. La doctrine du Samadhi est appelée le Dharma, car c'est l'extinction parfaite. La doctrine de la sagesse

est appelée le Dharma, car elle relie toutes les doctrines de délivrance des saints. La doctrine de la Vérité transcendante est appelée le Dharma, car elle est sans haine. La doctrine des débats est appelée le Dharma, car elle est l'habileté à exposer la Loi. La doctrine de l'assimilation de la souffrance de l'impermanence et de l'impersonnalité, est appelée le Dharma, car elle détruit tous les principes conditionnels. La doctrine de la Vacuité est appelée le Dharma, car elle domine tous les hérétiques. La doctrine de l'Extinction est appelée le Dharma, car c'est la joie du nirvana. La doctrine des paramita est appelée le Dharma, car elle nous conduit vers l'autre rive. La doctrine de la subtilité est appelée le Dharma, car elle facilite le recrutement des adeptes. La doctrine de la bienveillance est appelée le Dharma, car elle est la sagesse de ne pas commettre de fautes. La doctrine de la compassion est appelée le Dharma, car elle consiste à ne pas contraindre. La doctrine de la joie est appelée le Dharma, car elle fait disparaître la tristesse. La doctrine du renoncement est appelée le Dharma, car c'est se sacrifier pour les bonnes causes. La doctrine du Chan est appelée le Dharma, car elle anéantit la vanité. La doctrine de ne pas enfreindre les trois joyaux est appelée le Dharma, car c'est prendre résolution de bodhicitta. Toutes les doctrines de la joie, de la paix et de l'insouciance, sont appelées le Dharma, car elles permettent ne pas rechercher les possessions mondaines.

Considérer le Dharma comme un lieu calme, un lieu de protection et un logis ; cesser les plaisanteries, supprimer les fausses apparences du moi et de l'autre, comprendre la vraie signification de la souffrance, de la vacuité, de l'impermanence, de l'impersonnalité et s'en servir pour éclairer notre cœur... C'est parce que le cœur est calme et paisible, qu'on peut comprendre à fond les événements de la vie et se diriger au fond des nuages blancs ; les fleurs et les oiseaux qui se présentent à nos yeux sont de bons sujets de description. Partout où ils sont, montagnes et lacs, peuvent devenir nos abris.

Fo Guang Shan
International Translation Center

**Pratiquer les bonnes actions
avec un cœur pur.
Le Dharma est le même pour tous**

Texte original

« De plus, Subhuti ! Le Dharma est le même pour tout le monde, il ne fait de différence pour personne et c'est pourquoi il est appelé l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*. Ne vous laissez pas obnubiler par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres* et du *temps* et pratiquez tous les bons dharmas. Alors, vous pourrez obtenir l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*. Subhuti ! Ce qu'on appelle les bons dharmas, le *Tathāgata* dit qu'ils ne sont pas des bons dharmas, ils sont simplement appelés les bons dharmas. »

Commentaire

Dans le chapitre précédent, il est dit que Bouddha a trouvé l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, mais qu'en réalité, « il n'a pas

acquis le moindre dharma ». Dans ce chapitre, Bouddha explique de manière plus approfondie les raisons du « il n'a pas acquis le moindre dharma », car l'essence de la Vérité est la même, aussi bien pour les bouddhas que pour tous les êtres des autres royaumes : elle ne fait de différence pour personne. « Le Dharma est égal pour tous, il y a pas de différence de haut ou de bas » dans ce chapitre et « L'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* qu'a atteint le *Tathāgata*, au chapitre 17 n'est ni réel, ni irréel ». Les deux servent à montrer l'essence théorique d'égalité que possèdent tous les hommes.

- I. La nature de Dharma est égale pour tous et il faut s'éloigner des quatre apparences
- II. Pratiquer toutes les bonnes actions sans y penser

Dans le chapitre précédent, Bouddha développe le raisonnement du « il n'a pas acquis le moindre dharma ». Cette théorie est profonde et merveilleuse, mais il craint que certains soient effrayés et, en conséquence, nourrissent cette fausse vision qui voudrait que tout soit inexistant. C'est pourquoi, une fois encore, il redit clairement que le Dharmakāya-Bodhi, la merveilleuse Ultime vérité, est identique, aussi bien pour tous les bouddhas de tous les temps, que pour tous les êtres des neuf autres royaumes. Si l'on se base sur les apparences de la Vérité mondaine, les bouddhas paraissent supérieurs aux autres êtres des neuf royaumes mais, dans le dharma mental de Bodhi, il n'y a aucune différence entre les bouddhas et les êtres.

I. La nature de Dharma est égale pour tous et il faut s'éloigner des quatre apparences

Ce que signifie l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, c'est : « Le Dharma est égal pour tous, il n'y a pas de différence de haut et de bas ». Peu importe que ce soit chez les bouddhas, les sages, les saints, les hommes ordinaires ou les *icchantika*, le dharma de la nature propre de l'Ultime Vérité n'est pas plus formé chez les saints, ni moins chez les communs, c'est pourquoi, on parle de l'égalité. S'il est égal pour tous, quelle différence de haut et de bas peut-il y avoir ? Par cette essence fondamentale d'égalité, Bouddha nous montre qu'il ne faut pas nourrir l'illusion et l'obstination de faire la différence de haut/bas. Il faut savoir se respecter et rechercher sa nature propre d'Ultime Vérité, qui est parfaitement égale à celle des bouddhas.

Le vénérable maître Sengzhao disait :

Comprendre ce dharmakāya-bodhi, c'est comprendre qu'il n'est point diminué dans aucun des six royaumes et qu'il n'est pas augmenté chez les bouddhas. Il est appelé « l'insurpassable et sans équivalent Bodhi ».

Le maître Chan Huangbo disait :

Celui qui croit que les bouddhas présentent l'apparence pure et lumineuse de délivrance et que les êtres présentent l'apparence souillée et obscure de la vie et de la mort, même s'il traverse autant de kalpas qu'il y a de grains de sable dans le Gange, celui-là ne peut atteindre l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*.

Bouddha dit que « Le Dharma est égal pour tous, il y a pas de différence de haut et de bas », pour nous expliquer que cette Ultime Vérité Bodhi est comme l'or, comme une perle précieuse. Que ce soit les êtres ou les bouddhas, tout le monde la possède sans qu'il y manque le moindre détail. Malheureusement, les êtres sont aveuglés par l'ignorance et les afflictions et la nature de Bouddha est comme une perle enfouie dans la boue ou sous la poussière, empêchée d'émettre sa clarté. Etant donné que cette nature d'éveil est présente chez chacun de nous, les bouddhas ne font que nous montrer qu'elle n'est pas perdue et n'a pas disparu et que donc, on ne peut parler d'acquisition. C'est pourquoi, Bouddha dit qu'il n'a pas acquis le moindre dharma nommé *Anuttara-samyak-saṃbodhi*.

Le Maître Chan, Huilang, de la pagode Bao-Ci, disait : « Les bouddhas de tous les temps, les saints et les sages de toutes les époques, sont tous venus dans ce monde pour une grande cause, et ils n'ont cessé de la promouvoir et d'en parler aux gens. Avez-vous compris ? Si vous ne comprenez pas, il ne vous sera pas non plus facile de vous faire comprendre vous-mêmes. »

Un bonze demanda :

- Quelle est cette grande cause ?
- Ce que tu as entendu est donc inexact ?
- Si c'est ainsi, je ne doute plus.
- Dommage que tu aies une taie sur l'œil.

Un autre demanda :

- C'est quoi mes yeux ?
- Ne lance plus de sable dedans.

Un autre demanda :

- Il paraît que les bouddhas de tous les temps, sont tous des gens qui transmettent des paroles. Quelles sont donc ces paroles ?
- Ecoute !

Le bonze tendit l'oreille sans rien entendre et il redemanda :

- Que dois-je entendre ?

- Tu n'es pas Zhong-Zi-Qi¹ !

Bouddha nous redit de ne plus lancer de sable dans nos yeux, il dit : Seul celui qui ne s'attache pas aux apparences et qui comprend le Non-moi (l'Impersonnalité), au moment de libérer les êtres de leurs afflictions, peut être nommé le vrai bodhisattva. Il ne convoite pas l'apparence physique des bouddhas, ni les dharmas et il ne s'attache, ni aux majestueuses Terres des bouddhas, ni aux fruits de bouddhité. Chaque chapitre du *Sūtra du Diamant* ressemble aux efforts soutenus de Maître Huilang, nous répétant que, peu importe que ce soit un grain de sable, une poussière, ou une paille d'or : ils sont tous comme une taie qui voile nos yeux et qui nous empêche de voir le *Tathāgata*.

Il est dit dans le « *Deqing's dharma-words* » du Vénérable maître Hanshan, de la dynastie Ming :

Sans l'aide de la sagesse fondamentale de prajñā pour notre pratique, nous aurions du mal à nous échapper de la vie et de la mort. Pourtant, ce prajñā ne doit pas être cherché ailleurs : il constitue l'essence de notre cœur et il est originellement complet. C'est pourquoi, quand nous pratiquons, il faut contempler notre intérieur et ne pas chercher ailleurs, monts et merveilles. Bouddha enseigne aux hommes de ne rechercher qu'un cœur placide. Ainsi, il est dit : Connaître son cœur permet d'atteindre la source, c'est pourquoi, on

1. 鍾子期. Personnage du Royaume Chu de la Période des Printemps et Automne (722-481 av. JC), cité ici pour exprimer une personne qui sait reconnaître et apprécier les doctrines bouddhistes.

le nomme Śramaṇa. Il est dit aussi : Si l'homme connaissait son cœur, aucun endroit de la Terre n'aurait d'importance. Mon cœur est porteur de la lumière de prajñā et pourtant, il est vide. Et à cause d'une pensée fausse, je m'en sers tous les jours sans m'en rendre compte. Je ne connais que ce faux-moi illusoire, sans me rendre compte que je possède originellement le dharmakāya permanent. Aujourd'hui, je veux comprendre mon propre dharmakāya, je regarde dans ma vie quotidienne, je comprends que les six organes de perception, les pensées et l'obstination, ne sont qu'illusions et que le Moi est, en fait, inexistant. Sans le moi, ce sera sans l'autre ; sans l'autre, ce sera sans les êtres. Si les êtres n'existent pas, il n'y aura pas de vie ni de mort ; sans la vie et la mort, il n'y aura plus de notion du temps. Ainsi, les quatre apparences seront écartées et le cœur n'aura plus d'attache. C'est là, la merveilleuse pratique du non-attachement !

Une pensée fausse nous enferme dans l'ignorance. Le dharma, nous nous en servons tous les jours et nous passons nos nuits avec, sans le savoir. Nous cherchons en vain des pouvoirs surnaturels à l'extérieur, sans essayer d'écartier les quatre apparences pour retrouver notre cœur. Bouddha se sert de ce dharma d'égalité pour montrer que tous les hommes possèdent, en fait, ce dharma. Cette « égalité » est l'intention première de la venue au monde de tous les bouddhas et c'est aussi « le noyau éducatif » de ce *Sūtra du Diamant*.

« *Bouddha enfila son kesa, prit son bol à aumônes et s'en alla mendier son pain dans la grande cité de Shravasti...* » : Ceci montre que Bouddha effectue des actes d' « égalité ». « *Et, il demandait l'aumône en suivant systématiquement l'ordre des maisons. Puis il rentra dans son lieu de résidence pour manger son repas. Après avoir rangé son kesa et son bol et s'être lavé les pieds, il prépara son siège et s'assit* » : Ceci montre que Bouddha nous prouve la loi de « l'égalité ». De même dans la partie fondamentale du texte, les questions et les réponses représentent aussi ce dharma de « l'égalité », que Bouddha voulait enseigner. Et quand il nous dit de nous éloigner des apparences pour apaiser notre cœur et de ne pas l'attacher à quoi que ce soit, c'est aussi l'application de « l'égalité ». Et quand il répète qu'il n'existe pas de dharma nommé le Bodhi, c'est encore pour exprimer l'essence de « l'égalité ».

Tous les avertissements, toutes les recommandations, sont prodigués pour montrer cette essence de « l'égalité ». Les larmes de Subhuti représentent aussi la foi envers l'application de cette « égalité ». Et quand, ici, Subhuti répète de nouveau que le Bodhi n'est pas acquérable, c'est encore pour montrer son assimilation de cette essence de « l'égalité ».

Ainsi, cette phrase – le Dharma est le même pour tout le monde – est le point essentiel sur lequel insiste Bouddha, pour que nous ne demeurions plus en détresse sur le rivage, mais que nous nous élancions vers le ciel avec la vitalité d'un dragon. Si nous comprenons la signification du prajñā, nous pourrions donc n'attacher notre cœur nulle part pour faire apparaître l'efficacité du prajñā, croire fermement à l'essence de l'égalité du prajñā et ne pas nourrir d'esprit de différenciation, face aux apparences et aux dharmas. Dès lors, nous pourrions prouver l'insurpassable dharma Bodhi des bouddhas.

Jadis, un lettré rendit visite à un vieux bonze.

- J'adore l'alcool de riz, j'en bois à tous les repas et je ne peux m'en passer. Je voudrais vous demander, Maître : Est-ce que l'alcool de riz existe dans la Terre pure de la joie suprême ? Je ne voudrais pas renaître dans la Terre pure, sans alcool de riz !

Le vieux bonze lui répondit par l'histoire suivante :

- Je ne suis jamais allé dans la Terre pure de la joie suprême, aussi, je ne sais pas si on y trouve de l'alcool de riz ou non. Mais je vais d'abord te raconter une histoire : Jadis, vivaient deux chiens : un blanc et un noir. Dans la société des chiens, on dit que les chiens blancs sont destinés à renaître sous forme humaine. Alors, le chien noir s'adressa au chien blanc et lui dit : « Tu as vraiment de la chance, tu pourras devenir humain dans ta vie prochaine, tu porteras de beaux vêtements et tu pourras aussi marcher sur deux jambes. Je t'envie vraiment ». Mais le chien blanc lui répondit tristement : « C'est peut-être bien de renaître en homme, mais je ne me soucie que d'une chose : j'adore les restes de viande et de légumes et je ne sais pas si je pourrai en avoir encore, quand je serai humain. »

Lettré mais ignorant, il ne voyait que la bouteille d'alcool de riz. Il ne savait pas que, dans la Terre pure, on peut avoir tout ce qu'on désire. Nous sommes aveuglés par les apparences illusoirees mondaines ; c'est comme le chien blanc de l'histoire du vieux bonze, ce chien qui, à cause de la conscience du karma, croit que les restes de viande et de légumes sont le comble du raffinement. Le *Sūtra du Diamant* veut abattre ce mur fait d'illusions et d'obstination qui enferme notre cœur, et faire apparaître le trikāya et les quatre sagessees de notre nature propre, qui peut englober l'immensité de l'univers.

Le Grand maître Zhixu disait :

Le prajñā n'est autre qu'une pensée de la nature de l'esprit. La nature de l'esprit est originellement immense et illimitée et vouloir considérer les maha-bhuta comme son apparence physique et les perceptions comme son apparence mentale, témoigne donc d'un esprit étroit. Elle est originellement merveilleuse et éteinte et, à trop vouloir convoiter les causes et conditions imparfaites des trois mondes, les dviyāna penchent vers la causalité ; ils sont donc d'esprit inférieur. La nature de l'esprit est originellement commune aux êtres et aux bouddhas, donc permanente et vouloir faire la différence, relève d'un esprit négatif. Etre détaché du Moi et du Dharma est une juste sagesse, mais vouloir comparer les apparences du moi, de l'autre, des êtres, du temps, relève d'un esprit perturbé. Cependant, même si la nature de l'esprit est devenue étroite, inférieure, répulsive, perturbée... elle est comme l'eau prise en glace : ses qualités – immense, merveilleuse, permanente, juste – ne sont pas perdues. Car la glace conserve la nature liquide de l'eau : Qu'elle rencontre une source de chaleur et elle redeviendra de l'eau.

L'eau et la glace sont de même nature. Les hommes ordinaires ont l'esprit étroit, ils croient que les maha-bhuta et les perceptions sont leur propre apparence. Les dviyāna ont l'esprit inférieur, ils penchent vers la vacuité et l'extinction et ne prennent pas la résolution du bodhicitta. Les pratiquants de la voie de bodhisattva s'attachent au Dharma, mais ils ne connaissent pas la parfaite vérité.

Les hommes s'attachent aux illusions, les dviyāna s'attachent au Moi. Les bodhisattvas ne sont pas encore complètement détachés du Dharma, ils gardent de minuscules obstinations, telle l'eau qui devient glace en raison du froid ; ce n'est pas comme l'eau de dharma des bouddhas, douce et imperturbable.

Dans la vie quotidienne, comment apprendre à cultiver un esprit égal, pour pouvoir nous libérer de la prison des illusions et retrouver notre cœur véritable ? Je propose ici quatre cœurs d'égalité pour vous servir de références :

1. Une voie médiane ni concentrée, ni diluée.
2. Une grandeur d'âme impassible face à toute situation, favorable ou non.
3. Un cœur inébranlable par la joie ou la tristesse.
4. Un esprit indifférent devant l'abondance ou le manque.

II. Pratiquer toutes les bonnes actions sans y penser

Dans le paragraphe précédent, Bouddha parle du dharma, qui est le même pour tous les bouddhas et tous les êtres. Mais, il le sait : Si le dharma est le même pour tous, les gens vont se demander à quoi sert la pratique. C'est pourquoi il enchaîne en disant de « Ne pas être obnubilé par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres* et du *temps* et (de) pratiquer tous les bons dharmas » et il ajoute : « Alors, vous pourrez obtenir l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* ». Bien qu'il soit le même pour tous, on ne peut acquérir le dharma sans pratique. Cependant, il convient de pratiquer en se détachant des apparences car c'est en pratiquant tous les bons dharmas sans les apparences du *moi*, de l'*autre*, des *êtres* et du *temps*, qu'on peut atteindre le Bodhi.

Qu'entend-on par « Tous les bons dharmas » ? Cette expression comprend les quatre *samgrāha*, les six *parāmita*, ainsi que les dix-huit *āveṇikadharmas* qui transcendent les dix bons actes des trois mondes. Ce « bon dharma sans faille » est la clé suprême pour devenir Bouddha : Il est au-dessus de tous les dharmas mondains, si bons soient-ils. Pour pratiquer ce bon dharma sans faille, il faut, avant tout, posséder la sagesse du *prajñā* et de la vacuité et un cœur sans attachement aux apparences. C'est en réussissant ce bon dharma sans faille qu'on peut parfaire l'ultime et parfait Bodhi.

Il est dit dans le *Śūraṅgama-mahā-sūtra* :

Les bodhisattvas résident dans le *Śūraṅgama-samadhi* ... Leurs pensées sont remplies par les six paramita. Et pourquoi ? Parce-que tout ce que ces bodhisattvas portent en eux, est du dharma, tout ce qu'ils font est du dharma. Ces bodhisattvas se servent des paramita pour embaumer leurs corps et cœur et, dans leurs pensées, les paramita sont toujours là. Ces bodhisattvas sont toujours prêts à tout donner et leur cœur ne convoite rien, car tel est le Dana-paramita. Leur cœur pur est éteint et ne recèle aucune pensée malsaine : Tel est le Sila-paramita. Ils connaissent tous les 'cœur' et tous les comportements des êtres et ne peuvent donc être blessés : tel est le Ksanti-paramita. Ils persévèrent à contempler le cœur et savent qu'il faut se détacher de toute apparence : tel est le Virya-paramita. Ils utilisent la parfaite tranquillité pour apaiser le cœur : tel est le Dhyāna-paramita. Ils contemplent

les cœurs et les comprennent parfaitement : tel est le Prajñā-paramita.

Les bodhisattvas sont toujours prêts à tout donner, leur cœur est pur, éteint et inébranlable ; ils contemplent les cœurs des êtres et les comprennent parfaitement ; toutes leurs pensées sont remplies des six *paramita*. C'est pourquoi, Bouddha insiste : « Toutes les apparences sont illusoire ». Il faut abandonner le Faux pour trouver le Vrai et, du Vrai, partir vers la Suprême-vérité de la parfaite égalité, de la non-dualité entre le transcendant et le mondain, entre la vacuité et l'existence. C'est à la lumière du prajñā que nous pratiquerons tous les bons dharma, exercerons les activités du Dana, nous débarrasserons de toutes ces notions de différences et que nous pourrons atteindre l'Insurpassable-Parfait-Eveil (l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*).

Il est dit dans le *Ksitigarbhapranidhana-sūtra* :

Il est des rois, de hauts dignitaires, de grands notables, de grands Kṣatriya, de grands Brahmanes..., Quand ils rencontrent les plus démunis, handicapés physiques et mentaux, s'ils peuvent se munir de la grande bienveillance et de la grande compassion, s'ils peuvent, avec un sourire, faire l'aumône par eux-mêmes ou par quelqu'un d'autre ou s'ils peuvent les consoler par de douces paroles... Alors, les mérites qu'ils obtiendront seront les mêmes que ceux qu'ils auraient obtenus en faisant, aux bouddhas, autant d'offrandes qu'il y a de grains de sable dans le Gange.

Il est dit également, dans le *Vimalakirtinirdesa-sūtra* :

Si l'on fait l'aumône au mendiant le plus misérable, avec un cœur qui ne fait pas de différence, l'apparence de l'acte n'est pas différente de celui du champ de mérite du Tathāgata. Ne pas faire de différence, exercer la grande compassion, ne pas penser à la récompense... Voilà ce qu'on appelle le parfait Dana dharmique.

Considérer tous les êtres comme des bouddhas, leur faire offrande en ne faisant aucune différence... ainsi qu'il est dit dans le *Ksitigarbhapranidhana-sūtra* : avec un sourire et de ses propres mains. Avec un cœur modeste, on prend en charge, comme la Terre, tous les êtres sensibles, sans choisir ceux que l'on aime ou n'aime pas. Seul un homme qui possède un cœur d'égalité et qui n'est plus aveuglé par les quatre apparences, peut prendre la grande résolution de pratiquer les mérites de tous les bons dharmas.

Les sūtras racontent l'histoire d'un bienveillant notable. Un jour, il reçut en cadeau, une boîte dorée faite en bois de rose, le bois le plus rare et le plus précieux du monde. Alors, il annonça à tout le monde : « Je vais donner ce précieux objet à l'homme le plus pauvre du monde ». Beaucoup de pauvres vinrent pour la lui demander mais, pour lui, aucun n'était le plus pauvre de ce monde.

Les gens ne furent pas contents, ils pensaient que le notable n'avait pas vraiment l'intention d'offrir cette précieuse boîte dorée.

Alors, il répondit : « Cette boîte dorée, je dois l'offrir à la personne la plus pauvre de ce monde. Savez-vous qui elle est ? Je vais vous le dire : Ce n'est pas un homme quelconque, c'est notre

souverain, le roi Prasenajit : C'est lui l'être le plus démuné de ce monde. »

Cette phrase se colporta peu à peu et finit par arriver jusqu'au palais royal. Le Roi Prasenajit en fut terriblement fâché : « Je suis le souverain d'un Pays, je possède d'innombrables trésors : or, argent et bijoux. Comment peut-il dire que je suis l'homme le plus pauvre du monde ? Va ! Amène-le-moi ici ! »

Le Roi Prasenajit conduisit le notable dans la salle du trésor et lui demanda :

- Sais-tu où nous sommes ?
- C'est l'endroit où l'on dépose les pièces d'or.
- Et quoi encore ?
- C'est l'endroit où l'on dépose les pièces d'argent.
- Et quoi encore ?
- C'est l'endroit où l'on dépose les trésors.

Alors, le Roi Prasenajit le réprimanda sévèrement : « Tu savais que je possédais des réserves d'or, d'argent... Avec une telle fortune, comment peux-tu diffuser cette rumeur qui prétend que je suis l'homme le plus pauvre du monde ? »

Le notable répondit calmement : « Sire ! Bien que vos réserves soient pleines d'or, d'argent et de trésors, vos yeux ne voient pas le peuple affamé ; dans votre cœur, il n'y a pas la compassion de faire bénéficier les hommes. Tous vos trésors ne sont que choses inutiles : La richesse doit servir à améliorer la vie de tous et non à être entassée ! »

Si l'on veut comprendre en profondeur le sens et l'intérêt du *Sūtra du Diamant*, il faut d'abord faire disparaître l'apparence du *moi* et du *mien* ; ne plus s'attacher aux quatre *maha-bhuta*, ni aux cinq *skandhas*. Les images conditionnées par le cœur sont rejetées, le cœur est vide comme le néant et tous les trésors de la nature, tels

les nuages multicolores, les paysages de montagnes et de vallées, apparaissent et disparaissent sans contrainte.

Il est dit dans le chapitre 9 : « Les champs de félicité », du *Dāsa-cakra-kṣitigarbha-sūtra* :

Hommes de bien ! La persévérance des bodhisattvas a deux apparences : une mondaine et une transcendante.

Que signifie : persévérance mondaine des bodhisattvas ? Elle signifie que les bodhisattvas sont persévérants et courageux et pratiquent trois activités visant au bonheur mondain. Quelles sont ces trois activités ? 1. Le Dana. 2. Le Sila. 3. La pratique. Ces pratiques s'appellent les trois persévérances. Cette persévérance qui suit les conditions des êtres, leurs fruits de rétribution et leurs mérites, est appelée la persévérance mondaine des bodhisattvas ; elle est commune aux sravaka et pratyeka-buddha. On ne l'appelle pas la Grande Roue Armée et on ne l'appelle pas non plus le champ de félicité des bodhisattva-maha-sattva, mais celui des sravaka et pratyeka-buddha.

Que signifie : persévérance transcendante des bodhisattvas ? Elle signifie que les bodhisattvas sont persévérants et courageux et libèrent tous les êtres de leurs afflictions, sans faire de différence entre eux.

Les bodhisattvas persèverent dans la pratique de tous les bons dharmas et, face à tous les êtres, ils ne choisissent pas les aimés

ou les non-aimés : leur cœur est plat comme la Terre. C'est en cultivant sans faillir le vrai champ de félicité, que l'on peut éliminer toutes les souffrances et afflictions et atteindre le Suprême Bodhi.

Maître Chan Zhiyong était un bonze calligraphe renommé, de la Période des six dynasties. Selon les livres d'histoire, il fut le septième descendant du célèbre calligraphe Wang-Yi-Zhi. Il vivait dans la pagode Yongxin à Wuxing (Zhejiang) et les gens l'appelaient Maître Chan Yong.

Il utilisait la calligraphie pour faire travailler son corps et son esprit. Il s'enferma dans la tour de la pagode Yongxin, pour pratiquer la calligraphie et ce, durant quarante ans. Il mettait les plumes usagées dans des jarres et il en remplait dix. Ces plumes usagées furent ensuite enterrées, donnant ainsi naissance à la belle histoire du « Tombeau des plumes ».

La calligraphie du Maître est très connue, on garde encore aujourd'hui son œuvre : « 真草千字文 ». Durant quarante ans, il ne quitta pas la pagode, utilisant la calligraphie pour s'isoler du monde extérieur et faire travailler son corps et son cœur. Cette persévérance, la plupart des hommes ne peuvent l'imaginer.

Quand nous étudions les sūtras, révérons les bouddhas, pratiquons le Dana, cultivons les mérites... souvent, notre résolution est aussi éphémère que la rosée du matin. Certains ne cherchent que des voies rapides, telle l'illumination immédiate, cependant que d'autres sont en quête de formules magiques. Il en est aussi qui, pour une simple défaite, reprochent aux bouddhas et aux bodhisattvas de ne pas les protéger. Chercher le dharma en dehors du cœur est toujours diabolique.

Mieux vaut faire appel à soi-même qu'aux autres,
Mieux vaut être économe que quémander la
fortune auprès des dieux
Mieux vaut être content de son sort que chercher
la notoriété,
Mieux vaut respecter les préceptes que désirer
la tranquillité.
Mieux vaut créer de bonnes relations que
demander de l'aide,
Mieux vaut bien soigner sa personne que
solliciter le bonheur.

Il est dit dans le texte : « Ce qu'on appelle les bons dharmas, le *Tathāgata* dit qu'ils ne sont pas de bons dharmas, ils sont appelés les bons dharmas ». Par cette phrase, Bouddha veut nous dire que même les bons dharmas sont inexistantes. « Ce qu'on appelle les bons dharmas », n'est dit que pour empêcher les êtres de s'attacher à l'inexistence, selon la Vérité mondaine. Si le *Tathāgata* dit « qu'ils ne sont pas de bons dharmas », ce n'est que pour empêcher les êtres de s'attacher à l'existence selon la Vérité transcendante. Quand il est dit « Ils sont appelés les bons dharmas », ce n'est que pour empêcher les êtres de s'attacher, tantôt à l'existence, tantôt à l'inexistence, selon la Suprême Vérité de la Voie du milieu.

Face à tous les faits, ne pas se laisser contaminer
et ne pas s'attacher ;
Face à toutes les circonstances, rester
inébranlable ;
Face à tous les phénomènes, ne pas en solliciter
un, ni en négliger aucun ;

A tout moment, penser à faciliter la vie d'autrui. Se rallier à la volonté des êtres, les rendre heureux, leur parler du Dharma, leur faire comprendre la vraie nature de Bodhi. Voilà ce qui est appelé la pratique du bon dharma.

« *Commentaire du Sūtra du Diamant* »
du Sixième Patriarche Huineng

Au moment de la prise de résolution, il faut toujours penser à persévérer et ne jamais avoir le moindre doute, ni la moindre paresse.

Ensuite, il faut pratiquer tous les bons dharmas, éveiller notre vraie nature et ne pas s'attacher aux apparences des phénomènes.

A la fin, rejeter les bons dharmas, guider de manière égale les êtres bons, mauvais, communs, et saints. Ne pas nourrir l'esprit de haine ou d'amour ; se comporter avec un cœur ordinaire.

« *Sūtra du Lotus* »

Les bons dharmas sont produits par des causes et conditions, ils sont donc dépourvus de nature propre. Dans ces conditions, quel bon dharma peut-on acquérir ? Ils ne sont en fait que les moyens subtils que Bouddha emploie, pour amener les êtres à comprendre la Vraie nature. Nous devons toujours réaliser tous les bons dharmas, mais sans être obnubilés par l'apparence du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, et du *temps*. C'est là, la vraie pratique du « bon dharma sans faille ».

Qui dit *sūtras*, dit *chemins* : Ils nous emmènent tous vers le lieu où résident les bouddhas. Tous les chapitres du *Sūtra du Diamant*

se servent de la vérité pour détruire la fausseté, et de l'inexistence, pour démolir l'existence. Ils nous débarrassent des obstacles qui barrent notre chemin de pratique. Les pratiquants du *Sūtra du Diamant* doivent comprendre que le Dharma est équivalent pour tous et ne fait de différence entre personne. Nous ne devons pas négliger le moindre dharma, ni nous attacher à aucun. Tous les dharmas sont de bons remèdes qui servent à vaincre les afflictions causées par l'armée des démons.

Il est dit dans le chapitre 28 du *Samyuktāgama-sūtra* :

Ananda ! Qu'est-ce que le juste Dharma (sad-dharma), le Vinaya-yāna, le Deva-yāna, le Brahmanayāna, le Mahā-yāna, celui qui peut vaincre l'armée Kleśa ? : C'est le noble sentier octuple : de la juste compréhension à la juste concentration.

Ananda ! C'est lui, le juste Dharma (sad-dharma), le Vinaya-yāna, le Deva-yāna, le Brahmanayāna, le Mahā-yāna : Celui qui peut vaincre l'armée Kleśa.

A ce moment, le Bhagavat prononce ces vers :

Le disciple est le joug,
 La honte est la rêne,
 Il faut bien soigner la juste pensée,
 Car elle est le bon conducteur.
 Le Samadhi est le timon,
 La sagesse et la persévérance sont les roues,
 Le non-attachement et la patience sont la
 cuirasse,

On peut donc ainsi, avancer convenablement et
sans à-coups.

Et l'on progresse, sans jamais reculer,

Et ainsi jusqu'au lieu du sans souci.

Les sages montent sur ce char de guerre,

Et écrasent les ennemis ignorants.

Ce chapitre nous encourage à faire de bonnes actions avec un cœur pur, en nous montrant comment, avec une vision de vacuité du sans attachement, pratiquer tous les bons dharmas comme les bodhisattvas et ce, sans nous attacher aux apparences de ces bons dharmas car seules de telles pratiques sont parfaites. Quand nous pratiquons le Dana, il faut nous débarrasser des images de donneur/receveur/objet du don, ainsi que de celles des quatre apparences. Il faut commencer par exercer sans cesse les bons dharmas pour vaincre les pensées perverses. Ainsi, le cœur sera purifié : nous pourrons accéder au prajñā de contemplation et comprendre que les quatre apparences ne sont pas réelles et que les formes physiques des bouddhas, des êtres ou des *icchantika*, sont illusoire. Alors, grâce à la contemplation, nous percevrons la Vérité et, avec un cœur égal, nous comprendrons que le Bodhi est le même pour tout le monde.

Une fable raconte l'histoire de deux défunts qui se préparaient pour aller renaître dans le monde des humains.

Le Yema leur dit : « Vous allez tous les deux chez les humains. Un de vous deux, va passer sa vie à faire des dons aux autres, l'autre à en recevoir. Que choisissez-vous ? »

A ces mots, le premier se mit tout de suite à genoux et supplia : « Ô grand Yema ! Je veux être celui qui, sans travailler, passera sa vie à recevoir les dons des autres. »

Le deuxième garda le silence et attendit la sentence du Yema.

Le Yema tapa du poing sur la table et décréta : « Toi, le premier, tu vivras en recevant les aumônes des autres, tu seras donc un mendiant. Toi, le deuxième, tu vas naître dans une famille riche, et tu distribueras ces aumônes. »

Les deux morts se regardèrent, sans pouvoir prononcer un mot.

Celui qui sait donner est le vrai riche. Même s'il reçoit beaucoup, celui qui est avide et ne pense qu'à recevoir, reste un mendiant. A cause de l'attachement aux illusions des quatre apparences et de l'avidité, la vie est remplie de troubles et de difficultés ! Les pratiquants-bodhisattva comprennent ces notions et savent fort bien s'en servir. Il est donc bien naturel que leur corps et leur esprit soient munis des six paramita.

Fo Guang Shan
International Translation Center

La valeur de monceaux de trésors est limitée, celle du prajñā est inestimable

Texte original

Subhuti ! Si quelqu'un remplit tous les Mont-Sumeru des trois mille univers avec les sept joyaux et les emploie à pratiquer le Dana, les mérites qu'il récolte ne représentent même pas le centième, le milliardième, la plus infinitésimale partie de ceux, récoltés par celui qui étudie, pratique et explique aux autres ce *prajñā-pāramitā-sūtra*, ne serait-ce que quatre vers de ce sūtra.

Commentaire

Dans le chapitre précédent, il est dit que, lorsque nous prenons la résolution de pratiquer tous les bons dharmas, nous ne devons nous attacher ni aux quatre apparences, ni à l'apparence de ces bons dharmas et que chaque pensée alors surgie, est juste et

équitable. Cette essence de l'ultime vérité est aussi l'insurpassable Bodhi. Nous comprenons maintenant que : ne pas pratiquer est en fait la pratique, ne rien obtenir est une acquisition et que la véritable apparence est équitable pour tous. Le sens de ce sūtra est tellement profond que Bouddha se sert, une fois de plus, des mérites obtenus en pratiquant le Dana avec les « Sept Joyaux », pour les comparer à ceux obtenus en pratiquant ce sūtra. Le Dana avec les bijoux remplissant les Mont-Sumeru est, certes, considérable, mais il reste un phénomène conditionné ; la pratique des quatre vers, elle, est un dharma transcendant et elle peut donner naissance au Bodhi suprême. Ce chapitre montre la valeur inestimable du prajñā, qui permet à l'homme de développer ses bonnes racines, de pratiquer le Dana sans attachement et d'atteindre le parfait fruit de bouddhité.

- I. Les bijoux des Mont-Sumeru n'équivalent pas le Dana du dharma
- II. Les mérites des quatre vers font disparaître tous les actes pervers

Dans le texte, il est dit : « *Si quelqu'un remplit tous les Mont-Sumeru des trois mille univers avec les sept bijoux et les emploie à pratiquer le Dana...* ». Selon les sūtras, les Trois-mille-univers, (le Trichiliocosm), contiennent un milliard de « petits-mondes » et, dans chaque « petit-monde », existe un Mont-Sumeru. Pourquoi dit-on que le Mont-Sumeru est le roi des montagnes ? C'est parce que son altitude est de quatre-vingt-quatre mille Yojana¹. Cette phrase montre la quantité énorme de bijoux utilisés pour le Dana. Cependant, si on le compare au Dana produit par les quatre vers,

1. Mot en sanskrit, désignant anciennement la distance parcourue par l'armée, en une journée de marche.

les mérites qu'on obtient ne représentent même pas le centième, ni même le milliardième, la plus infinitésimale partie de ceux du Dana dharmique.

I. Les bijoux des Mont-Sumeru n'équivalent pas le Dana du dharma

Dans les chapitres précédents, Bouddha a comparé, à cinq reprises, les mérites du Dana matériel et ceux du Dana dharmique :

1. Au chapitre 8 : «... pratique le *Dana*, avec les sept bijoux des trois mille univers ».
2. Au chapitre 11 : « ... pratiquent le Dana avec les sept bijoux des trois-mille univers, en nombre équivalant à la quantité de grains de sable de tous ces fleuves Gange ».
3. Au chapitre 13 : «... pratiquent le Dana pendant autant de vies qu'il y a de grains de sable dans le Gange ».
4. Au chapitre 15 : « ... trois fois par jour, pratiquent le Dana avec autant de vies que la quantité de grains de sable du Gange et, de cette manière, durant d'innombrables milliards de kalpas ».
5. Au chapitre 16 : « Dans la résidence du *Dipankara-buddha*, j'ai rencontré huit-cent-quarante milliards de bouddhas ; je les ai tous servis, sans en omettre aucun ».

Dans ce chapitre 24, Bouddha entame la sixième comparaison, toujours pour montrer la supériorité du Dana dharmique. Car la doctrine que le prajñā explique, n'est autre que l'équivalente nature propre. Si on la comprend, on pourra pénétrer dans le merveilleux monde de dharma de l'Eveil parfait, de l'harmonie entre

les principes et les actes. A partir des mérites visibles de l'extérieur, on revient aux mérites de la nature intérieure ; à partir des sept joyaux palpables, on aperçoit les extraordinaires et indestructibles joyaux de notre cœur ; à partir des mérites conditionnés du Dana, on découvre les mérites sans faille de la pratique de sa nature propre. Comme le disait le sixième patriarche Huineng : « *On prend la barque toute sa vie pour chercher des perles, sans savoir que l'on a, en soi, les sept joyaux* ».

Si quelqu'un lit, récite, étudie ce sūtra et l'explique aux autres ; s'il le copie lui-même, ou apprend aux autres à le copier ; s'il peut bâtir des stupas et des monastères pour offrir et faire l'éloge au Sangha ; si, de plus, il peut pratiquer les purs préceptes et le Dhyāna avec persévérance et capter les bons dharmas... Alors, sache que cette personne a déjà trouvé la joie dans les lieux de culte et qu'elle est proche de l'Anuttara-samyak-saṃbodhi, sous l'arbre Bodhi.

« *Sūtra du Lotus* »

Les sept joyaux des Mont-Sumeru sont matériels, donc conditionnés. Ils n'ont qu'une existence artificielle, qui ne peut résister aux attaques de la terre, de l'eau, du feu et du vent. Ils ne peuvent se comparer avec nos trésors intérieurs qui, eux, gardent tout leur éclat quoi qu'il advienne. Bouddha est celui qui dit des paroles véridiques, c'est pourquoi nous devons croire que la pratique de ce *Prajñā-paramita-sutra*, n'en serait-ce que quatre vers, peut nous permettre de capter d'innombrables bons dharmas, de trouver la joie dans la Voie, et d'obtenir le prône de Bouddha.

Hommes de bien ! Les bodhisattva-maha-sattva considèrent le prajñā-paramita comme leur mère ; la subtilité est leur père ; le Dana-paramita, leur nourrice morvandelle; le Sila-paramita, leur nourrice assistante; le Ksanti-paramita, leur maître de civisme ; le Virya-paramita, leur tuteur ; le Dhyāna-paramita, leur soigneur.

« Chapitre 38 du

Sūtra de l'ornementation fleurie »

Avoir la foi dans le prajñā, c'est croire fermement que tout le monde possède le trésor de Tathāgata qui est le même que celui des bouddhas. Une fois cette sagesse acquise, on obtient les six paramita au complet. C'est pourquoi Bouddha ne cesse de le redire : Que ce soit le Dana avec les sept bijoux en nombre équivalant à celui des grains de sable du Gange, ou les vies durant des milliards de kalpas, ou encore le service d'innombrables bouddhas, rien ne peut égaler le prajñā – la mère de tous les bouddhas – qui donne naissance à tous les bouddhas de tous les temps.

Manjusri-bodhisattva est considéré comme l'incarnation de la sagesse. On le représente souvent avec cinq chignons dans les cheveux, une fleur de lotus gravée d'un sūtra dans la main gauche et une épée dans la main droite. Les cinq chignons représentent l'innocence de l'enfant et aussi les cinq sagesse (*panca jñānani*) : le *dharmadhātu-svabhāva-jñāna*, l'*ādarśa-jñāna*, le *samatā-jñāna*, le *pratyavekṣaṇā-jñāna* et le *krtyānuṣṭhāna-jñāna*. La main gauche tenant une fleur de lotus sur laquelle est inscrit le *Sūtra de Prajñā*, est là pour nous montrer la pureté de l'ultime sagesse. L'épée à la main droite est pour exprimer que la grande sagesse

peut éliminer toutes les afflictions, telle l'épée tranchante qui peut exterminer tous les démons.

Le lion qu'il chevauche, symbolise la force et le courage de la sagesse. Dans le *Nirvana-sūtra*, on se sert du lion comme élément de comparaison avec les mérites des bouddhas : « Il est comme l'Eveil du Tathāgata ; ses dents et ses griffes représentent la sagesse ; ses pattes, les quatre bases des puissances spirituelles (*catvara-rddhipadah*) ; son corps, les six paramita au complet ; sa robustesse, les dix forces du Tathāgata (*dasa balani*) ; sa queue, la grande compassion. Il vit dans la grotte tranquille des quatre dhyānas et son rugissement détruit l'armée du démon pour tous les êtres. »

L'essence du Prajñā n'est en rien souillée par les choses de ce monde, qui est transparent et pur. Même sans observer les préceptes à la lettre, le Vinaya reste majestueux et pur ; même sans chercher à collecter le bonheur, toutes les vertus sont présentes ; même sans endosser l'habit monastique, le cœur reste éteint ; même sans le vouloir, être bouddha n'est pas difficile. Car le cœur ne s'attache pas aux apparences, il n'est pas emprisonné par les préceptes, les mérites ou les vertus, les pratiques monastiques ou les illuminations... L'esprit est pur, le cœur est vide comme le néant, comment pourrait-il y avoir un quelconque choix à faire entre le pur et l'impur ? Entre aimer les bons dharmas et détester les mauvais ?

Jadis, en Inde, un Roi voulut, un jour, tester la force du cœur d'un homme. Alors, il fit venir un condamné à mort et lui dit : « Tu vas bientôt être exécuté, mais je peux te donner encore une chance : si tu peux porter un bol d'huile sur la tête et faire le tour des rues et ruelles de la ville, sans en renverser une seule goutte, je te ferai grâce. »

Dans son désespoir, le condamné entrevit tout à coup un rayon de lumière. Alors, il mit le bol d'huile sur sa tête et fit le tour de la

ville, à pas comptés, comme s'il marchait sur la glace ou au bord d'un ravin. Pour le mettre à l'épreuve et détourner son attention, le Roi avait chargé ses hommes d'installer le long de la route, toutes sortes de divertissements, avec de belles jeunes filles du royaume, qui dansaient sur de merveilleuses musiques. Mais, le condamné ne pensait qu'à sa vie, au bol d'huile sur sa tête et avançait pas à pas, sans prêter attention aux images et aux sons qui l'entouraient. Finalement, il revint au palais, sans avoir laissé tomber la moindre goutte d'huile.

Le Roi en fut surpris et lui demanda :

- Quand tu faisais le tour de la ville, qu'as-tu entendu ? Qu'as-tu vu ?

- Rien, Votre Majesté !

- Tu n'as pas entendu de merveilleuses musiques, ni vu de magnifiques jeunes filles ?

- Sire ! Je n'ai vraiment rien entendu, ni rien vu.

Si nous voulons bénéficier du suprême dharma Prajñā, nous devons faire comme le condamné de l'histoire, qui concentre toute son attention sur le bol d'huile : Ne pas nous laisser séduire par les cinq désirs du monde, regarder sans voir et écouter sans entendre. Protéger le bol d'huile sur sa tête, c'est comme protéger cette pensée du cœur pur ; alors, on pourra passer au-dessus de la vie et de la mort.

Hommes de bien ! Tous les mortels du commun sont captivés par les moyens subtils dont se servent les bouddhas et ils s'attachent à l'existence des trois véhicules. Ils ne savent pas que les trois mondes sont nés de notre cœur. Ils ne comprennent pas que tous les dharmas de tous les temps,

sont issus de notre esprit. Ils croient que toutes les choses perçues sont réelles. Comme les animaux, ils ne trouvent pas l'éveil et ils se laissent entraîner dans la ronde de la vie et de la mort, sans pouvoir s'en échapper.

Hommes de bien ! Les dharmas dont parle Bouddha n'apparaissent ni ne disparaissent ; ils n'appartiennent ni au passé, ni au présent, ni au futur. Et pourquoi ? C'est comme ces images de nos organes de perception qui apparaissent dans notre cœur : En réalité, elles sont inexistantes ; en fait, il n'y a pas de dharmas existants ou de dharmas inexistantes, ce ne sont que les fruits de notre imagination : tels des lièvres à cornes ; l'état que les saints ont éprouvé est tel qu'il est.

Hommes de bien ! Les mortels du commun sont ignorants, ils cherchent à faire la différence ; ils se persuadent de l'existant dans l'inexistant, et vice versa ; ils s'attachent aux différentes apparences de l'Alaya et se noient dans les visions d'apparition et de disparition, sans comprendre leur propre cœur, et en laissant apparaître la notion de différence.

Hommes de bien ! Il faut savoir que le cœur est, en fait, tous les dharmas des bouddhas et bodhisattvas et c'est ainsi qu'on peut purifier toutes les terres, à travers tous les kalpas. C'est pourquoi, hommes de bien ! Il faut utiliser les bons dharmas pour soutenir son cœur ; employer l'eau du dharma pour l'humecter, le merveilleux dharma

pour le guérir, la persévérance pour le consolider, l'endurance pour l'apaiser, le Dhyâna pour le purifier, la sagesse pour le rendre bénéfique, la vertu bouddhique pour l'initier, l'égalité pour le répandre, les dix forces et les quatre sans-craintes pour l'éclairer...

« Chap.6. La pratique du
Samantabhadra-bodhisattva –
Sûtra de l'Ornementation Fleurie »

Nous regardons le monde que nous percevons et le prenons pour la réalité. Nous ne savons pas que le cœur est aussi les trois mondes (du désir, de la forme, de la sans-forme) et qu'il est aussi tous les dharmas. Il peut purifier toutes les terres à travers tous les kalpas, en restant éternel, insouciant et paisible. Faute de savoir cela, nous nourrissons des illusions, des apparences de vie et de mort et nous nous laissons entraîner sans cesse dans le tourbillon du samsara.

Comme il est dit dans le poème « *Aménager son cœur* » du sixième patriarche Huineng :

En ayant un bon cœur et un sort favorable,
On est riche et noble jusqu'à la mort ;
En ayant un sort favorable et un cœur mauvais,
Le bonheur se change en malheur.
Avec un bon cœur, mais un mauvais sort,
Le malheur peut devenir félicité ;
Si le cœur et le sort sont tous les deux mauvais,
On connaîtra des malheurs, la pauvreté et une
mort prématurée.

Le cœur peut sauver le sort,
S'il cultive avant tout la bienveillance ;
Le sort est en réalité produit par le cœur,
Le bonheur ou le malheur, sont dans les mains de
l'homme.

A croire au destin et ne pas aménager le cœur,
On perd l'occasion de se sauver ;
En aménageant son cœur et suivant son destin,
On se place sous la protection du ciel.

Renaître en bouddha, en sage, ou en animal... les situations sont bien différentes, les mérites de chacun ne sont pas les mêmes ; il faut voir si nous pouvons chasser nos pensées illusoire, travailler notre sincérité, utiliser tous les bons dharmas pour aider les faibles, employer la discipline pour corriger l'esprit ignoble, la persévérance pour consolider la foi, la tolérance pour écraser l'orgueil, le dhyāna pour calmer l'esprit illusoire, la sagesse pour éclairer l'obscurité et le cœur de Bouddha pour faire apparaître le grand esprit d'égalité.

II. Les mérites des quatre vers font disparaître tous les mauvais actes

La Voie tracée par Bouddha est longue. Durant la pratique, écouter et apprendre c'est se faire bénéficier soi-même, expliquer aux autres c'est faire bénéficier autrui. Pouvoir assimiler le sens et l'intérêt est déjà une chose rare, mais prendre la grande résolution de l'expliquer aux autres, est bien la chose la plus respectable et la plus honorable qui soit. Le Dharma est si merveilleux et si profond ! Sans les bons guides (*kalyāṇamitra*), comment pourrions-

nous apprécier les perles sur nos habits et les trésors dans notre corps ? C'est pourquoi, les *kalyāṇamitra* ressemblent aux bateaux qui nous permettent de traverser le fleuve de la vie et de la mort, au phare dans la nuit, à la canne qui soulage le corps fatigué, à la pluie qui vient en période de sécheresse.

Hommes de bien ! Les *kalyāṇamitra* sont comme des mères attentives qui donnent naissance à toutes les races de bouddhas. Ils sont comme les pères vigilants porteurs d'intérêt et de bonnes recommandations. Ils sont comme les éducateurs qui nous surveillent pour nous empêcher de commettre des fautes. Ils sont comme les pédagogues qui nous montrent ce que nous devons apprendre. Ils sont comme les guides qui savent nous exposer les profonds Paramita. Ils sont comme les bons médecins qui guérissent les maladies causées par toute sorte d'affliction. Ils sont comme les montagnes enneigées, où poussent les plantes médicinales. Ils sont comme les généraux courageux qui anéantissent toute terreur. Ils sont comme les commandants de navire qui nous conduisent à travers les flots de la vie et de la mort. Ils sont comme les marchands qui nous emmènent vers les terres où se trouvent les trésors de sagesse. Hommes de bien ! Vous devez penser de la sorte, avoir une réflexion juste et chercher à vous rapprocher des *kalyāṇamitra*.

« Chap.33. La pratique du
Samantabhadra-bodhisattva –
Sūtra de l'Ornementation Fleurie »

Tous les dharmas sont nés avec les *kalyāṇamitra*. Toutes les majestueuses puissances bienfaisantes atteignent la perfection grâce à la force des *kalyāṇamitra*. Grâce à eux, nous pouvons connaître toutes les actions des bodhisattvas, découvrir toutes les bonnes racines des bodhisattvas, développer toutes les clartés des bodhisattvas, parfaire tous les mérites des bodhisattvas. C'est pourquoi, en voulant montrer les qualités extraordinaires du Prajñā, le *Sūtra du Diamant* recommande sans cesse aux pratiquants des quatre vers, de prendre la grande résolution de les expliquer aux autres. La théorie de la vacuité ne peut être exprimée par les paroles et écrits mais, « se servir du doigt pour montrer la Lune » et « emprunter la barque pour traverser le fleuve » sont malgré tout, des moyens subtils et indispensables.

Une histoire contenant un sens allégorique profond dit : Dans le grand hall de la pagode, il y a une grande statue de Bouddha en bronze et, à côté de l'autel, se trouve un grand gong, en bronze, lui aussi.

Un jour, le gong se plaint à la statue de Bouddha : « Bouddha ! Vous êtes en bronze et moi aussi, nous avons la même valeur. Comment se fait-il, quand les adeptes viennent à la pagode, qu'ils portent tous des fleurs et des fruits pour vous les offrir ? Ils vous révérent avec respect, pourquoi ne me traitent-ils pas de la sorte ? »

Bouddha réfléchit un peu et lui répondit en souriant : « Ô Gong ! Laisse-moi te donner la raison. Quand nous fûmes extraits de la mine, nous étions tous les deux un morceau de bronze. Mais, quand l'artisan a commencé à nous sculpter, j'ai enduré beaucoup d'épreuves et beaucoup de souffrances. Par exemple, quand il s'aperçut que mes yeux étaient trop petits, ou mon nez trop grand, il martela et creusa et j'eus terriblement mal. Mais je ne me plaignais jamais, car je savais que c'était nécessaire. Finalement, je

suis devenu une statue de Bouddha. Mais toi, sans grand effort, il t'a façonné en gong. Et il suffit que quelqu'un te frappe pour que tu pousses tout de suite de grands cris. Il est bien normal que personne ne te révère, ni ne te fasse offrande ! »

La statue de Bouddha et le gong sont tous les deux en bronze ; c'est comme la nature des bouddhas et celle des êtres qui, elles aussi, sont identiques. Mais voilà : Nous les hommes, nous sommes égarés par les pensées illusoire et les circonstances extérieures et nous accumulons les mauvais karmas. Par contre, les bouddhas se laissent attaquer par les gens et n'en éprouvent aucune haine. Ils continuent à cultiver tous les mérites de tous les bons dharmas ; voilà pourquoi, ils reçoivent le respect et les offrandes de tous les divins et humains. Les hommes ordinaires sont trompés par les cinq skandhas, ils sont effrayés par la théorie de la vacuité, ils prennent le faux pour le vrai, le mal pour le bien... sans savoir que le monde de la vacuité est comme le néant, englobant le ciel, la terre et tous les dharma-dhatu.

Le prince Bhadrīka était le cousin de Bouddha. Plus tard, il entra dans les Ordres et devint bhikṣu. Un jour, il pratiquait le Chan avec Aniruddha et Kampilla, dans les bois. Tout à coup, il s'écria : « Quelle joie ! Quelle joie ! »

Aniruddha lui demanda : « Qu'est-ce qui te rend si joyeux ? »

Bhadrīka répondit ; « Oh Aniruddha ! Avant, quand j'étais prince, je vivais au palais, de nombreux gardes m'entouraient et me protégeaient et pourtant j'étais inquiet, comme s'il y avait des gens qui voulaient m'assassiner. Je mangeais tous les jours des plats raffinés, je portais des vêtements somptueux mais je n'avais pas bon appétit et je trouvais ces habits affreux. Maintenant, je suis ordonné, je n'ai plus un seul garde, je pratique le Chan seul dans les bois, mais je n'ai pas peur que quelqu'un vienne pour

m'assassiner et ce que je mange est simple mais délicieux. Je me sens comblé, je peux m'asseoir librement, dormir librement, sans éprouver aucune sensation de danger. C'est pour cela que je ne peux m'empêcher de m'exclamer ! »

Le monde du néant est pacifique et comblé : il ne comporte aucun manque, il est puissant et solide et on y circule à l'aise. Bouddha sait que le monde du néant est grand et enchanteur, c'est pourquoi il nous recommande de pratiquer l'insurpassable et ultime dharma. La vie, qu'elle soit limitée ou éternelle, ne peut être contemplée que par l'œil du dharma. La vie physique est limitée, la vie spirituelle est éternelle. Les paroles sont limitées, les sentiments sont infinis. Les semences sont limitées, les fruits sont innombrables. Le Dana est limité, les mérites sont incommensurables. Bouddha veut que nous rejetions les fausses apparences des cinq skandhas. Les mérites limités des phénomènes conditionnels peuvent ajouter, à la beauté, des apparences extérieures et accroître la jouissance de la joie et du bonheur, mais ils ne peuvent nous protéger contre les afflictions et les souffrances de la vie et de la mort.

Jadis vivait un empereur qui, à cause du décès de sa concubine préférée, était tellement triste qu'il ne voulait plus manger. Tous les jours, il restait en larmes à côté du corps de la défunte. Tous ses sujets l'exhortaient à modérer sa douleur et accepter l'inévitable, mais il ne voulait rien entendre. Un jour, arriva un génie ; les sujets du roi lui parlèrent de son état et le génie d'adressa au roi : « Votre Majesté ! Non seulement je peux vous indiquer l'endroit où elle est réincarnée, mais je peux aussi vous y amener pour que vous puissiez communiquer avec elle. » L'empereur en fut ravi et il demanda au génie de l'y conduire tout de suite. Quand ils sortirent du palais, le génie lui montra deux coléoptères sur un tas d'immondices et

dit : « Votre Majesté, votre concubine impériale a été réincarnée. Elle est maintenant la femelle de ce coléoptère ». Le roi fut surpris et se fâcha : « Comment pouvez-vous ainsi calomnier ma concubine ? » Le génie lui répondit : « Votre Majesté ! Si vous ne me croyez pas, écoutez donc ! » Alors, il appela la femelle coléoptère et ce fut la voix de la concubine impériale qui répondit.

Le roi lui demanda :

- Est-ce que tu m'aimes encore ou, est-ce que tu préfères ton coléoptère ?

- Dans ma vie antérieure, vous m'avez comblée d'affection et de faveurs ; j'ai eu une vie remplie de bonheur. Mais, tout cela fait partie du passé. Maintenant, bien sûr, c'est mon mari coléoptère que j'aime.

Ces mots réveillèrent l'empereur, il rentra au palais et demanda aux serviteurs d'enterrer le corps de la défunte.

La doctrine du *Prajñā* et de la *Vacuité* a pour objectif de nous guider pour percer à jour les fausses apparences de la vie. La joie et la tristesse ne sont pas établies de manière définitive. Les mois et les années sont comme l'eau qui passe et ne revient pas. Dans ce monde de l'impermanence et de l'impersonnalité, si nous ne saisissons pas le trésor *prajñā*, si nous ne comprenons pas que le *dharmakāya* est un état de joie permanente, qui pourra nous remplacer devant la vie et la mort ? Bouddha recommande aux pratiquants bouddhistes d'écarter les apparences, de ne plus vagabonder dans le monde où tout est illusion car, en procédant ainsi, chaque pensée, chaque vision, sera si limpide que nous pourrions apprécier pleinement les fleurs, les bambous, les oiseaux et les nuages de la nature !

Comme le disait le maître Chan, Baiyun Shourui, dans son poème :

Mieux vaut rentrer chez soi que chercher la Voie
avec les mots,
Rares sont les hommes qui comprennent le
cœur ;
Devant nos yeux, montagnes et cours d'eau
verdoient,
Où peut-on trouver meilleur endroit pour oublier
les envies préméditées ?

Fo Guang Shan
International Translation Center

**Les êtres et les bouddhas sont égaux.
Libérer les êtres de leurs afflictions
grâce à l'impersonnalité**

Texte original

« Subhuti ! Ne crois pas que le *Tathāgata* puisse penser : « J'ai libéré les êtres de leurs afflictions ». Subhuti ! Ne pense jamais ainsi ! Et pourquoi ? Il n'est vraiment aucun être que le *Tathāgata* ait libéré de ses afflictions. Car, si le *Tathāgata* pensait qu'il a libéré un seul être de ses afflictions, il serait alors, obnubilé par les apparences du *moi*, de l'*autre*, des *êtres*, de *temps*.

Subhuti ! Quand le *Tathāgata* parle de « *moi* », ce n'est pas parce qu'il y a un « *moi* », c'est seulement, les hommes du commun qui croient qu'il y a un « *moi* ». Subhuti ! Les hommes du commun, le *Tathāgata* dit qu'ils ne sont pas des hommes du commun, ils sont appelés les hommes du commun. »

Commentaire

L'enseignement de Bouddha comporte quatre étapes : l'instruction, la doctrine, la pratique et l'achèvement. Tout d'abord, il faut avoir foi dans la parole de Bouddha. Comme il est dit dans les chapitres précédents, il faut l'écouter, l'accepter, la lire et l'étudier. Ensuite, il faut comprendre la doctrine telle que Bouddha nous l'enseigne, en saisir parfaitement le sens et l'intérêt. Puis, il faut la mettre en pratique, s'éloigner de tous les apparences, intégrer la notion du Non-moi, pour apaiser le cœur illusionné, se servir de la pensée du non-attachement pour retrouver le vrai cœur et pratiquer tous les bons dharmas. La dernière étape est l'achèvement, en commençant par être attentif à l'instruction, puis en approfondissant la signification de la doctrine et en la mettant en pratique, jusqu'à l'obtention du fruit de bouddhété. Le *Sūtra du Diamant* nous expose successivement ces quatre étapes, enchaînées harmonieusement.

A partir du chapitre 25, nous entrons dans l'étape de l'achèvement.

L'honorable Subhuti a déclenché les causes et les conditions de la lecture de ce *Sūtra du Diamant*. Au nom des hommes de cette vie et des vies futures, il pose à Bouddha, les deux questions fondamentales : 1. A quoi s'en tenir ? 2. Comment apaiser les illusions du cœur ? Bouddha répond ainsi : Pour apaiser les illusions du cœur, il faut s'éloigner de toute apparence ; pour établir son vrai cœur, il faut éviter de s'attacher à quoi que ce soit, afin d'éradiquer les doutes et les illusions dans le cœur des êtres.

Les quatre étapes – l'instruction, la doctrine, la pratique et l'achèvement – concourent toutes à la démonstration de ces deux principes mais à des niveaux différents. Car l'apparition de la foi, la compréhension de la doctrine, la pratique de tous les bons

dharmas, ainsi que l'obtention de l'Ultime Bodhi, sont toutes liées à ces deux problèmes fondamentaux :

- I. Se détacher parfaitement des apparences, pour apaiser les illusions du cœur
- II. Bouddha n'a pas la notion du Moi et les êtres possèdent, eux aussi, l'essence de vacuité

Dans le chapitre 21, il est dit qu'il ne faut pas penser que Bouddha ait enseigné un quelconque dharma et savoir que Bouddha ne s'attache pas aux apparences quand il parle dharma et qu'il ne fait que suivre les circonstances. Dans ce chapitre, Bouddha revient sur cette théorie du détachement des apparences, en disant que : libérer les êtres de leurs afflictions sans s'attacher à leur apparence, c'est vraiment les libérer.

I. Se détacher parfaitement des apparences pour apaiser les illusions du cœur

Bouddha a éprouvé l'Ultime Bodhi. Il sait que les êtres ne sont que des produits conditionnés puisque leur essence est dépourvue de nature propre. Leur naissance et leur disparition sont donc conditionnées. Dans ces conditions, où trouver cet être que l'on pourrait libérer de ses afflictions ? C'est pourquoi, il dit dans le texte : « Ne crois pas que le *Tathāgata* puisse penser : « J'ai libéré les êtres de leurs afflictions ». Subhuti ! Ne pense jamais ainsi ! Et pourquoi ? Parce qu'il n'y a vraiment aucun être, que le *Tathāgata* aurait libéré de ses afflictions ».

Dans le chapitre 21, Bouddha veut que nous évitions de nous attacher à « l'image de l'enseignement du dharma ». Ici, il nous

répète qu'il n'y a pas non plus d'« image des êtres ». Ceci pour dire que le cœur de la personne qui a atteint le fruit de bouddhité, est sans attachement ; il est donc normal que son esprit ne garde aucune trace de : « Celui qui enseigne ou celui qui écoute le dharma », ni de « Celui qui libère ou celui qui est libéré ». Ce chapitre est la conclusion de la réponse de Bouddha à la question de « L'apaisement du cœur » posée par Subhuti, dans le troisième chapitre : Celui qui émet le vœu de libérer tous les êtres de leurs afflictions, doit avoir la sagesse prajñā de penser qu'« aucun être n'a été réellement libéré par lui », pour être en mesure d'aider tous les êtres.

A partir du troisième chapitre, Bouddha enseigne aux hommes et femmes de bien qui nourrissent le cœur Bodhi, à utiliser la sagesse du détachement de toutes les apparences, pour parfaire la voie de bodhisattva et ce, jusqu'à l'obtention du fruit de bouddhité. Il se sert de la sagesse prajñā de ces quatre apparences du « non-moi », « non-l'autre », « non-les êtres » et « non-le temps », pour prendre la résolution, pratiquer et prouver le fruit de bouddhité. Il veut que nous puissions, ainsi croire, ainsi comprendre, ainsi pratiquer et ainsi atteindre le fruit de bouddhité.

Comme le disait le Grand maître Zhizhe :

Les êtres arrangent les causes et les effets,
Ils arrivent au bout quand les fruits sont mûrs.
Le bateau du dharma guide les êtres de manière
naturelle,
Il n'a pas besoin d'être dirigé.
Comme le pêcheur qui oublie son panier
Après avoir attrapé le poisson.

Si l'on dit que le Tathāgata a guidé les êtres,
Combien de bateaux a-t-il pilotés depuis ?

En suivant le principe de l'égalité entre les êtres et les bouddhas, le cœur de Bouddha ne fait pas de différence : il n'existe pas de Bouddha qui libère, ni d'êtres qui sont libérés ; il nous dit seulement de pratiquer tous les bons dharmas avec un cœur sans attachement. Les bons dharmas ne sont pas établis : ils ne sont que des remèdes, appropriés aux maladies déclarées. Ils ne sont, en fait, qu'un moyen subtil. Bouddha le sait : Aucun dharma, aucun être, n'a de forme établie, tous n'existent que selon la loi de la coproduction conditionnelle.

Il est dit dans le *Mahā-parinirvāna-sūtra* :

Hommes de bien ! Les illusionnistes, devant la foule, font apparaître les quatre armées – les chars, les soldats, les éléphants, les chevaux –, les objets précieux d'ornementation, les villes et les villages, les montagnes et les forêts, les sources et les étangs, les rivières et les puits... Les enfants, par naïveté, croient qu'ils sont réels. Les hommes intelligents, eux, savent que tout est illusion. Hommes de bien ! Tous les hommes du commun, ainsi que les sravaka et pratyeka-buddha, voient dans les dharmas des formes établies, mais pas les bouddhas ni les bodhisattvas.

Hommes de bien ! En plein été, les enfants, en voyant un mirage, croient voir de l'eau. Les hommes sages, même sous la forte chaleur, ne pensent pas de la sorte, car ils savent que les mirages ne

sont qu'illusion et qu'il n'y a pas d'eau. Tous les hommes du commun, ainsi que les sravaka et pratyeka-buddha, voient dans les dharmas des formes réelles, mais pas les bouddhas ni les bodhisattvas.

Hommes de bien ! Les enfants, en entendant le grondement du torrent résonner dans les gorges, croient que c'est le bruit de l'eau qui est aussi fort. Les hommes sages, eux, savent que ce n'est pas réel, mais que la fausse apparence du son, amplifié par l'écho, trompe l'ouïe.

Hommes de bien ! Tous les hommes du commun, ainsi que les sravaka et pratyeka-buddha, réagissent ainsi devant tous les dharmas : ils y voient des formes établies. Les bouddhas et les bodhisattvas, eux, comprennent qu'aucun dharma n'est établi : ils voient l'Impermanence, le Nirvana, l'inexistence de la disparition/apparition. A cause de cela, les bodhisattva-maha-sattva voient dans tous les dharmas, l'aspect réel de l'Impermanence.

Tous les objets du monde inerte sont caractérisés par la création, l'installation, la détérioration, la destruction. Les pensées des hommes, elles, le sont par l'apparition, l'installation, le changement, la disparition. Chaque pensée est comme une cascade : sans image fixe. Le *Sūtra du Diamant* ne cesse de nous mettre en garde : Seul le détachement des quatre apparences extérieures – du moi, de l'autre, des êtres et du temps – et des quatre apparences de notre cœur intérieur, nous permet de ne pas faire de différence entre les êtres et les bouddhas, de ne pas être emprisonnés par les apparences du dharma et de Bouddha et ainsi, de nous assurer que

nous possédons tous la nature de Bouddha, que les êtres sont nés du cœur de Bouddha.

Le maître Chan Longji Shaoxiu rencontra un jour, un bonze. Ce dernier lui demanda :

- Quels sont ceux qui peuvent être considérés comme les plus malveillants ?

- Les indestructibles.

- Savez-vous ce qu'est le Dharma ?

- Si je connaissais le Dharma, je serais complètement abusé.

- Que dois-je faire pour ne pas être complètement dans l'erreur ?

- Il faut connaître le Dharma.

- C'est quoi le Dharma ?

- Le plus malveillant.

Le maître Chan Longji Shaoxiu a écrit deux poèmes :

Le vent souffle et le cœur se balance comme
l'arbre,
Les nuages se lèvent et la nature de l'homme se
couvre de poussière ;
Si l'on comprend ce qui se passe aujourd'hui,
On oubliera sa propre personne.

Tous les phénomènes sont des lumières venant
du cœur,
Seule l'essence connaît les affinités ;
Il n'existe pas d'homme égaré,
Il suffit de venir à bout des tâches d'aujourd'hui.

Maître Longji savait que, si malveillants que soient les Icchantika, ils ne peuvent être représentés par une image établie, car leur nature de Bouddha reste indestructible. Il faut croire à la parole de Bouddha, comprendre que le dharma est, lui aussi, conditionné : Il n'a pas de nature propre, il subit la détérioration et la disparition. Comme il a été dit au chapitre 21 : « Si quelqu'un pense que le *Tathāgata* a enseigné quelque dharma, alors, il calomnie Bouddha ; il n'a pas compris ce que j'ai dit ».

L'essence de l'Ultime Vérité (bhūtatathatā) est la même chez les hommes du commun, les sra-vaka, les pratyeka-buddha, les bodhisattvas et les bouddhas. Elle n'est pas née avant, ni ne disparaîtra ensuite. Elle est absolue et éternelle, elle peut parfaire tous les mérites. On la nomme l'Essence, car elle possède la clarté de la grande sagesse, la capacité d'éclairer tous les dharma-dhatu, la compréhension parfaite du sens, la pureté de la nature propre, les quatre vertus du nirvana et les qualités de fraîcheur d'intangibilité et d'insouciance ; elle est munie ainsi d'innombrables dharmas inséparables, immuables et inimaginables, mais aussi de ceux qui n'ont que peu de sens. On l'appelle aussi le *Tathāgata-garbha*, le *Tathāgata-dharmakāya*.

« *Traité de l'éveil de la foi du Mahayana* »

Le *Tathāgata-dharmakāya* est le même chez les hommes du commun, les trente sages, les dix saints, les bodhisattvas et les bouddhas. Il est absolu et éternel, il éclaire tous les dharma-dhatu, parfait tous les mérites et produit le suprême fruit de bouddhité.

C'est en se conformant à la Vérité mondaine, que Bouddha parle du « moi ». C'est un procédé subtil qu'il emploie, pour aider les êtres à mieux comprendre. Mais Bouddha ne s'attache pas au « moi », il a simplement instauré un nommé « moi » et c'est pourquoi, il dit : « *Ce n'est pas parce qu'il y a un « moi »* ». Bouddha craint que les gens pensent que, si Bouddha ne possède pas les quatre apparences, comment peut-il dire qu'il a prouvé le fruit de bouddhité, qu'il est le suprême roi du dharma, et qu'il peut rester insouciant et sans entraves devant tous les dharmas ?

En réalité, le « moi » dont parle Bouddha n'est pas le corps doré, vu par les hommes du commun, ni le corps des trente-deux marques et des quatre-vingts caractéristiques, vu par les sages, saints et bodhisattvas : C'est le « moi » du dharmakāya. Ce « moi » est le même pour tous les êtres et bouddhas. Il est regrettable que les hommes ordinaires s'attachent aux appellations, en croyant que le faux moi est réel et ne cherchent pas le vrai « moi » du dharmakāya.

Jadis, au pays Song, vivait un paysan. Il portait des habits en coton épais et grossier pour passer l'hiver. Au printemps, il allait travailler aux champs et parfois, il se reposait en prenant un bain de soleil ; alors, il se sentait doux et confortable. Il ne savait pas qu'il y avait des gens qui habitaient dans de grands palais et portaient des habits de soie et des fourrures en hiver et il disait avec orgueil à sa femme : « C'est si agréable et confortable de prendre un bain de soleil ! Et pourtant, personne ne le sait ! Si je le rapporte au roi, il devra grandement me récompenser. »

L'ignorance des hommes est semblable à celle du paysan de l'histoire, qui s'attachait à sa veste en gros coton et ne savait pas qu'il existe des habits en soie et en fourrure pour se tenir chaud ; il croyait que prendre un bain de soleil est le plus grand plaisir du

monde, sans savoir qu'il existe de grandes maisons et des palais pour se loger confortablement.

Bouddha se sert du « *Il n'y a vraiment aucun être que le Tathāgata ait libéré de ses afflictions* », pour recommander aux pratiquants du bodhicitta, de se détacher de toutes les apparences et d'effectuer tous les bons dharmas, pour être en mesure d'aider tous les êtres à se débarrasser de leurs afflictions. Il nous préconise aussi de ne pas nous attacher à l'apparence des êtres, car l'apparence des êtres est, elle aussi, dépourvue de nature propre. Une fois illuminés, les êtres passeront du commun au saint ; dès lors, comment peut-on parler d'un être définitivement établi ? Le vrai Dharma est une étude et une contemplation de l'intérieur ; le chercher à l'extérieur est hérétique et démoniaque. Nous souhaitons être comblés et que la vie nous soit propice et certes, pour y parvenir, la pratique est bénéfique... Mais le plus important, est encore d'atteindre à la pureté du cœur et se servir de la juste croyance comme panneau indicateur, est le moyen fondamental pour y parvenir. C'est comme avec une lampe : Même avec le plein de pétrole, si l'on n'allume pas la mèche, la lampe ne donnera pas de lumière.

La juste croyance est comme :

La merveilleuse mélodie du luth,
Le miroir éclatant,
La terre ferme,
La clarté du soleil, de la Lune et des étoiles.

II. Bouddha n'a pas la notion du Moi et tous les êtres possèdent, eux aussi, l'essence de vacuité

Le paragraphe précédent montre à quel point la pensée de Bouddha est inébranlable. Bouddha ne s'attache pas à l'image du « Moi qui ai libéré les êtres de leurs afflictions ». Il nous dit que le Moi n'est qu'un moyen subtil, élaboré selon les critères de la Vérité mondaine. Cependant, les hommes persistent à s'attacher à l'image de Bouddha et veulent croire qu'il y a un bouddha qui pratique le non-attachement pour libérer les êtres sensibles et qui a obtenu le fruit de bouddhété. C'est pourquoi, maintenant, Bouddha nous montre à nouveau que l'apparence des êtres libérés est, elle aussi, inexistante.

« *Les hommes du commun, le Tathāgata dit qu'ils ne sont pas des hommes du commun, ils sont appelés hommes du commun.* ». Que signifie : commun ? Il veut dire : ordinaire, stupide et ignorant. L'homme du commun, c'est celui qui s'attache fortement aux phénomènes mondains, au Moi. Face aux cinq skandhas et aux six perceptions, toutes ses pensées sont concentrées sur le Moi ; il fait preuve d'orgueil face aux hommes et d'avidité face aux objets ; il accumule les erreurs et les illusions ; il est incapable d'apprécier le moindre fait de sa vie quotidienne et il passe sa vie à gaspiller le temps.

Cependant, bien qu'il soit stupide et ignorant, s'il a l'occasion de rencontrer de bonnes affinités et qu'il se débarrasse de ses attachements et de son obstination, il pourra aussi devenir un jour Bouddha. « *Les hommes du commun* » est une expression établie selon la Vérité mondaine ; « *le Tathāgata dit qu'ils ne sont pas des hommes du commun* », s'exprime selon la Vérité transcendante ; « *Ils sont appelés les hommes du commun* », représente la Suprême Vérité de la Voie du milieu. Si nous comprenons que la nature

propre des hommes du commun est *vacuité* et que nous nous mettons à pratiquer le bodhicitta, nous aurons alors acquis une petite part du cœur de bodhisattva. A ce moment-là, nous serons déjà des « *Ne sont pas des hommes du commun* ». Cependant, nous n'aurons toujours pas acquis le fruit de bouddhité et c'est pourquoi nous porterons encore le qualificatif de *communs*, d'où l'expression : « *ils sont appelés les hommes du commun* ».

Bouddha se sert du principe : « Le cœur, les bouddhas, les êtres... ne sont point différents », pour dire que : *Ce sont des communs et ce ne sont pas des communs ; les communs sont aussi des non-communs, ils portent seulement le qualificatif de 'commun' ; il n'existe pas de bouddhas libérateurs, ni de communs libérés.*

Il veut que nous comprenions et sachions que le dharma ne fait pas de différence envers quiconque : Les êtres et les bouddhas sont parfaitement équivalents.

Hommes de bien ! Je dis dans ce sūtra que la nature de bouddha est pourvue de six caractéristiques. Elle est : 1. Permanente. 2. Réelle. 3. Vraie. 4. Bonne. 5. Pure. 6. Invisible. Mes disciples ne comprennent pas mon idée, ils psalmodient : « Bouddha dit que la nature de bouddha des êtres, se trouve en dehors des êtres ! »

Hommes de bien ! Je dis aussi que la nature de bouddha des êtres, est comme le néant. Le néant n'est ni le passé, ni le présent, ni le futur. Il n'est, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, il ne peut être perçu par la forme, le son, l'odeur, le goût ou le toucher et il en est de même pour la nature de bouddha. Mes disciples ne comprennent pas mon

idée, ils psalmodient : « Bouddha dit que la nature de bouddha des êtres se trouve en dehors des êtres ! »

Hommes de bien ! Je dis encore que la nature de bouddha des êtres, est comme le trésor caché dans la maison de la pauvre, la perle précieuse incrustée dans le front du colosse, la source de la rosée bienfaisante du *cakra-varti-rājan*. Mes disciples ne comprennent pas mon idée, ils psalmodient : « Bouddha dit que la nature de bouddha des êtres se trouve en dehors des êtres ! »

Hommes de bien ! Je dis encore que ceux qui commettent les quatre péchés graves (*pārājikās*), les *Ichantika*, ceux qui calomnient les *sūtras*, ceux qui commettent les cinq péchés mortels (*pañcānantarya*), possèdent tous la nature de bouddha. Tous ces êtres n'exercent pas le bon *dharma*, mais la nature de bouddha reste bonne. Mes disciples ne comprennent pas mon idée, ils psalmodient : « Bouddha dit que la nature de bouddha des êtres se trouve en dehors des êtres ! »

« *Mahā-parinirvāna-sūtra* »

La nature de bouddha est comme le trésor caché dans la maison de la pauvre, la perle précieuse sertie au front du colosse, la source de la rosée bienfaisante du *cakra-varti-rājan*. Elle est munie des six caractéristiques qui font qu'elle est permanente, réelle, vraie, bonne, pure et invisible. Aussi misérables que soient les *Ichantika* ou ceux qui commettent des péchés mortels, la nature de bouddha ne les quitte pas. C'est parce que les hommes du

commun persistent dans leur erreur, que les cinq skandhas sont réels et que les quatre maha-bhuta représentent le vrai Moi. Ces hommes laissent les pensées illusoire produire les différents karmas et ils subissent ainsi les souffrances du samsara, sans connaître leur propre trésor : l'éclat de leur nature propre. Il suffit de mettre fin à ses errements et d'éliminer les illusions, alors, peu importe le temps : froid ou chaud, les hommes : sympathiques ou désagréables... Tout ce qui paraît devant nos yeux est verdoyant et tout ce qui parvient à nos oreilles est mélodieux !

Maître Shengyi était un maître Chan. Il était borgne, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir atteint l'illumination. Il vivait à Kyoto, dans la pagode Dongfu. De jour comme de nuit, on n'entendait jamais le moindre bruit venant de la pagode. Même les services religieux y étaient interdits par ce Grand maître. A part les méditations et les travaux ménagers, ses disciples ne faisaient rien d'autre et ce, durant plusieurs dizaines d'années. C'est seulement au moment où il s'éteignit qu'une vieille voisine entendit les sons des instruments monastiques et les récitations de sūtras.

Bouddha dit que, pour apaiser son cœur illusoire, il faut d'abord s'éloigner des quatre apparences. En quittant toutes les apparences, le cœur ne fait plus de différence, l'œil du cœur est pur et clair, il sera parfait de lui-même, pourquoi donc chercher encore ailleurs ? Il en est de même pour les instruments de dharma de l'école Chan : Ils ouvrent l'œil du dharma et nous rendent notre visage d'origine. Les poèmes écrits à ces moments-là sont des poèmes d'illumination ; ils peuvent nous permettre de voir l'état de notre cœur au moment du « Sans aucun attachement ».

Changqingleng était le disciple du Maître Chan Xuefeng. Un jour, en enroulant les persiennes, il connut l'éveil et écrivit le poème suivant :

Quelle pitié, quelle pitié ! C'est lamentable :
Je remonte les persiennes et voilà que je décou-
vire le monde,
Que quelqu'un me demande dans quelle école
j'étudie,
Je saisis le balai et je le roue de coups !

Maître Yongming Yanshou était l'auteur des cent chapitres de
« 宗鏡錄 ». Un jour, en entendant le bruit d'une allumette tombant
à terre, il trouva l'illumination et écrivit :

Ce qui est tombé n'est pas un objet étranger,
Ce qu'on voit partout ne sont pas non plus des
poussières ;
Les montagnes, les fleuves et la terre entière,
Tout révèle le corps du suprême dharma.

Zhangjiucheng était un homme qui vivait au temps de la dy-
nastie Nan-Song. Un jour, en entendant le coassement des gre-
nouilles, il connut l'illumination et écrivit :

Le coassement de la grenouille sous la Lune
de printemps,
M'enseigne que ciel et terre, en vérité ne sont
qu'un ;
Et ainsi, je comprends la douleur ressentie sur
le mont,
Par Maître Xuanxa, se cognant au rocher.

L'illumination demande la conjonction des causes et conditions réunies. Nous aussi, sur notre chemin de la foi, de la compréhension, de la pratique et de la réussite (l'obtention du fruit de bouddhité), nous avons besoin de pratiquer les bons dharmas. Il n'existe pas de bouddhas innés : Ils sont tous issus de la pensée pure, de l'écoute, de l'étude des sūtras (le Prajñā des mots) et de la compréhension en profondeur du sens et de l'intérêt des textes. Ils sont issus de la contemplation de l'intérieur de soi-même (le Prajñā de contemplation) et de la prise de résolution de pratiquer toutes les bonnes actions, pour atteindre l'Ultime nature de dharma (le Prajñā de l'Ultime Vérité). Car, comment obtenir une récolte sans semer ? Comment construire un immeuble sans creuser d'abord, les fondations ?

Comme il est dit dans le *Traité de l'éveil de la foi du Mahayana* :

Et aussi, tous ces dharmas ont des causes et conditions. C'est quand toutes ces causes et conditions sont remplies que le phénomène se réalise. Ainsi, la combustibilité du bois est la cause principale du feu ; mais, si personne ne sait qu'il faut une source extérieure, flamme ou chaleur, pour allumer ce feu, cette cause principale ne servira à rien. Il en est de même pour les hommes : Ils possèdent la capacité d'apprentissage, mais s'ils n'ont pas l'occasion de rencontrer les bouddhas, les bodhisattvas et les kalyāṇamitra, pour se libérer de leurs afflictions et atteindre le nirvana, cette capacité d'apprentissage ne leur servira à rien. Si l'on réunit les conditions extérieures mais que l'intérieur n'a pas

encore acquis la capacité d'apprentissage, on ne pourra pas complètement comprendre, rejeter les souffrances de la vie et de la mort et rechercher la joie du nirvana. C'est quand toutes les causes et conditions sont remplies, c'est-à-dire, en ayant acquis la capacité d'apprentissage et en même temps, en étant protégé par la bienveillance et la compassion des bouddhas et bodhisattvas, que l'on peut rejeter la souffrance, croire au nirvana et cultiver les bonnes racines. C'est après la maturation de cette culture des bonnes racines et suite aux enseignements des bouddhas et bodhisattvas, que l'on peut pénétrer dans la Voie du nirvana.

De même que le bois est combustible, tous les êtres possèdent la nature de Bouddha. Mais, si les conditions ne se présentent pas, comment le bois pourrait-il s'enflammer spontanément ? Si l'on n'a pas l'occasion de connaître les bouddhas, les bodhisattvas et les *kalyāṇamitra*, comment allumer le feu de sa nature propre et pouvoir pénétrer dans la Voie de délivrance du nirvana ? Les hommes ordinaires ont des pensées illusoire et des désirs galopants. Leurs points d'appui ne sont pas fiables, ils passent leur temps à calculer, à mesurer, à émerger et s'immerger dans l'océan de la vie et de la mort.

C'est comme il est dit dans le *Chant des bulles d'eau* de Fudashi :

Vous ne voyez pas :
 Quand on regarde la forte pluie qui tombe
 dans la cour,

Sur les flaques apparaissent d'innombrables
bulles.

Dès qu'une bulle se forme, elle éclate aussitôt,
Sitôt qu'elle disparaît, sitôt elle réapparaît.

Les bulles se forment et meurent indéfiniment,
Leur forme et leur grandeur sont toutes
semblables.

Quand elles apparaissent, on les appelle 'bulles',
Quand elles disparaissent, elles reprennent forme
d'eau.

Les bulles existent et n'existent pas,
Qu'importe 'vide' ou 'forme', ce n'est qu'une
simple appellation.

En fait, ce n'est qu'une image métamorphosée,
Mais les ignorants les appellent des demi-perles.
A ce moment, on s'exclame devant les lettrés
placides,

Qui perçoivent l'illumination en voyant les
bulles.

Tous les phénomènes de ce monde sont irréels,
Comparons- les momentanément aux bulles.
Le monde est rempli de choses florissantes et
décadentes,

L'eau des fleuves part vers l'Est et jamais elle ne
revient.

J'adresse ces mots aux riches et aux puissants de
ce monde,

Combien d'années, combien de mois, pouvez-
vous durer ?

Les bulles se forment et meurent indéfiniment, elles existent et elles n'existent plus et, quand elles disparaissent, elles reprennent forme d'eau... La vie des bulles est comme celle des hommes, qui s'attachent au moi et aux circonstances illusoire. Ils ne savent pas profiter de l'image des bulles, pour percevoir la Vérité du monde, comprendre que, tant les honneurs que les disgrâces ne durent pas, que les sentiments humains, qu'ils soient concentrés ou dilués, ne durent pas, que la prospérité et la pauvreté ne durent pas, que l'amour et la haine ne durent pas... C'est grâce à ces images fictives des bulles que nous pouvons comprendre, qu'il existe en nous un vrai et indestructible *Moi*.

Maître Qiru du Mont Dazhang, de Fuzhou, menait une vie sobre et tranquille, refusant de s'attacher au monde extérieur. Il fut un disciple de Maître Xuanxa, chez qui il trouva l'illumination. Ce dernier le félicita en lui disant : « Ton niveau de Chan a atteint le sommet. Dorénavant, personne ne pourra t'égaliser. »

Alors, il se retira dans la montagne et installa un petit lieu de culte tranquille au creux du tronc d'un grand arbre mort. Il recevait tous les monastiques qui passaient par là et leur parlait, très simplement du dharma.

Un bonze lui demanda :

- Que fait-on quand la mort arrive ?
- Il suffit de la suivre.
- Mais alors, on est sous le joug de la vie et de la mort ?
- Aie Yo Yo !

La vie et la mort sont aussi naturelles que la floraison et le flétrissement des fleurs. Bouddha lui-même, ne put éviter le vieillissement et l'usure de son corps physique. Tous les phénomènes et toutes les apparences conditionnels, ne peuvent échapper à la fragilité de la loi de vie et de mort. C'est pourquoi, Maître Qiru voulait que

nous restions insouciants devant la mort, que nous comprenions que les images d' 'apparition/disparition' n'ont pas de réelle signification ; dès lors, comment peut-on parler de contrainte ?

Avec la sagesse prajñā du non-attachement aux apparences, nous exerçons la tâche des bodhisattvas pour aider tous les êtres, en respectant l'idée que tous les hommes possèdent le *Tathāgatagarbha* et le trésor de Diamant, en ne pensant pas à l'image de celui qui délivre et de celui qui est délivré, telle la Terre qui ne fait pas de différence entre ceux qui la peuplent. Nous exerçons cette tâche avec notre cœur qui est égal pour tous, comme l'est la vertu de Bouddha.

Comme il est dit dans les *Propos de Pangjushi* (龐居士語錄) :

La non-avidité est mieux que le Dana,
La non-ignorance est mieux que le Dhyāna,
La non-colère est mieux que le Sila,
« Sans penser » est mieux que solliciter les
affinités.
Vois clairement les affaires mondaines,
La nuit, ton sommeil sera paisible,
Quand il fait froid, il suffit de s'asseoir près du
feu,
Car, à vrai dire, le feu ne fait pas de fumée.
Ne redoute pas l'obscurité,
Ne sollicite pas les mérites célestes,
Laisse le destin exercer sa subtilité,
Ils sont tous sur le bateau du Prajñā.
Si nous pouvons ainsi apprendre,
Les mérites seront illimités.

Le dharmakāya est universel et imperceptible

Texte original

« Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Peut-on contempler le *Tathāgata* au moyen des trente-deux marques physiques (*lakshana*) ? »

Subhuti dit : « Oui ! Oui ! On peut contempler le *Tathāgata* au moyen des trente-deux marques. ».

Bouddha rétorque : « Subhuti ! Si on peut contempler le *Tathāgata* au moyen des trente-deux marques, alors, *Cakravarti-rājan* est aussi un *Tathāgata*. »

Alors, Subhuti répond à Bouddha : « *Bhagavat* ! Ainsi que j'ai compris l'explication de l'enseignement de Bouddha, on ne peut contempler le *Tathāgata* au moyen des trente-deux marques. »

A ce moment, le *Bhagavat* récite le poème suivant :

Si, par la forme, quelqu'un me regarde,
Si, par la voix, quelqu'un me sollicite,

**Celui-là avance sur une fausse voie,
Il ne peut voir le Tathāgata.**

Commentaire

Ce chapitre continue à expliquer la notion : « Apaiser le cœur illusionné en ne s'attachant pas aux apparences », déjà vue dans les chapitres précédents. Peu importe que ce soit les trente-deux marques qu'on voie ou qu'on imagine : Dès lors qu'on s'y attache ou qu'on s'y obstine, ce ne sera plus le vrai corps de Bouddha. Précédemment, trois chapitres nous ont montré que les apparences conditionnelles du Bouddha, sont toutes illusoires :

1. Au chapitre 5 : « *On ne peut voir le Tathāgata par son apparence physique* ».
2. Au chapitre 13 : « *On ne peut percevoir le Tathāgata par les trente-deux marques physiques* ».
3. Au chapitre 20 : « *Le Tathāgata ne peut être vu à travers la forme parfaite de son corps... Le Tathāgata ne peut être vu à travers la forme parfaite de ses marques physiques* ».

Dans les chapitres précédents, le corps de Bouddha est « vu par les yeux ». Dans ce chapitre, il est « contemplé par la pensée, par le cœur ». Bien qu'il y ait une différence entre les yeux et la pensée, il s'agit toujours d'attachement aux apparences et d'obstination, ce n'est pas le *dharmakāya* de l'Ultime Vérité.

Le *dharmakāya* n'a pas de forme, il est donc normal qu'on ne puisse le contempler au moyen des trente-deux marques métamorphosées. Car, si les trente-deux marques qu'on contemple, représentaient la véritable apparence de Bouddha, alors *Cakra-*

varti-rājan, qui possède également les trente-deux marques, serait, lui aussi, un *Tathāgata*.

Dans ce chapitre, Bouddha avance encore d'un pas, en balayant complètement les trente-deux marques, même si elles sont contemplées par le cœur. Car, peu importe que l'on regarde avec les yeux ou contemple avec le cœur, toutes les apparences, qu'elles soient intérieures ou extérieures, ne sont qu'illusions et impermanence : elles n'ont rien à voir avec le *dharmakāya* du *Tathāgata*.

- I. Les trente-deux marques physiques contemplées, ne sont pas réelles
- II. Les six perceptions sont toutes, des voies erronées

Les trente-deux marques physiques ne sont pas la vraie apparence du *Tathāgata*. En fait, quand Bouddha a atteint l'Éveil, il est apparu avec les trente-deux marques physiques de l'être le plus méritant du monde humain, *Cakra-varti-rājan*, pour parfaire les enseignements de dharma dans le monde *Saha* et guider les hommes.

I. Les trente-deux marques physiques contemplées, ne sont pas réelles

Bouddha emprunte l'image de bonheur et vertu de *Cakra-varti-rājan*, pour susciter l'admiration des êtres, afin qu'ils détestent et rejettent le corps physique, qu'ils remplacent les mauvaises actions par les bonnes et qu'ils cultivent le bonheur et la sagesse. Ainsi, à partir de l'image majestueuse et vertueuse de Bouddha, ils comprendront qu'ils possèdent les mêmes *trikāya*, les mêmes marques et les mêmes caractéristiques physiques. Bouddha ne cesse de vouloir nous faire comprendre l'irréalité des perceptions, car c'est en

éliminant les pensées et apparences illusoire, que nous pourrions nous retrouver nous-mêmes.

Le maître Chan, Shuan, a écrit :

Modelé dans l'argile, sculpté dans le bois ou
peint sur la soie,
Coloré en vert, en bleu, ou recouvert d'or ;
Si l'on dit que c'est l'image du Tathāgata,
Avalokīteśvara-bodhisattva va en mourir de rire.

Il faut rejeter les apparences illusoire, vues ou imaginées ; se persuader qu'il existe un *dharmakāya* permanent que notre perception ne peut, en aucun cas, influencer, qui est illimité et sans entraves, qui ne naît ni ne meurt... Cette nature de Bouddha est véritable et immuable, et l'on doit l'évoquer dans la pensée pure, dans les quatre *apramāṇi* et dans toutes les sortes de bons dharma transcendants.

Hommes de bien ! La grande bienveillance et la grande compassion sont appelées « Nature de Bouddha ». Et pourquoi ? La grande bienveillance et la grande compassion accompagnent toujours les bodhisattvas, comme l'objet est suivi par son ombre. Il est évident que tous les êtres vont obtenir la grande bienveillance et la grande compassion. C'est pourquoi, on dit que tous les êtres possèdent la nature de Bouddha. Qui dit grande bienveillance et grande compassion, dit « Nature de Bouddha ». Qui dit « Nature de Bouddha », dit « Tathāgata ».

La grande joie et la grande équanimité sont appelées « Nature de Bouddha ». Et pourquoi ? : Si les bodhisattva-maha-sattva ne peuvent renoncer aux vingt-cinq bhava, ils ne peuvent obtenir l'Anuttara-samyak-saṃbodhi. Il est évident que tous les êtres les possèdent aussi, c'est pourquoi, on dit que tous les êtres possèdent la nature de Bouddha. Qui dit grande joie et grande équanimité, dit « Nature de Bouddha », qui dit « Nature de bouddha », dit « Tathāgata ».

Qui dit « Nature de Bouddha », dit grande foi. Et pourquoi ? Avec la foi, les bodhisattva-maha-sattva peuvent acquérir le Dana-paramita et ainsi jusqu'au Prajñā-paramita. Il est évident que tous les êtres possèdent la grande foi ; c'est pourquoi, on dit que tous les êtres possèdent la nature de Bouddha. Qui dit grande foi, dit « Nature de Bouddha », qui dit « Nature de Bouddha », dit « Tathāgata ».

« Chapitre 32 du *Mahā-parinirvāna-sūtra* »

La grande bienveillance, la grande compassion, la grande joie, la grande équanimité, la grande foi... nous suivent partout comme notre ombre. Mais nous sommes entraînés par nos perceptions et nous nous laissons mener par les mirages des images et des sons, sans comprendre que, dans notre cœur, existent la foi pure et les pouvoirs surnaturels de la bienveillance, la compassion, la joie et l'équanimité, qui sont exactement les mêmes que ceux des bouddhas.

Un jour, alors que Maître Daowu se rendait à Jingkou, il entendit une conversation entre le maître Chan Jiashan et un monastique.

Le monastique demandait :

- Qu'est-ce le *dharmakāya* ?
- Le *dharmakāya* est sans apparence.
- Qu'est-ce l'œil du *dharmā* ?
- L'œil du *dharmā* est sans défaut.

Maître Daowu ne put s'empêcher de rire et Jiashan lui demanda alors de lui donner davantage d'explications. Ce dernier lui dit :

- Je ne peux rien te dire de plus, mais tu peux aller voir le bonze Chuanzi à Huating.

- Qu'a-t-il de spécial ?

- Il n'a pas de toit sur la tête, ni de terre sous les pieds. (Maître Chuanzi vivait dans une barque, sur un lac).

Jiashan arriva à Huating. En le voyant, Chuanzi lui demanda :

- Dans quelle pagode demeures-tu ?

- Si c'est une pagode, je n'y demeure pas et, si j'y demeure, elle n'y ressemble pas.

- Alors, à quoi ressemble-t-elle ?

- Elle n'est pas devant nos yeux.

- Par où peut-on la connaître ?

- On ne peut la connaître par ce qu'on voit ou entend.

- Tu es un perroquet qui imite les paroles des hommes, tu resteras toujours aussi stupide que le piquet auquel on attache l'âne.

Et il continua : Un fil de pêche de mille mètres est destiné aux étangs de grande profondeur. Tu es à trois centimètres de l'hameçon, pourquoi ne parles-tu pas ?

Jiashan s'apprêta à parler, mais Chuanzi l'envoya dans l'eau d'un coup de rame. Jiashan remonta dans la barque, Chuanzi l'empoigna et lui dit : « Parle ! Parle ! ». Jiashan voulait dire quelque

chose, mais Chuanzi brandit à nouveau la rame. Alors, tout à coup, Jiashan s'éveilla, il inclina la tête trois fois et dit le poème suivant :

Le fil long de mille mètres descend droit vers
le fond,
Dès qu'une onde se crée, des milliers d'autres
la suivent ;
La nuit est calme, l'eau est froide, aucun poisson
ne mord,
La barque ne ramène que la clarté de la Lune.
Durant trente ans j'ai navigué sur la mer,
Quand l'eau est transparente, les poissons ne
se laissent pas prendre ;
Je vais briser les cannes à pêche, replanter les
bambous,
Et cesser de compter les œuvres accomplies et
les distances parcourues.

La pensée des hommes est comme celle des bouddhas, elle a une puissance inimaginable. Comme le disait Maître Jiashan dans son poème : « *Dès qu'une onde se crée, des milliers d'autres la suivent* ». La pensée illusoire des hommes crée des situations illusoire ; jour et nuit, les hommes sont comme les poissons qui mordent à l'hameçon et en souffrent. Celle des bouddhas est comme l'eau claire et le clair de Lune, qui leur permettent de voir l'hameçon. Il nous faut donc casser les cannes à pêche et ne plus vagabonder sur la mer des illusions, où nous errons depuis des milliers de kalpas.

Un monastère se rendit un jour, chez le maître Chan, Fenzhou Shilou et lui demanda :

- Je ne connais pas encore mon visage initial, je vous prie de m'orienter, par votre compassion.

- Je n'ai pas d'oreilles, je n'ai jamais entendu cela.

- Pardonnez mon erreur.

- Moi aussi, j'ai fait une erreur.

- Maître ! Quelle erreur pouvez-vous avoir faite ?

- Mon erreur réside dans le fait que toi, tu as fait l'erreur.

A ces mots, le monastique le révéra et Maître Shilou le chassa aussitôt.

Une autre fois, Maître Shilou demanda à un monastique :

- D'où viens-tu ?

- Du pays de Han.

- Est-ce que le maître de Han s'intéresse au Dharma ?

- Heureusement que c'est à moi que vous posez la question ! Si c'était à quelqu'un d'autre, vous auriez pu avoir des ennuis.

- Et pourquoi ?

- On ne voit même pas un seul homme, comment peut-il s'intéresser au Dharma ?

- Depuis combien d'années es-tu entré dans les ordres ?

- Plus de trente ans.

- Bien répondu ! Et tu oses dire qu'on ne voit personne !

Et il le chassa aussitôt, à coups de bâton.

Maître Shilou dit qu'il n'a pas d'oreilles, car notre visage initial ne peut être découvert en écoutant quelqu'un d'autre. Suivre les préceptes, c'est avoir un cœur pur, égal, sans tache, et non pas s'attacher à l'image des trente années de pratique. Les coups de bâton de Maître Shilou servaient à chasser les pensées illusoires de ses disciples. De même, dans le *Sūtra du Diamant*, chaque chapitre est exposé dans le but d'éliminer les illusions et de nous guider vers l'illumination ; chaque mot sert à interrompre le cours de notre

avidité et de nos désirs, afin que nous puissions retrouver notre visage initial.

Quel est l'objet le plus dur en ce monde ?

Un diamant vaut plus que cent perles.

Accomplir un exploit est mieux qu'être recommandé par cent personnes.

Un pas bien réglé vaut mieux que cent remparts équipés.

Une pensée compatissante vaut mieux que cent années de pratique.

Ce qui est intentionnel, ce qui est visible, ne peut aller à l'encontre de la loi de la coproduction conditionnelle. Seuls les mérites d'une pensée pure peuvent surpasser ceux des prières récitées durant cent ans. Le *Sūtra du Diamant* enseigne la merveilleuse théorie de la Vacuité, dans le but de nous débarrasser de nos afflictions, de nous aider à sortir des courants de la vie et de la mort, pour ne plus ressembler aux phalènes qui se brûlent à la flamme ou aux mouches qui se cognent aux vitres. C'est pourquoi, dans le texte, Bouddha ne cesse d'expliquer à ceux qui cultivent l'*Anuttara-samyak-sambodhi*, les différentes étapes de la pratique : confiance, assimilation, pratique, achèvement.

Le bodhicitta permet de découvrir le trésor à l'intérieur de nous-mêmes, il peut être la semence de tous les bons dharmas. Mais, comment faire naître le bodhicitta ?

Le Grand maître Kuiji disait :

Pour quelles raisons prenons-nous la résolution ?

1. Avoir vu et entendu les mérites des bouddhas.

2. Avoir entendu les enseignements canoniques des bodhisattvas.
3. Voyant que le Dharma va s'éteindre et que les êtres deviennent malveillants, encourager les autres à prononcer, comme moi, le vœu Bodhi.

Prendre la résolution peut procurer les dix vertus suivantes :

1. Côtayer les bons amis.
2. Présenter ses respects aux bouddhas.
3. Cultiver les bonnes racines.
4. Rechercher avec détermination le remarquable dharma.
5. Garder un cœur tendre et complaisant.
6. Pouvoir endurer toute souffrance.
7. Etre bienveillant et compatissant.
8. Etre égal envers tout le monde.
9. Trouver la foi et la joie dans le Mahayana.
10. Rechercher la sagesse des bouddhas.

Lorsque Bouddha rejette les apparences du *nirmāṇakāya* et celles du *sambhogakāya*, il ne le fait pas dans le but de nier les mérites des deux corps de Bouddha, mais uniquement pour nous apprendre à abandonner les fausses images données par nos perceptions et à travailler notre cœur. Comme on dit : « Pour arrêter un groupe de bandits, il faut d'abord capturer le chef de bande ». Dès que le cœur sera soumis, les six sens se rendront et, si l'on veut que la soupe cesse de bouillir, il faut la retirer du feu et non pas essayer de la refroidir en soufflant dessus. Nous, les hommes, nous tenons pour vrai, ce que nous voyons ou ce que nous entendons, sans savoir que nos six sens ne perçoivent que des images illusoires.

Jadis, en raison de la famine sévissant dans le Pays, une troupe de comédiens décida de tenter sa chance dans une autre contrée. Pour cela, ils devaient traverser une montagne que l'on disait hantée par des fantômes dévoreurs de chair. Bien qu'ayant marché aussi vite que possible, ils ne purent franchir la montagne et furent obligés d'y passer la nuit. Comme il faisait très froid, ils allumèrent un feu et s'endormirent autour.

L'un d'eux était un peu souffrant. Dans la nuit, il fut réveillé par le froid, sortit une blouse de la malle aux costumes, l'enfila et s'assit devant le feu, sans se rendre compte qu'il avait enfilé le costume de fantôme. Tout à coup, un de ses compagnons se réveilla et, devant le feu, il vit un fantôme. Il cria de peur et se mit à courir. Alors, tout le monde s'éveilla et se mit à courir derrière lui.

A ce moment-là, celui qui portait le costume de fantôme, voyant tout le monde s'enfuir, crut qu'il se passait quelque chose et se mit, lui aussi, à courir derrière les autres. Ceux qui étaient devant, voyant le « fantôme » se rapprocher, s'affolèrent encore plus. Ils se ruèrent, à l'aveuglette, à travers les branches, les rochers, les cours d'eau et les fossés, se blessant de partout, et ainsi jusqu'au lever du jour. C'est alors qu'ils se rendirent compte que celui qui les poursuivait n'était pas un fantôme, mais simplement un des leurs.

II. Les six perceptions sont toutes des voies erronées et perverses

Dans un premier temps, Bouddha a dit que les trente-deux marques physiques du *Cakra-varti-rājan* ne représentent pas le dharmakāya sans apparence du Tathāgata. Les trente-deux marques du *Cakra-varti-rājan* lui ont été acquises grâce à la rétribution karmique des bons actes. Celles du Bouddha lui sont venues

à partir du dharmakāya. C'est pourquoi, on ne peut contempler le Tathāgata au moyen des trente-deux marques.

Dans le corps des cinq skandhas, il y a un
homme sage et sans niveau (無位真人),
Il est bien visible. Pourquoi ne l'a-t-on pas re-
connu et suivi ?
Ne cessez pas de le faire, à tout moment de votre
vie.
Il est partout devant nos yeux, mais, avec les
sentiments, la sagesse s'éloigne,
Et l'image dans notre pensée change de forme.
« Maître Chan Linji »

Avec les sentiments, la sagesse s'éloigne et l'on oublie le sage sans niveau de notre corps. Notre cœur s'attache aux apparences extérieures et intérieures ; dès que le cœur bouge, le diable surgit et nous créons les trois karmas (par le corps, la parole et l'esprit) qui nous entraînent dans le cycle du samsara sans pouvoir en sortir. C'est pourquoi Bouddha instruit les pratiquants en leur disant :

Si, par la forme, quelqu'un me regarde,
Si, par la voix, quelqu'un me sollicite,
Celui-là est sur une voie erronée,
Il ne peut voir le Tathāgata.

Il réprimande les hommes qui s'obstinent dans les apparences et leur dit qu'ils ne doivent pas croire que le corps formel des trente-deux marques, ou que la voix qui enseigne le Dharma sur le Mont des Vautours, représente Bouddha. Car, peu importe les

formes ou les sons, ce ne sont que des phénomènes fictifs, issus de la coproduction conditionnelle.

L'application, l'usage, de l'Ultime Vérité : Les tathāgata prennent la résolution de la grande bienveillance et de la grande compassion. Ils pratiquent les paramita, guident et enseignent les êtres. Ils émettent le grand vœu de libérer tous les êtres de leurs afflictions, quel que soit le nombre de kalpas qu'il faudra y consacrer. Ils considèrent tous les êtres comme eux-mêmes, mais sans s'attacher à leurs apparences. Et pourquoi ? Parce qu'ils comprennent profondément que la nature de l'ultime vérité que possèdent les êtres, n'est point différente de la leur. C'est grâce à cette grande et subtile sagesse, qu'ils peuvent aider les êtres à éliminer l'ignorance, percevoir le dharmakāya, comprendre l'application naturelle et inimaginable des semences de karma et que, comme l'Ultime Vérité, elles sont partout, dans tous les dharmadhatu. En même temps, ils savent aussi qu'ils n'ont acquis aucune forme d'application. Et pourquoi ? Parce que le vrai corps des tathāgata est celui du dharma, celui de la sagesse. Dans la suprême vérité, il n'y a pas d'aspect mondain, il n'y a donc pas d'actes délibérés : Chaque être y trouve son intérêt en fonction de ce qu'il a vu et entendu, c'est pourquoi, on parle d'application et d'usage.

« *Traité de l'éveil de la foi du Mahayana* »

Les bouddhas pratiquent les *paramita*. Ils libèrent les êtres de leurs afflictions mais ne s'attachent pas à leur apparence. Car ils comprennent que l'Ultime Vérité qu'ils possèdent n'est point différente de celle des êtres. Les formes et les sons ne sont que des moyens subtils, qu'ils utilisent pour apporter bénéfice aux êtres car, dans la Vérité suprême de la Voie du Milieu, il n'existe ni états mondains, ni actions fictives.

Un jour, Maître Guishan vit un monastique lire un sūtra, il s'approcha et lui demanda :

- Quel sūtra lis-tu ?

- *Le Sūtra de « l'enfant sans parole (無言童子經) »*

- Combien de chapitres y a-t-il ?

- Deux.

- Si ce sutra est sans parole, comment peut-il comporter deux chapitres ?

Le monastique resta bouche-bée et Maître Guishan dit à sa place :

- Pour commenter le « *sans parole* », deux chapitres ne suffisent pas !

Pour l'enseignement du « *sans parole* », comment deux chapitres pourraient-ils suffire ? Ce ne sont pas les trente-deux marques que nous pouvons voir, ni les paroles que nous pouvons entendre, qui pourraient englober les mérites du *dharmakāya* ! Bouddha utilise la « sans apparence » pour ôter les apparences illusoire auxquelles nous nous sommes attachés, trompés par nos perceptions. Bouddha utilise ce poème pour conclure la théorie de la vacuité par la notion d' « apaiser le cœur en se détachant des apparences » : En rejetant les quatre apparences du *moi*, de *l'autre*, des *êtres*, du *temps*, en se détachant des souillures des perceptions du monde

extérieur et des visions de notre intérieur, pour pourrons atteindre l'état de la vraie vacuité.

Depuis le début du sūtra, Bouddha est revenu, à quatre reprises, sur le non-attachement à l'apparence de Bouddha : « *On ne peut voir le Tathāgata par son apparence physique* » (chap. 5), « *On ne peut percevoir le Tathāgata par les trente-deux marques physiques* » (chap.13), « *Le Tathāgata ne peut être vu à travers la forme parfaite de son corps. ... Le Tathāgata ne peut être vu à travers la forme parfaite de ses marques physiques* » (chap. 20), et enfin, « *on ne peut contempler le Tathāgata au moyen des trente-deux marques* » dans ce chapitre 26.

Pour ce qui est de l'apparence du Dharma, Bouddha y revient à trois reprises, quand il dit : « *aucun dharma établi n'a été enseigné par le Tathāgata ... Les dharmas enseignés par le Tathāgata ne peuvent être perçus, ni être dits* » (chap. 7), « *Si quelqu'un pense que le Tathāgata a enseigné quelque dharma, alors, il calomnie Bouddha ; il n'a pas compris ce que j'ai dit* » (chap. 21), et enfin, « *Si, par la forme, quelqu'un me regarde, si, par la voix, quelqu'un me sollicite, celui-là chemine sur une voie erronée, il ne peut voir le Tathāgata* » de ce chapitre 26.

Bouddha veut que nous cultivions le cœur pur et pratiquions le Dana sans nous attacher aux six perceptions ; il veut que nous trouvions notre cœur sans être attaché à quoi que ce soit. Vouloir atteindre la bouddhité en s'attachant aux perceptions est chose impossible ! Chercher le pur *dharmakāya-buddha* dans un milieu souillé, est une conduite stupide qui relève d'une pratique perverse !

Le sixième patriarche Huineng disait :

En contemplant l'extérieur, on comprend que tous les phénomènes sont vides et dépourvus de nature

propre ; en regardant l'intérieur, on sait que le cœur n'est pas souillé par les six perceptions. A l'extérieur, on ne voit pas la faute d'autrui ; à l'intérieur, on n'est pas égaré par les illusions perverses. Voilà ce qu'est l'Eveil et L'Eveil, c'est Bouddha.

Un jour, quelqu'un demanda à Fudashi :

- Tous les objets du monde vivent et meurent, toutes les actions réussissent ou échouent. Comment obtenir la joie éternelle ?

- Tous les actes intentionnels et conditionnés, sont diaboliques : Ils nous empêchent de rester dans la joie.

- Qu'est-ce qu'un acte intentionnel et conditionné ?

- Un acte intentionnel et conditionné, est ignoble : L'avarice est un comportement ignoble, l'avidité est ignoble, l'envie de tuer est ignoble, l'envie de manger la chair des êtres est ignoble, le vol est ignoble, la colère est ignoble, la jalousie est ignoble, l'égoïsme est ignoble, le badinage est ignoble, le divertissement malsain est ignoble, le mensonge est ignoble, l'injure est ignoble, l'amour, comme la haine sont ignobles. Faire la différence entre l'autre et moi est ignoble, la dispute est ignoble, s'entre-tuer est ignoble, la vanité est ignoble, la malveillance est ignoble, le manque de piété filiale est ignoble, l'absence de regrets et de honte est ignoble, l'ingratitude est ignoble, le manque de modestie est ignoble, la diffamation est ignoble, l'envie de détruire est ignoble, un monde sans principes est ignoble, le manque de respect est ignoble, l'iconomanie est ignoble, la dépravation qui pousse à préférer les sons inconvenants, les odeurs putrides et les saveurs corrompues, est ignoble. L'amollissement du corps est ignoble, la perversion de l'esprit est ignoble. Tous les actes intentionnels et conditionnés, qu'ils soient

sains ou malsains, sont des karmas diaboliques. Ils nous entraînent dans les courants de la vie et de la mort, sans une minute de répit. Ils nous plongent dans une éternelle et totale obscurité. Nous devons nous en éloigner au plus vite.

Un jour, le maître Chan Yunyan Tansheng donna une lecture de dharma ; il disait :

« Au sein d'une famille vit un fils à qui on peut poser toutes les questions que l'on veut. Rien ne peut le laisser sans réponse »

« Combien de sutras a-t-il chez lui ? », demanda Dongshan, son disciple.

« Aucun. »

« Comment peut-il tout connaître ? »

« Il veille jour et nuit. »

Dongshan pointa son doigt vers son cœur et demanda :

« Et ça, peut-il y répondre ? »

« Oui, il peut y répondre, mais il ne le fera pas. »

Jour et nuit, l'esprit reste en éveil, sans être troublé par les six perceptions. Ce cœur qui est détaché de toutes les apparences, est appelé « Bouddha ». Son efficacité englobe tous les dharma-dhatu et aucune pensée des êtres ne peut lui échapper. Cette puissance n'est pas réservée aux bouddhas : Tous les hommes la possèdent, mais l'être humain est en proie au doute, il peut être affolé devant les faits. C'est pourquoi, Maître Tansheng disait : « Il peut répondre, mais il ne le fera pas. »

Quand Sudhana-śreṣṭhi-dāraka rendit visite aux cinquante-trois *kalyāṇamitra*. Il commença par le bhikṣu Deyun ; il le chercha durant sept jours et, finalement, le trouva au sommet d'une montagne. Il lui dit :

- Tu voles d'un mont à l'autre et c'est seulement aujourd'hui que je trouve ta trace.

- Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais quitté cette merveilleuse montagne.

Aller et venir, s'asseoir ou se coucher, ne sont que des apparences mondaines. Deyun-bhikṣu a enseigné à Sudhana-śreṣṭhī-dāraka, la notion d'immobilité issue de l'ultime vérité. Bouddha se sert aussi du *Sūtra du Diamant* pour nous présenter un ciel ensoleillé, dépourvu du moindre nuage. C'est parce qu'il est vraiment vide (la vacuité parfaite) qu'il peut contenir tous les phénomènes du dharma-dhatu, où n'existe aucune dualité entre l'existant et l'inexistant, entre la théorie et l'action.

Jadis, devant le portail de la pagode Nanchan, à Jingdu, se tenait souvent une vieille femme surnommée « la dame qui pleure », car elle pleurait sans arrêt, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau. Le bonze de la pagode lui demanda :

- Qu'est-ce qui vous rend si triste ?

- Maître ! J'ai deux filles : L'aînée est mariée à un marchand de sandales, la cadette à un marchand de parapluies. Quand il fait beau, la petite est triste, car personne n'achète de parapluie et, quand il pleut, l'aînée est soucieuse, car la vente de sandales périclité. Quel que soit le temps qu'il fait, j'ai une fille qui n'est pas satisfaite. Comment voulez-vous que je ne pleure pas ?

- Madame ! Ne pleurez pas ! Quel que soit le temps qu'il fait, vous pouvez être heureuse et je vais vous dire comment faire : Quand il fait soleil, pensez que le commerce de l'aînée va prospérer et quand il pleut, imaginez la foule qui va affluer dans le magasin de parapluies. Ainsi, quel que soit le temps, le commerce de votre fille se portera bien et vous n'aurez plus de raison d'être triste !

Et depuis ce jour-là, « la dame qui pleure » devint « la dame qui rit ».

Cette histoire nous le montre : La vieille dame est comme notre cœur qui change en fonction des circonstances extérieures. La pluie et le soleil se succèdent et, dans sa vie rien n'a changé, mais le bonze a changé sa tristesse en joie. Notre cœur peut créer le paradis, mais aussi l'enfer : Tout dépend de notre façon de voir le monde.

Il est dit dans le *Traité de l'éveil de la foi du Mahayana* :
« *Quand le cœur vit, tous les phénomènes vivent ; quand le cœur périt, tous les phénomènes périssent.* »

Concernant les mérites parfaits du Prajñā, le maître Chan, Yongming yanshou a, dans son ouvrage « 萬善同歸集 », écrit des commentaires plus approfondis :

En dehors du prajñā, on ne distingue pas d'autres dharmas. Ainsi en est-il des différents cours d'eau : Dès qu'ils se jettent à la mer, ils prennent tous le même goût salé. De près, les oiseaux sont différents mais, vus de loin, ils sont tous pareils. Si l'on ignore le prajñā, si l'on ne pose que des actes intentionnels et conditionnés, on ne pourra que récolter les causes de la vie et de la mort et non le fruit du nirvana.

Pratiquer le Dāna sans le Prajñā,
Ne peut apporter la gloire que durant une vie,
Il faudra ultérieurement régler les dettes
pendantes.
Pratiquer le Śīla sans le Prajñā,
Permet d'entrer temporairement dans le monde
du Désir,

Mais sans pouvoir, par la suite, échapper au
Samsara.

Pratiquer le Kṣānti sans le Prajñā,
Permet de se réincarner sous une forme agréable,
Mais sans pour autant, pouvoir atteindre le
Vyupasamakṣānti.

Pratiquer le Virya sans le Prajñā,
N'apporte que des vertus mondaines,
Et non la joie de vivre dans la mer de la véritable
permanence.

Pratiquer le Dhyāna sans le Prajñā,
Permet d'accéder au niveau du monde de la
forme,

Mais pas à la concentration Vajrasamādhi.

Pratiquer les bons dharmas sans le Prajñā,
Ne peut apporter que de bonnes causes
imparfaites,

Sans pouvoir atteindre le fruit de bouddhété.

L' *Ucchedaṛṣṭi* est à l'origine de tous les karmas de vie et de mort

Texte original

Subhuti ! Tu ne dois pas penser ainsi : « C'est parce qu'il ne s'attache pas à la forme parfaite de ses marques physiques, que le *Tathāgata* a acquis l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* ». Subhuti ! Ne pense pas non plus : « C'est parce qu'il ne s'attache pas à la forme parfaite de ses marques physiques que le *Tathāgata* a acquis l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* ». Subhuti ! Si tu penses que : « Celui qui émet le vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* croit que tous les phénomènes ne renaissent plus », ne pense pas de la sorte ! Et pourquoi ? Parce que celui qui émet le vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, n'approuve pas l'*Ucchedaṛṣṭi*.

Commentaire

Dans les vingt-six premiers chapitres, Bouddha explique les théories de la Vacuité parfaite et du détachement quand il dit : « *Il*

n'y a vraiment pas de dharma pour que le Tathāgata atteigne l'Anuttara-samyak-saṃbodhi » (chap. 17), « *Celui qui enseigne le dharma, n'a pas de dharma à enseigner* » (chap. 21), « *Je n'ai pas acquis le moindre dharma, car aucun dharma qu'on pourrait acquérir, n'est appelé Anuttara-samyak-saṃbodhi* » (chap. 22), « *Il n'y a vraiment aucun être que le Tathāgata ait libéré de ses afflictions* » (chap. 25), « *On ne peut voir le Tathāgata, ni par la forme, ni par la voix* » (chap. 26). Cette merveilleuse théorie de la Vacuité est bâtie pour éliminer les attachements de l'homme et faire apparaître l'égalité propre ; mais Bouddha craint que Subhuti et les êtres du futur, ne comprennent pas cette idée et rejettent les lois des « êtres/bouddhas », « causes/effets »..., tombent dans la vision de l'*Ucchedaḍṛṣṭi* et subissent sans répit, le cycle du samsara.

- I. Grâce aux « sans attachement » et « sans apparence », les causes et les effets sont en bon ordre
- II. Prendre la résolution du cœur Bodhi et s'éloigner de l'*Ucchedaḍṛṣṭi*

Dans le chapitre 26, Bouddha détruit toutes les illusions et nous aide à nous débarrasser de notre attachement à tout ce qui nous semble existant. En nous montrant la théorie de la vraie Vacuité, il nous permet de nous éloigner du flot de la vision de l'existence (*Bhāva*) ; en même temps, il craint que nous nous attachions à l'autre extrême et nous laissons entraîner dans l'enfer de la vision de l'inexistence (*Śūnya*). Aussi, à partir du vingt-septième chapitre, Bouddha utilise la voie de la « Merveilleuse existence » pour nous montrer que la « Vraie vacuité » et la « Merveilleuse existence » sont comme les deux ailes de l'oiseau, les deux jambes de l'homme, les deux ressources (bonheur et sagesse) de la pratique de la voie...

Qu'il ne faut pas nous attacher à un seul côté et que le *Bhāva* et le *Śūnya* sont un tout. De là, il nous conduit vers la Suprême Vérité de la Voie du Milieu.

I. Grâce aux « sans attachement » et « sans apparence », les causes et les effets sont en bon ordre

Dans ce chapitre, Bouddha recommande inlassablement aux pratiquants, de ne pas avoir en tête l'idée que c'est parce que le *Tathāgata* nie la forme parfaite de ses marques physiques, qu'il a pu acquérir l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*. Il ne veut pas que nous cultivions l'idée d'« abandonner les apparences », ni que nous nous obstinions dans cette même idée. Comme au chapitre précédent, quand il est dit qu'on ne peut voir le *Tathāgata* ni par la forme, ni par la voix, c'est dans le but d'éliminer les illusions chez les êtres et non pas d'émettre une pensée hérétique de « sans cause et sans effet ». Le Dharma qu'enseigne Bouddha n'est ni réel ni irréel, ni éphémère ni permanent ; si l'on persiste dans l'idée qu'il existe, ce sera une diffamation positive, si l'on persiste à penser qu'il n'existe pas, ce sera une diffamation négative.

Il est souhaitable que les bodhisattvas qui prononcent le vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, aient une vision de l'*Existant*, aussi grande que le Mont Sumeru et non une quelconque vision de l'*Inexistant*, fût-elle aussi petite qu'un grain de moutarde. Il leur faut se concentrer sur l'*Existant* (*Bhava*) et pratiquer les bonnes actions, bien qu'ils ne puissent pas encore se détacher des apparences et obtenir le fruit de bouddhité . Mais au moins, ils seront certains de gagner les mérites suffisants pour renaître dans les deux royaumes des divins et des humains. Et s'ils ont l'opportunité de rencontrer des *Kalyāṇamitra*, les mérites acquis seront transcendants

plutôt que mondains. *S'obstiner* dans l'Inexistant (*Śūnya*), réciter sans pratiquer, nous amènera à produire des karmas de vie et de mort, tout comme le commun des mortels. Et si encore, on redit aux autres la vision perverse, comme l'*Ucchedadṛṣṭi*, tel un aveugle qui voudrait guider d'autres aveugles, on sera destiné à renaître dans les trois mauvais royaumes, sans jamais pouvoir les quitter. Ainsi, la vision de l'Existant (*Astiva-nīśrita*) peut encore être guérie, mais l'obsession de l'Inexistant (*Śūnyatā-dṛṣṭi*), elle, est incurable.

Le Dana fait croître les grands mérites,
Le Ksanti fait disparaître toutes les haines ;
Les hommes bons s'éloignent de tous les maux,
L'éloignement des désirs conduit naturellement
vers la délivrance.

« Chapitre 39 du *l'Abhiniskramaṇa-sūtra* »

Etre souvent compatissant et sensible,
Réconcilier les hommes en querelle ;
Permettent nécessairement d'ouvrir toute grande,
La porte de la délivrance.

« Chapitre 7 de *Lalitavistara-sūtra* »

L'homme de bien voit son nom se répandre
partout,
Il est muni de connaissances et de sagesse ;
Ceux qui le voient se sentent heureux,
De plus, ils peuvent en obtenir de grands intérêts.

« Chapitre 4 de 福力太子因緣經 »

Par la grande bienveillance et la grande
compassion,
Il se conforme aux agissements mondains ;
Il connaît à fond tous les dharmas,
Et aussi la Vacuité et l'Impersonnalité.

« Chapitre 9 du
Sūtra de l'Ornementation Fleurie »

Le bonheur, la sagesse, la compassion, l'intelligence, sont à pratiquer sans relâche avant de prétendre atteindre le fruit de bouddhité. Les trois Corps et les quatre Sagesse des bouddhas sont développés à partir de la grande compassion. Bouddha a été le génie de l'endurance durant cinq cents vies, se donnant lui-même pour tous les êtres. Il n'a jamais éprouvé la moindre haine, même quand son corps a été dépecé. Il exerce les tâches de bodhisattva avec la sagesse de la vacuité, en s'appuyant, selon les circonstances, sur l'existence et l'inexistence. Les causes et les effets sont donc en bon ordre.

Un jour, un disciple demanda sérieusement au Maître Chan, Ziyi Shuiyue :

- Après le parinirvâna, vers où Bouddha est-il retourné ?
- Le vrai aboutissement n'a pas de lieu fixé.
- Mais, où peut-il aller ?
- Le fruit mûr tombe avec le grand vent ; les feuilles et les fleurs fanent en automne.
- Et vous, maître ! Où irez-vous après la mort ?
- Si tu veux savoir où j'irai, regarde les saules pleureurs du monde.

La disparition de la vie humaine, telle la chute des fruits mûrs et le flétrissement des fleurs, suit la loi irrésistible de la coproduction

conditionnelle. De même, le corps physique de Bouddha ne put éviter la vieillesse, les maladies et la mort. Le corps physique de Bouddha est mort, mais le *dharmakāya* réside et survit dans tous les dharmas-dhatu ; les fleurs et les plantes, dans la nature, sont des images du pur dharmakāya. Bouddha n'a pas d'apparence d' « aller et venir » ; son message pour le monde – être monastique, pratiquer l'ascétisme, enseigner le Dharma, atteindre le parinirvāna – a pour seul but de libérer les êtres de leurs illusions et de leur montrer leur nature propre, qui est parfaitement égale à celle des bouddhas et qui peut être retrouvée par eux-mêmes.

C'est pour un grand objet unique, que les Bhagavat-bouddha paraissent dans le monde. Et quel est, ô Sariputra, ce grand objet unique, pour lequel les Bhagavat-bouddha paraissent dans le monde ? C'est pour faire découvrir aux êtres la compréhension et la vision de Bouddha, que les Bhagavat-bouddha paraissent dans le monde; c'est pour leur exposer la compréhension et la vision de Bouddha, que les Bhagavat-bouddha paraissent dans le monde; C'est pour leur faire comprendre la compréhension et la vision de Bouddha, que les Bhagavat-bouddha paraissent dans le monde; c'est pour leur permettre de pénétrer dans la voie de la compréhension et la vision de Bouddha, que les Bhagavat-bouddha paraissent dans le monde.

« L'habileté. *Sūtra du Lotus* »

L'apparition des bouddhas dans le monde, est la grande cause et la grande condition au service d'un but unique : Faire découvrir

aux êtres la compréhension et la vision de Bouddha, les leur exposer, les leur expliquer et leur montrer la voie ; faire découvrir aux êtres la compréhension pure et égale qu'ils possèdent déjà sans le savoir, leur montrer le principe de l'égalité entre les bouddhas et eux-mêmes, leur faire comprendre la notion de sans attachement et sans apparence et les guider vers le monde des bouddhas, où la vacuité et l'existence sont en harmonie, où les actes et les théories sont sans entraves, où se trouvent la compréhension et la vision de la Suprême Vérité.

Bouddha apparaît dans le monde pour guider les êtres ; peu importe le moyen utilisé, que ce soit la Vacuité, l'Existence, les dharmas des trois Véhicules ou des dix Terres, car ce ne sont que des moyens subtils pour faciliter la compréhension, afin que tous les êtres puissent en bénéficier. C'est ce qu'il dit : « *Tous les sages et les saints diffèrent par leur pratique du Dharma du Non-agir (Asamṣkrta dharma).* »

Comment les bodhisattvas doivent-ils faire offrande aux Trois Joyaux ? Hommes de bien ! Les offrandes, on ne demande pas aux autres de les faire et on ne les fait pas dans le but de surpasser les autres. On les fait sans regret, sans contrainte, avec respect et avec admiration. Peu importe qu'il s'agisse d'une pièce d'argent ou d'innombrables trésors, d'une fleur ou d'innombrables fleurs, d'une baguette ou d'innombrables baguettes d'encens, d'un poème de louanges ou d'innombrables poèmes, d'une révérence ou d'innombrables révérences, d'une heure ou d'innombrables heures, seul ou avec d'autres personnes... Si l'on peut, de cette

manière, faire offrande aux Bouddha, Dharma et Sangha, en ce moment ou après le parinirvāna, tous ces mérites seront égaux et sans différence.

« *Upāsaka-śīla-sūtra* »

Les mérites de ceux qui, avec respect, font offrande aux Trois Joyaux, soit avec une seule pièce d'argent, une seule baguette d'encens, une fleur, un poème, ou une révérence, sont identiques, même si Bouddha n'est plus de ce monde. Quand Bouddha nous dit de ne pas nous attacher à la forme parfaite des trente-deux marques physiques pour voir le *Tathāgata*, son but est de nous apprendre à ne pas nous fier aveuglément à nos organes de perception, ni aux objets perçus au moment du Dana. Mais il ne s'agit pas non plus, de nous dire de ne pas respecter les Trois Joyaux et de ne pas défendre les bonnes causes, en nous enfermant dans la notion de Vacuité. Nous ne devons pas croire à la vision perverse de l'*Ucchedadr̥ṣṭi* et soutenir que le *Tathāgata* aurait acquis l'*Anuttara-samyak-sambodhi*, sans avoir parfait la forme parfaite du corps formel.

Jadis, vivait un vieux bonze qui avait fait vœu de construire une pagode. En quête d'aumônes, il s'installa au centre de la ville pour lire les sūtras et dicter les noms des bouddhas. Après trois bons mois, personne ne s'était intéressé à lui. Près de lui, un petit garçon qui vendait des galettes, était triste pour le vieux bonze et il en conçut de la compassion. Il pensa : Comme il est à la peine, le vieux bonze ! Je vais lui donner l'argent de mes galettes !

Alors, il offrit tout l'argent qu'il avait gagné ce jour-là, au vieux bonze. Quand les gens sur le marché, apprirent que le petit garçon avait fait cette offrande au vieux bonze, ils se sentirent tout honteux : « Même le petit vendeur de galettes sait qu'il faut faire des aumônes ; serions-nous moins bons que ce petit garçon ? »

Alors, tout le monde se mit à l'imiter et, en un rien de temps, l'argent pour la construction de la pagode fut rassemblé. Le vieux bonze éprouva de la reconnaissance envers le petit garçon et lui dit : « Mon petit, aujourd'hui, tu as reçu de grands mérites. Tu es le bienfaiteur de notre pagode. Si un jour, tu rencontres un quelconque malheur, n'oublie pas de venir me trouver ! »

Comme le petit garçon avait donné tout l'argent qu'il avait, son patron le chassa. Et comme il ne put trouver un autre travail, il vécut de vagabondage et finit par devenir mendiant. Non seulement, il ne pouvait manger à sa faim, mais il contracta la lèpre, qui le rendit aveugle. Au moment où il ne savait plus où aller, il se souvint des paroles du vieux bonze et se dirigea vers la pagode.

Entre temps, le vieux bonze avait, grâce à la pratique, acquis des pouvoirs surnaturels et il savait que le petit garçon allait venir à la pagode. Ce soir-là, il rassembla ses disciples et leur dit : « Demain, le grand bienfaiteur de notre pagode va venir, vous devez vous mettre devant la porte pour l'accueillir et le traiter avec tous les égards ! »

Le lendemain, tout le personnel de la pagode se mit en garde, mais, le soir venu, personne n'avait vu aucun grand bienfaiteur. Le vieux bonze appela le responsable de la réception, ce dernier répondit d'un air embarrassé :

- Aucun grand bienfaiteur ne nous a rendu visite aujourd'hui !

- Personne n'est venu aujourd'hui ?

- Non, personne ! Seulement... seulement un petit mendiant aveugle. Il voulait entrer, mais comme j'avais peur de manquer la grande réception, je l'ai renvoyé en lui donnant quelques biscuits.

- Va vite le chercher ! Ce petit garçon est le grand bienfaiteur de notre pagode ! s'écria le vieux bonze.

Le bonze responsable de la réception resta bouche-bée mais, comme il n'osait pas désobéir aux ordres de l'abbé, il courut à la recherche du petit garçon. A quelque chose malheur est bon : ce dernier était aveugle et ne marchait pas vite, le bonze le retrouva rapidement. Il le ramena donc à la pagode et lui procura un hébergement décent.

Malheureusement, une nuit, le petit aveugle se leva pour aller aux toilettes et, accidentellement, il tomba dans la fosse et y mourut. Quand la nouvelle en fut divulguée, beaucoup de gens s'indignèrent : « Vous voyez ! Qui dit que les bonnes causes donnent de bons effets ? Ce petit garçon vendait des galettes sur le marché, il menait une vie sobre mais calme. C'est depuis qu'il a fait ce don qu'il a supporté tous ces mauvais sorts : d'abord, il s'est fait mettre à la porte, ensuite, il est devenu mendiant, puis aveugle. Finalement, il a pu être hébergé dans la pagode et voilà, qu'il se noie dans la fosse. Qui dit que les bonnes causes donnent de bons effets ? »

La rumeur enfla et, finalement, elle arriva aux oreilles du vieux bonze. Alors, il rassembla tous les habitants du village pour leur expliquer l'intégralité des causes et effets de ce Gong'an. Il leur dit :

« Selon les rétributions karmiques de ce petit garçon, il devait souffrir durant trois vies. Dans la première, il devait subir la pauvreté et contracter la lèpre ; dans la seconde, il devait naître aveugle ; dans la troisième, il devait mourir noyé dans la fosse. Cependant, grâce à une pensée compatissante, il a acquis de grands mérites ; c'est pourquoi, il a pu rassembler les rétributions karmiques des trois époques de vie en une seule. Maintenant, il est au paradis ! La causalité ne fait jamais d'erreur ! Comment prétendre la mesurer avec les yeux et l'esprit mondains ? La causalité

est manifeste ! Qui oserait dire qu'il n'y a pas de rétribution karmique ? »

Le petit vendeur de galettes a fait acte de Dana et c'est une pensée compatissante qui lui a permis de régler trois périodes de rétributions karmiques. Quand nous étudions le *Sūtra du Diamant*, nous devons assimiler les paroles de Bouddha, ne négliger ni la théorie, ni la pratique, bien harmoniser le *Śūnya* (*vide*) et le *Bhava* (*existence*), ne pas nous laisser tromper par les apparences mondaines, sans pour autant avoir l'idée de les rejeter. Il faut être aussi calme que l'eau d'un lac profond, aussi discret que les oiseaux et les nuages dans le ciel immense...

II. Prendre la résolution du cœur Bodhi et s'éloigner de l'Ucchedaṛṣṭi

Quand Bouddha nous a dit de « ne pas penser de la sorte », il voulait nous recommander de ne pas avoir la vision de l'*Ucchedaṛṣṭi* et surtout de ne pas commenter et propager l'*Ucchedaṛṣṭi*. Dans ce chapitre, Bouddha répète trois fois cette recommandation, pour bien préciser que la Vacuité du *Tathāgata* n'est pas du tout le même « vide » que celui des hérétiques, qui consiste à « supprimer le plein pour avoir le vide », ni le « vide » et pas davantage celui vers lequel penchent les *dviyāna*. Dans cette doctrine juste du *Tathāgata*, l'Existence ne réside pas dans l'existence, c'est ce qui est appelé « la merveilleuse existence » ; la Vacuité ne stagne pas dans le vide, c'est ce qui est appelé « le vrai vide ». Cette doctrine transcende les notions de *Śūnya/Bhava*, *Ucchedaṛṣṭi/nityaṛṣṭi* et représente la nature dharmique de l'Ultime Vérité de la Voie du Milieu. Ainsi, celui qui émet le vœu de l'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, a un regard qui ne s'attache pas à la Forme, un cœur qui ne s'attache pas

aux six perceptions et, avec ce cœur libre d'attache, il pratique les six *paramita* et les quatre *samgraha*, il promet le bouddhisme et en fait bénéficier les êtres sensibles.

Tous les sages le disent : les phénomènes ressemblent à des rêves. C'est pourquoi, les pensées illusives sont, en fait, originellement calmes et le monde des perceptions, originellement vide. Le cœur, vide et silencieux, n'est pas masqué par l'intelligence : il est notre vraie nature. Illusion ou illumination : le cœur sait faire la différence. Il n'est pas un produit conditionné : C'est la porte de toutes les merveilles ! Depuis toujours, nous sommes égarés par l'ignorance, nous nous obstinons à croire que le corps et l'esprit représentent le « Moi » et nous nous nourrissons de pulsions d'avidité ou de colère... Si nous pouvons rencontrer de bons amis qui nous ouvriront l'esprit, pour nous faire connaître la notion de vacuité et de tranquillité, si nous comprenons qu'il n'existe ni pensée, ni forme, ni apparence du moi ou de l'autre, si nous réalisons que toutes les apparences sont inexistantes... Alors, ces pulsions n'apparaîtront pas car, dès leur apparition, nous serons sur nos gardes et leur interdirons de se développer. C'est là le côté merveilleux de la pratique et c'est pourquoi, bien qu'il en existe des milliers, la non-pensée est la pratique essentielle. Savoir acquérir cette compréhension, nous permettra d'être désintéressés des amours et des haines ; sagesse et

compassion se développeront en nous, les mauvais karmas ne seront pas engendrés et les mérites s'accroîtront. En comprenant que tous les phénomènes sont illusoire, nous approfondirons la pratique, sans même pratiquer. Et quand toutes les afflictions seront éteintes, il n'y aura plus de vie ou de mort : La parfaite tranquillité paraîtra devant nos yeux Les applications en sont illimitées, on les appelle « Bouddha ».

« Chapitre 2 du 禪源諸詮集都序 »

Comprendre que toutes les apparences ne sont qu'illusions et alors, le cœur ne pense plus à rien. Dès lors, les amours et les haines s'atténuent, la sagesse et la compassion s'éclaircissent et on ne crée plus de mauvais karmas. Par la pratique de la non-pratique, on assèche la rivière des afflictions, on traverse sans crainte la houle de la vie et de la mort et l'on parfait les œuvres des bouddhas. Et par la tranquillité inébranlable, on obtient des pouvoirs surnaturels, aux applications illimitées.

Ajita ! Si les hommes et les femmes de bien m'entendent quand je dis que la vie est très longue, qu'ils le croient et l'assimilent profondément, c'est parce qu'ils voient souvent Bouddha donner lecture du Dharma, aux bodhisattvas et sravakas, sur le Mont Gr̥dhrakūṭa. Et ils voient aussi en ce monde Saha, une terre de cristal, étendue et plate... S'il existe des gens qui peuvent percevoir de la sorte, on peut dire qu'ils croient et comprennent profondément le lakshana. Après le

parinirvāna du Tathāgata, ceux qui entendent les sūtras, non seulement, ne les diffament pas mais, de plus, en retirent du plaisir. On peut dire qu'ils croient et comprennent profondément le lakshana et, de plus, s'ils les lisent, les récitent et les appliquent, ils deviendront des Murdhaja-tathāgata. Ajita ! Ces hommes et ces femmes de bien ne seront pas tenus de bâtir pour moi, des stupas et des pagodes, ni de faire des offrandes pour entretenir le Sangha. Et pourquoi ? Parce que ces hommes et ces femmes de bien, bâtissent déjà par eux-mêmes ces stupas et ces pagodes, parce que, par eux-mêmes, ils font déjà des offrandes au Sangha... C'est pourquoi je dis, qu'après le parinirvāna du Tathāgata, ceux qui lisent les sūtras, les récitent, les expliquent aux autres, les appliquent pour eux-mêmes et apprennent aux autres à les appliquer... Ceux-là n'ont pas besoin de bâtir des stupas et des pagodes ou de faire des offrandes au Sangha. De plus, ceux qui étudient et appliquent ce sūtra, pratiquent du même coup, le Dana, le Sila, le Ksanti, le Virya, le Dhyāna ...Leurs mérites sont suprêmes et sans limites ! Comme le néant englobe les dix directions, les mérites de ces personnes, sont immenses et illimités et ainsi, jusqu'à l'obtention de la sagesse de Bouddha (sarvathā-jñāna).

« Chapitre 5 du *Sūtra du Lotus* »

Si quelqu'un étudie et applique les sūtras, s'il pratique en même temps le Dana, le Sila, le Ksanti, le Virya, le Dhyāna ... ses mérites

seront à la mesure du néant : immenses et illimités. Ecouter, lire, réciter, appliquer réellement les sūtras, c'est comprendre les merveilleuses théories du non-attachement aux apparences et, par la force de la contemplation, éteindre les envies illusoirs. Ensuite, après avoir apaisé le cœur en se détachant des apparences, il faut se servir de cette essence pure, pour acquérir bonheur et sagesse, exercer les six paramita des bodhisattvas et rendre majestueuses les terres des bouddhas. « Ne pas s'attacher aux apparences », peut guérir les mauvaises habitudes des êtres qui croient que tout existe réellement. Ne pas penser au fait de « Ne pas s'attacher aux apparences », c'est éviter aux êtres, de tomber dans le fossé de l'*Ucchedaṛṣṭi*.

Un jour, une marchande de poissons rendit visite à une amie fleuriste. Elle revenait du marché avec, à la main, son panier vide. Pour la nuit, l'amie la logea dans la serre, mais à cause du parfum des fleurs, elle ne put s'endormir. Alors, son amie lui demanda :

- Pourquoi ne peux-tu pas t'endormir ?

- Je ne sais pas... C'est peut-être à cause du parfum des fleurs...

Voudrais-tu m'apporter mon panier à poisson ? Ca m'aidera peut-être à m'endormir.

L'amie posa le panier à côté d'elle et, en sentant l'odeur fétide de poisson, elle s'endormit immédiatement, jusqu'au matin.

Les habitudes des êtres, sont comme la marchande de poissons du conte : Elle vivait jour et nuit dans l'odeur rance du poisson et le parfum des fleurs l'empêchait de dormir. C'est pourquoi, Bouddha dit : *« Si j'énumère tous les mérites acquis à l'ère de la fin du dharma, par les hommes et les femmes de bien qui pratiqueront ce sūtra, certains humains en seront affolés et, comme des renards, n'y croiront pas »*. Les êtres ont des habitudes bien ancrées, ils s'attachent

fortement à l'existence. Pour guider les êtres et les aider à pénétrer dans la compréhension et le savoir des bouddhas, Bouddha utilise des moyens subtils pour éliminer leurs pensées illusoire. Quand Bouddha parle de *Bhava* ou de *Śūnya*, son but est de nous sortir du lieu où se rassemblent ces afflictions qui nous empêchent de vivre dans l'insouciance.

Quitter sa famille pour se faire bonze, c'est quitter l'avarice, l'avidité, la colère, la violence, renoncer à se repaître de la chair des êtres vivants, oublier le vol, les conduites perverses, la recherche de ses intérêts au détriment des autres, le mensonge, la jalousie, la haine, la rancune, les querelles, les outrages, la vanité, l'ingratitude filiale, l'impudence et l'effronterie, la trahison, l'arrogance, la calomnie, la déraison, l'irrespect, les six perceptions, tous les formes d'orgueil (*Māna*, *Atma-māna*, *Mithyā-māna*, *Ati-māna*, *Manati-māna*, *Adhi-māna*, *Una-māna*, etc.), les trois mondes et toutes les afflictions mondaines.

« Chapitre 2 du *Propos de Shanhui Dashi* »

Bouddha se sert du suprême dharma *Prajñā*, pour nous inciter à quitter tout ce qui représente le désir, les apparences et tous les attachements et obstinations ; il veut que nous saisissions l'Ultime vérité de l'égalité et de la non-différence. Dès lors, nous pourrions nous respecter nous-mêmes, respecter tous les êtres, purifier les fausses apparences des cinq skandhas et les six perceptions souillées...Alors, nous pourrions comprendre plus profondément le sens et l'intérêt du *Prajñā*, laisser reposer notre cœur et notre

esprit, ne plus nous laisser mener par les cinq désirs, comme des aveugles et des sourds.

Jadis, vivait un milliardaire qui, pour agrandir sa fortune, faisait travailler ses employés du matin au soir, sans leur laisser un seul moment de repos.

Il avait un vieux serviteur qui se fatiguait tellement le jour, que, tous les soirs, dès qu'il rentrait chez lui, il tombait endormi comme une masse. Mais, toutes les nuits, il rêvait qu'il était roi et vivait somptueusement dans un palais où il avait tout ce qu'il voulait et où personne n'osait le contredire. Et quand il se réveillait le matin, il reprenait sa dure vie de serviteur. Voyant sa peine, quelqu'un voulut le consoler mais le vieil homme répondit : « La vie ne dure pas plus de cent ans et le jour et la nuit en occupent chacun la moitié. Le jour, je suis un serviteur et il est vrai que c'est pénible, mais la nuit, je suis roi et je jouis d'incomparables plaisirs. De quoi pourrais-je me plaindre ? »

De son côté, le milliardaire, lui, passait son temps à diriger ses affaires. La nuit, il dormait toujours dans un état presque comateux et il rêvait toujours qu'il était un esclave qui travaillait sans arrêt et qui, de plus, ne cessait de recevoir les insultes et les coups de son maître. C'est pourquoi il se sentait malheureux et alla, un jour, demander conseil à un ami. Ce dernier lui dit : « Ta notoriété te permet de jouir du respect des autres et ta fortune est si grande que tu pourrais en profiter durant plusieurs vies. Le jour, tu es le maître, la nuit, tu es l'esclave, la souffrance et la joie se succèdent à tour de rôle, c'est ça la justice ! Dans la vie, que ce soit en rêve ou dans la réalité, comment pourrait-on avoir uniquement des satisfactions ? »

Moitié « maître », moitié « serviteur », le milliardaire prenait toutes ses précautions et maltraitait les serviteurs, dans le seul but

d'accumuler des fortunes. Mais les causes et les effets se suivent perpétuellement. Il en est de même dans notre vie quotidienne : nous passons notre vie à réfléchir, à calculer et nous lâchons la bride à nos sens et à nos perceptions pour satisfaire nos cinq désirs ; mais, quand le plaisir s'en vient, la souffrance le suit. Quand nous accueillons les fées des mérites, les sorcières maléfiques leur succèdent. Dans la vie mondaine, tout est moitié/moitié ; ne pas s'obstiner sur une seule moitié mais unir l'ensemble, sont les seuls moyens qui nous permettront de lever les fausses apparences et de percevoir l'ultime vérité de la vie.

Maître Husheng Jujing avait acquis l'illumination chez Maître Nantang. Un jour, en donnant lecture de Dharma, il dit :

« Les pratiquants de Chan doivent comprendre ce point crucial dont parle Maître Nantang : « *La première phrase et la dernière phrase* », si vous pouvez les assimiler, vous aurez réglé toutes les affaires de la vie ! Mais si vous n'y arrivez pas, je vais vous donner encore dix autres procédés de Maître Nantang, pour faciliter votre illumination :

1. Il faut croire à la règle du « ne pas transmettre en dehors de son école ».
2. Il faut être conscient de cette règle de confidentialité.
3. Il faut comprendre que « le dharma enseigné par le monde insensible » et « le dharma enseigné par le monde sensible », ne sont pas différents.
4. Il faut percevoir la nature propre comme on contemple l'objet que l'on a en main.
5. Il faut se munir de cet œil de Dharma pénétrant qui sait faire le bon choix.

6. Il faut savoir réaliser de grandes tâches avec de petits moyens.
7. Il faut être simultanément lettré et militaire, avoir simultanément « la tête et les jambes ».
8. Il faut exterminer la perversité pour faire apparaître la loyauté.
9. Il faut savoir profiter pleinement des circonstances favorables.
10. Il faut savoir côtoyer les espèces qui nous sont étrangères.

Ceux qui comprennent ces dix procédés peuvent être nommés « patriarches » et recevront le respect de tout le monde. Dans le cas contraire, le Yema ne les lâchera pas. »

Passer des années à battre la campagne, sans savoir que la nature propre est comme l'objet que nous avons en main et qu'elle ne nous a jamais quittés, nous emprisonne dans les souillures mondaines qui empêchent notre œil de dharma de s'ouvrir ; nous sommes comme des aveugles et des sourds, qui ne distinguent pas le bien du mal ; comment alors, voir toutes les merveilles scintillantes de la salle du trésor ?

Il y a une phrase célèbre dans l'Ecole Chan : « Tu n'as pas de béquilles ? Je te donne des béquilles ; tu les possèdes déjà ? Alors, je te les enlève ». Bouddha te dit de te détacher de toutes les apparences pour faire apparaître la théorie de la Vacuité parfaite ; quand la Vacuité t'est apparue, il te reprend cet état de vacuité. Quand les yeux ne poursuivent plus les formes, tout ce qu'on voit est magnifique ! Quand les oreilles ne cherchent plus les sons, tout ce qu'on entend est mélodieux !

**Ne pas être intéressé, ne pas convoiter.
Les mérites du non-attachement
sont remarquables**

Texte original

« Subhuti ! Certains bodhisattvas pratiquent le Dana avec les sept joyaux des mondes, en nombre équivalant à la quantité de grains de sable du Gange. Si d'autres bodhisattvas comprennent que tous les dharmas sont impersonnels et que, pour cela, ils acquièrent la *Patience de dharma de non-vie (anutpattika-dharma-ksānti)*, le mérite qu'ils en retirent dépasse largement celui des premiers. Et pourquoi ? Subhuti ! C'est parce que ces bodhisattvas-là ne s'intéressent pas aux mérites. »

Subhuti demande à Bouddha : « *Bhagavat* ! Que veut dire : Ces bodhisattvas ne s'intéressent pas aux mérites ? »

« Subhuti ! Ces bodhisattvas acquièrent les mérites sans les avoir convoités. C'est pourquoi on dit qu'ils ne s'intéressent pas aux mérites. »

Commentaire

Dans les chapitres précédents, il est dit que : *Si le bodhisattva comprend parfaitement la loi de l'Impersonnalité, le Tathāgata le nommera « Vrai bodhisattva »* (chap. 17) et aussi : *Quand le Tathāgata parle de « moi », ce n'est pas parce qu'il y a un « moi », c'est seulement, les hommes du commun qui croient qu'il y a un « moi »* (chap. 25). Ces lois du *moi* et de l'Impersonnalité sont très difficiles à comprendre ; c'est pourquoi, ici, on se sert du Dana des bodhisattvas pour démontrer la théorie du Prajñā.

Dans ce chapitre, la comparaison des mérites ne se fait plus avec les Dana pratiqués par les hommes du commun, mais avec ceux pratiqués par des bodhisattvas de niveaux différents. Dès que les bodhisattvas comprennent que tous les phénomènes sont impersonnels, ils acquièrent l'*anutpattika-dharma-kṣānti*, par la confirmation intérieure de cet attachement au « cœur sans attache ». Ils font prospérer les œuvres bouddhiques, libèrent les êtres de leurs afflictions sans s'attacher aux *êtres* et atteignent le fruit de bouddhité sans s'attacher au *moi*.

- I. Ne pas s'attacher au moi ni au dharma, pour acquérir l'*anutpattika-dharma-kṣānti*
- II. Les bodhisattvas n'attendent aucun mérite en récompense de leurs actes

Les vingt-six premiers chapitres du *Sūtra du Diamant*, sont tous consacrés à l'étude de la théorie de la « Vraie Vacuité ». Celui qui émet le vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi*, doit comprendre que, les purs, les purs, les saints ou les communs, mondains ou transcendants, ainsi que les cinq *skandhas*, les six organes de

perception, les douze *āyatana*, les dix-huit *dhātavaḥ*... tous ces phénomènes sont d'essence vide et qu'il n'existe aucun « vrai moi ». Si le bodhisattva saisit que le sens de « la vacuité ne réside pas dans « le vide » et que « le moi » doit se conformer à la loi du « non-moi », dans les deux cas, il aura réellement démontré la vacuité de l'obstination du moi, ainsi que celle de l'obstination du Dharma et acquis la sagesse du non attachement.

I. Ne pas s'attacher au moi, ni au dharma, pour acquérir l'anutpattika-dharma-kṣānti

Les bodhisattvas qui pratiquent le Dana avec les sept joyaux des mondes, en nombre équivalant à celui des grains de sable du Gange, nourrissent encore dans leur cœur, un attachement. Les mérites qu'ils acquièrent ne sont donc jamais comparables à ceux des bodhisattvas de l'anutpattika-dharma-kṣānti. Car ces derniers ont acquis la sagesse du non attachement, ils comprennent que tous les phénomènes sont dépourvus du Moi. Leur cœur du non-agir englobe les trois mille univers, ils parcourent le monde librement et sans souci, pour promouvoir les mérites des Trois Joyaux, sans aucune stagnation ou limitation.

Kalyāṇamitra ! Le Néant peut englober tous les phénomènes du monde : le Soleil, la Lune, les étoiles, les montagnes, les fleuves, les sources, les torrents encaissés, les forêts, les plantations, les méchants, les gentils, les mauvais dharmas, les bons dharmas, le paradis, l'enfer... Tous les océans, de même que tous les monts Sumeru, trouvent place dans le Néant. La nature de l'homme est,

elle aussi, comme le Néant. Kalyāṇamitra ! La nature propre peut englober tous les phénomènes, c'est pourquoi elle est immense. Si, face à tous les hommes, bons ou méchants, on peut ne pas les favoriser, ni les délaisser, ni être influencé par eux, le cœur sera comme le Néant, c'est pourquoi, on l'appelle Maha.

Kalyāṇamitra ! Les ignorants ne font que parler, les sages, eux, agissent. Il y en a d'autres, qui passent leur temps dans l'immobilité de la méditation, sans la moindre pensée et ils se disent « grands ». Ces gens-là, il ne faut pas s'en approcher, car leur vision est perverse.

« Le Prajñā –
Sūtra de l'Estrade du Sixième Patriarche »

Nous appelons les bodhisattvas « *Bodhisattva-maha-sattva* », *maha* voulant dire « Grand » en sanskrit. Face à tous les hommes, bons ou mauvais, ils ne les favorisent pas, ils ne les délaisent pas, ni ne se laissent influencer par eux, car ils n'éprouvent ni amour, ni haine. Comme il est dit dans le texte : « *les bodhisattvas comprennent que tous les dharmas sont impersonnels et, pour cela, ils acquièrent la Patience de dharma de non-vie (anutpattika-dharma-kśānti)* ».

Dans ce chapitre, il est question de la comparaison entre les mérites acquis par les bodhisattvas pratiquant le Dana avec les bijoux et ceux qui ont acquis l'*anutpattika-dharma-kśānti*. Les deux sont des bodhisattvas ; néanmoins, ceux qui pratiquent le Dana avec les bijoux sont encore restés au niveau des hommes du commun, leur compréhension se limite à l'interprétation des

paroles et des écrits, ils ne comprennent pas encore vraiment la vacuité de tous les phénomènes. C'est pourquoi, quand ils pratiquent le Dana, ils restent encore attachés à leurs habitudes mondaines ; dès lors, les mérites qu'ils en retirent, restent imparfaits.

Dans le chapitre 14, il est dit : « *Quand jadis, mon corps a été dépecé par Kalingarāja, je n'étais pas, à l'époque, obnubilé par l'apparence du moi, de l'autre, des êtres, et du temps, car, dans ce cas, mon cœur se serait rempli de haine... Je me souvenais des cinq cents vies où je pratiquais le Ksanti-paramita ... Pour faire bénéficier tous les êtres, les bodhisattvas doivent ainsi pratiquer le Dana* ». Dans ce chapitre, il est montré que Bouddha a compris la merveilleuse doctrine de la Vacuité ; c'est ainsi qu'il s'est détaché des quatre apparences pour remplir les tâches apportant bénéfice aux êtres.

Les hommes pensent que le « moi (Ātma) » est le nirvana et que l'achèvement et l'illumination sont les réussites. Par exemple, il y a des gens qui traitent les traîtres comme leurs enfants : Leur fortune finira par périlcliter. Et pourquoi ? Ceux qui aiment le moi, aiment aussi le nirvana, mais ils occultent le désir d'aimer et croient que c'est l'apparence du nirvana. Ceux qui détestent le moi, détestent aussi la vie et la mort, car ils ne comprennent pas que l'amour est la vraie racine de la vie et la mort. Détester particulièrement la vie et la mort, est une non-délivrance.

« *Le Sūtra de l'Eveil parfait* »

Avec le *moi* (*Ātma*), apparaît l'*Ātma-dr̥ṣṭi* (Croire qu'il existe un *moi*), puis, l'*Ātma-sneha* (Ce que j'aime) ; alors, sur le chemin de la pratique de la voie du bodhisattva, c'est comme si nos mains et nos pieds étaient enduits de colle, ce qui nous interdirait toute progression. C'est pourquoi, dans le *Sūtra du Diamant*, Bouddha ne cesse de nous redire l'importance de l'ultime vérité du « Sans-moi » et du « Sans-dharma ». En pratiquant les six *paramita*, les bodhisattvas qui ne comprennent pas encore la théorie du « Sans attaches », sont comme ceux, dont il est dit dans ce chapitre, qu'ils pratiquent le Dana avec des bijoux et ne peuvent acquérir l'*anupattika-dharma-kṣānti*.

Il existe trois sortes de patience (*Kṣānti*). La première s'appelle la « patience de la vie », ou la « patience des êtres » : Elle consiste à pouvoir endurer le mépris et les offenses des autres. Dans le chapitre 16, Bouddha mentionne que les pratiquants de ce sūtra, s'ils endurent le mépris des autres, peuvent, par ce moyen, éliminer les karmas défavorables qui devaient les conduire vers les mauvais royaumes. Ainsi, quand nous commençons à émettre le vœu du bodhicitta, il faut considérer la « patience de la vie » comme une leçon de pratique. Face au mépris manifesté par les autres, il faut s'interdire de répondre et persuader son cœur d'endurer en silence. Il faut remercier ces gens qui font disparaître nos mauvais karmas, nous permettant ainsi de rejoindre le chemin des saints et d'atteindre le fruit de bouddhété.

La seconde est la « patience des dharmas », qui consiste à ne pas laisser apparaître la pensée de vouloir faire la différence, face à toutes les circonstances extérieures : le froid, le chaud, la faim, la soif ou toute autre circonstance contrariante.

La troisième est la « patience des dharmas de non-vie », c'est l'*anupattika-dharma-kṣānti* dont on parle dans ce chapitre. Il faut

savoir que tous les dharmas, tous les phénomènes, sont des produits conditionnés, que leur essence est vide et qu'il n'existe pas de vie et de mort. Dès lors, peu importent les conditions extérieures de la nature ou les états d'âme des hommes, puisqu'il n'existe pas de réelle apparence de *moi* et de *dharmas*. En comprenant la sagesse de l'*anutpattika-dharma-kṣānti*, on pourra supporter toutes les circonstances, sans concevoir aucune différence ou illusion. En se servant de la sagesse de l'*anutpattika-dharma-kṣānti*, la force de concentration de la patience se développe. Grâce à ces deux ailes de sagesse et concentration, le bodhisattva évolue avec insouciance en toute circonstance.

A l'époque de Bouddha, vivait un jeune bhikṣu, qui était très malheureux car il ne parvenait pas à contrôler le désir que lui inspirait le sexe opposé. Chaque fois qu'il méditait, diverses pensées illusoirement apparaissaient et l'empêchaient de se concentrer. Un jour, il réfléchit et se dit : Si je ne peux me débarrasser des afflictions causées par le désir, il finira par détruire mon ascèse. Pour garder la pureté de mon austérité, pour arrêter ma souffrance, je vais m'émasculer ; ainsi je ne connaîtrai plus les pulsions du désir sexuel.

Alors, ce jeune bhikṣu, enfermé dans son logement, se prépara à se castrer. A ce moment-là, Bouddha apparut pour l'en empêcher et lui dit :

« Ne commets pas cet acte stupide ! La source du bien et du mal est dans notre cœur et non à l'extérieur. Si tu veux éliminer ton désir sexuel, tu dois te servir de la contemplation de l'impureté (*A-śubhā-smṛti*) comme base de tes réflexions. Dès que survient la souffrance, cherche ses causes, élimine-les, puis pratique, en suivant les voies justes. Tu finiras par comprendre la *duḥkhanirodhāryasatya* (l'élimination de la souffrance) et atteindre le *nirvana* insouciant. Tu n'éteins pas les idées qui bouillonnent dans ton intérieur et tu

cherches des solutions à l'extérieur ! Ce n'est pas là, le moyen fondamental pour éliminer les afflictions. »

Bouddha veut que les pratiquants puissent obtenir l'*anutpattika-dharma-kṣānti*. Que ce soit avec les dharmas mondains des cinq skandhas ou les bons dharmas transcendants, il faut pratiquer la contemplation intérieure, voir la *vacuité du moi* et la *vacuité du dharma*, apprendre le *non-agir*, comprendre la provenance des désirs et des souffrances et savoir que tous les phénomènes sont des produits conditionnés. Dès lors, le cœur égaré se calmera, s'éteindra et ne sera plus conditionné par les circonstances illusoire de l'extérieur.

Comme le disait Pangyun Jushi :

Fais comme Bouddha et considère tout comme
un songe,
Il n'est pas nécessaire de parler de l'enfer,
Et même le paradis peut être dépassé ;
Les six perceptions sont nos servantes.
Le cœur ne s'attache nulle part,
Nulle part, la poussière ne peut se déposer ;
Les cinq chemins sont dépourvus d'homme,
Le Sans pensée est la joie suprême.
C'est dans le vide qu'on voit les nuages flottants,
Et les êtres les prennent pour des ponts.
Pour devenir rapidement Bouddha,
Il suffit d'apprendre l'*anutpattika-dharma-kṣānti*,
On s'épargne ainsi, bien des efforts,
Et les afflictions se dissipent instantanément.
Les portes de la salle aux trésors s'ouvrent toutes
grandes,

La sagesse est inépuisable et illimitée,
 Les paramita y sont amplement performants,
 Sans pensée, on n'est pas avare.
 Mais nombreux sont les hommes
 Si ignorants, qu'ils ne veulent pas croire.

« Sans pensée » (*a-citta*) est la joie suprême, « Sans moi » (*anātman*) permet la réussite de la quête bouddhique, « Sans attache » (*aniketa*) rend majestueuse la Terre des bouddhas, « Sans vie » (*anutpattika*) apporte d'extraordinaires mérites. Le *Sūtra du Diamant* utilise la *vacuité* comme une racine qui fait pousser les branches et les fleurs des cinq *pāramitā* et qui fait mûrir des fruits Bodhi. Le *prajñā* est l'œil des cinq *pāramitā* ; il nous permet de voir nos trésors, de respecter notre âme, de nous repentir de nos actes antérieurs et de prendre courageusement la résolution de nous en corriger et d'être inébranlables, face à toutes les conditions extérieures.

Il est dit dans le *Mahā-prajñā-pāramitā-sūtra* :

Les bodhisattva-mahā-sattva ne s'attachent à aucun phénomène, c'est pourquoi, ils peuvent passer de cette rive à l'autre rive. Ceux qui s'attachent au moindre phénomène, ne peuvent pas passer de cette rive à l'autre.

Le maître Chan, Dayu Liangkuan, mourut le 06 janvier 563. Au moment de rendre l'âme, il dit : « Mourir est comme dormir. L'instant où la mort survient est le plus beau de la vie ! Il ne faut s'attacher, ni au passé, ni au présent, ni au futur. Il faut savoir apprécier la tranquillité de la mort sans pensée, car c'est là le chemin

qui mène au royaume des bouddhas ». Il laissa un poème, qui dit :

Le printemps pointe au bout des branches,
Le coucou chante au fond de la montagne ;
Le vent emporte les feuilles jaunies,
Sans laisser d'ombres ni de traces.

Quand la mort arrive, ce n'est pas uniquement le corps qui meurt, mais aussi toutes les pensées qui s'éteignent. Quand la richesse et les honneurs disparaissent, quand l'amour disparaît, quand la notoriété disparaît, quand les pouvoirs disparaissent, quand le vent du karma nous emporte, quand nous ne trouvons plus le moindre point d'appui... Pouvons-nous retrouver un monde intérieur sans ombres et sans traces, un mode intérieur garni de paysages printaniers ?

II. Les bodhisattvas n'attendent aucun mérite en récompense de leurs actes

Bouddha le dit à Subhuti : C'est parce que les bodhisattvas qui ont acquis l'*anutpattika-dharma-kṣānti*, ne s'intéressent pas aux mérites de leurs actes, que les mérites qu'ils perçoivent dépassent largement ceux perçus par les bodhisattvas qui pratiquent le Dana avec les bijoux. Dans le chapitre précédent, Bouddha nous a dit que ceux qui émettent le vœu d'*Anuttara-samyak-saṃbodhi* n'approuvent pas l'*Ucchedaḍṣṭi* et, dans ce chapitre, il ajoute que les bodhisattvas ne s'intéressent pas aux mérites de leurs actes. Pourquoi ? : C'est parce que Bouddha veut éliminer les doutes qui subsistent dans l'esprit de Subhuti et des êtres du futur, qu'il approfondit le

sens du « Ne pas s'intéresser aux mérites ». « Ne pas s'intéresser », c'est ne pas être avide ; car l'avidité rend le dharma imparfait. Si la cause est imparfaite, l'effet le sera également. Alors, même si l'on peut acquérir les trente-deux marques physiques, on ne pourra être que le *Cakra-varti-rājan* du monde humain et non un bouddha. Ne pas s'intéresser, ne veut pas dire nier les applications des marques et caractéristiques physiques, mais signifie ne pas convoiter et accepter sans se montrer intéressé.

Dans le chapitre 26, quand il est dit « *Ne pas contempler le Tathāgata par les trente-deux marques physiques* », c'est pour montrer que la merveilleuse existence n'existe pas, ce qui élimine le *Nityadr̥ṣṭi*. Dans le chapitre 27, quand il est dit « *Ne pense pas ainsi : « C'est parce qu'il ne s'attache pas à la forme parfaite des ses marques physiques que le Tathāgata a acquis l'Anuttara-samyak-saṃbodhi* », c'est pour montrer que la vraie vacuité n'est pas vide, ce qui permet de rejeter l'*Ucchedadr̥ṣṭi*. Ainsi, dans ce chapitre 28, le *Nityadr̥ṣṭi* et l'*Ucchedadr̥ṣṭi* sont rejetés, les bodhisattvas-pratiquants acquièrent l'*anutpattika-dharma-kṣānti*, car ils ne convoitent pas les mérites de leurs actes. Ce cœur non avide crée des causes pures et donne des effets purs et les trente-deux marques ainsi obtenues ornent le dharmakāya. On les appelle « bouddhas ».

S'adressant aux hommes éminents en savoir et en vertu, Bouddha leur dit : « Il existe quatre méthodes pour atteindre rapidement l'insurpassable vraie voie ! La première s'appelle « Comprendre la vacuité » et c'est apprendre à ne rien désirer. La deuxième s'appelle « Sans penser » et c'est apprendre à ne rien attendre. La troisième s'appelle « Sans souhait » et c'est ne pas admirer les autres

ni s'efforcer de les imiter. La quatrième s'appelle
« Toujours réaliser les mêmes actes du triyāna,
sans penser au passé, ni au présent, ni au futur. »

Et Bouddha dit le poème suivant :

Comprendre la vacuité et l'on n'aura plus de
désir,
Sans penser et l'on n'aura pas de pensées
illusoires,
Ne pas admirer ce qui est né de nos souhaits,
Et, durant toutes les vies, suivre toujours les
agissements des triyāna.

Aux hommes éminents en savoir et en vertu,
Bouddha dit : « Il existe quatre certitudes pour
atteindre rapidement la voie de Bouddha ! La
première est que tout est originellement pur ; la
deuxième est que tous les objets de l'univers sont
des illusions ; la troisième est que le déroulement
de la vie et de la mort est dû aux affinités mu-
tuelles ; la quatrième est que l'agissement de ces
affinités mutuelles est, lui aussi, invisible. »

Et Bouddha récita le poème suivant :

Tout est originellement pur,
Tous les objets de l'univers sont des illusions ;
La vie et la mort viennent des affinités mutuelles,
Leur agissement est aussi originellement
invisible.

Aux hommes éminents en savoir et en vertu, Bouddha dit : « Il existe six méthodes pour atteindre rapidement l'Eveil ! La première est que le corps exerce des actions bienveillantes et ne contracte ni rancune, ni inimitié ; la deuxième est que la bouche émette des paroles aimables et pleines de sagesse ; la troisième est que le cœur soit nourri de bonté et de compassion envers tout le monde ; la quatrième est de suivre les préceptes et ne pas laisser apparaître les pensées malsaines, afin de promouvoir le Mahayana ; la cinquième est de bien contempler la vacuité des directions et la non-différence entre les monastiques et les laïcs ; la sixième est de se procurer les moyens nécessaires pour aider les sinistrés. »

Et Bouddha dit le poème suivant :

Le corps exerce toujours des actions
bienveillantes,
Et ne contracte ni rancune, ni inimitié ;
La bouche émet toujours des paroles aimables,
Empreintes de profonde amitié et de sagesse ;
Le cœur est doux et compatissant,
Et éprouve de la commisération envers tout
le monde ;
Suivez les préceptes, ne laissez pas monter
les pensées malsaines,
Et contemplez la vacuité des dix directions
de l'univers.

« Sūtra 佛說演道俗業經 »

Le cœur des hommes du commun vit dans le monde de l'Existence. Il ne comprend pas que les phénomènes de l'univers sont illusoire, que la vie, la mort et toute extinction, découlent des affinités mutuelles. Alors, il s'attache aux espoirs, aux désirs et ne trouve pas la tranquillité. Comment faire pour que nos trois karma – corps, parole, esprit – puissent exercer toujours des actes bienveillants, ne contractent ni rancune, ni inimitié et éprouvent de la commisération envers tout le monde ? Grâce au texte du *Sūtra du Diamant*, nous savons maintenant que, seuls les bodhisattvas qui pratiquent le Dana sans s'attacher, ni aux apparences, ni aux perceptions, peuvent être appelés vrais bodhisattvas.

Avoir un cœur compatissant et égal
Face à ceux qu'on aime et ceux qu'on déteste ;
Une telle catégorie de bodhisattvas,
Est digne d'être qualifiée de bodhicitta.

Entouré de ses disciples, Confucius se rendit un jour en visite au temple du défunt Empereur Louhenggong. Il y vit une coupe inclinée sur le côté. Curieux, il demanda au gardien du temple :

- Quel genre de coupe est-ce ?

- C'est une coupe qui rappelle aux gens de ne pas dépasser les limites, quand ils boivent de l'alcool.

- J'ai déjà entendu parler de ce genre de coupe : Elle penche quand elle est vide et quand la quantité de liquide versée est bonne, elle se tient droite mais, si l'on continue à verser, elle se renverse.

Confucius se retourna et s'adressa à ses disciples : « Mettez de l'eau dedans ! »

Les disciples remplirent la coupe d'eau et, effectivement, elle se redressa et se tint droite. Et quand elle fut trop pleine, elle se

renversa. Toute l'eau étant partie, la coupe se remit en position inclinée. Confucius poussa un long soupir et dit : « Aïe ! Existe-t-il dans ce monde, une loi qui permettrait au trop plein de ne pas se renverser ? »

Notre cœur est comme la coupe de l'histoire : Si nous ne nourrissons pas encore de bons dharmas, le cœur sera penché et ne restera pas droit, mais si nous nous attachons aveuglément à tous les dharmas, nous ne pourrions pas garder un cœur stable et tranquille. *Le Sūtra du Diamant* révèle une théorie, puis il la détruit, avant d'en établir une autre pour la détruire encore... Tous ces montages/démontages, pour nous empêcher de nourrir la vision de l'*Ucchedaḍṛṣṭi* dans une quelconque théorie. C'est dans cette Voie du Milieu que nous devons comprendre le sens merveilleux de « La merveilleuse existence n'existe pas et la vraie vacuité n'est pas vide ».

Votre Majesté ! Regardez vous-même : Rares vraiment, sont les plaisirs qu'on peut garder. Il existe toutes sortes de nourritures raffinées qui satisfont notre faim et notre soif et qui nous maintiennent momentanément en vie ; mais, quand la durée de vie s'achève, tout revient à la loi de l'impermanence ! Votre Majesté ! Regardez vous-même : Il existe toutes sortes de vêtements de soie, d'ornements éclatants, ainsi que toutes sortes d'autres équipements : carrosses, éléphants, chevaux, chars, soldats ... en nombre presque illimité ; mais, quand la durée de vie s'achève, tout revient à la loi de l'impermanence. Et puis, Votre Majesté ! Certains hommes de ce monde possèdent de

grandes fortunes, ils prennent des bains parfumés tous les jours, ils portent des robes majestueuses et de magnifiques coiffures et bijoux. Entourés des membres de leur famille, ils écoutent des musiques jouées par des centaines de musiciens et d'instruments, dans leurs palais parfumés d'encens. Des centaines et des milliers de personnes apparentées, leur font sans cesse éloge. Bien qu'ils soient si riches et insoucians, quand leur temps de vie s'achève, l'amertume surgit ! Même si les parents les entourent en pleurant, ils ne peuvent les protéger ! Après la mort, ils sont conduits au cimetière, où ils ne peuvent empêcher leur corps de se décomposer et d'être rongé par les insectes. Et quand tout est fini, de ce corps illusoire, il ne reste vraiment plus rien.

Et puis, Votre Majesté ! Tous les phénomènes de ce monde, on peut et ne peut pas les avoir, on peut et ne peut pas en décider, ils sont et ne sont pas agréables ; si l'on se laisse gagner par l'avidité, on ne sera jamais satisfait et ce sera une grande perte ! Par contre, si l'on peut suivre la voie transcendante et rester détaché devant l'amour, le plaisir, le désir..., ce sera le comportement juste et ce sera le grand bénéfice.

« Le Sūtra 佛說勝軍王所問經 »

En se contemplant soi-même, on peut comprendre que tous les objets cités ci-dessus, aussi précieux soient-ils, toutes les richesses et les honneurs, ne perdureront pas dès que la vie s'achèvera, de

même que, de notre corps, il ne restera vraiment plus rien. Tous les phénomènes sont comme l'écume : Sans consistance ! Si un bodhisattva ne comprend pas que tous les phénomènes sont illusoires, y compris soi-même, comment pourra-t-il rester sans haine quand on dépècera son corps ? Comment pourra-t-il rester insensible, face aux calomnies et aux insultes ? Le vrai pratiquant du *Sūtra du Diamant* doit étudier, pratiquer, contempler les phénomènes de l'intérieur de lui-même, en s'appuyant sur les Trois Dharma Sceaux et les Quatre Nobles Vérités et non pas se contenter de conter monts et merveilles !

Pour confirmer le niveau de compréhension que nous atteignons concernant le sens et l'intérêt du *Sūtra du Diamant*, je vous propose ces « Cinq plus et cinq moins » pour vous servir de base :

Les cinq plus :

1. De combien ma compassion est-elle augmentée ?
2. De combien ma patience est-elle augmentée ?
3. De combien mon équanimité est-elle augmentée ?
4. De combien ma pratique de la subtilité est-elle augmentée ?
5. De combien mon vœu de bodhisattva est-il augmenté ?

Les cinq moins :

1. De combien mon avidité et mon obstination sont-elles diminuées ?
2. De combien ma haine et ma jalousie sont-elles diminuées ?
3. De combien mon ignorance et ma stupidité sont-elles diminuées ?
4. De combien mon esprit de compétition est-il diminué ?

5. De combien mes afflictions et mes mauvaises habitudes sont-elles diminuées ?

Un jour, avec ses disciples, Bouddha s'en alla demander l'aumône dans la grande cité de Shravasti. Un homme qui le haïssait le vit et, s'adressant aux passants, commença à diffamer Bouddha à haute voix. Voyant cela, un des disciples se mit en colère et dit à Bouddha :

- Les gens d'ici n'ont pas de bonnes racines, ils n'ont pas de respect envers les Trois Joyaux. Bouddha ! Allons-nous en d'ici et cherchons une ville où il y aura des hommes de bien !

- Si, ailleurs, il y a encore des gens qui ne croient pas au Dharma, que feras-tu ?

- Nous chercherons encore ailleurs !

- Si, à cause des circonstances extérieures, nous devons toujours nous en aller, jusqu'où irons-nous ? Ce n'est pas une solution efficace, sais-tu ! Il n'y a qu'une seule solution valable : Si quelqu'un nous insulte, ignorons-le ; utilisons la patience pour calmer la dispute et ce, jusqu'au moment où, de lui-même, il mettra un terme à ses insultes.

Et Bouddha continua :

- Un homme illuminé est aussi tolérant que la Terre, il ne se laisse influencer, ni par les éloges, ni par les outrages. Ayant la vision de l'impersonnalité, il comprend que tous les phénomènes sont illusoire. Ainsi, l'aspect irréel de l'autre et moi, le bien et le mal du monde, tout est comme l'écume sur l'eau : sitôt formée, sitôt disparue. Y a-t-il quelque chose qui puisse exister éternellement ?

Fuir une situation défavorable, c'est comme couper une ronce sans extirper la racine : peu de temps après, le vent du printemps l'aidera à repousser. Celui qui comprend à fond la loi de

l'Impersonnalité, garde un cœur pur et clair comme la clarté du Soleil et de la Lune. Tout ce qui paraît à ses yeux est aussi minuscule que le grain de moutarde ; dans ses oreilles, il n'entend que de douces mélodies et, dans ce monde couvert de boue et poussière, il sème la bienveillance et la compassion, sans être taché de la moindre souillure.

Le poète Tangbohu de la Dynastie Ming a écrit un poème intitulé *Mettre l'opinion en garde* :

Les affaires du monde sont comme des barques à
voile courte,
Elles vont sur la rive de l'Ouest ou de l'Est ;
La Lune était en quartier, puis elle devient pleine,
Soufflaient les vents du Sud, puis viennent les
vents du Nord ;
Le temps est long, mais l'homme n'a jamais mille
bonnes journées,
Combien de fleurs deviennent rouges au
printemps ?
Face aux ragots, je vous conseille de prendre
patience,
Et de vous montrer moitié idiot et moitié sourd.

Ne pas s'attacher à la rétribution principale. Rester insensible

Texte original

Subhuti ! Si quelqu'un dit : « Le *Tathāgata* va, vient, s'assied, se couche... » Celui-là n'a vraiment pas compris le sens que j'ai donné au vocable « *Tathāgata* ». Et pourquoi ? Parce que le *Tathāgata* ne vient de nulle part et ne s'en va nulle part. C'est pourquoi on l'appelle *Tathāgata*.

Commentaire

Le chapitre précédent se sert du désintéressement des mérites des bodhisattvas, pour expliquer la loi de la vacuité du « non-attachement ». Ce chapitre-ci nous montre que Bouddha lui-même, ne s'attache pas à l'apparence du fruit de bouddhité qu'il a acquis. Les images de « aller, venir, s'asseoir, se coucher » de Bouddha ne font que suivre les schémas mondains. En effet, si l'on considère l'essence du *dharmakāya*, on la trouve partout, dans tous les dharma-dhatu ; alors, comment pourrait-on voir ces images de « aller,

venir, s'asseoir, se coucher » ? L'aller-et-venir n'est qu'une image relative de différenciation. Le *Tathāgata* a acquis le *dharmakāya*, alors, y a-t-il un endroit où le pur *dharmakāya* ne peut apparaître ? Dans le chapitre 17, il est dit : « *Le Tathāgata, c'est la notion de la parfaite ainséité de tous les phénomènes* ». Le *Tathāgata* est celui qui perçoit l'essence de l'Ultime Vérité (*Bhūtatathatā*) et cette essence est immuable : elle recouvre les trois mille univers, elle « ne vient de nulle part, ni ne s'en va nulle part ».

- I. Ne pas s'attacher au fruit de bouddhété, il n'y a pas d'aller et venir
- II. Le pur *dharmakāya* est universel

Le *dharmakāya* acquis par Bouddha n'a pas de forme d'aller et venir et c'est pourquoi ce dharma est le même pour tout le monde et ne fait de différence pour personne. C'est pourquoi, Bouddha récite le poème du chapitre 26 où il dit que celui qui le cherche par l'image ou par la voix, ne peut pas le voir. Mais, il a peur que certains nourrissent encore des doutes et se disent : Bouddha est là, son comportement, sa prestance, tout le monde les voit. Comment peut-on croire que Bouddha « ne vient, ne va, ne s'assied, ni ne se couche » ?

- I. **Ne pas s'attacher au fruit de bouddhété.**
Il n'y a pas d' « aller et venir »

Le va, le vient, l'assis et le coucher de Bouddha, ne sont que des phénomènes bâtis selon le schéma mondain. Ils n'ont rien à voir avec le dharma de l'essence du *Bhūtatathatā*, qui est le même pour tout le monde et qui ne fait de différence pour personne (voir chapitre

23). Cette nature d'égalité est sans « moi », sans « l'autre », sans les êtres, sans le temps et encore plus, sans les images de va, vient, assis, couché. C'est pourquoi, Bouddha le rappelle à Subhuti : Si quelqu'un dit que Bouddha est allé à Shravasti, ou qu'il est revenu au bosquet de Jeta, ou qu'il est assis les jambes croisées, ou encore, qu'il est couché dans la position de bon augure, croyant ainsi qu'il a vu Bouddha à travers ses actes... alors celui-là n'a pas compris le sens profond du dharma que Bouddha a enseigné. Car toutes ces apparences de va, vient, assis, couché... qu'on voit ou qu'on entend, ne sont que des manières subtiles, dont Bouddha se sert pour instruire les hommes. En fait, si l'essence du dharmakāya ne peut être perçue ni par la forme, ni par le son, comment pourrait-elle être vue par les apparences de va, vient, assis, couché ?

Pour parler de la vraie vacuité, certains disent : les nuages avancent et la Lune se déplace ; le bateau s'éloigne et la rive recule. Pourtant, la Lune ne s'est jamais déplacée et la rive n'a pas bougé non plus. L'essence du Bhūtatathatā n'est jamais apparue, ni disparue, ce ne sont que des visions erronées.

« *Le Sūtra de l'Eveil parfait* »

Les hommes du commun prennent ce qu'ils voient pour vérité et ils ne savent pas que la Lune et la rive sont immobiles. Dans le premier chapitre – *Contempler les affinités* – du *Mūlamadhyamaka-kārikā*, on trouve un poème, qui montre que l'essence du dharmakāya ne contient pas les apparences illusoire de création/disparition, permanence/extinction, unité/différence, aller/venir :

Elle ne se crée ni ne meurt,
Elle ne s'interrompt ni ne se perpétue ;
Elle n'est ni identique, ni différente,
Elle ne s'en va ni ne vient.
Bouddha enseigne ces causes et conditions,
Pour anéantir les propos non fondés,
Prosterné, le front au sol, j'exprime mon respect
à Bouddha,
Il est le premier de tous les êtres éveillés.

Bouddha s'efforce de nous persuader de nous détacher des quatre apparences. Pour comprendre le vrai sens du message de Bouddha, il faut donc rejeter tous les propos non fondés nés des perceptions, rester imperméable à toutes les circonstances extérieures et entrer dans la loi de l'égalité du *Bhūtatathatā*. C'est ainsi que nous pourrions rejoindre la pensée de Bouddha et vivre avec lui. Les formes que nous voyons, les sons que nous entendons, sont des produits conditionnés, ils suivent la loi de la vie et de la mort et ne sont pas d'essence bouddhique. Dans le sūtra 佛說十一想思念如來經, Bouddha enseigne aux bhiksus, les onze manières de penser des boud-dhas, pour atteindre le *Nirupadhisesa nirvāna*.

A ce moment, le Bhagavat dit aux bhiksus : « Il faut soupirer après le Tathāgata par les onze pensées ; ensuite, il faut faire le vœu de bienveillance comme le Tathāgata. Quelles sont ces onze pensées ? :

L'esprit de discipline est pur, les éléments de prestance sont au complet, les racines ne sont pas

erronées, l'esprit de croyance n'est pas confus. Soyez toujours en forme et courageux, ne vous souciez pas des changements en joie ou en peine et n'oubliez pas vos intentions premières. L'esprit de Śamatha et Vipāśyanā est toujours présent, l'esprit de Samadhi ne prend jamais de repos, l'esprit de sagesse est illimité. Contemplez Bouddha sans jamais vous lasser !

Aussi, bhiksus ! Il faut soupirer après le Tathāgata par ces onze pensées ! Ensuite, il faut faire le vœu de bienveillance à la résidence du Tathāgata, c'est-à-dire, pratiquer et répéter le nom de Bouddha au sein des bhiksus. Ensuite, il faut atteindre l'un des deux premiers phala et enfin, obtenir l'insouciance et devenir l'arhat, l'anāgāmi. »

Les hommes du commun sont trompés et souillés par les perceptions, les illusions et les peines. Ils passent leur vie à souffrir, ils ne savent pas qu'il existe, en dehors du mondain, une essence, vraie, éternelle et immobile. Et ils pensent que Bouddha a une apparence d'existence et d'extinction.

Il est dit dans le *Commentaire du Sūtra du Diamant* :

Le Tathāgata, est celui qui vient sans venir, qui part sans partir, qui réside sans résider. Il n'est ni fixe, ni mobile et les bouddhas peuvent être identifiés à lui, de même que les êtres. Sa nature est égale pour tous, c'est pourquoi, on l'appelle Tathāgata.

Dans le *Mādhyamāgama-sūtra*, on trouve un passage qui parle de l'endroit où un homme délivré va aller :

Un jour, Natsa, un penseur hérétique, rendit visite à Bouddha au parc Jetavana à Srāvastī. Il voulait lui poser des questions sur la délivrance.

- Bouddha ! Selon votre doctrine, où un homme délivré renaîtra-t-il ?

- Vatsa ! Dans ma doctrine, il n'y a pas d'opinion concernant l'endroit de la renaissance.

- Vous voulez dire que l'on n'ira nulle part ?

- Les illusions d'aller ou de ne pas aller, ne sont pas les signes de la délivrance.

Mais, comme Vatsa restait attaché à l'illusion de l'aller et venir, il ne pouvait assimiler les paroles de Bouddha.

Alors, pour l'éclairer, Bouddha choisit le mode question/réponse :

- Vatsa ! Si maintenant, il y avait devant toi un feu qui brûle, que dirais-tu ?

- Bouddha ! Je ne peux dire qu'il y a un feu qui brûle !

- Pourquoi le feu brûle-t-il ?

- C'est parce qu'il y a du bois, que le feu brûle.

- Et si le feu est éteint, que diras-tu ?

- Je ne peux dire que le feu est éteint !

- Vatsa ! Et si je te demande : quand le feu est éteint, où va-t-il après ? Que diras-tu ?

- C'est parce qu'il y a du bois que le feu brûle ; sans le bois, il y aura pas de feu. Le feu est né de conditions : sans ces conditions, il s'éteint.

Bouddha fait son apparition dans le monde et c'est comme l'allumage d'un feu. Le feu prend, si les conditions sont remplies,

sinon, il s'éteint. Mais la nature du feu reste inchangée et n'a pas de vie ou de mort. Il en est de même pour la Lune : partout où il y a une surface d'eau, elle donne son reflet mais son essence n'a pas d'apparence de déplacement.

Comme il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* :

L'Eveil suprême n'a pas de point de départ,
 Ni d'endroit où aller.
 Le corps merveilleux, est pur,
 C'est pourquoi, la puissance divine apparaît.

Le *Sūtra du Diamant* parle de la merveilleuse théorie de la vacuité de la nature propre. Son but est uniquement de faire naître en nous cette foi pure, qui nous permettra de voir toutes les apparences illusoire dans la vie et la mort, des phénomènes mondains. Grâce à l'éclat et au tranchant du diamant, nous pourrons nous libérer de la prison des cinq skandhas, pour obtenir l'ultime et parfait dharma. Le *Sūtra du Diamant* n'est pas une théorie philosophique : c'est un trésor qui permet de découvrir notre nature propre, de transformer les huit consciences en huit sortes d'eau de mérite, de sublimer le corps souillé par les afflictions, en une terre de cristal... C'est un trésor qui, en fait, ne nous a jamais quittés. La sagesse de la vraie vacuité du *Sūtra du Diamant* fait naître la grande puissance, qui délivre des souffrances et des malheurs dus aux attachements et aux apparences, jusqu'à l'apaisement du cœur illusionné qui, alors, permettra la pratique de toutes les bonnes actions.

Dans le *Samyuktāgama-sūtra*, on trouve un passage où Bouddha apprenait à Ananda, comment répondre aux monastiques hérétiques, qui voulaient savoir pourquoi Bouddha enseignait les conduites pures.

A cette époque, Bouddha donna lecture de dharma dans le parc Jetavana à Srāvastī.

Bouddha demanda à Ananda :

- Si les monastiques hérétiques te demandent : « Ananda ! Pourquoi Bouddha enseigne-t-il les conduites pures ? » Comment leur répondras-tu ?

- Bouddha ! D'après ce que vous avez enseigné, je leur répondrai ainsi : C'est en apprenant à *se dégoûter du rūpa*, qu'on peut se détacher de l'engrenage des désirs et, de là, éliminer les afflictions jusqu'à la délivrance pour, ensuite, saisir les notions de tranquillité et de vacuité du cœur, ainsi que la notion de l'immortalité de la nature de l'égalité. Après s'être débarrassé de l'apparence du *rūpa*, on suivra la même voie pour pratiquer le *vedanā*, le *saṃjñā*, le *saṃskāra* et le *vijñāna*. Celui qui n'est plus emprisonné par les cinq *skandha*, peut entrer en communion avec le cœur de Bouddha. Bouddha ! Si les monastiques hérétiques me posent cette question, je leur répondrai ainsi.

- Bien ! Bien ! Ananda ! Voilà comment il faut répondre. Et pourquoi ? C'est justement pour apprendre aux hommes à se dégoûter du *rūpa*, à se détacher des désirs, à éliminer les afflictions et à se libérer, que je leur enseigne les conduites pures.

Bouddha se promène dans le monde *Saha*. Tout ce qu'il y fait, a pour but, grâce à sa compassion, de libérer tous les êtres sensibles de leurs afflictions. Le fait de montrer les manières simples de la vie quotidienne, a pour seul but de donner confiance aux hommes craintifs. Comme il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* : « Les bodhisattvas conservent un peu de leurs habitudes pour attendrir les êtres ». Bouddha est un saint qui a acquis le fruit de bouddhité. Tout son comportement vise à enseigner, faire bénéficier et apporter la joie aux êtres. Avant son entrée au

parinirvāna, il recommanda aux disciples et aux pratiquants, de se servir des sūtras et des préceptes pour se protéger et de pratiquer la voie de l'Éveil, pour faire offrande à Bouddha.

A l'époque, Bouddha entra dans la cité de Kuśinagara, et alla vers l'endroit où se trouvaient deux arbres sāla.

Bouddha dit à Ananda :

- Entre les deux arbres sāla, tu feras installer un siège, tel que Bouddha puisse s'y asseoir, le visage tourné vers l'Ouest mais le corps orienté au Nord. Et pourquoi ? Parce que, plus tard, mon enseignement du Dharma se propagera vers le Nord.

- Oui, Bouddha !

Et Ananda prépara immédiatement le siège demandé.

Et à ce moment, tous les démons et divins qui croyaient au bouddhisme, semèrent sur terre des fleurs qui n'étaient pas de saison.

Bouddha dit à Ananda :

- Ces divins des deux arbres sāla, me font offrande avec des fleurs hors saison. Cependant, ce n'est pas une bonne manière de faire offrande à Bouddha.

- Qu'est-ce donc qu' « une bonne manière de faire offrande à Bouddha ? »

- Si l'on peut se servir de l'acceptation du Dharma, de la pratique du Dharma et de l'illumination, comme de fleurs pour les offrir, ce sera une bonne manière de faire offrande à Bouddha.

.....

A l'époque, Ananda interrogea Bouddha :

- Quand Bouddha est en vie, les śramaṇa, les bhiksus aînés, les pratiquants qui connaissent bien le sūtra-pitaka et le vinaya-pitaka, viennent tous lui présenter leurs respects. Et nous, vos disciples, nous pouvons profiter de ces occasions pour les saluer et en tirer des leçons. Mais, quand Bouddha entrera au nirvana, ils ne viendront plus et nous perdrons les enseignements de ces kalyāṇamitra !

- Ne vous faites pas de souci ! Il suffit de penser toujours à ces quatre endroits : le lieu de naissance de Bouddha, le lieu de l'Eveil de Bouddha, le lieu où Bouddha fit tourner la roue du Dharma et le lieu où Bouddha entra au parinirvāna. Ananda ! Après mon parinirvāna, tous les hommes et les femmes de bien, devraient penser aux mérites des bons dharmas que Bouddha a pratiqués durant des kalpas. Penser aux mérites des forces divines dont, à son Eveil, Bouddha se servit pour détruire l'armée des démons ; penser aux mérites de la bienveillance et de la compassion, dont Bouddha se servit pour libérer les êtres de leurs afflictions quand il faisait tourner la roue du Dharma, et aux mérites de la paix et de la tranquillité de Bouddha, au moment de son entrée au parinirvāna. Celui qui croit et accepte de penser à ces quatre endroits, celui qui pratique ces quatre sortes de mérites,

accompagnera toujours les kalyāṇamitra, sans jamais s'en éloigner.

.....

Bouddha dit : « Ananda ! Tu penses qu'après l'entrée de Bouddha au parinirvāna, vous n'aurez plus de protection, ni d'appuis ? Ne pense pas de la sorte ! Tous les sūtras, tous les préceptes que j'ai enseignés depuis mon Eveil, sont ta protection et tes appuis. Les enseignements laissés par Bouddha seront les barques de dharma, qui libéreront les êtres du futur, ils seront la protection et les appuis pour conforter les cœurs fragiles. Celui qui pratiquera les enseignements laissés par Bouddha sera comme s'il continuait à vivre au temps de Bouddha »

« *Mahā-parinirvāṇa-sūtra* »

L'apparition et la disparition de Bouddha ne sont que des déménagements fictifs d'un corps formel. Dans l'essence du *Bhūtatathatā*, il n'existe pas d'état mondain ; comme il est dit au chapitre 5 : « *Toutes les apparences sont illusoires. Si l'on peut comprendre cet aspect illusoire des apparences, on verra le Tathāgata.* » Répandre des fleurs sur le sol, bâtir des stupas, faire des révérences... ne sont que des mérites formels. Mais si l'on peut observer et suivre les paroles de Bouddha et les appliquer, si l'on peut se servir du merveilleux parfum de l'illumination pour en faire offrande, ce sera une bonne manière de faire offrande à tous les bouddhas, pour obtenir le *Tathāgata-dharmakāya*, sans écoulement et sans apparence.

II. Le pur dharmakāya est universel

Ce chapitre clôture l'exposé de l'enseignement religieux du *sūtra du Diamant*. Dans le premier chapitre, Bouddha s'en fut mendier son pain dans la grande cité de Shravasti, puis il rentra dans son lieu de résidence où il prépara son siège et s'assit. Toutes ces images ne sont que des manifestations circonstancielles : elles n'ont rien à voir avec la nature immobile et égale du Dharma. Dans le chapitre 24, Bouddha nous demande de ne jamais penser qu'il ait pu nourrir l'illusion et l'attachement à l'idée de libérer les êtres de leurs afflictions. Dans le chapitre 25, il continue à dissiper les apparences créées par les six perceptions, en nous disant que celui qui le cherche par l'image ou par la voix, est sur une voie erronée et ne peut le voir. Bouddha a prouvé la nature dharma de l'égalité : A ses yeux, il n'y a aucune distinction entre les êtres et les *tathāgata* ; dans son cœur, il ne s'attache pas au dharma de délivrer les êtres, il est simplement là, dans le monde, pour les aider à se débarrasser de leurs afflictions, selon les affinités et les circonstances.

Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* :

Le Bodhi est un dharma qui ne fait pas de différence, il n'est pas un dharma « pour rire ». Il écarte l'ātma-dṛṣṭi et le mama-kāra, il ne se conforme ni à la vieillesse, ni à la maladie, ni à la mort. Il représente la sérénité et le sérieux, le dāna, le śīla, le kṣānti, le vīrya, le dhyāna et le prajñā. C'est ainsi qu'il pénètre dans le cœur obscurci des êtres, y détruit toutes les afflictions et les obstacles qu'ils ont accumulés depuis des milliards de kalpas, pour leur apporter la grande lumière de sagesse.

Le suprême Bodhi, le dharmakāya du Tathāgata, ne fait pas de différence entre les uns et les autres. Il s'éloigne de la vieillesse, de la maladie et de la mort du monde des hommes, de l'ātma-dṛṣṭi et le mama-kāra. Il est tranquille et immobile, il peut éliminer tous les obstacles karmiques et allumer la grande lumière de sagesse. Comme il est dit dans le *Mahā-vairocanābhisambodhi-vikurvitādhiṣṭhāna-vaipulya-sūtrendra-vāja-nāmadharmaparyāya* : « Qu'est-ce que le Bodhi ? C'est connaître réellement son cœur. » Bouddha organise le *dharm-service de Diamant*, afin d'emprunter la puissance du diamant pour enlever les illusions des pratiquants et qu'ils puissent ainsi connaître réellement leur cœur, qui est lisse comme un miroir, qui est pavé d'or et qui, jour et nuit, ne cesse de louer les Trois Joyaux.

Comme le disait le Maître impérial, Zhongfeng, dans un poème :

Par quelle affinité, les hommes l'appellent-ils la
 joie suprême ?
 C'est parce qu'aucune souffrance ne peut
 l'envahir.
 Le pratiquant qui cherche sa route,
 Devrait y pénétrer, pour découvrir l'intégrale
 réalité de son cœur.

Un jour, sur le Mont Niuton, le quatrième patriarche, Maître Daoxin, rendit visite au maître Chan, Farong. Ce dernier était en méditation et ne leva pas les yeux pour le regarder. Alors, Maître Daoxin leva la voix et l'interpella :

- Que faites-vous donc ?
- Je pratique la contemplation du cœur.

- Qu'est-ce que la contemplation ? Qu'est-ce que le cœur ?

Ne sachant comment répondre, Maître Farong se leva, le salua et lui demanda :

- Maître ! Où résidez-vous ? D'où venez-vous ?

- Je vis parfois à l'Est, parfois à l'Ouest. Comment peut-il y avoir une quelconque image d'aller et de venir ?

- Alors, connaissez-vous le maître Chan, Daoxin ?

- Pourquoi le demandez-vous ?

- Je l'admire depuis longtemps, j'espère pouvoir obtenir ses conseils.

- C'est moi-même !

- Pourquoi êtes-vous venu ici ? demanda Farong, l'air curieux.

- Je suis venu spécialement pour vous rendre visite. A part ici, y a-t-il un autre endroit où l'on pourrait « se reposer ».

- Il y a une petite chaumière à l'Est.

Le quatrième patriarche Daoxin lui demanda alors, de l'y conduire. En arrivant devant la chaumière, il releva de nombreuses empreintes animales, des traces de tigre et de loup. Le quatrième patriarche leva les bras en signe de peur. Maître Farong lui demanda : « Vous ressentez encore cela (la peur) ? »

Le quatrième patriarche lui demanda en retour : « Et vous, qu'avez-vous vu tout à l'heure ? »

Encore une fois, Farong ne sut que répondre.

Ils entrèrent dans la chaumière. Farong s'en alla préparer le thé et, en son absence, Maître Daoxin écrivit le mot « Bouddha 佛 » sur son siège. Farong revint et voulut prendre place. En voyant le caractère écrit sur son siège, il sursauta, et n'osa pas s'asseoir.

Alors, le quatrième patriarche lui demanda en souriant : « Vous ressentez encore cela ? »

Farong resta bouche-bée et ne sut que répondre.

Maître Farong n'avait pas encore vraiment compris la vie et la mort. C'est pourquoi il ressentait cette illusion que l'on nomme : peur. De même, si l'on ne sait pas faire la différence entre les êtres et les bouddhas, on fera toujours la distinction entre le haut et le bas, le noble et l'humble... C'est parce que les hommes du commun ne connaissent pas la voie, ne savent pas arrêter le courant de la vie et la mort, ne savent pas retrouver leurs racines... que Bouddha montre sa majestueuse apparence formelle et dispense ses enseignements pour les éclairer et les libérer de leur ignorance. Bouddha reedit sans cesse la sagesse du *prajñā* et de la vacuité. Il recommande aux pratiquants de s'éloigner de toutes les apparences illusoire, de se servir du *prajñā-pāramitā* comme guide (voir chapitre 14) et des cinq autres *pāramitā* comme nourritures, afin de pouvoir entrer dans la résidence du *tathāgata* pour y voir ses dix mille vertueux trésors.

Si l'on s'attache aux apparences, en se persuadant que les images perçues sont réelles, alors, même si l'on pratique les quatre *śamgraha*, les quatre bien-faisances, les six *pāramitā*, les trente-sept *bodhipākṣika*, même si l'on contemple les douze *nidana* (*dvādaśāṅgapratītya-samutpāda*) avec l'envie d'arracher leurs racines... tant que l'on n'aura pas saisi l'inexistence de l'espérance, on ne pourra devenir Bouddha, même si les mérites que l'on aura engrangés sont aussi vastes que le néant. Et pour quelles raisons ? Parce que les applications ne seront pas abouties ! Elles ne seront pas abouties parce que la pratiques des *dāna*, *śīla*, *ksānti*,

virya, eka-citta, sagesse, la pratique des quatre samgraha, des quatre bienfaits auront été exercées avec une envie de retour, en pensant à la vie et à la mort des cinq plaisirs (pañca gatayah). Il faut comprendre la vacuité, ne pas penser, ne pas convoiter les phénomènes, se rendre compte que tous les phénomènes sont des illusions, des rêves, des mirages, des influences, des bulles et que rien n'est réel. La sagesse est invisible, elle est comme le néant, elle ne peut être augmentée, ni diminuée, elle est partout présente, pour délivrer tous les êtres.

Aussi, Bouddha récita :

Originellement, le vœu de bodhisattva fut
prononcé,
L'entreprise du mahayana projetée,
Mais, étant resté attaché à l'apparence de
Bouddha,
Rien n'a pu aboutir.
Le dāna, le śīla, et le ksānti,
Le virya, le dhyāna et la sagesse,
Les quatre samgraha, les quatre bienfaits et
les six paramita,
Furent tous réalisés par plaisir égoïste.
Être attiré par les trente-deux marques
physiques,
Par les quatre-vingts majestueuses
caractéristiques,
Par la suprématie dépassant le ciel et la terre,

Et par la possibilité de quitter les mondes divin et
 humain,
 Mais n'en pouvant voir que les points grossiers,
 Et non les détails minutieux,
 Vouloir délivrer le monde,
 Mais sans faire concorder pensées et paroles.
 Ne pas comprendre que tout est illusion,
 Bulles de savon et mirages,
 Bananiers, rêves et ombres...
 Que de pensées illusoire !
 Même en ayant cultivé des mérites,
 Aussi nombreux que les grains de sable des
 fleuves,
 Tant que le cœur n'a pas été purifié,
 Les apparences diaboliques ne sont pas éliminées.
 « Le sūtra 佛說演道俗業經 »

Si le cœur garde des envies et des souvenirs, alors, même si les mérites acquis remplissent le néant, on ne pourra pas devenir Bouddha. Ne pas détecter les apparences diaboliques à l'intérieur de nous-mêmes, rester attaché aux apparences du moi, du dharma... alors, tous les bons dharmas que nous avons pratiqués sont inutiles et ne peuvent aider au développement des mérites nécessaires pour atteindre l'Éveil : Ils ne peuvent qu'augmenter l'avidité et l'ignorance. Le *Sūtra du Diamant* est ce que Bouddha enseigne aux pratiquants du véhicule *Mahāyana*, aux pratiquants du véhicule suprême, c'est-à-dire à ceux qui ne se contentent pas du petit dharma, qui sont capables d'écouter, accepter et exercer le grand dharma du prajñā, qui sont capables de prendre en charge les entreprises familiales du *Tathāgata*, pour aider les êtres à pénétrer

dans la compréhension et la vision de Bouddha. Dans le sūtra 佛說演道俗業經, il est enseigné comment ceux qui ont émis le grand vœu pratiquent la grande bienveillance, avec un esprit d'égalité aussi serein que le néant.

Bouddha dit aux śreṣṭhin : « Apprendre le Mahāyana, c'est acquérir l'insurpassable et véritable idée de la Voie, c'est exercer la grande bienveillance avec un esprit d'égalité aussi serein que le néant, c'est pratiquer la grande compassion sans favoritisme. Ne pas se soucier de sa propre personne, mais penser à tous les êtres des cinq royaumes et leur apporter la quiétude. Se conformer aux quatre apramanani : la bienveillance, la compassion, la joie et l'équanimité. Pratiquer la charité et la justice, et secourir tout le monde. Parfaire les six paramita et aider tous les êtres sans penser à une quelconque récompense. Aller et venir dans les trois mondes sans se laisser abattre par les difficultés. Considérer tous les êtres comme nos pères, nos mères, nos enfants et nous-mêmes ; les traiter de manière égale sans faire de différence. Prendre pitié d'eux, les aider à surpasser leurs malheurs et les guider vers la grande voie ».

Et Bouddha récita :

Prononcer l'insurpassable vœu,
Pratiquer la bienveillance, la compassion, la joie
et l'équanimité,
Avoir la pitié aussi vaste que le Néant,

Se comporter avec justice et sans favoritisme.
Cultiver les vertus sans penser à soi-même,
Offrir le Dana aux dix directions,
Libérer tous les êtres de leurs afflictions,
Et les guider vers la grande voie de la sagesse.

Il existe encore quatre autres moyens pour atteindre le Mahāyana ! 1. Pratiquer le Dana envers tous les dépourvus 2. Ne pas flatter les riches, ni mépriser les pauvres 3. Ne pas attendre de retour pour tous les actes de bonté 4. Offrir tous ces mérites à tous les êtres du monde.

Et Bouddha récita :

Utiliser le Dana pour dominer la pauvreté,
Ne pas pratiquer le favoritisme,
Avoir la sagesse de ne pas y penser,
Ni espérer de récompense en retour.
Se préoccuper de tous les êtres,
En se tournant toujours vers eux,
Et leur offrir ces mérites,
Afin d'atteindre la grande Voie.

Les pratiquants du *Sūtra du Diamant* se servent de la torche de *prajñā*. Ils perçoivent clairement les apparences illusoire et les idées obscures. Ils pratiquent le Dana sans s'attacher aux apparences. Ils n'ont aucune exigence et ne font aucune différence envers quiconque. C'est ainsi qu'ils réussissent l'insurpassable et exceptionnel dharma. Dans ce chapitre, il nous est enseigné que nous devons nous détacher même de l'image de l'existence

de cette Assemblée religieuse. C'est ce qui est appelé : « la merveilleuse existence n'existe pas », car si Bouddha ne s'attache pas aux dharma lectures qu'il donne, ni à la libération des êtres, ni aux trente-deux marques physiques... comment toutes ces apparences qu'on voit ou qu'on entend pourraient-elles être éternelles et réelles ?

Dans sa jeunesse, le maître impérial Mengchuang, avait été disciple du maître Chan, Yishan, à Jingdu. Un jour, il se présenta devant Maître Yishan et lui demanda :

- Maître ! Je n'ai pas encore trouvé l'illumination, je vous prie de m'en indiquer le chemin.

- Mon école est sans parole, où puis-je trouver le moindre dharma à t'apprendre ?

- Maître ! Je vous demande un peu de compassion et de commodité.

- Je n'ai ni commodité, ni compassion.

Comme il ne recevait pas de conseils de Maître Yishan, Mengchuang pensa qu'il n'y avait pas d'affinité entre Yishan et lui et, tristement, il le quitta. Il se rendit à la pagode Wanshou, de Liancang, chez le maître Chan, Foguo. Mais ce dernier le traita encore plus durement. Lui, qui s'obstinait tant à la recherche de la voie, se sentait de plus en plus malheureux, alors il décida de prendre congé de Maître Foguo. Avant son départ, il lui fit ce serment : « Maître ! Si je n'atteins pas la Terre du grand repos, je ne reviendrai pas vous voir ».

Puis, il se retira dans les bois, passant ses jours et ses nuits à réfléchir en silence. Un jour, il méditait sous un arbre, quand une brise légère l'enveloppa. Il sentit son cœur limpide et clair comme un miroir et perdit la notion du temps. A la nuit tombée, il rentra chez lui et, en se mettant au lit, il s'appuya sur le côté vide qu'il avait

pris pour le mur et tomba. Il éclata de rire, et au même moment, il connut l'illumination. Alors, il composa le poème suivant :

J'ai passé des années à creuser la terre pour
chercher le ciel,
Et n'ai accumulé qu'une multitude d'objets
encombrants ;
Une nuit, dans le noir, une tuile a volé dans l'air,
Et sans le faire exprès, elle a pulvérisé l'os du
Néant.

Maître Mengchuang a trouvé son illumination à l'âge de trente-et-un ans. Les causes et les conditions de cette illumination étaient dues à la compassion et à la commodité de ses maîtres, qui voulaient qu'il perçoive sa nature propre sans l'aide d'une parole ou d'un dharma. Car l'illumination ne se trouve pas dans les enseignements des bouddhas, elle est comme notre ombre qui ne nous a jamais quittés. Comment trouver le ciel en creusant la terre ? Comment obtenir un miroir en polissant une tuile ? Si le cœur n'est pas serein, si nous courons derrière les perceptions et nous créons des illusions, comment pourrions-nous percevoir l'inimaginable dharmakāya ?

Comme il est dit dans le poème « *Admonestations à moi-même* » de Maître Hanshan Deqing :

Toutes les amours et toutes les haines,
Sont nées de l'ātma-āvaranāni¹,
Si l'ātma-āvaranāni est vide,
Tout sera infiniment éclatant.

1. l'ensemble des obstacles dus à l'obstination du moi.

En poursuivant les perceptions, le cœur palpite,
Les idées prennent naissance en fonction des
sentiments,
Si l'on oublie, et le cœur et les circonstances,
Il n'y aura plus de différence entre l'objet et moi.
Les objets ne sont ni beaux, ni laids,
C'est par mes perceptions qu'ils le sont ou ne le
sont pas,
Si mon cœur est insensible,
A quoi serviront tous ces objets ?
L'insensibilité face au mouvement et au calme,
L'impartialité envers le riche et le pauvre,
L'égalité entre le commun et le saint,
Voilà ce que l'on nomme l'inimaginable.

**Ne pas s'attacher à la
rétribution circonstancielle.
Toutes les apparences du
monde sont irréelles**

Texte original

« Subhuti ! Si les hommes et les femmes de bien pulvérisent les trois mille univers et les réduisent en particules de poussière, qu'en penses-tu ? Seront-elles nombreuses, ces particules de poussière ? »

« Très nombreuses, *Bhagavat* ! Et pourquoi ? Si ces particules sont réelles, Bouddha ne dira pas que ce sont les particules de poussière. Et pour quelle raison ? Les particules de poussière que désigne Bouddha, ne sont pas de vraies particules de poussière, elles sont ce qu'il appelle des particules de poussière. *Bhagavat* ! Les trois mille univers dont parle le *Tathāgata*, ne sont pas de vrais univers : ils sont simplement appelés, univers. Et pourquoi ? Si les univers étaient réels, ils seraient des produits conditionnés et d'une

seule apparence (*Piṇḍa-grāha*). Le *Piṇḍa-grāha* dont parle le *Tathāgata* n'est pas le vrai *Piṇḍa-grāha*, il est ce qu'on appelle le *Piṇḍa-grāha*. »

« Subhuti ! Le *Piṇḍa-grāha* est indescriptible, mais les hommes du commun s'attachent sans relâche à ses apparences. »

Commentaire

Dans le chapitre précédent, Bouddha nous dit qu'il ne faut pas nous attacher à la rétribution principale : Celui qui a acquis le fruit de bouddhité ne doit pas s'attacher à l'apparence de ce fruit. Dans ce chapitre, Bouddha continue à approfondir cette pensée du non attachement. Il prend comme exemple, le monde matériel de notre rétribution circonstancielle, en précisant que, bien que les mondes de particules de poussière soient nombreux, ils ne sont pas réels ; ce ne sont que des apparences illusives, issues de la coproduction conditionnelle. C'est parce qu'il a compris que le monde matériel n'est qu'un phénomène issu de la coproduction conditionnelle, que Bouddha peut se trouver dans les trois mille univers pour guider les êtres, librement, sans soucis et sans attaches.

- I. Le monde des particules de poussière est un édifice illusoire
- II. Le *Piṇḍa-grāha* n'est pas descriptible par des mots

Dans le chapitre 13, il est dit : « Ces poussières, le *Tathāgata* dit que ce ne sont pas des *poussières*, elles sont appelées *poussières* ; ce que le *Tathāgata* appelle le monde, ce n'est pas le *monde*, il le nomme le *monde* ». Les contenus des mondes de particules de

poussière, qu'ils soient grands ou petits, ne sont tous que les formes fictives de l'apparition/disparition, vie/mort... dues à la coproduction conditionnelle. Dans ce chapitre, Bouddha se sert encore de la notion de vacuité des mondes de poussière, pour inciter les êtres à abandonner les illusions, pour revenir vers la vérité et leur dire de ne pas s'obstiner à s'attacher au monde matériel. C'est en rejetant les pensées illusoire qu'ils peuvent devenir comme l'honorable Subhuti et acquérir la tranquillité, l'*Araṇa-samādhī*, et le *samādhī du non désir*.

I. Le monde des particules de poussière est un édifice illusoire

Dans les chapitres précédents, Bouddha nous dit que le dharmakāya ne présente pas d'apparences d' « aller et venir » ; mais, il craint que les pratiquants, ayant mal compris, croient que celui qui possède l' « aller et venir » est le *nirmāṇakāya* et que celui qui ne les possède pas, est le *dharmakāya*, sans se rendre compte que les trois corps ne se sont jamais séparés l'un de l'autre, puisqu'ils ne sont ni identiques, ni différents. C'est par ces trois corps sans « aller et venir », que Bouddha présente le sens de l'égalité : il se sert des trois mondes actuels – le monde matériel, le monde des êtres sensibles, le monde des êtres illuminés – pour expliquer qu'il ne faut pas nous attacher au monde de la rétribution circonstancielle, qui n'est peuplé que de fausses images, créées par les illusions.

Il est dit dans le texte : « *les hommes et les femmes de bien réduisent les trois mille univers en particules de poussière* ». En fait, ces hommes et ces femmes sont ceux qui sont capables de voir la vacuité au-delà des formes. Car, les particules de poussière provenant d'un si grand nombre d'univers ne peuvent être intégralement

perçues, même par l'œil divin des *dviyāna*. Ces particules de poussière sont en nombre incalculable, elles ne sont pourtant pas réelles : elles apparaissent et disparaissent suivant les conditions du moment : ce ne sont que des apparences illusoire. Bouddha se sert de l'apparition et de la disparition des particules de poussière du monde matériel, pour démontrer le phénomène du « ni un, ni plusieurs », « ni aller, ni venir ».

« *Les particules de poussière dont parle Bouddha ne sont pas de vraies particules de poussière, elles sont ce qu'il appelle les particules de poussière* ». Réduire les trois mille univers en particules de poussière, comme il est dit au paragraphe précédent, a pour but de nous ramener vers la notion de vacuité, tandis que, dans ce passage, le but est de nous montrer que les particules de poussière ne sont « ni forme, ni vacuité ». « *Les particules de poussière dont parle Bouddha* », c'est simplement suivre la vérité mondaine en parlant de l'apparence des particules de poussière. Dans la vérité transcendante, tous les phénomènes sont dépourvus de nature propre, aucune particule de poussière n'est établie, d'où l'expression : « *ne sont pas de vraies particules de poussière* ». Dans la suprême vérité de la Voie du milieu, les trois mondes – du désir, de la forme, de la sans forme – viennent tous du cœur. Tous les phénomènes viennent de la conscience ; les poussières ou les non poussières sont de même essence, peu importe le nom qu'on leur donne. C'est pourquoi, il est dit : « *elles sont ce qu'on appelle les particules de poussière* ».

Il est dit dans le *Commentaire du Sūtra du Diamant* :

Dans le corps de chaque homme, il existe des pensées minuscules, bonnes ou illusoire, aussi nombreuses que les particules de poussière des trois

mille mondes. Ces pensées sont bâties à partir des images, des sons et des illusions ; c'est pourquoi, il est dit : «... ne sont pas de vraies particules de poussière ». Mais c'est aussi, grâce à la transformation des afflictions de l'ignorance, en sagesse de compassion sans entraves, que les hommes peuvent entrer dans le nirvana et acquérir la grande joie. C'est « ce qui est appelé particules de poussière ».

En disséquant le monde matériel, on peut découvrir son côté illusoire, telles les pensées de l'homme, qui sont comme des mirages, des ombres, des échos sans issue. Dès qu'on a compris la vérité mondaine de l'apparence illusoire du monde matériel, on se sert de la vision de vacuité pour acquérir la vérité transcendante de la vacuité des cinq skandhas et, en faisant un pas de plus, on peut pénétrer dans la vérité suprême de la Voie du milieu et comprendre parfaitement que tout est « ni forme, ni vacuité ». L'essence et l'application sont sans entraves.

Dans *Les grandes lignes de Śamatha-Vipaśyanā*, on parle de la contemplation de l'état inimaginable :

L'état est l'objet contemplé, la contemplation est la capacité de contempler. Que contemple-t-on ?

Toutes les perceptions appartiennent aux domaines de la forme et du cœur. La forme étant née du cœur, tout vient donc du cœur. Ainsi, il est dit dans les sūtras : « Il n'y a pas de dharma particulier dans les trois mondes, tout est l'œuvre du cœur ». Ce cœur peut donner naissance à tous

les dharmas, à tous les phénomènes mondains ou non, transcendants ou non, à toutes les causes et les effets, toutes les non-causes et les non-effets, etc. Ainsi, il est dit dans les sūtras : « Le cœur, les bouddhas et les êtres : les trois ne sont pas différents ». Les êtres le possèdent théoriquement ; les bouddhas, eux, l'ont déjà acquis. Peu importe que l'on considère l'un ou l'autre : l'essence est identique.

Il est dit :

Dans le cœur de chacun, il y a tous les cœurs,
Dans chaque particule de poussière, il y a toutes
les poussières ;
Dans le cœur de chacun, il y a toutes les
poussières,
Dans chaque particule de poussière, il y a tous les
cœurs ;
Dans chaque particule de poussière, il y a tous les
univers,
Toutes les poussières des univers sont également
semblables.
Les phénomènes, les poussières et les univers,
Sont d'essence semblable et sans nature propre.
Parce qu'ils sont dépourvus de nature propre, ils
varient selon les circonstances,
Ainsi, naissent différentes formes et différents
actes.
C'est pourquoi, mon corps et mon cœur sont
chargés de poussières,

Les bouddhas et les êtres sont exactement semblables.
Dans le corps de chacun, l'essence est la même,
Pourquoi le cœur, les bouddhas, et les êtres paraissent-ils différents ?
La différence est due aux affinités pures ou souillées,
La nature de l'affinité est originellement vacuité et aussi non-vide.
Les trois Vérités et les trois Vipāśyanā sont trois et ne sont pas trois,
Car trois en un ou un en trois, ne peut être établi.
Le Vipāśyanā selon la Vérité mondaine ou la Vérité transcendante,
Porte un nom différent mais son essence est identique,
Ainsi, l'action et la capacité d'action sont deux et non deux,
Une telle contemplation est dite : Contempler la nature du cœur.
Suivre l'affinité sans se laisser entraîner est appelé « Nature »,
Être inébranlable et suivre l'affinité est appelé « Cœur ».

Ainsi, il est dit dans le Nirvana-sūtra : « Pouvoir contempler la nature du cœur est appelé concentration supérieure. Celui qui a acquis la concentration supérieure est doté du sens suprême, celui qui possède le sens suprême est appelé nature de

Bouddha, celui qui a acquis la nature de Bouddha est appelé Vairocana ». Cette nature de Vairocana est pourvue des trois natures de Bouddha. Le Vairocana est universel, les trois bouddhas le sont aussi. Et les trois bouddhas sont universels en un kṣaṇa. Une telle contemplation est appelée : contempler les kleśa, contempler le dharmakāya. Cette contemplation du dharmakāya est la contemplation du trikāya, c'est contempler le kṣaṇa, contempler l'océan, contempler le bhūta-tathatā, contempler la forme réelle, contempler les êtres, se contempler soi-même, contempler le Néant, contempler la Voie de Milieu. C'est pourquoi, ce merveilleux état est la base de tous les dharmas, cette merveilleuse contemplation est la source de tous les saṅkarā. Ce merveilleux état permet de s'éloigner de tout ce qui est partiel, mesquin, pervers... et il est cité comme le premier des dix dharmas. Les hommes d'intelligence supérieure, assimilent en un coup d'œil, (peu importe l'objet ou le phénomène), la notion de « sans apparence » et voient que toutes les apparences sont semblables. L'ignorance étant ainsi éliminée, ils montent sur la première marche des quarante-deux niveaux de la pratique du fruit de bouddhité. Ainsi, il est dit : leur tâche est noble et large ; elle leur permet d'atteindre le but. Les hommes d'intelligence moyenne ne comprennent pas encore, c'est pourquoi, ils doivent pratiquer les dharmas tels : la culture de la bienveillance et

de la compassion, la manière subtile d'apaiser le cœur, etc.

Ce qui est appelé « l'état inimaginable », c'est lorsque « *Toutes les perceptions restent dans les domaines de la forme et du cœur* ». C'est pouvoir dire « *La forme est née du cœur, tout vient donc du cœur* » : Durant un *kṣaṇa* de temps, le cœur englobe les trois vérités – la vacuité, l'irréalité, la moyenne – et c'est là le merveilleux « état inimaginable ». Ce n'est pas du tout quitter le cœur pensant pour s'attacher au cœur vrai et permanent, car la nature des trois bouddhas n'a jamais quitté la forme ni le cœur pendant tout ce *kṣaṇa* de temps. Aussi, « *Une telle contemplation est appelée : contempler les kleśa, contempler le dharmakāya* ».

Quand le maître Chan, Baotong, arriva chez le maître Chan, Shitou Xiqian, ce dernier lui demanda :

- Lequel est ton cœur ?
- Celui qui voit et qui parle ! répondit Baotong.
- Celui qui voit et qui parle est un cœur illusoire. Le vrai cœur, lui, est loin des images et des sons ! rétorqua sèchement Maître Shitou.

Baotong se sentit honteux. Il passa des jours et des nuits à réfléchir, en se posant la question : Qu'est-ce que mon vrai cœur ? Dix jours plus tard, il se présenta devant Maître Shitou et lui dit :

- J'ai mal répondu la dernière fois. Aujourd'hui, je sais ce qu'est mon cœur.
- Et c'est quoi ?
- Celui qui lève les sourcils et qui cligne des yeux.
- A part lever les sourcils et cligner des yeux, montre-moi donc ton vrai cœur ! le réprimanda Maître Shitou.

- Si celui qui lève les sourcils et qui cligne des yeux n'est pas le vrai cœur, alors, je n'ai pas de cœur à montrer !

- Ce que tu pratiques est un Chan de renard sauvage qui nie la causalité ! L'apparition de tous les objets est due au fonctionnement du cœur et de la conscience ; prétendre ne pas avoir de cœur, est une diffamation du Dharma. Voir, entendre, comprendre sont des pensées illusoire, mais, si l'on ne fait pas l'effort de déchiffrer la vacuité à partir de l'irréalité, puis de là, comprendre la suprême vérité où la forme et le dharma sont identiques et l'essence et l'apparence sans entraves, alors, comment pourra-t-on saisir le merveilleux état inimaginable de l'égalité entre les bouddhas et les êtres, et l'équivalence entre le Kleśa et le Bodhi ? s'emporta Maître Shitou.

Et enfin, Maître Baotong connut l'illumination.

Les particules de poussière viennent du monde, le samsara vient d'une simple pensée ; les illusions, les idées bonnes ou mauvaises, viennent toutes de notre cœur. Comment changer les flammes du Kleśa en fraîches fleurs de lotus ? Comment percevoir la fragilité du monde bâti sur toutes sortes d'appellations, positions sociales, pouvoir, fortune, sentiments, auxquels nous nous attachons, en regardant les apparences illusoire de ce monde matériel fait de produits conditionnés ? Il nous faut utiliser la notion de vacuité, pour saisir que tous ces objets sont comme des particules de poussière et ne sont que des images, formées provisoirement par les causes et conditions du moment !

Jadis, vivait un roi qui adorait une des ses princesses et qui, jour et nuit, l'accompagnait.

Un jour, il pleuvait très fort, la terre était couverte de flaques d'eau, où flottaient des bulles. En les voyant, la princesse fut toute heureuse et dit au roi :

- Je veux une couronne faite avec ces bulles.
- On ne peut pas prendre ces bulles en main, comment pourrait-on en faire une couronne ?
- Si je n'ai pas un diadème fait avec des bulles, je refuserai toute nourriture.

A ces mots, le roi s'affola, il rassembla les meilleurs artisans du royaume et leur dit : « Vous êtes des artisans adroits, il n'y a rien que vous ne puissiez réussir. Allez vite chercher les bulles pour faire une couronne à la princesse. Sinon, je vous ferai tous mettre à mort ! »

Effrayés, mais impuissants, les artisans répondirent au roi : « Hélas Sire, nous ne pouvons pas prendre les bulles pour en faire un diadème... ».

Au moment où le roi allait les faire exécuter, un vieil artisan sortit du rang et dit au roi : « Je peux faire une couronne avec les bulles ».

Il s'avança vers la princesse et lui dit : « Je ne sais pas estimer la beauté des bulles. Si votre Altesse veut bien me donner celles qu'elle préfère, je lui en ferai une belle couronne ».

La princesse choisit les bulles, mais, chaque fois qu'elle essayait d'en saisir une, celle-ci éclatait. Et de toute la journée, elle ne sut en attraper aucune.

Ayant enfin compris, elle abandonna son projet et dit au roi : « Les bulles ne sont pas réelles, elles ne peuvent exister éternellement. Offre-moi plutôt une couronne de fleurs d'or, elles ne seront pas comme ces bulles : sitôt apparues, aussitôt disparues ».

La princesse qui rêve d'une couronne de fleurs, en bulles, ne voit que les belles images multicolores flottant sur la surface de l'eau. Elle ne sait pas que c'est un mirage fait de produits conditionnés et le croit réel. C'est comme les hommes du commun qui

s'obstinent à croire à l'existence du moi et du mien et, à partir d'illusoires particules de poussière, bâtissent un monde d'avidité, de colère et d'ignorance. Le cœur est alors comme un cheval sauvage qui galope sans but et par une simple pensée erronée, on laisse échapper l'occasion de parfaire la Terre des bouddhas et de prouver le trikāya.

Le maître Chan, Huaishan Lingyou, de la dynastie Tang, a écrit le poème suivant:

Le corps d'illusions, la maison dans les rêves,
Les objets et les formes dans l'air,
Le devant est illimité,
Le derrière a-t-il une fin ?
On entre d'un côté et l'on disparaît par l'autre,
La montée et la descente sont harassantes.
Ne pouvant s'échapper des trois Maṇḍala,
Quand trouvera-t-on un peu de repos ?
En étant avide de jouir de ce monde,
Les affinités cachées deviennent réelles ;
De la naissance à la mort,
On vit dans un complet dénuement,
Et une radicale ignorance (mūlāvidyā),
A cause de la bienveillance, on est égaré.
La perte du temps est bien regrettable,
Par un kṣaṇa d'inattention
Notre vie actuelle est vidée de son sens,
Et notre vie future sera remplie d'obstacles.
De l'ignorance pour une autre ignorance,
Tout vient des six organes de perception,
On fait le va-et-vient entre les six royaumes,

Et l'on rampe sans trêve à l'intérieur des trois mondes.

Il faut vite chercher les bons maîtres,
Il faut vite se rapprocher des grands sages,
Redresser le corps et le cœur,
Et en ôter les épines.

Le monde est originellement instable
Les affinités peuvent-elles le contraindre ?
Etudier à fond les doctrines du Dharma,
L'illumination est le modèle à suivre,
Ne s'attacher ni au cœur, ni aux circonstances,
Ne pas chercher à retenir, ni à se remémorer.
Les six organes de perception sont enchantés,
Les comportements sont calmes et silencieux,
Aucune pensée ne surgit,
Les dix-mille phénomènes sont complètement éteints.

II. Le *Piṇḍa-grāha* n'est pas descriptible par des mots

Les particules de poussière se rassemblent pour former le monde, puis les mondes se rassemblent pour former les trois-mille univers : le *Trichiliocosm*. Particules de poussière ou mondes, ce ne sont que de fausses apparences, des produits conditionnés sans essence réelle. Qu'est-ce que le *Piṇḍa-grāha* ? Il signifie « pas deux, pas différent », « inséparable, insécable », mais, puisque le monde peut être brisé en particules de poussière, il est séparable et susceptible d'être émietté.

Les particules de poussière peuvent être rassemblées pour former le monde, alors les trois-mille univers peuvent être deux et

être différents. De là, on peut dire que les particules de poussière et les mondes sont, tous deux, dépourvus de nature propre ; leur essence est vide, car ils ne possèdent pas la vraie nature d'égalité parfaite : Le « pas deux, pas différent », « inséparable, insécable », « éternellement inchangé ».

Le monde des particules de poussière ne possède pas de nature propre, mais les hommes du commun sont entêtés et persistent à croire qu'il existe réellement. Bouddha se sert de ce sujet pour les amener à rejeter les illusions et se tourner vers la vérité. Il souhaite leur faire connaître le monde illusoire des particules de poussière et leur montrer le chiliocosm, fait de dispositions fondamentales, vraies et pures.

Le Grand maître Fuwan disait :

Le chiliocosm, c'est le cœur bhūta-tathāta, ce n'est pas le monde des poussières, c'est l'essence de l'Ultime Vérité (bhūta-tathāta), le Parfait Bodhi où il n'y a rien à acquérir. Il est appelé « monde », mais ce n'est qu'une dénomination suivant les affinités, car le bhūta-tathāta se trouve en tout lieu.

Notre cœur est rempli d'idées erronées : Nous ne comprenons pas que le bien et le mal, le pur et l'impur, la lumière et l'obscurité, l'ignorance et l'illumination, le saint et le commun, les êtres et les bouddhas... viennent tous du même « Cœur ». Face aux hommes, nous nourrissons l'amour et la haine. Face aux circonstances, nous ressentons joie et tristesse, nous sommes incapables de rester calmes et désintéressés, nous ne parvenons pas à nous concentrer, pour apprendre avec joie et sans attaches, pour aider les hommes en détresse. Le *Prajñā* ne se trouve pas ailleurs : il est dans notre

cœur. Comment purifier nos trois karmas – corps, parole, esprit – pour pouvoir rester inébranlables au milieu de la foule ?

Bouddha dit aux śreṣṭhin : « Il existe quatre sortes de sagesse ; La première voit la vacuité du corps, formé par les quatre éléments : terre, eau, feu, vent. Ce corps peut être dégradé et n'est pas son propre maître. La deuxième sait que toutes les vies dans les trois mondes, sont nées du cœur qui est comme un magicien, qui fait apparaître diverses illusions. La troisième comprend que les cinq skandhas ne sont pas fixes et que c'est en fonction de leurs attachements que les sentiments sont déterminés. La quatrième comprend que les douze nidānas (dvādaśāṅgapratītyasamutpāda) sont initialement sans point de départ, ils apparaissent par paires.

Et Bouddha récita :

Comprendre que le corps est « vacuité » :
 Il est formé par les quatre éléments,
 Une fois disparu, plus rien ne reste,
 Et par le cœur, on renaît.
 Les cinq skandhas sont sans racine,
 C'est par leur attachement qu'ils sont nommés,
 Les douze nidānas n'ont pas d'extrémités,
 En brisant la chaîne, on obtient la grande
 sérénité.

Bouddha dit aux śreṣṭhin : « Il existe encore six sortes de sagesse, qui consistent à comprendre que : 1. La forme (rūpa) est comme l'écume ; 2. Les démangeaisons (vedanā) sont comme les bulles ; 3. Les pensées (saṃjñā) sont comme les chevaux sauvages ; 4. La vie et la mort (saṃskāra) sont comme des bananiers ; 5. La conscience (viññāṇa) est comme un mirage ; 6. L'état d'esprit est comme une influence. Tout est initialement inexistant et n'a pas de logis.

Et Bouddha récita :

Comprendre que la forme est comme l'écume,
Que les démangeaisons sont comme des bulles,
Que les pensées sont comme des chevaux
sauvages,
Que la vie et la mort sont comme des bananiers,
Que la conscience est comme un mirage,
Qu'il n'y a pas un seul bien dans les trois
mondes...
Sois attentif, plisse les yeux pour voir la vacuité,
Alors, tu atteindras la grande Voie.

« Le sūtra 佛說演道俗業經 »

Un chien était assis à côté d'un puits. Les yeux grand-ouverts et la queue dressée, il jappait doucement. Soudain, il baissa la tête et vit, dans le puits, un chien qui, comme lui, les yeux grand-ouverts et la queue dressée, jappait doucement. Alors, il se fâcha, le défia du regard, et aboya avec rage. Et l'autre chien, dans le puits, l'imita. Alors, de plus en plus enragé, il se jeta sur l'autre en

sautant dans le puits. Ce chien stupide se battait contre son reflet et y a perdu la vie.

Le chien de l'histoire est stupide, mais, nous, hommes du commun, ne sommes-nous pas sans cesse en conflit avec les ombres et les images de nos perceptions ? Devant les apparences illusoire des sentiments et du désir, avec la soif et la faim des *preta*, face au feu ardent de l'enfer... comment devons-nous gérer notre cœur ? Comment vaincre illusions et obstinations ? Je vous propose ici « Le noble sentier octuple de la gestion du cœur » :

1. Utiliser le « sans-pensée » pour gérer l'avidité.
2. Utiliser la bienveillance pour gérer la colère.
3. Utiliser la sagesse pour gérer l'ignorance.
4. Utiliser l'humilité pour gérer l'orgueil.
5. Utiliser la confiance pour gérer le doute.
6. Utiliser la pureté pour gérer l'égoïsme.
7. Utiliser la concentration pour gérer le trouble.
8. Utiliser la vacuité pour gérer l'illusion.

« *Le Piṇḍa-grāha dont parle le Tathāgata, n'est pas le vrai Piṇḍa-grāha : il est ce qu'on appelle le Piṇḍa-grāha* ». Le *Piṇḍa-grāha* est l'apparence de l'Ultime Vérité, il n'est ni existant ni inexistant, c'est pourquoi il est indescriptible. Mais les hommes du commun s'obstinent à croire que le monde matériel est réel, que le corps physique est le *moi* et que le cœur des illusions est le *moi*. Voilà pourquoi, de génération en génération, ils s'attachent aux mirages illusoire des six perceptions et subissent le samsara. Bouddha parle des relations du monde des particules de poussière, pour recommander aux êtres de ne pas s'attacher au *Piṇḍa-grāha* de la rétribution circonstancielle, de contempler la vacuité à partir

des illusions, pour comprendre l'expression « *n'est pas le vrai Piṇḍa-grāha* ». Ensuite, ils pourront de manière plus approfondie, pénétrer dans la doctrine du Mahayana, comprendre que l'existence et la vacuité du « *n'est pas le vrai Piṇḍa-grāha* », sont de même essence, et assimiler ainsi la suprême vérité de la Voie du Milieu.

Durant toute sa vie, c'est en parlant que Bouddha a exprimé le « sans parole ». Pendant quarante-neuf années, il a fait tourner la roue du dharma et c'est parce que les hommes du commun s'attachent aux apparences et à l'existence, que Bouddha a dû parler de trois véhicules ou d'un seul véhicule. Dans les intentions premières de Bouddha, il n'existe ni trois véhicules ni véhicule unique, que l'on pourrait acquérir. Le Grand maître Fuwan disait : « Le *Piṇḍa-grāha*, dans le monde matériel, s'appelle *l'aspect réel de la lumière silencieuse* ; dans le monde des êtres sensibles, il s'appelle *la nature propre Bhūta-tathāta, l'essence de la nature de Bouddha* ; dans le monde des êtres illuminés, il s'appelle *le pur dharmakāya*. Cette loi existe dans les trois mondes et ceci montre bien que le cœur, les bouddhas et les êtres, sensibles et insensibles, la possèdent tous de manière égale. »

Un jour, Maître Huaishan Lingyou dit à son disciple, Maître Yangshan :

« Un adepte m'a donné trois aunes de soie blanche, et m'a demandé de sonner la cloche, pour prier pour la paix dans le Monde. »

Yangshan fit exprès de demander à son maître :

« S'il est si intéressé par le Dharma, que lui offrez-vous en retour ? »

Maître Lingyou prit sa canne, frappa trois fois le bord du lit et lui dit :

« Je lui rends *ceci* ! »

« Si c'est *ceci*, à quoi cela sert-il ? »

Maître Lingyou frappa encore trois fois et dit :

« Tu penses que *ceci* n'est pas suffisant ? »

« Je n'ai pas dit que *ceci* n'est pas suffisant, mais, *ceci*, tout le monde le possède. Je pense, Maître, que vous ne devez pas lui offrir ce que tout le monde possède. »

« Si tu sais que, *ceci*, tout le monde le possède, alors pourquoi veux-tu chercher autre chose ? A part *ceci*, que puis-je lui offrir d'autre ? »

« Certes nous le possédons, mais comment pouvons-nous avoir l'occasion de le connaître, si personne ne nous le montre ? Avez-vous oublié qu'à l'époque où le patriarche Bodhidharma arriva en Chine, c'est aussi *ceci* qu'il a apporté ? Tous les pratiquants de Chan ont reçu ce message ! »

« *Ceci* » représente les trois corps et les quatre sagesse initialement purs, que nous possédons. Personne ne peut nous les offrir mais comment trouverons-nous le bon chemin, comment pourrions-nous traverser le fleuve, pénétrer dans notre intérieur et trouver notre nature propre, sans l'aide des paroles et des écrits ? Maître Huangbi disait : « *Ne pas s'attacher au Bouddha pour solliciter, ne pas s'attacher au Dharma pour solliciter, ne pas s'attacher au Sangha pour solliciter...Simplement solliciter.* » En se débarrassant de toutes les illusions et entêtements, la vacuité et l'irréalité ne subissent plus de contrainte, l'essence et l'apparence s'harmonisent. Dès lors, tous les phénomènes sont des lumières du cœur. Partout est le *Vairocana*, le parfait *Sambhogakāya* ?

Le chapitre 29 parle du non attachement à la rétribution principale, ce qui signifie que Bouddha ne s'attache pas à l'apparence du fruit de bouddhité. Le chapitre 30, lui, insiste sur le non attachement à la rétribution circonstancielle, pour dire que Bouddha ne

s'attache pas à l'apparence du monde : Avec un cœur sans attache, il voyage à travers les trois mille univers pour guider les êtres. Il a acquis l'insurpassable Bodhi et ne s'attache pas aux apparences des rétributions, principale ou circonstancielle. Les deux textes sont écrits dans le but de montrer aux pratiquants, que le non attachement au Dharma et au fruit de bouddhété, est la vraie acquisition d'*Anuttara-Samyak-Sambodhi*.

Les rétributions, principale et circonstancielle, des bouddhas, leurs majestueux mérites, ne sont pas descriptibles par des mots et des paroles. Quand nous pratiquons, il ne faut pas nous attacher à la moindre bonne ou mauvaise action. Avec un cœur prajñā sans attachement, surveillons nos actes, nos paroles et notre comportement, pour accumuler des provisions de bonheur et de sagesse.

Il est dit dans le chapitre *Le Prince Ajātaśatru du Mahā-ratnakūṭa-sūtra* :

A ce moment, le Prince dit les vers suivants :
Comment réussir un physique décent ?
Comment renaître dans la fleur du lotus ?
Comment connaître ses vies antérieures ?
Que Bouddha veuille bien me le dire !

A ce moment, le Tathāgata, qui connaît tous les phénomènes, atteint l'autre rive et, pour répondre à toutes les questions posées, il dit les vers suivants :

Le Ksanti permet un physique décent,
Le Dana permet de renaître dans la fleur du
lotus,

Le Dana du dharma permet de connaître ses vies
antérieures,
Voilà ce que tu dois comprendre.

Le Prince redemande :
Comment acquérir l'Attention juste
(samyag-smṛti) ?
Et naître avec la sagesse au complet ?
Pratiquer de manière conforme ?
Et être rigide et indestructible ?

Le Bhagavat répond :
Sans flatter, on obtient l'Attention juste,
Bien contempler et la sagesse croît,
Respecte ce que tu pratiques,
Protège le Dharma et ton cœur sera ferme.

Le Prince redemande :
Avec quel genre de karma,
Peut-on renaître devant les bouddhas ?
Que le Tathāgata veuille bien
M'expliquer ces merveilleuses pensées !

Le Bhagavat répond :
Dans tous les Dana de dharma,
Ne se rencontre aucun obstacle.
C'est pourquoi, on trouve éternellement,
L'occasion de rencontrer les Tathāgata.

Le Prince redemande :
Comment acquérir la merveilleuse apparence,
Munie des trente-deux marques,
Et des quatre-vingt caractéristiques,
Pour que ceux qui nous regardent, ne s'en lassent
pas ?

Le Bhagavat répond :
Avec le Dana, on acquiert les marques,
Avec la bienveillance, on gagne les
caractéristiques.
Traite les êtres avec un cœur d'égalité,
Ceux qui nous regardent ne s'en lasseront jamais.

Le Prince redemande :
Comment nous éloigner des malheurs,
Et renaître aux bons royaumes ?
Comment, de génération en génération,
Faire que la nature ne s'abandonne pas à ses
passions ?

Le Bhagavat répond :
La foi nous éloigne des malheurs,
La pratique du Sila nous fait renaître aux bons
royaumes.
C'est en assimilant la notion de vacuité,
Qu'on ne s'abandonne pas à ses passions.

Le Prince redemande :
Comment acquérir les pouvoirs surnaturels,
Et la sagesse de connaître ses vies antérieures ?

Comment éliminer pour toujours, toutes les afflictions ?

Que Bouddha veuille bien nous éclairer !

Le Bhagavat répond :

Le Dana nous permet d'acquérir les pouvoirs naturels,

Enseigner le Dharma nous fait connaître nos vies antérieures.

Eloigne-toi des deux extrêmes,

Et toutes les afflictions seront éliminées.

Bouddha nous enseigne à ne pas nous attacher aux rétributions, principale ou circonstancielle. Son but n'est pas de nous placer dans l'état de Vide pour parler de l'*Ucchedadr̥ṣṭi*, mais de nous faire sortir de monde matériel : celui des êtres sensibles, et de nous montrer qu'il existe un monde du véritable éveil, éternellement calme et lumineux. Cette nature du véritable éveil n'est pas réservée uniquement aux bouddhas. Comprenons que tout ce à quoi s'attachent notre corps et notre cœur n'est pas réel et relions-nous à la vraie apparence du *Piṇḍa-grāha* ; nous pourrons alors développer infiniment les bons dharmas et parfaire les trois vertus, en allant d'une simple pensée jusqu'aux trois mille univers.

**Éliminer tous les entêtements.
Ne laisser naître aucun
dharma-lakshana**

Texte original

« Subhuti ! Si quelqu'un dit : « Bouddha proclame l'*Ātma-dṛṣṭi* (vision du moi), le *Mānuṣa-dṛṣṭi* (vision de l'autre), le *Sattva-dṛṣṭi* (vision des êtres), le *Jīva-dṛṣṭi* (vision du temps) ». Subhuti ! Qu'en penses-tu ? Est-ce que cette personne a compris le sens de ce que j'ai voulu dire ? »

« Non, *Bhagavat* ! Cette personne n'a pas compris le sens de ce qu'a dit le *Tathāgata*. Et pourquoi ? L'*Ātma-dṛṣṭi*, le *Mānuṣa-dṛṣṭi*, le *Sattva-dṛṣṭi*, le *Jīva-dṛṣṭi*, dont parle le *Bhagavat*, ne sont pas l'*Ātma-dṛṣṭi*, le *Mānuṣa-dṛṣṭi*, le *Sattva-dṛṣṭi*, le *Jīva-dṛṣṭi*, c'est ce qu'on nomme *Ātma-dṛṣṭi*, *Mānuṣa-dṛṣṭi*, *Sattva-dṛṣṭi*, *Jīva-dṛṣṭi*. »

« Subhuti ! Ceux qui émettent le vœu d'*Anuttara-samyak-samadhi* doivent ainsi connaître tous les phénomènes, ainsi contempler, ainsi comprendre et ne laisser naître

aucun *dharma-lakshana*. Subhuti ! Le *dharma-lakshana*, le *Tathāgata* dit qu'il n'est pas le *dharma-lakshana*, il est appelé *dharma-lakshana*. »

Commentaire

Le chapitre 31 est la conclusion de tout le sūtra. Revenant sur les deux questions posées par Subhuti au début du texte : « *S'il y a des femmes et des hommes de bien, qui ont fait le vœu d'Anuttarasamyak-sambodhi, à quoi devront-ils s'attacher ? Comment pourront-ils apaiser leur cœur ?* », ce chapitre écarte complètement toute obstination pour laisser place à la sagesse des trois Vacuités (la vacuité du moi : *ātma-sūnyatā* ; la vacuité du dharma : *dharma-nairātmya* ; la vacuité totale). Dans le troisième chapitre, il est dit : Si le bodhisattva pensait qu'il y a des êtres à libérer, ce serait la preuve qu'il s'est attaché aux quatre apparences. Dans le quatrième chapitre, il est dit : Pour pratiquer le Dana, le bodhisattva ne doit s'attacher, ni aux formes, ni aux sons, ni aux odeurs, ni aux saveurs, ni aux sensations, ni à la pensée. Il doit se détacher de tout, pour pratiquer le Dana. Dans le sixième chapitre, il est dit : Celui qui attache son cœur au dharma ou au non-dharma, est obnubilé par les quatre apparences. Ces quatre apparences sont des obstinations grossières, extérieures au cœur et qui prennent naissance à partir des pensées fines des quatre visions, intérieures, elles, au cœur. Bouddha rejette toutes ces pensées et apparences illusoire, qu'elles soient fines ou grossières, afin que nous obtenions le calme parfait et entrions dans le parfait état inimaginable.

- I. Ecarter les quatre visions et comprendre la pensée du Tathāgata

II. Cultiver le bodhicitta et faire apparaître la juste compréhension

Pour faire apparaître la sagesse des trois vacuités, le *Sūtra du Diamant* proclame le « sans apparence », c'est-à-dire l'abandon des quatre apparences du moi, de l'autre, des êtres et du temps, mais aussi le « sans attache », c'est-à-dire le détachement des apparences, du dharma et du non-dharma. Les bodhisattva-pratiquants qui savent s'éloigner de tous ces apparences et attachements et pratiquer le Dana, acquièrent des mérites inimaginables, aussi grands que le Néant. Dans ce chapitre, Bouddha rejette de manière totale les quatre visions, l'apparence du dharma et l'apparence du non-dharma, pour montrer l'extraordinaire : « la vraie vacuité et la merveilleuse existence » qui, en réalité, ne sont ni vides, ni existantes. Ainsi, les fleurs parfumées et les papillons dansants, appartiennent tous au réel dharma-dhatu unique (*dharmakāya*) et tous les spectacles offerts par les eaux et les montagnes, offrent la merveilleuse vérité Prajñā.

I. Ecarter les quatre visions et comprendre la pensée du Tathāgata

Bouddha explique aux pratiquants, les principes du détachement des apparences et des visions : Le cœur n'a pas le moindre attachement à l'*ātma-dr̥ṣṭi* (la vision du moi) ou à l'*ātma-lakṣaṇa* (l'apparence du moi). Mais, voyant que Bouddha évoque souvent les quatre apparences, les hommes du commun peuvent croire qu'il existe une vision de l'apparence. Ils ne comprennent pas la signification des propos de Bouddha. Ils ne savent pas que les quatre visions ne sont ni existantes, ni inexistantes.

Maître Chan Huangbi disait :

Les apprentis de la Voie qui désirent devenir bouddhas, n'ont pas besoin d'apprendre le Dharma : il leur suffit d'apprendre à « ne rien requérir, ou ne rien solliciter ». Ne rien requérir, et le cœur ne s'éveille pas ; ne pas s'attacher, et le cœur ne s'éteint pas. « Sans apparition et sans disparition », c'est ce qui est appelé Bouddha.

L'*Ātma-dṛṣṭi*, le *Mānuṣa-dṛṣṭi*, le *Sattva-dṛṣṭi*, le *Jīva-dṛṣṭi* que promet Bouddha, sont exprimés selon la Vérité mondaine. En disant qu'ils ne sont pas l'*Ātma-dṛṣṭi*, le *Mānuṣa-dṛṣṭi*, le *Sattva-dṛṣṭi*, le *Jīva-dṛṣṭi*, Bouddha parle de la Vérité transcendante. Et quand il dit : c'est ce qu'on nomme l'*Ātma-dṛṣṭi*, le *Mānuṣa-dṛṣṭi*, le *Sattva-dṛṣṭi*, le *Jīva-dṛṣṭi*, il veut nous montrer la Suprême Vérité de la Voie du Milieu. Les quatre visions dont parle Bouddha englobent la signification des trois Vérités. Bouddha veut que tous les êtres puissent comprendre que le *moi* est en fait, le *non-moi - non-moi* et pourtant *moi*, comprendre à fond leur nature propre, saisir le sens de *la vraie vacuité* et de *la merveilleuse existence*, comprendre qu'ils possèdent tous leur propre trésor et qu'ils ne doivent pas le chercher ailleurs.

Ainsi, même chez les hommes démunis,
Des trésors sont cachés.
Le maître de la maison ne les voit pas,
Et les trésors, eux, ne savent pas parler.
Durant des années, ces hommes vivent dans
l'obscurité de leur ignorance,

Il n'y a personne pour leur révéler,
 Qu'ils possèdent des trésors sans le savoir.
 C'est pourquoi, souvent, ils sont dans la misère.
 En examinant les êtres, avec l'œil de Bouddha,
 On les voit errer sans trêve dans les six
 royaumes,
 Alors que le grand trésor est dans leur corps,
 Permanent et inchangé.
 Après les avoir ainsi examinés,
 Il faut tout leur expliquer,
 Afin que la sagesse qui est en eux,
 Grandisse, en capital et intérêts.
 Si vous croyez à ce que je dis,
 Tout le monde possède le trésor,
 En persévérant dans les pratiques subtiles,
 Vous atteindrez vite la Voie suprême.
 Ainsi en est-il du fruit du Phyllanthus-emblica,
 Sa chair est ferme et ne pourrit pas,
 Si on le plante dans la terre,
 Il deviendra le roi des arbres.
 L'œil immuable du Tathāgata,
 Contemple minutieusement tous les êtres,
 Le tathāgata-garbha caché dans leur corps,
 Est aussi ferme que la chair du fruit.
 L'ignorance masque notre nature de Bouddha,
 Vous devriez tous connaître et croire,
 La sagesse du Samadhi est totale,
 Rien ne peut la détruire.
 C'est pourquoi je vous parle du dharma,
 Pour développer votre tathāgata-garbha,

Qu'il rejoigne vite la voie suprême,
Comme ce fruit qui donne naissance au roi des
arbres.

« *Mahā-vaipulya-tathāgata-garbha-sūtra* »

Tous les êtres possèdent, sans le savoir, le grand trésor de dharma dans leur corps. Mais, ils convoitent les cinq désirs, subissent le samsara et endurent des souffrances sans fin. Les bouddhas sont venus au monde pour montrer toutes les sortes de dharmas, afin que les êtres puissent retrouver leur tathāgata-garbha. Ce merveilleux tathāgata-garbha est rempli de grande sagesse. Clair et pur, il est pareil au Bouddha. Ce que dit Bouddha dans chaque chapitre du *Sūtra du Diamant*, a pour seul but de nous faire comprendre qu'en chacun de nous, existe la semence Bodhi qui est ferme et impérissable. Il suffit d'apaiser le cœur, de se détacher des apparences, d'ôter l'écorce d'ignorance et ainsi, nous pourrons devenir un jour l'arbre Bodhi, le roi de ces arbres, qui porteront des fruits Bodhi.

Le bonze fonctionnaire, Haoyue, demanda un jour au maître Chan, Zhaozhou : « Qu'est-ce que le Dhāraṇī (Mantra) ? »

Maître Zhaozhou ne répondit pas : simplement, il montra du doigt, le côté droit du lit.

- C'est ça ?

- Tu ne crois pas que c'est le Dhāraṇī ? Pourtant, je peux le réciter.

Maître Zhaozhou pointa ensuite son doigt du côté gauche du lit et Haoyue demanda :

- C'est ça ?

- Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? ça aussi, je peux le réciter.

- Comment se fait-il que je n'aie rien entendu ?

- Tu ne comprends donc pas que le vrai chant n'a pas de son et que la vraie écoute est de ne rien entendre ?

- Vous voulez dire que la voix n'est pas une nature du dharma-dhatu ?

- Vouloir contempler en dehors des formes n'est pas une vision juste, vouloir écouter en dehors des sons, est une écoute perverse.

- Que signifient : « Ne pas s'éloigner des formes est la vision juste, ne pas s'éloigner des sons est l'écoute juste ? »

Et Maître Zhaozhou récita le poème suivant :

Celles qui remplissent nos yeux ne sont pas des
formes,

Ceux qui remplissent nos oreilles ne sont pas des
sons.

Manjusri a souvent les yeux pleins d'images,

Avalokitésvara a les oreilles saturées de sons.

Les trois mondes sont de la même essence,

Les quatre visions renferment la même vérité,

Face à la majestueuse nature du dharma-dhatu,

Il n'y a pas de bouddha, ni même d'homme.

Le mantra est le mérite issu de la pratique avec concentration. Au moment où Bouddha et lui s'harmonisent, tout est sans forme, sans apparence, sans voix, sans son... tout n'est que révélation de la vraie vacuité et de la merveilleuse existence. Les hommes du commun qui espèrent voir Bouddha à travers le son du mantra, ne comprennent pas la notion de la vacuité des phénomènes. Pourtant, la nature de la vacuité du dharma-dhatu est perçue à travers les formes et les apparences. Le sixième patriarche Huineng disait : « Le Dharma est dans le monde, on ne le perçoit pas hors

du monde. Chercher le Bodhi (*la suprême vérité du ni-existant, ni vide*) en dehors du monde (*la vérité mondaine créée par les perceptions*), c'est comme chercher un lapin à cornes ou un mouton à cinq pattes ».

Bouddha se sert des visions et des apparences du moi, pour faciliter les débuts de la pratique des hommes du commun, pour qu'ils puissent éloigner d'eux les images illusoires causées par leurs perceptions et comprendre l'irréalité des skandhas ; pour que, de la vérité mondaine, ils passent à la vérité transcendante ; pour qu'en s'éloignant des apparences, ils apprennent le non-attachement... Alors, ils comprendront le sens de la suprême vérité où la forme est vacuité, où la vacuité et l'existence sont sans entraves, où l'essence et la forme s'harmonisent. C'est parce que les hommes du commun sont ignorants, que Bouddha a instauré les dharmas des trois véhicules, des dix terres, des hommes, des saints, etc. Mais, de par la nature d'égalité du dharma-dhatu, où peut-il avoir une quelconque différence entre les êtres et les bouddhas, entre les forts et les faibles ?

Une pauvre vieille femme bossue s'agenouilla, un jour, devant Bouddha et lui demanda :

- Les cinq skandhas et les six perceptions sont réunis dans mon corps, comment puis-je savoir qui je suis, d'où je viens, où je vais ?... Que le Bhagavat veuille bien m'éclairer !

- Bien ! Vous avez déjà assimilé un peu ! Les causes et les conditions des phénomènes, peu de gens les comprennent ! Par exemple, pour faire du feu par la méthode du frottement, les deux morceaux de bois sont frottés, mais le feu ne vient ni

du frottement, ni de l'instrument : Il vient de l'intérieur du bois, prend tout son éclat et disparaît avec le bois, quand ce dernier est consumé. Ou encore, quand on joue de la batterie, le son peut être funèbre ou entraînant, mais le son ne vient ni du cuir, ni des baguettes. Les phénomènes sont tous ainsi : ce sont les causes et les conditions qui se complètent. De même pour la pluie qui tombe du ciel : quand le vent, les nuages, le tonnerre, l'éclair se réunissent, la pluie vient, ce n'est pas uniquement par le pouvoir du dragon. Les phénomènes et les textes sont tous ainsi. Le peintre peut combiner les couleurs et réunir tous les éléments nécessaires mais, sans le modèle, la peinture ne se réalisera pas. Il faut que toutes les conditions soient remplies et une seule composante ne saurait suffire.

« Sūtra 佛說老母女六英經 »

Tous les phénomènes sont semblables : ils demandent la réunion de toutes les conditions et non une seule composante et il n'existe pas non plus de maître absolu. Bouddha veut que nous nous débarrassions de la forme pour revenir à la vacuité, que nous comprenions la fragilité des cinq skandhas, l'irréalité des perceptions et que nous percions à jour les fausses apparences du monde, jusqu'au moment où les six organes de perception seront purifiés. Dès lors, nous pourrions voir l'intégralité du monde des bouddhas, mais aussi celle du monde des démons.

Jiangong était un professeur renommé. Un jour, il demanda conseil à un maître Chan et ce dernier lui dit d'étudier le son de

la main. Alors, jour et nuit, il s'acharna à rechercher le son de la main. Pourtant, le maître restait très mécontent et lui dit : « Tu ne renonces pas encore à cette idée, tu convoites encore les désirs des six organes de perception et l'état d'illumination. Il vaudrait mieux que tu meures, ce serait plus simple ! »

Peu après, Jiangong se présenta de nouveau devant le maître mais celui lui redemanda ce qu'était le son de la main. Alors, Jiangong se laissa tomber à terre, comme s'il était mort.

Le maître soupira :

- Tu fais le mort ! Qu'est-ce exactement que le son de la main ?

- Je ne l'ai pas encore découvert.

- Un mort ne parle pas !

Et le maître le chassa à coups de bâton.

C'est parce qu'ils ne renoncent pas aux pensées illusoire, que les hommes se font la guerre et laissent la tristesse, les malheurs, les désirs... envahir leur corps et leur cœur. C'est ainsi qu'ils causent des afflictions pour eux-mêmes, mais aussi pour les autres. Et durant des kalpas, ils se nuisent l'un à l'autre, sans être capables de transformer l'état d'affliction en un monde de joie et sans pouvoir reconnaître le vrai maître au milieu des ignorants.

A l'époque de Kamakura, au Japon, vivait un bonze nommé Zhenguan. Il avait étudié le Tiantai durant six ans, puis le Chan durant sept ans. Ensuite, il s'était rendu en Chine, pour approfondir le Chan, durant plus de treize années supplémentaires.

Quand il rentra au Japon, nombreux furent ceux qui allèrent le voir pour lui poser des questions et lui exposer des théories difficiles et parfois invraisemblables.

Un jour, un bonze de plus de cinquante ans, lui dit :

- Maître ! J'étudie le Tiantai depuis ma jeunesse et il y a une chose que je n'arrive pas à comprendre : L'école Tiantai prétend que les plantes peuvent devenir bouddhas. Mais, les plantes n'ont pas de conscience ! Comment deviendraient-elles bouddhas ? Je me creuse la tête à ce sujet depuis des dizaines d'années.

- Les plantes peuvent-elles devenir bouddhas ? En quoi cette question te concerne-t-elle ? Ce qui doit te préoccuper est : Comment dois-tu faire, toi, pour devenir Bouddha !

- Je ne me suis jamais posé la question, répondit le bonze, tout confus.

Le bonze du Gong'an avait passé des dizaines d'années à réfléchir à la question : les plantes peuvent-elles devenir bouddhas ? A partir du chapitre 28 où l'on a abordé le problème du « fruit de bouddhité », Bouddha nous a recommandé de ne pas nourrir d'idées illusoire en cherchant à savoir si, oui ou non, Bouddha a acquis un certain Dharma, un certain fruit de bouddhité ; si, oui ou non, on peut le reconnaître par ses parfaites marques physiques ; si, oui ou non, existent des visions et des apparences que l'on doit éliminer. Déjà, durant les étapes de l'acquisition de la foi, de la compréhension et de la pratique, Bouddha nous conseille de ne nous attacher à rien, alors comment, *a fortiori*, nourrir ces pensées illusoire à l'heure de l'achèvement ? Pour comprendre les enseignements de Bouddha, il faut, avant tout, comprendre que le suprême Bodhi est sans forme et sans apparence, qu'il est dit sans être dit, qu'il peut être acquis sans avoir rien obtenu. Si l'on n'assimile pas cela, les pensées illusoire surgiront, ce sera une difamation à l'encontre de Bouddha et une totale ingratitude envers ses intentions charitables.

II. Cultiver le bodhicitta et faire apparaître la juste compréhension

Le chapitre précédent nous a appris à éliminer totalement toutes les obstinations, tant grossières que fines, à vider les quatre apparences de l'extérieur de notre cœur et les quatre visions de notre intérieur. De cette manière, les pensées illusoire seront éteintes, comme si nous avions vidé l'eau trouble que contenait le verre pour la remplacer par une savoureuse liqueur, comme si nous avions extirpé les mauvaises herbes dans la rizière, pour y planter les germes de sagesse Bodhi. Etant débarrassés des visions et des apparences, nous allons revenir sur le sujet principal : « l'apaisement du cœur pur ».

« *Ceux qui émettent le vœu d'Anuttara-samyak-samādhī doivent ainsi connaître tous les phénomènes, ainsi contempler, ainsi comprendre* ». Ces phrases concluent cet entretien entre Bouddha et Subhūti.

Dans son livre « 心印疏 », le Grand maître Fuwan a écrit :

Tu me demandes où t'attacher ? Je te réponds qu'il ne faut attacher le cœur nulle part : ne pas l'attacher au monde des six perceptions ...Voilà ce que tu dois savoir.

Tu me demandes comment l'apaiser ? Je t'apprends à libérer tous les êtres de leurs afflictions, sans voir un seul être libéré. C'est ainsi que tu dois contempler.

Tu me demandes comment prononcer le vœu d'Anuttara-samyak-samādhī ? Je te dis que prononcer le vœu non établi, est véritablement prononcer le vœu. C'est ainsi que tu dois comprendre.

Ainsi savoir, c'est vraiment savoir ; ainsi contempler, c'est vraiment contempler ; ainsi comprendre, c'est vraiment comprendre.

Les pratiquants doivent ainsi connaître, ainsi contempler, ainsi comprendre ce Dharma mais ne pas s'attacher à son apparence. Car, s'attacher à la notion du « sans apparence » et du « sans dharma » revient à prendre des médicaments inutiles qui peuvent engendrer d'autres malaises. C'est pourquoi, quand Bouddha parle du dharma-lakshana, c'est en rapport avec la vérité mondaine car, dans la théorie de la vérité transcendante, une réelle essence de dharma-lakshana éternelle et indestructible n'existe pas. Mais dans la suprême vérité de la Voie du Milieu, la merveilleuse existence ne gêne pas la vraie vacuité, et la vraie vacuité contient toutes les existences. Il devient donc inutile, d'écarter la fausse appellation de dharma-lakshana.

Et de plus, hommes de bien ! Les bodhisattva-maha-sattva possèdent dix sortes d'initiative. Quelles sont-elles ? La première est l'initiative du corps : purifier les karmas produits par le corps de tous les êtres. La deuxième est l'initiative de la bouche : purifier les karmas par la parole. La troisième est l'initiative du cœur : purifier les karmas produits par l'esprit. La quatrième est l'initiative de l'intérieur : ne pas s'attacher au moindre élément de tous les êtres. La cinquième est l'initiative de l'extérieur : exercer la même égalité envers tous les actes de tous les êtres. La sixième est l'initiative de la sagesse : étudier et exercer toutes les

sagesses bouddhiques. La septième est l'initiative des terres : montrer la majesté et les mérites de tous les stupas et pagodes. La huitième est l'initiative de guider les êtres : connaître les afflictions et les remèdes. La neuvième est l'initiative de la réalité : être capable de rassembler les succès des décisions. La dixième est l'initiative de satisfaire la sagesse du non-agir : ne s'attacher à aucun cœur des trois mondes. Hommes de bien ! Voilà ce qu'on appelle les dix initiatives des bodhisattva-maha-sattva.

Et de plus, hommes de bien ! Les bodhisattva-maha-sattva possèdent dix sortes de saṃskāra. Quels sont-ils ? Le premier est le paramita-saṃskāra ; le deuxième, le saṃgraha-saṃskāra ; le troisième, le prajñā-saṃskāra ; le quatrième, l'upāya-saṃskāra ; le cinquième, le saṃskāra de la grande compassion ; le sixième, le saṃskāra de requérir les capitaux de la sagesse ; le septième, le saṃskāra de requérir les capitaux de l'intelligence ; le huitième, le saṃskāra de la purification de la foi ; le neuvième, le saṃskāra de l'accès aux Vérités ; le dixième, le saṃskāra de ne pas faire de différence entre ce qu'on aime et ce qu'on déteste. Hommes de bien ! Voilà ce qu'on appelle les dix saṃskāra des bodhisattva-maha-sattva.

Et de plus, hommes de bien ! Les bodhisattva-maha-sattva possèdent dix sortes d'incommensurable vipaśyanā. Quels sont-ils ? Le premier est l'incommensurable vipaśyanā du corps ; le

deuxième, l'incommensurable vipaśyanā de l'action ; le troisième, l'incommensurable vipaśyanā du dharma ; le quatrième, l'incommensurable vipaśyanā de l'amour ; le cinquième, l'incommensurable vipaśyanā de la vision ; le sixième, l'incommensurable vipaśyanā des capitaux ; le septième, l'incommensurable vipaśyanā de l'attachement ; le huitième, l'incommensurable vipaśyanā de la non-obstination ; le neuvième, l'incommensurable vipaśyanā de la réciprocité ; le dixième, l'incommensurable vipaśyanā de la compréhension de sa nature propre. Hommes de bien ! Voilà ce qu'on appelle les dix incommensurables vipaśyanā des bodhisattva-maha-sattva.

« Sūtra 大乘伽耶山頂經 »

Les bodhisattva-maha-sattva font vœu de Grand-cœur, de Grand-saṃskāra, de Grand-vipaśyanā, et ne font aucune différence entre les situations aimées ou détestées. Dans les trois mondes, ils gardent un cœur sans attaches pour aider tous les êtres à se libérer de leurs afflictions. Ceux qui veulent apprendre la Voie, doivent exercer la saṃskāra de l'égalité dans le monde des êtres sensibles, leur montrer les afflictions et les remèdes, pour qu'ils puissent trouver la foi pure et qu'ils sachent que la nature propre possède d'incommensurables et majestueux mérites.

Il est dit dans le *Commentaire du Sūtra du Diamant* :

Etre muni de la nature propre, qui est originellement complète ; c'est purifier l' « Ātma-dṛṣṭi ».

Dans son intérieur, comprendre qu'il n'y a pas
d'afflictions à éliminer ; c'est purifier le
« Sattva-dṛṣṭi ».

La nature propre n'est ni changée, ni différente,
elle ne naît pas et ne meurt pas ; c'est purifier
le Jīva-dṛṣṭi.

Trois jours avant la mort du maître Chan, Dishui, son disciple, E-Shan, était à son chevet. Ce dernier était depuis longtemps considéré comme l'héritier de Dishui. A l'époque, E-Shan était en train de rénover une vieille pagode.

Dishui lui demanda :

- Que veux-tu faire quand la pagode sera rénovée ?
- Si vous êtes guéri, je vous inviterai à y donner lecture.
- Et si je ne vis pas jusqu'à ce jour-là ?
- Nous demanderons à quelqu'un d'autre, de vous rempla-

cer.

- Et si vous ne trouvez personne ?

- Ne vous souciez pas de ce genre de question sans réponse.

Vous voulez dormir ? Alors dormez ! cria E-Shan.

Notre cœur erre dans les hallucinations du passé, du présent et du futur, nous prenons la souffrance pour la joie et le faux pour le vrai. Nous convoitons les plaisirs, nous nous faisons mutuellement souffrir, nous créons des karmas malsains sans nous en rendre compte. Nous ressemblons à celui qui lèche le miel sur une lame d'épée, ou au cul-de-jatte qui veut escalader les montagnes, à l'aveugle qui traverse la route, ou encore au bateau endommagé qui prétend traverser la rivière. Sommes-nous réveillés par le cri de Maître E-Shan pour ne plus nous laisser emprisonner par les pensées illusoire d'avant, de maintenant et d'après ? Endormons-

nous ! Laissons dormir ce cœur illusoire, qui toujours penche du côté de l'ignorance.

Le maître Chan, Shangang Tiezhou, voyageait beaucoup pour approfondir sa pratique. Un jour, il alla rendre visite à Maître Duyuan, à la pagode Xiangguo.

Pour montrer le niveau de son illumination et très content de lui, il dit à Duyuan : « Le cœur, les bouddhas, les êtres... tous les trois sont vides ; il n'y a pas d'illuminé, ni d'ignorant, ni de saint, ni de commun, ni de donneur, ni de receveur. »

Maître Duyuan ne répondit pas, il brandit son bâton et lui en donna un coup, ce qui mit le jeune homme très en colère.

« Tu viens de dire que tout est vacuité. Comment peux-tu nourrir encore une telle colère ? », lui dit très calmement Maître Duyuan.

La vacuité, ce n'est pas le perroquet qui apprend à parler, car ce n'est que le Chan des paroles : il est creux et irréel. Le pratiquant qui a compris la vacuité, cultive les mérites, sans prendre, ni lâcher le moindre dharma. Face au Dana-paramita du « sans apparence et sans attachement », il dispense tous ses biens pour aider les démunis et n'hésite pas à sacrifier son corps pour rendre les êtres heureux et les satisfaire. Bouddha a été le génie de Ksanti durant cinq cent kalpas ; son corps a été dépecé et pourtant, il n'a jamais ressenti de haine. Le plaisir des cinq désirs ne peut échapper aux lois de « souffrance, vacuité et impermanence ». Les bouddhas de tous les temps comprennent ce *Huaiku* (*vipariṇāma-duḥkhatā*) qui ronge les êtres ; c'est pourquoi, ils leur dévoilent la dharma-joie du « sans apparence et sans attachement ». Si les hommes du commun convoitent le plaisir des cinq désirs, où un pratiquant peut-il, lui, trouver le plaisir ?

1. Par le renouvellement de soi-même.
2. Par la lecture des sūtras et la diction des noms des bouddhas.
3. Par la méditation et la lecture péripatéticienne des sutras.
4. Par la pratique du Dana.
5. Par le dévouement au service des autres.
6. Par la reconnaissance et la satisfaction personnelle.
7. En aidant les autres, de façon appropriée et en fonction des circonstances.
8. Par la propagation du juste dharma.

La vraie richesse, c'est la satisfaction spirituelle : le cœur n'y est pas brûlé par le feu de la soif de l'amour, ni noyé dans la mer du désir, ni emprisonné par les montagnes du moi et des autres, ni emporté par l'ouragan des illusions... Le cœur est calme et libre, il est pourvu de l'œil de sagesse qui contemple les changements dans le monde matériel et le monde des êtres sensibles. Il ne recherche plus les dharmas à l'extérieur, ni les pouvoirs surnaturels, ni les solutions de facilité. Pour comprendre la causalité et les rétributions karmiques, il faut chercher par l'intérieur ; l'acquisition de la délivrance débute par la purification de ses pensées.

A l'époque où le maître Chan, Pangui, donnait lecture du dharma à la pagode Longmen, il y avait là, un adepte qui pensait sérieusement que croire à Maitreya-Bouddha, pouvait l'amener à la délivrance. Il était jaloux de la prospérité des relations dharmiques du Maître Pangui et il voulait se mesurer avec lui. Alors, il se rendit dans le grand hall de la pagode où il se mit à faire du tapage, à tel point que Maître Pangui dut arrêter la lecture, pour lui demander ce qu'il voulait.

- Le premier patriarche de mon Ecole possède de grands pouvoirs surnaturels, il peut, avec un crayon, écrire, de ce côté du fleuve, le nom d'Amitabha-Bouddha sur un papier qui se trouve sur l'autre rive du fleuve. As-tu aussi ce genre de pouvoirs ?

- Ce ne sont là que tours de passe-passe joués par des renards sauvages : ce n'est pas le mode de vie du Chan. Moi, je ne sais faire qu'une chose : manger quand j'ai faim, dormir quand j'ai sommeil.

Le chapitre 31 apporte une conclusion à l'essentiel des deux questions : « A quoi devront-ils s'attacher ? », « Comment pourront-ils apaiser leur cœur ? ».

Ainsi, il faut comprendre que les six perceptions sont illusoire, que l'on doit attacher son cœur dans le sans attachement, libérer tous les êtres de leurs afflictions et ne pas voir un seul être qu'on aurait délivré. Prononcer le vœu sans s'attacher à aucun dharma : voilà ce qu'on appelle le vrai bodhicitta. Ne s'attacher à aucun savoir, ne laisser naître aucun dharma-lakshana : ainsi connaître, ainsi contempler, ainsi comprendre. Comme disait Maître Pangui : manger quand on a faim, dormir quand on a sommeil. Alors, les innombrables pouvoirs surnaturels seront présents tous les jours dans la vie quotidienne.

**Recevoir l'enseignement et
l'expliquer aux autres,
est mieux que pratiquer le Dana
sans attachement**

Texte original

« Subhuti ! S'il y a des gens qui, pour pratiquer le Dana, se servent des sept joyaux des innombrables *asañkhya*-mondes et s'il y a d'autres hommes et femmes de bien, qui ont émis le vœu de bodhicitta et qui reçoivent ce sūtra, n'en serait-ce que quatre vers, l'étudient, et l'expliquent aux autres, leurs mérites dépasseront ceux des premiers. Comment doivent-ils l'expliquer aux autres ? En ne s'attachant pas aux apparences et en restant insensibles. Et pourquoi ?

Tous les dharmas conditionnés ne sont que
Rêves, illusions, bulles de savon et ombres...
Ils sont comme la rosée et comme l'éclair,
Et ainsi doit-on les considérer. »

Bouddha a terminé sa lecture, l'honorable Subhuti et les autres *bhikṣu*, *bhikṣuṇi*, *upāsaka*, *upāsikā*, divins, humains, *asura*, qui ont entendu les enseignements de Bouddha, sont grandement réjouis, ils les reçoivent avec foi et s'y conforment respectueusement.

Commentaire

L'essentiel du chapitre précédent apporte une conclusion à la question de l'« apaisement du cœur illusionné ». Bouddha recommande aux pratiquants d'éliminer complètement tous les attachements, de vider les quatre apparences en dehors du cœur, les quatre visions à l'intérieur du cœur, et de ne laisser apparaître aucune idée de différenciation. Ainsi, les pensées illusoire, fines ou grossières, ne naissant pas, le cœur illusionné n'en subira pas les effets. Le cœur illusionné étant maintenant apaisé, Bouddha continue, dans ce chapitre, à approfondir le sujet de « La mise en place du cœur vrai et lucide ».

Quand le cœur illusionné est apaisé, c'est comme lorsque les nuages noirs se dissipent et que le ciel retrouve sa clarté, dans l'état pur de la vraie vacuité. Bouddha souhaite que les pratiquants profitent de ce cœur pur et de cet œil clair, pour propager le dharma et qu'ils ne se contentent pas de convoiter la tranquillité de la vacuité. Ceux qui prononcent le vœu d'*Anuttara-samyak-samadhi* n'approuvent pas l'*Ucchedaṛṣṭi* (chapitre 27). D'autant plus que le *Sūtra du Diamant* est adressé par Bouddha, à ceux qui pratiquent le Grand Véhicule et à ceux qui pratiquent l'Ultime Véhicule (chapitre 15). Ceux qui aiment le petit dharma et qui s'attachent à la vacuité ne peuvent lire, étudier et comprendre à fond, le sens et l'intérêt de la parole de Bouddha.

- I. Expliquer le sūtra aux autres pour faire se perpétuer l'esprit de sagesse de Bouddha
- II. Les dharmas conditionnés sont inexistantes aux yeux des bodhisattvas

Tout le long du chemin, Bouddha nous aide à éliminer les illusions intérieures et extérieures, à cultiver de purs champs de félicité dans lesquels le cœur est sans attachement, à engranger les mérites parfaits et ne plus renaître aux trois mondes ni subir le samsara. La théorie de la vacuité du Prajñā qu'exprime le *Sūtra du Diamant*, n'est pas du tout semblable à la vacuité d'extinction chère aux hérétiques, ni à la vacuité inerte du véhicule des sravaka ou pratyeka-buddha. La vacuité du Prajñā est comme un champ de bambous, très dense, mais qui ne bloque pas le cours de l'eau et lui permet de passer ; elle est comme une montagne, très élevée, mais qui n'empêche pas les nuages de planer librement. Partout, la vacuité et l'existence s'harmonisent et englobent d'innombrables dharma-dhatu successifs.

Recevoir et étudier les merveilleuses applications du *Sūtra du Diamant*, ne peuvent qu'apporter bénéfice à soi-même ; c'est pourquoi il faut expliquer ce sūtra aux autres (chapitres 11,13, 15, 24). Cette propagation de la voix du Dharma perpétue l'esprit de sagesse de Bouddha. Les mérites acquis surpassent largement ceux de la pratique du Dana au moyen des sept joyaux des trois mille univers, ou au moyen des vies en nombre égal à celui des grains de sable du Gange.

I. Expliquer le sūtra aux autres pour perpétuer l'esprit de sagesse de Bouddha

Il est dit dans le texte que, s'il y a des gens qui se servent des sept joyaux d'innombrables *asaṅkhyā*-mondes pour pratiquer le Dana, ces gens-là ne sont pas des hommes du commun mais bien des bodhisattvas qui pratiquent le Dana sans attachement. Les mérites de la pratique du Dana avec un cœur sans attachement sont grands, pourtant ils ne peuvent égaler ceux des bodhisattvas qui ont émis le vœu de Bodhi et qui lisent, étudient et expliquent aux autres, la sagesse de vacuité du *Sūtra du Diamant*, n'en serait-ce que quatre vers. Ce paragraphe montre l'intérêt exceptionnel de « pratiquer le sutra et donner lecture ».

Nous pouvons ressentir l'esprit compatissant de Bouddha. En effet, pour conclure les réponses aux deux questions que pose Subhuti aux chapitres 2 et 17 : « *S'il y a des femmes et des hommes de bien, qui ont fait le vœu d'Anuttara-samyak-sambodhi, à quoi devront-ils s'attacher ? Comment pourront-ils apaiser leur cœur ?* », et aussi pour accorder une faveur à tous les êtres du futur, Bouddha explique de nouveau aux bodhisattvas pratiquants, au moment où le dharma-service arrive à sa fin, que la pratique du suprême dharma demande la simultanéité de l'action et de la compréhension, du bonheur et de la sagesse, demande de faire bénéficier soi-même et les autres, pour acquérir enfin l'*Anuttara-samyak-sambodhi*.

Hommes de bien ! Comment les bodhisattvas réussissent-ils le Dana de l'offrande ? En faisant offrande aux Trois Joyaux. Comment font-ils offrande à Bouddha ? En présentant dans les stupas des fleurs et des parfums, soit en les éparpillant, soit en les brûlant, ou en les appliquant sur les murs et

en réparant les stupas endommagés. C'est pourquoi on dit que ces bodhisattvas savent bien, faire offrande à Bouddha. Comment font-ils offrande au Dharma ? En écoutant les bons enseignements, en les recopiant, les étudiant, les récitant, en y réfléchissant, sans les altérer. C'est pourquoi on dit que ces bodhisattvas savent bien, faire offrande au Dharma. Comment font-ils offrande au Sangha ? En fournissant vêtements, nourriture, hébergement et médicaments, en quantités suffisantes. C'est pourquoi on dit que ces bodhisattvas savent bien faire offrande au Sangha. En ainsi, puisqu'ils font l'offrande aux Trois Joyaux, on dit que ces bodhisattvas réussissent le Dana de l'offrande.

Hommes de bien ! Comment les bodhisattvas réussissent-ils le Dana sans attachement ? Quand ils pratiquent le Dana, ils ne recherchent pas le phala des divins, ni la renaissance aux cieux ; ils ne cherchent pas non plus à se réincarner en rois ou en princes... C'est pourquoi on dit que ces bodhisattvas réussissent le Dana sans attachement.

Hommes de bien ! Comment les bodhisattvas réussissent-ils le Dana de la pureté ? Quand ils pratiquent le Dana, ils comprennent que le donneur, le receveur et l'objet donné, n'ont pas d'existence réelle et qu'il faut s'éloigner de tous les obstacles, de toutes les avidités, impuretés et adversités. C'est pourquoi on dit que ces bodhisattvas réussissent le Dana de la pureté.

« Chapitre 1 du sūtra 寶雨經 »

Les bodhisattvas qui veulent parfaire le Dana de la pureté, ne nourrissent aucune avidité, éliminent les impuretés et s'éloignent des adversités. Ils ne déforment ni leurs pensées, ni leur pratique. Ils ne recherchent pas de mérites, divins ou humains. C'est ainsi que, grâce à la pureté de leur cœur, ils peuvent mener à bien le Dana dharmique sans écoulement. Et comment doivent-ils l'expliquer aux autres ? : Dans le texte, se trouvent trois phrases qui définissent les trois sortes de *prajñā* : « *L'expliquer aux autres* » : C'est le *prajñā des mots* ; « *En ne s'attachant pas aux apparences* » : C'est le *prajñā contemplatif* ; « *Et rester insensible* » : C'est le *prajñā de l'Ultime Vérité*.

Bouddha recommande aux êtres qui émettent le vœu Bodhi, de ne pas s'attacher aux apparences quand ils donnent lecture du dharma et de rester sereinement dans l'ultime vérité de l'égalité, pour assurer leur foi incontournable. C'est ainsi que, finalement, ils pourront parler avec aisance, des théories de la Suprême Vérité.

Sur son chemin, Maître Bailing rencontra un jour Pangyun et lui demanda :

- Cette phrase que tu as apprise à l'époque, chez Maître Mazu Daoyi, l'as-tu répétée aux autres ?

- Ah oui ! Je l'ai répétée.

Maître Bailing resta perplexe : En effet, cette phrase ne peut être exprimée par des mots, ni par des pensées, car alors, elle ne serait pas juste. Il lui redemanda donc :

- A qui l'as-tu dite ?

- A moi-même !

- Même Subhuti, le grand disciple de Bouddha, reconnu comme le plus compétent en théorie de la Vacuité, n'est pas meilleur que toi !

Pangyun se montra du doigt, voulant dire par là, que la dite phrase est « la nature de Bouddha, (et que) tout le monde la possède ». Alors, à quoi servirait de la répéter aux autres ?

Et il demanda à Bailing :

- Et la phrase qui vous satisfait le plus, l'avez-vous répétée à quelqu'un d'autre ?

Maître Bailing remit son chapeau de paille et s'en alla, sans dire un mot.

La véritable apparence de la nature de Bouddha, n'est pas descriptible par des mots. Cependant, la subtilité des paroles et des mots est utile car, sans elle, les hommes du commun auraient du mal à sortir de l'ignorance. C'est pourquoi, dans les textes du *Sūtra du Diamant*, Bouddha reedit sans cesse les incomparables mérites de la propagation du dharma. Car celui qui propage le juste dharma est l'insurpassable personne, capable de prendre en charge l'héritage de Bouddha.

Pourquoi les mérites acquis par une simple intention de prononcer le vœu Bodhi, dépassent-ils largement ceux de la pratique du Dana avec les sept joyaux d'innombrables mondes ?

Il est dit dans le onzième chapitre du *sūtra* 華手經—發心品 :

Ajita (une des appellations du Maitreya-bodhisattva) ! Sache que tous les mérites des bouddhas proviennent des intentions premières. C'est pourquoi les bodhisattvas sont rares et les bouddhas si difficiles à rencontrer. Ajita ! Sans les vaches, il y aurait pas de lait, sans bodhisattva qui émette le vœu, il n'y aurait pas de race-bouddha. Grâce aux vaches, il y a du lait et s'il y a un

bodhisattva qui émet le vœu, la race-bouddha se perpétuera. Ajita ! Grâce aux semences, viennent les fleurs et les fruits ; de même, s'il y a un bodhisattva qui émet le vœu, la race-bodhisattva se perpétuera. Tu dois savoir que prendre résolution est chose difficile et c'est pourquoi il est si difficile de rencontrer un bouddha.

Cette lumière du Bouddha qui apparaît dans le
monde,
En des milliards de kalpas, il est difficile de la
rencontrer ;
Telles les fleurs du figuier,
Tellement éphémères...
Celui qui émet le grand vœu Bodhi,
Celui qui pratique la voie de Bouddha,
Ces grands bodhisattvas,
Il est difficile de les rencontrer.
Aussi, s'il y a des hommes,
Qui prennent de telles résolutions ;
Ils seront les bouddhas,
Qui jamais ne s'égarent au sein de la foule.
Avec aisance et prestige,
Ils font tourner la pure roue du dharma ;
Les pouvoirs surnaturels et la disponibilité des
bouddhas,
Résident dans leurs intentions premières.

Tant que des bodhisattvas prendront des résolutions, la race-bouddha ne s'éteindra pas. Les pouvoirs surnaturels et la

disponibilité des bouddhas résident dans leurs intentions premières. C'est parce que la prise de résolution est chose difficile, que Bouddha recommande aux pratiquants de prendre la résolution d'expliquer ce sūtra aux autres, afin que les autres et eux-mêmes puissent obtenir la semence de Bodhi, faire tourner la pure roue de dharma, et acquérir les milliers de pouvoirs surnaturels et sans entraves, des bouddhas.

Bouddha dit à Pravara-deva-rāja : « Votre Majesté ! Les bodhisattva-maha-sattva possèdent le prajñā, ils côtoient les kalyāṇamitra, persévèrent dans leur pratique et s'éloignent des obstacles et des illusions. Leur cœur est pur, ils respectent les autres et en sont respectés ; ils étudient la vacuité, ils évitent les visions erronées, ils suivent la vraie voie et ils atteignent le Dharma-dhatu.

Votre Majesté ! Les bodhisattva-maha-sattva possèdent le prajñā. Ils côtoient les kalyāṇamitra avec joie et respect, telles les pensées des bouddhas. Grâce à ce rapprochement, ils ne se relâchent pas ; ils rejettent toute mauvaise action et font pousser les bonnes racines. Ce faisant, ils éliminent les afflictions et purifient leurs trois karmas. De la pureté, naît le respect ; avec le respect, ils pratiquent la vacuité ; grâce à la vacuité, ils éloignent les visions erronées ; en éloignant les visions erronées, ils suivent la voie juste et, par la voie juste, ils voient le Dharma-dhatu. »

« Chapitre 2. Le Dharma-dhatu.
Pravara-deva-rāja-paripṛcchā »

Parce qu'ils inculquent le prajñā, les bodhisattvas ont des dispositions foncières pures. Parce qu'ils côtoient les *kalyāṇamitra*, ils peuvent éliminer les mauvais dharmas et faire pousser les bonnes racines. Les trois karmas étant purifiés, ils peuvent enfin s'éloigner des obstacles et des illusions, ne pas s'attacher aux apparences et percevoir le dharma-dhatu immuable. Nous voulons apprendre la doctrine de la Vacuité prajñā mais, si nous ne vidons pas d'abord notre intérieur en éliminant les visions qu'il contient, comment pourrions-nous y verser le lait du Dharma ?

Le maître Zen, Nanyin, vivait au Japon, à l'époque Meiji (1868-1912). Un jour, un professeur érudit vint l'interroger sur le Zen. Il le reçut autour d'une tasse de thé.

Maître Nanyin versa le thé dans la tasse du visiteur et, quand la tasse fut pleine, il continua de verser.

Le professeur, voyant le thé déborder et couler abondamment sur la table, ne put s'empêcher de lui dire :

- Maître ! La tasse est pleine, ne versez plus !

- Tu es comme cette tasse : Tu es plein de tes propres connaissances et visions. Tu dois d'abord vider les obstinations et les attachements qui remplissent ton cœur. C'est seulement après, que l'eau du Zen de notre Ecole pourra y pénétrer !

II. Les dharmas conditionnés sont inexistants, aux yeux des bodhisattvas

Bouddha emploie les termes de : rêves, illusions, bulles de savon, ombres, rosée, éclairs... pour montrer que tous les dharmas conditionnés sont irréels ; ce sont les êtres des trois mondes qui s'obstinent à croire à leur existence. Il apprend aux pratiquants de la voie bodhisattva à ne pas s'attacher aux apparences face à tout dharma.

Avec cette vision juste, nos skandhas, nos perceptions ... seront le cœur pur prajñā, l'essence fondamentale insensible.

Il est dit dans le sūtra 大方廣寶篋經 :

Subhuti dit : « Manjusri ! Qu'y a-t-il comme différence entre le dharma et le kleśa ? » Manjusri répondit : « Grand et vertueux Subhuti ! L'espace où le Mont Sumeru reflète la lumière est d'une même couleur : celle de l'or. Ainsi, Subhuti ! La lumière du prajñā éclaire tous les kleśa et ceux-ci prennent la même couleur : celle du dharma. C'est pourquoi, Subhuti ! Le dharma et le kleśa, du point de vue de la sagesse prajñā, ne présentent aucune différence. Aussi, Grand et vertueux Subhuti ! Tous les phénomènes sont du dharma. »

Les pratiquants contemplent ces six comparaisons et ne se laissent pas égarer par les dharmas mondains conditionnés. Ils ne sont pas effrayés par la naissance, la vieillesse, la maladie et la fin de la vie. Ils ne font pas de différences entre les riches et les pauvres, les nobles et les humbles. Confrontés aux parfums, aux puanteurs, aux couleurs : le rouge, le blanc, le vert, le jaune... ils les savent instables et irréels.

Ils contemplent les changements de tous les phénomènes et savent que tout est illusoire et que tout finira par disparaître. Les pratiquants qui rejettent toutes les apparences, qui perçoivent tout, tel qu'il est et qui restent insensibles face à toute circonstance, sont les vrais bodhisattvas qui ont reçu, étudié le *Sūtra du Diamant* et qui expliquent le véritable dharma : celui qui n'est pas un dharma établi.

Le maître Chan, Caoshan, dit un jour, à son serviteur :

- Peu importe la chaleur qu'il fait à l'intérieur ou à l'extérieur, celui qui est illuminé, n'en subit pas l'influence.

- Oui Maître.

- Si, maintenant, survient une chaleur épouvantable, où iras-tu te cacher ?

- J'irai me réfugier dans le four.

- Le four est brûlant, comment éviteras-tu la chaleur ?

- Ici, aucune souffrance ne peut m'atteindre ! dit le serviteur en montrant son cœur.

Par la sagesse prajñā, on peut rejeter la colère pour pratiquer la voie, avec un cœur bienveillant et une pensée juste et alors, on peut parfaire l'*Anuttara-samyak-sambhodi*. La faim, la soif, le froid, le chaud, la souffrance, la joie, les insultes... on peut tout endurer. Avec une vision juste, on regarde tout comme rosée et éclairs, illusoire et irréels. Alors, on peut mener à bien les trois karmas, et être le génie de l'endurance.

Sous la dynastie Tang, Yangtingguang rendit visite au maître Chan, Benjing sur le Mont Sikong, et lui dit :

- La vie et la mort sont choses importantes, l'impermanence est futile, je cherche la Voie en y mettant toute mon application. Que le maître veuille bien m'en indiquer le chemin !

- Tu viens de la capitale du pays de l'empereur, où vivent de nombreux pratiquants Chan. Tu aurais dû y poser ta question. La « Voie » dont tu parles, m'est inconnue.

Yangtingguang posa de nouveau la même question. Maître Benjing répondit :

- Veux-tu chercher Bouddha ou connaître la Voie ? Si tu cherches Bouddha, le cœur, c'est Bouddha ; si tu cherches la Voie, le « sans pensée », c'est la Voie.

Mais Yangtingguang n'avait pas saisi le sens de la phrase, il lui posa donc de nouveau, la même question. Maître Benjing dit :

- La signification de l'expression « le cœur, c'est Bouddha » est la suivante : Bouddha est venu du cœur et si tu assimiles en plus le sens du « sans pensée », alors Bouddha devient inexistant. Le « sans pensée » n'est rien d'autre que la vraie Voie.

- Les grands sages de la capitale disent qu'il faut pratiquer le Dana, le Sila, le Ksanti, l'ascétisme...pour devenir Bouddha, et vous, vous dites que tout le monde possède la pure sagesse prajñā et que, par la pratique, on ne peut l'obtenir. S'il en est ainsi, le Dana, le Śīla ... que j'ai pratiqués auparavant n'ont donc rien à voir avec le fait de devenir Bouddha ?

- Ils n'ont absolument aucun rapport.

Comment éviter le feu des trois poisons tapis en nous ? La fraîcheur des bois et des cours d'eau ne peut éteindre le feu des afflictions qui enflamme notre cœur ! Nous devons aller vers l'endroit le plus ardent et contempler sa nature illusoire, sans nous attacher à son apparence. Quand la conscience et les perceptions ne sont pas ressenties, quand les six sens sont tranquilisés, tous les endroits sont des oasis de fraîcheur !

Il est dit dans le chapitre 3 du *Vimalakirtinirdesa Sūtra* : « ... Effectuer tous les actes de la vie quotidienne en ne s'éloignant pas du dharma, est appelé « méditation assise ». Entrer dans l'état du nirvana sans être troublé par les afflictions, est appelé « méditation assise ». Toutes ces manières de s'asseoir sont approuvées par Bouddha. »

Les bodhisattvas qui guident les êtres dans le monde des hommes, doivent utiliser les images oniriques, illusions, bulles de savon, ombres, rosée, éclairs... pour protéger leur corps et leur cœur. Peu importe que les circonstances soient bonnes, mauvaises, belles

ou laides : en contemplant ces six images, leurs six organes de perception seront éteints, ils comprendront les causes karmiques de la vie et la mort, ils ne se laisseront pas égarer par les apparences illusoires, alors, ils pourront rester insensibles, et pénétrer dans l'état immuable des bouddhas.

Les sages śramaṇa doivent, avant tout cultiver l'endurance. Ils doivent être comme l'eau claire qui peut nettoyer toute souillure. Les cadavres humains ou animaux, les excréments, les urines, sont lavés, sans pourtant que soit altérée la limpidité de l'eau. Par l'action du vent et l'éclat du feu, les cadavres humains ou animaux, les excréments, les urines, sont enlevés et brûlés et pourtant, ils ne diminuent ni la force du vent ni l'ardeur du feu. Que quelqu'un veuille nous tuer, ne nous met pas en colère ; qu'il veuille nous nuire, ne nous met pas en colère ; qu'il nous diffame, ne nous met pas en colère ; qu'il nous ridiculise, ne nous met pas en colère ; qu'il nous empêche de pratiquer le dharma, ne nous met pas en colère. Sache que, avec un cœur bienfaisant et un esprit juste, les péchés disparaissent et le bonheur apparaît ; la perversité ne peut vaincre la vertu et tous les maux sont anéantis.

« Le sūtra 堅意經 »

Si le cœur s'attache à l'apparence de la pratique, aux mérites du Dana, du Śīla... alors, même si nous pratiquons les cinq *pāramitā*, mais que nous n'ayons pas le *prajñā-pāramitā* comme guide,

comment pourrions-nous savoir que notre trésor est bien toujours là ? Chercher le bonheur toute la journée, ne sert absolument à rien pour la délivrance de nos dispositions foncières.

Parce qu'il y a l'homme, il y a le « je sais »,
Parce qu'il y a l'évènement, il y a le « bon » ou le
« mauvais »,
Ecouter la doctrine sans distinguer la forme et la
réalité,
L'obstination empêche la remise en question.
Après cinq ans, on ne grandit plus,
L'esprit reste celui d'un petit enfant,
Qui continue à sucer son pouce,
Et ne le lâche pas, même cent ans plus tard.
Les fleurs artificielles sont jolies,
Mais elles ne peuvent guérir la faim,
Celui qui s'attache à tout est un enfant stupide,
Qui ne connaît pas les méthodes subtiles.
Le Tathāgata ne distingue pas la forme et la
réalité,
Tout ce qui est conditionnel est inexistant.
« Propos de Pangjushi »

Tous les dharmas qu'enseigne Bouddha ne sont que des moyens subtils, qui, dans notre vie quotidienne, nous apprennent à ne pas nous attacher aux apparences, ni à être entraînés par elles. Il faut laisser reposer l'esprit égaré, se reconvertir et ne plus errer dans le cycle du samsara, comme ces dormeurs qui pleurent ou qui rient, à cause de ce qu'ils voient en rêve.

Ce corps est une illusion, tout vient de notre ignorance. Tous les phénomènes sont conditionnels, ils ne possèdent pas de nature propre. Le vent souffle et les bulles se forment mais elles ne sont pas durables. Il faut regarder tous les phénomènes comme des bulles de savon, imaginaires et irréelles. Ce corps est comme une bulle de savon, il ne peut être permanent. Ce corps est comme une ombre, il apparaît avec le karma. La rosée se forme au petit matin, mais, elle est éphémère. Et les éclairs, sitôt apparus, aussitôt disparus, sont comme les pensées impermanentes.

« Le sūtra 淨名經 »

La vision de la sagesse prajñā peut refléter le cœur, comme le fait l'eau pour la Lune. Cette vision peut nous guider de cette rive des illusions à l'autre rive, celle du nirvana. Les pratiquants peuvent transformer un monde torride en un lieu frais, transformer le monde rempli de souillures et d'afflictions, en dharma-dhatu de cristal, et trouver la joie et la sérénité partout où ils résident. Le corps et le cœur ne subissent pas la sensation du chaud ou du froid : tout ce qu'ils voient et ressentent est beau et parfumé.

Maître Qiandai étudia le Chan avec le Grand maître Yuanjue Foguang durant de longues années, mais sans trouver l'illumination.

Un soir, au clair de Lune, Qiandai portait un vieux seau rempli d'eau. Tout à coup, le fond du seau se fendit et se détacha, l'eau se répandit par terre et, à cet instant, Qiandai s'éveilla et écrivit le poème suivant :

Je tiens le vieux seau à la main,
 Le fond, tout à coup, se détache ;
 Dans le seau, il n'y a plus d'eau,
 Et dans l'eau répandue, il n'y a plus de Lune.

Maître Qiandai a trouvé l'illumination et perçu le vrai et unique dharma-dhatu, celui qui n'a ni eau ni Lune, grâce à la rupture du fond de son vieux seau. Dans le *Sūtra du Diamant*, Bouddha utilise, soit l'épée du « sans apparence et sans attachement », soit la hache des « trois Vérités », pour rompre le vieux seau qui nous enserre étroitement, afin que nous puissions assimiler le cœur pur du parfait éveil, qui ne va, ne vient, ne s'assied, ni ne se couche et qui, toujours, reste immuable et insensible.

Dans le dernier chapitre des sūtras, on cite toujours les noms des participants à l'assemblée, montrant ainsi qu'après avoir entendu les enseignements de Bouddha, les auditeurs doivent les accepter, les réciter, les étudier et les expliquer aux autres, afin de propager le bon Dharma et prendre en charge l'héritage du Tathāgata.

« *Ils se réjouissent et se conforment respectueusement* ». Cette expression a trois significations, selon le sūtra 文殊所問經 :

1. L'orateur est pur, il ne parle pas par intérêt.
2. Ce qui est dit, est pur et conforme au dharma.
3. Le fruit obtenu est pur, on s'y conforme avec joie et respect.

Ceux qui éprouvent de la joie en écoutant le dharma, doivent cultiver une certaine concordance avec le sens du sūtra. C'est grâce à cette concordance avec la pensée de Bouddha, qu'ils éprouvent

la foi pure, qui leur permet, jour et nuit, d'appliquer avec joie et respect l'enseignement du Bouddha dans leur vie quotidienne.

Au moment où ce *Commentaire du Sūtra du Diamant* touche à sa fin, je présente « les dix méthodes de pensée du diamant » à ceux qui ont écouté le *Sūtra du Diamant*, qui se sont réjouis du *Sūtra du Diamant*, qui ont étudié et récité le *Sūtra du Diamant* et qui ont appliqué le *Sūtra du Diamant*, afin qu'ils puissent s'accorder avec le merveilleux dharma du diamant, obtenir la force rigoureuse et l'indestructibilité du diamant.

Les dix méthodes de pensée du diamant sont les suivantes :

1. Le corps n'est pas moi, il faut créer davantage de bonnes relations.
2. La bouche n'est pas moi, il faut dire davantage de bonnes paroles.
3. L'esprit n'est pas moi, il faut pratiquer la grande compassion.
4. La fortune n'est pas moi, il faut secourir tous les gens démunis.
5. Le nom n'est pas moi, il faut nourrir la foi pure.
6. Le pouvoir n'est pas moi, il faut penser aux faibles.
7. La forme n'est pas moi, il faut avoir la pensée juste, la joie et l'équanimité.
8. La vie n'est pas moi, il faut persévérer.
9. La mort n'est pas moi, il faut comprendre l'insouciance.
10. La pensée n'est pas moi, il faut entrer en concordance avec le cœur de Bouddha.

Pour vivre dans un monde perturbé, il faut utiliser le diamant comme un miroir, pour ajuster son corps et son cœur ; comme un

logis, pour se protéger du froid et de la chaleur ; comme un bon plat, pour se rassasier ; comme un rayon de soleil, pour dissiper l'obscurité ; comme une belle robe, pour parfaire son élégance...

Maître Hanshan Deqing a dit dans un poème :

Sous la neige, éclosent les fleurs de prunier,
Leur doux parfum arrive en pleine nuit ;
Je suis assis, seul, face à la lampe,
Et le parfum inonde mes narines.

Enfin, je présente mes vœux à tous les lecteurs à qui je dis :
« Si vous pouvez assimiler quatre vers de ce *Sūtra du Diamant*, vous n'aurez pas besoin de faire le tour du monde : il vous suffira de retrouver votre nature propre et de fermer vos six organes de perception ; alors, les fleurs de milliers de pruniers paraîtront à vos yeux et leur parfum inondera vos narines ! A ce moment-là, il n'y aura ni homme, ni Bouddha, ni dharma, ni lecture, ni la vacuité, ni la forme, ni le bien, ni le mal. Les arbres, dans la cour, exprimeront les évènements bouddhiques. L'univers débordera de vie. »

